This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

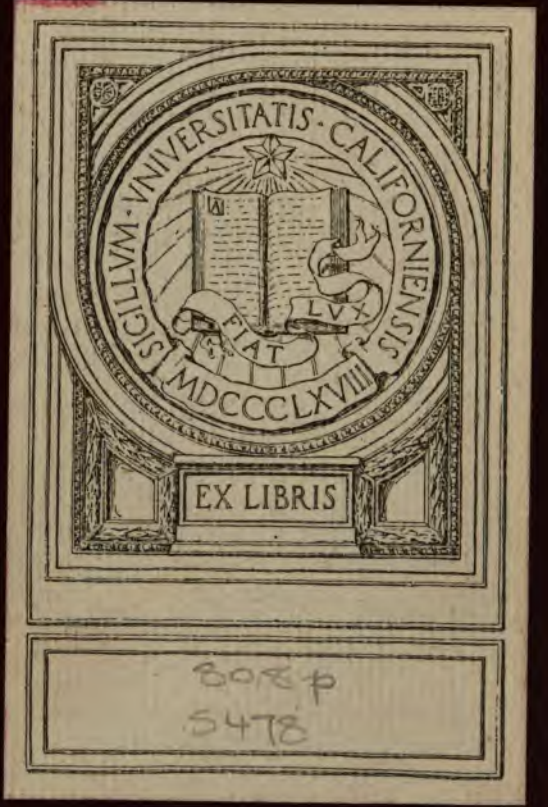
HENRI SENSINE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE DU XIX^me SIÈCLE

POÈTES

Fr. 5.-

PAYOT & Cie


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
LV
FIAT
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS

B08 P
S478

$ 7.20

[illegible], Calif.
[illegible]
[illegible] 1903

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

DU

XIX^E SIÈCLE

Ouvrages de M. Henri Sensine :

L'emploi des temps en français. Méthode pratique à l'usage des étrangers, 5e édition revue et augmentée. Un vol. in-16, cartonné demi-toile . . . Fr. 2 —

Scènes de l'année terrible. Un volume in-16 (épuisé) » 3 —

Chrestomathie française du XIXe siècle (Poètes). Cinquième édition. Un vol. in-16 relié toile pleine. » 5 —

A travers la Scandinavie. Brochure in-16. . . . » 0 80

Dans la lumière de la Grèce. (Paru en 1908.) In-16 de 344 pages, avec une carte de la Grèce. Relié . » 5 —
Broché . . . . . » 3 50

Tous droits réservés.
Copyright by Payot & Cie, 1914.

HENRI SENSINE

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE DU XIXe SIÈCLE

AVEC UNE PRÉFACE DE M. GUSTAVE MICHAUT

MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE PARIS

II

LES POÈTES

Cinquième édition revue et augmentée.

PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET Cie
46, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 46.

Tous droits réservés.

Nous remercions les auteurs et les éditeurs de la bonne grâce avec laquelle ils nous ont cédé les droits de reproduction nécessaires.

LES ÉDITEURS.

UNIV. OF CALIFORNIA

PQ
1109
S4
1914
J.2

PRÉFACE DE LA CINQUIÈME ÉDITION

Les personnes qui connaissent déjà cette chrestomathie s'apercevront qu'elle a subi quelques remaniements : c'est ainsi qu'un certain nombre de poésies de Victor Hugo ne figurent plus dans cette édition. Ces modifications ont été nécessitées par les nouvelles dispositions de la loi sur la reproduction littéraire. Forcé de retoucher mon ouvrage, j'en ai profité pour y introduire des écrivains que, faute de place, j'avais dû éliminer, et quelques-uns des poètes nouveaux qui ont clos brillamment le XIX^e^ siècle. J'ai fait une plus grande place (et c'était justice) aux poètes belges, aux poètes canadiens, aux poètes de la Roumanie, aux poètes exotiques. Et certainement, sous sa nouvelle forme, cette *Chrestomathie* présente un tableau plus complet de la poésie française.

Comme auparavant, j'ai été très éclectique dans le choix des auteurs et des morceaux : les différentes écoles littéraires, les diverses tendances religieuses ou philosophiques s'y trouvent représentées par leurs principaux protagonistes, que je me suis efforcé de caractériser objectivement dans les notices biographiques et littéraires. Je n'ai du reste rien reproduit de ces auteurs qui puisse choquer personne. Ce livre n'étant pas fait pour des enfants mais pour des adultes dont il s'agit de former surtout le jugement, il était nécessaire de lui donner ce caractère de large éclectisme. La polémique religieuse ou philosophique en est du reste complètement exclue. Dans ce volume, certains lecteurs pourront rencontrer des sentiments qui ne sont pas les leurs, ils n'y trouveront pas des opinions qui les froissent. Cette *Chrestomathie* reste, comme avant, une œuvre d'enseignement littéraire, où l'auteur a cherché à être le plus possible impartial.

Afin de donner à mon ouvrage une utilité scolaire plus

414408

grande, j'ai augmenté le nombre des notices littéraires et j'y ai ajouté beaucoup de notes. Ayant moi-même employé mon livre dans mes leçons de littérature, je m'étais aperçu que les textes étaient parfois très ardus pour les élèves, à cause du vocabulaire poétique, des allusions historiques ou littéraires, des détails mythologiques et des noms propres. Les notes ont pour but d'en faciliter l'étude, au point de vue de la lecture expliquée. C'est pour la même raison que j'ai indiqué les étymologies grecques et latines et donné, dans bien des cas, la traduction en allemand, en anglais et en italien de certains mots difficiles ou de gallicismes peu usuels.

Je tenais à fournir ces explications aux nombreuses personnes, qui ont employé ou recommandé mon ouvrage, pour leur montrer avec quelle conscience et quel soin cette nouvelle édition a été préparée.

23 mars 1914.

HENRI SENSINE.

AVERTISSEMENT DE LA PREMIÈRE ÉDITION

En publiant le second volume de cette *Chrestomathie*, je dois exprimer ma plus vive gratitude à la presse et aux nombreux professeurs qui ont accueilli mon premier volume avec une si aimable sympathie. Si mon ouvrage a réussi auprès du public, c'est certainement à eux que j'en suis redevable. M. Sully Prudhomme a également témoigné à mon œuvre un intérêt dont le prix est pour moi inestimable, étant donnée l'autorité littéraire de l'éminent poète français. Je tiens à lui adresser ici mes plus sincères remerciements.

C'est pour répondre aux vœux de mes aimables critiques que je me suis décidé à publier ce volume. De divers côtés, on m'a demandé de faire pour les poètes du XIX^me^ siècle ce que j'avais fait pour les prosateurs; j'ai d'autant plus volontiers accédé à ce désir que je sentais moi-même la nécessité de compléter mon œuvre. Aujourd'hui qu'elle est terminée, je voudrais expliquer en quelques lignes comment j'ai conçu ce dernier travail.

Cette chrestomathie des poètes est basée sur les mêmes principes que la première. Elle a été composée méthodiquement et après de sérieuses recherches, de manière à pouvoir cadrer avec une histoire vraiment scientifique de la littérature française de ce siècle-ci. J'ai cherché aussi à en faire un livre de lecture et de diction, pouvant intéresser le grand public aussi bien que les écoliers. Enfin je n'ai pas oublié qu'il devait pouvoir être mis dans toutes les mains et présenter de solides garanties morales. A la bibliographie, je n'ai indiqué comme *ouvrages à lire*, que ceux qui sont réellement dans ce cas.

La classification adoptée pour ce volume est la même que celle du premier. J'ai présenté les divers poètes *chronologiquement et littérairement*, c'est-à-dire *par périodes et par*

écoles. Presque tous les critiques m'ayant approuvé d'avoir abandonné la vieille et illogique classification *par genres;* généralement adoptée, je me suis senti d'autant plus en droit de conserver une méthode qui me paraît la seule bonne à tous les points de vue. Une difficulté se présentait, toutefois, que j'avais déjà rencontrée dans mon précédent volume. Où commence et où finit une école littéraire ? Quelquefois un auteur est, en quelque sorte, à cheval sur deux périodes et deux écoles; quelle place faut-il lui donner alors ? N'y a-t-il pas des auteurs inclassables ? — Toutes ces objections, je me les suis faites à moi-même. Je me rends donc parfaitement compte qu'on trouvera dans ma classification des parties discutables; les critiques auront l'amabilité de la considérer comme une chose relative; je n'ai aucune prétention à l'infaillibilité littéraire, mais je pense que, pour étudier une littérature, une classification chronologique et naturelle, même contestable dans quelques-uns de ses détails, est cent fois préférable au désordre chaotique des chrestomathies basées sur les *genres*.

La première difficulté en faisait naître une seconde. En poésie, il y a beaucoup d'écoles excentriques; fallait-il prononcer à leur égard le *dignus es intrare ?* Devais-je, par exemple, faire une place à l'école symboliste ? L'auteur est de ceux qui pensent qu'un très large éclectisme doit présider à l'enseignement d'une littérature. Si on laisse systématiquement de côté tout ce qui ne répond pas à un certain idéal de beauté littéraire, on s'expose à être injuste et, en tout cas, on est incomplet. Un critique peut ne pas aimer telle ou telle école, mais du moment qu'elle existe, il n'a pas le droit de l'ignorer, il faut la citer, ne serait-ce que pour la combattre. C'est pour cela que j'ai admis dans ce volume l'école symboliste et les vers-libristes, tout en faisant mes réserves expresses sur les principes de ces novateurs que je suis loin d'accepter en bloc.

Cette *Chrestomathie* est consacrée surtout aux œuvres poétiques de la France. Mais j'ai fait également une place aux poètes belges, aux poètes de la Suisse française et aux exotiques, de sorte que cet ouvrage a un caractère de généralité et d'équité littéraires beaucoup plus grand que celui du

volume des prosateurs. A d'autres égards, il est plus complet encore, car, en dehors de l'étude sommaire consacrée à chaque écrivain, j'ai fait précéder chaque école d'une notice littéraire générale destinée à guider les non-initiés; enfin les notes sont plus nombreuses. En rédigeant la partie critique de mon ouvrage, je me suis efforcé, du reste, d'être absolument objectif; j'ai tâché aussi de donner à chaque poète une place proportionnée à son importance.

Et maintenant que mon long et difficile travail est terminé, je voudrais pouvoir m'écrier comme le poète : *Exegi monumentum !* Je le voudrais, non par orgueil littéraire, mais parce qu'il me serait doux de penser qu'avec les pierres précieuses taillées par les grands génies de ce siècle, j'ai élevé un monument à la France, ma patrie, et à tous les pays aimés où résonne notre douce langue natale. Mais je sais qu'une chrestomathie est un monument modeste et la fière affirmation du poète latin serait ici outrecuidante. Pourtant, à composer ce travail, j'ai éprouvé de grandes joies intellectuelles. Pendant les milliers d'heures que j'ai passées à lire et à étudier à fond les prosateurs, les poètes et leurs critiques, j'ai vu pour ainsi dire s'épanouir devant mes yeux la fleur de la civilisation française Tout ce que le génie français a produit de meilleur dans ce. siècle-ci, il m'a été donné de le savourer longuement et j'ai goûté, malgré les difficultés et les fatigues du labeur, des sensations inoubliables. Elles effaçaient en moi les tristesses et les rancœurs qui assombrissent aujourd'hui tous les vrais amis de la France. Un rayonnement magnifique sort des œuvres littéraires qu'a inspirées ce pays; souvent j'en fus ébloui pendant mes recherches. Je voudrais que tous les lecteurs de ce livre éprouvassent la même joie à admirer ces nobles fleurs de poésie, cueillies pour eux par une main pieuse.

Octobre 1898.

CLASSIFICATION DES AUTEURS

ET

TABLE DES MATIÈRES

I

PÉRIODE NAPOLÉONIENNE OU PRÉROMANTIQUE (1801-1820)

Derniers Classiques et Semi-romantiques.

MILLEVOYE (Charles-Hubert) 1
Danaé 2
L'anniversaire 3
Le poète mourant 4
CHÊNEDOLLÉ (Charles-Julien Lioult de) 6
Le soleil 6
La France sous la Terreur 7
CHARLES LOYSON. 9
Le lit de mort 9
Retour à la vie 10
PIERRE LEBRUN 11
L'océan 11
La Grèce soulevée 12
Sur la mort de Napoléon 15
CASIMIR DELAVIGNE 19
A Lord Byron 20
Epilogue 23
Marino Faliero 26
Le serment 34
BÉRANGER (Pierre-Jean de) 36
Le vilain 36
Les souvenirs du peuple 38
Le vieux vagabond 40
Les fous 41
Le suicide 42

II

PÉRIODE ROMANTIQUE

(1820-1850)

Les grands Poètes romantiques (maîtres et disciples).

LAMARTINE (Alphonse de) 47
Le Lac 47
L'Isolement 49
Le coquillage au bord de la mer 51
Adieu 52
L'Hymne de la nuit 52
La vie à deux 55
Brises d'aurore 56
Une visite au foyer perdu 57
Ma mère 58
La vigne et la maison 60
Vers écrits sur l'album d'une jeune dame 63
VICTOR HUGO 64
Ce qu'on entend sur la montagne 65
A l'aimée 67
L'Enfant 68
A l'épousée 69
Au fils d'un poète 70
Chanson d'exil 71
Le manteau impérial 71
L'expiation 73
La Conscience 77
Le Semeur 79
Hernani 79
ALFRED DE VIGNY 86
Moïse 87
Le cor 90
L'implacable nature 93
La mort du loup 96
ALFRED DE MUSSET 99
Ballade à la lune 99
L'étoile de l'amour 102
Le langage du cœur 104
La désespérance moderne 105
Une bonne fortune 108
Lucie 116

La nuit de mai 118
Sonnet 123
Tristesse 124
SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin) 124
Confidence 125
Le bonheur 127
Sonnet 128
THÉOPHILE GAUTIER 129
Moyen âge 129
La demoiselle 130
Les colombes 132
Ce que disent les hirondelles 133
AUGUSTE BARBIER 135
L'Idole 135
DESBORDES-VALMORE (Marceline) 140
Les deux ramiers 141
L'impossible 142
Rêve d'une femme 143
Le salut aux morts 143
L'oreiller d'une petite fille 144
L'enfant qui s'en va 145
La couronne effeuillée 146
BRIZEUX (Auguste) 147
Le pays 147
Marie 148
LACAUSSADE (Auguste) 151
Le lac des Goyaviers 151
Souvenirs d'enfance 152
Le chant de l'esclave 155
L'orgueil 156

III

PÉRIODE DU SECOND EMPIRE

1850-1870)

I. Les derniers Romantiques.

DE LAPRADE (Victor) 159
Vers l'idéal 160
La mort d'un chêne 161
La colère de Jésus 166
L'enfant grondé 169

Les petites sœurs 170
Louis Bouilhet 171
Les gladiateurs 171
Kuchiuk-Hanem 173
Le bois qui pleure 174
Baudelaire (Charles) 176
L'albatros 176
Correspondance 177
Harmonie du soir 177
Spleen 178
Le gouffre 178
L'idéal du poète 179
Théodore de Banville 180
Le saut du tremplin 180
La morte 182
La belle Aude 183
Le sanglier 185
A un enfant 186
Andromède 188
Florise (Comédie) 189

II. Les Parnassiens.

Leconte de Lisle 196
Sûryâ 197
Héraklès au taureau 199
Paysage 200
Kléarista 201
Nox 202
Le combat homérique 202
Les larmes de l'ours 203
La mort de Sigurd 204
La chute des étoiles 206
Le soir d'une bataille 208
Le vœu suprême 209
Le vent froid de la nuit 209
La Tête du comte 210
Les hurleurs 212
Les éléphants 213
L'Albatros 214
La chasse de l'aigle 215
Le frais matin dorait 217
de Hérédia (José-Maria) 218
Fuite de centaures 218

Persée et Andromède 219
Epigramme funéraire 220
L'Esclave 220
La jeune morte 221
La Trebbia 221
Soir de bataille 222
Les conquérants 222
A une ville morte 223
La vision de Khem (extrait) 223
Le récif de corail 224
Maris Stella 224
Mer montante 225
Le serrement de mains 226
Madame Ackermann (Louise Choquet) 227
A un artiste 228
Un autre cœur 229
Le nuage 229
Le cri 231
Sully Prudhomme 232
Printemps oublié 233
Les chaînes 234
Le vase brisé 234
Les berceaux 235
Les yeux 236
Le doute 236
Les Danaïdes 237
Homo sum 237
Première solitude 238
La voie lactée 239
L'Agonie 240
Le Cygne 241
L'Etranger 242
Aux poètes futurs 243
Le Zénith 243
La lutte pour la vie 247
Entre Etats 248
L'idéal 248
La paix future 249
Le rêve suprême 249
Le monde futur 252
François Coppée 253
Promenade 253

La petite marchande de fleurs 254
L'Attente 255
Petits bourgeois 257
La mort des oiseaux 259
L'hirondelle de Boudha 259
La tête de la sultane 260
Lettre. 266
Le Passant 267
Pour la couronne 269
EUGÈNE MANUEL 277
Le rosier 277
Vision 278
Viatique 280
Jeune couple 281
Le miroir 282
Confiance 284
Tu m'as dit un jour 284
LÉON DIERX 286
La vision d'Eve 286
L'œil 289
Ce soir 290
Les filaos 291
Soir d'octobre 293
Matin 294
EDOUARD GRENIER 295
Insomnie. 296
Les étoiles 296
L'Elkovan 298
La mort des dieux 300
Venise 302
ANDRÉ LEMOYNE. 304
Prieuse 304
Les berceaux 305
Retour 306
Pêcheuse de varech 307
CATULLE MENDÈS 308
Le landgrave de fer 309
Larmes d'enfant 310
Conseil 311
ARMAND SILVESTRE. 312
Prométhée 312
Matutina. 312

Les arbres 314
Romance 314
Pensées d'automne 315
Deux petites filles 315
JOSÉPHIN SOULARY 316
Là-bas 316
Les deux cortèges 317
Regrets éternels 317
Atra Cura 318
ALBERT MÉRAT 318
Clair de lune en rade 319
La cathédrale 319
La Cène 320
Les vagues 322
Paysage toscan 323
ANDRÉ THEURIET 324
La plainte du bûcheron 324
L'assemblée 326
Après la guerre 328
Automne 330
Carillons de Noël 332
Le blé 333
Promenade sur l'eau 334

IV

PERIODE DE LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE
(1870-1901)

I. Les derniers Parnassiens.

JEAN LAHOR (docteur Henri Cazalis) 336
La bénédiction du mariage persan 337
Sicut Dei 337
Bramh 338
Le néant des choses passées 339
La passion de Siva 340
Ouragan nocturne 341
Jour des morts 341
ANATOLE FRANCE (Anatole Thibaut) 342
A la lumière 342
Ames obscures 344

Le chêne abandonné 344
Les Noces corinthiennes 345
Paul Bourget 349
Le dernier bonheur 350
Les petites fleurs 350
Séparation 351
Paysage sentimental 353
Soir d'été 353
Nuit d'été 354
Mortuae 354
Auguste Dorchain 355
Les étoiles éteintes 355
Foi 357
Musique au bord de la mer 358
Certitude 359
Conseils au poète 360
Jules Lemaitre 362
Modesta 362
Galla 363
L'auteur de l'Imitation 363
Montaigne 364
Descartes 364
La lyre d'Orphée 365
Sébastien Charles Leconte 366
Les marins 366
Le sacrifice d'Hamilkar 368
L'avenue silencieuse 371

II. Les Néo-romantiques.

Jean Richepin 373
La falaise 373
Le jardin vivant 375
Les trois matelots de Groix 376
Maurice Rollinat 384
Le silence des morts 384
Le pressentiment 385
Les oubliettes 387
La honte 387
Glas du soir 389
Au crépuscule 389
Les libellules 390
Jean Aicard 391
Le Rhône 391

La légende du chevrier 394
L'adieu 395
Edmond Haraucourt 396
L'immuable 396
Sur un berceau 397
Le charron 398
Les faibles 401
Le jardin des oliviers 401
Maurice Bouchor 404
Nature 405
Consolez-vous 405
Berceuse de la vierge 411
Le jugement de Zeus 412
Henri de Bornier 419
Les deux glaives 420
La Fille de Roland 421
Edmond Rostand 434
Cyrano de Bergerac (Extrait de) 435
L'Aiglon (Extrait de) 455
Hymne au soleil (Extrait de Chantecler) 466

III. **Les Symbolistes, les Décadents et les Vers-libristes,**

Paul Verlaine 472
Chanson d'automne 473
Crépuscule du soir mystique 473
Consolatrice 474
Il pleure dans mon cœur 474
Les faux beaux jours 475
Ecoutez la chanson 475
Les mains 476
Aux pieds du Christ 477
Dialogue mystique 478
Art poétique 481
Stéphane Mallarmé 482
Apparition 483
L'azur 483
Sonnet 484
Henri de Régnier 485
Sonnets 486
En allant vers la ville 487
Les Pélerins 488
Les faces 488
Les autres 489

Refrain 490
Le roseau 492
Chrysilla. 492
La barque 493
GUSTAVE KAHN 497
Vers les havres 497
La rue 498
Le feu 498
Chanson 500
JEAN MORÉAS (Jean Papadiamantopoulos). 501
Maintenant 501
Etrennes de Doulce. 502
Le retour. 503
Sylve XV 504
Stances 504
La supplication d'Iphigénie 506
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. 508
Pour rêver 508
Celle qui passe 509
L'étape 509
Ne croyez pas 512

IV. Les nouveaux Lyriques.

ALBERT SAMAIN 514
Elégie 514
La maison du matin 515
Elégie 516
Forêts 518
FERNAND GREGH 521
Le parc 521
Cloches d'automne 522
Menuet 523
Appareillage 524
Le chemin de vie 524
Promenade d'automne 526
Nocturne 527
L'épreuve 528
La maison du peuple 530
Chemineau 530
Vers dorés 531
Virgile 531
FRANCIS JAMMES 533
Le vieux village 534

L'hymne du rouge-gorge et les Béatitudes *536
ANDRÉ RIVOIRE 538
Le sachet 539
Retour le soir 539
Larmes 540
ANATOLE LE BRAZ 541
Faneuses de Goémons 541
La chanson du vent qui vente 543
COMTESSE DE NOAILLES (Anna-Elisabeth de Brancovan) . . 544
La mort fervente 545
O lumineux matin 545
La nuit flotte 546
Henri Heine 547
Mon Dieu, je sais qu'il faut 550
PAUL FORT 552
Ballade de la mer 553
Ballade au hameau 553
Hymne dans la nuit 554
Le bercement du monde 554
Icare 555

V

LA POÉSIE ÉTRANGÈRE D'EXPRESSION FRANÇAISE

I. Les Poètes belges.

ANDRÉ VAN HASSELT 560
La maison déserte 561
Vous n'êtes plus là 561
Le soldat de la vieille garde 562
IWAN GILKIN 563
Litanies 564
Symbole 566
Anatomie 567
Prométhée 567
ALBERT GIRAUD 570
Supplique 571
Violon de lune 571
Les cigognes 572
Poussière rose 572
L'Escalier 573
Les tribuns 573

Allégorie 574
VALÈRE GILLE 576
Crépuscule 576
La Prière à Athéna 577
Les Heures 580
Les Barbares 581
Euripide 584
Joie 585
FERNAND SÉVERIN 586
Le don des lys 586
Campo Santo 587
ADOLPHE HARDY 588
La maison du bonheur 588
La vieille auberge 589
La Rivière 589
GEORGES RODENBACH 590
Le Coffret 590
Béguinage flamand 591
Souvenances 592
MAURICE MAETERLINCK 593
Feuillage du cœur 594
Reflets 594
Chanson 595
Chanson 595
Chanson 595
ANDRÉ FONTAINAS 596
Les heures 596
CHARLES VAN LERBERGHE 599
Rêverie 599
Le Bonheur 600
Voix dans le matin 600
ALBERT MOCKEL 602
La chambre vide 602
Mirages 604
GRÉGOIRE LE ROY 605
Celles de la nuit 605
Les mains 606
La Mort qui passe 607
EMILE VERHAEREN 608
Le moulin 609
Le vent 609
La révolte 611

L'action 615
A la gloire des cieux 618
Le Cloître (Acte IV) 619

II. Les Poètes de la Suisse française ou Poètes romands.

JEAN-JACQUES PORCHAT 627
Plus de Jura 627
FRÉDÉRIC MONNERON 629
Le rêve du poète 629
A vous 631
JUSTE OLIVIER 632
Le Léman 633
Jeune Helvétie 634
Dans les bois 634
Mme DE PRESSENSÉ (Elise-Françoise du Plessis) 635
Les poètes sans voix 635
Vous m'avez laissé seul 636
MARC MONNIER 637
La colombe 637
Pierrot 638
A une vieille fille 639
EUGÈNE RAMBERT 640
Notre Rhin 640
Lioba 641
EDOUARD TAVAN 642
La douleur du taureau 643
Rayons d'octobre 645
Dies iræ 646
PHILIPPE GODET 648
Evasions 648
A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois » 649
ALEXANDRE EGLI 651
Vieux sapins 651
Aux bonnes sœurs 652
ALICE DE CHAMBRIER 653
Chansons du printemps 653
Les Sphinx 654
Les ignorés 655
Amitié 656
ERNEST BUSSY 657
Fortis esto 657
C'en est fait 657

HENRY WARNERY 658
Les enfants 658
Neige, essaim blanc 659
Evocation 660
A celle qui est près de moi 661
Evangile 661
VIRGILE ROSSEL 663
Mon Jura 663
Le lion de Lucerne 664
Heimweh 664
LOUIS DUCHOSAL 666
La mort de Don Quichotte 666
Lied 668
Les mains 668
L'heure 669
Intermède maternel 670
JULES COUGNARD 671
Mon rêve 671
Premiers pas 672
Othon de Grandson 673
HENRY SPIESS 674
Une vieille romance 675
Les feuilles d'or 675
La chanson 676
A quoi bon 677
Non, demain ne sera 677

III. — Les Poètes canadiens.

OCTAVE CRÉMAZIE 681
A la patrie perdue 681
Le drapeau de Carillon 682
LOUIS FRÉCHETTE 684
Octobre 685
A la France 685
Les oiseaux de neige 685
La forêt 686
Les excommuniés 687
Les rois 689
PAMPHILE LE MAY 691
Dulcia linquimus arva 691
La mer morte 693
La grosse gerbe 694
Les échos 694

APOLLINAIRE GINGRAS 695
Feu de joie au cimetière 695
WILLIAM CHAPMAN 697
Mon drapeau 697
Les chasseurs de bisons 699
ALBERT FERLAND 703
Patrie 704
Terre nouvelle 704
Poésie des feuilles 705
LOUIS-JOSEPH DOUCET 705
Ballade du mois des morts 706
Sur les routes de ces pays 707
Les soirs 708
Le vieux pont 708
ALPHONSE BEAUREGARD 710
Je sais pourquoi 710
Sonnet 711

IV. — **Les Poètes français de la Roumanie.**

JULIE HASDEU 714
L'éventail 714
Une nuit 716
HÉLÈNE VACARESCO 717
L'écriture 718
Chant de guerre 718
La cloche pour les morts 719
Tristesses d'autrefois 720
Chansons roumaines 720
A une route 722
La veuve 722
Le collier de larmes 723

V. — **Les Poètes exotiques.**

C. A. OSWALD DURAND 726
Mes papillons 726
Les forts 727
GEORGES SYLVAIN 729
Frères d'Afrique 729
Berceuse 731
ETZER VILAIRE 732
Le supplice de la frégate 733
Les étoiles filantes 735
Testament 735

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE DU XIXe SIÈCLE

(POÈTES)

I

Période napoléonienne ou préromantique

(1801-1821)

Un phénomène frappant marque la première période de ce siècle : c'est la désharmonie qui existe entre la prose et les vers. Tandis que Châteaubriand, dès 1801, commence l'évolution romantique, et épanche dans toutes ses œuvres sa puissante imagination poétique, les écrivains en vers de la période napoléonienne continuent à imiter les froids versificateurs du XVIIIe siècle; ils paraissent ignorer que le romantisme coule déjà à pleins bords. La critique les a flétris du nom de pseudo-classiques. Pour la majorité d'entre eux, cette appellation est juste; elle serait inexacte pour quelques-uns chez qui l'on sent les influences nouvelles et qui marquent la transition entre les écoles opposées. On a d'ailleurs trop sévèrement jugé les prédécesseurs de Lamartine. Fussent-ils aussi inférieurs qu'on l'a affirmé, ils mériteraient encore de figurer dans ce livre, ne serait-ce que pour mieux faire ressortir l'immense progrès dû au romantisme. Mais ces écrivains, quoique de second rang, ont une valeur indéniable; leurs œuvres renferment aussi de nobles pensées et de beaux vers.

Derniers classiques et semi-romantiques.

MILLEVOYE (CHARLES-HUBERT)

Né à Abbeville en 1782, mort à Paris en 1816.

Poète composite, accidentel confluent de deux écoles littéraires qui ont mêlé en lui leurs courants contraires, il subit d'abord l'influence gréco-latine des savants académiciens de la fin du XVIIIe siècle, dont les travaux d'érudition provoquèrent, un moment, le retour à l'art antique.

Comme André Chénier, mais avec beaucoup moins de talent, il écrivit alors des élégies d'inspiration hellénique. Et comme déjà se faisait sentir le romantisme ossianique et moyenâgeux, il composa aussi des poèmes chevaleresques. De tout cela, il n'est presque rien resté. C'est dans ses élégies modernes, où il a exprimé ses sentiments personnels, qu'il fut quelquefois vraiment poète, avec une douceur pénétrante et mélancolique d'un charme réel. Dans ce genre-là, son talent, selon Sainte-Beuve, est comme la légère esquisse du génie lamartinien.

Danaé [1].

La nuit règne; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter!
Danaé de ses bras l'environne. et s'écrie :
Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos :
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« O mon fils! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore;
Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi nos alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

« Tyndarides [2] brillants, dont l'éclat toujours pur,
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils d'un sang divin, n'est-il pas votre frère?
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

[1] Extrait des *Elégies*. Cette pièce d'inspiration antique rappelle la manière d'André Chénier, dont Millevoye avait du reste lu l'œuvre manuscrite. — Un oracle ayant prédit à Acrisius, roi d'Argos, qu'il serait tué par son petit-fils, il fit exposer sa fille Danaé et l'enfant de celle-ci, Persée, sur une frêle barque un jour de tempête.

[2] Castor et Pollux, qui, sous le nom de Gémeaux, furent changés en constellations par Jupiter. L'un d'eux, Castor, était le fils de Tyndare, roi de Lacédémone.

» Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Egée !
Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone [1], ô palmier de Délos !
Etends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles !

» N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du Dieu des vents, tutélaire Alcyone ?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
Au nom de ton Céix [2] englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes !
Et toi, dors mon enfant; dors bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez souffrances maternelles !

» Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Théthis [3]
Du souverain des Dieux, toi fille auguste et chère,
Tu sais, hélas ! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère, prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix et dit : « Nymphes des eaux,
» Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles !
» Et toi, dors, jeune enfant; dors, bercé par les flots;
» Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles ! »

L'Anniversaire [4].

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort »; et je versais des pleurs.

[1] Latone, mère d'Apollon et de Diane, poursuivie par la haine de Junon, allait être dévorée par le serpent Python quand Neptune fit surgir l'île de Délos où elle trouva le salut.

[2] Roi de Trachine en Thessalie. Il périt dans un naufrage, ce dont sa femme Alcyone, fille d'Eole, fut désespérée. Les deux époux furent changés en alcyons ou martins-pêcheurs par les Dieux touchés de leur malheur; d'après la fable, la mer reste calme quand l'alcyon vient couver ses œufs dans son nid flottant.

[3] Déesse des eaux, épouse de l'Océan.

[4] Extrait des *Elégies*.

Mais du temple voisin, quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon âme navrée,
Et je crus mourir à mon tour.
Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.
Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleurais tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle Automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur les bords que la Somme arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre encore de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

Le poète mourant [1].

Le poète chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants ;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir touche presque au matin.

[1] Extrait des *Elégies*. Comparez cette pièce avec celle de Lamartine dans les *Nouvelles Méditations*.

» Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort [1].
Sous ces rameaux trompeurs, malheureux qui s'endort!
Volupté des amours! cet arbre est ton image,
Et moi j'ai reposé sous le mortel ombrage;
Voyageur imprudent j'ai mérité mon sort.

Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Egypte au bord de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

» Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour :
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait : quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Œuvres à lire de Millevoye : *Elégies* (1812-1814). — Pour la critique, consulter : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi;* G. Merlet, *Tableau de la littérature française* 1800-1815) 1er volume (1803); Ledieu, *Millevoye, sa vie et ses œuvres* (1886); Henri Potez, *L'élégie en France avant le romantisme* (1898).

[1] Allusion au mancenillier, arbre des Antilles de la famille des euphorbiacées, dont l'ombre, dit une croyance populaire, verserait l'ivresse et la mort.

CHÊNEDOLLÉ (CHARLES-JULIEN LIOULT DE)

Né à Vire en 1769, mort au château du Coisel en 1833.

Par son goût pour la poésie didactique et purement intellectuelle, il se rattache au XVIII[e] siècle, surtout dans ses premières œuvres, où il y a malheureusement beaucoup de vers poncifs et plats. Son poème, *Le Génie de l'homme*, est cependant un effort sérieux vers la haute poésie philosophique ; ses descriptions du monde et ses développements métaphysiques ont parfois la grandeur et l'amplitude des meilleurs pages de Buffon. Dans ses dernières œuvres, sous l'influence des idées nouvelles, il évolue vers le lyrisme romantique.

Le Soleil[1].

Soleil ! astre sacré, contemple ton empire !
Tout vit par tes regards, tout brille, tout respire !
Souverain des saisons, le monde est ton palais,
Les globes sont ta cour, et le ciel est ton dais.
Notre terre à tes yeux sans fin se renouvelle,
Et roulant nos débris sur sa route éternelle,
Le temps emporte tout, mais il ne t'atteint pas.
Les révolutions, longs tourments des Etats,
Ebranlent notre globe et te sont étrangères.
Tu n'es jamais troublé du bruit de nos misères ;
Et ton front, toujours calme, éclaire les tombeaux
Des peuples, dont tu vis s'élever les berceaux.
Qui pourrait s'égaler à ta vaste puissance ?
Ta présence est le jour, la nuit est ton absence,
La nature sans toi, c'est l'univers sans Dieu.
Père de la lumière, et des vents et du feu,
Renfermant dans les plis de ta robe éclatante
Le rubis, l'émeraude et l'opale inconstante,
D'une pluie à jets d'or inonde l'univers ;
Et la décomposant dans le prisme des airs,
Nuance des saisons la mobile ceinture ;
Suspends au front des bois un réseau de verdure ;
Et prodiguant partout un luxe de couleurs,
Dore, argente ou rougis le panache des fleurs ;
Donne un habit de neige au lys qui vient d'éclore,
Et l'arc-en-ciel au paon, et la pourpre à l'Aurore ;
Et garde pour les yeux ce pavillon d'azur,
Ce manteau de saphirs d'où s'échappe un jour pur

[1] Extrait du *Génie de l'homme* (1807).

Et que la vaste mer réfléchit dans son onde!
Voilà comme par toi se décore le monde.
O de quel saint transport mon cœur est agité,
Grand astre! Quand tes feux dans l'air ont éclaté,
Soleil, quelle est ta pompe! Oui, lorsque ta lumière,
Symbole radieux de la beauté première,
Enflamme les forêts, les monts et les déserts,
Brille et se multiplie en flottant sur les mers,
Je crois voir de Dieu même au sein de son ouvrage,
Partout se réfléchir la glorieuse image;
Et, dans l'ombre du soir, ton globe moins ardent
Vient-il à se pencher au bord de l'Occident,
Qu'avec respect encor j'y retrouve l'emblême
Du souverain moteur, lorsqu'il fixa lui-même
A la création un terme limité,
Et rentra dans la nuit de son éternité!

La France sous la Terreur[1].

France! de quels tableaux tu fus épouvantée,
Quand Septembre[2], levant sa tête ensanglantée,
T'ouvrit un avenir et de deuil et de pleurs!
Qui pourrait égaler la plainte à tes douleurs?
Le signal est donné; le carnage commence:
La mort tend ses filets sur ce royaume immense.
De cent mille proscrits nul ne peut échapper,
Et, sans distinction, le fer doit tout frapper.
Faut-il redire ici la vieillesse immolée;
Dans les bras de la mort la pudeur violée;
Malesherbes, Sombreuil[3], sous la hache abattus,
Expiant soixante ans de gloire et de vertus?
Sur le seuil de la vie on moissonne l'enfance;
La beauté, les talents, coupables d'innocence,

[1] Extrait du *Génie de l'homme*. — La Terreur est la période de la Révolution allant du 6 avril 1793 au 7 juillet 1794, pendant laquelle les ultra-révolutionnaires, imitant la politique cruelle de Louis XIV contre les protestants, persécutèrent odieusement leurs adversaires, royalistes ou républicains, qu'ils envoyèrent à la mort.

[2] En septembre 1792, la populace de Paris, exaspérée par la trahison des royalistes émigrés qui avaient amené l'invasion de la France par les Autrichiens et les Prussiens, massacra un millier de suspects dans les prisons de la capitale.

[3] Malesherbes, ministre libéral de Louis XVI, qu'il défendit dans son procès devant la Convention. — Sombreuil, gouverneur des Invalides.

Fatiguaient tour à tour le glaive des bourreaux;
Et la seule vertu montait aux échafauds.
Quel est ce char sanglant, mystérieux, immense,
Dont la roue en tous sens va, revient et s'élance,
Et foule les autels et les sceptres brisés,
Et la tête des Rois dans sa course écrasés?
La Démence le monte, et la Terreur le guide.
Voyez-vous comme au bruit de sa marche rapide,
Tout est glacé d'horreur. Tous les nœuds sont brisés,
Les parents, les amis entre eux sont divisés.
La peur isole tout: plus de fils, plus de père;
La mort s'offre aux proscrits, farouche et solitaire.
Pas un cœur! La pitié n'ose plaindre leur sort,
Ni de ses pleurs d'amour environner leur mort;
Et pourtant, du trépas quand tout était la proie,
Plusieurs cherchaient la mort, et la mort fit leur joie!
Mais l'éternel Auteur qui veut tout conserver,
Epure quand il frappe, et punit pour sauver.
Sa main, en châtiments comme en bontés féconde,
Dérobait ma patrie aux insultes du monde,
Et ses profonds desseins sur l'Empire français
Le couvraient à la fois de honte et de succès.
Quels contrastes! les bras de nos quatorze armées
Abattaient l'Italie et l'Autriche alarmées.
La mort s'épouvantait, et, fuyant devant nous,
Sur les rangs ennemis frappait tous ses grands coups.
On vit la Politique, errante, échevelée,
Refuser sa balance à l'Europe ébranlée:
Nos marches ressemblaient aux marches des volcans,
La honte est au Forum, la gloire est dans les camps:
La liberté voilée, Euménide[1] sanglante,
Livre au fer des bourreaux la Nation tremblante;
Mais l'hymne du triomphe et ses pompeux accents
Du Danube à l'Adda partout retentissants,
Etouffaient les soupirs de cent mille victimes[2];
L'étendard de la gloire avait voilé nos crimes[3].

[1] Les Euménides, Erinnyes ou Furies, étaient les trois divinités qui présidaient aux supplices du Tartare; elles symbolisaient les remords.

[2] Il y a ici une forte exagération; la Terreur fit environ 12 000 victimes, ce qui est déjà bien suffisant pour la faire maudire.

[3] On remarquera comme ce dernier vers est bien frappé; c'est de l'excellent Corneille.

Œuvres à lire de Chênedollé : *Le Génie de l'homme* (1807) ; *Les Etudes poétiques* (1820). — Pour l'étudier, consulter : Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire* ; Gustave Merlet, *Tableau de la littérature française* (1800-1815) ; F. Brunetière, *Etudes critiques*, Ire série (1888) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIXe siècle* (1893).

CHARLES LOYSON

Né à Château-Gontier en 1791, mort à Paris en 1820.

Elégiaque chrétien, tendre et sentimental, il marque la transition entre Millevoye et Lamartine. Sa courte vie fut une lutte mélancolique contre la mort : comme l'auteur des *Elégies*, il mourut, lui aussi, poitrinaire et se sentit mourir. Sa poésie, déjà toute romantique par les sentiments, est absolument sincère. Lorsqu'il parle de ses douleurs, ce n'est pas, comme tant de poètes de l'âge suivant, par mode littéraire ou par suggestion livresque. Il voyait venir le « noir séraphin », en écrivant ses plaintives rêveries. Son style, délicat et pur, a parfois la suavité des strophes lamartiniennes.

Le lit de mort[1].

Cessez de me flatter d'une espérance vaine ;
Cessez, ô mes amis, de me cacher vos pleurs.
La sentence est portée ; oui, ma mort est certaine,
Et je ne vivrai plus bientôt que dans vos cœurs.

Pour la dernière fois, j'ai vu briller l'aurore ;
Pour la dernière fois, ce beau soleil m'a lui,
Votre ami, succombant au mal qui le dévore,
Sur le déclin du jour va s'éteindre avec lui.

Mais demain, quand, paré d'une splendeur nouvelle,
Le soleil triomphant rentrera dans les cieux,
Votre ami dormira dans la nuit éternelle,
Et l'éclat du matin n'ouvrira plus ses yeux.

Déjà tout s'obscurcit, tout s'efface à ma vue,
Tout m'échappe, entraîné par d'invisibles mains,
Et seule s'offre à moi cette route inconnue
Dont le terme se cache au regard des humains.

Eh bien, ces noirs sentiers, ces régions obscures,
Cette nuit du trépas n'étonnent point mon cœur.
Vers le Dieu qui m'attend je lève des mains pures
Ennemi du méchant, il est mon protecteur.

[1] Extrait des *Epitres et Elégies* (1819). Malade et se sachant condamné, le poète écrivit ces vers touchants, comme un adieu qu'il pensait définitif.

Hélas ! pour mon âme abattue
Tous lieux sont désormais pareils.
Je porte dans mon sein le poison qui me tue :
Changerai-je de sort en changeant de soleils ?
J'entends... ma fin prochaine en sera moins amère ;
Mes amis, il suffit : je suivrai vos conseils.
Et je mourrai du moins dans les bras de ma mère.

Principales œuvres : *Le Bonheur de l'étude, discours en vers et autres poésies* (1817) ; *Epîtres et Elégies* (1819). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II ; *Nouveaux lundis*, t. XI ; Henri Potez, *L'élégie en France avant le romantisme* (1898).

PIERRE LEBRUN

Né à Provins en 1785, mort à Paris en 1873.

Dans le groupe des préromantiques, les uns, comme Millevoye, Loyson, Chênedollé, sont des élégiaques mélancoliques, précurseurs de Lamartine ; les autres sont des lyriques épiques et sonores, précurseurs de Victor Hugo. Pierre Lebrun compte parmi ces derniers. Quoique bien inférieur au chef de l'école romantique, il a déployé dans ses odes des qualités d'énergie et de souffle dont on ne peut nier la beauté. Il rappelle parfois l'auteur des *Odes et Ballades*. La Grèce, qui tient une si énorme place dans la poésie de la première moitié du siècle, lui a fourni le sujet de son plus brillant poème. Il la visita, en revint ébloui et la chanta avec amour. Ce furent ses *Orientales* à lui, composées avant celles du maître, moins éclatantes et moins pittoresques, belles cependant et animées de cette haute inspiration humanitaire qui fut la gloire des écrivains français et anglais, à l'époque glorieuse où l'Europe chrétienne s'indignait encore des abominables crimes commis par les Turcs. Comme lyrique, Pierre Lebrun est bien supérieur à son homonyme, Lebrun-Pindare, qui ne fut, à tout prendre, qu'un habile versificateur. Dans son théâtre en vers il se montra novateur ; son *Cid d'Andalousie*, joué en 1825, est déjà tout romantique. Malheureusement le poète s'arrêta après cette pièce et deux ans plus tard il renonça à la poésie ; sa longue vie fut perdue pour l'art.

L'Océan [1].

L'Océan, l'Océan ! là l'horizon immense,
Sans borne et sans repos, finit et recommence
Là, comme l'avenir, dans son immensité
S'ouvre et grandit sans fin l'espace illimité ;
Là l'infini. Le bruit du monde s'y vient taire ;
Nous n'y retrouvons plus nul écho de la terre ;

[1] Extrait des *Poèmes et Poésies*. Ces vers sont de 1817 ; ils ont certes une belle allure et de la profondeur.

Nul n'y laissa jamais l'empreinte de ses pieds,
Et la vague toujours recouvre nos sentiers.
Ainsi sur ce chemin où nul deux fois ne passe
Tout souvenir de l'homme incessamment s'efface.
Le passé sur nos pas ne saurait y venir;
Cet immense domaine est tout à l'avenir.
L'homme ailleurs, malgré lui, replié sur lui-même,
Se reporte aux objets qu'il regrette et qu'il aime;
Hors de lui-même, ici porté de toutes parts,
Dans l'immense horizon il plonge ses regards,
Monte au-dessus des cieux; l'âme plus épurée
Devient semblable à l'air dont elle est entourée.
Ne vous retournez pas vers l'ancienne prison;
Regardez en avant: poursuivez l'horizon;
Levez les yeux en haut, et, par delà ces voiles
Où dans l'immense azur Dieu jeta les étoiles,
Et plus haut, par delà ces mondes inconnus
Où les regards humains n'étaient pas parvenus
Et qui, depuis que Dieu les lança dans leur sphère,
N'ont pas fait jusqu'à nous descendre leur lumière;
Et par delà ces cieux, ces mondes infinis,
Votre âme trouvera son père et son pays.

La Grèce soulevée[1].

Comment ce peuple que naguère
J'ai cru voir, sans désir, sans force, sans vertu,
Sous les fers musulmans en silence abattu,
Elève-t-il un cri de menace et de guerre?
Au sein d'un tel repos si semblable au trépas,
D'où lui naît ce pouvoir qu'il ne soupçonnait pas?

Grèce, alors que te réveilles
Chercherai-je si loin quel pouvoir si puissant
Soulève tout à coup ton peuple frémissant?
Et demanderai-je aux abeilles

[1] Extrait du *Voyage de Grèce* (1827). Pierre Lebrun visita la Grèce en 1820, au moment où ce malheureux pays allait se soulever contre l'horrible tyrannie ottomane. Il assista au premier réveil de ce peuple héroïque et c'est alors qu'il écrivit une partie de ses vers. Son poème parut au lendemain de la bataille de Navarin où l'Europe, après six ans d'inqualifiable inaction, anéantit la flotte turque. Dix mois plus tard, une armée française chassait les Egyptiens de la Morée : la Grèce allait être libre. Un grand nombre de poètes français ont célébré ces événements qui eurent un énorme retentissement en Europe.

Pourquoi, dès mars en fleur, échappant au sommeil,
Le Céphise[1] les voit sur ses eaux murmurantes,
De l'Hymette[2] accourir si follement errantes,
Et si vives sous le soleil?

C'est le printemps qui se révèle
Dans cette existence nouvelle
Dont elles ignorent l'auteur;
Et c'est la liberté qui, puissante et féconde,
Aux Grecs, frappés soudain du feu générateur,
Fait sentir sa saison qui brille sur le monde,
Des siècles rajeunis printemps réparateur.
Le despotisme enfin combat contre lui-même.
Le peuple, las d'un joug extrême,
Soulève un jour son front tombé.
L'arc, pressé d'une main peu sage,
Se redresse et frappe au visage
Le maître qui l'a trop courbé.
Le désespoir qui croît s'élève à la menace;
La haine a son courage et la peur son audace.

Pensait-on, en voyant l'Archipel calme et doux
En silence porter ce vaisseau d'île en île[3],
Que l'Archipel toujours fût un lac immobile.
Ou n'eût qu'un vent sans force, une onde sans courroux?
Le colosse flottant s'admire en sa conquête;
Et, dans le bel azur plongeant ses flancs d'airain;
Sur les flots qu'il écrase il marche en souverain,
Fier du pavillon rouge éclatant sur sa tête;
Mais, si le vent du soir sort du gouffre d'Argos,
Il peut, devant Hydra, s'entendre avec les flots;
Et malheur au vaisseau, le jour de la tempête!

Elle approche! elle vient! l'éclair en est jeté.
Vers Drajakan, un cri, par Scyllen répété[4],
Frappe les Grecs de joie et les Turcs d'épouvante.
C'est toi qui lui réponds, du haut de l'Erymanthe[5],

[1] La plus importante rivière de l'Attique; elle se jette dans la baie de Phalère.

[2] Chaine montagneuse, au sud-est d'Athènes, célèbre par le miel de ses abeilles.

[3] Allusion au vaisseau ottoman qui recueillait chaque année les impositions des différentes parties de l'Archipel.

[4] Noms des localités où tombèrent le même jour les deux héros qui avaient tenté de soulever la Moldavie et la Valachie contre les Turcs.

[5] Montagne du Péloponèse. Dans la mythologie, elle était célèbre à cause du sanglier monstrueux qu'Hercule y prit vivant.

Sainte Religion[1], sœur de la Liberté !
J'ai vu, j'ai vu ces deux sœurs immortelles,
Qui d'un peuple innocent ont écouté les pleurs,
Paraître, et faire au ciel, avec leurs blanches ailes,
Briller, l'une sa croix, l'autre ses trois couleurs[2].
Elles mêlent dans l'air leurs célestes emblèmes,
Et voilà qu'un drapeau formé dans les cieux mêmes,
Est tombé sur la terre, aussitôt toute en fleurs;
Je les vois maintenant, ces saintes alliées,
Qui se donnent la main, et, d'un front souriant,
Ont fait signe à la Grèce et montré l'Orient;
Et, l'une sur l'autre appuyées,
Pour toujours réconciliées,
Reprennent leur vol mutuel :
Comme au temps de leur premier âge,
Quand le Dieu qui hait l'esclavage
Les a fait descendre du ciel.
Les tyrans à ce Dieu doublement infidèles,
Qui tenaient sous leurs lois un beau peuple avili,
De l'immense éclat ont pâli,
Et déjà, fugitifs, cherchent leurs citadelles ;
Déjà de leurs pyrgos[3] s'échappent les agas
Vers Coron et Nauplie et Corinthe et Patras,
Qui bientôt à leur tour les chasseront loin d'elles.
. . . . . .
Car il est dans le ciel, il est dans le courage,
Il est dans tout un peuple armé de désespoir
Des forces que lui-même il ne saurait prévoir.
Il serait beau que seul il sortît d'esclavage,
Et du peuple empesté nettoyât son rivage !
Ah! parmi tant de flots, dût-il même échouer,
Il peut être encor beau qu'il périsse ; la gloire
Couronne le malheur qu'on lui fait avouer :
Le prix n'est pas toujours gagné par la victoire.
Souvent des chars vaincus ont partagé les chants
Qu'offraient aux chars heureux les lyres de l'Alphée[4].

[1] C'est l'archevêque de Patras, Germanos, qui souleva la Morée au début de la guerre de l'indépendance.

[2] Le drapeau des Grecs insurgés était bleu, vert et rouge.

[3] Pyrgos, petits châteaux carrés, dans lesquels vivaient les agas ou chefs militaires turcs, pressureurs du peuple.

[4] Fleuve qui arrosait la plaine de l'Elide où s'élevait Olympie, la ville des jeux célèbres, dits olympiques.

Platée et Marathon[1], n'est-ce pas dans vos champs
Que la gloire a mis son trophée?

Quand Philippe[2], à la Grèce autrefois si fatal,
L'eût fait enfin tomber, mourante de sa lutte,
Chéronée! en ta plaine un lion colossal
Fut élevé par elle en l'honneur de sa chute,
A ses héros vaincus monument triomphal.
La pierre encore, autour de son antique place[3],
Fait palpiter le cœur de l'étranger qui passe.
Eh bien! d'un noble effort par un peuple entrepris,
Un semblable trophée est-ce un indigne prix?
Serait-ce peu qu'enfin, d'une belle journée,
La Grèce pût venger cinq siècles de mépris,
Et, retombant, mais couronnée,
Voir le lion de Chéronée,
Colosse dispersé, rassembler ses débris!

Sur la mort de Napoléon[4].

L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière
Soudain vient de descendre, et pour jamais a lui.
Le siècle qui marchait brillant de sa lumière,
Dans la nuit achevant une obscure carrière,
Semble finir, descendre et s'éteindre avec lui.
Un grand homme n'est plus; et pour jamais a lui
L'astre dont la splendeur couvrait l'Europe entière.
Au bruit tout à coup échappé
Du roc lointain de Sainte-Hélène.
Depuis les cimes de Calpé[5]
Jusques au dernier Borysthène[6],
Les rois se sont levés, surpris;
Les peuples ont poussé des cris:

[1] Noms des batailles que les anciens Grecs livrèrent aux Perses au V^me^ siècle.

[2] Roi de Macédoine, il écrasa les Grecs alliés à Chéronée (Béotie) en 339 et se mit ensuite à leur tête pour aller attaquer les Perses. Ce fut son fils Alexandre le Grand qui réalisa son projet de conquête asiatique.

[3] Le lion de Chéronée fut exhumé en 1818 par Odyssée, un des héros de l'Indépendance. Il gît encore, brisé en partie, dans la plaine sacrée d'où l'on aperçoit la cime neigeuse du Parnasse.

[4] Extrait d'un long poème lyrique écrit en 1821. Ces vers sont inférieurs à ceux de Manzoni, de Lamartine, de Victor Hugo et de Barbier sur Napoléon; ils ont cependant assez de souffle.

[5] Nom ancien du rocher de Gibraltar.

[6] Ancien nom du fleuve Dniéper en Russie.

« Il n'est plus ! il n'est plus ! » Et, dans l'Europe immense,
A ses cris, tout à coup, succède un grand silence.
Eloigné, mais non pas absent,
Prisonnier, mais encor puissant,
Le héros, sur sa vie exilée et captive,
Comme aux jours où son sort brillait éblouissant,
Attachait les regards de l'Europe attentive.
Le monde encor semblait, sujet de son pouvoir,
S'animer de lui seul, vivre de sa présence.
Combien de passions, de crainte, d'espérance,
Lui seul, de son rocher, faisait encor mouvoir !
Lui disparu, le monde est vide, solitaire,
Immobile ; on dirait que ses derniers moments
Ne laissent plus d'événements
Dignes d'intéresser la terre.
Quelle torpeur semble saisir
L'Europe si longtemps active,
Et qui, sans but qui la captive,
N'a plus de vœu ni de désir !
Peut-être, vingt ans occupée
A craindre la terrible épée
Du soldat deux fois empereur,
Maintenant oisive et muette,
En secret même elle regrette
L'émotion de sa terreur.

II

Mais n'en croit-elle point quelque voix mensongère ?
Ce trépas, c'est un bruit peut-être insidieux ?
Qui le témoigne ? Et qui, sur la rive étrangère,
L'a touché de ses mains et l'a vu de ses yeux ?
Est-il vrai ? se peut-il qu'au monde soit ravie
Une existence encore si pleine d'avenir ?
Et qu'une si puissante vie
Ainsi qu'une autre ait pu finir ?
Croirai-je qu'éteignant l'étoile vagabonde,
Le sort ait pu soumettre à l'éternel repos
Ce guerrier voyageur qui parcourut le monde
Avec un sceptre et des drapeaux ?
Oui, le voilà couché sur un lit funéraire,
Sans sceptre, sans drapeaux qui lui parent la mort ;
Sans compagnons guerriers, sans pompe militaire,
Tout seul en présence du sort !

Prêt à quitter les camps dont il aime l'image,
L'habit qu'il y portait il le revêt encor;
Il a mis ses éperons d'or
Pour le dernier combat et le dernier voyage.
Ces yeux, ces traits éteints, ce front creux et plombé,
D'une mort domestique ont donc subi l'injure!
Ce général fameux comment est-il tombé
Sans batailles et sans blessure?
O défaite du conquérant!
O combien, alors qu'il expire,
Sa main laisse échapper de sceptres en s'ouvrant!
Que sa pensée entraîne avec elle en mourant
D'images de combats, et de gloire, et d'empire!

. . . . . .

III

Le puissant Charles-Quint[1], du trône descendu,
Fit préparer vivant son sépulcre[2], et d'avance,
Immobile et muet dans la bière étendu,
Essayait de la mort la nuit et le silence.
Plus grand, Napoléon au faîte de son sort,
Au sommet oublieux de la toute-puissance,
S'était souvenu de la mort.
Dans l'abbaye antique[3] où trois races royales
Lui doivent du tombeau les honneurs retrouvés.
Où de cent rois épars les débris relevés
Règnent silencieux sous les nefs sépulcrales,
Vaste palais des morts, lui-même avait un jour
Marqué l'espace étroit de son dernier séjour;
Et sur le marbre noir étaient déjà tracées
Des paroles de deuil, non encore effacées.
Où donc est l'hôte couronné
A cette place destiné?
Pourquoi sous cette voûte humide,
Aux regards si longtemps ouverts,
Ce caveau reste-t-il désert?
Napoléon est mort et son sépulcre est vide!

[1] Roi d'Espagne et empereur d'Allemagne (1500-1558), rival de François Ier, roi de France. Il abdiqua définitivement en 1556.

[2] C'est une pure légende.

[3] L'abbaye de Saint-Denis où il avait marqué son tombeau en 1811. On sait qu'il repose aux Invalides depuis 1840.

Des superbes humains incorrigible orgueil!
Vanité des grandeurs, vanité du cercueil!
Néant dont un néant se joue!
Celui dont les désirs embrassaient l'univers
S'est brisé dans la gloire; et, pour dernier revers,
Jusque dans la mort il échoue!
Surpris à cet écueil nouveau,
De son âme démesurée
L'ambition, encor frustrée,
N'a pu même atteindre un tombeau.

IV

Ah! s'il avait voulu! si de ce rang suprême
Dont la gloire l'avait tenté . . . . .
L'orgueilleux se fût contenté,
Il aurait dans la mort porté son diadème;
Et peut-être il vivrait! D'un trop superbe espoir
Pourquoi la France a-t-elle encouragé l'audace?
Que de vœux insensés exaltaient son pouvoir!
Quel avenir nos chants promettaient à sa race!
Avouez-le, Français! oui, vous l'aimiez alors.
J'ai souvent dans Paris entendu vos transports
Accueillir ses vastes conquêtes;
Je vous ai vus en foule éblouis de ses fêtes
Et des hauts monuments dont il chargeait vos bords;
Vous marchiez orgueilleux de commander en maîtres
Aux peuples les plus grands, aux plus fiers potentats,
Et de régner sur plus d'états
Que n'en connurent vos ancêtres.
Napoléon alors plaisait à tous les yeux:
Il était un héros, car il était heureux.
Vous n'aperceviez pas, frappés de sa lumière,
Le cortège de maux à son char attaché,
Et derrière un vainqueur le despote caché.
J'ai partagé longtemps votre erreur tout entière.
Jeune, à l'erreur commune aurais-je résisté?
Eh! comment refuser d'y croire?
Il avait revêtu la gloire
Des couleurs de la liberté;
Et, d'une crédule ignorance
Détrompé trop tard aujourd'hui,
Mon cœur, en ne suivant que lui,
Ne croyait aimer que la France.

Comme il m'avait séduit ! Que son éclat vainqueur
Avait fait dans mon âme une profonde empreinte !
Ah ! sa mémoire en moi n'est pas encore éteinte,
Et son nom prononcé fait palpiter mon cœur[1].

V

Il est, il est dans le génie
Un ascendant, un charme, un attrait enchanté :
Une force puissante, aveugle, indéfinie,
Nous entraîne vers lui comme vers la beauté.
Comme elle, il répand une ivresse
Qui trouble l'âme et la raison,
Et dont l'invincible poison
Une fois éprouvé nous subjugue sans cesse.
Il peut nous tromper, nous trahir,
Nous contraindre de le haïr,
Mais, comment oublier la foi jadis donnée ?
Comment perdre jamais ce premier sentiment,
Cette admiration tendre et passionnée,
Que les plus détrompés repoussent vainement ?
On le blâme, on l'accuse, on le hait, on l'abhorre ;
Mais notre cœur souvent en secret se dédit,
Et même alors qu'il le maudit,
Se surprend à l'aimer encore[2].

Principales œuvres en vers à lire : (Perrin et Cie, éditeurs), *Poésies* (1807-1827) ; *Théâtre : Marie-Stuart* (1820) ; *Le Cid d'Andalousie* (1825). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, T. II (1841) ; Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIXe siècle* ; Paul Albert, *La littérature française au XIXe siècle* ; G. Merlet, *Tableau de la littérature française*.

CASIMIR DELAVIGNE

Né au Havre en 1793, mort à Lyon en 1843.

Il débuta au lendemain de Waterloo par des odes éloquentes, d'un patriotisme noble, écrites pour consoler la France de ses gloires abattues. Ses *Messéniennes* eurent un succès énorme. Elles renferment de fort beaux vers ; malheureusement elles sont, en maints endroits, déparées par le *style empire*, la rhétorique boursouflée du pseudo-classicisme, la manie des allusions antiques, ridicule dans des sujets modernes où il s'agissait d'exprimer des sentiments français. Plus tard, sous l'influence du roman-

[1] Il faut se rappeler que Pierre Lebrun fut élevé au prytanée de Saint-Cyr, fondé par Napoléon, et reçut une gratification de l'empereur pour sa première ode.

[2] C'est à peu près l'opinion moyenne des Français qui ont pardonné à Napoléon sa tyrannie en souvenir de sa gloire immortelle.

tisme, la poésie de l'auteur se haussa à une forme plus belle. Comme lyrique, cependant, il est à peine l'égal de Pierre Lebrun; on ne saurait le comparer à aucun des grands romantiques. C'est par son théâtre qu'il s'est élevé le plus haut. Là, il a montré une originalité réelle. Dans ses premières pièces dramatiques il a devancé, lui aussi, sur certains points, Victor Hugo, Dumas, Alfred de Vigny, et, plus tard, parallèlement à eux, il a contribué à créer le nouveau théâtre. Ses pièces comiques en vers ont la même valeur littéraire. Pendant l'ère romantique, il fut à peu près le seul à soutenir la dignité de la grande comédie; Jules Lemaître va jusqu'à dire qu'il ouvrit les voies à Emile Augier. Son théâtre, très scénique, très élevé, serait immortel s'il était soutenu par le prestigieux style du chef de l'école à laquelle il se rattacha sans l'imiter servilement.

A Lord Byron [1].

L'Europe doit t'absoudre, en lançant l'anathème
Sur tes tristes imitateurs.
La gloire n'appartient qu'aux talents créateurs;
Sois immortel : tu fus toi-même.
Il brille d'un éclat que rien ne peut ternir,
Ce tableau de la Grèce au cercueil descendue,
Qui n'a plus de vivant que le grand souvenir
De sa gloire à jamais perdue.

Contemplez une femme, avant que le linceul
En tombant sur son front brise votre espérance,
Le jour de son trépas, ce premier jour du deuil
Où le danger finit, où le néant commence :
Quelle triste douceur! Quel charme attendrissant!
Que de mélancolie, et pourtant que de grâce
Dans ses lèvres sans vie où la pâleur descend!
Comme votre œil avide admire en frémissant
Le calme de ses traits dont la forme s'efface,
La morne volupté de son sein pâlissant!
Du corps inanimé l'aspect glace votre âme;
Pour vous-même attendri, vous lisez vos destins
Dans l'immobilité de ses beaux yeux éteints.
Ils ont séduit, pleuré, lancé des traits de flamme.
Et les voilà sans feux, sans larmes, sans regard!
Pour qu'il vous reste un doute, il est déjà trop tard;

[1] Extrait des *Messéniennes*, (1815-1824). Lord Byron, célèbre poète anglais (1788-1824) de l'Ecole romantique, qui s'exila après avoir scandalisé les Anglais par ses mœurs dissolues. Il mourut de la fièvre à Missolonghi, pendant qu'il combattait pour l'indépendance de la Grèce. Sa mort a inspiré plusieurs poètes français, Lebrun et Lamartine entre autres. Pour ce dernier, voir le *Dernier chant du pèlerinage d'Harold* dans les *Nouvelles méditations poétiques*.

Mais l'espoir un moment suspendit votre crainte,
Tant sa tête repose avec sérénité,
Tant la main de la mort s'est doucement empreinte
Sur ce paisible front par elle respecté,
Où la vie en fuyant a laissé la beauté !

C'est la Grèce, as-tu dit, c'est la Grèce opprimée ;
La Grèce belle encor, mais froide, inanimée ;
La Grèce morte !... Arrête, et regarde ses yeux :
Leur paupière longtemps fermée
Se rouvre à la clarté des cieux.
Regarde, elle s'anime ; écoute, sous ses chaînes
Son corps frémit et s'est dressé.
Ce pur sang, que le fer a tant de fois versé,
Pour se répandre encor bouillonne dans ses veines ;
Son front qui reprend sa fierté,
Pâle d'un long trépas, menace et se relève ;
Son bras s'allonge, et cherche un glaive ;

Elle vit, elle parle, elle a dit : Liberté !
Morte, tu l'admirais ; vivante, qu'elle est belle !
Tu ne peux résister à son cri qui t'appelle !
Tu cours, tu la revois, mais c'est en expirant.
Oh ! qui pourrait des Grecs retracer les alarmes,
Les vœux, les chants de deuil mêlés au bruit des armes ?
Autour de la croix sainte, au pied des monts errant,
Le peuple confondait dans l'ardeur de son zèle
Son antique croyance avec sa foi nouvelle,
Invoquait tous ses dieux, et criait en pleurant :
« Vent qui donnes la vie à des fleurs immortelles,
» Toi, par qui le laurier vieillit sans se flétrir ;
» Vent qui souffles du Pinde, accours, étends tes ailes
» Ton plus beau laurier va mourir !
» Flots purs, où s'abreuvait la poésie antique,
» Childe Harold[1] sur vos bords revient pour succomber ;
» Versez votre rosée à ce front héroïque
» Que la mort seule a pu courber.
» Dieux rivaux, de nos pleurs séchez la source amère ;
» Dieu vainqueur de Satan, Dieu vainqueur de Python,
» Renouvelez pour lui les jours nombreux d'Homère
» Et la vieillesse de Milton ! »

[1] Titre d'un célèbre poème de Byron, en anglais : *Childe Harold's Pilgrimage*, dans lequel il s'est plus ou moins mis en scène.

N'invoquez pas les vents, insensés que vous êtes !
Leur souffle aime à flétrir la palme des poètes,
Tandis qu'il mûrit les poisons !
N'invoquez pas les flots des fontaines sacrées
Ils brûlent tôt ou tard les lèvres inspirées
Pour qui semblaient couler leurs dons !
N'invoquez pas les dieux ; ils dorment, la mort veille.
Pour peu qu'un bruit de gloire ait dénoncé vos jours
A son impitoyable oreille,
La mort entend ; les dieux sont sourds !
Il n'est plus ! il n'est plus ! toi qui fus sa patrie,
Pleure, ingrate Albion : l'exil paya ses chants.
Berceau de ses aïeux[1], pleure, antique Neustrie ;
Corneille et lui sont tes enfants.
Et toi que son trépas livre sans espérance
Aux chaînes des tyrans qu'auraient punis ses vers,
Pleure, esclave ; son luth consolait ta souffrance,
Son glaive aurait brisé tes fers !
Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré : la gloire
Prépare les funèbres jeux
Qu'ils vont offrir à sa mémoire.
Qu'ils marchent, que son cœur repose au milieu d'eux,
Enseveli par la Victoire.
Alors avec le fer du croissant abattu
Ils graveront sur son dernier asile :
« O sort ! que ne l'épargnais-tu ?
» Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille ! »
Ah ! quels que soient les lieux par sa tombe illustrés,
Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
Dont Londre est fière encore et qu'a perdu la France,
Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés.
Westminster[2], ouvre-toi ! Levez-vous devant elle,
De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
Royales majestés ! et vous, race immortelle,
Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux !
Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme...
Pressez-vous, faîtes place à ce digne héritier !
Milton, place au poète ! Howe, place au guerrier !
Pressez-vous, rois, place au grand homme !

[1] La famille paternelle de Lord Byron est originaire de Normandie ; ses aïeux suivirent Guillaume-le-Conquérant en Angleterre. Par sa mère, il descendait des Stuarts.

[2] Célèbre abbaye de Londres où l'Angleterre ensevelit ses morts illustres.

Epilogue [1].

Rome, que me veux-tu? quel charme attendrissant
Tourne vers tes déserts ma triste rêverie?
D'où vient que loin de toi mon cœur ému ressent
Ce doux mal que, loin d'elle, on sent pour sa patrie?
Et toi, Venise aussi, d'où vient que malgré moi
J'ai des pensers d'exil lorsque je pense à toi?
J'aimais à contempler votre ciel sans nuage :
Est-ce lui qui vers vous reporte mes soupirs;
Et, pour mieux m'attirer par sa brillante image,
De toutes ses splendeurs luit dans mes souvenirs?
Mais Naple [2] a de beaux jours, des jours plus beaux encore,
Un ciel plus transparent, plus pur, plus radieux;
Regarder c'est jouir, quand Naples se colore
De la teinte du soir qui rafraîchit vos yeux,
Ou sort avec ses monts des vapeurs de l'aurore.
Le soleil à lui seul remplit le firmament,
Quand ses ardents rayons la couvrent tout entière,
Brûlent les flancs bronzés du Vésuve fumant,
Et qu'aux feux du midi le golfe s'enflammant
Roule à vos pieds l'azur, l'écume et la lumière.
Et ce soleil pourtant, ces jours dont Naple est fière.
Ces belles nuits, ces monts, ces flots éblouissants,
Cet océan de feu ne parle qu'à mes sens.
Est-ce vous que j'aimais, brillantes cascatelles?
Est-ce votre fraîcheur que je cherche au réveil,
Votre murmure absent qui berce mon sommeil?...
Mais j'ai u se briser des cascades plus belles;
A travers leur cristal j'ai vu du haut des airs
L'iris, de ses couleurs plus prodigue pour elle,
Se jouer dans leurs flots qui lançaient plus d'éclairs.
Et pourtant quand je pense aux cimes éternelles,
Aux torrents écumeux des rochers de Terni [3],
C'est comme un voyageur et non un banni.
Des pontifs romains fastueuse demeure,
Travaux de Raphaël, monuments des Césars,
Tombeaux, peuple de marbre enfanté par les arts,
Chênes verts d'Albano, c'est donc vous que je pleure.

[1] Cette pièce, extraite des *Derniers chants*, fut composée le lendemain de la représentation, de *Marino Faliero*, en 1829. Vinet la cite comme une œuvre remarquable; elle l'est, en effet, mais on y sent fortement l'influence de Lamartine.

[2] Ainsi orthographié ce mot est une licence poétique.

[3] Localité de l'Ombrie, sur la Nera, célèbre par la magnifique cascade du Velino.

Jardins de la Brenta qui parfumez les vents,
Ce sont vos orangers, votre magnificence,
Et du palais ducal les souvenirs vivants...
Mais de grands souvenirs revivent à Florence.
O vous, pour qui mon choix pencha de préférence,
N'en convenez-vous pas ? Florence, votre sœur,
A des marbres divins comme de frais ombrages ;
Elle emprunta son nom aux fleurs de ses bocages ;
Et Florence pourtant ne dit rien à mon cœur.
Ah ! quels que soient les feux dont le ciel se décore,
La splendeur des cités, leurs monuments pompeux,
Il n'est point de beaux lieux que n'embellisse encore
Le sentiment profond qu'on éprouva près d'eux.
Les bords où, voyageur, il s'exila lui-même,
N'ont pour l'indifférent qu'un charme passager ;
Alors qu'il les admire, il se sent étranger ;
Mais le ciel du pays est aux lieux où l'on aime.
Du jour qu'elle parut à mes yeux attendris,
Un intérêt plus cher, une beauté nouvelle,
Je ne sais quel attrait qui fait qu'on se rappelle,
Prêta de l'éloquence à la tombe, aux débris,
Et je n'oubliai plus quand j'admirai près d'elle.
L'air natal m'agita d'un doux frémissement ;
Je crus voir refleurir une gloire flétrie ;
Tout me sembla grandeur, chef-d'œuvre, enchantement,
Tout me fut souvenir, tout me devint patrie,
Et lorsque malgré moi je me laissai charmer
A l'amour dont pour vous mon âme s'est éprise,
Rome, ce n'est pas toi ; ce n'est pas toi, Venise,
C'est elle [1] que j'aimais en croyant vous aimer !
Ne verrai-je donc plus se dérouler ces plaines,
Ces coteaux onduleux comme les flots des mers ?
Ne les verrai-je plus, ces campagnes romaines,
Dont mes pas auprès d'elle ont foulé les déserts,
Et ce noir Colisée, et, dans sa vaste enceinte,
Ces clartés qui tombaient des arceaux entr'ouverts,
Quand, la tête penchée, un bras sur la croix sainte,
A minuit, belle et pâle, elle écouta mes vers ?
Des jardins Médicis qui me rendra l'ombrage,
Les pins silencieux des jardins Pamphili,
Où dans son souvenir j'errais enseveli ?

[1] L'auteur fait allusion ici à la belle Elise de Courtin, dame d'honneur de la reine Hortense, que, plus tard, il épousa.

Que mon cœur tressaillait dans ce sentier sauvage,
A travers les vapeurs des flots de Tivoli [1],
Lorsque son voile humide effleurait mon visage!
Qu'ai-je admiré, profane, à ce bruit solennel
De l'airain, des clairons, des foudres de la guerre,
Quand les bras d'un vieillard, étendus vers le ciel,
Recueillaient ses pardons pour les rendre à la terre?
Profane, j'admirais ce front noble et charmant,
Rêve éternel de ceux qui l'ont vue un moment.
Rendez-moi, lieux chéris, dont le nom seul m'agite,
Rendez-les moi, ces jours où j'ai vécu si vite,
Ce dévorant espoir d'un plaisir qu'on attend,
Ces craintes, ces transports, cette flamme sacrée
Que ses yeux répandaient dans mon sein palpitant,
Dont mon cœur s'embrasait à sa voix inspirée,
Ces siècles de bonheur pressés dans un instant!
Eh quoi! les ressaisir n'est plus en ma puissance;
Quoi! jamais oubliés, mais passés pour jamais! [2]
Ils l'étaient à Venise; et, malgré son absence,
Elle anima pour moi ce tombeau que j'aimais.
Je l'y voyais encore, et mon âme attristée
Regrette jusqu'aux lieux où je l'ai regrettée.
De nos beaux jours de Rome un effet pâle et doux
Eclairait ces débris, lorsque l'Adriatique
Venait, comme une veuve en deuil de son époux,
Méler à mes soupirs son bruit mélancolique...
Ah! qu'ai-je dit? ces jours que je croyais perdus
Que je redemandais au soleil d'Italie,
Un seul jour les vaut tous et me les a rendus.
Ils brillent à mes yeux sur la France embellie.
Celle de qui l'image accompagnait mes pas
Dans ce dernier palais des héros de Venise,
Funèbre monument, peuplé par le trépas,
Où l'immortalité sur la tombe est assise,
Celle à qui j'ai juré de ranimer ces morts,
Tremblante de ma crainte, heureuse de ma joie,
Elle a vu le succès couronner mes efforts.
Cette gloire est la sienne, et je la lui renvoie.

[1] Tivoli, bâtie sur une colline verdoyante, près des belles cascades de l'Anio; non loin de là se trouvent les ruines de l'immense villa d'Adrien, la plus somptueuse qui fût jamais. (Elisée Reclus.)

[2] Réminiscence du *Lac* de Lamartine. Voir plus loin cette pièce, qui date de 1817, et la comparer à celle-ci.

Oui, ces frémissements d'un plaisir douloureux,
Ces cris des spectateurs, ces pleurs versés par eux,
Ce pouvoir d'exciter l'espoir ou les alarmes,
D'emporter avec soi les cœurs dans son essor,
Ce triomphe enivrant a d'ineffables charmes;
Mais un de ses regards m'enivrait plus encor,
Et j'aurais tout donné pour une de ses larmes!

Marino Faliero[1].

Marino Faliero, doge de Venise, pour venger une insulte faite à sa femme par Steno, jeune patricien, un des quarante, conspire contre la République de Venise; il est découvert et condamné à mort. Il va être exécuté, et, pour comble de malheur, il sait que sa jeune femme, pour laquelle il s'est perdu, a manqué à ses devoirs d'épouse. Doublement frappé par l'écroulement de sa fortune et de son foyer, il écoute la sentence dans le palais du Conseil des Dix.

ACTE V

Scène II

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI, STENO, LES DIX, LES MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE, Chef des Dix.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la Junte assistés:
Israël Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice,
Meurs: c'est le châtiment contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

ISRAEL, l'un des chefs de la conspiration.

Est-il prêt? je le suis.

LIONI, patricien.

Tu n'as plus qu'un moment.
Un aveu peut encor changer ton châtiment.
Que cherches-tu?

ISRAEL

Ces mots ont droit de me confondre,
Je cherchais si Bertram[2] était là pour répondre.

[1] Extrait de *Marino Faliero*, tragédie en cinq actes (1829). Byron a fait un drame sur le même sujet.

[2] Nom du conjuré qui a dénoncé le complot.

LIONI

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL

Oui : comme délateur quand doit-on l'anoblir?

BENETINDE

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables?

ISRAEL

Périraient-ils?

BENETINDE

Ce soir.

ISRAEL

Je vous dénonce tous.
Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

Il retombe assis.

BENETINDE, à Faliero.

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire?

FALIERO

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire,
J'en appelle.

BENETINDE

A qui donc?

A mon peuple ici-bas,
Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge ; après nous tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO

Son tribunal un jour me vengera du vôtre.

Montrant Steno.

Il le doit. Parmi vous, je vois un assassin.

BENETINDE

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Steno dut se résoudre.

STENO

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour t'absoudre.

FALIERO

Lisez, j'attends.

BENETINDE, d'une voix émue.

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié!

A Faliero.

« Toi, noble ambassadeur, général de Venise,
» Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
» Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
» Toi, doge, convaincu d'avoir trahi l'Etat...

Passant la sentence à Lioni.

» Achevez, je ne puis,

LIONI

« Tu mourras comme traître.
» Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
» Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor;
» Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
» Tu mourras où ton front ceignit le diadème,
» L'escalier des Géants, à ton heure suprême,
» Verra le criminel par ses pairs condamné,
» Périr où le héros par eux fut couronné.

Montrant les portraits des doges.

» Entre nos souverains, contre l'antique usage,
» Tu ne revivras pas dans ta royale image.
» A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
» Le tableau sera vide, et sur le voile noir,
» Dont la main des bourreaux recouvre leurs victimes,
» On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes! »

FALIERO

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes,
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accents.
Si je fus criminel, sont-ils donc innocents?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire;
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux;
Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'égaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques.
Esclaves éternels de tous les conquérants,
Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans,

Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfants lègueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour on les verra,
Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leur titre, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité.
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin, de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil et désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir,
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront : « Elle aussi, mise à mort pour ses crimes ! »

BENETINDE

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure ;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous : d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux, car ton heure est prochaine
Parle.

FALIERO

Laisse-moi seul.

BENETINDE, montrant Israël.

Qu'au supplice on l'entraîne !

ISRAEL, il s'avance et tombe à genoux devant le doge.

Soldat, je veux mourir béni par cette main
Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO

Au revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes !
Jusqu'à ton dernier jour, toi, qui fus sans alarmes,
Sois sans remords !

Il se lève.

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAEL

Mon prince daignerait...

FALIERO

Titre vain ! entre nous il n'est plus de distance :
Quand la mort est si près l'égalité commence.

BENETINDE, aux soldats qui entourent Israël.

Allez !

Aux membres de la junte.

Retirons-nous.

Scène III.

FALIERO

Qui l'eût pensé jamais?
J'expire abandonné par tous ceux que j'aimais :
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle.
Mais quoi ! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux !
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... Ne troublons pas sa cendre :
Je l'ai béni !... Des biens me sont laissés par eux ;
Donnons-les. A qui donc ? Pourquoi faire un heureux ?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète ?
Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

Il s'assied près de la table et écrit.

Qu'importe ?

Scène IV.

Entre Elena, la femme coupable du vieux doge.

ELENA

J'ai voulu vous parler sans témoins;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher ?

Le doge ne tourne pas la tête, et reste immobile sans lui répondre.

Du moins.
Répondez.

Le doge continue de garder le silence.

Par pitié daignez me le défendre ;
J'entendrai votre voix.

Même silence du doge.

M'éloigner sans l'entendre,
Il le faut donc !

Elle fait un pas pour sortir, revient, se traîne jusqu'auprès de Faliero, saisit une de ses mains, et la baise avec transport.

FALIERO. Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers et lui dit :

Ma fille a tardé bien longtemps ! [1]

[1] Tous les critiques ont fait remarquer que c'est là un des plus beaux mots du théâtre; il serait difficile, en effet, d'exprimer plus noblement la sainte pitié jaillissant d'une âme sans espoir.

ELENA

O ciel! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends.
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux; c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez!

FALIERO, la relevant.

Qui? moi! je ne sais rien.

ELENA

Quoi! vous oubliez tout!

FALIERO

Non; car je me souviens
Que tu m'as fait aimer une vie importune;
Tes soins l'ont prolongée, et, dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ELENA

Espérez!
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ELENA

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer; entendez-vous leurs cris?

FALIERO

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière;
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ELENA

Ordonnez; quels devoirs voulez-vous m'imposer?
Je m'y soumets.

FALIERO, lui remettant un papier.

Tiens, prends! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ELENA

C'en est trop!... Innocente,
J'aurais pu l'accepter; coupable...

FALIERO

Que dis-tu?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :

Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encor du nom qu'un condamné te laisse.
Des monuments humains que sert de le bannir?
De mes travaux passés, l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge,
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ELENA

Qu'avec vous je succombe!
Je n'ai plus d'autre espoir.

FALIERO

Et demain, sur ma tombe,
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs?
Car tu viendras, ma fille ,y répandre des pleurs,
N'est-ce pas?

ELENA

Moi! grand Dieu!

FALIERO

Toi que j'ai tant aimée,
Que j'aime!

ELENA

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO

Songe à ces malheureux qui viennent de périr;
Veille sur leurs enfants, dont je plains la misère.

ELENA

Je prodiguerai l'or.

FALIERO

Qu'ils te nomment leur mère;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ELENA

Mais je pourrai mourrir quand j'aurai tout donné?...

FALIERO

Digne de ton époux; et ton juge suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.

La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît, accompagné de deux affidés

qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Eléna, de manière qu'elle ne puisse les apercevoir.

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Epargne un cœur brisé.

ELENA

C'est un devoir pour moi :
Quand le moment viendra, je serai sans faiblesse.

FALIERO

Eh bien!... il est venu.

ELENA, avec désespoir.

Déjà!

FALIERO, la serrant contre son sein.

Tiens ta promesse...
Adieu !

ELENA

Jamais! j'aurais... Non, ne me quittez pas!
Non, non! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi!... Grand Dieu! veillez sur elle!

Il la place dans un fauteuil.

Cette mort passagère a suspendu tes maux :
Adieu, mon Elena! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître ;
Mais il meurt en t'aimant.

Il lui donne un dernier baiser : on le couvre du manteau ducal ; il place la couronne sur sa tête, et suit Verezza. Le tumulte s'accroît ; on entend retentir avec force : Faliero ! Faliero ! Grâce ! grâce !

Scène V

ELENA, qui se ranime par degrés.

Je l'obtiendrai peut-être...
Votre grâce... oui... marchons... Ciel! par eux immolé,
Il va périr.., Mais non... les cris ont redoublé :
Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.
Dieu clément! c'est leur père ! O mon Dieu, je t'implore!
Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous ; brisez-les!
La foule a pénétré dans la cour du palais ;
On les force à laisser leur vengeance imparfaite !
Il est sauvé, sauvé ! courons...

LIONI, suivi des Dix ; il paraît dans la galerie du fond, un glaive dans une main et la couronne ducale de l'autre.

Justice est faite !

Elena tombe privée de sentiment.

Le serment[1].

LORD DERBY, politicien ambitieux et sans scrupules.

Tout, près d'un bien si cher, m'est presque indifférent.
Cependant, en ami, je puis dire en parent,
Je viens vous rappeler qu'on me veut pour lord-maire.
On me veut, c'est le mot, dois-je me laisser faire?
Certe, il n'est point de voix dont je fasse mépris;
Une seule à mes yeux est pourtant d'un grand prix,
La vôtre, cher neveu; tirez-moi de mes doutes.
Je consens, pour l'avoir, à les accepter toutes.

EDOUARD LINDSEY, chef de l'opposition, libéral convaincu et très honnête.

Puis-je savoir, avant de débattre ce point,
Si le serment, milord, ne vous arrête point?

LORD DERBY, plus froidement.

Sur le serment, monsieur, chacun a sa doctrine.
La conscience alors est ce qui détermine.
En refusant le sien, mon père agit, je crois,
Moins en homme d'Etat qu'en martyr de ses rois;
Car, bien qu'un tel refus soit un acte héroïque,
Il vous rend inutile à la chose publique.
Or, tous les citoyens lui devant leur concours,
Puis-je la priver, moi, de mes faibles secours?
Pour le gouvernement, j'ai peu de sympathie;
Mais il existe enfin: loin de prendre à partie
Un fait qu'il faut subir, je tiens qu'un homme droit
Peut accepter le fait sans admettre le droit.
Tranquille sur le but que mon cœur se propose,
Une formalité me semble peu de chose,
Et, la fin, dans ce cas, excusant le moyen,
Je redeviens sujet pour être citoyen;
Le tout avec réserve! Un serment politique,
Qu'est-ce? un pacte obligé, que... certain cas critique
Peut jusqu'à... certain point rompre... en certain moment,
Et qui n'engage pas comme un autre serment[2].

[1] Extait de *La Popularité* (1838), la meilleure comédie de Delavigne. Bien que la scène se passe en Angleterre, au XVIII[e] siècle, c'est la peinture générale des mœurs politiques de tous les pays où s'agitent les ambitieux, que l'auteur y a faite de main de maître. On remarquera combien il y a dans cet extrait de vers fortement pensés et bien frappés, qui rappellent ceux de Molière dans ses hautes comédies.

[2] Molière, s'il eût vécu de nos jours, n'aurait pas mieux exprimé la tartuferie politique.

EDOUARD

Milord me permettra de penser le contraire :
Ce qui touche à l'honneur ne peut être arbitraire,
Et, dût-il nous coûter, s'il est fait librement,
Un serment politique est toujours un serment.
Le prononce qui veut, et qui veut le refuse ;
Partant qui le trahit me paraît sans excuse.
C'est tuer les devoirs que les interpréter ;
Leur ascendant moral ne saurait exister
Avec ces faux-fuyants[1], avec ces différences
Qui feraient qu'un même homme aurait deux consciences,
Et que l'homme public agirait sans rougir
Comme l'homme privé serait honteux d'agir :
Il n'est point d'acte alors qui restât condamnable,
Point d'attentat hideux, de crime abominable,
Qu'en le sanctifiant l'intérêt n'ordonnât,
Et tout serait vertu jusqu'à l'assassinat.
Laissons donc aux devoirs leur rigueur despotique :
Ni liberté, ni lois, sans probité publique !
Quand l'élu du pays ne s'est point parjuré,
Il doit dormir en paix sur ce que j'ai juré ;
C'est par respect pour moi que j'y reste fidèle :
Et je ne comprends pas qu'une foi solennelle,
Echangée avec lui devant Dieu, devant tous,
Soit un contrat moins fort, un nœud moins saint pour nous,
Que la foi qu'un joueur engage à qui le vole
Dans un tripot de Londre en perdant sur parole.

Dans les *Œuvres complètes* de C. Delavigne (Garnier, frères, éd.), lire surtout ; Poésies : *Messéniennes* (1815-1822), *Derniers chants*, œuvre posthume ; Théâtre en vers ; *Les Vêpres Siciliennes* (1819), *Le Paria* (1821), *L'Ecole des Vieillards* (1823), *Marino Faliero* 1829), *Louis XI* (1832), *Les Enfants d'Edouard* (1833), *Une famille au temps de Luther* (1836), *La Popularité* (1838), *La fille du Cid* (1839). — Pour la critique de ses œuvres, consulter : Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle* ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893) ; Jules Lemaître, *Impressions de Théâtre* (1894) ; C. Lénient, *La Comédie en France au XIX^e siècle* (1898) ; F. Sarcey, *Quarante ans de théâtre* ; Maurice Souriau, *Moralistes et poètes*.

[1] En allemand : *eine Ausflucht* ; en anglais : *a shift* ; en italien : *una scappatoia*.

BÉRANGER (Pierre-Jean de)

Né et mort à Paris, 1780-1857.

Les critiques contemporains sont peu tendres pour la mémoire littéraire du célèbre chansonnier, qui fut du reste un homme de cœur; il faut presque du courage aujourd'hui pour oser citer ses œuvres dans une chrestomathie. On doit cependant le faire, ne serait-ce qu'à cause de l'énorme influence exercée par elles sur une partie du public français. « En France, disait-on jadis, tout finit par des chansons. » Celles de Béranger ont non seulement *fini* mais *commencé* bien des choses : la légende napoléonienne, par exemple, qu'il contribua plus que tout autre à propager, malgré ses opinions libérales pour lesquelles il subit très courageusement la prison pendant la réaction ultra-royaliste de la Restauration. Les défauts du vieux chansonnier sont criants : épicuréisme grossier, chauvinisme plat et ridicule, anticatholicisme assez bas, sentimentalité niaise; il a exprimé, comme Scribe, ce qu'il y avait de plus vulgaire dans l'âme des petits bourgeois de son temps. Pourtant, de l'énorme fatras de ses pauvretés lyriques, surgissent une quarantaine de chansons absolument remarquables par la verve pleine de bon sens, la raillerie voltairienne, l'esprit aiguisé, l'indignation sincère, le sentiment profond de l'humanité, la pitié vraie et touchante. Comme styliste, Béranger est un pur classique, mais il a su tirer du vers de l'ancienne école, des rythmes très souples, très variés, d'une originalité indéniable, que seul Lafontaine a dépassée, parmi les classiques. On comprend que le grand critique Sainte-Beuve ait pu l'admirer.

Le vilain [1].

Eh quoi ! j'apprends que l'on critique
Le *de* qui précède mon nom !
Etes-vous de noblesse antique ?
Moi, noble ? oh ! vraiment, messieurs, non.
Non, d'aucune chevalerie
Je n'ai le brevet sur vélin,
Je ne sais qu'aimer ma patrie...
Je suis vilain et très vilain...
Je suis vilain,
Vilain, vilain [2].

Ah ! sans un *de* j'aurais dû naître ;
Car dans mon sang, si j'ai bien lu,
Jadis mes aïeux ont d'un maître
Maudit le pouvoir absolu.

[1] La satyre politique chez Béranger est très souvent grossière; quelquefois, comme dans cette pièce, elle est pleine de bon sens pénétrant et atteint le véritable esprit français.

[2] Sous l'ancien régime, vilain signifiait un homme de la campagne qui n'était pas noble, un roturier.

Ce pouvoir sur sa vieille base,
Etant la meule du moulin,
Ils étaient le grain qu'elle écrase,
Je suis vilain, et très vilain...
Je suis vilain
Vilain, vilain.

Mes aïeux jamais dans leurs terres
N'ont vexé des serfs indigents :
Jamais leurs nobles cimeterres
Dans les bois n'ont fait peur aux gens.
Aucun d'eux, las de sa campagne,
Ne fut transformé par Merlin [1]
En chambellan... de Charlemagne.
Je suis vilain et très vilain
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Jamais aux discordes civiles
Mes braves aïeux n'ont pris part.
De l'Anglais aucun dans nos villes
N'introduisit le léopard ;
Et quand l'Eglise, par sa brigue,
Poussait l'Etat vers son déclin,
Aucun d'eux n'a signé la ligue.
Je suis vilain et très vilain...
Je suis vilain,
Vilain, vilain.

Laissez-moi donc sous ma bannière,
Vous, messieurs, qui, le nez au vent,
Nobles par votre boutonnière,
Encensez tout soleil levant.
J'honore une race commune,
Car sensible, quoique malin,
Je n'ai flatté que l'infortune.
Je suis vilain et très vilain,
Je suis vilain
Vilain, vilain.

[1] Personnage légendaire gallois, à la fois poète, sorcier et prophète, qui figure avec le roi Arthus dans les romans de la Table Ronde, quelquefois, par un anachronisme amusant, avec l'empereur Charlemagne.

Les souvenirs du peuple[1].

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps ;
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire;
Là viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,
Le peuple encore le révère
Oui, le révère.
Parlez-nous de lui, grand'mère ;
Parlez-nous de lui. [2]

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Où pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai !
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère !
Il vous a parlé !

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre Dame.
Tous les cœurs étaient contents,
On admirait son cortège !
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protège.

[1] C'est la meilleure chanson impérialiste de Béranger, parce qu'aucune trace de chauvinisme n'en dépare la touchante simplicité. Elle a beaucoup plus contribué à répandre la légende napoléonienne que bien des odes d'un lyrisme plus pompeux. Comparer cette pièce avec celles de Lebrun et de Victor Hugo, d'un caractère si différent.

[2] Lui c'est, bien entendu, Napoléon Ier.

Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour vous, grand'mère !
Quel beau jour pour vous !

— Mais, quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,
Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte :
J'ouvre. Bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte !
Il s'assoit où me voilà,
S'écriant : Oh ! quelle guerre !
Oh ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère !
Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits ;
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours, de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encor, grand'mère
Vous l'avez encor !

— Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui qu'un pape a couronné
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru,
On disait : Il va paraître,
Par mer il est accouru
L'étranger va voir son maître.

Quand d'erreur on nous tira,
Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère,
— Dieu vous bénira, grand'mère !
Dieu vous bénira.

Le vieux vagabond[1].

Dans ce fossé cessons de vivre ;
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire : Il est ivre ;
Tant mieux ! ils ne me plaindront pas.
J'en vois qui détournent la tête ;
D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite ; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim ;
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné ;
La rue, hélas ! fut ma nourrice.
Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier !
— Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches, qui me disiez : Travaille,
J'eus bien des os de vos repas ;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;
Mais non : mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin.

[1] C'est dans la dénonciation des misères ou des injustices sociales que Béranger a trouvé les accents les plus vrais ; les deux pièces qui suivent sont, à cet égard, caractéristiques.

Vingt fois pourtant, on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi;
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous.
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

Les fous.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
Au cordeau nous alignant tous,
Si des rangs sortent quelques hommes
Tous nous crions : A bas les fous!
On les persécute, on les tue;
Sauf, après un long examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux!
Les sots la traitent d'insensée;
Le sage lui dit : Cachez-vous.
Mais la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain,
L'épouse; elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

Enfantin [1] affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi! dites-vous; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois [2].
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain!

Qui découvrit un nouveau monde?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde,
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu.
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien! demain
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain.

Le suicide [3].

Quoi! morts tous deux! dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur!
Leur vie, hélas! était à peine éclose.
Suicide affreux, triste objet de stupeur!
Ils auront dit : le monde fait naufrage.
Voyez pâlir pilote et matelots,
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil,
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : qu'importe que la sève
Monte enrichir les champs où nous passons!

[1] Célèbre socialiste français (1796-1864) qui propagea les doctrines de Saint-Simon, en y ajoutant des utopies de son cru; il fut un des premiers féministes.

[2] « Tous trois » se rapporte aux autres grands écrivains humanitaires dont parle Béranger dans deux couplets que nous avons supprimés.

[3] Ces vers touchants ont été écrits en 1832, après le suicide de deux jeunes gens, Escousse et Lebras, qui se tuèrent de désespoir, comme Chatterton.

Nous n'avons rien : arbres, fleurs, ni moissons,
Est-ce pour nous que le soleil se lève?
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! calomnier la vie!
C'est par dépit que les vieillards le font.
Est-il de coupe où votre âme ravie,
En la vidant n'ait vu l'amour au fond?
Ils répondaient : c'est le rêve d'un ange.
L'amour! en vain notre voix l'a chanté.
De tout son culte un autel est resté;
Y touchions-nous, l'idole était de fange.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! mais, les plumes venues,
Aigles un jour, vous pouviez, loin du nid,
Bravant la foudre et dépassant les nues,
La gloire en face, atteindre à son zénith.
Ils répondaient : le laurier devient cendre,
Cendre qu'au vent l'envie aime à jeter;
Et notre vol dût-il si haut monter,
Toujours près d'elle il faudra redescendre.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! quelle douleur amère
N'apaisent pas de saints devoirs remplis?
Dans la patrie on retrouve une mère,
Et son drapeau nous couvre de ses plis.
Ils répondaient : ce drapeau qu'on escorte
Au toit du chef, le protège endormi;
Mais le soldat, teint du sang ennemi,
Veille et de faim meurt en gardant la porte.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits;
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres,
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
Ah! disaient-ils, suivons ce trait de flamme.
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,

Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démence.
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous, nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : Enfants, suivez sa loi.
Aimer, aimer, c'est être utile à soi;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres.
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

[1] *(Œuvres complètes de Béranger* (Garnier, frères éditeurs, Paris). A lire : Béranger, *Ma Biographie* (1858); *Le Béranger des Ecoles* avec notice de Legouvé (1890). Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, T. I. (1832-1833 ; *Causeries du Lundi*, T. II, 1850; et *Nouveaux Lundis*, T. I, (1861); Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle* (1845); Arthur Arnould, *Béranger, ses amis, ses ennemis et ses critiques* (1864); Ernest Renan, *La philosophie de Béranger* dans les *Questions contemporaines* (1868); Ferdinand Brunetière, *Manuel de l'histoire de la Littérature française* (1898).

II

Période romantique.

(1820-1850)

Il est presque impossible de donner une définition précise et complète du mot romantisme. Mme de Staël, qui l'introduisit en français dans son ouvrage *De L'Allemagne* [1], entendait, sous ce vocable venu d'Outre-Rhin, la poésie née de la chevalerie et du christianisme, par opposition à la poésie classique issue de l'antiquité païenne. On a, depuis lors, singulièrement élargi cette définition d'ailleurs en partie exacte ; dans le romantisme de Lamartine, de Hugo, de Vigny et de Musset, il y a bien d'autres caractères qu'il faut savoir démêler pour comprendre la révolution littéraire opérée par eux. Le romantisme français fut d'abord une réaction violente contre l'imitation, tournée en manie, de l'antiquité gréco-latine, contre les règles étroites établies par les classiques, et surtout contre le dessèchement littéraire provoqué par les pseudo-classiques de la période napoléonienne. Les classiques, trompés par leur idéal d'unité, de correction, de logique et de bon goût, avaient chassé l'imagination de la poésie et subordonné tout à la raison abstraite, prise pour règle du beau. Les romantiques rétablirent le règne de l'imagination et de la sensibilité personnelle, supprimèrent la distinction des genres, proclamèrent la liberté dans l'art. Le romantisme ainsi compris, expression de tous les sentiments d'amour, d'orgueil, de haine, d'espérance, de foi et de toutes les sensations nées de la contemplation de la nature, renferme des choses fort disparates : le christianisme moderne ou moyen-âgeux, la mélancolie profonde de Chateaubriand et des littératures septentrionales, le sentiment de l'au delà, le goût du pittoresque et de la couleur locale, le romanesque sentimental et le romanesque mélodramatique, le sentiment national et l'exotisme le plus bariolé, allant de Gœthe à Calderon, de Shakespeare à Schiller, d'Ossian à Manzoni, de Byron

[1] Mme de Staël devait cette définition à A. W. Schlegel (1747-1845), qui fut un des plus ardents partisans de la nouvelle école. Quant au mot allemand *romantik*, il vient du vieux français *romant* qui désigna d'abord la langue dérivée du latin populaire, plus tard tout ce qui était écrit en cette langue et en particulier les poèmes du moyen-âge postérieurs aux Chansons de gestes, comme les romans de la Table-Ronde.

au Romancero, de Bürger à la Bible : toute une série d'impressions poétiques extrêmement variées, parfois contradictoires, qui font de ce mouvement littéraire une des plus curieuses manifestations d'art.

Un fait général, que tous les critiques ont reconnu, suffit cependant à caractériser la poésie romantique : c'est le lyrisme, introduit par Jean-Jacques Rousseau, c'est-à-dire l'expression du sentiment personnel, substitué à l'impersonnalité de l'œuvre classique. Tout romantique écrit, non pour exprimer objectivement des idées ou des sentiments généraux, d'après un certain idéal de beauté intellectuelle et morale, mais pour traduire les impressions, les émotions subjectives de son propre moi, librement épanoui dans la poésie libre. Le romantisme fut un mouvement général en Europe, cependant comme l'a fait remarquer Edmond Schérer, nulle part il n'eut une aussi grande importance qu'en France, où dominait plus qu'ailleurs le classicisme exagéré, parce que là il fut comme la suite logique, dans le domaine de la pensée, du grand mouvement politique et social de la Révolution et de l'Empire. Malgré les outrances et les orgies d'imagination dans lesquelles tombèrent un grand nombre d'écrivains de la nouvelle école, le romantisme fit faire de très grands progrès à la littérature française, à laquelle il infusa une sève merveilleuse. Le changement d'idéal littéraire amena du reste un changement tout aussi profond dans l'instrument lui-même des idées, ce que Victor Hugo a appelé « le 1793 de la langue ». A un art si complètement nouveau, il fallait une langue nouvelle. Pour remplacer le vocabulaire classique, desséché par la raison et par l'analyse, les romantiques la créèrent, souple, concrète, imagée, chantante, musicale, susceptible de s'adapter à toutes les modalités de leur lyrisme. A cette langue, ils ajoutèrent une versification plus large, plus variée et plus complète : le vers classique en fut entièrement renouvelé.

Pour étudier le romantisme, consulter surtout: A. W. Schlegel, *Cours de littérature dramatique* (1808; Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. III; Théophile Gautier, *Histoire du romantisme;* Ernest Dupuy, *La jeunesse des romantiques;* Georges Brandès, *Die Hauptströmungen der Literatur des neunzehnten Jahrhunderts*, t. V: et *L'Ecole romantique en France*, traduction Topin (1902); E. Scherer, *Etudes sur la littérature contemporaine*, t. III; G. Pellissier, *Le Mouvement littéraire au XIX^e siècle* (1893); Eug. Lentilhac, *Littérature française* (1894); Brunetière, *Evolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle*, et *Manuel de l'histoire de la littérature française* (1898); Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française;* P. de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature françaises* (1900); L. Maigron, *Le romantisme et les mœurs* (1910); Max Desgranges, *La presse littéraire sous la Restauration* (1907); G. Pellissier, *Le réalisme du romantisme* (1912); Léon Séché, *Le Cénacle de Joseph Delorme.*

Les grands poètes romantiques (maîtres et disciples).

LAMARTINE (ALPHONSE DE)

Né à Mâcon en 1790, mort à Paris en 1869

Ce fut une âme généreuse et noble. La politique elle-même, cette grande corruptrice des consciences, le laissa pur et insoupçonné. Sorti des rangs de l'aristocratie, à laquelle le rattachaient son éducation et ses croyances, il évolua, sous l'influence des événements, vers les idées libérales et devint, après la Révolution de 1848, chef du pouvoir exécutif de la République française. Lorsqu'il quitta le gouvernement, ayant essayé de réaliser les plus beaux rêves humanitaires, il laissait derrière lui comme un sillon lumineux et pur. La fin de sa vie fut abreuvée d'amertumes : il connut la pauvreté marâtre et l'injuste oubli du peuple qui l'avait un moment adoré ; mais il avait eu une existence admirable. Comme écrivain, il a joué un rôle considérable. C'est le premier en date des poètes romantiques : il réalisa dans les vers ce que Chateaubriand et Mme de Staël avaient commencé dans la prose : quand parurent, en 1820, ses premières *Méditations*, on comprit qu'une poésie nouvelle était née. Poète idéaliste et sentimental, Lamartine est un lyrique sublime, malgré la faiblesse accidentelle de sa versification. Nul n'a exprimé avec une sensibilité plus pénétrante et plus noble les grands thèmes romantiques : la mélancolie profonde, la vision de la mort, les rêveries élégiaques de l'amour, la nature et les *états d'âme* qu'elle fait naître, la piété ardente et le sentiment de l'infini. Son christianisme, bien plus sincère que celui de Chateaubriand, lui inspira ses plus belles œuvres. Elles ont fait dire qu'il avait « la nostalgie du ciel[2] », et certes il ne serait pas exagéré, en songeant à son admirable idéalisme, de lui appliquer un de ses propres vers, si connu :

L'homme est un Dieu tombé qui se souvient des cieux.

Le Lac[1].

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

[1] Extrait des *Premières méditations poétiques* (1820). C'est la pièce la plus célèbre de Lamartine. Il l'écrivit en septembre 1817. Pour bien la comprendre, il faut lire *Avant l'adieu*, dans le vol. I de cet ouvrage, page 47, et se rappeler que son amie était perdue pour lui et allait mourir quand il composa ces vers d'une si profonde et si noble mélancolie. Le lac dont il parle est le lac du Bourget, en Savoie.

[2] Le mot est d'Ernest Zyromski, dont nous parlons plus loin.

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes ;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés ;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots :

« O temps, suspends ton vol ! et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent :
Coulez, coulez pour eux ;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;
Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,
Le temps m'échappe et fuit ;
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente ; » et l'aurore
Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule et nous passons ! »

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh quoi ! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ! passés pour jamais ? quoi ! tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers[1] muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux?

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire,
Tout dise: « Ils ont aimé! »

L'Isolement[2].

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres,
Le crépuscule encor jette un dernier rayon;
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

[1] Le *Lac* fut composé par Lamartine en face de l'abbaye de Hautecombe, au cap St-Innocent, terminé en rochers de granit d'un aspect mélancolique.

[2] Extrait des *Premières méditations poétiques*; c'est la première pièce du recueil, mais elle est postérieure au *Lac*. Lamartine la composa à Milly, près de Mâcon, sur la montagne qui domine sa maison natale, en 1819, dix-huit mois après la mort de celle qu'il avait aimée. On remarquera combien la douleur du poète est calme, malgré son désir de la mort.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon[1], de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: « Nulle part le bonheur ne m'attend.»

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé!

Quand le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière,
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts
Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire;
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

[1] Le vent du nord et, par extension, le nord lui-même.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir s'élève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie :
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons ! [1]

Le coquillage au bord de la mer [2].

Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille,
Sur ce sable mouillé, frange d'or de la mer,
Baisse-toi, mon amour, vers la blonde coquille
Que Vénus [3] fait, dit-on, polir au flot amer.

L'écrin de l'Océan n'en a point de pareille ;
Les roses de ta joue ont peine à l'égaler;
Et quand de sa volute [4] on approche l'oreille,
On entend mille voix qu'on ne peut démêler.

Tantôt c'est la tempête avec ses lourdes vagues,
Qui viennent en tonnant se briser sur tes pas;
Tantôt c'est la forêt avec ses frissons vagues;
Tantôt ce sont des voix qui chuchotent tout bas.

Oh ! ne dirais-tu pas, à ce confus murmure
Que rend le coquillage aux lèvres de carmin,
Un écho merveilleux où l'immense nature
Résume tous ses bruits dans le creux de ta main ?

Emporte-la, mon ange ! Et quand ton esprit joue
Avec lui-même, oisif, pour charmer tes ennuis,
Sur ce bijou des mers penche en riant ta joue,
Et, fermant tes beaux yeux, recueilles-en les bruits.

Si, dans ces mille accents dont sa conque fourmille,
Il en est un plus doux qui vienne te frapper,

[1] Le génie poétique de Lamartine doit quelque chose à la Bible, à Chateaubriand, à Ossian, à Pétrarque ; il a dit lui-même qu'il puisa à ces quatre sources ses premières impressions de poésie. Dans cette pièce, l'influence de Chateaubriand est très visible ; on pourra s'en rendre compte en la comparant avec le morceau intitulé la *Mélancolie de René*, dans le vol. I de cette *Chrestomathie*. Pour la question des influences subies par le poète, lire le remarquable ouvrage d'Ernest Zyromski, *Lamartine, poète lyrique* 1897.

[2] Extrait des *Premières méditations poétiques*. Vers adressés à une jeune étrangère.

[3] Vénus, divinité païenne, mère de l'amour et déesse de la beauté, a donné son nom à un genre de coquilles bivalves, dont les principales sont la Vénus tigrine et la Vénus croisée.

[4] Ici volute a le sens de coquille univalve tournée en cône pyramidal. Les Vénus étant bivalves, le mot n'est pas très exact ; Lamartine a fait ici une confusion.

Et qui s'élève à peine aux bords de la coquille,
Comme un aveu d'amour qui n'ose s'échapper;

S'il a pour ta candeur des terreurs et des charmes;
S'il renaît en mourant presque éternellement;
S'il semble au fond d'un cœur rouler avec des larmes;
S'il tient de l'espérance et du gémissement...

Ne te consume pas à chercher ce mystère;
Ce mélodieux souffle, ô mon ange, c'est moi!
Quel bruit plus éternel et plus doux sur la terre,
Qu'un écho de mon cœur qui m'entretient de toi?

Adieu [1].

Adieu! mot qu'une larme humecte sur la lèvre;
Mot qui finit la joie et qui tranche l'amour;
Mot par qui le départ de délices nous sèvre;
Mot que l'éternité doit effacer un jour!

Adieu!... Je t'ai souvent prononcé dans ma vie,
Sans comprendre, en quittant les êtres que j'aimais,
Ce que tu contenais de tristesse et de lie [2],
Quand l'homme dit: « Retour! » et que Dieu dit: « Jamais! »

Mais aujourd'hui je sens que ma bouche prononce
Le mot qui contient tout, puisqu'il est plein de toi,
Qui tombe dans l'abîme, et qui n'a pour réponse
Que l'éternel silence entre une image et moi!...

Et cependant mon cœur redit à chaque haleine
Ce mot qu'un sourd sanglot entrecoupe au milieu,
Comme si tous les sons dont la nature est pleine
N'avaient pour sens unique, hélas! qu'un grand adieu!

L'Hymne de la nuit [3].

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines

[1] Extrait des *Nouvelles méditations poétiques* (1823).

[2] Sédiment que le vin dépose au fond des tonneaux et, au figuré, amertume; en allemand, *Bitterkeit;* en anglais, *grief;* en italien, *affanno.*

[3] Extrait des *Harmonies poétiques et religieuses* (1830), l'œuvre où le lyrisme de Lamartine s'est élevé le plus haut; dans les *Méditations,* c'est un élégiaque, rêveur et mélancolique, qui chante; là, c'est un croyant inspiré et sublime. L'influence de la Bible est d'ailleurs très sensible dans ce morceau.

Du jour qui ne s'éteindra pas?
Sont-ils ouverts pour les ténèbres
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô nuit, à tes ombres funèbres,
Pourquoi passent-ils tour à tour?

Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!
Où va vers l'Occident ce nuage vermeil?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures,
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'espérance
Ces champs du firmament ombragés par la nuit;
Mon Dieu! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
Les miracles de ta présence!

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d'azur où leur foule s'élance,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit.
Je les comprends, Seigneur! tout chante, tout m'instruit
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants, et que ta providence
Remplit de sa vertu tout ce qu'elle a produit!
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,
O mon Dieu, c'est la poussière
Qui s'élève sous tes pas!

O Nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes;
Terre, assoupissez vos échos;
Etends tes vagues sur les plages,
O mer! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix;
L'étoile à l'étoile murmure:
Quel Dieu nous imposa nos lois?
La vague à la vague demande:
Quel est celui qui nous gourmande?
La foudre dit à l'aquilon:
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?
Mais les astres, la terre et l'homme
Ne peuvent achever son nom.

Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!
Sous la voûte du firmament
Tu ranimes ces feux rapides
Par leur éternel mouvement!
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et des cieux où leurs feux pâlissent
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés!

L'Océan se joue
Aux pieds de son Roi;
L'Aquilon secoue
Ses ailes d'effroi;
La foudre te loue
Et combat pour toi;
L'éclair, la tempête,
Couronnent ta tête
D'un triple rayon;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je ?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige ?
Ah! le prodige est ta bonté!
Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;
L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore:
Il s'élève par son amour ;
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore;
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour
Quand l'ombre s'évapore,
S'élève avec l'aurore,
Le soir, gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde,
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher d'astre en astre un Dieu qui me réponde,
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde,
Retentir jusqu'à toi.

La vie à deux [1].

Je ne sens plus le poids du temps; le vol de l'heure
D'une aile égale et douce en s'écoulant m'effleure;
Je voudrais chaque soir que le jour avancé
Fût encore au matin à peine commencé;
Ou plutôt que le jour naisse ou meure dans l'ombre,
Que le ciel du vallon soit rayonnant ou sombre,
Que l'alouette chante ou non à mon réveil,
Mon cœur ne dépend plus d'un rayon de soleil,
De la saison qui fuit, du nuage qui passe;
Son bonheur est en lui ; toute heure, toute place,

[1] **Extrait** de *Jocelyn* (1836), poème remarquable, d'une poésie tantôt familière, tantôt philosophique, plein de descriptions très belles de la nature et d'analyses profondes du cœur humain, œuvre poignante ayant, malgré le lyrisme idéaliste qui la caractérise, l'intensité des choses vécues.

Toute saison, tout ciel, sont bons quand on est deux !
Qu'importe aux cœurs unis ce qui change autour d'eux !
L'un à l'autre ils se font leur temps, leur ciel, leur monde :
L'heure qui fuit revient plus pleine et plus féconde ;
Leur cœur intarissable, et l'un à l'autre ouvert,
Leur est un firmament qui n'est jamais couvert,
Ils y plongent sans ombre, ils y lisent sans voile ;
Un horizon nouveau sans cesse s'y dévoile ;
Du mot de chaque ami le retentissement
Eveille au sein de l'autre un même sentiment ;
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée :
Le geste aide le mot, l'œil explique le cœur ;
L'âme coule toujours et n'a plus de langueur ;
D'un univers nouveau l'impression commune
Vibre à la fois, s'y fond, et ne fait bientôt qu'une ;
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir ;
En laissant échapper sa pensée ingénue,
On s'explique, on se crée une langue inconnue ;
En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On se comprend soi-même, on rêve, on dit : c'est moi !
Dans sa vivante image on trouve son emblème ;
On admire le monde à travers ce qu'on aime ;
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour !

Brises d'aurore [1].

D'où venez-vous, ô vous, brises nouvelles,
Pleines de vie et de parfums si doux ?
Qui de ces monts palpitants comme nous
Faites jaillir au seul vent de vos ailes
Feuilles et fleurs comme des étincelles !
Ces ailes d'or, où les embaumez-vous ?
Est-il des monts, des vallons et des plaines,
Où vous baignez dans ces parfums flottants ?
Où tous les mois sont de nouveaux printemps ?
Où tous les vents ont ces tièdes haleines ;
Où de nectar les fleurs sont toujours pleines,
Toujours les cœurs d'extases palpitants ?

[1] Extrait de *Jocelyn*.

Ah ! s'il en est, doux souffles de l'aurore.
Emportez-nous avec l'encens des fleurs,
Emportez-nous où les âmes sont sœurs !
Nous prîrons mieux le Dieu que l'astre adore;
Car l'âme aussi veut le ciel pour éclore,
Et la prière est le parfum des cœurs !

Une visite au foyer perdu [1].

Dans notre toit d'enfant, presque rien de changé;
Le temps si lent pour nous n'avait rien dérangé;
C'était toujours la salle ouvrant sur la pelouse,
Le réduit qu'obscurcit la liane jalouse,
La chambre maternelle où nous vînmes au jour,
Celle de notre père, à côté, sur la cour,
Ces meubles familiers, qui d'une jeune vie,
Sous notre premier toit, semblent faire partie,
Que l'on a toujours vus, connus, pensés, touchés,
Cette première couche où Dieu nous a couchés,
Cette table où servait la mère de famille,
Cette chaise où la sœur, travaillant à l'aiguille
Auprès de la fenêtre en cet enfoncement,
Sous ses cheveux épars, penchait son front charmant;
Sur les murs décrépits ces deux vieilles gravures
Dont les regards étaient toujours sur nos figures;
Et, près du vieux divan que la fleur nuançait,
L'estrade [2] où de ses pieds ma mère nous berçait :
Tout était encor là, tout à la même place,
Chacun de nos berceaux avait encor sa trace;
Chacun de nous touchait son meuble favori,
Et, comme s'il avait compris, jetait un cri.
Mais ma mère entr'ouvrant la chambre paternelle
Et nous poussant du geste : « A genoux ! nous dit-elle.
« Enfants, voilà le lit où votre père est mort ! »
Puis tombant elle-même à genoux sur le bord
Et des mains embrassant le pilier de la couche,
Comme nous, en pleurant, elle y colla sa bouche.

[1] Extrait de *Jocelyn*. Dans ce morceau et dans le suivant, Lamartine a exprimé la poésie intime de la famille d'une façon touchante et profonde. Le poète raconte là une scène dont il avait été témoin.

[2] Plancher élevé au-dessus du parquet, où l'on plaçait un lit ou un berceau; en allemand *erhöhter Tritt*; en anglais, *stage*; en italien, *palchetto*.

Ses larmes sur le bois ruisselaient à grands flots
Et la chambre un moment fut pleine de sanglots...
Mais des pieds de chevaux dans la cour résonnèrent;
Le marteau retentit et les cloches sonnèrent;
A ce bruit tout à coup reprenant nos esprits,
Et comme des voleurs craignant d'être surpris,
Emportant dans mes bras ma mère évanouie
Dont cette émotion venait d'user la vie,
Dérobés au regard par le mur de jasmin,
Je[1] regagnai tremblant la porte du chemin,
Soutenant sur mon cœur ma mère à demi morte;
Et dans le moment même où la secrète porte
Se fermait doucement sous la main de ma sœur,
J'entendis les enfants du nouveau possesseur,
Sortant de la maison en joyeuse volée,
Courir de haie en haie et d'allée en allée,
Et leurs cris de bonheur monter et retentir
Sur les pas de la mort qui venait d'en sortir.
O vraie et lamentable image de la vie!
La joie entre par où la douleur est sortie!
Le bonheur prend le lit d'où fuit le désespoir.
A ce qui naît le jour Dieu fait place le soir;
La coupe de la vie a toujours même dose,
Mais une main la prend quand l'autre la dépose.
Hélas! et si notre œil pouvait parfois sonder
Ces coupes de bonheur qui semblent déborder,
Ne trouverions-nous pas que chaque joie humaine
Des cendres et des pleurs d'un autre est toujours pleine?

Ma mère[2].

Mère! sous ton regard de tendresse interdit,
Non, tu ne savais pas, je ne t'ai jamais dit,
Je ne me suis jamais dit peut-être à moi-même
(C'est quand on a perdu qu'on sait comment on aime),
Non je ne savais pas, je ne dirai jamais
De quelle âme de fils, ô mère, je t'aimais!
L'aimer! mais pour l'aimer étais-je un autre qu'elle?
N'étais-je pas nourri du suc de sa mamelle,

[1] Grammaticalement ce mélange du pluriel et du singulier, à partir de *A ce bruit*, est très incorrect; en prose il faudrait absolument modifier la phrase.

[2] Extrait de *Jocelyn*.

Eclos de son amour, réchauffé dans son flanc,
La moelle de ses os, le plus pur de son sang?
L'air qu'elle respirait dans sa chaste poitrine,
Ne fut-il pas neuf mois celui de ma narine?
De son cœur près du mien le moindre battement
Ne m'inspirait-il pas le même sentiment?
Mon corps n'était-il pas tout son corps, et mon âme
Un foyer emprunté qu'allume une autre flamme?
De cette âme du ciel chaque vibration,
En me communiquant la même impulsion,
N'imprimait-elle pas à ma jeune pensée
La même impression en moi recommencée,
Comme un son dans les sons imprime un même accord,
Ou comme un flot du flot reçoit le pli du bord!
Cette pensée ainsi, de la sienne venue,
Est-ce une âme qui naît? une qui continue?
— Et plus tard, quand bercé, grandi sur tes genoux,
Mon oreille s'ouvrait à tes accents si doux,
Que du monde et du ciel l'obscure intelligence
A travers ton sourire éclairait mon enfance,
Que tes saintes leçons façonnaient ma raison,
Que le bord de ta robe était mon horizon,
Et que toute mon âme attentive à la tienne,
N'était que la lueur d'une autre dans la mienne,
O mère, qui pouvait démêler d'un regard
Cette existence à deux, faire à chacun sa part,
Distinguer toi de moi dans cette âme commune,
Restituer en deux ce qui sentait en une,
Dans nos doubles clartés voir laquelle avait lui,
Et, sans mentir au ciel, dire : c'est elle ou lui?
Aussi qu'étais-je ici que ta vivante image?
Ton œil semblait avoir façonné mon visage?
Jeune, dans la maison on ne distinguait pas
Le timbre de nos voix ni le bruit de nos pas;
Par le frémissement de chaque même idée
Dans le même moment notre âme était ridée;
Le même sentiment battait dans nos deux cœurs;
Si tu devais pleurer mes yeux roulaient des pleurs,
S'il passait sur mon front quelque fraîche pensée,
D'un sourire avant moi ta lèvre était plissée.
Un en deux, toi le tronc, moi le tendre rameau;
Toi la voix, moi le son, toi la source et moi l'eau!

Union si profonde et si forte des âmes,
Que Dieu seul peut de l'œil en démêler les trames;
Que lui seul peut savoir en sondant nos deux cœurs,
Si c'est toi qui survis ou si c'est moi qui meurs.

La vigne et la maison [1].

(*Fragments.*)

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve!
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts?
A revoir ton arbuste et ta demeure vide,
Comme l'insecte ailé revoit sa chrysalide,
Balayure qui fut son corps?

Moi, le triste instinct m'y ramène:
Rien n'a changé là que le temps;
Des lieux où notre œil se promène,
Rien n'a fui que les habitants.

Suis-moi du cœur pour voir encore,
Sur la pente douce au midi,
La vigne qui nous fit éclore [2],
Ramper sur le sol attiédi.
Contemple la maison de pierre,
Dont nos pas usèrent le seuil:
Vois-la se vêtir de son lierre
Comme d'un vêtement de deuil.

Ecoute le cri des vendanges
Qui monte du pressoir voisin,
Vois les sentiers rocheux des granges
Rougis par le sang du raisin.

Regarde au pied du toit qui croule:
Voilà, près du figuier séché,
Le cep vivace qui s'enroule
A l'angle du mur ébréché!

[1] Extrait du *Cours familier de litterature* (XV^me^ entretien). Lamartine écrivit cette belle poésie en 1857 (il avait alors 67 ans), par un beau jour d'automne où il était venu assister aux vendanges dans le village de Milly, près de Mâcon. « Je me couchai sur l'herbe, dit-il, à l'ombre de la maison de mon père, en regardant les fenêtres fermées, et je pensai aux jours d'autrefois. Ce fut ainsi que ce chant me monta du cœur aux lèvres et que j'en écrivis les strophes sur les marges d'un vieux *Pétrarque* in-folio. »

[2] Cela veut dire : dont le produit nous faisait vivre.

L'hiver noircit sa rude écorce ;
Autour du banc rongé du ver,
Il contourne sa branche torse
Comme un serpent frappé du fer.

Autrefois ses pampres sans nombre
S'entrelaçaient autour du puits ;
Père et mère goûtaient son ombre,
Enfants, oiseaux rongeaient ses fruits.

Il grimpait jusqu'à la fenêtre,
Il s'arrondissait en arceau ;
Il semble encore nous reconnaître
Comme un chien gardien d'un berceau.

Sur cette mousse des allées,
Où rougit son pampre vermeil,
Un bouquet de feuilles gelées
Nous abrite encor du soleil.

Vives glaneuses de novembre,
Les grives, sur la grappe en deuil,
Ont oublié ces beaux grains d'ambre,
Qu'enfant nous convoitions de l'œil.

Le rayon du soir la transperce
Comme un albâtre oriental,
Et le sucre d'or qu'elle verse
Y pend en larmes de cristal.

Sous ce cep de vigne qui t'aime,
O mon âme ! ne crois-tu pas
Te retrouver enfin toi-même,
Malgré l'absence et le trépas ?

N'a-t-il pas pour toi le délice
Du brasier tiède et réchauffant
Qu'allume une vieille nourrice
Au foyer qui nous vit enfant ?

Ou l'impression qui console,
L'agneau tondu hors de saison,
Quand il sent sur sa laine folle
Repousser sa chaude toison ?

. . . . . .

Efface ce séjour, ô Dieu ! de ma paupière,
Ou rends-le moi semblable à celui d'autrefois,
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits !

A l'heure où la rosée au soleil s'évapore,
Tous ces volets fermés s'ouvraient à sa chaleur,
Pour y laisser entrer, avec la tiède aurore,
Les nocturnes parfums de nos vignes en fleur.

On eût dit que ces murs respiraient comme un être
Des pampres réjouis la jeune exhalaison;
La vie apparaissait rose, à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Leurs blonds cheveux épars au vent de la montagne,
Les filles, se passant leurs deux mains sur les yeux,
Jetaient des cris de joie à l'écho des montagnes.
Ou sur leurs seins naissants croisaient leurs doigts pieux.

La mère, de sa couche à ces doux bruits levée,
Sur ces fronts inégaux se penchait tour à tour,
Comme la poule heureuse assemble sa couvée,
Leur apprenant les mots qui bénissent le jour.

Moins de balbutiements sortent du nid sonore,
Quand, au rayon d'été qui vient la réveiller,
L'hirondelle, au plafond qui les abrite encore,
A ses petits sans plume apprend à gazouiller.

Et les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître,
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,

Montaient avec le jour; et, dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson !

Puis ces bruits d'année en année
Baissèrent d'une vie, hélas ! et d'une voix;
Une fenêtre en deuil, à l'ombre condamnée,
Se ferma sous le bord des toits.

Printemps après printemps, de belles fiancées [1]
Suivirent de chers ravisseurs,
Et, par la mère en pleurs sur le seuil embrassées,
Partirent en baisant leurs sœurs.

Puis sortit un matin pour le champ où l'on pleure
Le cercueil tardif de l'aïeul,
Puis un autre, et puis deux; et puis dans la demeure
Un vieillard morne [2] resta seul!

Puis la maison glissa sur la pente rapide
Où le temps entasse les jours;
Puis la porte à jamais se ferma sur le vide,
Et l'ortie envahit les cours!...

Vers écrits sur l'album d'une jeune dame [3].

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un souvenir parfois ramène votre cœur!
De votre vie aussi la page est blanche encore;
Je voudrais la remplir d'un seul mot: le Bonheur.
Le livre de la vie est un livre suprême,
Que l'on ne peut fermer ni rouvrir à son choix,
Où le feuillet fatal se tourne de lui-même;
Le passage attachant ne s'y lit qu'une fois:
On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts.

Œuvres à lire de Lamartine (Hachette et Cie, éditeurs): *Méditations poétiques* (1820); *Nouvelles méditations poétiques* (1823); *Harmonies poétiques et religieuses* (1830); *Jocelyn* (1836); *Recueillements poétiques* (1839). *Œuvres choisies* (édition Waltz). Pour ses œuvres en prose, voir le 1er volume de cette Chrestomathie. — Principaux ouvrages de critique écrits sur Lamartine: Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* et *Causeries du lundi* (1832-1851); Eugène Pelletan, *Lamartine, sa vie et ses œuvres* (1869); F. Brunetière, *La poésie de Lamartine*, dans la *Revue des Deux Mondes*, août 1886 et *L'Évolution de la poésie lyrique* (1894); Em. Deschanel, *Lamartine* (1893); Jules Lemaître, *Les contemporains* (1895); E. Zyromski *Lamartine, poète lyrique* (1898); E. Sugier, *Lamartine, étude morale* (1910); P. De Lacretelle. *Les origines et la jeunesse de Lamartine* (1911); Léon Séché, *Le roman de Lamartine*.

[1] Lamartine fait allusion à ses cinq sœurs qui se marièrent toutes.

[2] Le père du poète qui resta seul à Milly, où il vécut jusqu'en 1840; la mère de Lamartine était morte en 1829; deux de ses sœurs en 1824.

[3] Cette petite pièce, que le poète écrivit séance tenante à une soirée mondaine, est un chef-d'œuvre d'improvisation poétique; comme exemple de comparaison symbolique elle est remarquable. Ces vers ont été composé pour Mme Angelica Palli Bartolomei de Livourne.

VICTOR HUGO

Né à Besançon en 1802, mort à Paris en 1885.

La vie de Victor Hugo embrasse diverses périodes qu'il faut connaître si l'on veut comprendre l'évolution de son génie. Fils d'un général de l'Empire, après une jeunesse errante, passée en France, en Corse, en Italie, en Espagne, il débute à Paris, en 1818, par des pièces absolument classiques, assez voisines de celles de Pierre Lebrun. Chateaubriand l'a appelé déjà « l'enfant sublime » ; toutefois c'est seulement en 1827, après *Cromwell*, qu'on voit s'épanouir son génie lyrique et qu'il devient le chef de la nouvelle école, Jusqu'en 1843, il domine celle-ci et épanche les richesses de son imagination créatrice dans un nombre considérable de drames, de poésies et de romans. Pendant les années qui suivent, il s'arrête ; on pourrait croire qu'il est fini, comme le romantisme dont la dernière heure va sonner ; mais, après 1850, au moment même où le réalisme positiviste s'empare de l'âme de la France, il reprend victorieusement la plume, en se jetant dans la mêlée politique, dont le choc renouvelle magnifiquement son génie ; c'est après cela qu'il écrit ses œuvres les plus belles, en dehors et au-dessus du courant littéraire dominant. Jusqu'alors, Victor Hugo n'avait été que poète ; après 1850, il devient homme politique. Dégagé de son passé de famille royaliste et napoléonien, il lutte, en 1851, contre le césarisme, défend la république, que veut supprimer Louis-Napoléon, et, vaincu, prend le chemin de l'exil ; il ne revient de Guernesey qu'en 1870, après la bataille de Sedan et la chute de Napoléon III. Ses dernières années s'achèvent dans le travail fécond et la gloire radieuse. Il est devenu l'idole du peuple aussi bien que des lettrés. Quand il meurt, après avoir exercé une immense influence sur l'esprit public par ses œuvres à tendances sociales, c'est par une apothéose magnifique que les Français célèbrent sa fin. Ils mettent au Panthéon sa dépouille, qu'on a exposée pendant huit jours sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, devenu le radieux symbole de la victoire du génie.

Prise dans son ensemble, la vie du célèbre poète est noble et belle. Les quelques défauts qui rapetissent son caractère, les quelques défaillances morales qui font une ombre à sa vie privée, disparaissent dans le rayonnement de ses grandes qualités. Victor Hugo fut loyal, courageux et bon. Ses ennemis l'ont vilainement calomnié en l'accusant d'être intéressé et égoïste, car tous ceux qui vécurent dans son intimité ont loué sa générosité envers les malheureux. Et ce qui prouve la noblesse de son caractère, c'est qu'il garda jusqu'à sa mort presque tous ses amis de jeunesse. Parvenu au faîte de la gloire, à l'âge où les écrivains heureux désertent le combat et ses périls, il préféra l'exil à l'abandon du droit ; dès lors il lutta courageusement pour le peuple, que nul Français n'a aimé autant que lui. A ce peuple, du reste, il ne montra jamais comme but qu'un haut idéal de vie morale ; bien peu de grands écrivains sont dans ce cas.

L'œuvre de Victor Hugo, comme poète, est colossale : c'est un monde dans lequel on peut faire des découvertes pendant des mois. Le génie d'un Musset ou d'un Vigny tient en quelques pièces, celui de Hugo déborde-

rait de la chrestomathie la plus large; on ne peut, en le citant, qu'en donner une faible idée. Ce qui frappe par-dessus tout, dans son œuvre, c'est l'infinie variété de ses impressions poétiques. Déjà en 1840, Vinet le citait comme le poète universel, embrassant tout, monde, histoire, spéculation, méditation intime, politique, idées sociales, etc.; et il n'était alors qu'à la moitié de sa carrière, il n'avait pas encore écrit ses plus belles œuvres. Lyrique enthousiaste et prestigieux, élégiaque touchant et délicat, épique grandiose, satirique puissant, philosophe profond, il a mis dans ses vers tous les sentiments et toutes les idées que peut embrasser une imagination de poète, et tout le symbolisme qu'il peut enfanter. Dans ses dernières œuvres, que la critique littéraire a peu comprises, mais que les professionnels de la philosophie, comme Renouvier et Guyau, placent très haut, il s'est élevé jusqu'aux régions merveillenses où la vision du songeur pénètre le voile de l'inconnaissable et entrevoit le monde invisible. Renan, si peu suspect d'enthousiasme pour les poètes, qu'il comparait aux joueurs de flûte, a pu dire de lui avec raison : « Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir. » Ajoutez à cela que la puissance de son invention verbale a égalé sa prodigieuse imagination : il a créé la langue romantique et le vers moderne. C'est incontestablement le plus grand poète de la France et l'un des plus grands du monde entier.

Ce qu'on entend sur la montagne[1].

Avez-vous quelquefois, calme et silencieux,
Monté sur la montagne, en présence des cieux?
Etait-ce au bord du Sund? aux côtes de Bretagne[2]?
Aviez-vous l'océan au pied de la montagne?
Et là, penché sur l'onde et sur l'immensité,
Calme et silencieux, avez-vous écouté?
Voici ce qu'on entend. — Du moins un jour qu'en rêve
Ma pensée abattit son vol sur une grève,
Et, du sommet d'un mont plongeant au gouffre amer,
Vit d'un côté la terre et de l'autre la mer,
J'écoutai, j'entendis, et jamais voix pareille
Ne sortit d'une bouche et n'émut une oreille.
Ce fut d'abord un bruit large, immense, confus,
Plus vague que le vent dans les arbres touffus,
Plein d'accords éclatants, de suaves murmures,
Doux comme un chant du soir, fort comme un choc d'armures
Quand la sourde mêlée étreint les escadrons
Et souffle, furieuse, aux bouches des clairons.

[1] Extrait de : *Les Feuilles d'automne* (1831).

[2] Province de l'ancienne France qui s'appelait autrefois Armorique. Son nom actuel lui vient de ce qu'elle fut colonisée au VI[e] siècle par les émigrés de la Grande-Bretagne fuyant l'invasion des Anglo-Saxons.

C'était une musique ineffable et profonde,
Qui, fluide, oscillait sans cesse autour du monde,
Et dans les vastes cieux, par ses flots rajeunis,
Roulait élargissant ses orbes infinis
Jusqu'au fond où son flux s'allait perdre dans l'ombre
Avec le temps, l'espace et la forme et le nombre.
Comme une autre atmosphère, épars et débordé
L'hymne éternel couvrait tout le globe inondé.
Le monde, enveloppé dans cette symphonie,
Comme il vogue dans l'air, voguait dans l'harmonie.
Et pensif, j'écoutais ces harpes de l'éther,
Perdu dans cette voix comme dans une mer.
Bientôt je distinguai, confuses et voilées,
Deux voix dans cette voix l'une à l'autre mêlées,
De la terre et des mers s'épanchant jusqu'au ciel,
Qui chantaient à la fois le chant universel;
Et je les distinguai dans la rumeur profonde,
Comme on voit deux courants qui se croisent sous l'onde.
L'une venait des mers: chant de gloire! hymne heureux!
C'était la voix des flots qui se parlaient entre eux.
L'autre, qui s'élevait de la terre où nous sommes,
Etait triste; c'était le murmure des hommes.
Et dans ce grand concert, qui chantait jour et nuit,
Chaque onde avait sa voix et chaque homme son bruit.
Or, comme je l'ai dit, l'océan magnifique,
Epandait une voix joyeuse et pacifique,
Chantait comme la harpe aux temples de Sion[1],
Et louait la beauté de la création.
Sa clameur, qu'emportaient la brise et la rafale,
Incessamment vers Dieu montait plus triomphale,
Et chacun de ses flots, que Dieu seul peut dompter,
Quand l'autre avait fini, se levait pour chanter.
Comme ce grand lion dont Daniel[2] fut l'hôte,
L'océan par moments abaissait sa voix haute,
Et moi je croyais voir, vers le couchant en feu,
Sous sa crinière d'or passer la main de Dieu.
Cependant, à côté de l'auguste fanfare,
L'autre voix, comme un cri de coursier qui s'effare,

[1] Montagne dans la partie méridionale de Jérusalem, où Salomon bâtit le temple, et, par extension, la ville elle-même.

[2] Un des quatre grands prophètes juifs pendant la captivité de Babylone; jeté par le roi Evilmerodach dans la fosse aux lions, il fut préservé par Dieu.

Comme le gond rouillé d'une porte d'enfer,
Comme l'archet d'airain sur la lyre de fer,
Grinçait; et pleurs, et cris, l'injure, l'anathème,
Refus du viatique [1] et refus du baptême,
Et malédiction, et blasphème, et clameur,
Passaient, comme le soir on voit dans les vallées
De noirs oiseaux de nuit qui s'en vont par volées.
Qu'était-ce que ce bruit dont mille échos vibraient?
Hélas! c'était la terre et l'homme qui pleuraient.

Frères! de ces deux voix étranges, inouïes,
Sans cesse renaissant, sans cesse évanouies,
Qu'écoute l'Eternel durant l'éternité,
L'une disait: *Nature!* et l'autre: *Humanité!*
Alors je méditai; car mon esprit fidèle,
Hélas! n'avait jamais déployé plus grande aile;
Dans mon ombre jamais n'avait lui tant de jour;
Et je rêvai longtemps, contemplant tour à tour,
Après l'abîme obscur que me cachait la lame,
L'autre abîme sans fond qui s'ouvrait dans mon âme.
Et je me demandai pourquoi l'on est ici,
Quel peut être après tout le but de tout ceci,
Que fait l'âme, lequel vaut mieux d'être ou de vivre,
Et pourquoi le Seigneur, qui seul lit à son livre,
Mêle éternellement dans un fatal hymen
Le chant de la nature au cri du genre humain.

A l'aimée [2].

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et tu demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée,
Quand sur mon âme, hélas! endurcie et fermée,
Ton souffle passe après tant de maux expiés,
Pourquoi remonte et court ma sève évanouie,

[1] Chez les catholiques, la communion au moment de la mort.

[2] Extrait de : *Les Feuilles d'automne*. Ce recueil commence la série des poésies intimes de l'auteur; ce n'est plus seulement son imagination qui se déploie, c'est son âme qui chante dans ces pièces, où il est tour à tour grave et touchant.

Pourquoi mon âme en fleur et toute épanouie
Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds !

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune ;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune ;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants ;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire ;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire ;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps !

L'Enfant [1].

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant :
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine

[1] Extrait de : *Les Feuilles d'automne*. Victor Hugo, qui a été un père et un grand-père admirables, a merveilleusement chanté l'enfant.

Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés.

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange,
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche,
Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

A l'épousée [1].

Aime celui qui t'aime, et sois heureuse en lui.
— Adieu! — Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre!
Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre.
Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui.

Ici l'on te retient, là-bas on te désire,
Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir,
Donne-nous un regret, donne-leur un espoir,
Sors avec une larme! entre avec un sourire!

[1] Cette petite pièce se trouve dans *Les Contemplations*, sous le titre: *15 février 1843*. Victor Hugo écrivit ces vers exquis dans l'église où sa fille se mariait; quelque temps après, elle se noyait par accident dans la Seine avec son mari, au cours d'une partie de plaisir.

Au fils d'un poète [1].

Enfant, laisse aux mères inquiètes
Le naufragé, tribun ou roi ;
Laisse s'en aller les poètes !
La poésie est près de toi.

Elle t'échauffe, elle t'inspire,
O cher enfant, doux alcyon,
Car ta mère en est le sourire,
Et ton père en est le rayon.

Les yeux en pleurs tu me demandes
Où je vais et pourquoi je pars.
Je n'en sais rien ; les mers sont grande
L'exil s'ouvre de toutes parts.

Ce que Dieu nous donne, il nous l'ôte,
Adieu, patrie ! adieu, Sion !
Le proscrit n'est pas même un hôte,
Enfant, c'est une vision.

Il entre, il s'assied, puis se lève,
Reprend son bâton et s'en va.
Sa vie erre de grève en grève
Sous le souffle de Jehovah.

Il fuit sur les vagues profondes,
Sans repos, toujours en avant.
Qu'importe ce qu'en font les ondes !
Qu'importe ce qu'en fait le vent !

Garde, enfant, dans ta jeune tête
Ce souvenir mystérieux ;
Tu l'as vu dans une tempête
Passer comme l'éclair des cieux.

Son âme aux chocs habituée
Traversait l'orage et le bruit,
D'où sortait-il ? De la nuée.
Où s'enfonçait-il ? Dans la nuit.

[1] Extrait des *Contemplations*. Victor Hugo l'écrivit à Bruxelles, en juillet 1852, au moment où le gouvernement belge expulsa le poète de la Belgique pour faire plaisir à Napoléon III.

Chanson d'exil[1].

Proscrit, regarde les roses ;
Mai joyeux, de l'aube en pleurs
Les reçoit toutes écloses ;
Proscrit, regarde les fleurs.

Je pense
Aux roses que je semai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les tombes ;
Mai, qui rit aux cieux si beaux,
Sous les baisers des colombes,
Fait palpiter les tombeaux.

Je pense
Aux yeux chers que je fermai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Proscrit, regarde les branches,
Les branches où sont les nids ;
Mai les remplit d'ailes blanches
Et de soupirs infinis.

Je pense
Aux nids charmants où j'aimai.
Le mois de mai sans la France,
Ce n'est pas le mois de mai.

Le manteau impérial[2].

Oh ! vous dont le travail est joie,
Vous qui n'avez pas d'autre proie

[1] Extrait des *Quatre vents de l'esprit*. (Cette pièce a été écrite en 1854, pendant l'exil du poète).

[2] Extrait des *Châtiments* (1853) ; le plus beau recueil de satires tragiques qui existe en français. Pour comprendre la haine que le poète exprime ici en vers magnifiques, il faut se rappeler que, le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon, après avoir prêté serment à la République, renversa le gouvernement par la force, fit tuer, emprisonner ou exiler plus de vingt mille personnes, et réussit ensuite à devenir empereur par des moyens malhonnêtes. Son manteau impérial, semé d'abeilles d'or, avait traîné dans le sang.

Que les parfums, souffles du ciel,
Vous qui fuyez quand vient décembre,
Vous qui dérobez aux fleurs l'ambre [1]
Pour donner aux hommes le miel.
Chastes buveuses de rosée,
Qui, pareilles à l'épousée,
Visitez le lys du coteau,
O sœurs des corolles vermeilles,
Filles de la lumière, abeilles,
Envolez-vous de ce manteau !
Ruez-vous sur l'homme, guerrières !
O généreuses ouvrières,
Vous le devoir, vous la vertu,
Ailes d'or et flèches de flammes,
Tourbillonnez sur cet infâme !
Dites-lui : « — Pour qui nous prends-tu ?
» Maudit ! nous sommes les abeilles !
» Des chalets ombragés de treilles
» Notre ruche orne le fronton ;
» Nous volons, dans l'azur écloses,
» Sur la bouche ouverte des roses
» Et sur les lèvres de Platon [2]
» Ce qui sort de la fange y rentre.
» Va trouver Tibère en son antre,
» Et Charles Neuf [3] sur son balcon.
» Va ! sur ta pourpre il faut qu'on mette
» Non les abeilles de l'Hymette,
» Mais l'essaim noir de Montfaucon [4] ! »
Et percez-le toutes ensemble,
Faites honte au peuple qui tremble,
Aveuglez l'immonde trompeur,
Acharnez-vous sur lui, farouches,
Et qu'il soit chassé par les mouches
Puisque les hommes en ont peur !

[1] Substance céracée ayant l'odeur du musc ; ici ce mot est pris au figuré, il veut dire le suc parfumé des fleurs.

[2] Allusion à la fable grecque, d'après laquelle les abeilles de l'Hymette vinrent déposer leur miel sur les lèvres du philosophe Platon à son berceau.

[3] On raconte que pendant la nuit de la Saint-Barthélemy (24 août 1572) Charles IX tira sur les protestants du balcon du Louvre, mais c'est une légende. Charles IX laissa faire le massacre à l'instigation de son abominable mère, Catherine de Médicis, il n'y participa pas. Il mourut d'ailleurs le cœur plein de remords.

[4] C'est-à-dire les mouches qui venaient sur les cadavres des criminels exécutés à Montfaucon.

L'expiation [1].

I

Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.
Pour la première fois l'aigle baissait la tête.
Sombres jours! l'empereur revenait lentement.
Laissant derrière lui brûler Moscou fumant.
Il neigeait. L'âpre hiver fondait en avalanche.
Après la plaine blanche, une autre plaine blanche.
On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la grande armée, et maintenant troupeau.
On ne distinguait plus les ailes ni le centre.
Il neigeait. Les blessés s'abritaient dans le ventre
Des chevaux morts; au seuil des bivouacs désolés
On voyait des clairons à leur poste gelés,
Restés debout, en selle et muets, blancs de givre,
Collant leur bouche en pierre aux trompettes de cuivre.
Boulets, mitraille, obus, mêlés aux flocons blancs,
Pleuvaient; les grenadiers, surpris d'être tremblants
Marchaient pensifs, la glace à leur moustache grise.
Il neigeait, il neigeait toujours! La froide bise
Sifflait; sur le verglas, dans des lieux inconnus,
On n'avait pas de pain et l'on allait pieds nus.
Ce n'était plus des cœurs vivants, des gens de guerre;
C'était un rêve errant dans la brume, un mystère,
Une procession d'ombres sur le ciel noir.
La solitude, vaste, épouvantable à voir,
Partout apparaissait, muette vengeresse.
Le ciel faisait sans bruit, avec la neige épaisse,
Pour cette immense armée un immense linceul;
Et, chacun se sentant mourir, on était seul.
— Sortira-t-on jamais de ce funeste empire?
Deux ennemis! le Czar, le Nord. Le Nord est pire.
On jetait les canons pour brûler les affûts.
Qui se couchait, mourait. Groupe morne et confus,
Ils fuyaient; le désert dévorait le cortège.
On pouvait, à des plis qui soulevaient la neige,
Voir que des régiments s'étaient endormis là.
O chutes d'Annibal! Lendemains d'Attila!

[1] Extrait des *Châtiments*. C'est l'épopée tragique, la plus grandiose et la plus saisissante de l'auteur : on n'a rien écrit de plus vrai et de plus poétique à la fois sur la fin épique de Napoléon.

Fuyards, blessés, mourants, caissons, brancards, civières,
On s'écrasait aux ponts pour passer les rivières.
On s'endormait dix mille, on se réveillait cent.
Ney [1] que suivait naguère une armée, à présent
S'évadait, disputant sa montre à trois cosaques.
Toutes les nuits, qui vive ! alerte ! assauts ! attaques !
Ces fantômes prenaient leur fusils, et sur eux
Ils voyaient se ruer, effrayants, ténébreux,
Avec des cris pareils aux voix des vautours chauves,
D'horribles escadrons, tourbillons d'hommes fauves.
Toute une armée ainsi dans la nuit se perdait.
L'empereur était là, debout, qui regardait.
Il était comme un arbre en proie à la cognée.
Sur ce géant, grandeur jusqu'alors épargnée,
Le malheur, bûcheron sinistre, était monté ;
Et lui, chêne vivant, par la hache insulté,
Tressaillant sous le spectre aux lugubres revanches,
Il regardait tomber autour de lui ses branches.
Chefs, soldats, tous mouraient. Chacun avait son tour.
Tandis qu'environnant sa tente avec amour,
Voyant son ombre aller et venir sur la toile,
Ceux qui restaient, croyant toujours à son étoile,
Accusaient le destin de lèse-majesté,
Lui se sentit soudain dans l'âme épouvanté.
Stupéfait du désastre et ne sachant que croire,
L'empereur se tourna vers Dieu ; l'homme de gloire
Trembla ; Napoléon comprit qu'il expiait
Quelque chose peut-être, et, livide, inquiet,
Devant ses légions sur la neige semées :
— Est-ce le châtiment, dit-il, Dieu des armées ? —
Alors il s'entendit appeler par son nom
Et quelqu'un qui parlait dans l'ombre lui dit : Non.

II

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros, Dieu trompait l'espérance ;

[1] Ney, prince de la Moskova, un des plus célèbres maréchaux de Napoléon (1769-1815), surnommé le *Brave des braves*.

Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin.
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !
Le soir tombait, la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire ;
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy ! — c'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge,
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient. où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes.
Carnage affreux ! moment fatal ! l'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
— Allons ! faites donner la garde, cria-t-il —
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit : Vive l'empereur !
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas ! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché

Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques.
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde. — C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria : Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!
Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient! En un clin [d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée,
Et cette plaine, hélas! où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui!
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants!
Napoléon les vit s'écouler comme un fleuve :
Hommes, chevaux, tambours, drapeaux; — et, dans l'épreuve,
Sentant confusément revenir son remords,
Levant les mains au ciel, il dit : — Mes soldats morts,
Moi vaincu! mon empire est brisé comme verre.
Est-ce le châtiment, cette fois, Dieu sévère? —
Alors parmi les cris, les rumeurs, le canon,
Il entendit la voix qui lui répondait : Non.

Dans la suite de la pièce, Victor Hugo nous montre Napoléon exilé à Sainte-Hélène et mourant torturé par son remords, puis l'apothéose de l'empereur par

les Français, qui ont oublié sa tyrannie pour ne plus penser qu'à son éclatante gloire militaire. Ses cendres ont été rapportées à Paris et inhumées à l'Hôtel des Invalides, le 16 décembre 1840. Il dort glorieux dans son tombeau. Une nuit, il est réveillé par une voix stridente qui lui crie :

Réveille-toi, Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène,
L'exil, les rois geôliers, l'Angleterre hautaine
Sur ton lit accoudée à ton dernier moment,
Sire, cela n'est rien. Voici le châtiment !

Et, dans une satire virulente, le poète nous fait voir Napoléon III s'emparant, à l'aide d'une bande de politiciens avides, du glorieux trône impérial, en exploitant le grand nom de son oncle qu'il va salir et la légende napoléonnienne. Bonaparte demande au démon qui le poursuit depuis Moscou : « Qui donc es-tu ? — Je suis ton crime, » dit la voix. La tombe s'emplit alors d'une étrange lueur et il y voit flamboyer deux mots : « *Dix-huit Brumaire* » [1].

La Conscience [2].

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne, en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : — Couchons-nous sur la terre, et dormons.
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
— Je suis trop près, dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur [3].
— Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.

[1] Le dix-huit Brumaire (9 novembre 1799), Bonaparte s'empara du pouvoir après avoir dissous par la force l'une des assemblées législatives ; les républicains lui ont toujours reproché ce coup d'Etat, qui se fit d'ailleurs sans effusion de sang, tandis que le coup d'Etat de Louis-Napoléon amena la mort, l'emprisonnement ou l'exil de vingt mille Français environ.

[2] Extrait de *La Légende des siècles*, 3 vol. (1859, 1873, 1883), le plus remarquable recueil de poésies épiques de Victor Hugo. — Pour juger le symbolisme merveilleux de cette pièce, il faut la comparer avec le récit biblique d'où elle est tirée.

[3] L'Assyrie, où Assur, fils de Sem, bâtit Ninive.

Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes.
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson:
— Cachez-moi! cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.
Caïn dit à Jabel, père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
— Etends de ce côté la toile de la tente.
Et l'on développa la muraille flottante;
Et quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:
— Vous ne voyez plus rien? dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore;
Et Caïn répondit: — Je vois cet œil encore!
Jubal, père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours.
Cria: — Je saurai bien construire une barrière.
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit: — Cet œil me regarde toujours!
Hénoch dit: — Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible, que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle,
Bâtissons une ville, et nous la fermerons.
Alors Tubalcaïn, père des forgerons,
Contruisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères, dans la plaine,
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth;
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait,
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles,
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer,
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes;
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava: « Défense à Dieu d'entrer. »
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. — O mon père!
L'œil a-t-il disparu? dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit: — Non, il est toujours là.
Alors il dit: Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire:

Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien.
On fit donc une fosse, et Caïn dit: C'est bien!
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Le Semeur [1].

C'est le moment crépusculaire.
J'admire, assis sous un portail,
Ce reste de jour dont s'éclaire
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,
Je contemple, ému, les haillons
D'un vieillard qui jette à poignées
La moisson future aux sillons:

Sa haute silhouette noire
Domine les profonds labours,
On sent à quel point il doit croire
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,
Va, vient, lance la graine au loin,
Rouvre sa main, et recommence,
Et je médite, obscur témoin,

Pendant que, déployant ses voiles,
L'ombre, où se mêle une rumeur,
Semble élargir jusqu'aux étoiles
Le geste auguste du semeur.

Hernani [2].

Don Carlos, roi d'Espagne, a fait enlever doña Sol, fiancée d'Hernani, le banni, et veut la contraindre à l'épouser. Il se conduit comme un mauvais roi, mais un changement dans sa destinée va le transformer et lui refaire une autre âme. Il est nommé empereur d'Allemagne; dès lors, il comprend le mot devoir et se conduit en empereur. La scène où cette crise morale est présentée, se passe à Aix-la-Chapelle dans les souterrains qui renferment le tombeau de Charlemagne où Don Carlos est venu chercher une inspiration mystique. Hernani et les conjurés, voulant assassiner le roi, sont venus là pour conspirer; don Carlos les a surpris et fait arrêter par ses soldats.

[1] Extrait des *Chansons des rues et des bois*. Petite pièce descriptive remarquable. On dirait un tableau de Millet.

[2] *Hernani*, drame en V actes (1830). Ce fut la première pièce de Victor Hugo, jouée sur le théâtre; elle donna lieu à une véritable bataille entre les classiques et

DON CARLOS [1]

Silence tous !

Aux conjurés.

Votre âme est-elle raffermie ?
Il convient que je donne au monde une leçon.
Vous tous ! que venait-on faire ici ? parlez.

HERNANI, faisant un pas.

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire :
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar [2].

Il tire un poignard et l'agite.

Nous rendions à César ce qu'on doit à César [3].

DON CARLOS

Paix !

A don Ruy Gomez.

Vous traître, Silva !

DON RUY GOMEZ

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI, se retournant vers les conjurés.

Nos têtes et l'empire ! il a ce qu'il désire.

A l'empereur.

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.
Le pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas.

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason rayer ta baronnie !

les romantiques. — Dans sa célèbre préface de *Cromwell*, le poète a exposé la théorie du théâtre réaliste ; dans ses pièces, il l'a peu mise en pratique ; ses drames sont plutôt lyriques et romanesques que dramatiques dans le sens absolu du mot. Ils n'en sont pas moins très intéressants et, si on les étudie comme œuvres poétiques, ils ont une très haute valeur. C'est un côté du génie de l'écrivain qu'il faut absolument connaître.

[1] Don Carlos (1500-1558) devint empereur d'Allemagne sous le nom de Charles-Quint, en juin 1519.

[2] Dernier roi de Babylone, massacré par les soldats du roi des Perses, Cyrus. Sur la muraille de la salle où il festoyait, une main invisible traça les mots mystérieux : *Mané, Thécel, Pharès*, que le prophète Daniel interpréta comme annonçant la ruine de Balthazar.

[3] Allusion au mot de Jésus-Christ sur l'empereur Auguste, mais pris dans un double sens ironique ; il s'agit ici et de l'empereur et de Jules César tué d'un coup de poignard dans le sénat de Rome.

C'est haute trahison, don Ruy, songez-y bien.

DON RUY GOMEZ

Les rois Rodrigue font les comtes Julien [1].

DON CARLOS, au duc d'Alcala.

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.
Le reste!...

Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg, se séparent du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. — Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.

DOÑA SOL, à part.

Il est sauvé!

HERNANI, sortant du groupe des conjurés.

Je prétends qu'on me compte!

A don Carlos.

Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani [2],
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna
M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon, grand maître d'Avis, né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille!
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc, le ciel m'a fait duc, et l'exil montagnard.
Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts et dans l'eau des torrents retrempée,

Il met son chapeau.

Aux autres conjurés.

Couvrons-nous, grands [3] d'Espagne!

Tous les Espagnols se couvrent.

[1] Rodrigue ou Roderic, dernier roi des Visigoths d'Espagne, au VIIIme siècle; il fut trahi par le comte Julien, qui livra l'Andalousie aux Arabes, en 709, pour venger l'honneur de sa fille Florinda.

[2] Hernani est le fils d'un grand seigneur, mais. né dans l'exil, il a changé de nom et commande une troupe de bannis révoltés contre le roi d'Espagne.

[3] Grand d'Espagne, titre de la première distinction en Espagne, donne, entre autres privilèges, celui de se couvrir devant le roi.

A don Carlos.

Oui, nos têtes, ô roi,
Ont le droit de tomber couvertes devant toi !

Aux prisonniers.

— Silva, Haro, Lara, gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon, ducs et comtes, ma place !

Aux courtisans et aux gardes.

Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets !
Et si vos échafauds sont petits, changez-les !

Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers.

DOÑA SOL

Ciel !

DON CARLOS

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront que l'offenseur oublie en insensé
Vit et toujours remue au cœur de l'offensé.

DON CARLOS

Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils des pères qui font choir la tête des vôtres !

DOÑA SOL, se jetant à genoux devant l'empereur.

Sire, pardon ! pitié ! Sire soyez clément !
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux ! En lui seul je respire. Oh ! je tremble.
Sire, ayez la pitié de nous tuer ensemble !
Majesté ! je me traîne à vos sacrés genoux !
Je l'aime ! Il est à moi, comme l'empire à vous !
Oh ! grâce !

Don Carlos la regarde, immobile.

Quel penser sinistre vous absorbe ?

DON CARLOS

Allons ! relevez-vous, duchesse de Segorbe,
Comtesse Albatera, marquise de Monroy...

A Hernani.

— Tes autres noms, don Juan ?

HERNANI

Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS

Non, l'empereur.

DOÑA SOL, se relevant.

Grand Dieu !

DON CARLOS, la montrant à Hernani.

Duc, voilà ton épouse.

HERNANI, les yeux au ciel, et doña Sol dans ses bras.

Juste Dieu !

DON CARLOS, à don Ruy Gomez.

Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais. Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ, sombre.

Ce n'est pas ma noblesse [1].

HERNANI, regardant doña Sol avec amour et la tenant embrassée.

Oh ! ma haine s'en va !

Il jette son poignard.

DON RUY GOMEZ, à part, les regardant tous deux.

Eclaterai-je ? oh, non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur. Pas un cri. L'on rirait.

DOÑA SOL, dans les bras d'Hernani.

O mon duc !

HERNANI

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DOÑA SOL

O bonheur !

DON CARLOS, à part, la main dans sa poitrine.

Eteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !

[1] Don Ruy Gomez, malgré son grand âge, aime sa nièce doña Sol et aurait voulu l'épouser.

Laisse régner l'esprit, que longtemps tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas!
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

L'œil fixé sur sa bannière.

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
A la place du cœur il n'a qu'un écusson.

HERNANI

Ah! vous êtes César!

DON CARLOS, à Hernani.

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.

Montrant Doña Sol.

Il est digne aussi d'elle.
— A genoux, duc!

Hernani s'agenouille, Don Carlos détache sa toison d'or[1] et la lui passe au cou.

Reçois ce collier.

Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.

Sois fidèle!
Par saint Etienne, duc, je te fais chevalier.

Il le relève et l'embrasse.

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime!
Ah! tu vas être heureux; moi, je suis empereur.

Aux conjurés.

Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne!
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.
Ce n'est pas vainement qu'à Charles premier, roi,
L'empereur Charles-Quint succède, et qu'une loi
Change, aux yeux de l'Europe, orpheline éplorée,
L'altesse catholique en majesté sacrée.

Les conjurés tombent à genoux.

LES CONJURÉS

Gloire à Carlos!

[1] Il s'agit ici de la décoration (collier) de la Toison d'or ou la Toison, ordre de chevalerie institué en 1420 par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour défendre la foi. Chaque membre jurait d'exposer sa vie, comme les Argonautes, qui risquèrent la leur pour conquérir la Toison d'or. Le roi d'Espagne est le chef de l'ordre, en sa qualité de duc de Bourgogne.

DON RUY GOMEZ, à don Carlos.

Moi seul je reste condamné.

DON CARLOS

Et moi !

DON RUY GOMEZ, à part.

Mais, comme lui, je n'ai point pardonné [1].

HERNANI

Qui donc nous change tous ainsi ?

TOUS, soldats, conjurés, seigneurs.

Vive Allemagne !

Honneur à Charles-Quint !

DON CARLOS, se tournant vers le tombeau.

Honneur à Charlemagne !

Laissez-nous seuls tous deux.

Tous sortent.

Scène V.

DON CARLOS, seul. Il s'incline devant le tombeau.

Es-tu content de moi ?
Ai-je bien dépouillé les misères du roi,
Charlemagne ? Empereur, suis-je bien un autre homme ?
Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome ?
Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher ?
Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
Dans ce sentier, semé de ruines vandales,
Que tu nous a battu de tes larges sandales ?
Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau ?
Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau ?
— Ah ! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
Le Danois à punir, le Saint-Père à payer,
Venise, Soliman, Luther, François premier,
Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des pièges, des écueils, des ennemis sans nombre,

[1] Le vieux duc, torturé par la jalousie, pense déjà à la vengeance qui termine la pièce, par la mort de Hernani et de Doña Sol.

Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois ;
Je t'ai crié : — Par où faut-il que je commence ?
Et tu m'as répondu : — Mon fils, par la clémence !

Poésies à lire de Victor Hugo, *Œuvres choisies illustrées* par Léopold Lacour, avec, une préface de Gustave Simon, Librairie Larousse, Paris, et, dans la collection des Œuvres complètes, *Odes et ballades* (1818-1828) ; *Les Orientales* (1829) ; *Les Feuilles d'automne* (1831) ; *Les Chants du crépuscule* (1835) ; *Les Voix intérieures* (1837) ; *Les Rayons et les Ombres* (1840) ; *Les Châtiments* (1853) ; *Les Contemplations* (1856) ; *La Légende des siècles* (1859-1873) ; *L'Année terrible* (1872) ; *L'Art d'être grand-père* (1877) ; *Le Pape* (1878) ; *La Pitié suprême* (1879) ; *Religions et religion* (1880) : *L'Ane* (1880) ; *Les Quatre vents de l'esprit* (1881) ; *Le Théâtre en liberté* (1884) ; *La Fin de Satan* (1886) ; *Toute la Lyre* (1888) ; *Dieu* (1891). — Entre ses dix drames, lire : *Cromwell* (1827) ; *Hernani* (1830) ; *Ruy Blas* (1838) ; *Les Burgraves* (1843) ; *Torquemada* (1883). — Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Pour la critique de ses œuvres, consulter principalement les ouvrages suivants : Sainte-Beuve, *Premiers lundis* (1827, 1829), et *Portraits contemporains* (1831-1835) ; *A.* Vinet, *Etudes sur la littérature française au XIX^e siècle ;* Swinburne, *A study of Victor Hugo*, Londres (1886) ; Leconte de Lisle, *Discours de réception à l'Académie* (1887) ; Ernest Dupuis, *Victor Hugo, l'homme et le poète* (1887) ; Emile Faguet, *XIX^e siècle* (1887) ; Paul Stapfer, *Racine et Victor Hugo* (1887) ; F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e siècle* (1893-1895) : M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique* (1889) ; L. Mabilleau, *Victor Hugo* (1893) ; Ch. Renouvier, *Victor Hugo, le poète* (1889-1893) ; *Victor Hugo, le philosophe* (1900) ; E. Rigal, *Victor Hugo, poète épique* (1900) ; P. et V. Glachant, *Un laboratoire dramatique. Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo* (1902) ; A. Guiard, *La fonction du poète. Etude sur Victor Hugo* (1910) ; Camille Pelletan, *Victor Hugo, homme politique* (1910) ; E. Bovet, *Lyrisme, Epopée, Drame* (1911), et les différents volumes de l'*Edition de l'Imprimerie nationale*, publiée par M. Gustave Simon, qui contient des variantes, fragments, ébauches, etc., avec des notices et des notes d'un très grand intérêt documentaire et littéraire.

ALFRED DE VIGNY

Né à Loches en 1797, mort à Paris en 1863.

Romantique de la première heure, Vigny peut paraître presque classique et très objectif à un lecteur superficiel ; pourtant il est, comme les autres poètes de l'école, un lyrique subjectif : ce sont ses sentiments, c'est sa pensée personnelle, qu'il a mis dans toutes ses œuvres, même dans celles qui ont un caractère biblique prononcé. Seulement, il a donné à ses sentiments une forme très générale et les a fondus, en quelque sorte, dans un symbolisme transcendental. Poète philosophique par excellence, penseur très profond, Vigny avait une conception absolument pessimiste de la vie ; il la considérait comme une sorte de condamnation au malheur. Il souffrit cruellement de cette désespérance. Son *Journal d'un poète*, publié après sa mort, nous a livré le secret des amères et hautaines pensées qui assombrirent son existence. Gentilhomme, noble et fier, c'est dans le stoïcisme qu'il chercha un refuge contre la dure fatalité de la vie ; cela le conduisit à aimer l'homme, cette victime de l'implacable nature, et, ainsi, après un long détour, il se rapprocha du christianisme, dont sa

philosophie première semble le contre-pied. Il écrivit, non par besoin d'épanchement, car il était d'une hautaine réserve, mais parce qu'il crut à la pensée comme manifestation suprême de la personnalité humaine. En le lisant, on songe au mot de Pascal, auquel il ressemble du reste par certains côtés : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un *roseau pensant*... Travaillons donc à bien penser, voilà le principe de la morale ». Tout cela se trouve dans ses poèmes, que déparent malheureusement parfois les faiblesses du style ; sauf dans sa prose, Vigny est un artiste assez inégal, surtout si on le compare à l'impeccable versificateur auquel le romantisme doit sa langue.

Moïse[1].

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébo[2] gravissant la montagne,
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup d'œil.
Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent ;
Puis au delà des monts que ses regards parcourent,
S'étend tout Galaad, Ephraïm, Manassé,
Dont le pays fertile à sa droite est placé ;
Vers le Midi, Juda, grand et stérile, étale
Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
Couronné d'oliviers, se montre Nephtali ;
Dans les plaines de fleurs, magnifiques et calmes,
Jéricho[3] s'aperçoit, c'est la ville des palmes ;
Et prolongeant ses bois, des plaines de Phogor,
Le lentisque touffu s'étend jusqu'à Ségor.
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit ; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis vers le haut du mont il reprend son chemin.

[1] Extrait des *Poèmes antiques et modernes*. Comparez cette pièce avec le texte biblique. Ecrite en 1822, elle renferme une des conceptions pessimistes de Vigny. D'après lui, le génie est un don fatal qui isole l'homme parmi ses semblables et le condamne au malheur. Rapprocher cela de la conception de *Chatterton*. Voir page 65, dans le Ier volume de cet ouvrage (dernière édition).

[2] Montagne du pays de Moab, à l'est de la Judée, peut-être le Djebel-Neba d'aujourd'hui.

[3] Aujourd'hui *Erihâ* ; dans le récit biblique, Josué en fit tomber les murailles au son des trompettes des Lévites, Ce n'est aujourd'hui qu'un petit village. Les palmiers ne s'y trouvent plus.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon,
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables
Et balance sa perle au sommet des érables.
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur des autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré,
Et les fils de Lévi[1], s'élevant sur la foule,
Tel qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du Roi des Rois.

Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.
Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise,
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb[2] jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?

[1] Troisième fils de Jacob; la tribu d'Israël à laquelle il donna son nom fournissait les ministres de l'autel ou *lévites*.

[2] Mont de l'Arabie Pétrée, que les écrivains hébreux placent dans la presqu'île de Sinaï. C'est là que Dieu apparut à Moïse, d'après la tradition biblique.

Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois;
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
La mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

Hélas! je sais aussi tous les secrets des cieux,
Et vous m'avez prêté la force de vos yeux.
Je commande à la nuit de déchirer ses voiles;
Ma bouche par leur nom a compté les étoiles,
Et, dès qu'au firmament mon geste l'appela,
Chacune s'est hâtée en disant! « Me voilà. »
J'impose mes deux mains sur le front des nuages
Pour tarir dans leurs flancs la source des orages,
J'engloutis les cités sous les sables mouvants;
Je renverse les monts sous les ailes des vents;
Mon pied infatigable est plus fort que l'espace;
Le fleuve aux grandes eaux se range quand je passe,
Et la voix de la mer se tait devant ma voix.
Lorsque mon peuple souffre, ou qu'il lui faut des lois,
J'élève mes regards, votre esprit me visite;
La terre alors chancelle et le soleil hésite.
Vos anges sont jaloux et m'admirent entre eux.
Et cependant, Seigneur, je ne suis pas heureux;
Vous m'avez fait vieillir puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : « Il nous est étranger; »
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme [1].
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir;
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,

[1] On remarquera quelle profondeur de pensée il y a dans ce vers comme dans toute cette pièce.

Et j'ai dit dans mon cœur : « Que vouloir à présent ?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche.
L'orage est dans ma voix, l'éclair est dans ma bouche ;
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux.
O Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre ! »

Or, le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux ;
Car, s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs, aveuglant les regards,
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse.
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué [1] s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Le cor [2].

I

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagne d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées,

[1] Successeur de Moïse ; c'est lui qui conquit la terre de Chanaan, laquelle devint la Palestine.

[2] Ce poème composé en 1825, est comme la paraphrase très originale du fond de la *Chanson de Roland*, le plus ancien poème français, écrit au XI[e] siècle, mais dont le manuscrit complet n'a été retrouvé qu'en 1837, à Oxford, par un savant français, Francisque Michel. Vigny était officier quand il composa, à Pau, en présence des Pyrénées, cette poésie d'un patriotisme si noble et qui rend si bien la grandeur épique de Roland. Dans l'histoire, la bataille de Roncevaux est une escarmouche sans importance ; la légende en a fait un des épisodes les plus remarquables de la lutte des Francs contre les Sarrasins, en Espagne.

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons!
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans un chute immense,
Son éternelle plainte aux chants de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée!

II

Tous les preux étaient morts, mais aucun n'avait fui.
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique sur les monts l'entoure et tremble encore.
« Roland, tu vas mourir, rends-toi, criait le More[1];

» Tous tes pairs sont couchés dans les eaux des torrents. »
Il rugit comme un tigre, et dit : « Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées.

— Rends-toi donc, répond-il, ou meurs, car les voilà. »
Et du plus haut des monts un grand rocher roula.
Il bondit, il roula jusqu'au fond de l'abîme,
Et de ses pins, dans l'onde, il vint briser la cime.

« Merci, cria Roland; tu m'as fait un chemin. »
Et, jusqu'au pied des monts le roulant d'une main,
Sur le roc affermi comme un géant s'élance,
Et, prête à fuir, l'armée à ce seul pas balance.

[1] Le Sarrasin, le musulman, venu de la Mauritanie (nord de l'Afrique).

III

Tranquilles cependant, Charlemagne[1] et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.
A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argélès se montraient les vallées.

L'armée applaudissait. Le luth du troubadour
S'accordait pour chanter les saules de l'Adour ;
Le vin français coulait dans la coupe étrangère ;
Le soldat, en riant, parlait à la bergère.

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi
Qui marchait revêtu de housses violettes,
Turpin disait, tenant les saintes amulettes :.

« Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu ;
Suspendez votre marche ; il ne faut tenter Dieu.
Par Monsieur saint Denis, certes ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

» Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor. »
Ici l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné, se jetant en arrière,
Suspend du destrier[2] la marche aventurière.

« Entendez-vous ? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,
Répondit l'archevêque, ou la voix étouffée
Du nain vert Obéron[3], qui parle avec sa fée. »

Et l'empereur poursuit ; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage de cieux.
Il craint la trahison, et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

« Malheur ! c'est mon neveu ! malheur ! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers, repassons la montagne !
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne ! »

[1] Charlemagne revenait en France après avoir vaincu les Sarrasins ; dans l'histoire, son arrière-garde, commandée par Roland, fut défaite non par les Mores, mais par les Basques en 778.

[2] Cheval de bataille au moyen âge. Le palefroi était le cheval de parade.

[3] Roi des Elfes ou génies de l'air dans la mythologie scandinave et dans les romans du moyen âge. Il a servi de thème à Shakespeare, à Wieland et à Weber.

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux;
L'écume les blanchit; sous leurs pieds, Roncevaux [1]
Des feux mourants du jour à peine se colore,
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More.

« Turpin, n'as tu rien vu dans le fond du torrent?
— J'y vois deux chevaliers : l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort, dans sa main, élève un cor d'ivoire,
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois. »
Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

L'implacable nature [2].

Eva, qui donc es-tu? Sais-tu bien ta nature?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même,
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme!
Compagne délicate! Eva! sais-tu pourquoi?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
— L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques [3]
Ton regard redoutable à l'égal de la mort;
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides...
— Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

[1] Col des Pyrénées occidentales, dans la Navarre ; on y voit le rocher que Roland aurait fendu en voulant briser son épée et qu'on appelle « la brèche de Roland ».

[2] Ce morceau est la troisième partie de la pièce intitulée : *La Maison du berger*, dans *Les Destinées* (1843-1854). En 1899, quand j'ai fait paraître la première édition de cette chrestomathie, j'avais hésité à lui donner ce titre : *L'implacable nature;* j'ai vu depuis que quelques auteurs ont reproduit la pièce en adoptant mon titre, d'où j'ai conclu qu'il était bien choisi.

[3] Allusion au *Cantique des Cantiques* de Salomon.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui;
Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme... Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs des tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole,
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Eva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature [1];
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

[1] Une face de la philosophie du poète ressort très bien de ces vers où il a mis à la fois sa haine de la nature cruelle et son amour pour la créature passagère qui, seule, peut consoler un peu d'après lui.

Elle me dit : « Je suis l'impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs;
Mes marches d'émeraude et mes parvis d'albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n'entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

» Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J'ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

» Avant vous, j'étais belle et toujours parfumée,
J'abandonnais au vent mes cheveux tout entiers,
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée,
Sur l'axe harmonieux des divins balanciers.
Après vous, traversant l'espace où tout s'élance,
J'irai seule et sereine, en un chaste silence,
Je fendrai l'air du front et de mes seins altiers. »

C'est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois,
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
« Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois. »

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,
Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;

Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front?
Viens du paisible seuil de la maison roulante
Vois ceux qui sont passés et ceux qui passeront.
Tous les tableaux humains qu'un esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte,
Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
Sur cette terre ingrate où les morts ont passé;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure ou tout est sombre,
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane [1] au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé.

La mort du loup [2].

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon
Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes [3],
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avions traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
Et le pas suspendu. — Ni le bois ni la plaine
Ne poussaient un soupir dans les airs; seulement
La girouette [4] en deuil criait au firmament;
Car le vent, élevé, bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,

[1] Diane, en grec Artémis, était appelée aussi Phœbé; elle personnifiait la lune; c'était la déesse de la chasteté.

[2] Extrait des *Destinées*, composé en 1843. C'est l'exposé saisissant du stoïcisme noblement hautain du poète.

[3] Contrée située au sud-ouest de la France; elle forme le département du même nom. Elle est caractérisée par des dunes ou collines de sable qu'on a fixées en y plantant, non des sapins proprement dit, mais des pins maritimes.

[4] En allemand, *Wetterfahne;* en anglais, *weathercock;* en italien, *banderuola.*

Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant; bientôt,
Lui que jamais ici on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient.
Et je vois au-delà quatre formes légères
Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées,
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris;
Alors il a saisi, dans sa gorge brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors et puis il nous regarde :
Les couteaux lui restaient aux flancs jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.

Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en lêchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa louve et ses fils, qui tous trois,
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.
Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux !
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
— Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur !
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Œuvres à lire de Vigny (Delagrave, éditeur : *Poésies complètes* (1822-1854), dont une partie, *Les Destinées*, n'a été publiée qu'en 1863. Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de la *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1826-1835) et *Nouveaux lundis* (1864) ; Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1867) ; E. Faguet, *XIXe siècle ;* M. Guyau, *L'art au point de vue sociologique ;* F. Brunetière, *Essais sur la littérature contemporaine* (1891) et *l'Evolution de la poésie lyrique* (1893) ; Maurice Paléologue, *Alfred de Vigny* (1891) ; Dorison, *Alfred de Vigny, poète philosophe* (1892) ; Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps* (1902) ; F. Hémon, *Alfred de Vigny* (1905) ; Ernest Dupuy, *Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire* (1910) ; Emile Lauvrière, *Alfred de Vigny, sa vie et son œuvre* (1910) ; Baldensperger, *A. de Vigny* (1912).

ALFRED DE MUSSET

Né et mort à Paris, 1810-1857.

Quand parurent, en 1829, ses premières poésies, c'était un enfant gâté, mondain, léger, avide de plaisir et quelque peu libertin. Sa fraîcheur d'imagination, sa fantaisie piquante, son ironie légère, sa gaminerie un peu débridée et la pointe de mélancolie, qui perçait déjà dans ses œuvres, annonçaient un poète original, mais nullement un grand poète. Après 1833, il connut la passion déçue, la douleur amère, la désespérance profonde; c'est alors que son génie poétique s'exprima dans des œuvres où éclatèrent son admirable sensibilité et la puissance de son lyrisme. Il est le poète par excellence de l'amour et de la douleur. Sa vie fut en somme banale et absurde, puisqu'il chercha dans l'ivresse l'oubli de ses souffrances; mais, du moins, en comprit-il lui-même la folie et le profond néant. Des incidents, en somme assez vulgaires, de son existence manquée, il tira d'admirables thèmes élégiaques, parce que sa douleur était très sincère et que son génie l'emporta d'un coup d'aile dans ces régions où l'âme se transfigure au souffle de la haute poésie. Dans ses *Nuits*, ce n'est plus son propre cœur qu'il nous montre, saignant et désespéré, c'est le cœur de l'homme même, aux orageuses années de la jeunesse, pendant cette aurore incertaine de la vie, traversée souvent de tant de déceptions et de souffrances. Musset fut doublement le poète de la jeunesse, car à trente ans il avait produit presque toutes ses œuvres; ensuite il fut comme un bel arbre précoce dont la sève s'est épuisée. Dans le romantisme, il représente surtout l'élégie lyrique en ce qu'elle a de plus poignant et de plus vrai.

Ballade à la lune[1].

C'était, dans la nuit brune,
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un *i*.

Lune, quel esprit sombre
Promène au bout d'un fil,
Dans l'ombre,
Ta face et ton profil?

Es-tu l'œil du ciel borgne?
Quel chérubin cafard
Nous lorgne
Sous ton masque blafard?

[1] **Extrait** des *Premières Poésies* (1829-1835). — Cette pièce, d'une fantaisie un peu gamine, eut un grand succès dans le Cénacle romantique; elle fut pour Musset l'aurore de la gloire.

N'es-tu rien qu'une boule ?
Qu'un grand faucheux [1] bien gras
Qui roule
Sans pattes et sans bras ?

Es-tu, je t'en soupçonne,
Le vieux cadran de fer
Qui sonne
L'heure aux damnés d'enfer ?

Sur ton front qui voyage.
Ce soir ont-ils compté
Quel âge
A leur éternité ?

Est-ce un ver qui te ronge,
Quand ton disque noirci
S'allonge
En croissant rétréci ?

Qui t'avait éborgnée
L'autre nuit ? T'étais-tu
Cognée
A quelque arbre pointu ?

Car tu vins, pâle et morne,
Coller sur mes carreaux
Ta corne,
A travers les barreaux.

Va, lune moribonde,
Le beau corps de Phœbé
La blonde
Dans la mer est tombé.

Tu n'en es que la face,
Et déjà, tout ridé,
S'efface
Ton front dépossédé.

Rends-nous la chasseresse,
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal !

[1] Grosse araignée à pattes longues et velues.

Oh ! sous le vert platane,
Sous les frais coudriers,
Diane [1],
Et ses grands lévriers !

Le chevreau noir qui doute,
Pendu sur un rocher,
L'écoute,
L'écoute s'approcher.

Et, suivant leurs curées,
Par les vaux, par les blés,
Les prées [2],
Les chiens s'en sont allés.

Oh ! le soir, dans la brise,
Phœbé, sœur d'Apollo,
Surprise,
A l'ombre, un pied dans l'eau !

Phœbé qui, la nuit close,
Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Lune, en notre mémoire,
De tes belles amours [3]
L'histoire
T'embellira toujours.

Et toujours rajeunie,
Tu seras du passant
Bénie,
Pleine lune ou croissant.

T'aimera le vieux pâtre,
Seul, tandis qu'à ton front
D'albâtre
Les dogues aboieront.

[1] Diane, Phœbé ou Artémis, présidait aussi à la chasse. (Voir page 96.)

[2] Les *prairies*, mot archaïque, pour *prés*. *Prée* (féminin) représente le pluriel latin *prata*, tandis que *pré* (masculin) représente le singulier *pratum*.

[3] Allusion à l'amour que Diane aurait éprouvé pour le berger Endymion.

T'aimera le pilote
Dans son grand bâtiment
Qui flotte
Sous le clair firmament!

Et la fillette preste
Qui passe le buisson,
Pied leste
En chantant sa chanson.

Comme un ours à la chaîne,
Toujours sous tes yeux bleus.
Se traîne
L'Océan montueux.

Et qu'il vente ou qu'il neige,
Moi-même, chaque soir,
Que fais-je,
Venant ici m'asseoir?

Je viens voir à la brune [1],
Sur le clocher jauni,
La lune,
Comme un point sur un *i*.

L'Etoile de l'amour [2].

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne, et les vents sont calmés.
La forêt, qui frémit, pleure sur la bruyère;
Le phalène doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

[1] Le moment du jour où il commence à faire *brun*. En anglais, *the dusk*; en allemand, *die Abenddämmerung*; en italien, *il crepuscolo*.

[2] Extrait du poème intitulé *Le Saule*, dans les *Premières poésies*.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la Nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit, —
Etoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?
Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête; —
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux!

Le sujet de cette poésie, d'une sentimentalité si pénétrante, a été traité antérieurement à Musset, d'ailleurs d'une manière assez plate, par Marie-Joseph Chénier, mais celui-ci l'avait lui-même emprunté à l'*Ossian* de Macpherson, dont Musset s'est inspiré directement. Voici la pièce de Chénier :

Etoile de la nuit, dont la tête brillante
Sort du nuage épais qui rembrunit les cieux;
Astre qui, parcourant ta route étincelante,
Imprimes sur l'azur tes pas silencieux,
Que regardes-tu dans la plaine?
Le vent du jour retient son orageuse haleine;
On entend s'éloigner le fracas du torrent;
Au pied du roc le flot tombe expirant;
Les insectes du soir font distinguer à peine

Un monotone et léger bruit:
Belle compagne de la nuit,
Que regardes-tu dans la plaine?
Mais déjà sur le bord des cieux
En souriant tes feux s'abaissent;
Autour de toi les flots se pressent,
Baignent et mollement caressent
Tes cheveux blonds et radieux.

Voici maintenant la traduction du poétique passage d'Ossian, dont Musset, dans sa nouvelle *Frédéric et Bernerette*, a dit lui-même s'être inspiré; il se trouve au commencement du poème intitulé *Les chants de Selma :*

« Blanche étoile, chaste regard de la nuit, diamant lumineux au front d'azur du crépuscule, que vois-tu dans la plaine? Les bruits du jour ont cessé; les vents se taisent; l'écho du torrent semble s'évanouir; les vagues, aplanies, rampent au pied des rochers; les moucherons, voltigeant parmi les parfums du soir, remplissent de bourdonnements le silence des airs. Etoile brillante, que vois-tu dans la plaine? Mais déjà ta douce lueur descend peu à peu sur les bords de l'horizon. Les flots de la mer s'entr'ouvrent pour te recevoir et baigner, ô fille du ciel, ta chevelure argentée!

Adieu, étoile silencieuse; que le feu de mon génie s'allume à ta place[1]. »

[1] Sur *Ossian*, voir le 1er volume (Prosateurs) de cette Chrestomathie, note 2, page 20.

Le langage du cœur [1].

J'aime surtout les vers, cette langue immortelle.
C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas;
Mais je l'aime à la rage. Elle a cela pour elle
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, — qu'elle est limpide et belle,
Que le monde l'entend, et ne la parle pas.

Eh bien! sachez-le donc, vous qui voulez sans cesse
Mettre votre scalpel dans un couteau de bois;
Vous qui cherchez l'auteur à de certains endroits,
Comme un amant heureux cherche, dans son ivresse,
Sur un billet d'amour les pleurs de sa maîtresse,
Et rêve, en le lisant, aux doux sons de sa voix;

Sachez-le, — c'est le cœur qui parle et qui soupire
Lorsque la main écrit, — c'est le cœur qui se fond;
C'est le cœur qui s'étend, se découvre et respire,
Comme un gai pèlerin sur le sommet d'un mont.
Et puissiez-vous trouver, quand vous en voudrez rire,
A dépecer nos vers, le plaisir qu'ils nous font!

Qu'importe leur valeur? La muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant;
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.
Mordez et croassez, corbeaux, battez de l'aile;
Le poète est au ciel, et lorsqu'en vous poussant
Il vous y fait monter, c'est qu'il en redescend.

Allez, — exercez-vous, — débrouillez la quenouille,
Essoufflez-vous à faire un bœuf d'une grenouille;
Avant de lire un livre, et de dire : « J'y crois! »
Analysez la plaie, et fourrez-y les doigts;
Il faudra de tout temps que l'incrédule y fouille,
Pour savoir si son Christ est monté sur la croix [2].

Eh! depuis quand un livre est-il donc autre chose
Que le rêve d'un jour qu'on raconte un instant;
Un oiseau qui gazouille et s'envole; — une rose
Qu'on respire et qu'on jette, et qui meurt en tombant; —
Un ami qu'on aborde, avec lequel on cause,
Moitié lui répondant, et moitié l'écoutant?

[1] Extrait du poème intitulé *Namouna* (1832), dans les *Premières poésies*. Ce fragment nous montre le Musset à la fois sentimental et railleur d'avant 1835.

[2] Allusion à saint Thomas, l'un des douze apôtres, qui doutait de la résurrection du Christ.

Aujourd'hui, par exemple, il plaît à ma cervelle
De rimer en sixains le conte que voici.
Va-t-on le maltraiter et lui chercher querelle ?
Est-ce sa faute, à lui, si je l'écris ainsi ?
Byron [1], me direz-vous, m'a servi de modèle.
Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pulci ? [2]

Lisez les Italiens, vous verrez s'il les vole.
Rien n'appartient à rien, tout appartient à tous.
Il faut être ignorant comme un maître d'école
Pour se flatter de dire une seule parole
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Ah ! pauvre Laforêt [3] qui ne savais pas lire,
Quels vigoureux soufflets ton nom seul a donnés
Au peuple travailleur des discuteurs damnés !
Molière t'écoutait lorsqu'il venait d'écrire.
Quels mépris des humains dans le simple et gros rire
Dont tu lui baptisais ses hardis nouveau-nés !

Il ne te lisait pas, dit-on, les vers d'Alceste [4] ;
Si je les avais faits, je te les aurais lus.
L'esprit et les bons mots auraient été perdus ;
Mais les meilleurs accords de l'instrument céleste
Seraient allés au cœur comme ils en sont venus.
J'aurais dit aux bavards du siècle : « A vous le reste. »

Pourquoi donc les amants veillent-ils nuit et jour ?
Pourquoi donc le poète aime-t-il sa souffrance ?
Que demandent-ils donc tous les deux en retour ?
Une larme, ô mon Dieu, voilà leur récompense ;
Voilà pour eux le ciel, la gloire et l'éloquence,
Et par là le génie est semblable à l'amour.

La désespérance moderne [5].

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;

[1] Voir plus haut page 20.

[2] Il y a eu trois poètes italiens de ce nom (trois frères) ; il s'agit ici du second frère, Luigi Pulci (1432-1484), auteur du célèbre poème chevaleresque *Morgante Maggiore*, à la fois épique et bouffon.

[3] La servante de Molière, le génial auteur comique du XVII[e] siècle (1622-1673).

[4] Principal personnage du *Misanthrope* de Molière (1666).

[5] Extrait des *Poésies nouvelles* (1833). — Musset a eu, au milieu de ses doutes et de ses souffrances, le regret de la foi perdue ; il a éloquemment exprimé ce sentiment et son admiration pour le christianisme consolateur.

Où Vénus Astarté [1], fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux?
Regrettez-vous le temps où les Nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les Faunes [2] indolents couchés dans les roseaux;
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse [3];
Où du nord au midi, sur la création,
Hercule [4] promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion;
Où les Sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée;
Où tout était heureux excepté Prométhée [5],
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui?
— Et quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,
Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du Nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul.

Regrettez-vous le temps où d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité;
Où sous la main du Christ, tout venait de renaître;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,

[1] Vénus Astarté ou Aphrodite, née de l'écume de la mer, déesse de la beauté et de l'amour, mère de Cupidon (en grec Eros) ou l'Amour.

[2] Les nymphes étaient des déesses secondaires, qui symbolisaient le charme de la nature. Les faunes ou sylvains, ou plutôt les satyres, symbolisaient les forces brutales.

[3] Jeune homme d'une grande beauté qui vit son image dans une source et en devint amoureux; il mourut de mélancolie et fut changé en fleur.

[4] Hercule, en grec Héraclès, demi-dieu célèbre pour les douze travaux qu'il accomplit. Il symbolisait la force et le devoir.

[5] Le plus célèbre des Titans; il forma un homme avec du limon et déroba une parcelle du feu du ciel pour l'animer. Jupiter le fit clouer sur le Caucase où un vautour devait lui ronger les entrailles indéfiniment. Hercule tua le vautour et délivra Promethée.

Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre [1]
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés?
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient des bras sans tache et blancs comme le lait;
Où la Vie était jeune, — où la mort espérait?

O Christ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ! à ta parole sainte;
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés.
Les clous de Golgotha [2] te soutiennent à peine;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé :
Ta gloire est morte, ô Christ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé!

Eh bien! qu'il soit permis d'en baiser la poussière,
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi!
Oh! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie!
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira?

[1] Il s'agit ici des célèbres cathédrales de Cologne, de Strasbourg, de Paris et de Rome.

[2] Le Golgotha ou le Calvaire est la colline près de Jérusalem, où Jésus fut crucifié.

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance,
Nous attendons autant, nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur pour entr'ouvrir nos tombes?
Où donc le vieux saint Paul[1] haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins?
Où donc est le Cénacle?[2] Où donc les Catacombes?[3]
Avec qui marche donc l'auréole de feu?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine?
Qui de nous, qui de nous va devenir un Dieu?
La Terre est aussi vieille, aussi dégénérée,
Elle branle une tête aussi désespérée
Que lorsque Jean[4] parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère[5];
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne[6] est au bout du sang de ses enfants;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Une bonne fortune[7].

C'est un fait reconnu, qu'une bonne fortune
Est un sujet divin pour un in-octavo.

[1] Juif qui, touché de la grâce sur le chemin de Damas, se convertit au christianisme et devint l'apôtre des Gentils; il fut décapité à Rome sous Néron. C'est lui qui a contribué le plus à propager le christianisme.

[2] Salle à manger où Jésus fit le repas dont la commémoration est devenue l'Eucharistie chez les catholiques et la Cène chez les protestants.

[3] Souterrain près de Rome où les premiers chrétiens persécutés pratiquaient leur culte.

[4] Il s'agit ici, non de l'apôtre, auteur du 4e évangile d'après les historiens catholiques, mais de Jean-Baptiste, que les traditions évangéliques représentent comme le précurseur de Jésus. Il fut décapité en l'an 30 par ordre d'Hérode.

[5] Claude, l'un des plus mauvais empereurs, de 41 à 54. Il fut empoisonné par Agrippine, mère de Néron. Tibère, second empereur romain (14-87), célèbre par ses cruautés.

[6] Saturne ou Kronos, ayant obtenu de son frère Titan la faveur de régner à sa place, lui promit en échange de faire périr toute sa postérité mâle. Il symbolise le Temps qui consume sans relâche les années.

[7] Cette pièce, extraite des *Poésies nouvelles*, a été écrite en 1834; elle fait voir une autre face du talent poétique de Musset: son badinage à la fois ironique et sentimental et sa fantaisie charmante.

Ainsi donc, bravement, je vais en conter une :
Le scandale est de mode; il se relie en veau.
C'est un goût naturel, qui va jusqu'à la lune ;
Depuis Endymion [1], on sait ce qu'elle vaut.

Ce qu'on fait maintenant, on le dit ; et la cause
En est bien excusable : on fait si peu de chose !
Mais, si peu qu'il ait fait, chacun trouve à son gré
De le voir par écrit dûment enregistré ;
Chacun sait aujourd'hui quand il fait de la prose [2],
Le siècle est, à vrai dire, un mandarin lettré.

Il faut en convenir, l'antique Modestie
Faisait bâiller son monde, et nous n'y tenions plus.
Grâce à Dieu, pour New-York elle est enfin partie ;
C'était un vieux rameau de l'arbre de la vie :
Et tant de pauvres gens, d'ailleurs, s'y sont pendus,
Qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait les bras rompus.

Le scandale, au contraire, a cela d'admirable,
Qu'étant vieux comme Hérode, il est toujours nouveau ;
Que voilà cinq mille ans qu'on le trouve adorable :
Toujours frais, toujours gai, vrai Tithon [3] de la Fable,
Que l'Aurore, au lever, rend plus jeune et plus beau,
Et que Vénus, le soir, endort dans un berceau.

Apprenez donc, lecteur, que je viens d'Allemagne.
Vous savez, en été, comme on s'ennuie ici ;
En outre, pour mon compte, ayant quelque souci,
Je m'en fus prendre à Bade [4] un semblant de campagne.
(Bade est un parc anglais fait sur une montagne,
Ayant quelque rapport avec Montmorency [5].)

Vers le mois de juillet, quiconque a de l'usage
Et porte du respect au boulevard de Gand [6],

Endymion, berger de Carie, que Diane aima.

[2] Allusion au *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, qui « *pendant quarante ans avait fait de la prose* sans le savoir. »

[3] Prince troyen, frère de Priam. Il fut aimé par l'Aurore, qui demanda à Jupiter de le rendre immortel ; mais elle avait oublié de demander en même temps l'éternelle jeunesse, et Tithon fut tellement cassé que la vie devint un supplice pour lui. A sa prière, il fut changé en cigale.

[4] Bade ou Baden-Baden, ville du grand-duché de ce nom ; la maison de jeu dont parle Musset n'y existe plus.

[5] Petite ville de Seine-et-Oise ; près de là est l'Ermitage, où mourut Rousseau.

[6] Le boulevard des mondains élégants et de la haute société d'alors.

Sait que le vrai bon ton ordonne absolument
A tout être créé possédant équipage
De se précipiter sur ce petit village,
Et de s'y bousculer impitoyablement.

Les dames de Paris savent par la gazette
Que l'air de Bade est noble et parfaitement sain.
Comme on va chez Herbault faire un peu de toilette,
On fait de la santé là-bas ; c'est une emplette :
Des roses au visage, et de la neige au sein ;
Ce qui n'est défendu par aucun médecin.

Bien entendu, d'ailleurs, que le but du voyage
Est de prendre les eaux ; c'est un compte réglé.
D'eaux, je n'en ai point vu lorsque j'y suis allé ;
Mais qu'on en puisse voir, je n'en mets rien en gage ;
Je crois même, en honneur, que l'eau du voisinage
A, quand on l'examine, un petit goût salé.

Or, comme on a dansé tout l'hiver, on est lasse ;
On accourt donc à Bade avec l'intention
De n'y pas soupçonner l'ombre d'un violon.
Mais dès qu'il y fait nuit, que voulez-vous qu'on fasse?
Personne au Vieux Château, personne à la Terrasse ;
On entre à la maison de Conversation.

Cette maison se trouve être un gros bloc fossile,
Bâti de vive force à grands coups de moellon ;
C'est comme un temple grec, tout recouvert en tuile,
Une espèce de grange avec un péristyle,
Je ne sais quoi d'informe et n'ayant pas de nom :
Comme un grenier à foin, bâtard du Parthénon.

J'ignore vers quel temps Belzébuth[1] l'a construite.
Peut-être est-ce un mammouth du règne minéral.
Je la prendrais plutôt pour quelque aérolithe,
Tombé un jour de pluie, au temps du carnaval.
Quoi qu'il en soit du moins, les flancs de l'animal
Sont construits tout à point pour l'âme qui l'habite.

Cette âme, c'est le jeu[2] ; mettez bas le chapeau ;
Vous qui venez ici, mettez bas l'espérance.

[1] Le prince des démons, l'inspirateur du mal.

[2] Cette description du jeu et des malheurs qu'il entraîne est saisissante de vérité et de force.

Derrière ces piliers, dans cette salle immense,
S'étale un tapis vert, sur lequel se balance
Un grand lustre blafard au bout d'un oripeau
Que dispute à la nuit une pourpre en lambeau.

Là, du soir au matin, roule le grand *peut-être*,
Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui.
Un bal est à deux pas ; à travers la fenêtre,
On le voit çà et là bondir et disparaître
Comme un chevreau lascif qu'une abeille poursuit.

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence,
Au son des instruments, leurs mots mystérieux ;
Tout est joie et chansons ; la roulette [1] commence :
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et, ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt Noire,
Leurs bâtons à la main, entrer dans ce réduit :
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit ;

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sur les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la Destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux !

Dirai-je qu'ils perdaient ? Hélas ! ce n'était guères
C'était bien vite fait de leur vider les mains.
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains,
Qui s'en va sans poser le pied sur les chemins.

Ils couraient, ils partaient, tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.

[1] En anglais, *the rolly-polly ;* en allemand, *das Roulette ;* en italien, *la rollina.*

Ces mains vides, ces mains qui labouraient la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons[1] les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau !

O toi, Père immortel, dont le Fils s'est fait homme,
Si jamais ton jour vient, Dieu juste, ô Dieu vengeur !...
J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme.
Revenons à mon fait : tout chemin mène à Rome.
Ces pauvres paysans (pardonne-moi, lecteur),
Ces pauvres paysans, je les ai sur le cœur.

Me voici donc à Bade : et vous pensez, sans doute,
Puisque j'ai commencé par vous parler du jeu,
Que j'eus pour premier soin d'y perdre quelque peu.
Vous ne vous trompez pas, je vous en fais l'aveu.
De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,

De même, dans ma bourse, il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu.
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge[2] : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense.

Ma poche est comme une île escarpée et sans bords[3],
On n'y saurait rentrer quand on en est dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide :
Entraînement funeste et d'autant plus perfide,
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,

[1] En allemand, *im Finstern ;* en italien, *tentoni* ; en anglais, *irresolutely.*

[2] Personnage comique du roman de Rabelais *Pantagruel.* Pour se venger du marchand Dindenault qui l'avait insulté, il acheta et jeta à la mer l'un des moutons que celui-ci transportait dans un navire ; aussitôt tous les autres moutons, par esprit d'imitation, stupidement se jetèrent dans les flots à la suite du premier. Musset paraît ici n'avoir qu'un vague souvenir de cet épisode comique.

[3] Paraphrase ironique d'un vers de Boileau : « *L'honneur* est comme une île escarpée et sans bord. »

Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais, dans mon âme, aux héros d'Ossian [1].
Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
Il tressaillit en moi des phrases de roman.

. . . . . .

Comme j'en étais là de mon raisonnement,
Enfoncé jusqu'au cou dans cette rêverie,
Une bonne passa, qui tenait un enfant.
Je crus m'apercevoir que le pauvre innocent
Avait dans ses grands yeux quelque mélancolie.
Ayant toujours aimé cet âge à la folie,

Et ne pouvant souffrir de le voir maltraité,
Je fus à la rencontre, et m'enquis de la bonne
Quel motif de colère ou de sévérité
Avait du chérubin dérobé la gaîté.
« Quoi qu'il ait fait d'abord, je veux qu'on lui pardonne,
Lui dis-je, et ce qu'il veut, je veux qu'on le lui donne. »

(C'est mon opinion de gâter les enfants.)
Le marmot [2] là-dessus, m'accueillant d'un sourire,
D'abord à me répondre hésita quelque temps ;
Puis il tendit la main et finit par me dire :
« Qu'il n'avait pas de quoi donner aux mendiants. »
Le ton dont il le dit, je ne peux pas l'écrire.

Mais vous savez, lecteur, que j'étais ruiné ;
J'avais encor, je crois, deux écus dans ma bourse ;
C'était, en vérité, mon unique ressource,
La seule goutte d'eau qui restât dans la source,
Le seul verre de vin pour mon prochain dîné ;
Je les tirai bien vite, et je les lui donnai.

Il les prit sans façon, et s'en fut de la sorte.
A quelques jours de là, comme j'étais au lit,
La Fortune [3] en passant, vint frapper à ma porte.
Je reçus de Paris une somme assez forte,

[1] Voir Chrestomathie du XIXe siècle (prosateurs), page 20.

[2] En italien, *il bambino;* en anglais, *the marmoset;* en allemand, *der Bube* ou *die Bübin.*

[3] Dans la Mythologie grecque, la Fortune est la déesse qui distribue les biens, la richesse et la pauvreté Elle est représentée le pied sur une roue qui tourne rapidement; de là l'expression « la roue a tourné », pour indiquer un changement complet dans le sort de quelqu'un.

Et très heureusement il me vint à l'esprit
De payer l'hôtelier qui m'avait fait crédit.

Mon marmot cependant se trouvait une fille,
Anglaise de naissance et de bonne famille.
Or, la veille du jour fixé pour mon départ,
Je vins à rencontrer sa mère par hasard.
C'était au bal. — Au bal il faut bien qu'on babille
Je fis donc pour le mieux mon métier de bavard.

Une goutte de lait dans la plaine éthérée
Tomba, dit-on, jadis, du haut du firmament.
La Nuit [1], qui sur son char passait en ce moment,
Vit ce pâle sillon [2] sur sa mer azurée,
Et, secouant les plis de sa robe nacrée,
Fit au ruisseau céleste un lit de diamant.

Les Grecs, enfants gâtés des Filles de Mémoire [3],
De miel et d'ambroisie ont doré cette histoire,
Mais j'en veux dire un point qui fut ignoré d'eux :
C'est que, lorsque Junon [4] vit son beau sein d'ivoire
En un fleuve de lait changer ainsi les cieux,
Elle eut peur tout à coup du souverain des dieux.

Elle voulut poser ses mains sur sa poitrine ;
Et, sentant ruisseler sa mamelle divine,
Pour épargner l'Olympe, elle se détourna ;
Le soleil était loin, la terre était voisine ;
Sur notre pauvre argile une goutte en tomba ;
Tout ce que nous aimons nous est venu de là.

C'était un bel enfant que cette jeune mère ;
Un véritable enfant, — et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet
Avant d'y retrouver une perle aussi chère ;
En vérité, lecteur, pour faire son portrait,
Je ne peux mieux trouver qu'une goutte de lait.

[1] La mère du Sommeil et de la Mort ; elle était représentée enveloppée d'un voile semé d'étoiles.

[2] *La voie lactée*, bande blanchâtre, formée d'une immense multitude d'étoiles très petites, qui traverse le ciel du N.-E. au S.-O. Au XVIII[e] siècle on l'appelait *Galaxie*.

[3] Les neuf Muses, filles de Mnémosyne ou Mémoire, qui présidaient aux arts, aux lettres et aux sciences.

[4] En grec Héra, femme de Jupiter, reine des dieux de l'Olympe et déesse de la maternité. Elle fut touchée par Hercule enfant et le nourrit un jour de son lait ; c'est alors que quelques gouttes tombèrent dans le ciel.

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil.
Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie;
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas! à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

Nous causâmes longtemps, elle était simple et bonne,
Ne sachant pas le mal, elle faisait le bien;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser, je lui donnai le mien;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant, après la contredanse,
Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense;
Pour votre dernier jour il faut jouer un peu. »

Elle me fit asseoir avec un doux sourire.
Je ne sais quel caprice alors la conseilla :
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là. »
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor;
Je partais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Quand je rentrai chez moi, je vis cette richesse,
Je me souvins alors de ce jour de détresse
Où j'avais à l'enfant donné mes deux écus.
C'était par charité : je les croyais perdus.
De Celui qui voit tout je compris la sagesse :
Là mère, ce soir-là, me les avait rendus.

Lecteur, si je n'ai pas la mémoire égarée,
t'ai promis, je crois, en commençant ceci,

Une bonne fortune ; elle finit ainsi.
Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée ;
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.

Lucie [1].

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle ;
Elle penchait la tête, et sur son clavecin
Laissait, tout en rêvant, flotter sa blanche main.
Ce n'était qu'un murmure : on eût dit les coups d'aile
D'un zéphyr éloigné glissant sur des roseaux,
Et craignant en passant d'éveiller les oiseaux.
Les tièdes voluptés des nuits mélancoliques
Sortaient autour de nous du calice des fleurs.
Les marronniers du parc et les chênes antiques
Se berçaient doucement sous leurs rameaux en pleurs.
Nous écoutions la nuit ; la croisée entr'ouverte
Laissait venir à nous les parfums du printemps ;
Les vents étaient muets, la plaine était déserte ;
Nous étions seuls, pensifs, et nous avions quinze ans.
Je regardais Lucie. — Elle était pâle et blonde.
Jamais deux yeux plus doux n'ont du ciel le plus pur
Sondé la profondeur et réfléchi l'azur.
Sa beauté m'enivrait ; je n'aimais qu'elle au monde ;
Mais je croyais l'aimer comme on aime une sœur,
Tant ce qui venait d'elle était plein de pudeur !
Nous nous tûmes longtemps ; ma main touchait la sienne,
Je regardais rêver son front triste et charmant,
Et je sentais dans l'âme, à chaque mouvement,
Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
Jeunesse de visage et jeunesse de cœur.

[1] Écrit en 1835. Voici une des plus douces élégies de la poésie française et peut-être la plus touchante.

La lune, se levant dans un ciel sans nuage,
D'un long réseau d'argent tout à coup l'inonda.
Elle vit dans mes yeux resplendir son image;
Son sourire semblait d'un ange : elle chanta.

Fille de la douleur, Harmonie! Harmonie!
Langue que pour l'amour inventa le génie!
Qui nous vint d'Italie, et qui lui vint des cieux!
Douce langue du cœur, la seule où la pensée,
Cette vierge craintive et d'une ombre offensée,
Passe en gardant son voile et sans craindre les yeux!
Qui sait ce qu'un enfant peut entendre et peut dire
Dans tes soupirs divins, nés de l'air qu'il respire,
Tristes comme son cœur et doux comme sa voix?
On surprend un regard, une larme qui coule;
Le reste est un mystère ignoré de la foule,
Comme celui des flots, de la nuit et des bois!

Nous étions seuls, pensifs; je regardais Lucie.
L'écho de sa romance en nous semblait frémir.
Elle appuya sur moi sa tête appesantie.
Sentais-tu dans ton cœur Desdémona [1] gémir,
Pauvre enfant? Tu pleurais; sur ta bouche adorée
Tu laissas tristement mes lèvres se poser,
Et ce fut ta douleur qui reçut mon baiser.
Telle je t'embrassai, froide et décolorée,
Telle, deux mois après, tu fus mise au tombeau;
Telle, ô ma chaste fleur! tu t'es évanouie.
Ta mort fut un sourire aussi doux que ta vie,
Et tu fus rapportée à Dieu dans ton berceau.

Doux mystère du toit que l'innocence habite,
Chansons, rêves d'amour, rires, propos d'enfant,
Et toi, charme inconnu dont rien ne se défend,
Qui fit hésiter Faust [2] au seuil de Marguerite,
Candeur des premiers jours, qu'êtes-vous devenus?
Paix profonde à ton âme, enfant! à ta mémoire!
Adieu! ta blanche main sur le clavier d'ivoire,
Durant les nuits d'été, ne voltigera plus...

[1] Héroïne de Shakespeare dans son célèbre drame *Othello*. Au IV[e] acte, Desdémona, qui a le pressentiment de sa mort, chante la mélancolique *Romance du Saule*, triste comme un gémissement. Musset veut dire ici que Lucie sent dans son cœur la mélancolie de Desdémona avant sa mort.

[2] Héros du célèbre poème de Goethe. Au moment d'entrer chez Marguerite qu'il aime, mais qui mourra à cause de lui déshonorée, il sent comme un remords avant le crime.

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière [1].
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

La nuit de mai [2].

LA MUSE

Poète, prends ton luth et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

LE POÈTE

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là-bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE

Poète, prends ton luth; la nuit sur la pelouse
Balance le zéphir dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Ecoute! tout se tait; songe à ta bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir : l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

[1] Le vœu du poète a été exaucé; un saule ombrage son tombeau, au cimetière du Père Lachaise, à Paris.

[2] Cette pièce (1835) passe pour le chef-d'œuvre de Musset; elle est comme la transposition sublime de sa tristesse personnelle en un hymne à la douleur sacrée, génératrice de poésie.

LE POÈTE

Pourquoi mon cœur bat-il si vite ?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite
Dont je me sens épouvanté ?
Ne frappe-t-on pas à ma porte ?
Pourquoi ma lampe à demi-morte
M'éblouit-elle de clarté ?
Dieu puissant ! tout mon corps frissonne.
Qui vient ? qui m'appelle ? — Personne.
Je suis seul ; c'est l'heure qui sonne ;
O solitude ! ô pauvreté !

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet ; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant ! regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aile,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras ?
Ah ! je t'ai consolé d'une amère souffrance !
Hélas ! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.
Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance ;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse ! est-ce toi ?
O ma fleur ! ô mon immortelle !
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi !
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur !
Et je sens, dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE

Poète, prends ton luth ; c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux,
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi descends du haut des cieux,

Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge, quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens, chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées;
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Eveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls, l'univers est à nous.
Voici la verte Ecosse et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux,
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa, la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion [1] changeant;
Et le bleu Titarèse [2], et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux, où le cygne se mire,
La blanche Oloossone [3] à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre! »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?

[1] Montagne de la Thessalie, qui décrit à travers la péninsule de Magnésie une ligne variée de croupes boisées et de mamelons chauves du plus bel aspect. Dans la mythologie, c'est la montagne qui servait de retraite aux centaures et sur laquelle les géants entassèrent l'Ossa et l'Olympe pour escalader le ciel.

[2] Affluent du Penée, fleuve de la Thessalie qui traverse la délicieuse vallée de Tempé avant de se jeter dans le golfe de Salonique.

[3] Oloossone, aujourd'hui Elassona, sur l'un des bras du Titarèse, non loin de l'Olympe.

Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie ?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés ?
La biche le regarde ; elle pleure et supplie ;
Sa bruyère l'attend ; ses faons sont nouveau-nés ;
Il se baisse, il l'égorge, il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière ?
Elle écoute en tremblant, dans l'écho du pilier,
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours ;
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours ?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie ?
L'homme de Waterloo nous dira-t-il sa vie,
Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains ?
Clouerons-nous au poteau [1] d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient, tout grelottant [2] d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali ?
Prends ton luth ! prends ton luth ! je ne peux plus me taire ;
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter ; je vais quitter la terre.
Une larme de toi ! Dieu m'écoute ; il est temps.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine ;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.

[1] Allusion aux condamnés, qu'on exposait autrefois à la risée publique, attachés à un poteau.

[2] De grelotter. En allemand, *vor Kälte zittern* ; en anglais, *to shiver* ; en italien, *tremare di freddo*.

Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque [1] sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne,
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais, pour en être atteint, ne crois pas, ô poète!
Que ta voix ici-bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur :
L'Océan était vide et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur,
Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.

[1] Le sens de ce vers est incompréhensible; si le vent d'automne se nourrit de pleurs, ce n'est pas *jusque*, mais *surtout* sur un tombeau où les vivants pleurent les morts.

Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant ;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps,
Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur,
Leurs déclamations sont comme des épées :
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant,
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE

O Muse ! spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

Sonnet [1].

Non, quand bien même une amère souffrance
Dans ce cœur mort pourrait se ranimer ;
Non, quand bien même une fleur d'espérance
Sur mon chemin pourrait encor germer ;

Quand la pudeur, la grâce et l'innocence
Viendraient en toi me plaindre et me charmer,
Non, chère enfant, si belle d'ignorance,
Je ne saurais, je n'oserais t'aimer.

[1] Extrait des *Poésies nouvelles* (1836-1852).

Un jour pourtant il faudra qu'il te vienne,
L'instant suprême où l'univers n'est rien.
De mon respect alors qu'il te souvienne!

Tu trouveras, dans la joie ou la peine,
Ma triste main pour soutenir la tienne,
Mon triste cœur pour écouter le tien.

Tristesse [1].

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaîté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Œuvres à lire de Musset : dans ses *Poésies complètes*, *Les Nuits*, *L'Espoir en Dieu*, *A la Malibran*, *Souvenir* (1835-1841), *Pages choisies de Musset*, par Paul Sirven; autre édition, par Jean Giraud; *Les chefs-d'œuvre lyriques de Musset*, par Auguste Dorchain. Pour ses œuvres en prose, voir le 1er volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. I; *Portraits contemporains* (1833, 1836, 1840); Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1884); E. Faguet, *XIXe siècle :* M. Guvau. *L'Art au point de vue sociologique* (1889); Arvède Barine, *Alfred de Musset* (1893); F. Brunetière, *l'Evolution de la poésie lyrique* (1895); Léon Séché, *Etude d'histoire romantique*, A. *de Musset, l'Homme et l'œuvre*; F. Hémon, *Alfred de Musset.*

SAINTE BEUVE (Charles-Augustin)

Né à Boulogne-sur-Mer en 1804, mort à Paris en 1869.

Critique remarquable, Sainte-Beuve a été aussi un poète de grande valeur, inférieur sans doute aux écrivains précédents, mais d'une originalité réelle. Dans l'école romantique, à laquelle il se rattache par ses vers, il représente la poésie intime et discrète, d'une mélancolie douce, un peu

[1] Ce sonnet, écrit en 1840, est comme le chant du cygne du poète; son génie allait mourir alors et il se survécut dans les années suivantes.

terre à terre, pleine de pensée d'ailleurs et capable de s'élever jusqu'à la haute méditation. Son talent poétique rappelle celui des lakistes [1] anglais qu'il a pris plaisir à paraphraser dans ses œuvres. Le critique, chez lui, tua le poète ; à partir de 1839, il ne publia plus de vers.

Confidence [2].

Jeune, avide, inconnu, j'ai désiré la gloire,
J'ai voulu quelque éclat à mon front ennobli ;
Puis quand j'eus obtenu plus que je n'osais croire,
J'ai soudain demandé l'oubli.

J'ai fait, pour regagner l'obscurité première,
Le contraire des forts et des cœurs glorieux :
Je me suis tu longtemps, j'ai caché la bannière
Qu'appelaient déjà bien des yeux.

J'ai fui mon nom redit et le bruit déjà proche,
Aussi prompt, je crois bien, qu'un autre, aux jours passés,
Que voulaient faire évêque Aquilée, Antioche [3],
Fuyait les peuples empressés.

J'ai fui du nid qu'on guette et du buisson qui chante ;
J'ai laissé mon sentier de peur qu'on le connût ;
Et dans la foule entré, dans la poudre mouvante,
L'un de tous, j'ai payé tribut.

Et ce n'est plus qu'au soir, dans la lande secrète,
Sous les rares croissants, qu'au verger désiré,
A l'ermitage en fleurs, Vaucluse [4] du poète,
J'ai repris le rêve sacré.

Trompant l'œil curieux, le passant qui m'effraie,
Qui, dès qu'il sait sa route à quelque frais réduit,
Passe auprès chaque fois, et secouant la haie,
Réclame, comme un droit, son fruit ;

[1] Poètes romantiques ainsi nommés parce que la plupart d'entre eux, Coleridge, Southey et Wordsworth, ont passé une partie de leur vie sur les bords des poétiques lacs du nord-ouest de l'Angleterre.

[2] Extrait des *Poésies de Joseph Delorme* (1829), le premier recueil de vers du poète, précédé d'une *Vie de Joseph Delorme* où Sainte-Beuve, sous ce nom d'emprunt, a expliqué la période romantique de sa propre vie. Comparer cette pièce, d'une nuance si délicate, avec le *Lac* de Lamartine, p. 47.

[3] Aquilée, petite ville d'Austro-Hongrie, près du golfe de Trieste. Dans l'antiquité, c'était une ville romaine de 100 000 habitants. — Antioche, ville de Syrie, sur le fleuve Oronte, qui joua un grand rôle dans l'histoire. C'est là que fut fondée la première église chrétienne parmi les gentils ; et saint Paul y prêcha avec succès la nouvelle doctrine.

[4] Allusion à la célèbre *fontaine de Vaucluse*, près d'Avignon, qui inspira le grand poète italien Pétrarque.

Non pas au moins, non pas qu'entre tous il vous aime,
Non qu'il vive des sucs arrosés de vos pleurs;
Car au détour de là, tous fruits, les moindres même,
Lui sont aussi bons ou meilleurs.

Or, si j'étais ainsi, quand par pudeur pour elle
La Muse me vouait aux seuls échos des bois,
Qu'est-ce donc à présent qu'un tendre amour s'y mêle
Et qu'un nom tremble dans ma voix?

O sainte Poésie, intime, et qu'il faut taire,
Belle aujourd'hui pour une..., un jour pour quelques-uns,
Mon secret devant tous, mon orgueil solitaire,
Amour, a doublé tes parfums!

Aussi je viens à toi, mais plus timide encore,
De moi laissant au monde un spectre sans chanson,
Une ombre qui sourit : l'âme a suivi l'aurore
Et se referme en son buisson.

Au loin l'air retentit; l'orme superbe expose
Mille prix disputés à ses rameaux pendants;
Le buisson s'épaissit d'une fleur longtemps close,
Qui ne se penche qu'en dedans.

Hélas! et bien souvent en vain elle se penche,
Car Celle qui devait à temps la respirer,
Craintive, ne vient pas, et la rose trop blanche
Aura passé sans enivrer.

Poésie odorante, immobile et pâlie!
Berceau tout d'épaisseur, et d'ombre, et de gazon!
Blancheur que nul zéphyr n'essuie et ne déplie!
Rosée où ne boit nul rayon!

Oh! puisse-t-il un jour, si chéri dans son ombre,
Berceau qui nous aura, tous deux si peu reçus,
Sous ses rameaux baissés, toujours clos au grand nombre,
Mais des vrais amants aperçus.

Puisse-t-il immortel, dans sa fleur encor rare,
Peindre aux tendres heureux nos noms avec honneur,
Et par nos chants si doux sous le sort qui sépare,
Leur dire d'aimer leur bonheur!

Le bonheur [1].

Oh ! que la vie est longue aux longs jours de l'été,
Et que le temps y pèse à mon cœur attristé !
Lorsque midi surtout a versé sa lumière,
Que ce n'est que chaleur et soleil et poussière ;
Quand il n'est plus matin et que j'attends le soir,
Vers trois heures, souvent, j'aime à vous aller voir ;
Et là vous trouvant seule, ô mère et chaste épouse,
Et vos enfants au loin épars sur la pelouse,
Et votre époux absent ou sorti pour rêver,
J'entre pourtant ; et vous, belle et sans vous lever,
Me dites de m'asseoir ; nous causons ; je commence
A vous ouvrir mon cœur, ma nuit, mon vide immense,
Ma jeunesse déjà dévorée à moitié,
Et vous me répondez par des mots d'amitié ;
Puis revenant à vous, vous si noble et si pure,
Vous que, dès le berceau, l'amoureuse nature
Dans ses secrets desseins avait formée exprès
Plus fraîche que la vigne au bord d'un antre frais,
Douce comme un parfum et comme une harmonie,
Fleur qui deviez fleurir sous les pas du génie,
Nous parlons de vous-même et du bonheur humain,
Comme une ombre, d'en haut, couvrant votre chemin,
De vos enfants bénis que la joie environne,
De l'époux, votre orgueil, votre illustre couronne ;
Et quand vous avez bien de vos félicités
Epuisé le récit, alors vous ajoutez,
Triste, et tournant au ciel votre noire prunelle :
« Hélas ! non, il n'est point ici-bas de mortelle
Qui se puisse avouer plus heureuse que moi ;
Mais à certains moments, et sans savoir pourquoi,
Il me prend des accès de soupirs et de larmes ;
Et plus autour de moi la vie épand ses charmes,
Et plus le monde est beau, plus le feuillage vert,
Plus le ciel bleu, l'air pur, le pré de fleurs couvert,

[1] Extrait des *Consolations* (1830). — Cette poésie si touchante et si noble est dédiée à Mme Victor Hugo et c'est d'elle que parle ici l'auteur. Sainte-Beuve était alors l'ami le plus intime du grand romantique, pour lequel il a exprimé d'une façon touchante la plus vive admiration. Plus tard, par une aberration inexplicable, il commit à son égard une vilaine action ; la désillusion cruelle qu'en éprouva Victor Hugo changea son caractère, jusqu'alors extrêmement confiant et généreux. Voir sur ce sujet l'article de Philippe Godet, *Victor Hugo intime, d'après sa correspondance* (*Gazette de Lausanne*, des 2 et 3 décembre 1896).

Plus mon époux aimant comme au premier bel âge,
Plus mes enfants joyeux et courant sous l'ombrage,
Plus la brise légère et n'osant soupirer,
Plus aussi je me sens le besoin de pleurer. »
C'est que même au delà des bonheurs qu'on envie
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ;
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué ;
C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe,
Renaît, meurt pour renaître enfin sur une tombe ;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus ;
Que ces enfants, objets de si chères tendresses,
En vivant oublieront vos pleurs et vos caresses ;
Que toute joie est sombre à qui veut la sonder,
Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
Le lac d'argent, paisible, au cours insaisissable,
On découvre sous l'eau de la boue et du sable.
Mais comme au lac profond et sur son limon noir
Le ciel se réfléchit, vaste et charmant à voir,
Et, déroulant d'en haut la splendeur de ses voiles,
Pour décorer l'abîme y sème les étoiles ;
Tel dans ce fond obscur de notre humble destin
Se révèle l'espoir de l'éternel matin,
Et quand sous l'œil de Dieu l'on s'est mis de bonne heure,
Quand on s'est fait une âme où la vertu demeure,
Quand, morts entre nos bras, les parents révérés
Tout bas nous ont bénis avec des mots sacrés,
Quand nos enfants, nourris d'une douceur austère,
Continueront le bien après nous sur la terre,
Quand un chaste devoir a réglé tous nos pas,
Alors on peut encore être heureux ici-bas ;
Aux instants de tristesse on peut d'un œil plus ferme
Envisager la vie et ses biens et leur terme,
Et ce grave penser, qui ramène au Seigneur,
Soutient l'âme, et console au milieu du bonheur.

Sonnet [1].

Nous étions deux enfants à passer notre enfance,
Mais elle si charmante et plus jeune que moi ;
Nous vivions d'une égale et mutuelle foi,
Et cette sœur aimable avait nom *Innocence.*

[1] Traduit de l'auteur anglais Charles Lamb extrait des *Notes et Sonnets* (1838).

Nous aurions tous les deux pleuré pour une absence,
Mais voilà qu'un matin l'Orgueil me prend : « Et Toi,
N'es-tu pas homme enfin ? » Il dit, et je le crois ;
Je me mêle à la foule, et l'air impur m'offense.

Ma jeune amie en pleurs s'enfuit à cet affront,
Cachant dans ses deux mains la rougeur de son front !
Je la perdis alors dans la forêt profonde.

O douce Bien-Aimée, où donc a-t-elle fui ?
Dites ! quel chaste Eden me la cache aujourd'hui ?
Que je la cherche encor, fût-elle au bout du monde !

Œuvres à lire de Sainte-Beuve (A. Lemerre, éditeur) : *Poésies de Joseph Delorme* (1829) ; *Les Consolations* (1830) ; *Pensées d'août* (1837). Pour ses œuvres en prose, voir 1er volume de la *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : J. Levallois, *Sainte-Beuve* (1872) ; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIXe siècle* (1893) ; Eugène Lintilhac, *Littérature française* (1894) ; Léon Séché, *Sainte-Beuve, son esprit, ses idées, ses mœurs* ; Michaut, *Sainte-Beuve avant les lundis*.

THÉOPHILE GAUTIER

Né à Tarbes en 1811, mort à Paris en 1872.

Comme prosateur, Théophile Gautier est un maître, qui a exercé sur la littérature descriptive une influence considérable : dans l'école romantique, c'est le peintre par excellence. Comme poète, il a une valeur bien moindre ; il lui a manqué les qualités essentielles : la sensibilité et l'imagination. Ses poésies lyriques sont froides, fatigantes ; aucun sentiment sérieux n'y est exprimé. La grande originalité de Gautier réside dans sa faculté d'artiste visuel : il a su voir et peindre en vers, comme en prose ; ses meilleurs poèmes, purement plastiques, sont des tableaux peints avec les lignes et les couleurs du style et, comme il l'a dit lui-même, « des transpositions d'art ». Dans ses dernières œuvres, où il a tout à fait abandonné le lyrisme romantique, pour peindre objectivement les choses extérieures, il marque la transition du romantisme à l'école parnassienne ; à cet égard il a été un précurseur.

Moyen âge [1].

Quand je vais poursuivant mes courses poétiques,
Je m'arrête surtout aux vieux châteaux gothiques ;
J'aime leurs toits d'ardoise aux reflets bleus et gris,
Aux faîtes couronnés d'arbustes rabougris,
Leurs pignons anguleux, leurs tourelles aiguës,
Dans les réseaux de plomb leurs vitres exiguës,

[1] Extrait des premières *Poésies* (1830-1832). — Comme tous les romantiques, Gautier a aimé le moyen âge, mais en artiste ; le côté mystique et légendaire de cette époque l'a peu frappé.

Légendes des vieux temps où les preux et les saints
Se groupent sous l'ogive en fantasques dessins ;
Avec ses minarets moresques, la chapelle
Dont la cloche qui tinte à la prière appelle.
J'aime leurs murs verdis par l'eau du ciel lavés,
Leurs cours où l'herbe croît à travers les pavés,
Au sommet des donjons leurs girouettes frêles
Que la blanche cigogne effleure de ses ailes ;
Leurs ponts-levis tremblants, leurs portails blasonnés,
De monstres, de griffons, bizarrement ornés,
Leurs larges escaliers aux marches colossales,
Leurs corridors sans fin et leurs immenses salles,
Où comme une voix faible erre et gémit le vent,
Où, recueilli dans moi, je m'égare, rêvant,
Paré de souvenirs d'amour et de féerie,
Le brillant moyen âge et la chevalerie.

La demoiselle [1].

Sur la bruyère arrosée
De rosée,
Sur le buisson d'églantier;
Sur les ombreuses futaies;
Sur les haies
Croissant au bord des sentiers;

Sur la modeste et petite
Marguerite,
Qui penche son front rêvant;
Sur le seigle, verte houle
Que déroule
Le caprice ailé du vent;

Sur les prés, sur la colline,
Qui s'incline
Vers le champ bariolé
De pittoresques guirlandes,
Sur les landes,
Sur le grand orme isolé ;

[1] Dans ce morceau, écrit en 1830, on peut voir que déjà Gautier est un pur virtuose du rythme poétique, qui cherche, non à exprimer des sentiments, mais à saisir des aspects, à broyer des couleurs, à faire de la poésie plastique. Pour l'étude du rythme de cette pièce, lire les *Orientales* de Hugo et les poètes de la *Pléiade*. — La demoiselle, un insecte, s'appelle aussi libellule.

La demoiselle se berce;
Et s'il perce
Dans la brume, au bord du ciel,
Un rayon d'or qui scintille,
Elle brille
Comme un regard d'Ariel [1].

Traversant près des charmilles,
Les familles
Des bourdonnants moucherons,
Elle se mêle à leur ronde
Vagabonde,
Et comme eux décrit des ronds.

Bientôt elle vole et joue
Sous la roue
Du jet d'eau qui, s'élançant
Dans les airs, retombe, roule
Et s'écoule
En un ruisseau bruissant.

Plus rapide que la brise,
Elle frise,
Dans son vol capricieux,
L'eau transparente où se mire
Et s'admire
Le saule au front soucieux;

Où, s'entr'ouvrant blancs et jaunes,
Près des aunes,
Les deux nénuphars en fleurs,
Au gré du flot qui gazouille
Et les mouille,
Etalent leurs deux couleurs;

Où se baigne le nuage,
Où voyage
Le ciel d'été souriant;
Où le soleil plonge, tremble,
Et ressemble
Au beau soleil d'Orient.

[1] **Esprit de l'air.** Ce personnage, tiré de la mythologie celtique et des romans du moyen âge, figure dans *La Tempête* de Shakespeare.

Et quand la grise hirondelle
Auprès d'elle
Passe, et ride à plis d'azur,
Dans sa chasse circulaire,
L'onde claire,
Elle s'enfuit d'un vol sûr.

Bois qui chantent, fraîches plaines
D'odeurs pleines,
Lacs de moire, coteaux bleus,
Ciel où le nuage passe,
Large espace,
Monts aux rochers anguleux :

Voilà l'immense domaine
Où promène
Ses caprices, fleur des airs,
La demoiselle nacrée,
Diaprée [1]
De reflets roses et verts.

Dans son étroite famille,
Quelle fille
N'a pas vingt fois souhaité,
Rêveuse, d'être comme elle
Demoiselle,
Demoiselle en liberté ?

Les colombes [2].

Sur le coteau, là-bas où sont les tombes,
Un beau palmier, comme un panache vert
Dresse sa tête, où le soir les colombes
Viennent nicher et se mettre à couvert.

Mais le matin elles quittent les branches :
Comme un collier qui s'égrène, on les voit
S'éparpiller dans l'air bleu, toutes blanches,
Et se poser plus loin sur quelque toit.

Mon âme est l'arbre où tous les soirs, comme elles,
De blancs essaims de folles visions
Tombent des cieux, en palpitant des ailes,
Pour s'envoler dès les premiers rayons.

[1] En allemand, *vielfarbig ;* en anglais, *diapered ;* en italien, *variopinto.*

[2] Extrait des *Poésies diverses* (1833-1838).

Ce que disent les hirondelles [1].

Déjà plus d'une feuille sèche
Parsème les gazons jaunis;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Hélas! les beaux jours sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor:
Le dahlia met sa cocarde
Et le souci sa toque d'or.

La pluie au bassin fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules:
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit « Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart!

» Tous les ans j'y vais et je niche
Aux métopes du Parthénon [2].
Mon nid bouche dans la corniche
Le trou d'un boulet de canon.»

L'autre : « J'ai ma petite chambre
A Smyrne, au plafond d'un café.
Les Hadjis [3] comptent leurs grains d'ambre
Sur le seuil, d'un rayon chauffé.

» J'entre et je sors, accoutumée
Aux blondes vapeurs des chibouchs,[4]
Et parmi des flots de fumée
Je rase turbans et tarbouchs [5].

[1] Extrait d'*Emaux et Camées* (1852), le chef-d'œuvre en vers de Gautier et l'ouvrage où l'on peut le mieux juger son talent de peintre rythmique.

[2] Temple de Minerve (Athéna), élevé par Périclès : il a été bombardé par les Vénitiens en guerre avec les Turcs en 1687; malgré cela, ses ruines sont encore merveilleuses.

[3] Tout musulman ayant fait le pélerinage de la Mecque prend ce titre qui veut dire *le pèlerin*. Les grains d'ambre sont les grains du chapelet mahométan.

[4] Ou *chibouque*, pipe turque à long tuyau.

[5] Bonnet turc de couleur rouge, à gland bleu

Celle-ci : « J'habite un triglyphe
Au fronton d'un temple, à Balbeck [1].
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

Celle-là : « Voici mon adresse :
Rhodes, [2] palais des chevaliers ;
Chaque hiver, ma tente s'y dresse
Au chapiteau des noirs piliers. »

La cinquième : « Je ferai halte,
Car l'âge m'alourdit un peu,
Aux blanches terrasses de Malte [3],
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La sixième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire [4], en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts. »

« A la seconde cataracte,
Fait la dernière, j'ai mon nid ;
J'en ai noté la place exacte,
Dans le pschent [5] d'un roi de granit. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essaim,
Plaines brunes, pics blancs, mers bleues
Brodant d'écume leur bassin ! »

Avec cris et battements d'aile,
Sur la moulure aux bords étroits,
Ainsi jasent les hirondelles,
Voyant venir la rouille aux bois.

[1] Ville de la Syrie, l'ancienne Héliopolis, célèbre par les superbes ruines du temple du soleil.

[2] Après la reprise de la Palestine par les musulmans, l'île de Rhodes fut occupée, de 1309 à 1522, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem qui y fondèrent un empire important. Ils en furent dépossédés par les Turcs.

[3] Ile fortifiée de la Méditerranée, jadis possession des célèbres chevaliers de Malte, elle appartient maintenant aux Anglais.

[4] Capitale de l'Egypte ; elle a de magnifiques mosquées. Les minarets sont les tours des mosquées, du haut desquelles le muezzin appelle les fidèles à la prière.

[5] Ornement d'architecture ou de statuaire figurant la couronne symbolique des pharaons.

Je comprends tout ce qu'elles disent,
Car le poète est un oiseau ;
Mais, captif, ses élans se brisent
Contre un invisible réseau !

Des ailes ! des ailes ! des ailes !
Comme dans le chant de Ruckert [1],
Pour voler là-bas, avec elles,
Au soleil d'or, au printemps vert !

Œuvres poétiques de Gautier (Charpentier, éditeur, Paris) : *Poésies*, deux volumes (1830-1872) ; *Emaux et Camées* (1852). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis* (1863) ; Emile Montégut, *Nos morts contemporains* (1865) ; E. Faguet, *XIXe siècle* (1887) ; Maurice Spronck, *les Artistes littéraires* (1889) ; Maxime du Camp, *Théophile Gautier* (1890) ; F. Brunetière, *l'Evolution de la poésie lyrique* (1893) ; Catulle Mendès, *Le mouvement poétique français de 1867 à 1900* ; Emile Bergerat, *Théophile Gautier* (1910) ; Léo Larguier, *Théophile Gautier* (1912).

AUGUSTE BARBIER

Né à Paris en 1805, mort à Nice en 1882.

Le célèbre auteur des *Iambes* est un poète secondaire si l'on envisage l'ensemble de ses poésies ; mais il a eu quelques inspirations de génie qui le classent au rang des plus grands. C'est un lyrique puissant, un satirique fougueux, d'une ardente éloquence, dont la mâle énergie produit un effet considérable. Ses vers, très inégaux de valeur, étincellent de beautés merveilleuses.

L'idole [2].

I

Allons, chauffeur, allons, du charbon, de la houille,
Du fer, du cuivre et de l'étain ;
Allons, à large pelle, à grands bras, plonge et fouille,
Nourris le brasier, vieux Vulcain [3] :

[1] Poète allemand (1789-1866), chef de l'école des *Orientalistes* qui, à la suite de Gœthe, tirèrent des poésies du sanscrit.

[2] Extrait des *Iambes* (1831). — C'est le chef-d'œuvre de Barbier. On remarquera que, presque seul, parmi les romantiques, ce dernier a eu la haine de Napoléon. Pressentant le mal que la légende napoléonienne ferait à la France en la grisant de chauvinisme impérialiste, il a eu le courage de saper l'Idole. Le rythme de ces vers, si original et si entraînant, a été emprunté par lui à André Chénier, qui le devait du reste à Ronsard ; mais il a su en tirer un meilleur parti. Remarquer la troisième partie de cette pièce.

[3] En grec, Héphaistos, Dieu du feu, dans la mythologie ; il avait installé dans les cavernes de l'Etna, des forges où il travaillait avec les géants, appelés cyclopes. L'auteur suppose ici qu'un fondeur va faire une statue de Napoléon ; il l'appelle Vulcain, par réminiscence classique.

Donne force pâture à l'avide fournaise ;
Car pour mettre ses dents en jeu,
Pour tordre et dévorer le métal qui lui pèse,
Il lui faut le palais en feu.
C'est bien, voici la flamme ardente, folle, immense,
Implacable et couleur de sang,
Qui tombe de la voûte, et l'assaut qui commence,
Chaque lingot se prend au flanc ;
Et ce ne sont que bonds, rugissements, délire,
Cuivre sur plomb et plomb sur fer ;
Tout s'allonge, se tord, s'embrasse et se déchire
Comme des damnés en enfer.
Enfin l'œuvre est finie, enfin la flamme est morte,
La fournaise fume et s'éteint,
L'airain bouillonne à flots ; chauffeur, ouvre la porte
Et laisse passer le hautain !
O fleuve impétueux, mugis et prends ta course,
Sors de ta loge, et d'un élan,
D'un seul bond lance-toi comme un flot de la source,
Comme une flamme du volcan !
La terre ouvre son sein à tes vagues de lave ;
Précipite en bloc ta fureur,
Dans le moule profond, bronze, descends esclave,
Tu vas remonter empereur.

II

Encor Napoléon ! encor sa grande image !
Ah ! que ce rude et dur guerrier
Nous a coûté de sang, de larmes et d'outrages
Pour quelques rameaux de laurier !
Ce fut un triste jour pour la France abattue,
Quand du haut de son piédestal,
Comme un voleur honteux, son antique statue
Pendit sous un chanvre brutal.
Alors on vit au pied de la haute colonne,
Courbé sous un câble grinçant,
L'étranger, au long bruit d'un hourra monotone,
Ebranler le bronze puissant ;
Et quand, sous mille efforts, la tête la première,
Le bloc superbe et souverain
Précipita sa chute, et sur la froide pierre
Roula son cadavre d'airain[1],

[1] Allusion au déboulonnement par les alliés, en 1814, de la statue de Napoléon qui couronnait la colonne Vendôme.

Le Hun, le Hun [1] stupide, à la peau sale et rance,
L'œil plein d'une basse fureur,
Aux rebords des ruisseaux, devant toute la France,
Traîna le front de l'empereur.
Ah! pour celui qui porte un cœur sous la mamelle,
Ce jour pèse comme un remords;
Au front de tout Français, c'est la tache éternelle
Qui ne s'en va qu'avec la mort.
J'ai vu l'invasion à l'ombre de nos marbres
Entasser ses lourds chariots;
Je l'ai vue arracher l'écorce de nos arbres,
Pour la jeter à ses chevaux;
J'ai vu l'homme du Nord, à la lèvre farouche,
Jusqu'au sang nous meurtrir la chair,
Nous manger notre pain, et jusque dans la bouche
S'en venir respirer notre air.
Eh bien! dans tous ces jours d'abaissement, de peine,
Pour tous ces outrages sans nom [2],
Je n'ai jamais chargé qu'un être de ma haine...
Sois maudit, ô Napoléon!

III

O Corse [3] à cheveux plats! que ta France était belle
Au grand soleil de messidor [4] !
C'était une cavale indomptable et rebelle,
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

[1] Le Hun, désigne ici le Russe, par allusion aux soldats de race asiatique qu'il y avait dans l'armée du tzar Alexandre Ier, chef de la coalition.

[2] La description de Barbier n'est pas exagérée : en 1814 et en 1815, les soldats russes, prussiens et autrichiens commirent d'horribles d'excès. En maints endroits, les paysans furent obligés d'abandonner leurs villages et de se réfugier dans les bois. Ces malheurs se voient dans la plupart des guerres.

[3] On sait que Napoléon naquit à Ajaccio, dans l'île de Corse, le 15 août 1769.

[4] Le mois des moissons (18 juin-19 juillet), le dixième du calendrier républicain.

Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
Ses reins si souples et dispos,
Dompteur audacieux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course, alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes;
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain,
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse;
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse;
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva : mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

IV

Maintenant tu renais de ta chute profonde :
Pareil à l'aigle radieux,
Tu reprends ton essor pour dominer le monde,
Ton image remonte aux cieux.
Napoléon n'est plus ce voleur de couronne,
Cet usurpateur effronté,
Qui serra sans pitié, sous les coussins du trône,
La gorge de la Liberté;

Ce triste et vieux forçat de la Sainte-Alliance [1],
Qui mourut sur un noir rocher,
Traînant comme un boulet l'image de la France
Sous le bâton de l'étranger ;
Non, non, Napoléon n'est plus souillé de fanges :
Grâce aux flatteurs mélodieux,
Aux poètes menteurs, aux sonneurs de louanges,
César est mis aux rang des dieux.
Son image reluit à toutes les murailles ;
Son nom dans tous les carrefours
Résonne incessamment, comme au fort des batailles
Il résonnait sur les tambours.
Puis, de ces hauts quartiers où le peuple foisonne,
Paris, comme un vieux pèlerin,
Redescend tous les jours au pied de la colonne
Abaisser son front souverain.
Et là, les bras chargés de palmes éphémères,
Inondant de bouquets de fleurs
Ce bronze que jamais ne regardent les mères,
Ce bronze grandi sous leurs pleurs,
En veste d'ouvrier, dans son ivresse folle,
Au bruit du fifre et du clairon,
Paris d'un pied joyeux danse la carmagnole [2],
Autour du grand Napoléon.

V

Ainsi, passez, passez, monarques débonnaires,
Doux pasteurs de l'humanité ;
Hommes sages, passez comme des fronts vulgaires
Sans reflet d'immortalité !
Du peuple, vainement, vous allégez la chaîne !
Vainement, tranquille troupeau,
Le peuple sur vos pas, sans sueur et sans peine,
S'achemine vers le tombeau :
Sitôt qu'à son déclin votre astre tutélaire
Epanche son dernier rayon,

[1] Pacte d'inspiration religieuse conclu par les souverains alliés, à Paris, après Waterloo, sur l'initiative d'Alexandre Ier de Russie. Elle avait pour but de constituer une union chrétienne entre les rois, pour faire régner la justice et prévenir la guerre ; malheureusement Metternich, le ministre de l'Autriche, la fit dévier de ce noble but et en fit un instrument de réaction aveugle contre les principes libéraux de la Révolution.

[2] La danse à la mode chez les révolutionnaires français. Ce nom, probablement d'origine italienne, vient de celui d'une veste qu'on portait alors.

Votre nom qui s'éteint sur le flot populaire
Trace à peine un léger sillon.
Passez, passez, pour vous point de haute statue :
Le peuple perdra votre nom ;
Car il ne se souvient que de l'homme qui tue
Avec le sabre ou le canon ;
Il n'aime que le bras qui dans les champs humides
Par milliers fait pourrir ses os ;
Il aime qui lui fait bâtir des Pyramides [1],
Porter des pierres sur le dos.

Œuvres à lire de Barbier : *Iambes et poèmes* (1831) ; *Il Pianto, Lazare* (1833) ; *Satires et poèmes* (1837) ; *Rimes héroïques* (1843) ; *Silves* (1864) ; *Satires* (1865). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II (1831) ; Mgr. Perraud, *Discours de réception à l'Académie française* (19 avril 1883) ; Lanson, *Histoire de la littérature française* (1893) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française depuis 1815*, tome II (1898).

DESBORDES-VALMORE (MARCELINE)

Née à Douai en 1786, morte à Paris en 1859.

Comme Musset, elle entra dans la vie du cœur par une cruelle souffrance. A 20 ans, après une enfance malheureuse, elle aima éperdument ; elle fut trahie et délaissée ; elle ne s'en consola jamais : toute sa vie saigna la blessure incurable du premier amour. Actrice distinguée, lorsqu'elle avait 31 ans, à l'âge où la femme dit adieu aux illusions romanesques, elle épousa un peu par raison le comédien Valmore, un homme de cœur, du reste, qui eut pour elle un grand amour. La maternité lui donna quelques doux sourires, car elle aima profondément ses enfants ; malheureusement son foyer fut sans cesse visité par la gêne la plus cruelle et elle connut toutes les humiliations de la pauvreté ; ses deux filles moururent encore jeunes ; elle semblait prédestinée au malheur. Sa triste vie se reflète dans ses œuvres poétiques : elle la chanta sous le coup de la souffrance, comme un oiseau blessé qui exhalerait sa plainte. Ses vers touchants sont d'une absolue sincérité ; c'est bien son âme, toute nue, qu'elle y a mise ; aucune trace de préoccupation livresque n'en dépare le lyrisme poignant. Les grands génies de la période romantique, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, Sainte-Beuve admiraient profondément cette femme exquise, en laquelle ils sentaient comme une sœur poétique, d'une admirable sensibilité. Un des meilleurs poètes de la génération suivante, Auguste Dorchain, l'a appelée «la grande inspirée française». Le public, au contraire, ne l'a jamais appréciée à sa valeur, probablement parce qu'elle est trop délicate pour la masse. Elle fut un poète lyrique vraiment rare. Il lui a manqué pour être de premier ordre, le grand art, qui donne aux jaillissements de l'âme la forme décisive. Comme Lamar-

[1] Les Pharaons d'Egypte dont les Pyramides étaient les tombeaux.

tine, à qui elle ressemble un peu, elle était toute poésie; mais dans la traduction de ses sentiments et de ses souffrances, sa langue la trahissait souvent. Elle ressemble à ces fleurs délicates à demi entr'ouvertes, qu'on devine merveilleusement belles, et qui évoluent pendant une floraison entière sans pouvoir s'épanouir. Dans les premières années du XX^me^ siècle, elle a eu cependant un renouveau de succès parmi les lettrés.

Les deux ramiers [1].

D'où venez-vous, couple triste et charmant?
Rien parmi nous ne vous appelle encore;
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
Et nul abri pour l'amoureux tourment;
Les blés frileux, cachant leurs fronts timides,
Comme les fleurs tremblent au vent du nord.
Le lierre seul couvre les murs humides,
Et l'hirondelle est toujours loin du port.

Vous deux, chassés par le malheur sans doute
Et consolés du malheur par l'amour,
Pour échapper à quelque noir vautour,
De l'orient vous avez fui la route.
Au toit prochain. je vous entends gémir;
Ah! vous souffrez... Je ne sais plus dormir!
Des vrais amants doux et discrets modèles,
J'ai vos douleurs. Que n'ai-je aussi vos ailes!
Je volerais sur votre humble rempart;
Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
En souvenir d'un malheureux que j'aime,
Du peu que j'ai vous offrir une part.

Il erre seul... et vous errez ensemble;
Dans vos baisers que votre exil est doux!
Le même sort vous frappe et vous rassemble;
Oh! que d'amants sont moins heureux que vous!
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre
De votre soif étancher les ardeurs;
Des cieux dorés où l'amour vous fit naître,
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
Que l'un de vous se hasarde à descendre!
Le plus hardi doit guider le plus tendre;

[1] Extrait des *Elégies* (1819-1833), la partie la plus touchante de ses œuvres. C'est là qu'elle a le mieux exprimé sa plaintive souffrance. — Dans cette pièce, elle parle de celui qui l'a délaissée, l'écrivain Henri de Latouche, et son âme, noblement généreuse, prie pour lui au lieu de le haïr.

D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur,
Pour un moment qu'il détache son cœur!
Voici du grain, voici de l'eau limpide,
Humble secours par mes mains répandu;
Il soutiendra votre destin timide,
Si tout un jour vous l'avez attendu!

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine
Semez vos dons à mon cher voyageur!
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur;
Que ma prière en tout lieu le devance!
Dieu! que pas un ne le nomme étranger!
Aidez son cœur à porter notre absence,
Et que parfois le temps lui soit léger!

L'Impossible[1].

Qui me rendra ces jours où la vie a des ailes
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,
Et lustrent son plumage ardé[2] par le soleil!

Ciel! un de ces fils d'or pour ourdir[3] ma journée,
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs!
Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,
Un rêve où je sois libre, enfant, à peine née!

Quand l'amour de ma mère était mon avenir;
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille;
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille;
Quand vivre était le ciel, ou s'en ressouvenir!

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme
Me palpitait heureuse, et de quoi? Je ne sais;
Quand toute la nature était parfum et flamme,
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... passés!

[1] Extrait des *Elégies* (1819-1833.)

[2] Brûlé, mot archaïque.

[3] Au sens propre, préparer le tissage; en allemand (au figuré). ***anspinnen;*** en anglais, *to contrive;* en italien, *ordire.*

Rêve d'une femme[1].

Veux-tu recommencer la vie,
Femme, dont le front va pâlir ?
Veux-tu l'enfance, encor suivie
D'anges enfants pour l'embellir?
Veux-tu les baisers de ta mère,
Echauffant tes jours au berceau!
— « Quoi ? mon doux Eden éphémère ?
Oh ! oui, mon Dieu! c'était si beau ! »

Sous la paternelle puissance
Veux-tu reprendre un calme essor,
Et dans des parfums d'innocence
Laisser épanouir ton sort ?
Veux-tu remonter le bel âge,
L'aile au vent comme un jeune oiseau?
— « Pourvu qu'il dure davantage,
Oh ! oui, mon Dieu! c'était si beau ! »

Veux-tu apprendre l'ignorance
Dans un livre à peine entr'ouvert?
Veux-tu ta plus vierge espérance,
Oublieuse aussi de l'hiver ?
Tes frais chemins et tes colombes,
Les veux-tu jeunes comme toi ?
— « Si mes chemins n'ont plus de tombes,
Oh ! oui, mon Dieu! rendez-les moi ! »

Reprends-donc de ta destinée
L'encens, la musique, les fleurs!
Et reviens, d'année en année,
Au temps qui change tout en pleurs;
Va retrouver l'amour, le même !
Lampe orageuse, allume-toi !
— « Retourner au monde où l'on aime ?...
O mon Sauveur! éteignez-moi ! »

Le salut aux morts[2].

J'aurai toujours une prière
Pour le petit cercueil passant,

[1] Extrait des *Elégies* (1833-1859.)
[2] Extrait des *Elégies* (1833-1859.)

Une larme pour l'humble bière
Qui dit : « Ton frère est là gisant! »
Et si je n'ai croix ni couronne,
Ni fleur, ni plus rien qui se donne,
J'aurai, sous peine d'un remords,
Le salut, doux peut-être aux morts!

Mort béni, la foule oppressive
Ne troublera plus ton sommeil!
Laisse-moi donc suivre pensive
Ton char qui se traîne au soleil.
Au fond du long rêve immobile,
Peut-être de ma voix débile
Le salut pieux descendra,
Et ta cendre tressaillira !

Peut-être qu'à mon insomnie,
Ton âme suspendue un soir,
De sa pénitence finie
Viendra respirer et s'asseoir;
Puis, ouvrant doucement la porte
Du séjour où Dieu la remporte,
Elle me dira : « Ne crains rien :
Les cieux sont grands; les morts sont bien! »

J'ai déjà tant d'âmes aimées
Sous ce lugubre vêtement!
Tant de guirlandes parfumées
Qui pendent au froid monument!
Par le souffle mortel atteintes,
Tant de jeunes bouches éteintes,
D'où mon nom sortait plein d'amour,
Et qui m'appelleront un jour!

L'oreiller d'une petite fille[1].

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi!
Quand on a peur des vents, du loup, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi.

[1] Desbordes-Valmore a très bien rendu la poésie enfantine, faite de petits riens charmants. Tout un livre de ses œuvres complètes est consacré aux enfants; on y voit une autre face de son âme exquise.

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère!
Maman, douce maman, cela me fait frémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien.
Seule dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien!

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu; c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière;
Donne encore un baiser, douce maman! Bonsoir!

Prière.

Dieu des enfants! le cœur d'une petite fille
Plein de prière, écoute, est ici sous mes mains;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins!

Laisse descendre, au soir, un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets, sous l'enfant perdu que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir!

L'enfant qui s'en va[1].

Nous qui portons les fruits sur la terre où nous sommes
Si fortes pour aimer, nous, faibles sœurs des hommes,
O mères, pourquoi donc les mettons-nous au jour,
Ces tendres fruits volés à notre ardent amour?
A peine ils sont à nous qu'on veut nous les reprendre.
O mères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre?
A trembler sous un maître, à n'oser par devoir,
Qu'une fois tous les ans demander à nous voir,
A détourner de nous leurs mémoires légères.
Alors que sauront-ils? Les langues étrangères,
Les vains soulèvements des peuples malheureux,
Et les fléaux humains toujours armés contre eux.

[1] Extrait d'une pièce intitulée *A mon fils*, dans le *Livre des mères*. Pour comprendre le sentiment touchant et un peu amer exprimé dans cette pièce, il faut se rappeler que les lycées français, où l'on élevait alors les enfants, ne contenaient guère que des internes, qui voyaient à peine leurs parents; c'étaient plutôt des casernes que des maisons d'éducation. Aujourd'hui il n'en est plus de même.

C'est donc beau? Mais le temps saurait les en instruire.
Candeur de mon enfant, on va bien vous détruire!
Quand je le reverrai, mon fils sera savant :
Il parlera latin! Hélas! mon pauvre enfant,
Moi je n'oserai plus peigner ta tête blonde.
Tu parleras latin! Ta science profonde
Ne pouvant avec moi suivre un long entretien,
Tu diras tout surpris : « Ma mère ne sait rien! »
Eh! que veux-tu! l'amour n'en sait pas davantage;
Ce maître conduit tout sans faire un grand tapage.
Il va! Tant que mes pieds pouvaient porter mes jours,
J'allais chercher partout, pour t'en combler toujours,
Les fruits qui font bondir ta jeune fantaisie.
C'est notre étude à nous, c'est notre poésie.
Et je versais ainsi quelques graves leçons
A ton doux cœur bercé par mes douces chansons.
N'était-ce pas assez pour nourrir ton jeune âge?
Car tu n'as pas dix ans, chère âme! Et c'est dommage,
Oui, je le dis, dommage et frayeur, et danger,
D'ouvrir tant de secrets à ton âge léger.

Le couronne effeuillée[1].

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon Père où revit toute fleur;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée :
Mon Père a des secrets pour vaincre la douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes :
« Regardez, j'ai souffert... » Il me regardera,
Et sous mon front chargé, sous mes pâleurs sans charmes,
Parce qu'il est mon Père, il me reconnaîtra.

Il dira : « C'est donc vous, chère âme désolée!
La terre manque-t-elle à vos pas égarés,
Chère âme, je suis Dieu; ne soyez pas troublée;
Voici votre maison, voici mon cœur, entrez! »

[1] Extrait des *Poésies inédites* (1860). — Desbordes-Valmore était croyante; dans ses œuvres, la foi humble de la chrétienne ajoute une note pénétrante et grave aux plaintes touchantes de la femme et de la mère. Elle a écrit cette pièce vers la fin de sa vie; le passé plein de larmes s'effaçait déjà dans un lointain obscur, et son âme, à l'horizon prochain, entrevoyait le port céleste.

O clémence! ô douceur! ô saint refuge! o Père!
Votre enfant qui pleurait, vous l'avez entendu!
Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère,
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Œuvres à lire (Lemerre, éditeur, Paris) : *Œuvres poétiques de Marceline Desbordes-Valmore* (1819-1859); *Poésies inédites*, publiées par Gustave Revilliod (1860); *Les chefs-d'œuvres lyriques de Marceline Desbordes-Valmore*, par Auguste Dorchain. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II; *Causeries du lundi*, t. XIV, et *Nouveaux lundis*, t. XII (1842, 1860); Emile Montégut, *Esquisses littéraires* (1893) ; Auguste Lacaussade, Préface des *Œuvres poétiques*; Benjamin Rivière, *Correspondance intime de Desbordes-Valmore* (1896); Arthur Pougin, *La jeunesse de Mme Desbordes-Valmore* (1898); J. Lemaître, *Les Contemporains*; 7e série; Lucien Descaves, *La vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore* J. Boulenger, *Marceline Desbordes-Valmore* (1909); Fortunat Strowski, *Desbordes-Valmore*, dans le *Correspondant* du 25 mai 1912.

BRIZEUX (AUGUSTE)

Né à Lorient en 1803, mort à Montpellier en 1858.

En dehors des grands courants littéraires, on voit s'épanouir un peu à l'écart, comme des fleurs délicates et rares, des poètes qu'on peut difficilement soumettre à une rigoureuse classification. Brizeux est un de ceux-là. Ayant écrit en pleine période romantique, il a subi quelque peu l'influence des maîtres de l'école, mais en gardant une originalité bien tranchée. C'est un lyrique délicat et tendre : il a chanté avec un charme pénétrant la poésie rustique et la foi naïve de sa province natale, la Bretagne. C'est un des meilleurs poètes provinciaux.

Le pays[1].

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église, où, tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère!
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas!
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, franche gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudissez sans pouvoir en sortir.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

[1] Extrait de *Marie* (1831), le premier poème et le chef-d'œuvre de l'auteur, idylle tendre et délicate, dans laquelle il a exprimé ses doux souvenirs d'enfance et la poésie intime de sa Bretagne.

Marie[1].

« Ouvre! c'est moi, Joseph! — Quoi ! si tard en voyage
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village ?
Bon Dieu ! seul et si tard dans le creux des chemins !
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël ! t'en souvient-il ? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche ?
— Ne ris pas! c'est Noël qui chez toi me conduit :
Je viens entendre encor la messe de minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée.
Ma jeune femme aussi. Car, depuis une année,
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi
Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre ! Approche!
Mélèn, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu ! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus, je ne les aurai pas.
Il en est quelques-uns, hélas! que je regrette;
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu !
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme!
Par un gai carillon enfin fut annoncé
L'office de Minuit. « Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel en traversant la lande,
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande!
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous ?
— Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous.
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu! gloire à Dieu dans son immensité!
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté!
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »
O vivants souvenirs ! La nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,

[1] Extrait du même poème. — Cette pièce résume assez bien la poésie de l'auteur, qui va de l'idylle familière jusqu'à l'enthousiasme lyrique, jaillissant du cœur du poète au souvenir de la petite patrie bien-aimée.

Les arbres, les buissons, les murs du presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine ; et courbant leurs fronts nus,
Les pieux assistants chantent l'enfant Jésus ;
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge ;
Je reconnais les saints ; la lampe, les deux croix ;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'évangile[1] et chantant à l'épître ;
Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu
Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
Je restais, comme une ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la Communion, quand le prêtre arriva
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.
Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite ;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie.
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie[2].
Seul encor je n'eus point ma part de ce repas.
Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime ?)
Celle qui, près de moi, dans notre âge innocent,
A notre saint banquet s'assit en rougissant.
Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis :
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays ;
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé ..

[1] Dans la liturgie catholique, c'est le moment de la messe où on lit une partie de l'un des évangiles ; l'épître, le moment où l'on chante une des épîtres canoniques.

[2] L'*hostie*, dans le langage ecclésiastique, veut dire le morceau de pain azyme consacré qui, pour les catholiques, contient le corps, l'âme et la divinité de Jésus-Christ, en vertu de la transsubstantiation ; l'eucharistie désigne surtout l'acte religieux lui-même. D'après l'étymologie latine, le mot hostie veut dire *la victime ;* au XVII[e] siècle, on l'employait encore dans ce sens.

Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela. « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four.
— Hâtons-nous! hâtons-nous! disait la jeune femme. »
Or tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel;
Et, de ces hauts rochers où brillait la gelée
A mes pieds regardant le Scorf[1] et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère :
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté;
C'étaient, ô mon pays! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles[2],
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort!...
Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique[3],
La race courageuse et pourtant pacifique,
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : « Je veux! »
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons!
Oh! nous ne sommes pas les derniers des Bretons :
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes!

Œuvres poétiques à lire de Brizeux (Lemerre, éditeur, Paris) : *Marie* (1831); *Les Ternaires* ou *la Fleur d'or* (1841); *Les Bretons* (1845); *Histoires poétiques* (1855); *L'Elégie de la Bretagne* (1857); Léo Le Bourgo, *Œuvres choisies de Brizeux*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains* (1831-1841) et *Causeries du lundi*; Saint-René Taillandier, *Notice sur Brizeux* dans les *Œuvres complètes* (1860); E. Renan, *Discours sur Brizeux* dans les *Annales politiques et littéraires*, 12 septembre 1888; C. Lecigne, *Brizeux, sa vie et ses œuvres* 1898); Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

[1] Rivière sur la rive droite de laquelle est bâtie Lorient.

[2] Allusion aux régions où vont chaque année les marins bretons et d'où tant ne reviennent pas.

[3] Le pays d'*Ar-Mor*, c'est-à-dire « le pays de la mer », nom primitif de la Bretagne.

LACAUSSADE (AUGUSTE)

Né à l'île Bourbon en 1820, mort à Paris en 1897.

Parmi les romantiques de second ordre, plusieurs ont une originalité très grande qui les rend dignes de figurer dans une chrestomathie; Lacaussade compte parmi ceux-là. Poète mélancolique, il a dit les désillusions de sa vie à demi-manquée, les larmes de son noble idéal déçu, ses découragements et ses tristesses. Mais c'est pour chanter l'admirable nature tropicale où il naquit et dont il avait la nostalgie qu'il a trouvé ses inspirations les plus belles. Il est le peintre sentimental de l'île Bourbon, comme Brizeux est celui de la Bretagne.

Le lac des Goyaviers [1].

Beau lac, sur les gazons que ton flot calme arrose
La colombe des bois s'arrête et se repose;
Et, voilant ses bonheurs dans l'ombre des rameaux,
Suspend son nid à l'arbre incliné sur les eaux.
Pour embellir tes bords la jam-rose odorante
Ombrage de son fruit ton onde transparente;
Pour charmer tes échos l'aigrette du maïs
Berce parmi ses fleurs le chant des bengalis [2];
Et, ridant ton azur, la poule d'eau sauvage
Montre sur tes flots bleus son bleuâtre corsage.
L'ouragan déchaîné qui rugit sur les monts,
Quand son souffle orageux descend dans ces vallons,
Epargne le bassin où ta vague demeure;
Son courroux désarmé te caresse et t'effleure.
La lune à son zénith, blanchissant tes roseaux,
S'arrête dans l'azur pour contempler tes eaux.
Tout s'embaume en ces lieux d'amour et d'harmonie.
N'es-tu pas le séjour de quelque heureux génie?
Des ondes et des bois respirant la douceur,
Je t'écoute et je crois écouter une sœur
Qui gronde en souriant, dont la voix jeune et pure,
Fraîche comme ton eau qui se plaint et murmure,
Semble, en se consolant, me reprocher tout bas
De vivre dans un monde où le bonheur n'est pas;

[1] Extrait de *Poèmes et paysages* (1852). — Cette pièce, écrite en 1835, et les deux suivantes, extraites du même ouvrage, sont consacrées à l'île Bourbon, patrie du poète. — Le goyavier ou poirier des Indes est un arbre de la famille des Myrtacées.

[2] Oiseau originaire du Bengale (Inde). Il y aurait là une erreur, d'ailleurs commise par tous les poètes; d'après Littré et Darmesteter, le bengali n'est pas un oiseau chanteur.

Et mon âme à ta voix descend vers ce rivage
Comme un oiseau battu par le vent et l'orage,
Et, rêvant au long bruit de tes mourants accords,
Voudrait se faire un nid à l'ombre de tes bords.

Souvenirs d'enfance[1].

O frère, ô jeune ami, dernier fils de ma mère,
O toi qui devanças, dans le val regretté,
Cette enfant, notre sœur, une rose éphémère,
Qui ne vécut qu'un jour d'été !

Frère, doux compagnon, que fais-tu dans cette heure
Où mon cœur et mes yeux se retournent vers toi ?
Ta pensée, évoquant les beaux jours que je pleure,
Revole-t-elle aussi vers moi ?

Souvent dans mon exil, je rêve à notre enfance,
A nos matins si purs écoulés sous les bois,
Et sur mon front le vent des souvenirs balance
Les molles ombres d'autrefois.

Pour tromper les ennuis d'un présent bien aride,
Pour rafraîchir mon pied que la route a lassé,
Je remonte, songeur, à la source limpide
Qui gazouille dans mon passé.

Oui ! des beaux jours alors c'était l'aube et le rêve :
Tout était joie et chants, fleurs et félicité !
Purs bonheurs des enfants que le temps nous enlève,
Pourquoi nous avez-vous quittés ?

Nous étions trois alors. Eveillés dès l'aurore,
Sortant du nid à l'heure où l'aube sort du ciel,
Nous allions dans les fleurs qu'elle avait fait éclore
Boire la rosée et le miel.

Elle et toi, de concert à ma voix indociles,
Vous couriez au soleil, vous braviez les chaleurs.
Quand ma mère accourait, l'arbre aux ombres mobiles
Voilait nos plaisirs querelleurs.

Mais elle avait tout vu. Quittant le frais ombrage,
Nous lisions notre faute a son front rembruni.
Moi, — j'étais votre aîné, — bien qu'étant le plus sage,
Je n'étais pas le moins puni.

[1] Ecrit en 1840.

Nous la suivions. Bientôt trompant sa vigilance,
Nous revolions aux champs, au grand air, au soleil,
Et des bois assoupis, tiède abri du silence,
Nous allions troubler le sommeil.

Alors malheur à l'arbre, à la grappe embaumée,
Au fruits d'or rayonnant à travers les rameaux!
Nous brisions branche et fruits, la grappe et la ramée,
Et jusqu'aux nids des tourtereaux.

Et puis nous descendions la pente des ravines,
Où l'onde et les oiseaux confondaient leurs chansons,
Nous heurtant aux cailloux, nous blessant aux épines
Des framboisiers et des buissons.

Un lac était au bas, large, aux eaux peu profondes.
Sur ses bords qu'ombrageait le dais mouvant des bois.
Avec les beaux oiseaux, furtifs amis des ondes,
Heureux, nous jouions tous les trois.

Pour suivre sur les flots leur caprice sauvage,
Du tronc des bananiers nous faisions un radeau;
Et sur le frêle esquif, glissant près du rivage,
Nous poursuivions les poules d'eau.

Ma sœur, trempant ses pieds dans l'onde claire et belle,
Comme la fée-enfant de ces bords enchanteurs,
Jetait aux bleus oiseaux qui nageaient devant elle
Des fruits, des baisers et des fleurs.

Et puis nous revenions. Notre mère inquiète,
Se voilant à nos yeux sous des dehors boudeurs,
Nous accueillait au seuil de l'humble maisonnette.
Joyeuse, avec des mots grondeurs.

Elle oubliait bientôt nos fuites, ses alarmes;
Bonne, elle nous donnait et des fruits et du lait,
Mêlant aux mots émus qui nous coûtaient des larmes
Le baiser qui nous consolait.

Ainsi coulaient nos jours. — O radieuse aurore!
O mes doux compagnons, je crois vous voir encore!
Bonheurs évanouis de printemps révolus,
Soleils des gais matins qui ne m'éclairez plus,
A vos belles chaleurs rajeunissant mon être,
Je sens mon cœur revivre et mon passé renaître!

Je vous retrouve enfin! Je vois là, sous mes yeux,
Courir sur les gazons mes souvenirs joyeux.
Je vois, de notre mère oubliant la défense,
Par les grands champs de riz voltiger notre enfance.
Chassons le papillon, l'insecte, les oiseaux,
Glanons un fruit tombé sur le cristal des eaux;
C'est le ravin, le lac aux vagues argentines,
Le vieil arbre ombrageant nos têtes enfantines,
C'est toi, c'est notre mère aux yeux pleins de douceur!
C'est moi, c'est... ô mon frère; où donc est notre sœur?

Un tertre vert, voilà ce qui nous reste d'elle!
Quand une âme est si blanche, à lui Dieu la rappelle.
Tige, orgueil de nos champs et que la brise aimait,
Tout en elle brillait, fleurissait, embaumait.
Lys sans tache, à la vie elle venait d'éclore,
Douce comme un parfum, blonde comme une aurore!
Le soleil à ses jours mesurait les chaleurs;
Des roses du Bengale elle avait les pâleurs.
Oh! les fins cheveux d'or! Les nouvelles épouses
Du bonheur de ma mère, hélas! étaient jalouses.
Toutes lui faisaient fête, et, des mains et des yeux
Caressant de son front l'ovale harmonieux,
Demandaient au Seigneur, d'une lèvre muette,
Un blond enfant semblable à cette blonde tête!

Nos Noirs[1], comme ils l'aimaient! Dans leur langue de feu
Ils la disaient l'étoile et la fille de Dieu.
Naïfs, ils comparaient cette fleur des savanes
Aux fraîches visions qui hantent les cabanes :
C'était un bon génie, une âme douce aux Noirs;
Et, lorsque du labour ils revenaient, les soirs,
Tous, ils lui rapportaient des nids et des jam-roses,
Ou le bleu papillon, amant ailé des roses.
Hélas! que vous dirai-je encor de notre sœur?
Elle était tout pour nous, grâce et fée, astre et fleur;
L'ange de la maison au nimbe d'innocence;
La tige virginale, et le palmier d'enfance,
Qui, croissant avec nous sous les yeux maternels,
Mêlait à nos rameaux ses rameaux fraternels.
C'est ma nourrice aussi qui l'avait élévée :
Nous étions presque enfants d'une même couvée;

[1] Les esclaves nègres de l'île, avant la Révolution de 1848 qui les libéra.

Oiseaux à qui le ciel faisait des jours pareils,
Un même nid le soir berçait nos longs sommeils.

Temps heureux! Et la mort! ô deuil! ô pauvre mère!...
Elle vint après nous et s'en fut la première.
Sous un souffle glacé j'ai vu plier son corps;
L'ange froid des tombeaux éteignit sa prunelle,
Et, loin d'un sol en pleurs l'emportant sur son aile,
Ensemble ils sont partis pour le pays des morts.

Sa tombe?... Elle est au pied de la haute colline
Dont le front large et nu sur l'Océan s'incline;
Où la vague aux soupirs des mornes filaos[1]
Vient mêler jour et nuit ses lugubres sanglots,
Et semble pour les morts, d'une voix solennelle,
Chanter le Requiem[2] de sa plainte éternelle.

Le chant de l'esclave.

Mais l'orient s'emplit d'une clarté nouvelle :
Ame aux ailes d'opale, âme aux grands yeux rêveurs,
Du sein moiré des flots, la lune lente et belle
Sort, inondant la nuit de divines blancheurs.

Sur la brune falaise où la vague déferle,
Sur les ombreux vallons, sur les caps veloutés,
Flotte en nappe d'argent sa lumière de perle :
Les eaux, les bois, les monts, ruissellent de clartés.

Elle monte, et des airs où son vol se balance,
Son long regard, planant sur un monde endormi,
Des profondes forêts blanchit le vert silence :
L'oiseau trompé s'éveille et gazouille à demi.

Dormez, heureux oiseaux! le jour est loin encore;
Attendez pour chanter que l'aube soit au ciel.
Vos ramages joyeux, gardez-les pour l'aurore;
Ne troublez point des nuits le calme solennel,

Quelle voix cependant s'élève des collines?
Est-ce un soupir de l'homme? est-ce un soupir des flots?
Il semble qu'en passant la brise des ravines
Avec l'odeur des bois m'apporte des sanglots.

[1] Arbre des tropiques.

[2] Messe des morts en musique dans l'Eglise catholique.

Pauvre esclave, c'est toi! Tout repose, et tu veilles :
La terre en vain sourit à son astre enchanté,
Que t'importent des nuits les tranquilles merveilles!
Les nuits, pour toi, les jours, ont perdu leur beauté.

Debout sous le palmier dont l'ombre à tes pieds traîne,
Là-bas, le voyez-vous, pensif, les yeux baissés?
La lune brille en plein sur sa tête d'ébène :
L'esprit des souvenirs pleure dans ses pensers.

Aux rêveuses lueurs qui tombent des cieux calmes,
Les chères visions d'un passé regretté
S'éveillent : il revoit sur la terre des palmes
La cabane où jouait sa jeune liberté.

Devant ces frais tableaux si purs dans l'esclavage,
Son cœur s'ouvre : au silence il conte ses malheurs,
Et si triste est sa plainte en sa douceur sauvage,
Que l'ange de la nuit l'écoute avec des pleurs.

Chante et pleure à l'écart, pauvre enfant de l'Afrique!
Ton chant, c'est ta prière; exilé sur ces bords,
Fais monter jusqu'à Dieu ta voix mélancolique :
Tout un monde enchaîné gémit dans tes accords.

Et nous, doux bengali, pour ce Noir, notre frère,
Chantons aussi! Chanter, poète, c'est prier.
De ce nouveau Joseph[1] parlons au commun Père.
Prions, ô bengali! prions pour oublier.

L'orgueil[2].

Mange, vautour, c'est la chair d'un brave.
MICHELET.

Refuge des grands cœurs, abri des nobles âmes,
O bouclier trempé dans les pleurs et les flammes,
Et dont l'ange tombé dans les gouffres brûlants,
Vaincu, mais indompté, couvrit ses larges flancs;
Cilice[3] de l'archange, ô douloureuse armure,
Orgueil! voix qui jamais ne se plaint ni murmure;

[1] Allusion au fils de Jacob, qui fut vendu par ses frères.

[2] Extrait de *Poèmes et Paysages* (1852). Ces vers ont une fière allure. L'auteur veut magnifier ici le noble sentiment de la dignité humaine, bien qu'il le confonde, dans les premiers vers, avec l'esprit de révolte satanique, ce qui contredit l'idée très pure de la pièce.

[3] Large ceinture de crins que certains chrétiens (des moines surtout) portaient sur la chair pour se mortifier.

Orgueil ! austère ami des vaincus glorieux,
Toi dont la main, séchant les larmes dans leurs yeux,
Les relève et les montre à la foule étonnée
Plus grands que la fortune et que la destinée;
Des victimes du sort sombre consolateur,
Le vulgaire hébété te hait ! — Adorateur
Des faux dieux, esprit fait pour ramper sous un maître,
Devant ton mâle front que nul n'a pu soumettre,
Il s'étonne, il s'irrite, esclave abject et bas,
Il te maudit, Orgueil! toi qu'il ne comprend pas.
Qu'importe ? c'est la vie, ô puissant Prométhée [1] !
Le monde en toi toujours ne doit voir qu'un athée.
Des tyrans de l'Olympe instrument odieux,
Que le féroce oiseau des féroces faux dieux
A te hacher les chairs, à te manger le foie,
Stupide punisseur, trouve une horrible joie ;
Que l'inepte vulgaire, au spectacle appelé,
Joyeux, batte des mains à l'égorgeur ailé,
Qu'importe? il est des cœurs qui te peuvent comprendre :
A t'insulter jamais ils ne sauraient descendre.
Par la vie éprouvés, ils savent que les croix
Et les gibets sont faits pour les prophètes-rois,
Pour ces libérateurs qu'une tourbe stupide,
Se vengeant des bienfaits, crucifie ou lapide ;
Ils savent trop la vie, et l'homme, et son penchant
A servir, — plus servile encor qu'il n'est méchant ! —
Pour ses martyrs toujours couvant d'aveugles haines,
Toujours léchant la main qui le rive à ses chaînes !
Ils ont vu de trop près, du sceau des rois marqués,
Ces gras troupeaux des cours dans leur fange parqués,
Race aimant sa bassesse et portant enivrée
La pourpre de sa honte et l'or de sa livrée !
O misère de l'homme! abîme qui confond !
Ils ont vu de trop près ces lâchetés sans fond,
Ces hontes dont jamais tu n'as subi l'empire,
Ils en ont trop souffert, Orgueil ! pour te maudire.
Il des cœurs encor et des esprits altiers
Qui de la servitude abhorrent les sentiers,
Qu'un invincible instinct porte en haut ; fils des aigles,
De la Liberté seule ils reçoivent des règles ;
L'air d'ici-bas les tue ; il faut à leurs poumons
L'atmosphère sereine où plongent les grands monts ;

[1] Voir la note 5 de la page 106.

Libres comme la mer, les airs, les cieux sublimes,
De l'idéal humain ils habitent les cimes ;
Aimants autant que fiers, la sainte Humanité
Dans leur poitrine ardente a toujours palpité ;
Et, quel que soit le sort, ou fatal, ou prospère,
Ils l'invoquent debout : Dieu pour eux n'est qu'un père !
Plutôt que l'esclavage acceptant le trépas,
On les brise, on les tue, on ne les courbe pas !
Ils aiment le génie et ces fronts ceints d'épines
Expiant sur la croix leurs chimères divines,
Et, devant les bourreaux de sang rassasiés,
Ils proclament divins ces grands suppliciés [1] !
Souvent alors, souvent ivre et folle de rage,
La foule en les frappant croit punir un outrage ;
Ils tombent, et la mort, dans leur cœur indompté,
Ne lit qu'un mot gravé, — ton nom, ô Liberté !...

Ces cygnes de haut vol, ces sereines figures,
Quand s'ouvrent dans les airs leurs blanches envergures,
Sont d'en bas salués de haineuses clameurs ;
Des fétides marais le peuple entre en rumeurs,
L'oiseau des basses-cours, la volatile immonde,
D'instinct maudit en eux les insoumis du monde.
Insultez !... je comprends vos cris injurieux :
Ceux-là ne servent point de vautours aux faux dieux.

Œuvres à lire de Lacaussade (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Salaziennes* (1839) ; *Poèmes et paysages* (1852) ; *Les Epaves* (1862) ; *Poèmes nationaux* (1871) ; *Les Automnales* (1875). — Critiques à consulter : Anatole France, *La Vie littéraire* ; Charles Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898).

[1] Nous avons respecté la ponctuation du poète, mais elle est très contestable ; ces points d'exclamation qu'il met tout le long de la pièce ne sont pas corrects.

III

Période du second empire.

(1850-1870)

I

Les derniers romantiques.

Il est rare qu'une école littéraire s'achève brusquement, comme un régime potitique, par une révolution radicale faisant table rase du passé. Presque toujours il y a une période transitoire entre les époques intellectuelles où deux écoles différentes ont évolué. Le romantisme n'a pas échappé à cette loi. Au moment où il s'achève, ayant accompli glorieusement sa tâche, on voit surgir une pléiade de poètes nourris de sa moelle, subissant encore fortement son influence, mais essayant cependant d'orienter la poésie française vers une voie nouvelle. On peut appeler ces écrivains «les derniers romantiques»; le nom de «précurseurs du Parnasse» leur conviendrait aussi : dans l'histoire littéraire, ils sont en effet le chaînon qui unit les romantiques aux parnassiens.

DE LAPRADE (VICTOR)

Né à Montbrison en 1812, mort à Lyon en 1883.

Par le fond de son inspiration, c'est un romantique idéaliste qui rappelle Lamartine; mais la haute culture classique détermina une orientation nouvelle de son esprit. Dès 1841, tout en conservant les grands sentiments personnels qui transparaissent dans ses œuvres, il évolue vers la poésie impersonnelle et rompt avec le lyrisme subjectif, auquel il revint du reste plus tard. Son poème philosophique et symbolique *Psyché* marque le retour aux mythes antiques qu'affectionneront tant les objectifs parnassiens. D'ailleurs ces mythes ne sont pour lui que des formes poétiques où il met ses croyances chrétiennes, son idéalime moderne si élevé et si pur. C'est la partie la plus originale de son œuvre, avec ses *Odes et poèmes modernes* dans lesquels il a chanté la nature, avec l'enthousiasme d'un panthéiste qui serait devenu chrétien. Ses autres œuvres, plus subjectives, sont belles aussi, quoique moins frappantes. Victor de Laprade ut un bon et noble poète, auquel il n'a manqué qu'un style plus personnel et plus artistique pour être l'égal des plus grands.

Vers l'idéal[1].

Quel sentier, unissant les sphères l'une à l'autre,
Jusqu'au monde idéal mène au sortir du nôtre ?
Quel vent souffle du ciel pour aider notre essor
Sur les degrés divers de cette échelle d'or ?
Comment, sans se confondre, atteignant jusqu'au maître,
Se touchent les anneaux de la chaîne de l'être ?...
Je ne sais ! Qui dira comment l'être est éclos,
Comment au sein du vide a germé le chaos ?...

Qui sait d'où tu venais quand la jeune nature,
Déployant sous tes pieds sa robe de verdure,
Amena ses enfants rangés autour de toi,
Te saluer en chœur comme on salue un roi ?
Loin de ce Dieu qui t'aime et qui te frappe encore,
Que fais-tu sur la terre, ô Psyché ?... je l'ignore.

Mais j'en crois le concert des peuples et des temps,
Par qui Dieu se révèle en signes éclatants ;
J'en crois aussi la voix de ce verbe suprême
Qui parle irrésistible au-dedans de moi-même ;
Qui siège au fond des cœurs comme dans sa maison,
Illuminant tout homme à travers la Raison.
Il est dans l'avenir des régions meilleures
Où l'amour à Psyché prépare des demeures.
Pour m'attirer à lui ce dieu me tend la main.
Un asile de paix attend le genre humain.

Oui, malgré nos douleurs, nos ténèbres, nos crimes,
Malgré la pesanteur des passions infimes,
Et les temples détruits, et le mal triomphant,
Et l'ironie allant du vieillard à l'enfant,
Et la haine qui gronde au fond de nos poitrines,
Et le monde ébranlé par le vent des doctrines,
Et le Sphinx[2] maître encor du secret redouté,
Du mot de l'univers, je n'ai jamais douté !

[1] Extrait de *Psyché* (1841), poème symbolique dans lequel le poète, avec le vieux mythe grec de ce nom, a fait une œuvre spiritualiste et chrétienne très élevée. Dans le conte mythologique d'Apulée, Psyché, jeune princesse d'une admirable beauté, fut aimée et épousée par le dieu Amour. En grec, *psyché* veut dire l'âme, et c'est de l'âme dont parle ici le poète. A titre de comparaison, lire la *Psyché* de La Fontaine.

[2] Allusion au monstre mythologique de Thèbes qui proposait une énigme aux passants et les dévorait s'ils ne la devinaient pas. Il fut tué par Œdipe. Ici ce mot signifie le mystère de l'au-delà.

Les âmes et les eaux prennent diverses routes,
Mais au même océan elles arrivent toutes ;
Leur cours est lent parfois, mais il ne s'en perd rien;
En traversant le mal, nous marchons vers le bien.
Le bien de toute chose est la source et le terme.
Chaque homme du bonheur en soi porte le germe.
Oui, l'éternel principe à qui tout fait retour,
La cause de la vie et sa fin, c'est l'amour !

Repose-toi, Psyché ! Le dieu que tu supplies
A compté le trésor des œuvres accomplies ;
C'est à lui de descendre et de te consoler.
Le désir t'a conduit jusqu'où tu peux voler.
Nul du monde où tu vas ne peut franchir la porte
Sans qu'une main d'en haut le saisisse et l'emporte ;
Goûte enfin le repos ! Laisse, oubliant l'effort,
Ton âme s'incliner sur les bras de la mort.
Déjà pour t'enlever au sein des harmonies,
L'époux a déployé ses ailes infinies.
L'invisible s'avance et t'ouvre son séjour.
Le ciel que tu perdis t'est rendu dès ce jour ;
Car ton cœur, ô Psyché ! sut bien remplir sa tâche
De souffrir sans blasphème et d'aimer sans relâche.

Prends courage, ô mon âme ! et marche jusqu'au soir ;
Pour atteindre le but, il suffit de vouloir.
Le désir, le désir survivant à la tombe,
Continue à monter quand notre corps y tombe.
Va donc comme Psyché vers l'éternel amant ;
Cours au devant de Dieu jusqu'à l'épuisement.
Au seuil d'un autre monde où la route s'achève,
Dieu fait souffler sur nous un vent qui nous enlève,
Et l'homme, enfin tiré de la nuit et du mal,
Joyeux et pur s'éveille au sein de l'idéal.

La mort d'un chêne[1].

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

[1] Extrait des *Odes et poèmes* (1813). — On peut voir dans cette pièce les différentes tendances, à la fois romantiques et gréco-latines, panthéistiques et spiritualistes, qui caractérisent de Laprade, pendant sa première période. Comparer ces vers avec la célèbre pièce de Ronsard : *Contre les bûcherons de la forêt de Gastine.*

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles :
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,
Planèrent sur ton front, comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'urne des fontaines ;
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants,
Et l'aquilon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel ;
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel.

Car Cybèle [1] t'aimait, toi l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri ;
Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours en avril elle faisait germer
Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vînt aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh ! tu lui payais bien ton tribut filial !
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver, sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie ;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois ;
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille ;
Chaque branche portait son nid ou son essaim :
Abeille, oiseau, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

[1] Cybèle ou Rhéa, déesse de la terre et épouse de Saturne. Les Grecs l'appelaient la *Mère des dieux*. Les Latins lui attribuaient le siècle de l'*Age d'or* ou *Siècle de Rhéa*. On la représentait avec une couronne de chêne.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore;
Mille êtres avec toi tombent anéantis;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Tes rameaux ont broyé des troncs déjà robustes;
Autour de toi la mort a fauché largement.
Tu gis sur un monceau de chênes et d'arbustes.
J'ai vu tes verts cheveux pâlir en un moment.

Et ton éternité pourtant me semblait sûre!
La terre te gardait des jours multipliés...
La sève afflue encor par l'horrible blessure
Qui dessécha le tronc séparé de ses pieds.

Oh! ne prodigue plus la sève à ces racines,
Ne verse pas ton sang sur ce fils expiré,
Mère! garde-le tout pour les plantes voisines :
Le chêne ne boit plus ce breuvage sacré.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.
Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux;
Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre.
Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux.

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches
Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne! je comprends ta puissante agonie!
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir;
A voir crouler ta tête au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant! ce que tu dois souffrir.

Ainsi jusqu'à ses pieds l'homme t'a fait descendre;
Son fer a dépecé les rameaux et le tronc;
Cet être harmonieux sera fumée et cendre,
Et la terre et le vent se le partageront!

Mais n'est-il rien de toi qui subsiste et qui dure?
Où s'en vont ces esprits d'écorce recouverts?
Et n'est-il de vivant que l'immense nature,
Une au fond, mais s'ornant de mille aspects divers

Quel qu'il soit, cependant, ma voix bénit ton être
Pour le divin repos qu'à tes pieds j'ai goûté.
Dans un jeune univers, si tu dois y renaître,
Puisses-tu retrouver la force et la beauté !

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles;
Poète vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
Je vis avec lenteur, triste et calme; et, comme elles,
Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore;
J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain :
Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue;
De ses arbres sacrés, dans l'ombre enseveli,
J'apprends la patience aux hommes inconnue,
Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

Mais l'homme fait la guerre aux forêts pacifiques;
L'ombrage sur les monts recule chaque jour;
Rien ne nous restera des asiles mystiques
Où l'âme va cueillir la pensée et l'amour.

Prends ton vol, ô mon cœur! la terre n'a plus d'ombres,
Et les oiseaux du ciel, les rêves infinis,
Les blanches visions qui cherchent les lieux sombres,
Bientôt n'auront plus d'arbre où déposer leurs nids.

La terre se dépouille et perd ses sanctuaires;
On chasse des vallons ses hôtes merveilleux,
Les dieux aimaient des bois les temples séculaires,
La hache a fait tomber les chênes et les dieux.

Plus d'autels, plus d'ombrage et de paix abritée,
Plus de rites sacrés sous les grands dômes verts !
Nous léguons à nos fils la terre dévastée,
Car nos pères nous ont légué des cieux déserts.

II

Ainsi tu gémissais, poète, ami des chênes,
Toi qui gardes encor le culte des vieux jours.
Tu vois l'homme altéré sans ombre et sans fontaines...
Va ! l'antique Cybèle enfantera toujours !

Lève-toi ! c'est assez pleurer sur ce qui tombe;
La lyre doit savoir prédire et consoler;
Quand l'esprit te conduit sur le bord d'une tombe,
De vie et d'avenir c'est pour nous y parler.

Crains-tu de voir tarir la sève universelle,
Parce qu'un chêne est mort et qu'il était géant ?
O poète ! âme ardente en qui l'amour ruisselle,
Organe de la vie, as-tu peur du néant?

Va ! l'œil qui nous réchauffe a plus d'un jour à luire;
Le grand semeur a bien des graines à semer.
La nature n'est pas lasse encor de produire :
Car, ton cœur le sait bien, Dieu n'est pas las d'aimer.

Tandis que tu gémis sur cet arbre en ruines,
Mille germes là-bas déposés en secret,
Sous le regard de Dieu veillent dans ces collines,
Tout prêts à s'élancer en vivante forêt.

Nos fils pourront aimer et rêver sous leurs dômes,
Le poète adorer la nature et chanter;
Dans l'ombreux labyrinthe où tu vois des fantômes,
Un idéal plus pur viendra les visiter.

Croissez sur nos débris, croissez, forêts nouvelles!
Sur vos jeunes bourgeons nous verserons nos pleurs;
D'avance je vous vois, plus fortes et plus belles,
Faire un plus doux ombrage à des hôtes meilleurs.

Vous n'abriterez plus de sanglants sacrifices,
L'âge emporte les dieux ennemis de la paix.
Aux chants, aux jeux sacrés vos séjours sont propices;
Votre mousse aux loisirs offre des lits épais.

Ne penche plus ton front sur les choses qui meurent;
Tourne au levant tes yeux, ton cœur à l'avenir.
Les arbres sont tombés, mais les germes demeurent;
Tends sur ceux qui naîtront tes bras pour les bénir.

Poète aux longs regards, vois les races futures,
Vois ces bois merveilleux à l'horizon éclos;
Dans ton sein prophétique écoute leurs murmures;
Ecoute : au lieu d'un bruit de fer et de sanglots,

Sur des coteaux baignés par des clartés sereines,
Où des peuples joyeux semblent se reposer,
Sous les chênes émus, les hêtres et les frênes,
On dirait qu'on entend un immense baiser !

La colère de Jésus [1].

I

Fils de la femme, ô Christ, vous aviez entre tous
La face la plus belle et le cœur le plus doux !
Sans qu'une voix d'en haut vous rendît témoignage,
O Seigneur ! j'aurais cru devant votre visage,
Même au sépulcre, et pâle, et sans l'éclair sacré
Que les Douze [2] y voyaient, mais tel qu'il s'est montré,
Vers le Tibre ou le Rhin, à nos pieux ancêtres,
Tel que sur un fond d'or nous l'ont peint les vieux maîtres !

Ah ! qui n'adorerait ton front plein de grandeur,
D'où rayonne l'amour plus fort que la douleur ?
Soit qu'on t'ait vu portant la couronne d'épines,
Ou parlant aux petits sur les choses divines,
Ou dans l'humble festin, par Marie embaumé [3]
Pressant contre ton cœur l'Apôtre bien-aimé !
Comme j'aurais voulu t'adoucir ton Calvaire !
Porter un peu ta croix et t'offrir le suaire,
Entre la Véronique [4] et le Cyrénéen [5] ;
Etendre mon manteau sur ton rude chemin ;
Te garantir des coups et des clameurs infâmes,
Et pleurer sur tes mains avec les saintes femmes !
Car, tu fus calme et bon ; car, sur ton front divin,
La colombe du ciel ne plana pas en vain.
Car, ô roi plein de grâce et de mansuétude,
L'homme a mis dans sa loi tout ce qu'il a de rude,
Et, sur les malheureux qu'il s'applique à punir,
Tu n'étendis jamais les bras que pour bénir.
Tu voyais le péché troubler la race humaine,
Et tu vécus trente ans sans colère et sans haine !
Et moi je lis ces mots dans ton calice amer :
Le mal est une goutte et l'amour une mer.

[1] Extrait des *Poèmes évangéliques* (1852), dans lesquels le poète a noblement exprimé les croyances chrétiennes.

[2] Les apôtres.

[3] Ce mot est pris ici dans le sens de « parfumer d'une manière suave » L'auteur fait allusion au parfum de nard que Marie, sœur de Lazare, répandit sur les pieds de Jésus à Béthanie et dont la maison fut toute embaumée.

Femme juive qui essuya le visage de Jésus pendant qu'il montait au Calvaire.

[5] Simon de Cyrène qui porta un moment la croix de Jésus.

Sois béni de tous ceux qu'on maudit, qu'on délaisse !
Jamais un mot de toi n'effraya la faiblesse,
Jamais, sans t'attirer vers son lit de douleur,
Lépreux d'âme ou de corps ne te cria : Seigneur !
Ta main fermait sa plaie et touchait sa souillure,
Sans craindre les regards ni cesser d'être pure.
Ah ! c'est que de ton cœur, comme de son milieu,
Coulait la charité, ce baptême de feu !
Tu donnas l'Evangile à la Samaritaine [1]
Pour une goutte d'eau puisée à sa fontaine.
La courtisane même eut grâce devant toi ;
L'adultère s'y mit à l'abri de ta loi ;
Ton esprit prévalut sur la lettre homicide,
Et tu ravis sa proie au docteur qui lapide.
Tu bénis tes bourreaux, au moment d'expirer ;
Penché sur le larron, tu lui dis d'espérer ;
Un regard triste et doux fut le seul anathème
Que tu voulus, Seigneur, lancer sur Judas [2] même !
Une fois, une seule, — ô Jésus, ô bonté,
O front orné de paix et de sérénité,
O cœur qui par l'amour répondait à l'injure !... —
La colère atteignit ta divine nature ;
Ta face resplendit d'une sainte rougeur,
Et ta droite, ô Jésus, s'arma du fouet vengeur !
C'est le jour qu'inondant la maison de ton père,
L'impur négoce avait détrôné la prière.
Au milieu des troupeaux de bœufs et de brebis,
Les tables des changeurs souillaient les saints parvis,
Les vils marchands, aux voix aigres et discordantes,
Discutaient avec bruit les achats et les ventes.
Tu vins ; et, furieux des autels profanés,
Tu frappas à grands coups sur ces hommes damnés ;
Ta voix tonna contre eux, précipitant leur fuite,
Et la maison de Dieu fut rendue au Lévite.

II

O poète ! sois calme et beau par la douceur ;
Qu'elle éclaire ton front et siège dans ton cœur.
Sois comme le grand chêne au feuillage sonore,
Où mille voix d'oiseaux s'éveillent à l'aurore,

[1] Dans l'évangile selon saint Jean, c'est la femme de Samarie qui puisait de l'eau au puits de Jacob et que Jésus convertit.

[2] Judas l'Iscariote, l'un des douze apôtres, qui vendit Jésus pour 30 deniers.

Et qui chante à la brise et qui porte en son flanc
Un miel pur et secret goutte à goutte coulant.
Que la haine jamais, que jamais l'amertume
N'enveniment tes flots de leur sanglante écume !
Au sarcasme jamais n'ouvre ta bouche d'or;
Qu'en tes vers, blonde gerbe où nul serpent ne dort,
La tendre sympathie, ou visible, ou voilée,
Comme une fleur du ciel soit toujours recelée !
Que ta parole enfin, pour qu'on y croie un jour,
Vive par l'harmonie, et surtout par l'amour !
Va, fécond par le cœur, va, comme la nature;
Donne un peu de ton être à toute créature;
Relève les épis et les roseaux courbés;
A l'ombre du buisson remets les nids tombés;
Aide à vivre à tous ceux à qui la vie est bonne,
Verse en eux ce trop-plein que le Seigneur te donne.
Si quelque chose en toi s'agite incessamment,
C'est que Dieu t'a créé pour aimer vaillamment.
Aime donc, aime donc, c'est là ta sainte tâche!
Monte sur la montagne et bénis sans relâche,
Bénis, de ce trépied où le cœur s'agrandit,
Et la terre qui chante, et l'homme qui maudit!

Ah! quel que soit le vent qui tourmente la plage,
Qu'il passe sur tes flots sans soulever d'orage.
Que jamais souffle humain, pacifique océan,
Ne trouble, pour un jour, ton repos de géant,
Et ne puisse ternir, dans le bleu de ton onde,
L'image de l'esprit qui flotte sur le monde!
Que jamais ton front calme, où Dieu doit résider,
D'un vulgaire courroux ne daigne se rider!
Reste, au fort de l'outrage, absorbé dans tes cultes;
Ta lyre a plus de chants que l'homme n'a d'insultes.
Chante, et laisse tomber, sans honte et sans effroi,
Les flèches du méchant, s'il ne vise qu'à toi.
Quand tu ne sauras plus où reposer ta tête,
Bénis encor Sion qui chassa le prophète;
Pardonne sur la croix au Juif lâche et moqueur,
Et meurs sans que la haine ait effleuré ton cœur.
Non! quand le monde impur te flagelle et te foule,
Tu n'es pas sans amis cachés dans cette foule;
Cherche leurs yeux en pleurs à travers les soldats,
Songe à ta mère, à Jean [1], pour oublier Judas!

[1] Le disciple préféré du Christ, auteur présumé du quatrième évangile.

Cependant, ô poète, ô foudre qui sommeilles,
Il vient parfois une heure où Dieu même t'éveille,
Où l'anathème en feu gronde à travers tes chants,
Devant le Saint des saints souillé par les marchands!

L'enfant grondé [1].

Je t'ai grondé!... trop fort peut-être!
Et je me sens tout soucieux
En voyant grossir dans tes yeux
Ces deux larmes que j'ai fait naître.

Je m'étais trop vite irrité
D'un tort pur de toute malice :
C'est oubli, c'est légèreté,
Et ton cœur n'était pas complice.

Je t'aurai dit, dans mon émoi,
Quelque vive et dure parole...
Mon bon enfant que je désole,
Va! j'en souffre encor plus que toi.

Qu'il en coûte d'être sévère!
Tâche, ami, de te souvenir
Du chagrin que se fait ton père
Quand il faut gronder et punir.

Garde sa douloureuse image
Dans ton petit cœur bien aimant;
Si tu songes à ce moment,
Tu seras toujours, toujours sage!

Oh oui! c'est la dernière fois
Que tu fais mal et que je gronde.
Tu m'as bien compris, je le vois;
Tu relèves ta tête blonde,

Tu t'élances sur mes genoux...
Viens, viens! c'est moi qui te rappelle :
Vite, oublions notre querelle,
Mon cher petit, embrassons-nous!

[1] Cette pièce et la suivante sont extraites du *Livre d'un père* (1876), un recueil de vers charmants et délicats où le poète a chanté l'enfant d'une façon touchante. Son lyrisme a là une originalité très grande.

Les petites sœurs.

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin
Elles vont, la main dans la main.

Deux fleurs sur une seule branche!
S'embrassant toujours d'un côté,
Même quand l'arbre est agité;
L'une étant rose et l'autre blanche,
Deux fleurs sur une seule branche!

Où sont donc les petites sœurs?
Dit chacun de nous, qu'il demande
La plus petite ou la plus grande;
Elles ont d'égales douceurs;
Où sont donc les petites sœurs?

L'une veut tout ce que veut l'autre,
Dans l'étude ou dans le plaisir;
Chacune oubliant son désir,
Pour leur bonheur et pour le nôtre
L'une veut tout ce que veut l'autre.

Aux œuvres du cœur ou des doigts
Promptes l'une et l'autre à bien faire,
Chacune est la petite mère,
La petite sœur, à la fois,
Aux œuvres du cœur ou des doigts.

Jamais de pleurs ni de querelles,
Au salon pas plus qu'au berceau;
Les bijoux après le cerceau,
Tout gaîment se partage entre elles...
Jamais de pleurs ni de querelles.

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble;
Sans que l'une à l'autre ressemble,
Toujours sur le même chemin
Elles vont, la main dans la main.

Œuvres à lire de Victor de Laprade (Lemerre, éditeur, Paris) : *Psyché* (1841); *Odes et poèmes* (1843); *Poèmes évangéliques* (1852); *Symphonies* (1855); *Idylles historiques* (1858) : *Pernette* (1868); *Poèmes civiques* (1874); *Le Livre d'un père* (1876); — Critiques à consulter : Vitet, *Discours à l'Académie, 17 mars* 1859 et *Revue des Deux-*

Mondes. 1er février 1869 ; Lamartine, *Souvenirs et portraits ;* Saint-René Taillandier, *Revue des Deux-Mondes, 15 février* (1879) ; R. Chantelauze, *Revue de France. 15 décembre* 1879 ; Ed. Biré, *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres* (1886) ; J. Condamin, *La vie et les œuvres de Victor de Laprade* (1886).

LOUIS BOUILHET

Né à Cany (Seine-Inférieure) en 1822, mort à Paris en 1869.

Comme de Laprade, il débuta par un poème antique, comme lui, tout en gardant bien des restes de lyrisme romantique, visibles surtout dans son théâtre en vers, il s'achemina vers la poésie objective des parnassiens. Là s'arrête sa ressemblance avec l'auteur de *Psyché*. Celui-ci est en effet un idéaliste transcendant ; Bouilhet est, au contraire, un pur réaliste. Il a traduit surtout dans ses vers les faits de l'histoire et ceux de la vie contemporaine, visant à les peindre dans leur exacte réalité. Sa philosophie naturaliste est conforme à celle des prosateurs, ses contemporains, que nous avons étudiés dans le premier volume de cet ouvrage. Son vers, au relief précis, d'une grande variété de rythmes, procède du style de Hugo mais annonce la métrique parnassienne. Dans son théâtre en vers, injustement oublié aujourd'hui, il a montré un talent dramatique de premier ordre.

Les gladiateurs [1].

Tenant comme Mercure [2] un riche caducée,
Commode [3] enfin parut. Sa tunique plissée
Flottait, couleur de pourpre et perlée à son bord :
Il avait un manteau tissu de soie et d'or,
D'un cercle étincelant sa tête était pressée,
Son costume semblait celui d'un secutor.

« Longue vie à César ! » cria la foule immense ;
Et le vaste empereur, sous son grand pavillon,
Comme un dieu couronné, vint s'asseoir en silence ;
Sur une chaise d'or préparée à l'avance
On posa la massue et la peau de lion ;
Puis le maître des jeux fit sonner le clairon.

[1] Extrait de *Melœnis* (1851), curieux poème d'érudition antique, d'une rare exactitude, dans lequel Bouilhet a voulu reconstituer objectivement la société romaine de l'empire au temps de Commode ; les vices de la décadence impériale y sont peints magistralement. Outre les ouvrages de Renan et de Gaston Boissier, dont il s'est inspiré, Sienkiewicz avait probablement lu aussi ce poème quand il écrivit son célèbre roman *Quo Vadis*. — Les gladiateurs étaient des condamnés à mort, des esclaves ou des captifs de guerre, qu'on faisait combattre dans l'amphithéâtre, au Colisée par exemple, les uns contre les autres, ou bien contre des bêtes féroces. Ils avaient des armes différentes.

[2] Mercure, chez les Grecs Hermès, dieu de l'éloquence et du commerce, messager de l'Olympe et conducteur des morts aux Enfers.

[3] Quinzième empereur romain, de 180 à 192 ; cruel et lâche, il ne ressemblait en rien à son père Marc-Aurèle, le noble empereur.

Le théâtre aussitôt disparut de lui-même.
La lutte commençait, et les gladiateurs
Firent irruption aux yeux des spectateurs.
Les deux partis rivaux avaient pris un emblême,
Et chacun à l'épaule étalait ses couleurs,
Qui le blanc, qui le vert. L'attente fut suprême.

Du peuple frémissant tomba la grande voix.
Je ne vous dirai pas l'adresse, la science
Que chacun déploya dans cette circonstance,
Les coups portés sans cesse et parés mille fois,
La grâce des lutteurs, et les glaives de bois
Qui voltigeaient dans l'air et frappaient en cadence.

Le prélude ordonné se prolongea longtemps :
« Du fer! du fer! » hurlait la foule impatiente.
L'escrime s'arrêta; la trompette bruyante
Tordit sa note rauque et ses sons palpitants,
Et l'on vit, recouverts d'une armure éclatante,
Des groupes opposés, sortir deux combattants.

Celui de Varolus était jeune et rapide,
Il s'élançait par sauts, puis rebroussait chemin,
Svelte, un poignard aux dents, une corde à la main;
L'autre, fixant sur lui son regard intrépide,
Lentement sur le sol posa son pied solide.
« Mirax! » cria le peuple en se levant soudain.

C'était lui! le vainqueur! le héros de la ville!
Mirax au bras de fer, au glaive triomphant :
Sans doute il dédaignait son adversaire agile,
Lui, vieux gladiateur, en face d'un enfant;
Le jeune homme écumait dans sa rage inutile
Comme un chacal vorace autour d'un éléphant.

Mirax semblait jouer; du bout de son épée
Il agaçait son homme et lui piquait la peau.
Déjà le sang vermeil coulait en maint ruisseau;
La cuirasse s'ouvrait par le fer découpée
Et, de perles de pourpre en mille endroits jaspée,
Les semait en courant sur le sable nouveau.

Il fallait en finir avec le rétiaire [1],
Mirax leva son glaive et le pressa plus fort :

[1] Du latin *retiarius*, gladiateur qui combattait armé d'un filet et d'un trident.

Les pouces se dressaient [1] pour demander la mort,
Mais un cri formidable emplit la salle entière...
Mirax, les yeux sanglants, roulait dans la poussière,
Tordant son cou nerveux dans le nœud qui le mord.

« Il est pris ! il est pris ! » dit la foule étonnée.
Varolus triomphait, l'honneur de la journée
Lui semblait garanti par ce coup de bonheur.
La lame flamboyait dans la main du vainqueur,
César était muet, la mort fut ordonnée.
Mais Mirax se dressa de toute sa hauteur.

Il fut calme et sublime, en cet instant suprême,
Et leva sur la foule un regard assuré :
« Pourquoi trembler? dit-il au rétiaire blême,
C'est le peuple, ô mon fils ! et j'étais préparé;
Il aime à voir tomber qui porte un diadème,
Et se venge à sa mort de l'avoir admiré ! »

Alors, jetant au loin sa cuirasse pesante,
Il tendit son cou nu sous l'acier du poignard,
Puis, tourné vers la foule, et d'une voix puissante :
« Frappe, enfant ! cria-t-il, et salut à César !... »
Le sang jaillit à flots par la gorge béante,
Et Mirax se souvint de tomber avec art.

Un homme, ayant au front des ailes de Mercure,
Du bout de son fer chaud vint lui toucher le corps.
La chair en frémissant cria sous la brûlure,
Mais l'ombre de Mirax voyageait chez les morts.
Avec le croc d'usage on le tira dehors ;
Sur le sable rougi traînait sa chevelure.

Kuchiuk-Hanem [2].

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier,
Les crocodiles gris plongent au bord des îles;
Et dans le bleu du ciel, parfois, un grand palmier
Etale en parasol ses feuilles immobiles;

Les gypaètes blancs se bercent dans les airs;
Le sable, au plein midi, fume dans les espaces;

[1] Il y a là une erreur, étonnante chez un auteur si ferré sur l'antiquité : dans les cirques romains les spectateurs tournaient au contraire les pouces en bas (*pollice verso*) pour demander la mort; ils les dressaient pour pardonner.

[2] Extrait des *Festons et astragales* (1859).

Et les buffles trapus, au pied des buissons verts,
Dorment, fronçant leur peau sous les mouches voraces.

C'est l'heure du soleil et du calme étouffant;
Les champs n'ont pas un cri, les cieux pas une brise...
— Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise?

Le mouton qui te suit, de henné [1] tacheté,
Sur la natte en jouant agace ton chien leste,
Et ta servante noire, accroupie à côté,
Croise ses bras luisants tatoués par la peste;

Le joueur de rebec [2] dort sur son instrument...
Dans ton lit de palmier maintenant tu reposes,
Ou sur ton escalier tu te tiens gravement,
Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses;

L'émeraude à ton front allume un rayon vert,
Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine,
Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
Ont une odeur de miel et de térébenthine.

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant;
Tu te sens, dans ton cœur, triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges [3] sur le fleuve!

Le bois qui pleure [4].

Tout est mort! — Vers d'autres climats
Les oiseaux vont chercher fortune,
Et la terre, sous les frimas,
Est blanche, au loin, comme la lune;

Le vent, pareil à cent taureaux,
Mugit au seuil de ma demeure;
Le givre a brodé mes carreaux;
A mon foyer la bûche pleure :

« Je me souviens!... je me souviens!...
Au pied des monts,... dans le bois sombre...
Mon front large, en ces jours anciens,
Faisait à terre une grande ombre!

[1] Arbuste d'Afrique et d'Asie dont les feuilles servent à faire une teinture jaune
[2] Violon arabe à trois cordes.
[3] Bateaux légers et étroits sur le Nil.
[4] Extrait des *Dernières chansons*, poésies posthumes (1870).

» Oh! les cieux en pluie épandus
Sur l'ébullition des sèves!
Oh! les ravissements perdus
Dans la profondeur de mes rêves!

» Et comme au bord des claires eaux
Frissonnait mon écorce grise,
Sous le pied leste des oiseaux
Ou les caresses de la brise!

» L'hiver venait chassant l'été;
Tout s'abritait au toit des villes;
Seul, je gardais la majesté
Des existences immobiles!

» Et, dressant mon squelette noir
Sur la nudité des champs mornes,
Silencieux dans mon espoir
Des rajeunissements sans bornes,

» J'attendais des temps plus heureux,
Où sur mes branches découvertes
Le chant des merles amoureux
Ferait pousser des feuilles vertes!

» Plus de nids! plus de vents dans l'air,
Secouant à flots mon feuillage!
La hache a, comme un pâle éclair,
Frappé mon tronc durci par l'âge;

» Et, traîné des vallons charmants
Au chantier brutal des banlieues,
J'ai senti mes os, par moments,
Crier sous la scie aux dents bleues!... »

La pauvre bûche pleure encor;
Mais déjà dans ses mille étreintes
Le feu, comme un grand poulpe [1] d'or,
Fait, sans pitié, mourir ses plaintes.

L'âme légère du vieux bois,
Moitié brise et moitié rosée,
Libre pour la première fois,
Flotte sur la cendre embrasée...

[1] En allemand, *ein acht armiger Polyp;* en italien, *un polpo;* en anglais, *a pulp.*

Poésies complètes de Bouilhet (Lemerre, éditeur, Paris). — Principaux drames en vers : *Mme de Montarcy* (1856); *Hélène Peyron* (1858); *Dolorès* (1862); *La Conjuration d'Amboise* (1866). — Critiques à consulter : Gustave Flaubert, *Préface* des *Dernières Chansons* (1870); Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires* (1882); H. de la Ville de Mirmont, *Louis Bouilhet* (1888); G. Lanson, *Histoire de la littérature française* (1894); Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898); E. Frère, *Louis Bouilhet* (1908).

BAUDELAIRE (CHARLES)

Né et mort à Paris, 1821-1867.

Par certains côtés de son génie poétique, Baudelaire, qui traduisit le macabre auteur américain Edgar Poë, se rattache au romantisme, dont il a du reste accentué quelques-uns des défauts; par d'autres, c'est déjà un précurseur de la poésie impersonnelle. Il est très difficile de porter sur son œuvre un jugement équitable, tant il y a en lui de choses qui repoussent : bizarrerie étrange, sensualité basse et vulgaire, affectation ridicule de satanisme, perversité lugubre, mysticisme macabre. Sa poésie morbide, qu'expliquent et son état pathologique et l'abus qu'il fit des excitants, distille tous les poisons de l'âme. C'est un poète de décadence morale. Pourtant dans son œuvre malsaine, flore vénéneuse éclose sur le fumier d'une civilisation malade, il y a aussi des fleurs admirables dont on peut respirer le parfum exquis. Ce rêveur fantastique et macabre a été un grand poète, et Victor Hugo a pu lui dire avec raison : « Vous avez créé un frisson nouveau. » Dans un coin de son âme étrange et complexe, il y avait un sentiment profond de la foi religieuse, l'horreur des vices hideux qui hantèrent son imagination déréglée, une grande puissance d'idéalisation symbolique. C'est par ces qualités de premier ordre qu'il restera.

L'albatros [1].

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.

Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule [2],
L'autre mime, en boîtant, l'infirme qui volait !

[1] Ces vers et les suivants ont été publiés en 1857.

[2] Mot trivial qui désigne une pipe à tuyau très court.

Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

Correspondances [1].

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

Harmonie du soir [2].

Voici venir les temps où, vibrant sur sa tige,
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir;
Valse mélancolique et langoureux vertige!

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir;
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;
Valse mélancolique et langoureux vertige!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir.

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige;
Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir!
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir;
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

[1] Les personnes qui aiment *tous* les arts et en comprennent le langage esthétique aisiront le sens profond de cette pièce où Baudelaire a remarquablement défini, en quelques lignes, ce qu'on pourrait appeler « l'unité des forces artistiques. »

[2] Voici un exemple très curieux de poésie symboliste, à comparer avec la pièce de Léon Dierx, *Soir d'octobre* et les pièces de Henri de Régnier reproduites plus loin.

Un cœur tendre, qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...
Ton souvenir en moi luit comme un ostensoir[1] !

Spleen [2].

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;

Quand la terre est changée en un cachot humide.
Où l'Espérance, comme une chauve-souris,
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;

Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,

Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre[3] opiniâtrément.

— Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.

Le gouffre.

Pascal[4] avait son gouffre, avec lui se mouvant.
— Hélas ! tout est abîme, — action, désir, rêve,
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève
Mainte fois de la Peur je sens passer le vent.

[1] Dans la liturgie catholique, l'encensoir est une cassolette pendue à de longues chaînes où l'on brûle de l'encens ; le reposoir est un autel élevé dans une rue, le jour de la Fête-Dieu, pour y faire *reposer* le saint-sacrement pendant une procession ; l'ostensoir (du latin *ostensus*, montré) est un soleil d'or ou d'argent porté sur un pied où l'on a mis l'Eucharistie pour l'exposer.

[2] Ici et dans la pièce suivante, c'est le romantique macabre qui parle, hanté par ses sombres visions. Pour comprendre cet état d'âme il faut savoir que Baudelaire mourut d'une maladie nerveuse. Le mot *spleen*, qui en anglais signifie *rate*, veut dire en français *mélancolie maladive*.

[3] Du latin *gemere ;* doublet, *gémir*.

[4] Blaise Pascal (1623-1662), célèbre savant et écrivain janséniste, l'auteur des *Lettres Provinciales* et des *Pensées*.

En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans trève.

J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,

Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
— Ah! ne jamais sortir des Nombres et des Etres!

L'idéal du poète [1].

Vers le Ciel, où son œil voit un trône splendide,
Le poète serein lève ses bras pieux,
Et les vastes éclairs de son esprit lucide
Lui dérobent l'aspect des peuples furieux:

« Soyez béni, mon Dieu, qui donnez la souffrance
Comme un divin remède à nos impuretés
Et comme la meilleure et la plus pure essence
Qui prépare les forts aux saintes voluptés!

Je sais que vous gardez une place au Poète
Dans les rangs bienheureux des saintes Légions,
Et que vous l'invitez à l'éternelle fête
Des Trônes, des Vertus, des Dominations.

Je sais que la douleur est la noblesse unique
Où ne mordront jamais la terre et les enfers,
Et qu'il faut pour tresser ma couronne mystique
Imposer tous les temps et tous les univers.

Mais les bijoux perdus de l'antique Palmyre [2],
Les métaux inconnus, les perles de la mer,
Par votre main montés, ne pourraient pas suffire
A ce beau diadème éblouissant et clair;

Car il ne sera fait que de pure lumière,
Puisée au foyer saint des rayons primitifs,
Et dont les yeux mortels, dans leur splendeur entière,
Ne sont que des miroirs obscurcis et plaintifs! »

[1] Ces vers si purs montrent la partie vraiment saine de l'âme du poète; ils confirment ce que nous avons dit dans la notice qui lui est consacrée.

[2] Aujourd'hui Toudmour, située dans une oasis du grand désert qui sépare la Syrie de l'Arabie; elle fut détruite par Aurélien en 273; on y voit les ruines d'un fameux temple du soleil ou de Baal.

L'œuvre de Baudelaire ne peut être lue qu'en extraits, dans une chrestomathie. Pour les personnes qui auraient besoin de l'étudier plus à fond, voici la liste des principaux travaux critiques faits sur lui : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IX, et *Nouveaux lundis*, t. I; Théophile Gautier, *Notice des Œuvres complètes* (1868); Ch. Asselineau, *Charles Baudelaire, sa vie et son œuvre* (1869), et Ch. Baudelaire, *Souvenirs, correspondance, bibliographie* (1872); Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1885); Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires* (1889); Guyau, *L'art au point de vue sociologique*; Ed. Scherer, *Etudes sur la littérature contemporaine*; Anatole France, *La vie littéraire*; Lanson, *Histoire de la littérature française*.

THÉODORE DE BANVILLE

Né à Moulins en 1823, mort à Paris en 1891.

Si de Banville, homme de cœur et de distinction, n'avait donné à un de ses principaux recueils le titre significatif d'*Odes funambulesques*, il serait irrévérencieux de le comparer à un danseur de corde; mais cette comparaison est justifiée par l'aveu même du poète. Il a dansé toute sa vie, merveilleusement d'ailleurs, sur la corde lyrique : c'est le plus grand des funambules poétiques. Son œuvre renferme un curieux mélange de lyrisme fantaisiste, de comique charmant, de description plastique et d'observation moyenne. Le fond n'y compte presque pas, car il avait peu d'idées et des sentiments très calmes : ses vers sont presque toujours écrits avec des riens. En revanche la forme y tient une place considérable. Banville professait un véritable culte pour le style prosodique et l'eurythmie savante; la rime, dont il a donné une curieuse théorie, dans son *Traité de poésie française*, était pour lui l'élément essentiel du vers. La plupart de ses œuvres, très utiles à étudier à cet égard-là, sont des jeux de métrique et de rythme. Chez lui, l'évolution verbale des romantiques s'achève en étincelante fantaisie de versificateur virtuose. Influencé par ses fortes études classiques, il renoua, lui aussi, dans ses vers, la tradition gréco-latine. Par là et par son culte de la forme, il est un des précurseurs du Parnasse contemporain. Il a brillé également dans la comédie sentimentale. Son théâtre en vers, d'une imagination charmante, a une très grande originalité; c'est la partie la plus solide de son œuvre.

Le saut du tremplin [1].

Clown admirable, en vérité !
Je crois que la postérité,
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Le reverra, sa plaie au flanc.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car

[1] Extrait des *Odes funambulesques* (1857). Cette pièce donne bien une idée du genre banvillesque par excellence : le bouffon uni au lyrique, la rime rare et inattendue produisant l'effet comique. — Tremplin : en italien, un *trampellino* (*trampolino*); en anglais, *a jump-board*; en allemand, *ein Trampolin*.

C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

De la pesanteur affranchi,
Sans y voir clair il eût franchi
Les escaliers de Piranèse [1].
La lumière qui le frappait,
Faisait resplendir son toupet
Comme un brasier dans la fournaise.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient : « Quel vif argent
Ce démon a-t-il dans les veines ? »

Tout le monde criait : « Bravo ! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait raidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui [2]
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre, plein
D'inspiration fantastique,
Tremplin qui tressaille d'émoi
Quand je prends un élan, fais-moi
Bondir plus haut, planche élastique !

» Frêle machine aux reins puissants
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires !

» Par quelque prodige pompeux,
Fais-moi monter, si tu le peux,

[1] Piranèse ou plutôt Piranesi, célèbre architecte et graveur italien du XVIIIme siècle, qui donna d'admirables estampes des ruines de l'Italie.

[2] Célèbre danseuse de corde du second empire.

Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des planètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

» Jusqu'à ces éthers pleins de bruit,
Où, mêlant dans l'affreuse nuit
Leurs haleines exténuées,
Les autans ivres de courroux
Dorment, échevelés et fous,
Sur les seins pâles des nuées.

» Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante !
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

» Plus loin ! plus haut ! je vois encor
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des réalistes en feu.
Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !
Des ailes ! des ailes ! des ailes ! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

La morte [1].

Ils se disent, ma colombe,
Que tu rêves, morte encore,
Sous la pierre d'une tombe :
Mais, pour l'âme qui t'adore,
Tu t'éveilles, ranimée,
O pensive bien-aimée !

[1] Extrait des *Exilés* (1874), le meilleur ouvrage du poète. — Pièce écrite en 1859 ; elle constitue un joli essai de poésie en rimes féminines, dont Paul Verlaine et, après lui, les symbolistes ont donné de remarquables exemples.

Par les blanches nuits d'étoiles,
Dans la brise qui murmure,
Je caresse tes longs voiles,
Ta mouvante chevelure,
Et tes ailes demi-closes
Qui voltigent sur les roses !

O délices ! je respire
Tes divines tresses blondes !
Ta voix pure, cette lyre,
Suit la vague sur les ondes,
Et, suave, les effleure,
Comme un cygne qui se pleure !

La belle Aude [1].

En arrivant dans sa ville aux cent tours,
Charles s'écrie : « Ah ! cœurs pleins d'artifice !
Ah ! mécréants ! pourvoyeurs de vautours !
Il faut enfin qu'on vous anéantisse.
Que tous les pairs de ma cour de justice
Viennent, dit-il, me trouver sans délais :
Je veux qu'on parte et qu'on les avertisse. »
Mais en passant le seuil de son palais,

Sous un habit d'argent où l'émeraude
Jette ses feux près du rubis sanglant,
Il voit venir près de lui la belle Aude [2]
Aux fins cheveux d'or pâle et ruisselant.
« Sire, dit-elle, et tout en lui parlant,
Elle attachait sur lui ses yeux de flamme,
Où donc est-il votre neveu Roland,
Qui m'a juré de me prendre pour femme ? »

A ce discours le puissant Empereur,
Le vieux lion courroucé, le grand chêne,
Baisse la tête et frémit de terreur.
De larges pleurs brûlants, des pleurs de haine,
Tombent à flots dans sa barbe hautaine :
« Hélas ! dit-il, ce faiseur de travaux,
Cet artisan d'exploits, mon capitaine,
Le bon Roland, est mort à Roncevaux.

[1] Extrait des *Exilés*. — Pièce écrite en 1860.

[2] Dans la *Chanson de Roland*, où Banville a puisé son sujet (voir plus haut page 90). Aude est la fiancée du héros français.

Mais, ô ma sœur, amie au col de cygne,
Je te promets un époux, fils d'aïeux
Fiers de lignage et de valeur insigne
Pour te servir à la face des cieux.
Il séchera les larmes de tes yeux
Qui pleureraient toujours de chers fantômes.
C'est mon Louis, je ne puis dire mieux :
Il est mon fils, il aura mes royaumes. »

Aude sourit. Vite, un rayon charmant
Fleurit sa lèvre austère que l'on vante.
« Je le vois bien, dit-elle doucement
A l'Empereur tout glacé d'épouvante,
Vous vouliez donc railler votre servante !
Vous m'avez dit ces choses-là par jeu !
Que, Roland mort, Aude reste vivante !
Cela ne plaise à notre Seigneur Dieu ! »

Elle pâlit. Comme dans la campagne
Se brise un lys, la jeune fille ainsi
Se laisse choir aux pieds de Charlemagne,
Le cœur brisé par un si grand souci.
Sa lèvre est blême et son cœur est transi [1],
La voilà morte et froide et son front penche.
Morte à toujours ! Dieu lui fasse merci
Et dans les cieux prenne son âme blanche !

L'empereur tremble et tressaille ; d'abord
Il ne la croit que pâmée ; il la frôle ;
Il la soulève en tremblant, lui si fort !
La tête, hélas ! retombe sur l'épaule.
Va, c'en est fait, ô perle de la Gaule !
Ses longs cheveux, tandis qu'elle s'endort,
Tombent pareils à des branches de saule :
C'est bien le doigt farouche de la mort.

Charles, pensif, navré dans ses tristesses,
Ayant connu cette vaillante amour,
Au même instant mande quatre comtesses
Qu'il fit venir en grand deuil à sa cour
Pour veiller Aude aux bras blancs nuit et jour.
Et puis elle eut sa place au pied des Anges,

[1] Glacé. Ce mot voulait dire, en vieux français, *passer de vie à trépas* (du latin *transire*).

Dans un moutier [1] de nonnains [2] doux séjour
Où de Marie on chante les louanges.

Sa blanche tombe est sous un noir buisson
Où l'aubépine étend ses longues branches.
Le rossignol en suave chanson
Y vient la nuit jeter ses notes franches;
La violette et les sombres pervenches
Semblent gémir sur un trépas si beau,
Et l'on verra des roses toutes blanches
Pendant mille ans fleurir sur son tombeau.

Car elle est morte, aimable entre les vierges!
Et Ganelon [3] attend son jugement,
Vil, enchaîné, meurtri, fouetté de verges.
Mais Aude morte égale son amant.
Dans le sépulcre elle dort fièrement,
Et Charles pleure encor cette pucelle
Qui fut sans tache ainsi qu'un diamant,
Et brave cœur et gente demoiselle.

Le sanglier [4].

C'était auprès d'un lac sinistre, à l'eau dormante,
Enfermé dans un pli du grand mont Erymanthe [5],
Et l'antre paraissait gémir et, tout béant,
S'ouvrait, comme une gueule affreuse du néant;
Des vapeurs en sortaient, ainsi que d'un Averne [6].
Immobile, et penché pour voir dans la caverne,
Hercule regarda le sanglier hideux.
Les loups fuyaient de peur quand il s'approchait d'eux,
Tant le monstre effaré, s'il grognait dans sa joie,
Semblait effrayant, même à des bêtes de proie.
Il vivait là, pensif. Lorsque venait la nuit,
Terrible, emplissant l'air d'épouvante et de bruit,

[1] Mot archaïque dérivé du latin *monastérium*, doublet de formation populaire du mot *monastère*.

[2] En vieux français, où il y avait des cas, *nonne* était le cas sujet; *nonnain* le cas complément.

[3] Dans la *Chanson de Roland*, Ganelon est le traître qui livre Roland aux Sarrasins. Voir plus loin l'extrait de *La Fille de Roland*.

[4] Extrait des *Exilés*. Cette pièce est de 1862. Il s'agit ici de l'un des travaux d'Hercule.

[5] Montagne d'Arcadie, en Grèce.

[6] Lac de l'Italie, près du golfe de Baïa, où la sibylle de Cumes avait son antre. Les Romains le considéraient comme une des entrées des Enfers.

En cassant les lauriers au pied des monts sublimes,
Il allait dans le bois déchirer ses victimes ;
Puis il rentrait dans l'antre, auprès des flots dormants.
Couché sur la chair morte et sur les ossements,
Il mangeait, la narine ouverte et dilatée,
Et s'étendait parmi la boue ensanglantée.
Noir, sa tanière au front obscur lui ressemblait.
Les ténèbres et lui se parlaient. Il semblait,
Enfoui dans l'horreur de cette prison sombre,
Qu'il mangeait de la nuit et qu'il mâchait de l'ombre.
Hercule, que sa vue importune lassait,
Se dit : « Je vais serrer son cou dans un lacet ;
Ma main étouffera ses grognements obscènes,
Et je l'amènerai tout vivant dans Mycènes [1], »
Et le héros disait aussi : « Qui sait pourtant,
S'il voyait dans les cieux le soleil éclatant,
Ce que redeviendrait cet animal farouche ?
Peut-être que les dents cruelles de sa bouche
Baiseraient l'herbe verte et frémiraient d'amour,
S'il regardait l'azur éblouissant du jour ! »
Alors, entrant ses doigts d'acier parmi les soies
Du sanglier courbé sur des restes de proies,
Il le traîna tout près du lac dormant. En vain,
Blessé par le soleil qui dorait le ravin,
Le monstre déchirait le roc de ses défenses.
Il fuyait. Souriant de ces faibles offenses,
Hercule, soulevant ses flancs hideux et lourds,
Le ramenait au jour lumineux. Mais toujours,
Attiré dans sa nuit par un amour étrange,
Le sanglier têtu retournait vers la fange,
Et toujours, l'effrayant d'un sourire vermeil,
Le héros le traînait de force au grand soleil.

A un enfant [2].

Enfant dont la lèvre rit
Et, gracieuse, fleurit
Comme une corolle éclose,
Et qui sur ta joue en fleurs

[1] Célèbre capitale de l'Argolide où régna Agamemnon. Schliemann en 1876, et plus tard, l'archéologue grec Stamakis, y ont découvert des tombes royales contenant des momies littéralement couvertes d'ornements en or, qu'on peut voir au musée d'Athènes.

[2] Extrait des *Exilés* La pièce est de 1865.

Portes encor les couleurs
Du soleil et de la rose !

Pendant ces jours filés d'or
Où tu ressembles encor
A toutes les choses belles,
Le vieux poète bénit
Ton enfance, et le doux nid
Où ton âme ouvre ses ailes.

Hélas ! bientôt, petit roi,
Tu seras grand ! souviens-toi
De notre splendeur première.
Dis tout haut les divins noms.
Souviens-toi que nous venons
Du ciel et de la lumière.

Je te souhaite, non pas
De tout fouler sous tes pas
Avec un orgueil barbare,
Non pas d'être un de ces fous.
Qui sur l'or ou les gros sous
Fondent leur richesse avare;

Mais de regarder les cieux !
Qu'au livre silencieux
Ta prunelle sache lire,
Et que, docile aux chansons,
Ton oreille s'ouvre aux sons
Mystérieux de la lyre !

Enfant bercé dans les bras
De ta mère, tu sauras
Qu'ici-bas il faut qu'on vive
Sur une terre d'exil
Où je ne sais quel plomb vil
Retient notre âme captive.

Sous cet horizon troublé,
Ah ! malheur à l'Exilé
Dont la mémoire flétrie
Ne peut plus se rappeler
Et qui n'y sait plus parler
La langue de la patrie !

Mais le ciel, dans notre ennui,
N'est pas perdu pour celui
Qui le veut et le devine,
Et qui, malgré tous nos maux,
Balbutie encor les mots
Dont l'origine est divine.

Emplis ton esprit d'azur!
Garde-le sévère et pur,
Et que ton cœur, toujours digne
De n'être pas reproché,
Ne soit jamais plus taché
Que le plumage d'un cygne!

Souviens-toi du paradis,
Cher cœur! et je te le dis
Au moment où nulle fange
Terrestre ne te corrompt,
Pendant que ton petit front
Est encor celui d'un ange.

Andromède [1].

Andromède gémit dans le désert sans voile,
Nue et pâle, tordant ses bras sur le rocher.
Rien sur le sable ardent que la mer vient lécher,
Rien! pas même un chasseur dans un abri de toile.

Rien sur le sable, et sur la mer pas une voile!
Le soleil la déchire, impitoyable archer,
Et le monstre bondit comme pour s'approcher
De la vierge qui meurt, plus blanche qu'une étoile.

Ame enfantine et douce, elle agonise, hélas!
Mais Persée aux beaux yeux, le meurtrier d'Atlas,
Vient et fend l'air, monté sur le divin Pégase.

Il vient, échevelé, tenant son glaive d'or,
Et la jeune princesse, immobile d'extase,
Suit des yeux dans l'azur son formidable essor.

[1] Extrait des *Princesses* (1874). — C'est une des meilleures pièces de la série consacrée à l'antiquité gréco-latine. Comparer ce sonnet avec celui de Heredia reproduit plus loin. Dans la mythologie, Andromède, fille du roi Céphée, a été enchaînée au bord de la mer où un monstre doit la dévorer. Le héros Persée, fils de Jupiter et de Danaé, monté sur le cheval ailé Pégase, tue le monstre et la délivre.

Florise [1].

La scène se passe en 1621, au château d'Atys, près de Blois. A la suite d'un accident, la troupe des comédiens du célèbre auteur Alexandre Hardy, dans laquelle se trouve une remarquable actrice, Florise, est venue demander l'hospitalité aux châtelains. Le jeune comte Olivier d'Atys est séduit par l'admirable beauté de la grande comédienne; il lui demande sa main. Florise, touchée elle-même par la déclaration du jeune homme, accepte sa proposition. Alexandre Hardy, que ce départ navre, essaye en vain de lui persuader qu'elle n'est pas faite pour le mariage, qu'elle se doit à son art merveilleux. Il a alors recours à une ruse : avant de partir, il fait jouer devant les hôtes du château sa pièce : *L'Amazone Hippolyte*. En entendant une autre actrice débiter sans enthousiasme et sans talent le rôle principal qu'elle devait créer, Florise est reprise par le démon du théâtre; elle écarte sa compagne, se met à jouer à sa place, en s'enthousiasmant par degré. Le feu sacré de la poésie lui brûle le cœur; elle va être entièrement retournée et renoncera d'elle-même à l'hymen qui se préparait.

Scène III.

HARDY, prenant les mains de Florise. — Avec expression.

Ah! Florise!

PYMANTE

Quel feu!

JODELET

Quelle âme!

AMARANTE

Quel émoi!

ROSIDOR

Quels élans fiers!

CÉLIDÉE

Quels cris victorieux!

OLIVIER, s'approchant à son tour.

Mais quoi!
Florise, à ce vil jeu vous donner tout entière!
La fièvre cependant brûle votre paupière.
Ah! voyez, ces cruels prodiges vous tueront :
Vous pâlissez, et l'eau coule sur votre front!

Bas, avec colère.

Et puis voir un bouffon de ces hordes maudites
Vous tenir dans ses bras! près de son cœur!

FLORISE, avec une indifférence hautaine et superbe.

Vous dites?

[1] Comédie en quatre actes (1870). Extrait de l'acte IV. La scène commence au moment où Florise, en proie à la plus vive émotion, vient de lire une partie du rôle. Les personnages qui parlent ici sont le chef, les acteurs et les actrices de la troupe, et la tante du jeune comte, Célidée. Cette comédie est sûrement la plus originale de l'auteur.

OLIVIER, à mi-voix.

Reposez-vous, — un tel effort doit vous briser, —
Dans votre appartement. — Venez.

FLORISE, haut, avec éclat.

Me reposer!
Quand je revis! Quand je renais! Quand je m'élance
Au but, après avoir rompu l'affreux silence!
Oui, c'est bien moi, Florise! Enfin! — Je triomphais
De vous et je jouais à l'amour. J'étouffais!

Avec une profonde rêverie.

Oui, nous sommes ainsi. Quelquefois, ô Nature!
Nous rêvons dans ton sein l'ombre, la vie obscure,
Les devoirs accomplis auprès d'un gai foyer;
Mais que notre astre errant se mette à flamboyer,
Que ces oiseaux au vol étincelant, les Rimes!
Voltigent en chantant parmi les vers sublimes,
Que le Drame se lève et nous dise : C'est moi!
Nous le suivons, ce Dieu, notre amant, notre roi!
Le reste, — le foyer, les baisers d'une mère,
Les enfants, — tout cela pour nous c'est la chimère!

S'exaltant.

L'art est une patrie aux grands cieux éclatants
Où vivent, en dehors des pays et des temps,
Les élus qu'il choisit pour ses vivantes proies;
Et ceux-là, donnez-leur vos demeures, vos joies,
Tous les honneurs, toujours leurs cœurs inconsolés
Pleureront, car ils sont chez vous des exilés!

OLIVIER

Florise! quel démon vous aveugle? — Oh! je pleure,
Tenez! Vous me disiez vous-même, tout à l'heure,
Ici, que vous m'aimiez! — Non, vous ne pouvez pas
Me quitter, quand mon âme est clouée à vos pas.
Florise, votre amour est à moi! — Je l'exige.
Il me le faut.

FLORISE

Enfant! Vous le voulez! Que puis-je
Pour vous, moi, vagabonde? Et qu'est-il de commun
Entre vous et moi? Rien. Le sauvage parfum
Qui vient des bois m'enivre, et je suis de la race
De ces bohémiens qu'une chaîne embarrasse [1]!

[1] Il est presque superflu de faire remarquer la couleur romantique de cette pièce :

Etre semblables, vous et moi ! Nous l'essaîrons
Vainement. Vous disiez : Fuyez ces histrions !
Eh bien ! je ne peux pas les quitter, je suis faite
Comme eux pour obéir au souffle du poète.
Ils sont mon sang, ils sont ma chair même. Je veux
Comme eux que l'Aquilon souffle dans mes cheveux,
J'ai besoin d'écouter l'éloquence magique
De la Muse parlant avec sa voix tragique ;
Je le suivrai toujours ce clairon belliqueux
Dont le cri les transporte, — et je pars avec eux !

OLIVIER

Non, Florise ! Mon front se brise. — Oh ! la folie !
Ne m'abandonnez pas ainsi, je vous supplie,
Ou laissez-moi d'abord mourir à vos genoux !

FLORISE, avec attendrissement, mais d'une voix ferme.

Tous ces lâches regrets sont indignes de nous.
Ne nous obstinons pas, d'une âme si frivole,
A vouloir retenir un rêve qui s'envole ;
Mais plutôt laissons voir, par nos efforts sacrés,
Que cet instant d'amour nous a transfigurés !
On fait la guerre : allez combattre ! — Soyez brave
Comme il sied à celui qui s'est dit mon esclave
Pendant un jour ; et si l'Art, mon maître et mon Dieu,
Veut m'embraser la lèvre à son charbon de feu,
Par la mâle splendeur de quelque renommée,
Je serai digne aussi que vous m'ayez aimée.
A vos premiers accents mon être a tressailli,
Et je les savourais d'un cœur enorgueilli,
Si, vouée à ce Dieu des paroles vivantes
Qui m'a choisie et mise au rang de ses servantes,
Je n'eusse appartenu, porte-flambeau du jour,
A quelque chose encor de plus grand que l'amour !
Vivez. Moi je retourne à mes courses errantes.
Et quand, tenant des lys dans ses mains transparentes,
Loin du seuil de la vie où je vous ai laissé
Le fantôme charmant qu'on nomme le passé
M'apparaîtra, gardant vos traits que rien ne change,
Il aura la jeunesse et la fierté d'un Ange !
Et maintenant, partons, Hardy !

ce n'est pas une peinture de caractères ou de mœurs du XVII^me^ siècle, mais une comédie romanesque, dans laquelle l'auteur a épanché son lyrisme de poète du XIX^me^ siècle, du reste magnifiquement.

Aux comédiens.

Venez.

Joie des comédiens qui, gaiement et le sourire sur les lèvres, se disposent à partir. — A Célidée, qui lui tend la main avec effusion.

Adieu, Madame!

A Olivier.

Adieu, monsieur le comte!

OLIVIER

Oh! c'est trop peu
D'instants! Restez encore un peu! — Que je vous voie!
D'ailleurs, non, je ne puis ainsi tuer ma joie.
Je ne peux pas vous perdre, et ce cœur ulcéré
Dit : Non! Je ne peux pas. Je vous disputerai
A quiconque veut voir son audace punie,
Et...

Ici, sur un signe de Hardy, après avoir encore une fois salué leurs hôtes, les comédiens sortent lentement, suivis par Guillemette, qui, toujours, pleurant, s'attache au pas de Jodelet. Hardy s'avance alors vers Olivier, et lui répond avec une dignité irrésistible.

HARDY, s'avançant.

Disputez-la donc, monsieur, à son génie!
Au Destin, qui l'emporte en son vol effréné!
La vie est pour nous tous un combat acharné.
Nous avons beau rêver! Sans cesse à notre oreille
Le noir clairon Devoir éclate et nous réveille,
Et répète, forçant nos fronts à s'entr'ouvrir :
Va te sacrifier! Va lutter! Va mourir!
Le lâche seul évite en pleurant la mêlée.
Il faut la suivre, folle, ardente, échevelée,
Et lorsque vient le soir, triomphant ou vaincu,
Confesser sa croyance, et c'est avoir vécu! —
Pâles humains, c'est là ce qui nous divinise!

OLIVIER, à Florise.

Oh! par pitié! — Par grâce! — Ecoutez-moi, Florise.

FLORISE, avec résolution.

Non. Pas un mot de plus, ou je vous haïrais.

OLIVIER, avec déchirement.

Hélas!

FLORISE

J'étais un rêve. Adieu. Je disparais.
Soyez heureux, vaillant, aimé : qu'il vous souvienne
De moi qui vous bénis, pauvre comédienne!

Florise sort, emmenée par Hardy. Olivier, abattu et laissant couler ses larmes, tombe dans les bras du vieux Sylvain, son écuyer.

Scène IV.

OLIVIER, CÉLIDÉE, SYLVAIN

OLIVIER

Ah! Florise! Elle part. Que ferai-je, dis-moi,
Sans elle!

SYLVAIN, avec une mâle gaieté.

S'il vous plaît, comme du temps du roi
Henri, lorsque j'étais à monsieur votre père,
Nous bataillerons! — Quand, pendant un jour de guerre,
Il avait, son épée au poing, comme un luron,
Fait le diable à côté de monsieur de Biron,
Si quelque lansquenet, fuyant dans la rafale,
Le visait et trouait son pourpoint d'une balle,
J'avais beau dire : Allons, monsieur, il faut panser
Cela! Bah! sans vouloir seulement y penser,
Votre père piquait des deux, l'âme ravie,
Et se mettant à rire, il disait : C'est la vie!

Pendant le morceau suivant, dit par Célidée, on voit défiler lentement sur le coteau, d'abord Jodelet seul marchant avec de grandes enjambées, puis Rosidor prenant des airs gracieux entre Amarante et Lucinde, puis Hardy causant avec Pymante; enfin tous les comédiens, excepté Florise.

CÉLIDÉE, à Olivier.

La vie! Elle ressemble à ce jour dont tu vois
Tomber le soir tremblant sur la cime des bois!
Au matin, sous la douce aurore qui l'effleure,
Le fier jeune homme voit venir vers sa demeure
Les Illusions, puis l'Amour, l'Espoir vermeil
Et les Passions, groupe adorable et pareil
A ces gais histrions qui, la lèvre entr'ouverte,
Sont descendus vers nous de la colline verte!
Tous ces hôtes sont fous, riants et querelleurs;
Les uns portent des luths et des chapeaux de fleurs;
Les autres laissent voir la tristesse suprême
Sur leur bouche de rose, et murmurent : Je t'aime!
Mais lorsque le soir vient, quand le jeune homme est vieux,
Quand sa vie, hélas! proie offerte aux envieux,

S'efface, quand son front a pâli sous l'étude,
Il reste face à face avec la solitude,
Et voit passer, conduits par l'antique Destin,
Sur le même coteau, ses hôtes du matin,
Mais lassés et vieillis, *l'un emportant son masque*
Et l'autre son couteau[1]. Dans la brume fantasque
Le groupe rayonnant disparaît et s'enfuit;
Et lui, qui voit pâlir ses Rêves dans la nuit,
Il leur crie, abattu, mais l'âme encore éprise :
Adieu, Bonheur! Adieu, Jeunesse!

A ce moment Florise, venue seule et la dernière, passe à son tour sur le coteau. Olivier la voit, lui tend les bras, et pousse vers elle un cri ardent de passion et de regret.

OLIVIER

Adieu, Florise!

Œuvres à lire de Théodore de Banville (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stalactites* (1846); *Odes funambulesques* (1857); *Les Exilés* (1874); *Les Princesses* (1874); *Rondels; Choix de poésies de Théodore de Banville* avec préface de Charles Morice (1911); *Comédies en vers* (1856-1880) et principalement : *Gringoire* (1886); *Florise* (1870) et *Riquet à la Houppe*; *Petit traité de versification française* (1872). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XIV (1857); Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires* 1889); Jules Lemaître, *Les Contemporains* (1885); Marcel Fouquier, *Profils et portraits*; J.-Ernest Charles, *Le théâtre des poètes*; Adolphe Brisson, *Chronique théâtrale du Temps* (28 avril 1913).

[1] Citation empruntée à la *Tristesse d'Olympio* de Victor Hugo, dans *Les Rayons et les Ombres*. Cette pensée, dite par une grande dame du XVII^me^ siècle, constitue un joli anachronisme. On sent assez que ce n'est pas elle qui parle, mais l'auteur romantique, disciple de Victor Hugo.

II

Les Parnassiens.

Presque toutes les périodes historiques des temps modernes sont caractérisées par la prédominance d'une école littéraire : le règne de Napoléon III ne fait pas exception à cette loi. En poésie, comme dans la prose, on y constate un courant supérieur, dont l'influence finit par annihiler tous les autres, en créant un nouveau milieu intellectuel. En 1852, c'est l'école parnassienne qui devient ce courant directeur. Et voici comment elle prit ce nom, emprunté de la célèbre montagne de la Phocide d'où jaillissait la fameuse fontaine Castalie, chère aux Muses et source d'inspiration poétique pour les Grecs et pour les Romains.

Vers la fin du second empire, un certain nombre de poètes nouveaux se réunissaient à Paris chez l'éditeur Lemerre pour parler de leur art. Désirant pénétrer jusqu'au grand public qui les connaissait à peine, ils décidèrent de publier un recueil collectif de poésies inédites. Cette publication, dont le premier livre parut en 1866, eut pour titre le *Parnasse contemporain*, qui fut d'abord le nom d'une petite revue publiée par Catulle Mendès et Xavier de Ricard : de là le nom de *Parnassiens* donné aux poètes de la nouvelle école. Le mouvement littéraire que ceux-ci voulaient consacrer avait commencé depuis longtemps ; en 1850, le romantisme était épuisé et le parnassisme en voie d'évolution. Le changement qui s'accomplit dans la poésie coïncida avec la transformation réaliste qu'on vit s'opérer alors dans le roman et le théâtre en prose. Il fut causé à la fois par l'influence de la science et la tyrannie que le second empire fit peser sur les esprits pendant les premières années qui suivirent son triomphe : quand César règne et étouffe les consciences, les âmes déçues s'éloignent de la politique et se réfugient dans la tour d'ivoire de l'art pour l'art. L'école parnassienne, comme le romantisme, comprend un grand nombre d'écrivains de tendances très différentes. Entre Leconte de Lisle et Coppée, par exemple, il y a aussi peu de ressemblance qu'entre Victor Hugo et Musset. Pourtant, un trait

commun caractérise la plupart de ces poètes : pris dans son ensemble, le Parnasse est l'école de la poésie impersonnelle. Sortir du moi, renoncer au lyrisme subjectif, peindre la réalité objective, soit en copiant la nature, soit en empruntant à l'histoire, à la légende, et à la science la matière même de la poésie : tel était le but essentiel de l'école parnassienne qui fut, elle aussi, par quelques côtés, une réaction réaliste contre l'idéalisme personnel du romantisme. Le retour à l'antiquité gréco-latine, qui est une des caractéristiques de l'école, s'explique très bien chez ces poètes nourris de fortes études classiques, car l'art ancien leur fournissait une riche mine de sujets poétiques dans lesquels leur objectivité pouvait s'éployer à l'aise. Comme André Chénier, ils ont souvent compris beaucoup mieux que les classiques du XVII[e] siècle certains côtés de la littérature et de la mythologie antiques. Par là se trouve justifié ce nom de *Parnasse* qui parut d'abord choisi au hasard. A certains égards, d'ailleurs, la nouvelle école est moins classique qu'alexandrine : elle rappelle parfois beaucoup plus la poésie savante de Lucrèce, l'érudition artistique et le culte de la forme des poètes ptolémaïques que le large naturalisme des Grecs d'Europe. L'alexandrinisme est un des caractères importants de la poésie parnassienne.

Pour étudier les Parnassiens et les poètes postérieurs, consulter Catulle Mendès, *La légende du Parnasse contemporain* et *Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1900*; Pellissier, *Essais de littérature contemporaine. Le mouvement littéraire au XIX[me] siècle* et *Le mouvement littéraire contemporain*; Xavier de Ricard, *Petits mémoires d'un parnassien*; Emmanuel des Essarts, *L'Ecole parnassienne, son histoire, sa doctrine.* (Revue bleue du 3 juillet 1902.)

LECONTE DE LISLE

Né à l'île Bourbon en 1818, mort à Paris en 1894.

Leconte de Lisle est incontestablement le chef de l'école parnassienne ; dès 1852, bien que le nom n'existât pas encore, il en indiquait le but dans la préface de ses *Poèmes antiques*, où il combattait, avec des arguments assez faibles du reste, la poésie personnelle des romantiques. Comme initiateur du *Parnasse contemporain*, il a donc une très grande importance littéraire ; il n'en a pas moins comme génie poétique, en dehors de toute question d'école. Après Victor Hugo, et bien près de lui, c'est le plus grand poète français. A première vue, Leconte de Lisle est un écrivain impersonnel. Dans ses œuvres grandioses et éclatantes, il a promené sa pensée, en apparence sereine, à travers les mythologies les plus diverses : le naturalisme esthétique des Grecs, le sombre panthéisme

hindou, les mythes barbares des Scandinaves lui ont fourni la matière de superbes poèmes d'où son âme paraît absente. Il a trouvé également dans la nature sauvage et primitive un grand nombre de tableaux grandioses ou tragiques, peints avec une étonnante objectivité. Pourtant, sous cette poésie qui semble impersonnelle, sous cette sérénité stoïque, on découvre une âme infiniment douloureuse que de profondes angoisses avaient torturée. La philosophie du poète transparaît à travers les mythes qu'il a le mieux translatés. Cette philosophie exprime une profonde désespérance; c'est bien celle d'une époque où la science a détrôné l'ancienne foi, où l'âme du penseur désabusé face à face avec « l'implacable nature » de Vigny, cherche à se consoler de ne plus croire en revivant les grands rêves par lesquels les hommes des civilisations antiques essayèrent d'assouvir leur besoin d'idéal. Leconte de Lisle est un pessimiste hautain et tragique : il n'a vu dans le monde que l'effrayante fugacité de la vie. Sa poésie est décourageante, mais admirable de profondeur et de relief. Ce fut un noble artiste. On doit lui reprocher cependant de n'avoir pas compris le christianisme. Lui qui a su traduire en vers admirables les superbes mythologies de l'antiquité, il n'a vu dans la religion chrétienne que la sombre intolérance ou les superstitions du moyen âge : la sublime puissance morale de l'Evangile lui a échappé. Voilà pourquoi son œuvre, à certains égards merveilleuse, reste inférieure à celle de Victor Hugo, poétiquement géniale et tout imprégnée en outre de philosophie chrétienne et d'humanité.

Sûryâ [1].

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître ! les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

Sur ta face divine et ton dos écumant
L'abîme primitif ruisselle lentement.
Tes cheveux qui brûlaient au milieu des nuages,
Parmi les rocs anciens déroulés sur les plages,
Pendent en noirs limons, et la houle des mers
Et les vents infinis gémissent au travers.
Sûryâ ! Prisonnier de l'ombre infranchissable,
Tu sommeilles couché dans les replis du sable.
Une haleine terrible habite en tes poumons;
Elle trouble la neige errante au flanc des monts;
Dans l'obscurité morne en grondant elle affaisse
Les astres submergés par la nuée épaisse,
Et fait monter en chœur les soupirs et les voix
Qui roulent dans le sein vénérable des bois.

[1] Extrait des *Poèmes antiques* (1852). Cette pièce est un hymne védique, destiné à rendre le mysticisme hindou et la conception naturaliste du brahmanisme primitif. On remarquera que le mythe exposé ici ressemble beaucoup à celui de Phoibos dans la mythologie grecque. Sûrya c'est le dieu solaire.

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

Elle vient, elle accourt, ceinte de lotus blancs,
L'aurore aux belles mains, aux pieds étincelants;
Et tandis que, songeur, près des mers, tu reposes,
Elle lie au char bleu les quatre vaches roses.
Vois! Les palmiers divins, les écailles d'argent,
Et les frais nymphéas [1] sur l'eau vive nageant,
La vallée où, pour plaire entrelaçant leurs danses,
Tournent les Apsaras [2] en rapides cadences,
Par la nue onduleuse et molle enveloppés,
S'éveillent, de rosée et de flammes trempés.
Pour franchir des sept cieux les larges intervalles,
Attelle au timon d'or les sept fauves cavales,
Secoue au vent des mers un reste de langueur,
Eclate, et lève-toi dans toute ta vigueur!

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques.

Mieux que l'oiseau géant qui tourne au fond des cieux,
Tu montes, ô guerrier, par bonds victorieux;
Tu roules comme un fleuve, ô Roi, source de l'Etre!
Le visible infini que ta splendeur pénètre,
En houles de lumière ardemment agité,
Palpite de ta force et de ta majesté.
Dans l'air flambant, immense, oh! que ta route est belle
Pour arriver au seuil de la nuit éternelle!
Quand ton char tombe et roule au bas du firmament,
Que l'horizon sublime ondule largement!
O Sûryâ! Ton corps lumineux vers l'eau noire
S'incline, revêtu d'une robe de gloire;
L'abîme te salue et s'ouvre devant toi:
Descends sur le profond rivage et dors, ô Roi!

Ta demeure est au bord des océans antiques,
Maître! Les grandes eaux lavent tes pieds mystiques!

Guerrier resplendissant qui marches dans le ciel,
A travers l'étendue et le temple éternel;

[1] Nom scientifique du *nénuphar*, plante de la famille des *Nymphéacées*, à laquelle se rattache aussi le *lotus*. Les fleurs, grandes et belles, à pétales blancs, roses, rouges ou bleus, flottent généralement sur les eaux.

[2] Dans la mythologie hindoue, divinités femelles qui habitent les eaux, analogues aux nymphes grecques.

Toi qui verses au sein de la terre robuste
Le fleuve fécondant de ta chaleur auguste
Et sièges vers midi sur les brûlants sommets,
Roi du monde, entends-nous, et protège à jamais
Les hommes au sang pur, les races pacifiques
Qui te chantent au bord des océans antiques!

Héraklès au taureau [1].

Le soleil déclinait vers l'écume des flots,
Et les grasses brebis revenaient aux enclos;
Et les vaches suivaient, semblables aux nuées
Qui roulent sans relâche, à la file entraînées,
Lorsque le vent d'automne, au travers du ciel noir,
Les chasse à grands coups d'aile, et qu'elles vont pleuvoir.
Derrière les brebis, toutes lourdes de laine,
Telles s'amoncelaient les vaches dans la plaine.
La campagne n'était qu'un seul mugissement,
Et les grands chiens d'Elis aboyaient bruyamment.
Puis, succédaient trois cents taureaux aux larges cuisses,
Puis deux cents au poil rouge, inquiets des génisses;
Puis douze, les plus beaux et parfaitement blancs,
Qui de leurs fouets velus rafraîchissaient leurs flancs,
Hauts de taille, vêtus de force et de courage,
Et paissant d'habitude au meilleur pâturage.
Plus noble encor, plus fier, plus brave, plus grand qu'eux,
En avant, isolé comme un chef belliqueux,
Phaéton les guidait, lui, l'orgueil de l'étable,
Que les anciens bouviers disaient à Zeus [2] semblable,
Quand le Dieu triomphant, ceint d'écume et de fleurs,
Nageait dans la mer glauque avec Europe [3] en pleurs.
Or, dardant ses yeux prompts sur la peau léonine
Dont Héraklès couvrait son épaule divine,
Irritable, il voulut heurter d'un brusque choc
Contre cet étranger son front dur comme un roc;

[1] Extrait des *Poèmes antiques*. Leconte de Lisle est le poète français qui a su le mieux rendre l'antiquité grecque; il fait saisir aussi bien le charme d'Anacréon que la puissance grandiose des Tragiques. On pourra s'en convaincre en lisant les pièces qui suivent. — Héraklès (Hercule chez les Latins) est le fameux héros de la mythologie qui accomplit les douze travaux célèbres.

[2] Zeus (Jupiter chez les Latins) était dans la mythologie le roi des Dieux, la toute-puissance.

[3] Europe, fille d'un roi de Phénicie, fut enlevée par Zeus métamorphosé en taureau.

Mais ferme sur ses pieds, tel qu'une antique borne,
Le héros d'une main le saisit par la corne,
Et, sans rompre d'un pas, il lui ploya le col,
Meurtrissant ses naseaux furieux dans le sol;
Et les bergers, en foule, autour du fils d'Alkmène,
Stupéfaits, admiraient sa vigueur surhumaine,
Tandis que, blancs dompteurs de ce soudain péril,
De grands muscles roidis gonflaient son bras viril.

Paysage [1].

A travers les massifs des pâles oliviers
L'Archer [2] resplendissant darde ses belles flèches
Qui, par endroits, plongeant au fond des sources fraîches,
Brisent leurs pointes d'or contre les durs graviers.

Dans l'air silencieux ni souffles ni bruits d'ailes,
Si ce n'est, enivré d'arome et de chaleur,
Autour de l'églantier et du cytise en fleur,
Le murmure léger des abeilles fidèles.

Laissant pendre sa flûte au bout de son bras nu,
L'Aigipan [3], renversé sur le rameau qui ploie,
Rêve, les yeux mi-clos, avec un air de joie,
Qu'il surprend l'Oréade [4] en son antre inconnu.

Sous le feuillage lourd dont l'ombre le protège,
Tandis qu'il sourit d'aise et qu'il se croit heureux,
Un large papillon sur ses rudes cheveux
Se pose en palpitant comme un flocon de neige.

Quelques nobles béliers aux luisantes toisons,
Grandis sur les coteaux fertiles d'Agrigente [5],
Auprès du roc moussu que l'onde vive argente,
Dorment dans la moiteur tiède des noirs gazons.

Des chèvres, çà et là, le long des verts arbustes,
Se dressent pour atteindre au bourgeon nourricier,
Et deux boucs au poils ras, dans un élan guerrier,
En se heurtant du front courbent leurs cols robustes.

[1] Extrait des *Poèmes antiques*.

[2] Phoibos ou Apollon, représenté souvent avec un arc et lançant des traits de feu.

[3] Pan *aux pieds de bouc*, du grec Αἰγίκαν.

[4] Nymphe des montagnes. Les Oréades formaient le cortège de Diane.

[5] Ancienne ville de la Sicile, aujourd'hui Girgenti.

Par delà les blés mûrs alourdis de sommeil
Et les sentiers poudreux où croît le térébinthe,
Semblable au clair métal de la riche Korinthe [1],
Au loin, la mer tranquille étincelle au soleil.

Mais sur le thym sauvage et l'épaisse mélisse
Le pasteur accoudé repose, jeune et beau;
Le reflet lumineux qui rejaillit de l'eau
Jette un fauve rayon sur son épaule lisse;

De la rumeur humaine et du monde oublieux,
Il regarde la mer, les bois et les collines,
Laissant couler sa vie et les heures divines
Et savourant en paix la lumière des cieux.

Kléarista [2].

Kléarista s'en vient par les blés onduleux
Avec ses noirs sourcils arqués sur ses yeux bleus,
Son front étroit coupé de fines bandelettes,
Et sur son cou flexible et blanc comme le lait,
Ses tresses où, parmi les roses de Milet [3],
On voit fleurir des violettes.

L'aube divine baigne au loin l'horizon clair,
L'alouette sonore et joyeuse, dans l'air,
D'un coup d'aile s'enlève au sifflement des merles,
Les lièvres, dans le creux des verts sillons tapis,
D'un bond inattendu remuant les épis,
Font pleuvoir la rosée en perles.

Sous le ciel jeune et frais, qui rayonne le mieux
De la Sicilienne au doux rire, aux longs yeux,
Ou de l'Aube qui sort de l'écume marine?
Qui le dira? Qui sait, ô lumière, ô beauté,
Si vous ne tombez pas du même astre enchanté
Par qui tout aime et s'illumine!

Du faîte où ses béliers touffus sont assemblés
Le berger de l'Hybla [4] voit venir par les blés

[1] L'orthographe ordinaire est Corinthe. Dans l'antiquité c'était une ville de 300 000 habitants, célèbre par son industrie des terres cuites, des vases peints et des bronzes d'art.

[2] Extrait des *Poèmes antiques*.

[3] Ville de l'Asie Mineure, au sud de l'embouchure du Méandre.

[4] Trois villes ont porté ce nom dans l'antiquité; la montagne, dont il s'agit ici, aujourd'hui Melilli, était près d'*Hybla Megara*, cité voisine de Syracuse.

Dans le rose brouillard la forme de son rêve.
Il dit : — C'était la nuit et voici le matin !
Et plus brillant que l'aube à l'horizon lointain
Dans son cœur le soleil se lève.

Nox [1].

Sur la pente des monts les brises apaisées
Inclinent au sommeil les arbres onduleux ;
L'oiseau silencieux s'endort dans les rosées,
Et l'étoile a doré l'écume des flots bleus.

Au contour des ravins, sur les hauteurs sauvages,
Une molle vapeur efface les chemins ;
La lune tristement baigne les noirs feuillages,
L'oreille n'entend plus les murmures humains.

Mais sur le sable au loin chante la mer divine,
Et des hautes forêts gémit la grande voix,
Et l'air sonore, aux cieux que la nuit illumine,
Porte le chant des mers et le soupir des bois.

Montez, saintes rumeurs, paroles surhumaines,
Entretien lent et doux de la terre et du ciel,
Montez et demandez aux étoiles sereines.
S'il est pour les atteindre un chemin éternel.

O mers, ô bois songeurs, voix pieuses du monde,
Vous m'avez répondu durant mes jours mauvais,
Vous avez apaisé ma tristesse inféconde,
Et dans mon cœur aussi vous chantez à jamais.

Le combat homérique [2].

De même qu'au soleil l'horrible essaim des mouches.
Des taureaux égorgés couvre les cuirs velus,
Un tourbillon guerrier de peuples chevelus,
Hors des nefs, s'épaissit, plein de clameurs farouches.

Tout roule et se confond, souffle rauque des bouches,
Bruit des coups, les vivants et ceux qui ne sont plus,
Chars vides, étalons cabrés, flux et reflux
Des boucliers d'airain hérissés d'éclairs louches.

[1] Extrait des *Poèmes antiques*.

[2] Extrait des *Poèmes barbares* (1859).

Les reptiles tordus, au front, les yeux ardents,
L'aboyeuse Gorgô [1] vole et grince des dents
Par la plaine où le sang exhale ses buées.

Zeus [2], sur le pavé d'or, se lève furieux,
Et voici que la troupe héroïque des Dieux
Bondit dans le combat du faîte des nuées.

Les larmes de l'ours [3].

Le roi des Runes [4] vient des collines sauvages.
Tandis qu'il écoutait gronder la sombre mer,
L'ours rugir, et pleurer le bouleau des rivages,
Ses cheveux flambloyaient dans le brouillard amer.

Le skalde [5] immortel dit : — Quelle fureur t'assiège,
O sombre mer ? Bouleau pensif du cap brumeux,
Pourquoi pleurer ? Vieil ours vêtu de poil de neige,
De l'aube au soir pourquoi te lamenter comme eux ?

— Roi des Runes ! lui dit l'arbre au feuillage blême
Qu'un âpre souffle emplit d'un long frissonnement,
Jamais, sous le regard du bienheureux qui l'aime,
Je n'ai vu rayonner la vierge au col charmant.

— Roi des Runes ! jamais, dit la mer infinie,
Mon sein froid n'a connu la splendeur de l'été.
J'exhale avec horreur ma plainte d'agonie,
Mais joyeuse, au soleil, je n'ai jamais chanté.

— Roi des Runes ! dit l'ours, hérissant ses poils rudes
Lui que ronge la faim, le sinistre chasseur,
Que ne suis-je l'agneau des tièdes solitudes
Qui paît l'herbe embaumée et vit plein de douceur !

Et le skalde immortel prit sa harpe sonore :
Le chant sacré brisa les neuf sceaux de l'hiver ;

[1] Une des Gorgones, monstres ailés coiffés de serpents, venant des Enfers. La terrible Méduse fut tuée par Persée qui emporta la tête sur son bouclier.

[2] Jupiter. Leconte de Lisle n'a pas conservé les noms des dieux dérivés du latin, que nous employons généralement en français ; il se sert toujours des mots grecs, d'ailleurs mythologiquement plus exacts. On lui a reproché cette affectation un peu pédantesque, mais qui ne nous choque plus maintenant.

[3] Extrait des *Poèmes barbares*. — Dans cette pièce, c'est la mythologie scandinave qui a inspiré le poète.

[4] Les Runes sont les caractères d'écriture employés par les anciens Germains ; en norrois, *rune* signifie : secret, sortilège, charme.

[5] Skalde est un mot scandinave qui veut dire barde ou poète.

L'arbre frémit, baigné de rosée et d'aurore ;
Des rires éclatants coururent sur la mer ;

Et le grand ours charmé se dressa sur ses pattes :
L'amour ravit le cœur du monstre aux yeux sanglants,
Et, par un double flot de larmes écarlates,
Ruissela de tendresse à travers ses poils blancs.

La mort de Sigurd [1].

Le roi Sigurd est mort. Un lourd tissu de laine
Couvre, du crâne aux pieds, le Germain au poil blond.
Son beau corps sur la dalle est couché, roide et long ;
Son sang ruisselle, tiède, et la salle en est pleine.

Quatre femmes sont là, quatre épouses de chefs :
La Franke Gudruna, l'inconsolable veuve,
Et la reine des Huns [2], errant loin de son fleuve
Et celle des Norrains [3], hardis monteurs de nefs.

Assises contre terre, aux abords du cadavre,
Tandis que toutes trois sanglotent, le front bas,
La Burgonde Brunhild, seule, ne gémit pas,
Et contemple, l'œil sec, l'angoisse qui les navre.

Herborga, sur son dos jetant ses cheveux bruns,
S'écrie à haute voix : — Ta peine est grande, certes,
O femme ! mais il est de plus amères pertes ;
J'ai subi plus de maux chez les cavaliers Huns.

Hélas ! n'ai-je point vu les torches et les glaives ?
Mes frères égorgés, rougissant nos vallons
De leurs membres liés aux crins des étalons,
Et leurs crânes pendus à l'arçon des Suèves [4] ?

[1] Extrait des *Poèmes barbares*. — Pour comprendre cette pièce il faut se rappeler la grandiose et sauvage poésie des *Niebelungen*, poème épique allemand probablement du XIIIe siècle. — Dans la mythologie germanique Sigurd, ou Siegfried, est un héros qui descend d'Odin, la principale divinité de l'Olympe scandinave. Il accomplit toutes sortes d'exploits avant de mourir assassiné. La légende de Sigurd ressemble beaucoup à celle du héros hindou Karna, racontée dans le célèbre poème *Mahâbhârata*, écrit en sanscrit (1200 ou 1300 ans avant J.-C.).

[2] Peuple barbare, de race tartare, venu de la Chine ; il conquit la Germanie, sous la conduite d'Attila, qui fut ensuite vaincu en Gaule et tué en Italie en 453.

[3] Les Scandinaves et en particulier les Norvégiens.

[4] Peuple barbare du nord de la Germanie qui prit part à la grande invasion du Ve siècle.

Moi-même, un chef m'a prise, et j'ai, durant six ans,
Sous sa tente de peaux nettoyé sa chaussure.
Vois ! n'ai-je point gardé l'immonde flétrissure
Du fouet de l'esclavage et des liens cuisants ?

Herborga s'étant tue, Ullranda dit : — O Reines,
Que votre mal, auprès de mes maux, est léger !
Ne dormirai-je point sous un sol étranger,
Exilée à jamais de nos plages Norraines ?

N'ai-je point vu mes fils, ivres des hautes mers,
Tendre la voile pleine au souffle âpre des brises ?
Ils ne reviendront plus baiser mes tresses grises :
Mes enfants sont couchés dans les limons amers !

O femmes ! aujourd'hui que je suis vieille et seule,
Que l'angoisse a brisé mon cœur, courbé mon dos,
Je ne verrai jamais la moelle de mes os,
Mes petits-fils sourire à leur mourante aïeule !

Elle se tait. Brunhild se penche, et soulevant
Le drap laineux sous qui dort le roi des framées [1],
Montre le mâle sein, les boucles enflammées [2],
Tout l'homme, fier et beau, comme il l'était vivant.

Elle livre aux regards de la veuve royale
Les dix routes par où l'esprit a pris son vol,
Les dix fentes de pourpre ouvertes sous le col,
Qu'au héros endormi fit la mort déloyale.

Gudruna pousse trois véhémentes clameurs :
— Sigurd ! Sigurd ! Sigurd est mort ! Ah ! malheureuse !
Que ne puis-je remplir la fosse qu'on lui creuse !
Sigurd a rendu l'âme, et voici que je meurs.

Quand vierge, jeune et belle, à lui, beau, jeune et brave,
Le col, le sein, parés d'argent neuf et d'or fin,
Je fus donnée, ô ciel ! ce fut un jour sans fin,
Et je dis en mon cœur : — Fortune je te brave !

Femmes ! c'était hier ! et c'est hier aussi
Que j'ai vu revenir le bon cheval de guerre :

[1] Les Francs (le peuple barbare qui envahit la Gaule au Ve siècle et finit par lui donner son nom), avaient, entre autres armes, une framée, lance à fer très long.

[2] Cet adjectif veut dire ici : *couleur de flamme ;* il y a là une extension de sens créée par Leconte de Lisle, car le mot ne s'applique en général qu'à la rougeur du visage.

La fange maculait son poil luisant naguère,
De larges pleurs tombaient de son œil obscurci,

D'où viens-tu bon cheval ? Parle ! qui te ramène ?
Qu'as-tu fait de ton maître ? — Et lui, ployant les reins,
Se coucha, balayant la terre de ses crins,
Dans un hennissement de douleur presque humaine.

Va ! suis l'aigle à ses cris, le corbeau croassant,
Reine, me dit Hagen[1], le Frank au cœur farouche;
Le roi Sigurd t'attend sur sa dernière couche,
Et les loups altérés boivent son rouge sang.

Maudit ! maudit le Frank aux paroles mortelles !
Ah ! si je vis, à moi la chair du meurtrier...
Mais pour vous, à quoi bon tant gémir et crier ?
Vos misères, au prix des miennes, que sont-elles ?

Or, Brunhild brusquement se lève et dit : — Assez !
C'est assez larmoyer, ô bavardes corneilles !
Si je laissais hurler le sanglot de mes veilles,
Que deviendraient les cris que vous avez poussés ?

Ecoute, Gudruna. Mes paroles sont vraies.
J'aimais le roi Sigurd ; ce fut toi qu'il aima.
L'inextinguible haine en mon cœur s'alluma ;
Je n'ai pu la noyer au sang de ces dix plaies.

Elle me brûle encore autant qu'au premier jour.
Mais Sigurd eût gémi sur l'épouse égorgée...
Voilà ce que j'ai fait. C'est mieux. Je suis vengée !
Pleure, veille, languis, et blasphème à ton tour !

La Burgonde saisit sous sa robe une lame,
Ecarte avec fureur les trois femmes sans voix,
Et, dans son large sein se la plongeant dix fois,
En travers, sur le Frank, tombe roide, et rend l'âme.

La chute des étoiles[2].

Tombez, ô perles dénouées,
Pâles étoiles, dans la mer.
Un brouillard de roses nuées
Emerge de l'horizon clair ;

[1] Dans les *Nibelungen*, Hagen, poussé par Brunhild, assassine Sigurd.

[2] Extrait des *Poèmes barbares*.

A l'Orient plein d'étincelles
Le vent joyeux bat de ses ailes
L'onde qui brode un vif éclair.
Tombez, ô perles immortelles,
Pâles étoiles, dans la mer.

Plongez sous les écumes fraîches
De l'Océan mystérieux,
La lumière crible de flèches
Le faîte des monts radieux,
Mille et mille cris, par fusées,
Sortent des bois lourds de rosées,
Une musique vole aux cieux.
Plongez, de larmes arrosées,
Dans l'Océan mystérieux.

Fuyez, astres mélancoliques,
O paradis lointains encor!
L'aurore aux lèvres métalliques
Rit dans le ciel et prend l'essor;
Elle se vêt de molles flammes,
Et sur l'émeraude des lames
Fait pétiller des gouttes d'or.
Fuyez, mondes où vont les âmes,
O paradis lointains encor!

Allez, étoiles, aux nuits douces,
Aux cieux muets de l'Occident.
Sur les feuillages et les mousses
Le soleil darde un œil ardent;
Les cerfs, par bonds, dans les vallées,
Se baignent aux sources troublées;
Le bruit des hommes va grondant.
Allez, ô blanches exilées,
Aux cieux muets de l'Occident.

Heureux qui vous suit, clartés mornes,
O lampes qui versez l'oubli!
Comme vous, dans l'ombre sans bornes,
Heureux qui roule enseveli!
Celui-là vers la paix s'élance :
Haine, amour, larmes, violence,
Ce qui fut l'homme est aboli.
Donnez-nous l'éternel silence[1],
O lampes qui versez l'oubli!

[1] On peut saisir ici le pessimisme boudhique du poète, qui aspire au *nirvâna* des Hindous.

Le soir d'une bataille[1].

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
A la grande tuerie ils se sont tous rués,
Ivres et haletants, par les boulets troués,
En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choirs.

Puis ils se sont liés en étreintes féroces,
Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé;
La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux;
Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
Le ciel d'un noir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
Se tordre vaguement des corps entrelacés.

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
Que la nuit fait courir à travers le silence.

O boucherie! ô soif du meurtre! acharnement
Horrible! odeur des morts qui suffoques et navres!
Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
Ils sont morts. Liberté, ces braves, en ton nom,
Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire!

[1] Extrait des *Poèmes barbares*. — Voici une des rares pièces où le poète a exprimé directement un de ses sentiments personnels : l'amour ardent de la liberté.

Le vœu suprême[1].

Certes, ce monde est vieux, presque autant que l'enfer,
Bien des siècles sont morts depuis que l'homme pleure.
Et qu'un âpre désir nous consume et nous leurre,
Plus ardent que le feu sans fin et plus amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure,
Soit que les poings liés on se jette à la mer,
Soit qu'en face du ciel, d'un œil ferme, et sur l'heure,
Foudroyé dans sa force, on tombe sous le fer.

Toi, dont la vieille terre est avide, je t'aime,
Brûlante effusion du brave et du martyr,
Où l'âme se retrempe au moment de partir!

O sang mystérieux, ô splendide baptême,
Puissè-je, aux cris hideux du vulgaire hébété
Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité!

Le vent froid de la nuit[2].

Le vent froid de la nuit souffle à travers les branches
Et casse par moments les rameaux desséchés;
La neige, sur la plaine où les morts sont couchés,
Comme un suaire étend au loin ses nappes blanches.

En ligne noire, au bord de l'étroit horizon.
Un long vol de corbeaux passe en rasant la terre,
Et quelques chiens, creusant un tertre solitaire,
Entre-choquent les os dans le rude gazon.

J'entends gémir les morts sous les herbes froissées.
O pâles habitants de la nuit sans réveil,
Quel amer souvenir, troublant votre sommeil,
S'échappe en lourds sanglots de vos lèvres glacées?

Oubliez, oubliez! Vos cœurs sont consumés;
De sang et de chaleur vos artères sont vides.
O morts, morts bienheureux, en proie aux vers avides,
Souvenez-vous plutôt de la vie, et dormez!

[1] Extrait des *Poèmes barbares*. — Dans cette pièce aussi le poète laisse percer son lyrisme héroïque.

[2] Extrait des *Poèmes barbares*. — Comparez cette pièce, qui résume si bien la sombre désespérance du poète et son stoïcisme hautain, avec la *Mort du loup* de Vigny, page 96.

Ah ! dans vos lits profonds quand je pourrai descendre,
Comme un forçat vieilli qui voit tomber ses fers,
Que j'aimerai sentir, libre des maux soufferts,
Ce qui fut moi rentrer dans la commune cendre !

Mais, ô songe ! Les morts se taisent dans leur nuit.
C'est le vent, c'est l'effort des chiens à leur pâture,
C'est ton morne soupir, implacable nature !
C'est mon cœur ulcéré qui pleure et qui gémit.

Tais-toi. Le ciel est sourd, la terre te dédaigne.
A quoi bon tant de pleurs si tu ne peux guérir ?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,
Et qui mord le couteau, de sa gueule qui saigne.

Encore une torture, encore un battement.
Puis, rien. La terre s'ouvre, un peu de chair y tombe ;
Et l'herbe de l'oubli, cachant bientôt la tombe,
Sur tant de vanité croît éternellement.

La Tête du comte [1].

Les chandeliers de fer flambent jusqu'au plafond
Où, massive, reluit la poutre transversale.
On entend crépiter la résine qui fond.

Hormis cela, nul bruit. Toute la gent vassale,
Ecuyer, échansons, pages, Maures lippus,
Se tient debout et roide autour de la grand'salle.

Entre les escabeaux et les coffres trapus
Pendent au mur, dépouille aux Sarrazins [2] ravie,
Cottes, pavois, cimiers que les coups ont rompus.

Don Diego, sur la table abondamment servie,
Songe, accoudé, muet, le front contre le poing,
Pleurant sa flétrissure et l'honneur de sa vie.

Au travers de sa barbe et le long du pourpoint
Silencieusement vont ses larmes amères,
Et le vieux Cavalier ne mange et ne boit point.

[1] Extrait des *Poèmes barbares*. — Le sujet de cette pièce se rattache à la légende du Cid, dans le *Romancero* espagnol. Leconte de Lisle excelle à raconter les scènes cruelles et violentes des temps barbares. Comparer cette pièce avec *Le Serrement de mains* de Heredia reproduit plus loin, page 226. Consultez aussi le Cid de Corneille. — Don Diego, père de celui qui deviendra le *Cid*, a été souffleté par le comte de Gormas.

[2] Les Sarrazins et mieux *Sarrasins* ou Maures, qui conquirent l'Espagne au VIII[e] siècle et furent ensuite chassés par les Espagnols, au XV[e] siècle.

Son âme, sans repos, roule mille chimères :
Hauts faits anciens, désir de vengeance, remords
De tant vivre au delà des forces éphémères.

Il mâche sa fureur comme un cheval son mors ;
Il pense, se voyant séché par l'âge aride,
Que dans leurs tombeaux froids bienheureux sont les morts.

Tous ses fils ont besoin d'éperon, non de bride,
Hors Rui Diaz, pour laver la joue où saigne, là,
Sous l'offense impunie une suprême ride.

O jour, jour détestable où l'honneur s'envola!
O vertu des aïeux par cet affront souillée!
O face que la honte avec deux mains voila!

Don Diego rêve ainsi, prolongeant la veillée,
Sans ouïr, dans sa peine enseveli, crier
De l'huis [1] aux deux battants la charnière rouillée.

Don Rui Diaz entre. Il tient de son poing meurtrier
Par les cheveux la tête à prunelle hagarde,
Et la pose en un plat devant le vieux guerrier.

Le sang coule, et la nappe en est rouge. — Regarde!
Hausse la face, père! Ouvre les yeux et vois!
Je ramène l'honneur sous ton toit que Dieu garde.

Père! j'ai relustré ton nom et ton pavois,
Coupé la male langue et bien fauché l'ivraie. —
Le vieux dresse son front pâle et reste sans voix.

Puis il crie : — O mon Rui, dis si la chose est vraie!
Cache la tête sous la nappe, ô mon enfant!
Elle me change en pierre avec ses yeux d'orfraie [2].

Couvre! car mon vieux cœur se romprait, étouffant
De joie, et ne pourrait, ô fils, te rendre grâce,
A toi, vengeur d'un droit que ton bras sûr défend.

A mon haut bout sieds-toi, cher astre de ma race!
Par cette tête, sois tête et cœur de céans [3],
Aussi bien que je t'aime et t'honore et t'embrasse.

[1] En vieux français, la porte. Se retrouve dans l'expression *à huis clos*.

[2] Oiseau de proie, du latin *ossifraga* ; en anglais, *ospray;* en allemand, *Fischadler;* en italien, *frozone*.

[3] Mot archaïque : ici dedans.

Vierge et Saints ! mieux que l'eau de tous les océans
Ce sang noir a lavé ma vieille joue en flamme. —
Plus de jeûnes, d'ennuis, ni de pleurs malséants !

C'est bien lui ! Je le hais, certe, à me damner l'âme ! —
Rui dit : — L'honneur est sauf, et sauve la maison,
Et j'ai crié ton nom en enfonçant ma lame.

Mange, père ! — Diego murmure une oraison ;
Et tous deux, s'asseyant côte à côte à la table,
Graves et satistaits, mangent la venaison,

En regardant saigner la Tête lamentable.

Les hurleurs [1].

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes.
La ville s'endormait aux pieds des monts brumeux.
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

La nuit multipliait ce long gémissement.
Nul astre ne luisait dans l'immensité nue;
Seule, la lune pâle, en écartant la nue,
Comme une morne lampe oscillait tristement.

Monde muet, marqué d'un signe de colère,
Débris d'un globe mort au hasard dispersé,
Elle laissait tomber de son orbe glacé
Un reflet sépulcral sur l'océan polaire.

Sans borne, assise au Nord, sous les cieux étouffants,
L'Afrique [2], s'abritant d'ombre épaisse et de brume,
Affamait ses lions dans le sable qui fume,
Et couchait près des lacs ses troupeaux d'éléphants.

Mais sur la plage aride, aux odeurs insalubres,
Parmi les ossements de bœufs et de chevaux,
De maigres chiens, épars, allongeant leurs museaux,
Se lamentaient, poussant des hurlements lugubres.

La queue en cercle sous leurs ventres palpitants,
L'œil dilaté, tremblant sur leurs pattes fébriles,

[1] Extrait des *Poèmes barbares*. — Leconte de Lisle est le poète qui a le mieux exprimé l'animalité féroce et tragique, la nature grandiose et puissante. Les pièces qui suivent montrent bien cette face de son talent poétique.

[2] Leconte de Lisle, tout jeune, avait visité l'Afrique du Sud et ses déserts ; il en avait rapporté des impressions ineffaçables.

Accroupis çà et là, tous hurlaient, immobiles,
Et d'un frisson rapide agités par instants.

L'écume de la mer collait sur leurs échines
De longs poils qui laissaient les vertèbres saillir.
Et, quand les flots par bonds les venaient assaillir,
Leurs dents blanches claquaient sous leurs rouges babines[1].

Devant la lune errante, aux livides clartés,
Quelle angoisse inconnue, au bord des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres épouvantés?

Je ne sais; mais, ô chiens qui hurliez sur les plages,
Après tant de soleils qui ne reviendront plus,
J'entends toujours, du fond de mon passé confus,
Le cri désespéré de vos douleurs sauvages!

Les éléphants[1].

Le sable rouge est comme une mer sans limite,
Et qui flambe, muette, affaissée en son lit.
Une ondulation immobile remplit
L'horizon aux vapeurs de cuivre où l'homme habite.

Nulle vie et nul bruit. Tous les lions repus
Dorment au fond de l'antre éloigné de cent lieues,
Et la girafe boit dans les fontaines bleues,
Là-bas, sous les dattiers des panthères connus.

Pas un oiseau ne passe en fouettant de son aile
L'air épais, où circule un immense soleil.
Parfois quelque boa, chauffé dans son sommeil,
Fait onduler son dos dont l'écaille étincelle.

Tel l'espace enflammé brûle sous les cieux clairs.
Mais, tandis que tout dort aux mornes solitudes,
Les éléphants rugueux, voyageurs lents et rudes,
Vont au pays natal à travers les déserts.

D'un point de l'horizon, comme des masses brunes,
Ils viennent, soulevant la poussière, et l'on voit,
Pour ne point dévier du chemin le plus droit,
Sous leur pied large et sûr crouler au loin les dunes.

[1] Lèvres des chiens et des singes.

[1] Extrait des *Poèmes barbares*.

Celui qui tient la tête est un vieux chef. Son corps
Est gercé comme un tronc que le temps ronge et mine;
Sa tête est comme un roc, et l'arc de son échine
Se voûte puissamment à ses moindres efforts.

Sans ralentir jamais et sans hâter sa marche,
Il guide au but certain ses compagnons poudreux;
Et creusant par derrière un sillon sablonneux,
Les pèlerins [1] massifs suivent leur patriarche.

L'oreille en éventail, la trompe entre les dents,
Ils cheminent, l'œil clos. Leur ventre bat et fume,
Et leur sueur dans l'air embrasé monte en brume;
Et bourdonnent autour mille insectes ardents.

Mais qu'importent la soif et la mouche vorace,
Et le soleil cuisant leur dos noir et plissé;
Ils rêvent en marchant du pays délaissé,
Des forêts de figuiers où s'abrita leur race.

Ils reverront le fleuve échappé des grands monts,
Où nage en mugissant l'hippopotame énorme,
Où, blanchis par la lune et projetant leur forme,
Ils descendaient pour boire en écrasant les joncs.

Aussi, pleins de courage et de lenteur, ils passent
Comme une ligne noire, au sable illimité;
Et le désert reprend son immobilité
Quand les lourds voyageurs à l'horizon s'effacent.

L'Albatros [2].

Dans l'immense largeur du Capricorne [3] au Pôle
Le vent beugle, rugit, siffle, râle et miaule,
Et bondit à travers l'Atlantique tout blanc
De bave furieuse. Il se rue, éraflant
L'eau blême qu'il pourchasse et dissipe en buées;
Il mord, déchire, arrache et tranche les nuées
Par tronçons convulsifs où saigne un brusque éclair;
Il saisit, enveloppe et culbute dans l'air,

[1] Ce mot est pris ici, non dans son sens actuel d'homme qui fait un voyage à un lieu consacré, mais dans son sens primitif de voyageur, du latin *peregrinum;* en vieux français on disait *peregrin*.

[2] Extrait des *Poèmes tragiques* (1884).

[3] Le tropique du Capricorne, cercle parallèle à l'équateur, que le soleil semble décrire à l'époque du solstice d'hiver. Il sépare la zone torride de la zone tempérée dans l'hémisphère austral.

Un tournoiement confus d'aigres cris et de plumes
Qu'il secoue et qu'il traîne aux crêtes des écumes,
Et, martelant le front massif des cachalots [1],
Mêle à ses hurlements leurs monstrueux sanglots.
Seul, le Roi de l'espace et des mers sans rivages
Vole contre l'assaut des rafales sauvages.
D'un trait puissant et sûr, sans hâte ni retard,
L'œil dardé par delà le livide brouillard,
De ses ailes de fer rigidement tendues
Il fend le tourbillon des rauques étendues,
Et, tranquille au milieu de l'épouvantement,
Vient, passe, et disparaît majestueusement.

La chasse de l'aigle [2].

L'aigle noir aux yeux d'or, prince du ciel mongol,
Ouvre, dès le premier rayon de l'aube claire,
Ses ailes comme un large et sombre parasol.

Un instant immobile, il plane, épie et flaire.
Là-bas, au flanc du roc crevassé, ses aiglons
Erigent, affamés, leurs cous au bord de l'aire.

Par la steppe sans fin, coteau, plaine et vallons,
L'œil luisant à travers l'épais crin qui l'obstrue,
Pâturent, çà et là, des hardes d'étalons.

L'un d'eux, parfois, hennit vers l'aube; l'autre rue;
Ou quelque autre, tordant la queue, allègrement,
Pris de vertige, court dans l'herbe jaune et drue.

La lumière, en un frais et vif pétillement,
Croît, s'élance par jet, s'échappe par fusée,
Et l'orbe du soleil émerge au firmament.

A l'horizon subtil où bleuit la rosée,
Morne dans l'air brillant, l'aigle darde, anxieux,
Sa prunelle infaillible et de faim aiguisée.

Mais il n'aperçoit rien qui vole par les cieux,
Rien qui surgisse au loin dans la steppe aurorale,
Cerf, ni daim, ni gazelle, aux bonds capricieux.

[1] En allemand, *Pottfisch;* en anglais, *cachalot;* en italien, *capidoglio*.

[2] Extrait des *Poèmes tragiques* (1884). — Cette pièce, comme celles qui sont consacrées aux animaux dans les *Poèmes barbares*, est d'une grandeur terrible qui égale les plus belles inspirations de Victor Hugo dans ce genre-là.

Il fait claquer son bec avec un âpre râle;
D'un coup d'aile irrité, pour mieux voir de plus haut,
Il s'enlève, descend et remonte en spirale.

L'heure passe, l'air brûle. Il a faim. A défaut
De gazelle ou de daim, sa proie accoutumée,
C'est de la chair, vivante ou morte, qu'il lui faut.

Or, dans sa robe blanche et rase, une fumée
Autour de ses naseaux roses et palpitants,
Un étalon conduit la hennissante armée.

Quand il jette un appel vers les cieux éclatants,
La harde [1], qui tressaille à sa voix fière et brève,
Accourt, l'oreille droite et les longs crins flottants.

L'aigle tombe sur lui comme un sinistre rêve.
S'attache au col troué par ses ongles de fer
Et plonge son bec courbe au fond des yeux qu'il crève.

Cabré, de ses deux pieds convulsifs battant l'air,
Et comme empanaché de la bête vorace,
L'étalon fuit dans l'ombre ardente de l'enfer.

Le ventre contre l'herbe, il fuit, et, sur sa trace,
Ruisselle de l'orbite excave un flux sanglant;
Il fuit, et son bourreau le mange et le harasse.

L'agonie en sueur fait haleter son flanc;
Il renâcle, et secoue, enivré de démence,
Cette grand aile ouverte et ce bec aveuglant.

Il franchit, furieux, la solitude immense,
S'arrête brusquement, sur ses jarrets ployé,
S'abat et se relève et toujours recommence.

Puis, rompu de l'effort en vain multiplié,
L'écume aux dents, tirant sa langue blême et rêche,
Par la steppe natale il tombe foudroyé.

Là, ses os blanchiront au soleil qui les sèche;
Et le sombre chasseur des plaines, l'aigle noir,
Retourne au nid avec un lambeau de chair fraîche.

Ses petits affamés seront repus ce soir.

[1] Du bas allemand *Herde*. Troupes d'animaux, en terme de vénerie. Ne pas confondre ce mot avec une *horde* (du tartare *ordon*, camp) qui veut dire : tribu nomade ou troupe de gens sans aveu.

Le frais matin dorait [1].

Le frais matin dorait de sa clarté première
La cime des bambous et des gérofliers.
Oh! les mille chansons des oiseaux familiers
Palpitant dans l'air rose et buvant la lumière!

Comme lui tu brillais, ô ma douce lumière,
Et tu chantais comme eux vers les cieux familiers!
A l'ombre des letchis [2] et des gérofliers,
C'était toi que mon cœur contemplait la première.

Telle, au jardin céleste, à l'aurore première,
La jeune Eve, sous les divins gérofliers,
Toute pareille encore aux anges familiers,
De ses yeux innocents répandait la lumière.

Harmonie et parfum, charme, grâce, lumière,
Toi vers qui s'envolaient mes songes familiers,
Rayon d'or effleurant les hauts gérofliers,
O lys, qui m'as versé mon ivresse première!

La vierge aux pâles mains [3] t'a prise la première,
Chère âme! Et j'ai vécu loin des gérofliers,
Loin des sentiers charmants à tes pas familiers,
Et loin du ciel natal où fleurit ta lumière.

Des siècles ont passé, dans l'ombre ou la lumière,
Et je revois toujours mes astres familiers,
Les beaux yeux qu'autrefois, sous nos gérofliers,
Le frais matin dorait de sa clarté première!

Œuvres à lire de Leconte de Lisle (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes antiques* (1852) : *Poèmes barbares* (1859); *Poèmes tragiques* (1884); *Derniers poèmes* (1895); *Les Erinnyes*, tragédie grecque (1872). — Critiques à consulter : Th. Gautier, *Rapport sur les progrès de la poésie* (1867); Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* (1885) et *Etudes et portraits*; Maurice Spronck, *Les Artistes littéraires* (1889); Jules Lemaître, *Les Contemporains* (1893); F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique* (1895) et *Nouveaux essais de littérature contemporaine* (1895); Henry Houssaye, *Discours de réception à l'Académie* 1895); Marcel Fouquier, *Profils et portraits*; Gaston Deschamps, *La Vie et les livres*; Marius-Ary Leblond, *Leconte de Lisle*; Jean Dornis, *Essai sur Leconte de Lisle* (1909); Henri Elsemberg, *Le sentiment religieux chez Leconte de Lisle* (1909).

[1] Extrait des *Poèmes tragiques*. — Les sourires et la douceur sont rares dans l'œuvre du poète. Voici une pièce où le souvenir d'un premier amour dans son île enchantée lui a inspiré une effusion lyrique d'un charme inattendu.

[2] Arbre des tropiques.

[3] La parque qui tranche le fil de la vie.

Epigramme funéraire.

Ici gît, Etranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé [1],
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé;
De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.

C'est là. Blanche, au milieu d'une touffe de thym,
Sa pierre funéraire est fraîchement posée.
Que d'hommes n'ont pas eu ce suprême destin!

Des larmes d'un enfant sa tombe est arrosée,
Et l'Aurore pieuse y fait chaque matin
Une libation [2] de gouttes de rosée.

L'Esclave.

Tel, nu, sordide, affreux, nourri des plus vils mets,
Esclave — vois, mon corps en a gardé les signes —
Je suis né libre au fond du golfe aux belles lignes
Où l'Hybla [3] plein de miel mire ses bleus sommets

J'ai quitté l'île heureuse, hélas !... Ah ! si jamais
Vers Syracuse [4] et les abeilles et les vignes
Tu retournes, suivant le vol vernal [5] des cygnes.
Cher hôte, informe-toi de celle que j'aimais.

Reverrai-je ses yeux de sombre violette,
Si purs, sourire au ciel natal qui s'y reflète
Sous l'arc victorieux que tend un sourcil noir ?

Sois pitoyable ! Pars, va, cherche Cléariste
Et dis-lui que je vis encor pour la revoir.
Tu la reconnaîtras, car elle est toujours triste.

[1] Dans la mythologie, Hellé, fille du roi de Thèbes Athamas, s'enfuit avec son frère Phryxus sur un bélier à la toison d'or, pour échapper à la haine d'Ino, leur marâtre ; elle tomba dans la mer qui prit son nom *Hellespont*, c'est à dire *mer d'Hellé*. Ici, il s'agit d'une jeune grecque portant le même nom.

[2] Pratique religieuse consistant à répandre un liquide, miel, lait ou vin, en l'honneur d'une divinité.

[3] Montagne près de la ville du même nom, célèbre par le miel de ses abeilles.

[4] Célèbre ville située dans l'îlot d'Ortygie, sur la côte orientale de la Sicile, patrie d'Archimède et de Théocrite.

[5] Synonyme de printanier, du latin *vernalis*.

La jeune morte.

Qui que tu sois, Vivant, passe vite parmi
L'herbe du tertre où gît ma cendre inconsolée;
Ne foule point les fleurs de l'humble mausolée
D'où j'écoute ramper le lierre et la fourmi.

Tu t'arrêtes? Un chant de colombe a gémi.
Non! qu'elle ne soit pas sur ma tombe immolée!
Si tu veux m'être cher, donne-lui la volée.
La vie est si douce, ah! laisse-la vivre, ami.

Le sais-tu? sous le myrte enguirlandant la porte,
Epouse et vierge, au seuil nuptial, je suis morte,
Si proche et déjà loin de celui que j'aimais.

Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
Et maintenant j'habite, hélas! et pour jamais,
L'inexorable Erèbe [1] et la Nuit Ténébreuse.

La Trebbia [2].

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron léger des Numides [3] s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs [4].

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente et qu'il pleuve,
Sempronius Consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs.

Rougissant le ciel noir de flamboîments lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres [5],
On entendait au loin barrir [6] un éléphant.

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

[1] La partie la plus sombre des Enfers.

[2] Il s'agit ici de la célèbre bataille où Hannibal vainquit les Romains, engagés imprudemment dans une mauvaise position par le consul Sempronius, au delà du fleuve Trebbia (La Trébie), en 218.

[3] Peuple de l'Afrique du nord. Leurs cavaliers célèbres étaient en grand nombre dans la cavalerie d'Hannibal.

[4] Joueurs de buccin ou trompette.

[5] Les Insubres, peuple de la Gaule cisalpine, la Lombardie actuelle.

[6] Crier, en allemand, *schreien*; en anglais, *shriek*; en italien, *barrire*.

Soir de bataille.

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes [1];
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

Les conquérants [2].

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer [3], routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango [4] mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes [5]
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

[1] Roi des Mèdes au VII[e] siècle avant J.-C. On se demande si Heredia n'a pas voulu dire ici Phraates, nom de rois parthes qui furent en guerre au II[e] et au 1[er] siècle avant Jésus-Christ avec les Romains.

[2] Ce sonnet passe pour le chef-d'œuvre de Heredia ; un grammairien pointilleux y découvrirait cependant une incorrection : au neuvième vers, le gérondif *espérant* qui se rapporte à *ils* du treizième vers, alors qu'il semble se rapporter à *l'azur*, n'est pas grammatical; il faudrait : *tandis qu'ils espéraient* des lendemains épiques, l'azur, etc. — Le sonnet n'en est pas moins remarquable au point de vue poétique et cette construction hardie ne choque pas ici.

[3] Petit port espagnol situé sur l'Atlantique à l'embouchure du Rio Tinto, d'où partirent, le 3 août 1792, les caravelles avec lesquelles Christophe Colomb fit son premier voyage.

[4] Le célèbre voyageur vénitien Marco Polo (1256-1323) désignait sous ce nom le Japon. La description qu'il fit des merveilles de ce pays inspira à Colomb l'idée de son entreprise. Croyant aller en Asie, il découvrit par hasard l'Amérique.

[5] Vergue fixée obliquement au mât d'un navire.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des tropiques,
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Où penché à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

A une ville morte [1].

Morne Ville, jadis reine des Océans!
Aujourd'hui le requin poursuit en paix les scombres [2]
Et le nuage errant allonge seul des ombres
Sur ta rade où roulaient les galions [3] géants.

Depuis Drake [4] et l'assaut des Anglais mécréants [5],
Tes murs désemparés croulent en noirs décombres
Et, comme un glorieux collier de perles sombres,
Des boulets de Pointis [6] montrent les trous béants.

Entre le ciel qui brûle et la mer qui moutonne,
Au somnolent soleil d'un midi monotone,
Tu songes, ô Guerrière, aux vieux Conquistadors!

Et, dans l'énervement des nuits chaudes et calmes,
Berçant ta gloire éteinte, ô Cité, tu t'endors
Sous les palmiers, au long frémissements des palmes.

La vision de Khem (extrait).

La lune sur le Nil, splendide et ronde, luit.
Et voici que s'émeut la nécropole antique,
Où chaque roi, gardant la pose hiératique [7],
Gît sous la bandelette et le funèbre enduit [8].

[1] Carthagène des Indes, ville de la Colombie, sur la mer des Antilles.

[2] Famille de poissons dont fait partie le maquereau.

[3] Grands navires espagnols qui servaient à transporter les produits des mines de l'Amérique.

[4] Sir Francis Drake (1545-1595), marin anglais qui fit éprouver de grandes pertes aux colonies espagnoles.

[5] Mécréant veut dire : *non chrétien*, mais, dans son sens archaïque, il signifie celui qui est attaché à une fausse religion, comme le protestant pour le catholique.

[6] Marin français qui prit Carthagène en 1697.

[7] Celle d'un être sacré.

[8] Les Egyptiens embaumaient leurs morts et les laissaient pendant 90 jours dans du natron ou sel de soude, qui formait un enduit sur la peau.

Tel qu'aux jours des Rhamsès[1], innombrable et sans bruit,
Tout un peuple, formant le cortège mystique,
Multitude qu'absorbe un calme granitique,
S'ordonne et se déploie et marche dans la nuit.

Se détachant des murs brodés d'hiéroglyphes[2],
Ils suivent la Bari[3] que portent les pontifes
D'Ammon-Ra, le grand Dieu conducteur du soleil;

Et les sphinx, les béliers ceints du disque vermeil,
Eblouis, d'un seul coup se dressant sur leurs griffes,
S'éveillent en sursaut de l'éternel sommeil.

Le récif de corail.

Le soleil sous la mer, mystérieuse aurore,
Eclaire la forêt des coraux abyssins
Qui mêle, aux profondeurs de ses tièdes bassins,
La bête épanouie et la vivante flore.

Et tout ce que le sel ou l'iode colore,
Mousse, algue chevelue, anémones, oursins,
Couvre de pourpre sombre, en somptueux dessins,
Le fond vermiculé[4] du pâle madrépore[5].

De sa splendide écaille éteignant les émaux,
Un grand poisson navigue à travers les rameaux;
Dans l'ombre transparente indolemment il rôde;

Et, brusquement, d'un coup de sa nageoire en feu,
Il fait, par le cristal morne, immobile et bleu,
Courir un frisson d'or, de nacre et d'émeraude.

Maris stella[6].

Sous les coiffes de lin, toutes, croisant leurs bras
Vêtus de laine rude ou de mince percale,

[1] Pharaons de la XIX[e] et de la XX[e] dynasties à Thèbes, dans la Haute Egypte.

[2] Caractères formant la première écriture des Egyptiens et employés pour les inscriptions des monuments.

[3] Barque sacrée en bois précieux, conservée dans les temples, et représentant celle sur laquelle le dieu Râ était censé accomplir son voyage sur le Nil céleste.

[4] Composé de saillies en forme de vers ; du latin *vermiculatus*.

[5] De l'italien *madrepora ;* assemblage de cellules calcaires formant des bancs et des îles ; en allemand, *Sternkoralle* ; en anglais, *madrepore*.

[6] Dans la litanie de la Vierge, Marie est appelée *Maris stella* (Etoile de la mer).

Les femmes, à genoux sur le roc de la cale,
Regardent l'Océan blanchir l'île de Batz [1].

Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale [2],
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas !

Par-dessus la rumeur de la mer et des côtes
Le chant plaintif s'élève, invoquant à voix hautes
L'Etoile sainte, espoir des marins en péril ;

Et l'Angélus, courbant tous ces fronts noirs de hâle,
Des clochers de Roscoff [3] à ceux de Sybiril
S'envole, tinte et meurt dans le ciel rose et pâle.

Mer montante [4].

Le soleil semble un phare à feux fixes et blancs.
Du Raz [5] jusqu'à Penmarc'h la côte entière fume,
Et seuls, contre le vent qui rebrousse leur plume,
A travers la tempête errent les goëlands.

L'une après l'autre, avec de furieux élans,
Les lames glauques, sous leur crinière d'écume
Dans un tonnerre sourd s'éparpillant en brume,
Empanachent au loin les récifs ruisselants.

Et j'ai laissé courir le flot de ma pensée,
Rêves, espoirs, regrets de force dépensée,
Sans qu'il en reste rien qu'un souvenir amer.

L'Océan m'a parlé d'une voix fraternelle,
Car la même clameur que pousse encor la mer
Monte de l'homme aux Dieux, vainement éternelle.

[1] Ile du Finistère dans la Manche.

[2] Localités de la Bretagne.

[3] Petit port du Finistère, où se trouve une station zoologique importante.

[4] Voici une des rares pièces où Heredia a laissé percer ses sentiments et un pessimisme païen à la Leconte de Lisle.

[5] En bas breton, courant violent dans un canal étroit qui fait communiquer deux mers, et, par extension, détroit. Il s'agit ici du raz de Sein et de la côte comprise entre ce raz et la pointe de Penmarch dans le Finistère (Bretagne).

Le serrement de mains. [1]

Songeant à sa maison, grande parmi les grandes,
Plus grande qu'Jñigo lui-même et qu'Abarca,
Le vieux Diego Laynez ne goûte plus aux viandes.

Il ne dort plus, depuis qu'un sang honteux marqua
La joue encore chaude où l'a frappé le comte,
Et que pour se venger la force lui manqua.

Il craint que ses amis ne lui demandent compte,
Et ne veut pas, navré d'un vertueux ennui,
Leur laisser respirer l'haleine de sa honte.

Alors il fit quérir et rangea devant lui
Les quatre rejetons de sa royale branche,
Sanche, Alfonse, Manrique et le plus jeune, Ruy.

Son cœur tremblant faisait trembler sa barbe blanche.
Mais l'honneur roidissant ses vieux muscles glacés,
Il serra fortement les mains de l'aîné, Sanche.

Celui-ci, stupéfait, s'écria : — C'est assez!
Ah! vous me faites mal! — Et le second, Alfonse,
Lui dit : — Qu'ai-je donc fait, père? vous me blessez! —

Puis, Manrique : — Seigneur, votre griffe s'enfonce,
Dans ma paume et me fait souffrir comme un damné! —
Mais il ne daigna pas leur faire une réponse.

Sombre, désespérant en son cœur consterné
D'enter sur un bras fort son antique courage,
Diego Laynez marcha vers Ruy, le dernier-né.

Il l'étreignit, tâtant et palpant avec rage
Ces épaules, ces bras frêles, ces poignets blancs,
Ces mains, faibles outils pour un si grand ouvrage.

Il les serra, suprême espoir, derniers élans!
Entre ses doigts durcis par la guerre et le hâle.
L'enfant ne baissa pas ses yeux étincelants.

Les yeux froids du vieillard flamboyaient. Ruy tout pâle,
Sentant l'horrible étau broyer sa jeune chair,
Voulut crier ; sa voix s'étrangla dans un râle.

[1] Ce poème remarquable est inspiré du *Romancero* espagnol et se rapporte à la légende du Cid. Comparer ce morceau avec la scène III du premier acte, dans la pièce de Guillen de Castro, *Las Mocedades del Cid,* et lire ensuite, dans *le Cid* de Corneille, la scène V de l'acte I, pour voir la différence des procédés littéraires mis en œuvre. Voir page 210 la pièce de Leconte de Lisle : *La Tête du Comte*.

Il rugit : — Lâche-moi, lâche-moi, par l'enfer!
Sinon, pour t'arracher le cœur avec le foie,
Mes mains se feront marbre et mes dix ongles fer! —

Le vieux, tout transporté, dit en pleurant de joie :
— Fils de l'âme, ô mon sang, mon Rodrigue, que Dieu
Te garde pour l'espoir que ta fureur m'octroie! —

Avec des cris de haine et des larmes de feu,
Il dit alors sa joue insolemment frappée,
Le nom de l'insulteur et l'instant et le lieu ;

Et tirant du fourreau Tizona bien trempée,
Ayant baisé la garde ainsi qu'un crucifix,
Il tendit à l'enfant la haute et lourde épée.

— Prends-la. Sache en user aussi bien que je fis.
Que ton pied soit solide et que ta main soit prompte.
Mon honneur est perdu. Rends-le-moi. Va, mon fils.

Une heure après, Ruy Diaz avait tué le comte.

Œuvres à lire de Heredia (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Trophées* (1893) ; *Poésies posthumes*, et sa magnifique traduction en prose de la *Véridique histoire de la conquête de la nouvelle Espagne*, par Bernal Diaz del Castillo (1878-1887). — Critiques à consulter : Anatole France, *La Vie littéraire ;* Jules Lemaître, *Les Contemporains ;* Paul Bourget, *Journal des Débats, 23 mars 1893* ; François Coppée, *Discours de réception à l'Académie* (1895) ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres*, 3e série.

MADAME ACKERMANN (Louise Choquet)

Née à Paris en 1813, morte à Nice en 1890.

La destinée de cette femme remarquable présente quelques particularités curieuses qui font comprendre ses idées. Après avoir fait de solides études classiques à Paris, elle alla, en 1838, compléter son intruction en Allemagne. A Berlin, dans un milieu de philosophes, de savants, elle s'imprégna d'idées germaniques. Plus tard, elle épousa un philologue français, Paul Ackermann, établi en Allemagne pour ses recherches, et goûta pendant deux années les joies d'une union parfaite. Demeurée veuve, en 1846, après cette fugitive lune de miel, elle rentra en France, puis se retira à Nice. C'est là qu'elle vécut désormais, comme une sorte de recluse laïque un peu farouche, cultivant dans son cœur un pessimisme profond. Comme poète, elle avait été très précoce, car à 12 ans déjà, elle faisait des vers ; mais ses études d'érudition en Allemagne et son mariage l'avaient détournée de sa voie littéraire ; ce n'est qu'après 1852 qu'elle se remit à écrire. Dans l'intervalle, la fréquentation de certains philosophes allemands et les déceptions cruelles de la vie avaient fortifié la désespérance éclose en elle aux premières années de sa jeunesse. Ce qui jaillit alors

de son âme assombrie ce fut une philosophie profondément désenchantée, rappelant celle de Schopenhauer, analogue à celle de Leconte de Lisle. Elle a exprimé énergiquement la révolte de l'esprit contre les douleurs et les tristes réalités de la destinée humaine. Comme Sully Prudhomme, elle possède à un haut degré l'esprit philosophique. Malheureusement, c'est le pessimisme qui lui a inspiré ses plus beaux vers et, au point de vue moral, le pessimisme est une doctrine funeste. Chez elle, du reste, cette conviction dérivait d'un sentiment très noble : elle a protesté avec passion contre le Mal qui règne ici-bas, parce qu'elle avait une profonde pitié des souffrances humaines.

A un artiste [1].

Puisque les plus heureux ont des douleurs sans nombre,
Puisque le sol est froid, puisque les cieux sont sourds,
Puisque l'homme ici-bas promène son cœur sombre
Parmi les vains regrets et les courtes amours,

Que faire de la vie? O notre âme immortelle!
Où jeter tes désirs et tes élans secrets?
Tu voudrais posséder, mais ici tout chancelle,
Tu veux aimer toujours, mais la tombe est si près!

Le meilleur est encore en quelque étude austère
De s'enfermer ainsi qu'en un monde enchanté,
Et dans l'art bien-aimé de contempler sur terre,
Sous un de ces aspects, l'éternelle beauté.

Artiste au front serein, vous l'avez su comprendre,
Vous qu'entre tous les arts le plus doux captiva,
Qui l'entourez de foi, de culte, d'amour tendre,
Lorsque la foi, le culte et l'amour, tout s'en va.

Ah! tandis que pour nous qui tombons de faiblesse,
Et manquons de flambeau dans l'ombre de nos jours,
Chaque pas a sa ronce où notre pied se blesse,
Dans votre frais sentier, marchez, marchez toujours.

Marchez pour que le ciel vous aime et vous sourie,
Pour y songer vous-même avec un saint plaisir,
Et tromper, le cœur plein de votre idolâtrie,
L'éternelle douleur et l'immense désir.

[1] Extrait des *Premières poésies*. — Cette pièce, composée en 1840, contient déjà les germes de la sombre philosophie que l'auteur a exposée dans ses dernières poésies.

Un autre cœur [1].

Serait-ce un autre cœur que la nature donne
A ceux qu'elle préfère et destine à vieillir ?
Un cœur calme et glacé que toute ivresse étonne,
Qui ne saurait aimer et ne veut pas souffrir.

Ah ! qu'il ressemble peu, dans son repos tranquille,
A ce cœur d'autrefois qui s'agitait si fort,
Cœur enivré d'amour, impatient, mobile,
Au-devant des douleurs courant avec transport.

Il ne reste plus rien de cet ancien nous-mêmes :
Sans pitié ni remords le temps nous l'a soustrait.
L'astre des jours éteints, cachant ses rayons blêmes,
Dans l'ombre qui l'attend se plonge et disparaît.

A l'horizon changeant montent d'autres étoiles,
Cependant, cher Passé, quelquefois un instant
La main du Souvenir écarte tes longs voiles,
Et nous pleurons encore en te reconnaissant.

Le nuage [2].

Levez les yeux ! c'est moi qui passe sur vos têtes,
Diaphane et léger, libre dans le ciel pur ;
L'aile ouverte, attendant le souffle des tempêtes,
Je plonge et nage en plein azur.

Comme un mirage errant je flotte et je voyage.
Coloré par l'aurore et le soir tour à tour,
Miroir aérien, je reflète au passage
Les sourires changeants du jour.

Le soleil me rencontre au bout de sa carrière
Couché sur l'horizon dont j'enflamme le bord ;
Dans mes flancs transparents le roi de la lumière
Lance en fuyant ses flèches d'or.

Quand la lune, écartant son cortège d'étoiles,
Jette un regard pensif sur le monde endormi,
Devant son front glacé je fais courir mes voiles,
Ou je les soulève à demi.

[1] Extrait des *Premières poésies*.

[2] Extrait des *Poésies philosophiques*.

On croirait voir au loin une flotte qui sombre,
Quand, d'un bond furieux, fendant l'air ébranlé,
L'ouragan sur ma proue inaccessible et sombre
S'assied comme un pilote ailé.

Dans les champs de l'éther je livre des batailles;
La ruine et la mort ne sont pour moi qu'un jeu.
Je me charge de grêle, et porte en mes entrailles
La foudre et ses hydres [1] de feu.

Sur le sol altéré je m'épanche en ondées.
La terre rit; je tiens sa vie entre mes mains;
C'est moi qui gonfle, au sein des plaines fécondées,
L'épi qui nourrit les humains.

Où j'ai passé soudain tout verdit, tout pullule;
Le sillon que j'enivre enfante avec ardeur.
Je suis onde et je cours, je suis sève et circule,
Caché dans la source ou la fleur.

Un fleuve me recueille, il m'emporte et je coule
Comme une veine au cœur des continents profonds;
Sur les longs pays plats ma nappe se déroule,
Ou s'engouffre à travers les monts.

Rien ne m'arrête plus; dans mon élan rapide
J'obéis au courant, par le désir poussé,
Et je vole à mon but comme un grand trait liquide
Qu'un bras invisible a lancé!

Océan, ô mon père! ouvre ton sein, j'arrive!
Tes flots tumultueux m'ont déjà répondu.
Ils accourent; mon onde a reculé, craintive,
Devant leur accueil éperdu.

En ton lit mugissant, ton amour nous rassemble.
Autour des noirs écueils ou sur le sable fin
Nous allons, confondus, recommencer ensemble
Nos fureurs et nos jeux sans fin.

Mais le soleil, baissant vers toi son œil splendide,
M'a découvert bientôt dans tes gouffres amers.
Son rayon tout-puissant baise mon front limpide;
J'ai repris le chemin des airs!

[1] Du grec ὕδρος et ὕδωρ (eau). Dans la mythologie, serpent à sept têtes que tua Hercule. Ici, au figuré, éclairs ayant la forme de reptiles.

Ainsi jamais d'arrêt. L'immortelle matière,
Un seul instant encor, n'a pu se reposer.
La Nature ne fait, patiente ouvrière,
Que dissoudre et recomposer.

Tout se métamorphose entre ses mains actives ;
Partout le mouvement incessant et divers,
Dans le cercle éternel des formes fugitives,
Agitant l'immense univers.

Le cri [1].

Lorsque le passager, sur un vaisseau qui sombre,
Entend autour de lui les vagues retentir,
Qu'à perte de regard la mer immense et sombre
Se soulève pour l'engloutir,

Sans espoir de salut et quand le pont s'entr'ouvre,
Parmi les mâts brisés, terrifié, meurtri,
Il redresse son front hors du flot qui le couvre,
Et pousse au large un dernier cri.

Cri vain! cri déchirant! l'oiseau qui plane ou passe,
Au delà du nuage, a frissonné d'horreur,
Et les vents déchaînés hésitent dans l'espace
A l'étouffer sous leur clameur.

Comme ce voyageur, en des mers inconnues
J'erre et vais disparaître au sein des flots hurlants ;
Le gouffre est à mes pieds, sur ma tête les nues
S'amoncellent, la foudre aux flancs.

Les ondes et les cieux autour de leur victime
Luttent d'acharnement, de bruit, d'obscurité ;
En proie à ces conflits, mon vaisseau sur l'abîme
Court sans boussole et démâté.

Mais ce sont d'autres flots, c'est un bien autre orage
Qui livre des combats dans les airs ténébreux ;
La mer est plus profonde et surtout le naufrage
Plus complet et plus désastreux.

[1] Extrait des *Poésies philosophiques*, écrit en mars 1871. On pourra voir dans ces vers que les deuils de la guerre franco-allemande avaient encore assombri le pessimisme de Mme Ackermann. Cette pièce est d'une rare puissance, mais l'idée en est radicalement fausse et nous ne la donnons ici qu'à titre de spécimen.

Jouet de l'ouragan qui l'emporte et le mène,
Encombré de trésors et d'agrès submergés,
Ce navire perdu, mais c'est la nef humaine,
Et nous sommes les naufragés.

L'équipage affolé manœuvre en vain dans l'ombre;
L'Épouvante est à bord, le Désespoir, le Deuil;
Assise au gouvernail, la Fatalité sombre
Le dirige vers un écueil.

Moi que, sans mon aveu, l'aveugle Destinée
Embarqua sur l'étrange et frêle bâtiment,
Je ne veux pas non plus, muette et résignée,
Subir mon engloutissement.

Puisque, dans la stupeur des détresses suprêmes,
Mes pâles compagnons restent silencieux,
A ma voix d'élever ces monceaux d'anathèmes
Qui s'amassent contre les cieux.

Afin qu'elle éclatât d'un jet plus énergique,
J'ai, dans ma résistance à l'assaut des flots noirs,
De tous les cœurs en moi, comme en un centre unique,
Rassemblé tous les désespoirs.

Qu'ils vibrent donc si fort, mes accents intrépides,
Que ces mêmes cieux sourds en tressaillent surpris,
Les airs n'ont pas besoin, ni les vagues stupides,
Pour frissonner, d'avoir compris.

Ah! c'est un cri sacré que tout cri d'agonie;
Il proteste, il accuse au moment d'expirer.
Eh bien! ce cri d'angoisse et d'horreur infinie
Je l'ai jeté; je puis sombrer!

(Œuvres de Mme Ackermann (Lemerre, éditeur, Paris): *Premières poésies, Contes, Poésies philosophiques, Pensées d'une solitaire* (1835-1882). — Critiques à consulter: M. Guyau, *L'Art au point de vue sociologique;* Anatole France, *La vie littéraire* (1890); d'Haussonville, *Revue des Deux-Mondes,* du 15 novembre 1891; Charles Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898); Marc Citoleux, *La poésie philosophique au XIXe siècle: Mme Ackermann* (1906).

SULLY PRUDHOMME

Né à Paris en 1839, mort à Châtenay près de Paris, en 1907.

Nature complexe et singulièrement attachante, Sully Prudhomme possède à la fois la sensibilité affinée d'un élégiaque, la puissance intellec-

tuelle d'un penseur, l'esprit mathémathique d'un savant positiviste. Par dessus tout cela, il est un merveilleux créateur de symboles poétiques. De là vient que ses œuvres, d'une distinction si haute, comptent parmi les chefs-d'œuvre incontestés de l'école parnassienne. Il possède une âme infiniment élevée que hante le souci des plus nobles problèmes de la vie morale.

On a dans l'âme une tendresse
Où tremblent toutes les douleurs.

Ces deux vers de lui définissent parfaitement cette nature exquise de poète dont l'invincible idéalisme ne s'est dégagé de l'étreinte des réalités désolantes qu'au prix des plus nobles tristesses de l'intelligence et du cœur. Sully Prudhomme est le psychologue le plus subtil et le plus profond des poètes français du dix-neuvième siècle. Personne n'a mieux analysé que lui les nuances délicates des sentiments et des idées. Penseur original et hardi, il a abordé victorieusement la haute poésie philosophique dans deux grands poèmes qui sont, dans leur genre, uniques en français. Il a chanté les souffrances et les inquiétudes de son âme, mais ces souffrances sont nobles et grandes; il a décrit les profonds découragements de l'intelligence et du cœur, la cruelle antinomie de la science et de la foi, mais pour montrer qu'il y a dans la conscience une invincible raison de croire à la solidarité humaine, à la dignité et à la bonté morales. Sa grande probité intellectuelle, sa haute moralité en font un des guides les plus estimés de la pensée française. Comme homme, il fut toujours généreux et noble; aucune tache ne dépare sa belle vie. C'est un de ces écrivains devant lesquels on s'arrête, à la fois respectueux et attendri [1].

Printemps oublié [2].

Ce beau printemps qui vient de naître
A peine goûté va finir,
Nul de nous n'en fera connaître
La grâce aux peuples à venir;

Nous n'osons plus parler des roses;
Quand nous les chantons, on en rit,
Car des plus adorables choses
Le culte est si vieux qu'il périt;

Les premiers amants de la terre
Ont célébré Mai sans retour,
Et les derniers doivent se taire,
Plus nouveaux que leur propre amour.

[1] La gloire de Sully Prudhomme avait rayonné hors de la France. En 1902, quand l'Académie de Stockholm décerna pour la première fois le prix Nobel à un poète, c'est lui qu'elle choisit. Sully Prudhomme consacra du reste la forte somme qu'on lui remit à fonder un autre prix pour les jeunes poètes.

[2] Extrait des *Stances et Poèmes (1865.)*

Rien de cette saison fragile
Ne sera sauvé dans nos vers,
Et les cytises de Virgile [1]
Ont embaumé tout l'univers.

Ah! frustrés par les anciens hommes,
Nous sentons le regret jaloux
Qu'ils aient été ce que nous sommes,
Qu'ils aient eu nos cœurs avant nous.

Les chaînes [2].

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes;
D'innombrables liens frêles et douloureux
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses.

Tout m'attire à la fois et d'un attrait pareil :
Le vrai par ses lueurs, l'inconnu par ses voiles;
Un trait d'or frémissant joint mon cœur au soleil
Et de longs fils soyeux l'unissent aux étoiles.

La cadence m'enchaîne à l'air mélodieux,
La douceur du velours aux roses que je touche;
D'un sourire j'ai fait la chaîne de mes yeux,
Et j'ai fait d'un baiser la chaîne de ma bouche.

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Le vase brisé [3].

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure,
Mordant le cristal chaque jour,

[1] Poète latin, auteur des *Bucoliques*, des *Géorgiques* et de *L'Énéide* (70-19 av. J.-C.).

[2] Extrait des *Stances et poèmes*. — Voici une des nobles inquiétudes du poète, à la fois intense, subtile et distinguée. Cette exquise analyse est d'une poésie rare en français.

[3] Extrait des *Stances et poèmes*. — Ce petit chef-d'œuvre symbolique, que Sainte-Beuve signala le premier, a beaucoup fait pour la gloire du poète.

D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé ;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touchez pas, il est brisé.

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le meurtrit ;
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt ;

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde :
Il est brisé, n'y touchez pas.

Les berceaux [1].

Après le départ des oiseaux,
Les nids abandonnés pourrissent.
Que sont devenus nos berceaux ?
De leur bois les vers se nourrissent.

Le mien traîne au fond des greniers,
L'oubli morne et lent le dévore ;
Je l'embrasserais volontiers,
Car mon enfance y rit encore.

C'est là que j'avais nuit et jour,
Pour ciel de lit, des yeux de mère
Où mon âme épelait l'amour,
Et ma prunelle la lumière.

Sur le cœur d'amis sûrs et bons,
Femmes sans tache, sur le vôtre,
C'est un berceau que nous rêvons
Sous une forme ou sous une autre.

Cet instinct de vivre blottis
Dure encore à l'âge où nous sommes ;
Pourquoi donc, si tôt trop petits,
Berceaux, trahissez-vous les hommes ?

[1] Extrait des *Stances et poèmes*.

Les yeux [1].

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre ;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible ;

Et comme les astres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

Le doute [2].

La blanche Vérité dort au fond d'un grand puits.
Plus d'un fuit cet abîme ou n'y prend jamais garde;
Moi, par un sombre amour, tout seul je m'y hasarde,
J'y descends à travers la plus noire des nuits;

Et j'entraîne le câble aussi loin que je puis ;
Or, je l'ai déroulé jusqu'au bout : je regarde,
Et, les bras étendus, la prunelle hagarde,
J'oscille sans rien voir ni rencontrer d'appuis.

Elle est là cependant, je l'entends qui respire ;
Mais, pendule éternel que sa puissance attire,
Je passe et je repasse et tâte l'ombre en vain;

[1] Extrait des *Stances et poèmes*. — Cettte pièce, où éclate l'invincible idéalisme de l'auteur, renferme un des plus beaux symboles de la poésie française.

[2] Extrait des *Epreuves* (1866).

Ne pourrai-je allonger cette corde flottante,
Ni remonter au jour dont la gaîté me tente?
Et dois-je dans l'horreur me balancer sans fin?

Les Danaïdes [1].

Toutes, portant l'amphore, une main sur la hanche,
Théano, Callidie, Amymone, Agavé,
Esclaves d'un labeur sans cesse inachevé,
Courent du puits à l'urne où l'eau vaine s'épanche.

Hélas! le grès rugueux meurtrit l'épaule blanche,
Et le bras faible est las du fardeau soulevé :
« Monstre, que nous avons nuit et jour abreuvé,
» O gouffre, que nous veut ta soif que rien n'étanche? »

Elles tombent, le vide épouvante leurs cœurs;
Mais la plus jeune alors, moins triste que ses sœurs,
Chante, et leur rend la force et la persévérance.

Tels sont l'œuvre et le sort de nos illusions :
Elles tombent toujours, et la jeune Espérance
Leur dit toujours : « Mes sœurs, si nous recommencions! »

Homo sum [2].

Durant que je vivais, ainsi qu'en plein désert,
Dans le rêve, insultant la race qui travaille,
Comme un lâche ouvrier ne faisant rien qui vaille
S'enivre, et ne sait plus à quoi l'outil lui sert,

Un soupir, né du mal autour de moi souffert,
M'est venu des cités et des champs de bataille,
Poussé par l'orphelin, le pauvre sur la paille,
Et le soldat tombé qui sent son cœur ouvert.

Ah! parmi les douleurs, qui dresse en paix sa tente,
D'un bonheur sans rayons jouit et se contente,
Stoïque impitoyable en sa sérénité?

[1] Extrait du recueil : *Les Epreuves*. Dans la mythologie grecque, les filles de Danaüs, prince égyptien devenu roi d'Argos, dans le Péloponèse, furent forcées par leur oncle Egyptus d'épouser les fils de celui-ci, mais sur l'ordre de leur père elles massacrèrent leurs maris, la première nuit de leurs noces. Pour les punir Jupiter les condamna à remplir éternellement un tonneau sans fond dans le Tartare. Eschyle en a fait le sujet d'une de ses tragédies, *Les Suppliantes*, mais en se basant sur une autre légende.

[2] Extrait des *Epreuves*.

Je ne puis : ce soupir m'obsède comme un blâme,
Quelque chose de l'homme a traversé mon âme,
Et j'ai tous les soucis de la fraternité.

Première solitude [1].

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours;
Les autres font leurs cabrioles [2],
Eux, ils restent au fond des cours.

Leurs blouses sont très bien tirées,
Leurs pantalons en bon état,
Leurs chaussures toujours cirées;
Ils ont l'air sage et délicat.

Les forts les appellent des filles,
Et les malins des innocents :
Ils sont doux, ils donnent leurs billes,
Ils ne seront pas commerçants.

Les plus poltrons leur font des niches,
Et les gourmands sont leurs copains [3];
Leurs camarades les croient riches.
Parce qu'ils se lavent les mains.

Ils frissonnent sous l'œil du maître,
Son ombre les rend malheureux.
Ces enfants n'auraient pas dû naître,
L'enfance est trop dure pour eux!

Oh! la leçon qui n'est pas sue.
Le devoir qui n'est pas fini!
Une réprimande reçue,
Le déshonneur d'être puni!

Tout leur est terreur et martyre!
Le jour, c'est la cloche, et, le soir,
Quand le maître enfin se retire,
C'est le désert du grand dortoir :

[1] Extrait des *Solitudes* (1869).

[2] En allemand, *Luftsprung*; en anglais, *caper*; en italien, *capriola*.

[3] Camarade, abréviation familière de *compain*, qui était en vieux français le cas sujet (nominatif) du mot *compagnon* (accusatif.)

La lueur des lampes y tremble
Sur les linceuls [1] des lits de fer;
Le sifflet des dormeurs ressemble
Au vent sur les tombes, l'hiver.

Pendant que les autres sommeillent,
Faits au coucher de la prison [2],
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison;

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin!
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin;

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut :
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais, tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leur petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller.

La voie lactée [3].

Aux étoiles j'ai dit un soir :
« Vous ne paraissez pas heureuses;
Vos lueurs, dans l'infini noir,
Ont des tendresses douloureuses.

» Et je crois voir au firmament
Un deuil blanc mené par des vierges
Qui portent d'innombrables cierges
Et se suivent languissamment.

[1] Linceul (du latin *linteolum*), qui veut dire aujourd'hui : « drap de toile dont on enveloppe un mort », avait autrefois le sens de *drap de lit ;* c'est dans ce sens qu'il est pris ici, peut-être avec une nuance de sens figuré.

[2] Le dortoir d'un lycée, que les pensionnaires, toujours enfermés jadis, considéraient comme une prison.

[3] Extrait des *Solitudes*.

» Etes-vous toujours en prière?
Etes-vous des astres blessés?
Car ce sont des pleurs de lumière,
Non des rayons, que vous versez.

» Vous, les étoiles, les aïeules
Des créatures et des dieux,
Vous avez des pleurs dans les yeux... »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

» Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa patrie est sans témoin;

» Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux cieux indifférents. »
Je leur ai dit : « Je vous comprends!
Car vous ressemblez à des âmes :

» Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

L'Agonie[1].

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien.

La musique apaise, enchante et délie
Des choses d'en bas :
Bercez ma douleur; je vous en supplie,
Ne lui parlez pas.

Je suis las des mots, je suis las d'entendre
Ce qui peut mentir :
J'aime mieux les sons qu'au lieu de comprendre
Je n'ai qu'à sentir:

Une mélodie où l'âme se plonge
Et qui, sans effort,
Me fera passer du délire au songe,
Du songe à la mort.

[1] Extrait des *Solitudes*.

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien.
Pour allègement un peu d'harmonie
Me fera grand bien.

Vous irez chercher ma pauvre nourrice,
Qui mène un troupeau,
Et vous lui direz que c'est un caprice,
Au bord du tombeau,

D'entendre chanter, tout bas, de sa bouche,
Un air d'autrefois,
Simple et monotone, un doux air qui touche
Avec peu de voix.

Vous la trouverez : les gens des chaumières
Vivent très longtemps;
Et je suis d'un monde où l'on ne vit guères
Plusieurs fois vingt ans.

Vous nous laisserez tous les deux ensemble :
Nos cœurs s'uniront;
Elle chantera d'un accent qui tremble,
La main sur mon front.

Lors elle sera peut-être la seule
Qui m'aime toujours;
Et je m'en irai dans son chant d'aïeule
Vers mes premiers jours,

Pour ne pas sentir, à ma dernière heure,
Que mon cœur se fend,
Pour ne plus penser, pour que l'homme meure
Comme est né l'enfant.

Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
Ne me dites rien;
Faites que j'entende un peu d'harmonie,
Et je mourrai bien.

Le Cygne [1].

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,

[1] Extrait du recueil : *Les Solitudes*. — Sully Prudhomme n'est pas seulement un merveilleux analyste des sentiments subtils et doux; c'est aussi un descripteur d'une étonnante souplesse artistique, comme on peut le voir dans cette pièce.

Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthe [1],
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent : il y rôde ; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes [2] font dans l'air serein leur bruit
Et que la luciole [3] au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi des diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

L'Etranger [4].

Je me dis bien souvent : De quelle race es-tu ?
Ton cœur ne trouve rien qui l'enchaîne ou ravisse,
Ta pensée et tes sens, rien qui les assouvisse :
Il semble qu'un bonheur infini te soit dû.

[1] Du latin *acanthus* (grec ἄκανθος), plante dont la feuille découpée a servi de modèle pour l'ornement d'architecture de même nom.

[2] Dérivé de *raine*, (latin *rana*). Sorte de grenouille qui vit dans les buissons.

[3] De l'italien *luciola*, ver luisant ailé et phosphorescent ; en allemand *Johanniswürmchen*.

[4] Extrait des *Vaines tendresses*. (1875).

Pourtant, quel paradis as-tu jamais perdu?
A quelle auguste cause as-tu rendu service?
Pour ne voir ici-bas que laideur et que vice,
Quelle est ta beauté propre et ta propre vertu?

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins, il faut une origine :
Vainement je la cherche en mon cœur de limon

Et, moi-même étonné des douleurs que j'exprime,
J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom.

Aux poètes futurs [1].

Poètes à venir, qui saurez tant de choses,
Et les direz sans doute en un verbe plus haut,
Portant plus loin que nous un plus large flambeau
Sur les suprêmes fins et les premières causes;

Quand vos vers sacreront des pensers grandioses
Depuis longtemps déjà nous serons au tombeau;
Rien ne vivra de nous qu'un terne et froid lambeau
De notre œuvre enfouie avec nos lèvres closes.

Songez que nous chantions les fleurs et les amours
Dans un âge plein d'ombre, au mortel bruit des armes,
Pour des cœurs anxieux que ce bruit rendait sourds;

Lors plaignez nos chansons, où tremblaient tant d'alarmes,
Vous qui, mieux écoutés, ferez en d'heureux jours,
Sur de plus hauts objets des poèmes sans larmes..

Le Zénith [2].

I

Saturne [3], Jupiter, Vénus, n'ont plus de prêtres.
L'homme a donné les noms de tous ses anciens maîtres
A des astres qu'il pèse et qu'il a découverts,
Et des dieux le dernier dont le culte demeure,
A son tour menacé, tremble que tout à l'heure
Son nom ne serve plus qu'à nommer l'univers.

[1] Extrait du recueil : *Les Vaines tendresses*.

[2] Extrait d'un beau poème portant le même titre, dédié aux victimes de l'ascension du ballon *Le Zénith*. On peut saisir ici, merveilleusement réalisé, l'alliage si rarement obtenu de l'esprit scientifique et de la poésie.

[3] Saturne ou Chronos, roi du monde et symbole du Temps, père de Zeus ou Jupiter qui le chassa du ciel et régna à sa place.

Les paradis s'en vont ; dans l'immuable espace
Le vrai monde élargi, les pousse ou les dépasse.
Nous avons arraché sa barre à l'horizon,
Résolu d'un regard l'empyrée [1] en poussières,
Et chassé le troupeau des idoles grossières
Sous le grand fouet d'éclairs que brandit la Raison.

Nous savons que le mur de la prison recule,
Que le pied peut franchir les colonnes d'Hercule [2],
Mais qu'en les franchissant il y revient bientôt ;
Que la mer s'arrondit sous la course des voiles ;
Qu'en trouant les enfers on revoit des étoiles ;
Qu'en l'univers tout tombe, et qu'ainsi rien n'est haut.

Nous savons que la terre est sans piliers ni dôme,
Que l'infini l'égale au plus chétif atome ;
Que l'espace est un vide ouvert de tous côtés,
Abîme où l'on surgit sans voir par où l'on entre,
Dont nous fuit la limite et dont nous suit le centre,
Habitacle de tout, sans laideurs ni beautés ;

Que l'homme, fier néant, n'est qu'un des parasites
D'une sphère oubliée entre les plus petites,
Parasite à son tour des crins d'or du soleil,
Qu'à peine pesons-nous aux balances du gouffre,
Et que le plus haut cri de notre chair qui souffre
S'y perd comme un vain songe au fond d'un noir sommeil.

Eh bien ! quoique l'azur ait déçu nos sondages,
Nous lui rendons encore un vieux reste d'hommages ;
Nous n'espérons jamais sans y lever les yeux.
D'où nous vient ce penchant à redresser la tête,
Ce geste, cher à l'homme, inutile à la bête,
Involontaire appel de la pensée aux cieux ?

Est-ce de la foi morte un importun vestige ?
Est-ce un pli séculaire et que rien ne corrige,
Par la race hérité des pâtres d'Orient ?
Est-ce un natif instinct propre à l'humain génie ?

[1] D'après une des cosmologies antiques, c'était la plus haute des sphères concentriques célestes, celle qui contenait les feux éternels ou les astres. Aujourd'hui ce mot est synonyme de ciel. Le mot grec primitif *ἔμπυριος* veut dire « dans le feu ».

[2] Les colonnes d'Hercule (aujourd'hui le détroit de Gibraltar) étaient les limites du monde connu des anciens. Elles devaient leur nom au fait que, d'après la fable, Hercule aurait séparé d'un coup d'épaule les deux montagnes qui fermaient alors la Méditerranée du côté de l'Occident.

Ou n'est-ce qu'un hasard, la fortuite harmonie
D'un souriant désir et d'un bleu souriant?

Cet accord est profond, quelle qu'en soit la cause :
Dès que l'humanité fut au soleil éclose,
Elle a comme un calice [1] ouvert au ciel son cœur,
Et, comme on voit planer un encens qui s'exhale,
Depuis lors, où bleuit la voûte colossale,
Plane son grand espoir, de sa raison vainqueur.

Et tant qu'on redira l'audace et l'infortune
Des premiers qu'a punis la divine rancune
Pour être allés ravir à ses sources le feu,
Les mortels frémiront d'épouvante et d'envie
A voir quelqu'un des leurs aventurer la vie
Jusqu'aux bornes de l'air, au pays de leur vœu ;

Comme s'ils sentaient là leur chaîne qui s'allège,
Et que ce fût encore un bonheur sacrilège;
Comme si Prométhée [2], après des milliers d'ans,
Pour nous encore aux dieux volant des étincelles,
Achevait aujourd'hui par l'osier des nacelles
L'attentat commencé par le roc des Titans!

II

Elevez-vous, montez, sublimes Argonautes [3],
Au-dessus de la neige, à des blancheurs plus hautes,
Aussi loin que se creuse à l'atmosphère un lieu!
Où monte le souci du front des astronomes,
Où monte le soupir du cœur des plus grands hommes,
Plus haut que nos saluts, plus loin que notre adieu!

Les câbles sont rompus : tout à coup seul et libre,
Le ballon qui poursuit son fuyant équilibre
S'engouffre, par l'espace aussitôt dévoré.
Dans un emportement qui ressemble à la joie,
Plus prompt que le faucon sur l'invisible proie,
Il s'élance, en glissant, vers son but ignoré.

Où vont ceux que ravit l'impétueuse allure
De cette étrange nef pendue à sa voilure,

[1] Il s'agit ici de l'enveloppe ou calice des fleurs (latin *calyx;* grec *κάλυξ*).

[2] Voir page 106.

[3] Princes grecs qui, sous la conduite de Jason, allèrent sur le navire Argo conquérir la toison d'or en Colchide. Au sens figuré : navigateurs.

Sans gouvernail, ni proue, en une mer sans bord?
Au gré de tous les vents, traînés à la dérive,
Ne songent-ils qu'à tendre où nul vivant n'arrive,
Navigateurs lancés pour n'atteindre aucun port?

La foule ardente et fruste où survit Encelade[1]
Dans leur ascension n'aime que l'escalade,
Les admire en tremblant et ne les comprend pas :
« S'ils ne sont point partis pour mordre à l'ambroisie,
Et voir en son entier la nature éclaircie,
Quel but, dit-elle, atteint ce formidable pas?

» S'ils ne sont point partis pour la cime des choses,
Pour y voir frissonner la première des causes,
Et ce frisson courir au dernier des effets,
Pour aller jusqu'à Dieu lire dans ses yeux mêmes
Le mot de la justice et du bonheur suprêmes,
Quels profits leur courage étrange aura-t-il faits? »

Ils répondent : « La cause et la fin sont dans l'ombre;
Rien n'est sûr que le poids, la figure et le nombre.
Nous allons conquérir un chiffre seulement;
Ils sont loin les songeurs de Milet et d'Elée[2]
Qui, pour vaincre en un jour tout l'inconnu d'emblée.
Tentaient sur l'univers un fol embrassement!

» Nous ne nous flattons plus, comme ces vieux athlètes,
De forcer, sans flambeau, les ténèbres complètes,
Pour saisir à tâtons ce monstre corps à corps;
Il nous suffit, à nous, devant le sphinx[3] énorme,
D'éclairer prudemment de point en point sa forme,
Et d'en lier les traits par de justes raccords.

» Ils sont loin les rêveurs subtils d'Alexandrie[4],
Et ceux qui reniaient la terre pour patrie!

[1] L'un des géants qui essayèrent d'escalader le ciel pour détrôner Jupiter. Il fut enseveli sous le mont Etna, et la fable virgilienne attribuait les tremblements de terre de la Sicile aux mouvements faits par Encelade pour se dégager.

[2] Milet, ville d'Ionie en Asie Mineure, fut le siège d'une école philosophique célèbre. — Elée, en Italie, fut la patrie du grand philosophe Parménide.

[3] Monstre ayant la tête et la poitrine d'une jeune fille, les griffes d'un lion, le corps d'un chien, la queue d'un dragon et des ailes d'oiseau. Il proposait une énigme aux passants et les dévorait s'ils ne la devinaient pas. Il se tua en se jetant dans un précipice quand Œdipe eut deviné l'énigme et délivra ainsi la ville de Thèbes. Ici le mot désigne l'univers dont la fin est une énigme.

[4] Alexandrie fut, sous les Ptolémées, le grand foyer de la culture grecque, après la période classique.

Nous ne nous flattons plus de la fuir, aujourd'hui;
A quelque évasion que l'air pur nous invite,
L'air même est notre geôle, avec nous il gravite,
Il est terreste encore et tout l'azur c'est lui !

» Mais la terre suffit à soutenir la base
D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase ;
L'astronomie atteint où ne ment plus l'azur :
Sous des plafonds fuyants, chasseresse d'étoiles,
Elle tisse, Arachné [1] de l'infini, ses toiles,
Et suit de monde en monde un fil sublime et sûr.

» Montés pour redescendre avec la même charge,
Nos corps lourds n'auront pu que faire un pas plus large,
Un orbe un peu plus haut sur le sol en rampant,
Mais nous aurons du moins goûté la certitude,
Ce qu'en vain demandaient les pères de l'étude
A leurs fronts isolés qu'ils s'en allaient frappant.

» Et peut-être plus tard, si la pensée humaine
Touche au fond du mystère en tirant sur sa chaîne,
Le chiffre sans éclat qu'au ciel nous aurons lu,
Longtemps enseveli comme une valeur nulle,
Doit surgir glorieux dans l'unique formule
D'où le problème entier sortira résolu ! »

La lutte pour la vie [2].

Tout vivant n'a qu'un but : persévérer à vivre ;
Même à travers ses maux il y trouve plaisir ;
Esclave de ce but qu'il n'eut point à choisir,
Il voue entièrement sa force à le poursuivre.

Ce qui borne ou détruit sa vie, il s'en délivre ;
Ce qui la lui conserve, il tâche à s'en saisir :
De là le grand combat, pourvoyeur du désir,
Que l'espèce à l'espèce avec âpreté livre.

[1] Célèbre brodeuse de Colophon qui osa défier Minerve et se pendit de désespoir, parce que la déesse l'avait frappée. Celle-ci alors la métamorphosa en araignée.

[2] Extrait de *la Justice* (1878), poème philosophique admirable, où le poète a traité les plus hauts problèmes de la vie, Après y avoir exposé toutes les raisons scientifiques qui font douter de la justice, posé alternativement la thèse et l'antithèse du mal et du bien, il résout cette antinomie en une synthèse d'une dialectique serrée qui sert de conclusion spiritualiste au poème. Ce sonnet est extrait de la partie où le poète expose la théorie du *Struggle for life* de Darwin.

Ou tuer, ou mourir de famine et de froid,
Qui que tu sois, choisis! sur notre horrible sphère
Nul n'évite en naissant ce carrefour étroit.

Un titre pour tuer, que le besoin confère,
Où la nature absout du mal qu'elle fait faire,
Un brevet de bourreau, voilà le premier droit.

Entre Etats [1].

Quand deux Etats rivaux, aux bornes mitoyennes,
Pour se les disputer lèvent leurs étendards,
Et qu'après maint exploit, tous, conscrits et soudards [2],
Ont amplement fourni la pâture aux hyènes,

Il se peut qu'en changeant les frontières anciennes
La victoire à l'aveugle ait mieux taillé les parts,
Ou que le favori de ses sanglants hasards
Occupe uniquement les terres qu'il fait siennes :

N'importe! quels qu'ils soient, les arrêts du canon
Demeurent viciés, équitables ou non :
La sentence du meurtre est toujours immorale.

Chaque ennemi par l'autre est devant Dieu cité;
Mais le juge est suspect dans chaque cathédrale,
Où l'encens le provoque à la complicité.

L'Idéal [3].

Une suprême fin lie entre eux tous les cœurs;
Elle se cache à nous et pourtant nous attire,
Par le même idéal hantés, sans nous le dire,
Dans nos communs transports, dans nos vagues langueurs.

Cet idéal émeut jusques à ses moqueurs,
Sur la place publique, aux jours de saint délire
Où d'un peuple, vibrant comme une immense lyre,
L'âme unique s'exhale en formidables chœurs!

Nous pressentons alors quelque cité dernière,
Où s'uniront nos mains, nos fronts dans la lumière,
Tous frères, et rois tous par un sacre pareil;

[1] Extrait de *la Justice*.

[2] Doublet archaïque de *soldat*, dérivé de l'ancien français *soude* ou solde. Ici ce mot signifie « vieux soldats ».

[3] Extrait de *la Justice*.

C'est dans notre tourmente une vive éclaircie,
Dont nous reste longtemps la splendeur obscurcie,
Comme aux yeux refermés luit un profond soleil.

La paix future [1].

Le sang pur versé tant de fois
Pour la fraternité rêvée
Attiédit le bronze où des lois
La lettre, qui tue, est gravée.

Un jour les cœurs, tous envahis
Par le grand flux d'amour qui monte.
De s'être si longtemps haïs
N'auront plus que surprise et honte.

Il nous semble que le présent
N'offre que rapine et carnage,
Toujours pourtant il en surnage
Un nouveau dogme bienfaisant.

Toujours les causes magnanimes
Ont leur triomphe, lent ou prompt :
Fumés par le sang des victimes,
Les oliviers [2] triompheront!

Le rêve suprême [3].

Te souvient-il du parc où nous errions si tristes ?
Dans un sentier tout jonché de lilas
La solitude alanguissait nos pas,
Le crépuscule aux fleurs mêlait ses améthystes.

Où sombrait le soleil, dans un lointain pays,
Nos cœurs rêvaient une patrie absente...
Quand une note au ciel retentissante
Comme un trait d'or soudain s'éleva du taillis;

Une autre, puis une autre, en sonores fusées
Par temps égaux jaillirent de ce bois;

[1] Extrait de *la Justice*.

[2] L'olivier était autrefois l'emblème de la paix.

[3] Extrait du *Bonheur* (1888), poème d'une métaphysique hardie où l'auteur a essayé de résoudre poétiquement la question de l'au-delà. — Cet extrait, d'un charme si délicat et si touchant, montre que, dans les questions philosophiques les plus abstraites, le poète sait garder sa fraîcheur d'imagination et tout le charme de son âme exquise. Dans ce morceau, le héros du poème, Faustus rappelle à sa compagne Stella, avec laquelle il vit dans l'Eden céleste, un épisode de leur vie terrestre.

Puis, d'un essor qui s'essayait, la voix
Préluda vaguement par roulades brisées.

Tu t'arrêtas, le doigt sur la bouche, et me dis :
« Le rossignol chante ! prêtons l'oreille. »
Avidement tu l'écoutais, pareille
A quelque ange en exil au seuil du paradis.

La nuit mélancolique achevait de descendre
Et semblait sur le parc avec lenteur tomber,
Comme d'un fin tamis une légère cendre,
En noyant les contours qu'elle allait dérober ;

L'écharpe du zéphyr [1] frissonnait sans murmure,
Et molle s'affaissait sur les prés assoupis ;
Le ciel, obscur enfin, couvrit la terre obscure
Comme un dais somptueux parsemé de rubis.

Et le chant déchira, plus large et plus sonore,
De l'azur assombri les voiles plus épais,
De monde en monde allant plus haut, plus haut encore,
Troubler de l'infini l'inaccessible paix.

L'étoile au cœur de feu qui tressaille et palpite
Paraissait écouter avec étonnement
La lyre si puissante et pourtant si petite
Qui vibrait au gosier de son terrestre amant.

Ah ! que ces notes sanglotantes,
Des beaux cris épars, où souffrait
L'oiseau blessé d'un mal secret,
Caressaient nos âmes flottantes
Du vœu stérile au vain regret !

Nous pleurions, nous croyions entendre
Tour à tour triompher, gémir,
Douter, croire, espérer, frémir,
Dans cette voix vaillante et tendre,
Le genre humain prince et martyr.

Car un mal aussi le tourmente
Quand, sous les riches nuits d'été,
Par l'appel de l'immensité
A fuir sa planète inclémente,
Il sent qu'il est sollicité,

[1] Dans la Mythologie, le vent d'Occident qui apporte la fraîcheur à la nature altérée. Les Grecs le représentaient sous la forme d'un jeune homme charmant avec des ailes de papillon et la tête couronnée de fleurs variées.

Mais que, trop fragile et trop brève,
L'aile d'Icare[1] audacieux
Jusqu'au seuil effleuré des cieux
A cette fange ne l'enlève
Que pour l'y précipiter mieux!

Nous revînmes, gagnés par un trouble indicible,
Nous parlant du bonheur qui ne sera possible
Qu'ailleurs, plus tard, très loin, très haut...
Dans un astre où l'amour sans mensonge et sans tache,
D'incorruptibles cœurs indissoluble attache,
Respirera l'air qu'il lui faut!

Puis dans le vieux salon désert, calme retraite
Qu'éclairait mollement une lune discrète,
Tu t'assis à ton clavecin[2];
Une gamme rapide en émut chaque touche,
Et tu laissas éclore et vibrer sur ta bouche
L'angoisse qui gonflait ton sein.

Tu repris d'une voix pénétrante et fiévreuse,
Pour en approfondir la douceur douloureuse,
Tous les trilles du rossignol;
Ton art en fit monter jusqu'à Dieu l'harmonie
Sur les ailes que prête aux sons l'humain génie
En les accouplant à son vol!

J'écoutais, tour à tour lente ou vive, ta plainte
Descendre, s'élever, puis retomber éteinte,
Puis ardente se ranimer;
Echo vivant, mon cœur en sentait chaque phrase
A ton gré, tour à tour, le ravir dans l'extase,
Dans la détresse l'abîmer...

Ton chant s'évanouit comme un baiser qui tremble,
Et sous tes doigts tendus, arrêtés tous ensemble,
Expira le dernier accord;
Et pâle, les yeux clos, la tête renversée,
Stella, tu répondis tout bas à ma pensée :
« Après la mort, après la mort! »

[1] Fils de Dédale, l'architecte du labyrinthe de Cnossos, en Crète. Ce dernier encourut la colère de Minos, qui l'enferma avec son fils dans le labyrinthe; Dédale avec de la cire et des plumes, fit des ailes qui lui permirent de fuir à travers l'espace; mais Icare s'étant trop approché du soleil, la cire de ses ailes fondit, celles-ci se défirent, et il tomba dans la mer appelée aujourd'hui Mer Icarienne,

[2] Emprunté du latin du moyen-âge *clavicymbalum :* instrument à clavier et à cordes métalliques, pincées par des becs de plumes; il a été remplacé par le piano. Les poètes emploient souvent le mot clavecin à la place du mot piano.

Le monde futur [1].

Lamentable océan des douleurs, dont la houle
Se soulève en hurlant, s'affaisse et se déroule
Et marche en avant sans repos !
N'est-il donc pas encore apparu sur ta route
Un monde fraternel où quelque ami t'écoute?
N'auras-tu nulle part d'échos ?

Personne en ces déserts renaissants qui t'engouffrent
N'est-il apte à comprendre un cri d'âmes qui souffrent,
Un appel d'humain désespoir?
Le temps amasse en vain décombres sur décombres :
Il n'a pas épuisé des formes et des nombres
L'intarissable réservoir.

L'humanité là-bas est peut-être une ébauche
Qu'il s'essaie à pétrir, qu'il éprouve et qu'il fauche
Pour l'achever durable ailleurs...
Ah ! si tu rencontrais quelque terre accomplie
Où jeune elle apparut émondée, embellie,
Heureuse par des dons meilleurs,

Et si là d'autres cœurs aux résonnantes fibres
Battaient à l'unisson des plaintes dont tu vibres,
Emus d'un amour bienfaisant;
Si possesseurs du vrai, de règles enfin sûres,
D'autres esprits pour baume aux terrestres blessures
T'offraient leur sagesse en présent !

Marche ! Là-bas grandit dans les ombres épaisses
Un globe qui ressemble à celui que tu laisses
Derrière toi décroître et fuir...
Autour de son soleil qui se rapproche il vole,
Il blanchit, décoré d'une douce auréole,
Et commence à s'épanouir.

Œuvres à lire de Sully Prudhomme (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stances et poèmes* (1865) ; *les Epreuves* (1867) ; *les Solitudes* (1869) ; *les Destins* (1872) ; *les Vaines tendresses* (1875) ; *la Justice* (1878) ; *le Prisme* (1886) ; *le Bonheur* (1888) ; *Testament poétique* (1901). — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains ;* Théophile Gautier, *Rapport sur la poésie française de* 1857 à 1867 ; Guyau, *L'art au point de vue sociologique ;* Brunetière, *l'Evolution de la poésie lyrique ;* Jules Lemaître, *les contemporains ;* Gaston Paris, *Penseurs et poètes* (1896) ; Jules Claretie, *le Temps* du 13 septembre 1907 ; E. Zyromski, *Sully Prudhomme* (1907) ; Paul Stapfer, *Vers la vérité* (1909) ; Henri Poincaré, *Discours de réception à l'Académie française* (1909).

[1] Extrait du *Bonheur*.

FRANÇOIS COPPÉE

né et mort à Paris (1842-1908).

Si la caractéristique du Parnasse était, comme on l'a dit à tort, le culte de la forme et l'habileté technique, François Coppée serait un des écrivains les mieux caractérisés de cette école. Chez lui la perfection du style est, en effet, l'élément principal ; il possède tous les secrets de la langue poétique et sait s'en servir avec une grande virtuosité ; c'est un des meilleurs versificateurs français. Dans la plupart de ces œuvres, le fond ne vaut pas la forme ; il a des qualités très appréciables, mais il manque d'inspiration et d'ampleur. Par ses tendances générales, Coppée est un réaliste et un moderniste. Formé en dehors de la culture classique, car la pauvreté de sa famille l'empêcha de finir ses humanités, il n'a jamais traité les grands thèmes antiques que les autres parnassiens ont tant recherchés ; de même, il ne s'est jamais élevé jusqu'aux régions philosophiques. Sa poésie, d'ailleurs très originale et très remarquable dans son genre, plonge par toutes ses racines dans la vie moderne, dans la réalité ambiante. Le poète a fait avec les incidents de sa vie sentimentale du lyrisme élégiaque, il a peint des intérieurs de vie bourgeoise, des scènes d'intimité familière ; mais sa plus grande originalité est d'avoir fait entrer tout à fait dans la poésie française les petits, les humbles, les pauvres, que l'art aristocratique des poètes avait jusque-là dédaignés. Sans grande élévation, tombant même fréquemment dans la banalité, Coppée a beaucoup de charme pittoresque, de grâce attirante, d'éloquence attendrie. Dans son théâtre en vers, élégiaque ou dramatique, il s'est élevé beaucoup plus haut que dans ses poèmes. Ses plus belles pièces n'ont pas la superbe envolée lyrique du drame d'Hugo, mais elles sont plus pondérées et contiennent des situations dramatiques d'une très grande beauté. Par l'ensemble de son œuvre, Coppée est certainement un grand poète, et l'on s'explique qu'il plaise également à la foule et aux lettrés.

Promenade [1].

Je suis un pâle enfant du vieux Paris, et j'ai
Le regret des rêveurs qui n'ont pas voyagé.
Au pays bleu mon âme en vain se réfugie,
Elle n'a jamais pu perdre la nostalgie [2]
Des verts chemins qui vont là-bas, à l'horizon.
Comme un pauvre captif vieilli dans sa prison
Se cramponne aux barreaux étroits de sa fenêtre,
Pour voir mourir le jour et pour le voir renaître,
Ou comme un exilé, promeneur assidu,
Regarde du coteau le pays défendu

[1] Extrait des *Intimités* (1868). La pièce n'a pas de titre, dans le recueil.

[2] Du grec νόστος, retour et ἄλγος, souffrance. En allemand, *Heimweh* ; en anglais, *home-sickeness* ; en italien, *nostalgia*.

Se dérouler au loin sous l'immensité bleue,
Ainsi je fuis la ville et cherche la banlieue.
Avec mon rêve heureux j'aime partir, marcher
Dans la poussière, voir le soleil se coucher
Parmi la brume d'or, derrière les vieux ormes,
Contempler les couleurs splendides et les formes
Des nuages baignés dans l'occident vermeil,
Et, quand l'ombre succède à la mort du soleil,
M'éloigner encor plus par quelque agreste rue
Dont l'ornière rappelle un sillon de charrue,
Gagner les champs pierreux, sans songer au départ,
Et m'asseoir, les cheveux au vent, sur le rempart.
Au loin, dans la lueur blême du crépuscule,
L'amphithéâtre noir des collines recule
Et, tout au fond du val profond et solennel,
Paris pousse à mes pieds son soupir éternel,
Le sombre azur du ciel s'épaissit. Je commence
A distinguer des bruits dans ce murmure immense,
Et je puis, écoutant, rêveur et plein d'émoi,
Le vent du soir froissant les herbes près de moi
Et, parmi le chaos des ombres débordantes,
Le sifflet douloureux des machines stridentes,
Ou l'aboiement d'un chien, ou le cri d'un enfant,
Ou le sanglot d'un orgue au lointain s'étouffant,
Ou le tintement clair d'une tardive enclume,

Voir la nuit qui s'étoile et Paris qui s'allume.

La petite marchande de fleurs [1].

Le soleil froid donnait un ton rose au grésil [2],
Et le ciel de novembre avait des airs d'avril.
Nous voulions profiter de la belle gelée.
Moi chaudement vêtu, toi bien emmitouflée
Sous le manteau, sous la voilette et sous les gants,
Nous franchissions, parmi les couples élégants,
La porte de la blanche et joyeuse avenue,
Quand soudain jusqu'à nous une enfant presque nue
Et livide, tenant des fleurettes en main,
Accourut, se frayant à la hâte un chemin

[1] Extrait des *Intimités*. La pièce est sans titre.

[2] Synonyme de givre. En allemand, *Graupeln* ou *Rauhreif*; en anglais, *hoar-frost*; en italien, *brina*.

Entre les beaux habits et les riches toilettes,
Nous offrir un petit bouquet de violettes.
Elle avait deviné que nous étions heureux
Sans doute et s'était dit : — Ils seront généreux.
Elle nous proposa ses fleurs d'une voix douce,
En souriant avec ce sourire qui tousse,
Et c'était monstrueux, cette enfant de sept ans
Qui mourait de l'hiver en offrant le printemps.
Ses pauvres petits doigts étaient pleins d'engelures [1].
Moi, je sentais le fin parfum de tes fourrures,
Je voyais ton cou rose et blanc sous la fanchon [2],
Et je touchais ta main chaude dans ton manchon.
Nous fîmes notre offrande, amie, et nous passâmes ;
Mais la gaîté s'était envolée, et nos âmes
Gardèrent jusqu'au soir un souvenir amer.

Mignonne, nous ferons l'aumône cet hiver.

L'Attente [3].

Au bout du vieux canal plein de mâts, juste en face
De l'Océan et dans la dernière maison,
Assise à sa fenêtre, et quelque temps qu'il fasse,
Elle se tient, les yeux fixés sur l'horizon.

Bien qu'elle ait la pâleur des éternels veuvages,
Sa robe est claire ; et bien que les soucis pesants
Aient sur ses traits flétris exercé leurs ravages,
Ses vêtements sont ceux des filles de seize ans.

Car depuis bien des jours, patiente vigie,
Dès l'instant où la mer bleuit dans le matin
Jusqu'à ce qu'elle soit par le couchant rougie,
Elle est assise là, regardant au lointain.

Chaque aurore elle voit une tardive étoile
S'éteindre, et chaque soir le soleil s'enfoncer
A cette place où doit reparaître la voile
Qu'elle vit là, jadis, pâlir et s'effacer.

Son cœur de fiancée, immuable et fidèle,
Attend toujours, certain de l'espoir partagé,

[1] En anglais, *chilbain ;* en allemand, *Frostbeule ;* en italien, *gelone*.

[2] Coiffure de femme, faite d'un fichu placé sur la tête et dont les bouts sont noués sous le menton.

[3] Extrait des *Poèmes modernes* (1869).

Loyal; et rien en elle, aussi bien qu'autour d'elle,
Depuis dix ans qu'il est parti, rien n'a changé.

Les quelques doux vieillards qui lui rendent visite,
En la voyant avec ses bandeaux réguliers,
Son ruban mince où pend sa médaille bénite,
Son corsage à la vierge et ses petits souliers,

La croiraient une enfant ingénue et qui boude,
Si parfois ses doigts purs, ivoirins et tremblants,
Alors que sur sa main fièvreuse elle s'accoude,
Ne livraient le secret des premiers cheveux blancs.

Partout le souvenir de l'absent se rencontre
En mille objets fanés et déjà presque anciens :
Cette lunette en cuivre est à lui, cette montre
Est la sienne, et ces vieux instruments sont les siens.

Il a laissé, de peur d'encombrer sa cabine,
Ces gros livres poudreux dans leur oubli profond,
Et c'est lui qui tua d'un coup de carabine
Le monstrueux lézard qui s'étale au plafond.

Ces mille riens, décor naïf de la muraille,
Naguère il les a tous apportés de très loin.
Seule, comme un témoin inclément et qui raille,
Une carte navale est perdue en un coin;

Sur le tableau jaunâtre, entre ses noires tringles,
Les vents et les courants se croisent à l'envi[1];
Et la succession des petites épingles
N'a pas marqué longtemps le voyage suivi.

Elle conduit jusqu'à la ligne tropicale
Le navire vainqueur du flux et du reflux,
Puis cesse brusquement à la dernière escale,
Celle d'où le marin, hélas! n'écrivit plus.

Et ce point justement où sa trace s'arrête
Est celui qu'un burin savant fit le plus noir;
C'est l'obscur rendez-vous des flots, où la tempête
Creuse un inexorable et profond entonnoir.

Mais elle ne voit pas le tableau redoutable
Et feuillette, l'esprit ailleurs, du bout des doigts,

[1] Locution ayant le sens de : *um die Wette*, en allemand ; *with emulation*, en anglais ; *a gara*, en italien.

Les planches d'un herbier éparses sur la table,
Fleurs pâles qu'il cueillit aux Indes, autrefois.

Jusqu'au soir sa pensée extatique et sereine
Songe au chemin qu'il fait en mer pour revenir,
Ou parfois, évoquant des jours meilleurs, égrène
Le chapelet mystique et doux du souvenir ;

Et quand sur l'Océan la nuit met son mystère,
Calme et fermant les yeux, elle rêve du chant
Des matelots joyeux d'apercevoir la terre
Et d'un navire d'or dans le soleil couchant.

Petits bourgeois [1].

Je n'ai jamais compris l'ambition. Je pense
Que l'homme simple trouve en lui sa récompense,
Et le modeste sort dont je suis envieux,
Si je travaille bien et si je deviens vieux,
Sans que mon cœur de luxe ou de gloire s'affame,
C'est celui d'un vieil homme avec sa vieille femme,
Aujourd'hui bons rentiers, hier petits marchands,
Retirés tout au bout du faubourg, près des champs.
Oui, cette vie intime est digne du poète.
Voyez : le toit pointu porte une girouette [2],
Les roses sentent bon dans leurs carrés de buis
Et l'ornement de fer fait bien sur le vieux puits.
Près du seuil dont les trois degrés forment terrasse,
Un paisible chien noir, qui n'est guère de race,
Au soleil de midi, dort couché sur le flanc.
Le maître, en vieux chapeau de paille, en habit blanc,
Avec un sécateur qui lui sort de la poche,
Marche dans le sentier principal et s'approche
Quelquefois d'un certain rosier de sa façon
Pour le débarrasser d'un gros colimaçon.
Sous le bosquet, sa femme est à l'ombre et tricote;
Auprès d'elle, le chat joue avec la pelotte.
La treille est faite avec des cercles de tonneaux,
Et sur le sable fin sautillent les moineaux.
Par la porte, on peut voir, dans la maison commode,
Un vieux salon meublé selon l'ancienne mode,

[1] Extrait des *Humbles* (1872), le recueil le plus caractéristique pour étudier la poésie familière et réaliste de l'auteur.

[2] Voir page 96, note 4. En italien, plutôt *ventarola*.

Même quelques détails vaguement aperçus :
Une pendule avec Napoléon dessus
Et des têtes de sphynx à tous les bras de chaise.
Mais ne souriez pas, car on doit être à l'aise,
Heureux du jour présent et sûr du lendemain,
Dans ce logis de sage observé du chemin.
Là sont des gens de bien, sans regret, sans envie,
Et qui font comme ont fait leurs pères. Dans leur vie
Tout est patriarcal et traditionnel.
Ils mettent de côté la bûche de Noël,
Ils songent à l'avance aux lessives futures
Et, vers le temps des fruits, ils font des confitures.
Ils boivent du cassis, innocente liqueur !
Et chez eux tout est vieux, tout excepté le cœur.
Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires
Le premier jour de l'an et les anniversaires,
D'observer le Carême [1] et de tirer les Rois [2],
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,
D'être heureux que la fleur embaume et l'herbe croisse,
Et de rendre le pain bénit [3] à leur paroisse?
Ceux-là seuls ont raison qui, dans ce monde-ci,
Calmes et dédaigneux du hasard, ont choisi
Les douces voluptés que l'habitude engendre.
Chaque dimanche, ils ont leur fille avec leur gendre :
Le jardinet s'emplit du rire des enfants,
Et, bien que les après-midi soient étouffants,
L'on puise et l'on arrose, et la journée est courte.
Puis, quand le pâtissier survient avec la tourte,
On s'attable au jardin, déjà moins échauffé,
Et la lune se lève au moment du café.
Quand le petit garçon s'endort, on le secoue,
Et tous s'en vont alors, baisés sur chaque joue,
Monter dans l'omnibus voisin, contents et las,
Et chargés de bouquets énormes de lilas.

— Merci bien, bonnes gens, merci bien, maisonnette,
Pour m'avoir, l'autre jour, donné ce rêve honnête,

[1] Dans la religion catholique, période de 46 jours allant du mercredi des Cendres, au dimanche de Pâques et pendant laquelle l'Eglise prescrit l'abstinence et le jeûne.

[2] Le jour de l'Epiphanie, fête anniversaire de la venue des rois mages, on partage au repas du soir un gâteau contenant une fève. Celui qui a celle-ci dans son morceau est proclamé roi. Cela s'appelle faire ou tirer les rois.

[3] Donner à l'église le pain qui doit être bénit par le prêtre, dans une messe solennelle, et le présenter aux fidèles.

Qu'en m'éloignant de vous mon esprit prolongeait
Avec la jouissance exquise du projet.

La mort des oiseaux[1].

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé bien des fois
A la mort d'un oiseau, quelque part, dans les bois.
Pendant les tristes jours de l'hiver monotone,
Les pauvres nids déserts, les nids qu'on abandonne,
Se balancent au vent sur un ciel gris de fer.
Oh! comme les oiseaux doivent mourir l'hiver!
Pourtant lorsque viendra le temps des violettes,
Nous ne trouverons pas leurs délicats squelettes
Dans le gazon d'avril, où nous irons courir.
Est-ce que les oiseaux se cachent pour mourir?

L'hirondelle du Boudha[2].

Quand son enseignement eut consolé le monde,
Le Boudha[3], retiré dans la djongle[4] profonde,
Et du seul Nirvâna[5] désormais soucieux,
S'assit pour méditer, les bras levés aux cieux;
Et, gardant pour toujours cette sainte attitude,
Il vécut dans l'extase et dans la solitude,
Concentrant son esprit sur un rêve sans fin,
Avant d'être absorbé par le Néant divin.
Le temps avait rendu tout maigre et tout débile
Le corps ossifié de l'ascète immobile;
Les lianes grimpaient sur son torse engourdi
Que ne réchauffait plus le soleil de midi;
Et ses yeux sans regard, dans leurs mornes paupières,
Semblaient avoir acquis la dureté des pierres.

[1] Extrait des *Humbles*.

[2] Extrait du recueil *les Récits et les élégies* (1878).

[3] Le fondateur du Bouddhisme s'appelait Siddârtha et fut surnommé le *Bouddha*, c'est-à-dire le *libérateur*. Les Bouddhistes du Nord l'appellent généralement Sâkya-mouni, et ceux du Sud, Gotama. Il naquit probablement en 558 avant Jésus-Christ, près de Kapilavastou, capitale du petit royaume des Sâkyas, au nord de l'Inde, et prêcha la nouvelle loi, soutenu par Brahmâ qui, une fois, descendit du ciel pour remonter son courage abattu. Il consacra sa vie à la prédication et à l'ascétisme.

[4] Dans l'Inde, plaine couverte de roseaux et de broussailles épaisses. Ce mot, emprunté du sanscrit *jangara*, désert, s'écrit maintenant *jungle*.

[5] Ce mot, qui veut dire en sanscrit *l'extinction*, exprime pour les théologiens bouddhistes ou l'anéantissement total, le dernier terme de la transmigration de l'âme, qui a passé de corps en corps, ou bien le mode supérieur d'existence de l'âme humaine après la mort. C'est le but idéal de la doctrine bouddhique. Coppée le prend ici dans le premier sens.

Il aurait dû mourir, par la faim consumé;
Mais les petits oiseaux dont il était aimé,
Les oiseaux qui chantaient dans les branches fleuries,
Venaient poser des fruits sur ses lèvres flétries.
Et, depuis très longtemps, c'est ainsi que vivait
Le Boudha vénérable, absolument parfait.
Donc mille et mille fois, et mille fois encore,
La lune qui blanchit et le soleil qui dore
Les forêts, sur son front tour à tour avaient lui,
Sans que se fût distraite un seul instant en lui
Sa pensée, en un songe immuable perdue,
Lorsque, dans sa main droite, au ciel toujours tendue,
Dans sa main sèche et grise ainsi que du granit,
Une hirondelle vint, un jour, et fit son nid,
L'extase du Boudha ne parut point troublée
Par cette confiante et fidèle exilée
Qui, franchissant du vol la montagne et la mer,
Des froids climats du Nord revenait, chaque hiver,
Et retrouvait toujours son nid chaud et paisible
Dans le creux de la main du rêveur impassible.
A la fin, cependant, elle ne revint plus.
Et, quand les derniers temps furent bien révolus
Du retour des oiseaux que l'exil seul protège,
Lorsque l'Himalaya se fut couvert de neige,
Et lorsque tout espoir fut perdu, le Boudha
Détourna lentement la tête; il regarda
Sa main vide; et les yeux du divin solitaire,
Qui depuis si longtemps n'avaient rien vu sur terre,
Ses yeux tout éblouis d'immensité, ses yeux
Eteints et fatigués de contempler les cieux,
Ses yeux aux cils brûlés, aux paupières sanglantes,
S'emplirent tout à coup de deux larmes brûlantes;
Et celui dont l'esprit était resté béant
Devant l'amour du vide et l'espoir du néant,
Et qui fuyait la vie et ne voulait rien d'elle,
Pleura, comme un enfant, la mort d'une hirondelle.

La tête de la Sultane[1].

Le fils du grand Mourad, le sultan Mahomet[2],
Quand il veillait le jour, la nuit quand il dormait,

[1] Extrait du recueil *Les Récits et les Elégies*. — Sans être comparable à Victor Hugo, Leconte de Lisle ou Heredia, Coppée est un poète épique très distingué. On pourra voir, dans le tragique récit qui suit, qu'il possède la force et l'énergie dans la mesure.

[2] Mahomet II (1451-1484), sultan turc qui s'empara de Constantinople en 1453, deux ans après son avènement, et en fit la capitale de l'empire ottoman.

N'avait qu'une pensée et qu'un rêve : Byzance !
Parfois, dans un léger caïque [1] de plaisance
Qu'emportaient sur la mer vingt robustes rameurs,
Pensif, il écoutait les confuses rumeurs
De la ville, et voyait, mais de trop loin encore,
Ses dômes se mirer dans l'azur du Bosphore.
Comme un noble étalon irrité par un taon,
Ayant toujours au cœur ce désir, le sultan
Savait que les soldats lui seraient nécessaires,
Et souvent il jetait de l'or aux janissaires ;
Mais ceux-ci, par la paix trop longue corrompus,
N'étaient jamais assez abreuvés ni repus,
Et réclamaient de lui toujours plus de largesse ;
Si bien que Mahomet, dans sa haute sagesse,
De leur plainte vénale un jour se fatigua.
Furieux, il avait souffleté leur aga [2],
Et s'était enfermé dans son harem de Brousse [3].
Comme la soldatesque aisément se courrouce,
Bientôt l'émeute, avec ses cris et ses sifflets,
S'agita sourdement autour du vieux palais
Qui demeurait toujours clos, muet et terrible.
Devant le mur roussi que l'ardent soleil crible,
La foule des soldats mutins qu'on reconnaît
A la cuiller de bois pendue à leur bonnet,
Se rassemble et s'indigne en tumultueux groupes.
Car on a répandu ce bruit parmi les troupes
Que celui qui les traite avec tant de dédain,
Dans un kiosk enfoui sous l'ombre d'un jardin,
Où, même en plein midi, le jour à peine filtre,
Accablé de langueur et charmé par un philtre,
Fatigue de son poids les coussins d'un sopha.
On dit qu'une Epirote aux yeux bleus triompha
De ses anciens désirs de guerre et de victoire,
Et que Mahomet deux, au mépris de sa gloire,
Ne veut plus désormais que vivre par les sens
Et, la guitare en main, chanter des vers persans.
Et la révolte croît comme la mer qui monte.

« Honte au sultan lascif et lâche ! cent fois honte ! »

[1] Mot venu du turc *qaik* et désignant une embarcation légère, terminée en pointe à l'avant et à l'arrière, et fort gracieuse d'aspect.

[2] Mot turc ayant le sens de commandant.

[3] Ville très pittoresque de la Turquie d'Asie, l'ancienne *Pruse*, bâtie par le roi Prusias II de Bithynie, sur les plans d'Hannibal. Elle fut la première capitale des Turcs Ottomans.

Répète en menaçant le murmure irrité,
Comme un bourdonnement de mouches en été.
« L'argent qu'on réclamait, on n'y songe plus guère.
Nous voulons des combats, du sang et de la guerre.
Le grand sabre d'Othman [1] se rouille. Prétend-on
Nous engraisser pour rien de riz et de mouton?
On se fût contenté de trois aspres [2] de paie;
Mais malheur au sultan qu'un candjiar [3] effraie
Et que deux yeux pervers tiennent en leur pouvoir!
Qu'il vienne! Nous voulons lui parler et le voir,
Et nous n'attendrons pas plus longtemps sa réponse.
Ouvrez-nous sur le champ la porte ou qu'on l'enfonce!
Nul de nous n'est un chien qu'on lui dise : « Va-t'en! »
Le sultan! le sultan! nous voulons le sultan! »

Ainsi, montrant le poing, la sédition gronde;
Mais la porte mauresque aux clous d'or, lourde et ronde,
Reste close, et toujours le sérail est fermé.

Pourtant Khalil-Pacha, le vizir bien-aimé,
Le seul des courtisans qui puisse se permettre
De frapper au harem et d'approcher du maître,
Insiste pour le voir et veut être entendu.
Sur un large divan mollement étendu
Et coiffé du turban d'où jaillit son aigrette,
Mahomet le reçoit dans la chambre secrète
Où fument des parfums sur quatre trépieds d'or.
Voluptueux et veule, il laisse errer encor
Son indolente main sur la guzla [4] d'Epire;
Et celle qui commande au maître de l'empire
Et cause contre lui tant de rébellion,
Presque nue à ses pieds sur la peau d'un lion,
De ses longs cheveux noirs voile ses formes blanches.
Khalil, courbant le front et les mains sous ses manches,
Attend que de parler il obtienne loisir.

« Que veut, dit le sultan, mon fidèle vizir?
Pour venir me troubler ici, sans qu'on l'appelle,
L'instant est mal choisi... Car ma sultane est belle,

[1] Othman I, fondateur de l'empire des Turcs ottomans (1259-1326).

[2] Mot turc emprunté du bas grec ἄσπρον petite monnaie valant quelques centimes.

[3] Ou plutôt *kandjar*, mot emprunté de l'arabe : poignard oriental à lame tranchante des deux côtés.

[4] Mot croate. Sorte de violon à une seule corde faite de crins tressés.

Et je lui récitais des vers dignes d'Hafiz[1].
— Par Allah! lui répond Khalil, ô noble fils
Du grand Mourad, cette heure est bien plus mal choisie
Pour l'ivresse amoureuse et pour la poésie.
Tes soldats révoltés vont forcer le palais.
Par ton aspect sublime, ô maître, apaise-les.
Hautesse, montre-toi. Fais-les, par ta présence,
Rentrer dans le devoir et dans l'obéissance.
Ils se rappelleront quels respects te sont dus;
Mais il faut te montrer, ou nous sommes perdus! »

Pendant que le vieillard parle d'une voix grave,
Mahomet deux sourit toujours à son esclave,
Qui, prise d'un pudique et charmant embarras,
Contre lui s'est glissée et le tient dans ses bras,
L'effroi dans ses beaux yeux de pervenches fleuries,
Et meurtrissant sa gorge aux rudes broderies
Du caftan[2] de drap d'or où brillent des rubis.

« Je rendrai ces mutins doux comme des brebis,
Dit le sultan. Je sais à quel point sont sincères,
Le respect et l'amour de mes vieux janissaires.
Je boudais, voilà tout... On veut me voir... C'est bien. »

Puis faisant signe à Djem, l'eunuque nubien
Qui goûte à tous ses plats et qui lèche la pierre
Sur laquelle on étend son tapis de prière,
Et déliant avec un doux geste d'amant,
Les bras qui le tenaient dans leur enlacement,
Il dit tout bas deux mots au nègre qui se penche ;
Et, suivi de son vieux vizir à barbe blanche,
Sans que par sa hautaine et sombre majesté
Le murmure lointain paraisse être écouté,
Allant droit au danger et certain d'y suffire,
Il descend le superbe escalier de porphyre
Sur la rampe duquel sont sculptés des dragons.

Clameurs. La lourde porte a roulé sur ses gonds;
Et, dans la brume d'or d'un grand soleil oblique,
Apparaît brusquement sur la place publique,

[1] Surnom du célèbre poète persan Chems Ed-Dîn Mohamed, qui vécut au XIVe siècle. Il a laissé plus de 700 pièces de vers d'une inspiration absolument épicurienne, où il chante les plaisirs matériels de la terre. Ses commentateurs ont voulu y trouver un sens mystique.

[2] Pelisse de cérémonie ; mot tiré du turc.

Le flot bariolé des fez et des turbans;
Et cette multitude aux milliers d'yeux flambants
Salue en un seul cri de ses bouches sans nombre
Le sultan radieux debout sous l'arche sombre.
Khalil, le vieux vizir, le suit à pas discrets,
Et Djem, l'eunuque noir, quelques instants après,
Survient et, derrière eux, dans une morne pose,
Il se place, cachant dans un sac quelque chose.

Au seuil de son palais, le sultan fait trois pas;
Et, sur le peuple vil qui grouille et hurle en bas,
Avec tant de mépris son regard se promène
Qu'il force à reculer cette marée humaine.
« Que voulez-vous ? » dit-il d'un ton terrible et bref.
Mais les séditieux, à la voix de leur chef,
Sentent s'évanouir toute leur insolence,
Il s'écoule un moment de très profond silence;
Puis, de sa sombre voix qui tremble de courroux,
Le padischah [1] demande encor :
« Que voulez-vous ? »
Alors un vieux soldat, un héros d'aventure,
Qui portait trois poignards passés dans sa ceinture,
Un vétéran du temps de Bayézid-Pacha,
Sortit des premiers rangs du peuple; il s'approcha
Du sultan, et levant sa face balafrée [2] :
« Commandeur des croyants, dit-il, tête sacrée,
Nous t'appartenons tous à jamais, âme et chair.
Nous ne demandons rien, on nous paie assez cher.
Et mourir pour ta gloire est tout ce qu'on espère,
Mais permets au plus vieux des soldats de ton père,
Qui, sous lui, combattit avec quelque valeur
Scander-beg [3], Hunyade [4] et Drakul [5] l'empaleur,
De te faire écouter la vérité sévère.
Commandeur des croyants, on t'aime, on te révère;
Et, si tu vois ici tout ce peuple irrité,
C'est que, dans la mollesse et dans la volupté,

[1] Mot persan qui a le sens de roi-protecteur.

[2] Portant une *balafre* (en allemand *Schmarre ;* en anglais, *slash ;* en italien, *taglio).*

[3] Georges Castriota, surnommé Scander-beg, héros albanais (1404-1467), qui tint Mahomet II en échec.

[4] Jean Corvin Hunyade, chef hongrois qui défendit victorieusement Belgrade contre les Turcs (1400-1456).

[5] Prince de Valachie, qui servit et trahit tour à tour les Hongrois et les Turcs.

On prétend que tu vis, esclave d'une femme.
Hautesse, prouve-nous que ce bruit te diffame.
Monte à cheval, reprends le belliqueux harnais,
Montre à tes vieux faucons le Grec ou l'Albanais;
Ils te l'apporteront, expirant, dans leurs serres!
Et je te parle ici pour tous tes janissaires,
Aussi vrai que je suis musulman et hadji [1]!
— Ce pavé de ton sang serait déjà rougi
Si tu n'avais au front ta belle cicatrice,
Cria Mahomet deux. Donc on croit qu'un caprice
Aurait un tel pouvoir sur le fils d'Amurat!
Tu penses qu'un baiser de femme, peuple ingrat,
A fait fondre l'orgueil de ce cœur intrépide!
Vous avez pu le croire aussi, troupe stupide!
Vous avez cru, soldats vantards et querelleurs,
Qu'on domptait le lion avec un frein de fleurs!
Eh bien! vous allez voir la marque de sa griffe.
Vous osez m'accuser, moi, sultan, moi, khalife [2],
Moi, la forme terrestre et visible d'Allah!
Fils de chiens, ma réponse est prête... La voilà! »
Et quand il eut ainsi parlé d'une voix mâle,
Mahomet deux plongea sa main royale et pâle
Au sac de cuir que Djem à genoux lui tendit;
Puis il en arracha brusquement et brandit,
Aux regards stupéfaits de la foule attroupée,
Une tête saignante et fraîchement coupée,
Celle de la sultane aux yeux couleur de ciel,
Que dans son sac immonde et pestilentiel
Venait d'apporter là, toute chaude, l'eunuque.
Tranchée atrocement de la gorge à la nuque,
Sous le désordre noir des longs cheveux sanglants
Où Mahomet crispait alors ses beaux doigts blancs,
La tête lamentable est presque encor vivante,
Les dents à nu, les yeux dilatés d'épouvante,
Oscillait dans la main ferme qui la tenait
Et sur le marbre pur lugubrement saignait;
Et la foule un moment resta comme étouffée
Par l'horreur, en voyant ce monstrueux trophée
D'où dégouttait sans cesse un gros flocon vermeil.

[1] Voir page 133, note 3.

[2] Ou calife. Ce mot, emprunté de l'arabe *khalifa*, veut dire *successeur* (de Mahomet). Il sert à nommer le souverain, à la fois chef politique et chef religieux.

Soudain, le vieux témoin des crimes, le soleil,
Qui se couchait alors dans sa majesté lente,
A son tour ruissela d'une pourpre sanglante.
D'un sinistre reflet de meurtre il éclaira
Tout l'horizon, jusqu'à la mer de Marmara.
L'astre sembla pleurer du sang, comme un visage :
Et, tout à coup, l'immense et lointain paysage,
Le cirque des coteaux ombragés de forêts,
Le port rempli de mâts confus, les minarets
D'où les grâces d'Allah [1] sont, la nuit, invoquées,
Les coupoles de plomb des massives mosquées,
Les marchés, les quartiers de bruit et de travail,
Et le sultan [2] debout au seuil de son sérail
Où l'étendard aux crins de cheval flotte et bouge,
Et la foule, et le ciel et la mer, tout fut rouge
Et parut exprimer le présage hideux
Des flots de sang qu'allait verser Mahomet deux!

Mais, sans voir l'effrayant symbole sur la ville,
Déjà la populace abjecte, lâche et vile,
D'un cri d'enthousiasme et d'amour acclamait
Ce prince devenu bourreau, ce Mahomet,
Qui la conviait toute à cette horrible fête.
Criant : « Allah! » criant le saint nom du Prophète,
Les soldats, prosternés aux pieds de leur sultan,
Couvraient d'ardents baisers le bas de son caftan,
Et vers son front levaient des regards pleins d'ivresse;
Et, lorsque de leur rude et sauvage caresse,
Dédaigneux, il voulut enfin se dégager,
Comme on jette à des chiens leur charogne à ronger,
Mahomet deux lança la tête échevelée,
Bien loin, au beau milieu de la foule affolée,
Qui la reçut avec un râle de plaisir;
Puis, joyeux et montrant du geste à son vizir
Ce peuple qu'enivraient son crime et sa présence :

« Et maintenant, dit-il, ils me prendront Byzance! »

Lettre [3].

Non, ce n'est pas en vous « un idéal » que j'aime,
C'est vous tout simplement, mon enfant, c'est vous-même.

[1] Mot arabe, Dieu chez les Musulmans.

[2] Ce mot, qui désigne spécialement le souverain des Turcs, est d'origine arabe.

[3] Extrait du recueil : *Les Récits et les Elégies.*

Telle Dieu vous a faite, et telle je vous veux.
Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos cheveux,
Ni le feu sombre et doux de vos larges prunelles,
Bien que ma passion ait pris sa source en elles.
Comme moi, vous devez avoir plus d'un défaut;
Pourtant c'est vous que j'aime et c'est vous qu'il me faut
Je ne poursuis pas là de chimère [1] impossible;
Non, non! Mais seulement, si vous êtes sensible
Au sentiment profond, pur, fidèle et sacré
Que j'ai conçu pour vous et que je garderai,
Et si nous triomphons de ce qui nous sépare,
Le rêve, cher enfant, où mon esprit s'égare,
C'est d'avoir à toujours chérir et protéger
Vous comme vous voilà, vous sans y rien changer.
Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes point coquette;
Mais je ne voudrais pas que vous fussiez parfaite,
Et le chagrin qu'un jour vous me pourrez donner,
J'y tiens pour la douceur de vous le pardonner.
Je veux joindre, si j'ai le bonheur que j'espère,
A l'ardeur de l'amant l'indulgence du père,
Et devenir plus doux quand vous me ferez mal.
Voyez, je ne mets pas en vous « un idéal »,
Et de l'humanité je connais la faiblesse;
Mais je vous crois assez de cœur et de noblesse
Pour espérer que, grâce à mon effort constant,
Vous m'aimerez un peu, moi qui vous aime tant!

Le Passant [2].

Scène II.

SILVIA

Et n'ai-je pas le droit de chercher à connaître
Celui qui prétendait dormir sous ma fenêtre?

ZANETTO

Si fait. Je ne veux pas garder l'incognito.
Je suis musicien et j'ai nom Zanetto.

[1] Ce mot venu du grec χίμαιρα, par le latin, désignait un monstre bizarre formé de parties d'animaux divers et, par extension, création étrange de l'imagination ou projet irréalisable.

[2] Cette délicieuse petite comédie élégiaque fut représentée pour la première fois en 1869; c'est d'elle que date le succès du poète, dû en partie à ce que la pièce était jouée par la grande tragédienne Agar et par Sarah Bernhardt, alors en pleine possession de sa jeunesse et de sa voix d'or. Cette dernière jouait le rôle de Zanetto, en travesti.

Depuis l'enfance, étant d'un naturel nomade,
Je voyage. Ma vie est une promenade.
Je crois n'avoir jamais dormi trois jours entiers
Sous un toit, et je vis de vingt petits métiers
Dont on n'a pas besoin. Mais, pour être sincère,
L'inutile, ici-bas, c'est le plus nécessaire.
Je sais faire glisser un bateau sur le lac,
Et, pour placer la courbe exquise d'un hamac,
Choisir dans le jardin les branches les plus souples.
Je sais conduire aussi les lévriers par couples,
Et dompter un cheval rétif. Je sais encor
Jongler dans un sonnet avec les rimes d'or
Et suis de plus, mérite assurément très rare,
Eleveur de faucons et maître de guitare.

SILVIA, souriant.

Toutes professions à dîner rarement,
N'est-ce pas?

ZANETTO

Oh! bien moins qu'on ne croirait vraiment.
Pourtant, c'est vrai, je suis un être peu pratique.
L'heure de mes repas est très problématique,
Et je suis quelquefois forcé de l'oublier
Alors que le pays m'est inhospitalier.
Souvent, loin des maisons banales où vous êtes,
Assis au fond des bois, j'ai dîné de noisettes;
Mais cela m'a donné l'âme d'un écureil.
Et puis presque partout on me fait bon accueil;
Je tiens si peu de place et veux si peu de chose!
J'entre dans les châteaux, le soir, et je propose
De dire une chanson pendant qu'on va souper.
Tout en chantant, je vois le maître découper
Le quartier de chevreuil et la volaille grasse;
Et ma voix en a plus de moelleux et de grâce.
Je lance aux plats fumants de longs regards amis;
On comprend, et voilà que mon couvert est mis.

SILVIA

J'entends; et vous allez à Florence sans doute?

ZANETTO

Sans doute? Non. Je vais par là; mais, si la route
Se croise de chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien, je prends le plus charmant et vais ailleurs;

J'ai mon caprice pour seul guide, et je voyage,
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou
Avide seulement d'horizon et d'espace,
Celui qui suit au ciel les oiseaux, et qui passe.
On n'entend qu'une fois mes refrains familiers ;
Je m'arrête un instant pour cueillir aux halliers
Des lianes en fleur dont j'orne ma guitare,
Puis je repars. Je suis le voyageur bizarre
Que tous ont rencontré, léger de ses seize ans,
Dans le sentier nocturne où sont les vers luisants.
Quand il pleut, je me mets sous l'épaisse feuillée,
Et je sors, ruisselant, de la forêt mouillée,
Pour courir du côté riant de l'arc-en-ciel.
Ne la cherchant jamais, je trouve naturel
De n'avoir pas encor rencontré la fortune.
Je suis le pèlerin qui marche sous la lune,
Boit au ruisseau jaseur, passe le fleuve à gué,
Va toujours et n'est pas encore fatigué.

Pour la couronne [1].

ACTE III

Scène IV.

L'action se passe au XV[e] siècle, dans les Balkans. Le prince Michel Brancomir a jusqu'ici vaillamment combattu contre les Turcs qui veulent envahir le pays des Bulgares. Furieux de n'avoir pas été nommé roi par ceux-ci et poussé par Bazilide, jeune princesse byzantine très astucieuse, qu'il a épousée en secondes noces, il consent à livrer à un lieutenant de Mahomet II les défilés des Balkans. Il vient donc à minuit, sous un déguisement, relever un des guetteurs chargés de mettre le feu aux bûchers disposés sur la hauteur pour annoncer la venue des ennemis. La trahison va s'accomplir ; mais le fils du traître, Constantin, une sorte de Cid des Balkans, a surpris l'horrible complot et vient en empêcher la réalisation.

MICHEL, seul.

J'ai promis, j'ai juré !... C'est le lieu, le moment,
Michel, et tu n'as plus qu'à tenir ton serment...
Quel calme ! Le torrent là-bas à peine pleure...
Othorgul va venir. J'entendrai tout à l'heure
Sur le pavé romain les pas de son cheval
Et je le verrai, lui, sous cet arc triomphal
Bâti par le César Trajan [2] vainqueur des Daces.

[1] Cette pièce, qui a été jouée en 1895, est le chef-d'œuvre dramatique de Coppée. La scène que nous donnons ici est une des plus belles du théâtre.

[2] Empereur romain, l'un des plus célèbres de la dynastie des Antonins (98-117). Il fut enseveli à Rome au pied de la colonne qui porte son nom.

N'importe! Je suis prêt à toutes les audaces.
Bazilide ! Tes bras amoureux d'où je sors
Ont su, par leur étreinte, étouffer mes remords.
Oui, j'ai baisé ta main qui me montrait l'abîme.
Je sens une âpre joie à t'aimer jusqu'au crime,
Et, puisqu'il en faut un pour plaire à ton désir,
J'éprouve à le commettre un monstrueux plaisir.
Je l'ai juré, pâmé dans tes cheveux funèbres.
Quand, au lieu de ce Turc, le Prince des Ténèbres
Viendrait m'offrir, raillant avec un rire amer,
La couronne rougie aux flammes de l'enfer,
Je te l'apporterais dans cette main brûlée!...
Et tu ne me feras pas peur, nuit étoilée!

Scène V

MICHEL, CONSTANTIN

MICHEL, à part, apercevant Constantin qui vient de surgir à droite, parmi les rochers.

Mais quoi?... Rêvé-je?... Un homme auprès de ce rocher...

Haut, et violemment.

Holà, rôdeur, il est défendu d'approcher.
Au large, sur le champ... La consigne est sévère...
Au large!..

CONSTANTIN, s'approchant.

Calmez-vous. Ce n'est que moi, mon père.

MICHEL

Constantin!... Mon fils!

CONSTANTIN

Oui.

MICHEL

Qui t'amène, dis-moi,
Dans cette solitude, à cette heure?... Et pourquoi
Cette bouche qui tremble et cette face blême?...
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN

Qu'y faites-vous vous-même?

MICHEL

Réponds, et sans pousser ma patience à bout.
Que viens-tu faire ici?

CONSTANTIN

Mon devoir. Je sais tout.

MICHEL

Tu sais?...

CONSTANTIN

Que le Balkan va s'emplir d'un bruit d'armes;
Que les Turcs vont venir, que ce bûcher d'alarmes
Auprès de lui n'a pas un fidèle gardien;
Et, ce soir, pour sauver tout le pays chrétien,
Ainsi que votre honneur, mon père, et que votre âme,
Devant vous, malgré vous, j'y viens mettre la flamme.

MICHEL, à part.

Dieu juste! j'adressais au démon mes défis.
Et le voilà qui prend la forme de mon fils!

Haut.

Quelle démence! As-tu vraiment fait un tel songe?

CONSTANTIN

Mon père, épargnez-vous la honte d'un mensonge.
Le trône offert, le Turc ici même attendu...
Tout, je sais tout, vous dis-je, et j'ai tout entendu.

MICHEL, à part.

Enfer!

CONSTANTIN

Ou plutôt non... Non, ce n'est pas possible,
Non, je me suis trompé, j'ai fait un rêve horrible,
J'étais pris de folie, et vous avez raison...
Lorsque vous vous disiez prêt à la trahison,
Vous vouliez seulement abuser cette femme,
N'est-ce pas? Son baiser scellant le pacte infâme,
Dès que vous fûtes seul dans la nuit du chemin,
Vous l'avez essuyé du revers de la main.
Je devine. C'était une ruse, une feinte.
C'est pour le cher pays, c'est pour la guerre sainte,
Qu'un instant vous mettiez ce masque déloyal.
Et vous venez ici pour donner le signal.
Nous allons écraser Othorgul pris au piège;
Le Balkan, couronné du feu qui nous protège,
Va flamber tout à coup d'Iskren à Kilandar,
Et je vais m'éveiller de l'affreux cauchemar.
Allumez ce foyer, mon père, et qu'il rayonne!

MICHEL

Donc je te suis suspect, donc mon fils m'espionne.
Ah! voilà du nouveau. L'héritier de mon nom

Ose se demander si je trahis ou non.
Mais depuis quand faut-il que le père supporte
L'oreille de son fils aux fentes de la porte ?
Depuis quand ai-je pris tes avis ? Depuis quand
Le chef est-il soumis à son valet de camp ?
Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on m'obéit quand mon sourcil se fronce.
Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau,
Et tu vas retourner à ton poste, au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.
J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays.
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL

Tu prétends !...

CONSTANTIN

Ah ! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière ! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur.
Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place ! Je veux saisir cette torche.

MICHEL

Jamais.

CONSTANTIN

Mon père, songez-y ! mon père, prenez garde !
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde !...
Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas ! Dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme !
Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux !
C'était la mort après quelque supplice affreux ;

C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée,
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la tombe,
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter [1] la flamme au feu d'alarme. Place !
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines.
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir !

MICHEL

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie.
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire, et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute.
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher,
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN

Vous abandonneriez notre vieille frontière !
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien !

MICHEL

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN

Et le Christ, votre Dieu ?

MICHEL

Ce Dieu m'a-t-il fait roi ?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai.

[1] *Mettre.* Mot archaïque emprunté du germanique *botan*, frapper.

CONSTANTIN

Peut-être !
La couronne est parfois trop large au front du traître,
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL

Tu m'insultes !... C'est trop de rage et de folie !

CONSTANTIN

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon, je vous supplie !
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours !
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours !
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant,
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide !
Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile !
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh ! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe, le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères !...
Non, vous ne serez pas misérable à ce point,
Et vous reculerez et vous ne voudrez point
Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires !...
Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux ?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous,
Elles que l'Occident joyeux a saluées,
Ignoblement, ainsi que des prostituées ?
Non, vous ne ferez point ce crime abject et bas !
Cela ne sera pas, cela ne se peut pas !
Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père !

Vous allez allumer ce bûcher de bois mort;
Vous arracher du cœur avec un mâle effort
Le turpide[1] projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes,
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles !

MICHEL

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons!
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre.
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes tenaces !
Rien n'y fera, sanglots, prières, ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant,
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Eclose en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL

Tu dis?

CONSTANTIN

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice,
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

MICHEL

Quel devoir?

[1] Néologisme employé par Coppée dans le sens de *honteux* et qu'il a tiré du nom *turpitude*, emprunté du latin *turpido*.

CONSTANTIN

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtiment,
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée !

MICHEL

Toi ! ton épée !

CONSTANTIN

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front,
Et ma chair porte encor trace de ma blessure...
Mais puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.

MICHEL, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide !...
A mort le traître !

MICHEL

Ah !

CONSTANTIN

Dieu ! qu'ai-je fait !...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide !

Sois maudit !

CONSTANTIN

Le signal d'abord... Mettons le feu !...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu !
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,

J'ose vous regarder et vous montrer mon âme,
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi!
Etoiles, j'ai tué mon père! Jugez-moi!...

Œuvres à lire de François Coppée (Lemerre, éditeur, Paris) : *Le Reliquaire* (1866); *Intimités* (1868); *Poèmes modernes* (1869); *La Grève des forgerons* (1869); *Les Humbles* (1872); *Les Récits et les Elégies* (1878). *Poésies* (1886-1890). Théâtre : *Le Passant* (1869); *Le Luthier de Crémone* (1876); *Le Trésor* (1880); *Les Jacobites* (1885); *Pour la couronne* (1895). — Critiques à consulter : Ed. Scherer, *Etudes sur la littérature contemporaine*; Victor Cherbuliez, *Discours à l'Académie française* (1884); F. de Lescure, *François Coppée, l'homme, la vie et l'œuvre* (1889); Jules Lemaître, *Les Contemporains, t. I.* (1885); et *Impressions de théâtre* (9e série 1896). Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique*; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898). G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIXe siècle* (1900); Jean Aicard, *Discours de réception à l'Académie française* (1909).

EUGÈNE MANUEL

Né à Paris en 1823, mort à Paris en 1901.

Eugène Manuel fut un universitaire très distingué, un homme de devoir qui mit toujours d'accord ses principes et sa conduite. Il fit de la littérature, non pour briller, mais pour répandre ses idées généreuses. Dans le Parnasse contemporain Eugène Manuel représente aussi la poésie intime et familière. Un peu avant Coppée, marchant sur les traces de Sainte-Beuve, il avait, dans ses *Pages intimes*, dessiné de délicieux petits tableaux de la vie moderne. Depuis lors il a suivi une voie parallèle à celle du peintre des *Humbles*, mais sans tomber, comme le fait souvent ce dernier, dans la banalité niaise. C'est un poète délicatement sentimental, d'un charme discret, d'une sensibilité touchante. Idéaliste convaincu, il a donné à ses peintures de la réalité la teinte charmante de son âme pure. Son œuvre est noble parce qu'elle chante tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la vie : la famille et la patrie, la croyance au bien et l'amour des hommes ; elle ne provoque jamais que des émotions absolument saines.

Le rosier [1].

Il a vécu sur un tombeau
Le rosier fleuri que j'arrose :
Le mystère du froid caveau
S'épanouit dans chaque rose!

Sur le tombeau d'un pauvre enfant,
D'un pauvre enfant qui fut mon frère,
Il avait ses fleurs à tout vent
Et ses racines dans la bière.

Un simple marbre a tout couvert,
Le buis n'y vient plus en bordure;

[1] Extrait des *Pages intimes* (1866).

Le thuya, l'arbre toujours vert,
N'ombrage plus la sépulture.

Le deuil a parfois son dédain;
On a proscrit tout ce qui tombe,
Et j'ai planté dans mon jardin
L'humble rosier, fils de la tombe.

Parmi les autres confondu,
Nul regard ne peut le connaître;
Dans la corbeille il est perdu;
Seul, je le vois de ma fenêtre.

Et j'hésite en le comparant :
Mêmes parfums et même tige;
Sur sa corolle, indifférent,
Le papillon plane et voltige.

Son feuillage est aussi léger,
Sa fleur n'est pas plus tôt flétrie
Rien ne trahit, pour l'étranger,
La première et sombre patrie!

Mais souvent, au déclin du jour,
Quand la foi rêve, ou bien le doute,
Seul je m'approche avec amour,
Je l'interroge et je l'écoute.

Alors, je le vois frissonner
Au souvenir que je réveille :
Chaque rameau semble incliner
Vers ma lèvre sa fleur vermeille;

Il me parle du cher blondin
Endormi dans la paix profonde,
Et fait passer dans mon jardin
Comme un souffle de l'autre monde.

Vision [1].

I

J'ai vu, dans un rêve attristé,
Deux chaumières presque pareilles;
Et deux voix dans l'obscurité,
Plaintives, frappaient mes oreilles.

[1] Extrait de *Pendant la guerre* (1872), recueil de vers touchants dans lesquels le poète exprime les deuils de l'Année terrible. — Cette pièce, si belle dans sa simplicité, a été écrite en novembre 1870.

Chaque logis était caché
Dans un de ces vallons prospères
D'où la guerre avait arraché
Bien des enfants et bien des pères.

C'était l'hiver : l'hiver accroît
Le souci des absents qu'on aime,
Quand l'âpre morsure du froid
S'attaque au blessé morne et blême !

La neige posait lentement
Ses flocons sur les branches mortes ;
La bise au long gémissement
Pleurait par les fentes des portes.

Tous les chemins étaient déserts ;
Les corbeaux, sous la brume dense,
Volaient par bandes, dans les airs,
Aux festins flairés à distance.

Les deux foyers se ressemblaient ;
Et, devant le feu de broussailles,
Deux mères, dont les doigts tremblaient,
Songeaient aux lointaines batailles.

L'angoisse étreignait ces deux cœurs
Sevrés des caresses passées ;
Le devoir avec ses rigueurs
Troublait leurs naïves pensées ;

Leur esprit voyageait là-bas :
Point de lettre qui les rassure !
Quand les enfants sont aux combats,
Pour les mères tout est blessure !

L'une disait — cris obstinés,
Navrants dans sa langue ou la nôtre :
« Mein Kind !... Mein Kind !... » — Vous comprenez ?
« — Mon fils !... Mon fils !... » murmurait l'autre.

II

Et j'entendais, au même instant,
Sur un affreux champ de carnage,
Contre la souffrance luttant,
Gémir deux enfants du même âge.

C'était en hiver, et le soir ;
Les canons venaient de se taire,
Et, pêle-mêle, on pouvait voir
Français, Saxons couchés à terre.

La neige aussi couvrait les bois,
Vers tous ces pâles fronts chassée ;
Un chœur de lamentables voix
Perçait la nuit sombre et glacée.

Les deux soldats se ressemblaient,
Mourant quand il fait bon de vivre ;
Et leurs pauvres membres tremblaient.
Bleuis par la bise ou le givre !

Ils sentaient, trop faibles tous deux,
Couler leur sang que rien n'étanche.
La bande des corbeaux hideux
Tournoyait sur la plaine blanche.

Ils s'éteignaient dans un ravin,
En proie aux angoisses dernières ;
Leurs yeux de loin suivaient en vain
La longue file des civières !

L'étrange réveil du passé,
Qui précède l'adieu suprême,
Evoquait pour chaque blessé
La vision de ce qu'il aime ;

Et tous deux, au moment sacré
Où la mort, en passant, vous touche,
Jetaient l'appel désespéré
Que les petits ont à la bouche :

L'un répétait — cris obstinés,
Navrants dans sa langue ou la nôtre :
« Mutter !... Mutter !... » Vous comprenez ?
« — Maman !... maman !... » murmurait l'autre.

Viatique [1].

Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord :
Croire au Dieu qui créa le monde et l'harmonie,
Qui, d'un de ses rayons, allume le génie,

[1] Extrait de *En voyage* (1882).

Et se révèle à lui dans le plus humble accord :
Si vous voulez chanter, il faut croire d'abord :

Si voulez combattre, il faut croire d'abord :
Il faut que le lutteur affirme la justice ;
Il faut pour le devoir qu'il s'offre en sacrifice,
Et qu'il soit le plus pur, s'il n'est pas le plus fort :
Si vous voulez combattre, il faut croire d'abord.

Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord :
Croire à l'âme immortelle, aux amours infinies,
Pour la terre et le ciel également bénies ;
Croire au serment sacré qui survit à la mort :
Si vous voulez aimer, il faut croire d'abord.

Jeune couple [1].

« Entrons là! nous serons presque seuls : tout est plein!... »
C'était une voix fraîche, au timbre cristallin,
Qui parlait, — enfantine et pourtant décidée.
La portière s'ouvrit, et, doucement aidée,
Une femme monta, prit place lestement,
Inspecta d'un coup d'œil tout le compartiment,
Et résignée, avec une petite moue,
S'enfonça dans son coin, la vitre sur la joue.
Un jeune homme suivait, correctement ganté,
Qui s'assit, élégant et grave, à son côté,
Avec un sac de nuit tout en cuir de Russie.
La robe de la dame était fort réussie :
Costume sérieux et jeune, rubans clairs,
Couleurs faisant valoir le velouté des chairs,
Chapeau frivole à point pour ses grâces mutines ;
Quand le pied se montrait, d'adorables bottines ;
Entre les doigts mignons un énorme éventail :
Tout sentait son faiseur, jusqu'au dernier détail.
L'homme aussi, bien sanglé dans sa veste incommode,
Portait une toilette à la dernière mode.
C'étaient visiblement deux jeunes mariés,
Discrets et de bon ton, pourtant contrariés
D'avoir un importun près d'eux pour le voyage.
Ils habitaient certain château du voisinage,
Et rendaient leur visite à quelques grands-parents.
Le jeune homme prenait des airs indifférents,

[1] Extrait de *En voyage*.

Comme il sied au bonheur honnête et sans conteste :
Le vrai triomphateur sait demeurer modeste.
Mais elle, enfant gâtée, en quête d'un regard,
Me voyant, dans mon coin, m'absorber à l'écart,
Se lassa du silence et devint plus hardie.
J'eus, sans la rechercher, l'aimable comédie
Que nous avons jadis donnée à d'autres yeux!
— Près des jeunes amours comme on se trouve vieux

D'abord, elle poussa du coude l'homme grave,
Trouvant qu'il n'avait rien pour elle d'un esclave,
Et que cet air maussade et ce cœur cuirassé
Témoignaient d'un amour trop désintéressé.
Elle lui souriait, malgré sa résistance,
Même, sous l'éventail grand ouvert à distance,
Ses beaux yeux languissants voulaient l'apprivoiser.
Et sa lèvre ébauchait un rapide baiser.

Elle se met enfin à causer, à voix basse,
Puis plus haut; elle rit, et l'évente avec grâce,
Et lui sourit encore après l'avoir boudé,
Elle éponge son front de son mouchoir brodé;
Refait furtivement, d'une main délicate,
Tandis qu'il gronde un peu, le nœud de sa cravate;
Et le désarme vite avec un mot câlin.
Et puis : « Mais parle donc! réponds donc! le vilain!
C'est si bon, tous les deux, de dire des sornettes!
Tu crains ce voyageur caché sous ses lunettes?
Ce monsieur décoré, plongé dans son journal?...
Notre wagon n'est pas un confessionnal!
Veux-tu donc jusqu'au bout te contraindre et te taire,
Parce que nous avons avec nous un notaire?
Tu crois qu'il a l'oreille à ce que nous disons?
Il regarde les champs, il compte les maisons!
Je l'ai vu sommeiller tout le temps de la route!
A peine s'il nous voit : tu veux qu'il nous écoute? »

Et ce fut un babil sans fin, jusqu'à Nevers,
— Tandis qu'en traître, moi, je crayonnais ces vers!

Le miroir [1].

Je revois des pays que j'ai vus à vingt ans.

Ces sentiers au milieu des blés mûrs serpentants,

[1] Extrait de *En voyage*.

Ces taillis où j'allais surprendre, vers la brune [1],
Le coucher des oiseaux sous un rayon de lune,
Ce ruisselet perdu dans les ronces des bois,
Ce ravin, ce rocher que j'ai gravi vingt fois,
Tous ces riants objets dont ma mémoire encore
Garde chaque détail, pittoresque ou sonore,
Je les retrouve! ainsi j'observais, j'écoutais,
J'admirais. Aujourd'hui, suis-je ce que j'étais?
J'attends, j'appelle en vain l'émotion intense
Des jeunes souvenirs évoqués à distance;
Où sont-ils, ce prestige et cet enchantement
Indicibles, qui n'ont peut-être qu'un moment?

C'est la même clairière où j'écartais les herbes;
Voici les genêts d'or dont j'arrachais les gerbes;
Les chênes sont plus hauts, les saules plus penchés:
Mais les oiseaux chanteurs y sont toujours cachés;
Sur les mêmes coteaux grimpent les mêmes vignes;
Ce sont, à l'horizon pourpré, les mêmes lignes,
Et les petits clochers au tintement si pur
Qu'on aurait dit des voix s'envolant dans l'azur!

Mais ces tableaux, dont l'âme alors était ravie,
Je les vois à travers les brumes de la vie,
Toujours s'épaississant dès qu'on est loin du seuil:
A travers les ennuis, les mécomptes, le deuil,
Les sens plus émoussés, la raison plus savante,
Tout ce qui froisse, irrite, humilie, épouvante
Et décourage! Ainsi, quand nous l'interrogeons,
La nature est la même, et c'est nous qui changeons!
Rien n'a pu l'altérer: c'est nous seuls que tout blesse;
Nous mesurions sa force, et non notre faiblesse;
Avec d'autres pensers, nous avons d'autres yeux;
Nous la jugeons moins belle, étant déjà trop vieux;
Notre propre bonheur nous la peignait plus tendre;
Jeune, on lui donnait tout: vieux, il faut tout reprendre!
Je trouve moins de charme aux lointains carillons;
Les champs ont moins de fleurs et moins de papillons;
Je sens ce que l'esprit met de soi dans les choses;
Et la nature en nous fait ses métamorphoses [2]!
Elle n'est qu'un miroir, et nous rend nos rayons:
Elle a beau se montrer, c'est nous que nous voyons;

[1] Voir page 102, note 1.

[2] Mot emprunté du latin et venu du grec μεταμόρφωσις; changement complet des personnes et des choses. Ici il veut dire: transformations apparentes.

Et, comme il faut gravir une pente plus rude,
Nour lui prêtons notre ombre et notre lassitude!

Peut-être, en réveillant quelques vieilles douleurs,
Ai-je épaissi le voile, ou terni les couleurs?
Peut-être si, tous deux, nous marchions côte à côte,
Ces yeux, vainqueurs du temps, me rendraient ce qu'il m'ôte?
Pour retrouver ce charme étrange du printemps,
Est-ce moi que je cherche? Est-ce toi que j'attends?

Confiance [1].

Rien dans l'infini mystère
N'est vain:
Nulle chose n'a sur terre
Sa fin!

Quand la douleur blesse et dompte
Nos cœurs,
C'est l'éternité qui compte
Les pleurs.

Que serait la mer immense
Sans port,
Et, si rien ne recommence,
La mort?

A quoi bon l'heure écoulée
Sans toi,
Et, sans l'espérance ailée,
La foi?

Sans l'infaillible justice
D'en haut,
Que serait le sacrifice?
Un mot!

Que serait le corps sans l'âme?
Si peu!
Et l'âme aussi, pauvre flamme,
Sans Dieu?

Tu m'as dit un jour [2].

Quand nous parcourions la plage normande,
Tu m'as dit un jour, un jour de printemps:
« Sais-tu bien, ami, ce que je demande,

[1] Extrait de *En voyage*.
[2] Extrait de *En voyage*.

Parmi tant de vœux dans l'esprit flottants ?
Indéfiniment sur la même grève,
Au même rocher par les flots battu,
Près de toi m'asseoir pour le même rêve ! »
— Ces mots adorés, les redirais-tu ?

Quand nous voyagions dans les Pyrénées,
Tu m'as dit un jour, un beau jour d'été :
« Oh ! voir avec toi s'enfuir les journées !
Te sentir ainsi seul à mon côté !
Sans que rien nous lasse et nous décourage,
Ensemble gravir des pics ignorés,
Et, d'un même cœur, y braver l'orage ! »
— Les redirais-tu, ces mots adorés ?

Aux bois du Morvan[1], quand sèchent les chênes,
Tu m'as dit un jour d'octobre brumeux :
« Nous aurons aussi nos bises prochaines,
Et nous vieillirons, dépouillés comme eux ;
Mais qu'importe au front que demain soit sombre,
Si le souvenir garde sa vertu ?
Qu'importe avec toi le soleil ou l'ombre ? »
— Ces mots adorés, les redirais-tu ?

Quand, rentrés au nid, nous lisions ensemble,
Tu m'as dit un soir, un long soir d'hiver :
« Vivre ainsi toujours, ami, que t'en semble ?
Nous chauffer toujours à ce feu si clair ?
Et, lorsqu'il faudra déployer la voile
Pour conduire ailleurs nos cœurs préparés,
Débarquer tous deux dans la même étoile ! »
— Les redirais-tu, ces mots adorés ?

Œuvres à lire de Manuel (Calmann Lévy, éditeur, Paris) : *Pages intimes* (1866); *Poèmes populaires* (1871); *Pendant la guerre* (1872); *En voyage* (1882). *Poésies du foyer et de l'école*. Théâtre en vers : *Les Ouvriers* (1890); *l'Absent* (1873). — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1871); Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire au XIX^me^ siècle*; Fernand Lévy-Wogue et Paul Carcassonne, *Lettres de jeunesse d'Eugène Manuel* (1909).

[1] Massif granitique de la France ; c'est le promontoire extrême du Plateau Central dans la direction du nord.

LÉON DIERX

Né à l'île Bourbon en 1838, mort à Paris en 1912.

Compatriote de Leconte de Lisle, il se rattache aussi à la patrie intellectuelle de ce grand poète : c'est une âme noble et hautaine que le pessimisme philosophique a assombrie et qui a cherché dans la contemplation de la nature ou dans la légende une consolation à ses angoisses morales. Parnassien par ses tendances générales et par sa forme remarquable, il est cependant beaucoup plus lyrique que les autres poètes du Parnasse proprement dit. Une partie de son œuvre se compose de poésie personnelle et passionnée, délicatement estompée de rêve. Par sa manière de comprendre l'union de la nature et de la vie, il peut passer pour le précurseur des symbolistes. Sa poésie, très musicale, suggère autant qu'elle exprime. Peu connu du grand public, Léon Dierx est un excellent poète; dans quelques-unes de ses pièces, il égale les premiers. Sa poésie est hautement belle; on en comprend mieux la noblesse quand on sait que le poète mena volontairement une vie modeste et effacée, fuyant la gloire qui vint le chercher à la fin de sa vie et mettant son bonheur à goûter la joie de l'inspiration solitaire, loin du cabotinage des littérateurs amoureux de la réclame et des faciles succès.

La vision d'Eve[1].

I

C'était trois ans après le péché dans l'Eden.
Adam sous les grands bois chassait, fier et superbe,
Luttant contre le tigre et poursuivant le daim.
Tranquille, il aspirait l'âcre senteur de l'herbe.

Eve, sereine aussi, corps vêtu de clartés,
Assise aux bords ombreux d'une vierge fontaine,
Regardait deux enfants s'ébattre à ses côtés,
Attentive aux échos de la chasse lointaine.

Adam sous la forêt parlait d'Eve aux oiseaux,
Et leur disait : « Chantez! Elle est belle et je l'aime! »
Eve disait : « Répands, source, tes fraîches eaux!
Mon âme vibre en lui, mais en eux, ma chair même. »

II

Eve pensait : « Seigneur! vous nous avez chassés
Du paradis; l'archange a fait luire son glaive.
Mordus par la douleur, et par la faim pressés
Il nous faut haleter dès que le jour se lève.

[1] Extrait des *Poèmes et poésies* (1864). — On peut affirmer que ce poème égale en beauté ceux de Leconte de Lisle.

« Nous n'avons plus, errants dans ces mornes ravins,
Maître ! comme autrefois, la candeur ni l'extase ;
Et nous n'entendons plus dans les buissons divins
L'hymne des anges blancs que votre gloire embrase ;

« Mais qu'importent l'embûche et la nuit sous nos pas,
Si toujours dans la nuit un flambeau nous éclaire ?
Ah ! si l'amour nous reste et nous guide ici-bas,
Soyez béni ! Dieu fort ! Dieu bon ! Dieu tutélaire !

« Adam a la vigueur et moi j'ai la beauté.
Un contraste à jamais nous lie et nous console ;
Ivres, lui de ma grâce et moi de sa fierté,
Pour nous chaque fardeau se change en auréole.

« Et maintenant, voici grandir auprès de nous
Deux êtres, notre espoir, notre orgueil, notre joie ;
Quand je les tiens tous deux groupés sur mes genoux,
Je sens dans ma poitrine un soleil qui rougeoie !

« Vivant encore en nous qui revivrons en eux,
Encor pleins de mystère, ils sont la loi nouvelle.
Nés de nous, sous leurs doigts ils resserrent nos nœuds,
Un autre amour en nous, aussi grand se révèle.

« Leurs yeux, astres plus clairs que ceux du firmament,
Ont un étrange attrait ; et notre âme attirée,
Qui s'étonne et s'abîme en leur regard charmant,
Y cherche le secret d'une enfance ignorée.

« L'amour qui les créa sommeille en eux. Le ciel
Peut gronder ; comme nous, dans le vent, sous l'orage,
Ils se tendront la main, et l'éclair d'Azraël [1]
Ne pourra faire alors chanceler leur courage.

« Gloire et louange à toi, Seigneur ! A toi merci !
Le châtiment est doux, si malgré l'anathème
Le baiser de l'Eden se perpétue ici.
Frappe ! regarde croître une race qui t'aime !

III

Ainsi, le front baigné des parfums du matin,
Son beau sein rayonnant de chaleurs maternelles,

[1] Ou mieux *Azraïl*, l'un des quatre archanges de la religion musulmane, celui qui préside à la mort. Il y a là un anachronisme assez curieux : comment Eve pourrait-elle parler d'Azraël dont le nom n'apparaît qu'au VIIIe siècle après Jésus-Christ ?

Eve, les yeux fixés sur Abel et Caïn,
Sentait l'infini bleu noyé dans ses prunelles.

IV

Or les enfants jouaient. Soudain, le premier-né,
Debout, l'œil plein de fauve ardeur, la lèvre amère,
Frappa l'autre éperdu sous son poing forcené
Et qui cria, tendant les deux mains vers sa mère.

Eve accourut tremblante et pâle de stupeur,
Et fermant autour d'eux ses bras, les prit sur elle ;
Et comme en un berceau les couchant sur son cœur,
Les couvrit de baisers pour calmer leur querelle.

Bientôt tout s'apaisa, fureur, plainte, baisers ;
Ils dormaient tous les deux enlacés, et la femme,
Immobile, ses doigts sous un genou croisés,
Sentit les jours futurs monter noirs dans son âme !

V

Soleil du jardin chaste ! Eve aux longs cheveux d'or !
Toi qui fus le péché, toi qui feras la gloire !
Toi, l'éternel soupir que nous poussons encor !
Ineffable calice où la douleur vient boire !

O Femme ! qui sachant porter un ciel en toi,
A celui qui perdait l'autre ciel, en échange,
Offris tout, ta splendeur, ta tendresse et ta foi,
Plus belle sous le geste enflammé de l'archange !

O mère aux flancs féconds ! Par quelle brusque horreur,
Endormeuse sans voix, étais-tu possédée ?
Quel si livide éclair t'en fut le précurseur ?
A quoi songeais-tu donc, la paupière inondée ?

Ah ! dans le poing crispé de Caïn endormi
Lisais-tu la réponse à ton rêve sublime ?
Devinais-tu déjà le farouche ennemi
Sur Abel faible et nu s'essayant à son crime ?

Au fond de l'avenir, Azraël, menaçant,
Te montrait-il ce fils, ayant fait l'œuvre humaine,
Qui s'enfuyait sinistre et marqué par le sang,
Un soir, loin d'un cadavre étendu dans la plaine ?

Le voyais-tu mourir longuement dans Enoch,
Rempart poussé d'un jet sous le puissant blasphème
Des maudits qui gravaient leur défi sur le roc,
Et dont la race immense est maudite elle-même?

Ah! voyais-tu l'envie armant les désaccords,
Et se glissant partout comme un chacal qui rôde?
Le fer s'ouvrant sans cesse un chemin dans le corps,
Le sol toujours fumant sous une pourpre chaude?

Et les peuples Caïns sur les peuples Abels
Se ruant sans pitié, les déchirant sans trêves;
Les sanglots éclatant de toutes les Babels [1],
Les râles étouffés par la clameur des grèves?

Sous l'insoluble brume, où l'homme en vils troupeaux
S'amoncelle effrayé de son propre héritage,
Entendais-tu monter dans les airs, sans repos,
Le hurlement jaloux des foules, d'âge en âge?

Compris-tu que le mal était né? Qu'il serait
Immortel? Que l'instinct terrestre c'est la haine
Qui, dévouant tes fils à Satan toujours prêt,
Lui fera sans relâche agrandir la Géhenne [2]?

Compris-tu que la vie était le don cruel?
Que l'amour périrait avec l'Aïeule blonde?
Et qu'un fleuve infini de larmes et de fiel
Né du premier sourire abreuverait le monde?

VI

Dieu l'a su! — Jusqu'au soir ainsi tu demeuras
Contemplant ces fronts purs où le soleil se joue;
Et tandis qu'ils dormaient oublieux en tes bras,
Deux longs ruisseaux brûlants descendaient sur ta joue.

L'œil [3].

Sous l'épais treillis des feuilles tremblantes,
Au plus noir du bois la lune descend;

[1] Par allusion à la tour de Babel où se produisit, d'après la Bible, la confusion des langues, ce mot veut dire ici les sociétés vouées à la discorde.

[2] La Géhenne, de l'hébreu *gê-hinnom*, désigna d'abord la *vallée de Hennom*, près de Jérusalem, où les Juifs idolâtres brûlaient leurs enfants en l'honneur du dieu Moloch. En style biblique, ce mot signifie l'Enfer.

[3] Extrait des *Poèmes et poésies*.

Et, des troncs moussus aux cimes des plantes,
Son regard fluide et phosphorescent
Fait trembler au bord des corolles closes
Les larmes des choses.

Lorsque l'homme oublie au fond du sommeil,
La vie éternelle est dans les bois sombres;
Dans les taillis veufs du brûlant soleil,
Sous la lune encor palpitent leurs ombres,
Et jamais leur âme, au bout d'un effort,
Jamais ne s'endort!

Le clair de la lune en vivantes gerbes,
Sur les hauts gazons filtre des massifs.
Et le front penché, les pieds dans les herbes,
Les filles des eaux, en essaims pensifs,
Sous les saules blancs en rond sont assises,
Formes indécises.

La lune arrondit son disque lointain
Sur le bois vêtu d'un brouillard magique
Et dans cette eau blême aux reflets d'étain;
Et ce vieil étang, miroir nostalgique,
Semble ton grand œil, ô nature! hélas!
Semble un grand œil las.

Ce soir[1].

Comme à travers un triple et magique bandeau,
— O nuit! ô solitude! ô silence! — mon âme
A travers vous, ce soir, près du foyer sans flamme,
Regarde par delà les portes du tombeau.

Ce soir, plein de l'horreur d'un vaincu qu'on assaille,
Je sens les morts chéris surgir autour de moi.
Leurs yeux, comme pour lire au fond de mon effroi,
Luisent distinctement dans l'ombre qui tressaille.

Derrière moi, ce soir, quelqu'un est là, tout près.
Je sais qu'il me regarde, et je sens qu'il me frôle.
Quelle angoisse! il est là, derrière mon épaule.
Si je me retournais, à coup sûr je mourrais!

Du fond d'une autre vie, une voix très lointaine
Ce soir a dit mon nom, ô terreur! Et ce bruit

[1] Extrait des *Lèvres closes* (1867).

Que j'écoute — ô silence ! ô solitude ! ô nuit ! —
Semble être né jadis avec la race humaine !

Les filaos[1].

Là-bas, au flanc d'un mont couronné par la brume,
Entre deux noirs ravins roulant leurs frais échos,
Sous l'ondulation de l'air chaud qui s'allume
Monte un bois toujours vert de sombres filaos.
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Là-bas, dressant d'un jet ses troncs roides et roux,
Cette étrange forêt aux douleurs ineffables
Pousse un gémissement lugubre, immense et doux.
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'épaisseur de l'ombre,
Et tous pris d'un frisson extatique, à jamais,
Ces filaos songeurs croisent leurs nefs sans nombre,
Et dardent vers le ciel leurs flexibles sommets.
Le vent frémit sans cesse à travers leurs branchages
Et prolonge en glissant sur leurs cheveux froissés,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les plages,
Un chant grave et houleux dans les taillis bercés.
Des profondeurs du bois, des rampes sur la plaine,
Du matin jusqu'au soir, sans relâche, on entend
Sous la ramure frêle une sonore haleine
Qui naît, accourt, s'emplit, se dérobe et s'étend
Sourde ou retentissante, et d'arcade en arcade
Va se perdre aux confins noyés de brouillards froids,
Comme le bruit lointain de la mer dans la rade
S'allonge sous les nuits pleines de longs effrois.
Et derrière les fûts pointant leurs grêles branches
Au rebord de la gorge où pendent les mouffias[2],
Par place, on aperçoit, semés de taches blanches,
Sous les nappes de feu qui pétillent en bas,
Les champs jaunes et verts descendus aux rivages,
Puis l'Océan qui brille et monte vers le ciel.
Nulle rumeur humaine à ces hauteurs sauvages
N'arrive. Et ce soupir, ce murmure immortel,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les côtes,
Epand seul le respect et l'horreur à la fois

[1] Extrait des *Lèvres closes*. — Cette pièce, où le poète a rendu la profonde poésie de sa patrie tropicale, est un chef-d'œuvre de description à la fois plastique et suggestive ; elle pourrait être signée Leconte de Lisle. — Les filaos sont des arbres, très répandus dans l'île Bourbon.

[2] Plante grimpante.

Dans l'air religieux des solitudes hautes.
C'est ton âme qui souffre, ô forêt! C'est ta voix
Qui gémit sans repos dans ces mornes savanes [1] ;
Et dans l'effarement de ton propre secret.
Exhalant ton arome aux éthers [2] diaphanes,
Sur l'homme, ou sur l'enfant vierge encor de regret,
Sur tous ses vils soucis, sur ses gaîtés naïves,
Tu fais chanter ton rêve, ô bois! Et sur ton front,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les rives,
Plane ton froissement solennel et profond.
Bien des jours sont passés et perdus dans l'abîme
Où tombent tour à tour désir, joie, et sanglot;
Bien des foyers éteints qu'aucun vent ne ranime
Gisent ensevelis dans nos cœurs, sous le flot
Sans pitié ni reflux de la cendre fatale,
Depuis qu'au vol joyeux de mes espoirs j'errais,
O bois éolien! sous ta voûte natale,
Seul, écoutant venir de tes obscurs retraits,
Pareille au bruit lointain de la mer sur les grèves,
Ta respiration onduleuse et sans fin.
Dans le sévère ennui de nos vanités brèves,
Fatidiques chanteurs au douloureux destin,
Vous épanchiez sur moi votre austère pensée;
Et tu versais en moi, fils craintif et pieux,
Ta grande âme, ô Nature! éternelle offensée!
Là-bas, bien loin d'ici, dans l'azur, près des cieux,
Vous bruissez toujours au revers des ravines,
Et par delà les flots, du fond des jours brûlants,
Vous m'emplissez encor de vos plaintes divines,
Filaos chevelus, bercés de souffles lents !
Et plus haut que les cris des villes périssables,
J'entends votre soupir immense et continu,
Pareil au bruit lointain de la mer sur les sables,
Qui passe sur ma tête et meurt dans l'inconnu!

[1] Vastes plaines herbeuses ou forêts plus ou moins marécageuses en Amérique ; de l'espagnol *savana*.

[2] En chimie, les éthers sont des liquides très volatils ; ici ce mot est synonyme de vapeurs. *Diaphanes* signifie : *qui laissent passer la lumière.*

Soir d'octobre[1].

Un long frisson descend des coteaux aux vallées;
Des coteaux et des bois, dans la plaine et les champs,
Le frisson de la nuit passe vers les allées.
— Oh! l'angelus[2] du soir dans les soleils couchants! —
Sous une haleine froide au loin meurent les chants,
Les rires et les chants dans les brumes épaisses.
Dans la brume qui monte ondule un souffle lent;
Un souffle lent répand ses dernières caresses,
Sa caresse attristée au fond du bois tremblant;
Les bois tremblent; la feuille en flocon sec tournoie,
Tournoie et tombe au bord des sentiers désertés.
Sur la route déserte un brouillard qui la noie,
Un brouillard jaune étend ses blafardes clartés;
Vers l'occident blafard traîne une rose trace.
Et les bleus horizons roulent comme des flots,
Roulent comme une mer dont le flot nous embrasse,
Nous enlace, et remplit la gorge de sanglots.
Plein du pressentiment des saisons pluviales,
Le premier vent d'octobre épanche ses adieux,
Ses adieux frémissants sous les feuillages pâles,
Nostalgiques[3] enfants des soleils radieux.
Les jours frileux et courts arrivent. C'est l'automne.
— Comme elle vibre en nous, la cloche qui bourdonne! —
L'automne, avec la pluie et les neiges, demain
Versera les regrets et l'ennui monotone;
Le monotone ennui de vivre est en chemin!
Plus de joyeux appels sous les voûtes ombreuses;
Plus d'hymnes à l'aurore, ou de voix dans le soir
Peuplant l'air embaumé de chansons amoureuses!
Voici l'automne! Adieu le splendide encensoir[4]
Des prés en fleurs fumant dans le chaud crépuscule!
Dans l'or du crépuscule, adieu, les yeux baissés,

[1] Extraits des *Lèvres closes*. — Cette pièce d'une mélancolie si pénétrante, harmonieuse et suggestive comme un *Nocturne* de Field ou de Chopin, renferme un curieux emploi de répétition : le son de la cloche, rappelé tout le long de l'élégie pour augmenter l'intensité du sentiment, est comme une sorte de *leitmotiv* poétique qui ajoute au symbolisme mystérieux de l'ensemble.

[2] Prière catholique annoncée par une *sonnerie de cloches*, qu'on récite le matin, à midi et le soir, en souvenir de la *salutation angélique*. Mot latin venu du grec ἄγγελος, messager.

[3] Ce mot a ici le sens de *malades de tristesse et de regret*.

[4] Vase où l'on brûle de l'encens ; ce mot est pris ici au figuré pour peindre les vapeurs parfumées qui s'exhalent des prairies.

Les couples chuchetants dont le cœur bat et brûle.
Qui vont la joue en feu, les bras entrelacés,
Les bras entrelacés quand le soleil décline !
— La cloche lentement tinte sur la colline. —
Adieu, la ronde ardente, et les rires d'enfants,
Et les vierges, le long du sentier qui chemine,
Rêvant d'amour tout bas sous les cieux étouffants !
— Ame de l'homme, écoute en frémissant comme elle
L'âme immense du monde autour de toi frémir !
Ensemble frémissez d'une douleur jumelle.
Vois les pâles reflets des bois qui vont jaunir,
Savoure leur tristesse et leurs senteurs dernières,
Les dernières senteurs de l'été disparu ;
— Et le son de la cloche au milieu des chaumières ! —
L'été meurt ; son soupir glisse dans les lisières.
Sous le dôme éclairci des chênes a couru
Leur râle entre-choquant les ramures livides.
Elle est flétrie aussi ta riche floraison,
L'orgueil de ta jeunesse, et bien des nids sont vides,
Ame humaine, où chantaient dans ta jeune saison
Les désirs gazouillants de tes aurores brèves.
Ame crédule ! écoute en toi frémir encor,
Avec ces tintements douloureux et sans trêves,
Frémir depuis longtemps l'automne dans tes rêves,
Dans tes rêves tombés dès leur premier essor.
Tandis que l'homme va, le front bas, toi, son âme,
Ecoute le passé qui gémit dans les bois !
Ecoute, écoute en toi, sous leur cendre et sans flamme,
Tous tes chers souvenirs tressaillir à la fois
Avec le glas mourant de la cloche lointaine !
Une autre maintenant lui répond à voix pleine.
Ecoute à travers l'ombre, entends avec langueur
Ces cloches tristement qui sonnent dans la plaine,
Qui vibrent tristement, longuement, dans ton cœur.

Matin[1].

Sous un souffle qu'emplit l'aube des premiers temps
S'évapore la terre aux verdures nouvelles ;
L'arbre enivré s'incline au bord des clairs étangs ;

[1] Extrait du recueil intitulé : *Les Amants* (1879). Voici une poésie bien parnassienne, où l'influence de la culture hellénique se voit facilement. On remarquera combien ici la note est différente. La pièce fut dédiée à Anatole France,

Et les feuilles au ciel battent comme des ailes
Dans l'âme fraîche du printemps.

Sur l'herbe où la rosée a perlé leurs pieds roses,
Les nymphes[1] ont conduit les danses d'autrefois ;
Et Pan[2] qui rit au loin, les paupières mi-closes,
Ecoute en s'éveillant chanter de douces voix
Dans l'air fait du parfum des choses.

Dans l'innocente paix d'un matin enchanté
La nature se vêt de grâce et d'harmonie ;
Tout reprend la candeur de sa virginité ;
Et dans un souvenir d'existence bénie
Tout baigne et lustre sa beauté.

L'homme passe oublieux des misères humaines
En ce monde oublieux des mortelles saisons ;
Et vers des Dieux amis, purs encor de ses peines,
Son cœur léger qui flotte en vagues floraisons
S'en va sur les brises lointaines.

Œuvres à lire de Léon Dierx (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes et poésies* (1864) ; *Les Lèvres closes* (1867) ; *Paroles d'un vaincu* (1871). — Critiques à consulter : Catulle Mendès, *La légende du Parnasse contemporain* (1884) ; F. Godefroy, *Histoire de la littérature française* ; Anatole France, *La vie littéraire* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* ; Bernard Lazare, *Figures contemporaines* ; Remy de Gourmont, *Le Temps*, 10 février 1912 ; F. Strowski, *Tableau de la Littérature française au XIX^me^ siècle* (1912).

EDOUARD GRENIER

Né et mort à Baulme-les-Dames (Doubs), 1819-1901.

Par son imagination amoureuse des beaux mythes antiques et des symboles tragiques, il rappelle les grands parnassiens ; mais l'influence romantique se fait encore sentir dans ses vers ; il y a en lui à la fois du Lamartine (dont il fut l'ami) et du Leconte de Lisle. Son œuvre indique une âme fière, généreuse et distinguée, servie par une pensée noblement sereine. Il a écrit de fort beaux poèmes, d'un optimisme élevé, qui contrastent avec les œuvres en général pessimistes de sa génération. C'est un parnassien idéaliste.

[1] Divinités des bois, des montagnes, des fleuves dans la mythologie grecque.

[2] Dieu mythologique. Dans la croyance populaire, c'était le dieu des choses agrestes, habitant de préférence la campagne, les forêts. Les philosophes stoïciens, au contraire, l'identifiaient avec l'Univers, avec la nature intelligente, féconde et créatrice, d'où l'expression panthéistique *le grand Pan*, (le grand *Tout*).

Insomnie[1].

Une même pensée ardente, et qui m'accable,
Tout le long du jour me poursuit,
Et je la trouve encor, comme un ange implacable,
Debout à mon chevet, la nuit.
O famille de tous! ô patrie insensée!
Triste objet de mon saint amour,
Cher et cruel souci, c'est ta seule pensée
Qui m'obsède ainsi nuit et jour!
Que me manque-t-il? — Rien. J'ai des prés sous la neige,
Des amis qui font mon orgueil,
Un âtre qui pétille, un toit que Dieu protège,
Dont l'aumône garde le seuil,
Et, pour comble de biens, ma mère vénérée
Vieillit doucement près de moi.
Eh bien, tout ce bonheur, ô patrie adorée!
Je l'oublie en pensant à toi.
Je me dis que tu peux, comme Rome elle-même,
Tomber de revers en revers...
— Quoi! la France périr? Non, non, c'est un blasphème :
La France importe à l'univers.
Mais dans l'énervement où tu t'endors, la vie
Peut se retirer par degrés ;
Tu peux, par une pente insensible et fleurie,
Descendre des sommets sacrés
Où t'avaient fait monter ton génie et l'histoire,
Aux yeux des peuples éblouis;
Ou payer en un jour tes longs siècles de gloire,
Et, par des revers inouïs
Attendrissant l'envie et désarmant la haine,
Subir enfin, ô peuple fier!
La pitié du barbare accouru de l'Ukraine[2]
Et de tous tes vaincus d'hier!

Les étoiles[3].

Le jour tombe, la nuit tout doucement s'avance,
Et dans le fond du firmament

[1] Extrait des *Iambes* (1852), poésies écrites après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 accompli par Napoléon III. On y sent la tristesse d'un cœur ardemment libéral qui prévoit pour sa patrie les malheurs que le second empire, par son incurie gouvernementale, son incohérence diplomatique, et sa décadence militaire, amena en 1870.

[2] Allusion au tzar de Russie Alexandre Ier et à l'invasion de 1814.

[3] Extrait des *Iambes*.

Chaque étoile se lève et s'assied en silence
Sur son trône de diamant.
C'est l'heure du repos, du sommeil et du rêve,
Qui verse l'oubli sur nos maux ;
L'heure où l'âme et le corps profitent de la trêve
Que Dieu dispense à nos travaux.
Seul je veille. Tout dort. — Comme la nuit est douce !
Dans le silence universel
Je crois ouïr le globe, entraîné sans secousse,
Glisser sur les vagues du ciel.
Où roulons-nous ainsi ? Comme un vaisseau qui passe
Et fend les ombres de la nuit,
Sur quel bord inconnu de l'éternel espace
Allons-nous échouer sans bruit ?
Peut-être que demain, cherchant une autre aurore,
Dans son chemin capricieux
Notre globe, égaré, verra dans l'ombre éclore
D'autres soleils et d'autres cieux.
Mais non ! tout est réglé. Dans l'insondable abîme
Chaque étoile sait son chemin.
Sur chaque monde veille un pilote sublime ;
Dieu tient le gouvernail en main.
O mondes ! ô soleils ! étoiles, nuit sereine,
Doux silence, vents frémissants !
Vous ranimez ce cœur à qui pèse la haine,
Vous rendez le calme à mes sens.
L'espérance descend sur mon âme embrasée
Et baigne mon front soucieux ;
La paix, la foi, l'amour, invisible rosée,
Glissent vers moi du fond des cieux ;
Et je me dis : « Ce ciel immense, où tout s'agite
Comme une poussière de feu,
Ne vit jamais un astre infidèle à l'orbite [1]
Que lui traça le doigt de Dieu.
Le même doigt nous guide. Avançons donc sans crainte
D'un pied sûr, d'un cœur indompté.
Dieu nous remit lui-même, au seuil du labyrinthe [2]
Le fil d'or de la liberté. »

[1] Courbe que décrivent certains astres dans le ciel. En allemand, *Planetenbahn* ; en anglais, *orbit* ; en italien, *orbita*.

[2] Allusion au labyrinthe de Crète bâti par Dédale, sur l'ordre du roi Minos, et dans lequel se trouvait le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, qui se nourrissait de chair humaine. Les Athéniens avaient été forcés de fournir au roi de Crète sept jeunes gens et sept jeunes filles, lesquels servaient de pâture au

L'Elkovan [1].

La brise fait trembler sur les eaux diaphanes
Les reflets ondoyants des palais radieux;
Le pigeon bleu se pose au balcon des sultanes;
L'air embaumé s'emplit de mille bruits joyeux;
Des groupes nonchalants errent sous les platanes
Tout rit sur le Bosphore, et seuls les elkovans
Avec des cris plaintifs rasent les flots mouvants.

O pâles elkovans, troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant!
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant!
Pourquoi voler ainsi sans cesse dès l'aurore,
Et d'Asie en Europe, et de l'aube au couchant,
Jeter sans fin ce cri monotone et touchant?

Le peuple de ces bords vous vénère et vous aime;
Le pêcheur vous salue en jetant ses filets;
Les enfants du rivage et le chasseur lui-même
Ne déciment jamais vos rangs toujours complets;
Et quand le soleil tombe à l'horizon extrême.
L'odalisque [2], entr'ouvrant la vitre des *Yalis* [3],
Vous suit d'un long regard à travers le treillis.

On dit, ô voyageurs! que vous êtes les âmes
Des victimes sans nom qui dorment sous ces flots;
Corps souples et charmants d'ardentes jeunes femmes,
Dont la nuit et l'horreur étouffaient les sanglots,
Lorsque cousus vivants dans des toiles infâmes,
L'eunuque [4] les plongeait dans ce gouffre profond,
Muet comme la tombe et comme elle sans fond.

monstre. Pour délivrer sa patrie de ce honteux tribut, le héros Thésée vint en Crète et tua le Minotaure. Il réussit dans son entreprise grâce à un *peloton de fil* que lui donna par amour Ariane, fille de Minos, et qui lui permit de sortir du labyrinthe. En 1900, sur l'emplacement de l'ancienne ville de Knossos, le docteur anglais Arthur Evans a exhumé le labyrinthe, palais du reste assez différent de ce que l'avait fait la légende.

[1] Extrait des *Petits Poèmes* (1859). — Ces vers sont le prélude d'un assez long poème dédié au célèbre poète roumain Alecsandri. L'oiseau dont il s'agit ici est le goëland.

[2] Femme esclave attachée au service des épouses du sultan.

[3] Œils-de-bœuf pratiqués dans les fenêtres treillissées des maisons turques.

[4] Domestique préposé à la garde des femmes dans les harems d'Orient.

Voilà pourquoi, laissant vos corps sans sépulture
Servir sous les flots bleus de pâture au dauphin,
Vos mânes irrités errent à l'aventure,
Et, sans se consoler, volent, volent sans fin.
Voilà pourquoi, plaignant toujours votre torture,
Vous ne quittez jamais ce rivage embaumé
Où vous avez souffert, où vous avez aimé.

Et vous avez raison ! car dans ce pauvre monde
On ne vit qu'où l'on aime, et la patrie est là !
Ici-bas, rien ne vaut le coin d'ombre profonde
Où d'un être adoré le cœur se révéla.
Que ce bonheur ait lui l'éclair d'une seconde,
Ou qu'il ait rayonné sur un long avenir,
L'âme en garde à jamais l'immortel souvenir.

Mais même sans l'amour tes rives sont si belles.
O Bosphore ! et la main complaisante des dieux
Les revêt d'une grâce et d'une splendeur telles
Que l'étranger lui-même, à l'heure des adieux,
Sans en être attendri ne peut s'éloigner d'elles;
Et devant ce ciel pur, ces flots et ces cyprès,
Dit : « Pourquoi donc partir ? le bonheur est tout près ! »

Et moi, je fus aussi dans ta verte Arcadie[1] !
J'ai contemplé tes cieux, j'ai contemplé tes mers;
J'ai reçu leur beauté dans mon âme agrandie;
J'ai versé dans tes flots mes pleurs les plus amers.
Mais lorsque sous le coup ma raison étourdie
Chancelait... alors Dieu, dans sa tendre pitié,
Ouvrit derrière moi les bras de l'amitié.

Elkovans ! elkovans ! que de fois, quand la brise
Ranimait à mes pieds le feu du narghilé[2],
N'ai-je pas écouté votre plainte indécise !...
Sous l'éperon de fer du caïque[3] effilé,
La vague sanglotait comme un cœur qui se brise;
La lune, triste et pâle, au bord du ciel bruni
Se levait, et mon cœur plongeait dans l'infini.

[1] Province de la Grèce, dans le Péloponèse, dont le nom était devenu synonyme de *terre de bonheur champêtre ;* c'est à peu près dans ce sens que Grenier l'emploie ici.

[2] Mot d'origine persane désignant une pipe munie d'un vase rempli d'eau parfumée, que la fumée du tabac traverse avant d'arriver à la bouche du fumeur.

[3] Embarcation légère terminée en pointe à la proue et à la poupe, pour pouvoir marcher dans les deux sens, et très gracieuse d'aspect.

Elkovans ! elkovans ! je sais plus d'une histoire
Douce comme l'amour, triste comme la mort.
Une surtout ! Je veux la dire à votre gloire.
Comme au sein de la mer une perle qui dort,
Elle repose encore au fond de ma mémoire,
Mais je veux la tirer de son humide écrin,
Et montrer au soleil mon trésor sous-marin.

La mort des dieux.[1]

L'OCÉAN s'adressant à Prométhée enchaîné.

J'ai laissé fuir les jours, les mois et les années,
Sans venir visiter tes douleurs enchaînées ;
O mon fils ! ne crois pas qu'en mon cœur affaibli
Ton nom soit recouvert des ronces de l'oubli.
Tu me méconnaîtrais. Toi qui lis dans les âmes,
Et pour qui l'avenir rayonne en traits de flammes,
Tu sais quel sentiment paternel et pieux
A retenu mes pas loin de ces tristes lieux.
A quoi bon contempler des douleurs sans remède
Et voir une infortune où l'on ne sait pas d'aide ?
Puis, malgré les liens du sang ou l'amitié,
Il est dur pour un dieu d'inspirer la pitié !
La foudre qui frappa ton front d'un coup si rude
Autour de ton malheur a fait la solitude.
Mais j'ai besoin de toi. Nul dans les plis du temps
Ne sait mieux deviner les signes éclatants,
Car c'est toi qui créas l'art des sacrés auspices[2].
Prête-moi ta science et tes conseils propices.
Jamais ils ne m'auront plus servi qu'aujourd'hui,
En délivrant mon cœur d'un doute plein d'ennui...

Sur la mer d'Ionie, où, non loin des Cyclades,
Comme une fleur des eaux dorment les Echinades[3],

[1] Extrait de *Prométhée délivré* (1857), poème tragique dans lequel Edouard Grenier a adapté le vieux thème antique aux idées chrétiennes. — Dans la mythologie grecque Prométhée, fils du Ciel et de la terre, d'après certaines légendes, est un Titan d'une admirable intelligence, qui déroba le feu du ciel afin de le donner aux hommes. Pour se venger, Jupiter le fit attacher par Mercure à un rocher du Caucase, où un aigle devait lui dévorer éternellement le foie. Prométhée fut ensuite délivré par Hercule. (Voir page 106, note 5 pour une variante de sa légende).

[2] Présages tirés du vol ou du chant des oiseaux ou simplement présages ; ce mot vient du latin *auspicium* (*avis*, oiseau et *specio*, regarder).

[3] Les cinq nymphes, filles d'Echinus, qui furent englouties par le fleuve Acheloüs, qu'elles avaient oublié d'inviter à une fête. Neptune, touché de pitié, les métamorphosa en îles, situées aujourd'hui non loin de l'embouchure du fleuve.

Une voix inconnue et s'élevant du bord
A jeté ce long cri : Pan, le grand Pan est mort !
Et soudain la clameur en écho triste et vague,
Comme un frisson du vent, glissa de vague en vague :
« Pan, le grand Pan est mort ! » Et le vaste Archipel
Répondit à son tour à ce funèbre appel :
« Pan, le grand Pan est mort ! » Et sur les mers tranquilles
Cette étrange rumeur[1] passa d'îles en îles.
Puis, aussitôt, partout, des bords, des monts, des flots,
On entendit en chœur s'élever des sanglots,
Des plaintes, des soupirs, comme si la nature
Pleurait une invisible et secrète blessure.
Voilà ce qui me trouble et confond mes esprits :
Je n'ose approfondir et crains d'avoir compris.
Toi donc, qui des devins fus toujours le plus sage,
Dis-moi ce que contient cet effrayant présage.
Je savais, et je vois ce qu'un dieu peut souffrir;
Mais les dieux, les grands dieux peuvent-ils donc mourir ?

PROMÉTHÉE

Répète encor ces mots qui m'enivrent de joie
Et troublent le vautour qui me ronge le foie.
O mes pressentiments, vous triomphez enfin !
C'est le commencement, le signe de la fin.
Ah ! combien ce moment rachète de souffrances !
Quelle ivresse de voir enfin ses espérances,
Comme un rêve animé qui survit au réveil,
Déployer devant tous leurs ailes au soleil !
Oui, le grand Pan est mort ; Jupiter va le suivre.
Les dieux, grands et petits, n'ont plus qu'un jour à vivre.
Au livre du destin leur nom est effacé ;
L'univers leur échappe et leur règne est passé.
Ah ! pauvres insensés ! ô risible délire !
Vous pensiez qu'une fois parvenus à l'empire,
Dans le monde charmé tout irait pour le mieux ;
Que jamais l'avenir n'enfanterait de dieux ;
Que n'ayant d'autre loi que votre seul caprice,
Vous pourriez vous passer de règle et de justice :

[1] Allusion au récit de Plutarque. Sous le règne de Tibère, le pilote Thamus entendit un soir, dans la mer Egée, une voix qui l'appelait et lui commanda de crier : « Pan, le grand Pan est mort ! » quand il serait devant un certain lieu. Il obéit et, dès qu'il eut crié, de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements. On a expliqué ce fait légendaire comme l'annonce de la mort de l'ancien monde romain et de l'avènement d'une société nouvelle. Voir page 295, note 2.

Enfin, que pour vous seuls arrêtant son essor
La Fortune mettrait à sa roue un clou d'or ?
O vainqueurs négligents ! dieux à dure cervelle !
Vous ne saviez donc pas que tout se renouvelle,
Et que pour établir et fixer son pouvoir
Un tyran doit toujours tout voir et tout prévoir?
N'avez-vous donc pas vu qu'un enfant [1] vient de naître,
Qui sera mon vengeur et notre nouveau maître;
Un dieu jeune et vainqueur, le dieu de l'avenir,
Qui ne saura qu'aimer, pardonner et bénir ?
Avisez maintenant, s'il en est temps encore!
Cherchez ce nouveau dieu du couchant à l'aurore;
Visitez tous les coins de ce vaste univers;
Faites fouiller les cieux, faites sonder les mers!
Sous les dehors voilés de sa grandeur divine,
Moi seul je le pressens, moi seul je le devine [2].
Ah ! ce n'est pas en vain que depuis trois mille ans
La fièvre et la douleur ont torturé mes flancs.
Durant ces longues nuits d'angoisse et d'insomnie
La méditation a trempé mon génie.
Le ciel, la terre, l'eau, l'air, les flots indiscrets,
Le silence des nuits, m'ont dit bien des secrets.
A force de plonger mes yeux dans les étoiles,
Des profondeurs du ciel j'ai soulevé les voiles,
Et seul de tous les dieux, lisant dans l'avenir,
Je sais ce qui va naître et ce qui doit finir.
Mais tu ne peux comprendre et partager ma joie,
Ce sont d'autres pensers où ton esprit se noie.
Tandis que je bénis le terme de mes maux,
Tu regrettes la vie et le sceptre des eaux;
A mes cris de bonheur ton cœur gonflé soupire.
O mon vieil Océan! retourne à ton empire.
Va, montre à Jupiter comment meurt un grand dieu.
Les moments sont comptés : laisse-moi seul. Adieu!

Venise [3].

Marcel se tut. Déjà le jour baissait; la lune,
Pâle et comme à regret, se levait dans les airs;

[1] Jésus-Christ.

[2] Prométhée, dont le nom en grec signifie « prévoyant », lisait dans l'avenir et donnait des avis même à Jupiter.

[3] Extrait de *Marcel* (1875), poème moderne où le poète a exprimé en termes élevés son ardent patriotisme.

La brise fraîchissait; il remonta la dune.
A travers les jardins incultes et déserts,
Il vint s'asseoir au bord que baigne la lagune,
D'où Venise apparaît comme un rêve sur l'eau;
Et son œil fut frappé d'un magique tableau.

A l'Occident, le ciel teinté d'un reflet rose
Du soleil disparu gardait la trace encor.
Sur la terre et dans l'air transparent chaque chose
Flottait dans le réseau d'une poussière d'or;
Tout était calme, pur, limpide et grandiose:
Un de ces doux moment où l'âme en liberté
Respire le bonheur dans la seule beauté.

La lagune immobile, où rien ne se reflète,
De sa mate blancheur étalait le miroir.
Derrière elle, Venise avec la silhouette
De ses îles, plus loin, se détachait en noir.
Et tout au fond, dressant leur majesté muette,
Les glaciers du Tyrol en nuages d'azur
Dessinaient leur profil sur le ciel rose et pur:

La beauté dans le calme, et la grandeur sereine!
Le charme triomphant sans trouble et sans efforts!
La majesté changée en douceur souveraine!
La grâce souriante et tranquille des forts!
L'infini s'entr'ouvrant à la pauvre âme humaine!
L'air, la terre et le ciel, sous le regard de Dieu,
S'unissant un moment dans un baiser de feu!

Quand il se détourna de ce tableau magique,
Pour revoir l'horizon qu'il venait de quitter,
Un autre enchantement le prit: l'Adriatique
Sous un souffle inconnu paraissait s'agiter.
La nuit gagnait; la lune au front mélancolique
Montait sereine et blanche au bas du ciel changeant,
En creusant sur la mer un long sillon d'argent.

Ici, déjà la nuit, là-bas, le jour encore!
La lune et le soleil se disputant le ciel
Qui de leurs deux clartés blanchit ou se colore,
Comme on dit que parfois au fond d'un cœur mortel
Deux amours, l'un pâli, l'autre qui vient d'éclore,
Dans un doux crépuscule où le doute est permis,
Mêlent pour un instant leurs feux encore amis!

O nature ! spectacle étrange et grandiose,
Drame incessant, toujours nouveau, toujours divers,
Que Dieu dans l'infini se joue et se compose,
Nous t'admirons un jour d'un coin de l'univers ;
Mais, avant de savoir comment fleurit la rose,
Pourquoi la brise vole et l'étoile reluit,
L'homme foudroyé tombe et rentre dans la nuit!

Œuvres à lire d'Edouard Grenier (Charpentier, Lemerre, éditeurs, Paris) : *Iambes* (1852) ; *Petits poèmes* (1859) ; *Poèmes dramatiques* (1861) ; *Amicis* (1868) ; *Marcel* (1874) ; *Francine* (1884), *Rayons d'hiver* (1887), *Poèmes épars* (1889) — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *les Contemporains* ; *Impressions de théâtre* (1891) ; G. Deschamps, *la Vie et les livres* (1900) ; Ch. Baille, *Edouard Grenier* (1902) ; *Lettres inédites du poète roumain Basile Alecsandri à Edouard Grenier*, publiées par Georges Gazier (1911).

ANDRÉ LEMOYNE

Né à Saint Jean-d'Angély en 1822, mort à Paris en 1907.

Parnassien teinté de lyrisme, André Lemoyne laisse transparaître ses sentiments dans son œuvre. Même lorsqu'il peint des scènes de la vie ou des paysages, il y met son âme délicate et tendre. C'est surtout comme descripteur qu'il est remarquable. Sa poésie de demi-teinte a beaucoup de charme et de naturel.

Prieuse [1].

L'église est en lumière, et l'orgue des grands jours
Prélude avec lenteur. — La foule émerveillée
Ecoute la voix grave, et s'est agenouillée
Dans un frémissement de soie et de velours.

Les vitraux, racontant des scènes hébraïques
Où sont peintes les fleurs des moissons et des prés,
Promènent des bluets et des pavots pourprés
Sur les dalles du chœur aux riches mosaïques.

Dans les parfums d'encens, de myrrhe et de benjoin,
Je lis discrètement tes plus chères pensées,
Belle prieuse blonde, aux paupières baissées
Et les deux mains en croix... Ton pauvre cœur est loin...

Au delà du tropique... à sept ou huit cent lieues,
Tes mirages d'espoir seraient-ils décevants?
Le navire là-bas marche avec de bons vents.
Toute sa toile porte et les vagues sont bleues.

[1] Extrait des *Paysages de mer*.

Les sons religieux, largement répandus,
Font pleuvoir à torrents leur musique sacrée
Dans ta petite oreille à la conque nacrée,
S'ouvrant comme une fleur sous tes cheveux tordus.

C'est un *Alleluia* dont les voix sont en fête.
Pourquoi pâlir avec de longs tressaillements?
L'orgue tient renfermés ses tonnerres dormants,
Et rien n'éveillera ses éclairs de tempête.

Les montagnes du Cap, fantômes alarmants,
Sont en fuite à l'arrière, et, sur les eaux calmées,
La Croix du Sud [1] penchant ses étoiles charmées,
Regarde miroiter ses quatre diamants.

Bien qu'un peu fatigué par les mers des deux mondes,
Le navire poursuit bravement son chemin,
Filant ses trois cents nœuds du jour au lendemain,
Et lancé dans l'écume à voiles toutes rondes.

A droite il a laissé les îles du Cap-Vert.
Des parfums d'orangers et de vignes fleuries
Déjà lui sont venus au vent des Canaries,
Et des oiseaux d'Espagne à vol tout grand ouvert.

A ses fuseaux divins tournant l'or et la soie,
La Providence garde aux sérieux amours,
Comme les tiens, un fil enchanté de longs jours. —
Tu n'a plus à verser que des larmes de joie.

Les berceaux [2].

La vie est ainsi faite. On dit : « Le monde est grand »
On a, comme l'oiseau, des instincts d'émigrant,
On voudrait en un jour voir l'Europe et l'Asie,
Les ailes font défaut : « Prenons voile et vapeur.
Nous fréterons un brick ou quelque bon clipper [3],
Qui nous emporte au gré de notre fantaisie.

» Nous cueillerons en Chine, au bord du fleuve Amour,
La fleur du Nélumbo [4]; puis nous ferons le tour,

[1] La Croix du Sud ou Croix australe est une belle constellation comprenant dix-sept étoiles dont les principales affectent la forme d'une croix.

[2] Extrait des *Paysages de mer*.

[3] Ou Klipper, navire anglais marchant à grande vitesse.

[4] Plante aquatique à fleurs polypétales, dont les graines portent le nom de fèves d'Egypte.

Par le chemin des eaux, de notre vaste monde.
Nous verrons l'Archipel où les paradisiers [1]
S'enivrent en mangeant la noix des muscadiers,
Et les grand papillons des îles de la Sonde.

» Dans les chaudes clartés d'un ciel oriental,
Nous verrons s'élargir le cèdre horizontal,
Sur de riches fonds d'or étageant ses ramures,
Tandis qu'à son réveil, la brise du matin
S'y complaît à rythmer, comme un orgue lointain,
En sons religieux ses plus graves murmures.

» Sous des vents réguliers pour le navigateur,
Nous changerons de ciel en coupant l'équateur.
Nous doublerons le Cap avec toutes nos voiles;
Et dans la nuit sereine, au large, on pourra voir
La Croix du Sud jaillir de l'immense miroir
De la mer... où rayonne un crucifix d'étoiles.

» Nous partirons en mai, quand les arbres sont verts. »
Mais les printemps s'en vont, ainsi que les hivers,
Et le départ s'ajourne. — Un soir on se marie.
On fait en souriant l'heureux nid conjugal,
Et l'homme aux grands projets reste au pays natal,
Penché sur le berceau de Paul ou de Marie.

Dans l'oubli de soi-même, on écoute, penseur,
Et l'oreille charmée, un vieux refrain berceur
Qu'à ses beaux endormis chante la jeune mère.
A cette voix émue, au timbre musical
Cadencée en sourdine... on est patriarcal
Comme au temps merveilleux de la Bible et d'Homère.

Retour [2].

L'absent qu'on n'osait plus attendre est revenu.
Sans bruit il a poussé la porte.
Son chien, aveugle et sourd, au flair l'a reconnu,
Et par la grande cour l'escorte.

L'enfant blond autrefois est un homme aujourd'hui.
Par delà l'Equateur sa trentaine est sonnée,

[1] Oiseaux de l'Insulinde de l'ordre des passereaux, dont les plumes effilées forment de magnifiques panaches multicolores.

[2] Extraits des *Paysages de mer*.

Et voilà bien dix ans qu'on n'a rien su de lui.
Par les soleils de mer sa peau rude est tannée.

Du vieux perron de pierre il monte l'escalier.
Les fleurs d'un chèvrefeuille antique
Versent, comme autrefois, leur baume hospitalier
Au seuil de la maison rustique.

Il hésite, il a peur, quand son pied touche au seuil.
C'est un pressentiment funèbre qui l'arrête :
Qui va-t-il retrouver ? les siens portant son deuil,
Ou des êtres nouveaux dont le cœur est en fête ?

On l'aperçoit d'abord : — « Quel est cet étranger
Qui chez les autres se hasarde
Sans éveiller la cloche, et semble interroger
Si gravement ceux qu'il regarde ? »

Servantes et valets ne le connaissent pas.
Mais la maîtresse, assise et près du feu courbée,
Se lève toute droite et lui tend ses deux bras.
En étouffant un cri de mère elle est tombée.

Pêcheuse de varech [1].

Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
Sur les galets bretons ou le sable normand,
La mer, l'aveugle mer, jette indifféremment
Ses paquets d'algue morte et ses vieilles épaves.

Mais parfois quelques-uns de ces débris flottants,
Sur la grève échoués quand le flot se retire,
Vous parlent d'une barque ou d'un ancien navire
Dont on n'avait rien su depuis quinze ou vingt ans.

La fille de Saint-Pol ou de Sainte-Honorine [2],
Qui, par les grandes mers, va très loin descendant
Recueillir son varech... tressaille au cri strident
Que jette au ras des eaux l'hirondelle marine,

Et s'arrête songeuse, oubliant son travail,
Quand son râteau ramène un élongis [3] de hune,

[1] Extrait des *Soirs d'hiver*. — Le varech est le nom donné, sur les côtes de l'océan, particulièrement aux plantes marines jetées par la mer sur le rivage.

[2] Localités de la Bretagne.

[3] Terme de marine qui désigne des barres de bois fixées de chaque côté d'un bas mât, lequel est entouré d'une plate-forme ou saillie appelée *hune*.

Ou, parmi les tronçons d'un vieux mât de fortune[1],
La barre qui tourna jadis un gouvernail.

Même un simple bordage[2], un bout de planche usée...
Elle a passé vingt fois peut-être sans la voir,
Et la rencontre, un jour, presque au tomber du soir,
Aux deux tiers dans la vase et le sable enlizée.

Mince épave... on y voit quelque chose d'écrit
En couleur... s'effaçant... mais d'un gros caractère...
Et la femme a flairé comme un poignant mystère
Qui tourmente à la fois son cœur et son esprit.

C'est le reste d'un mot impossible à bien lire...
Est-ce un mot du pays?... trois lettres seulement...
Trois lettres... C'est la fin ou le commencement
D'un nom... nom qu'autrefois portait un grand navire.

Pauvre femme... Aussitôt ses genoux ont fléchi...
Quand il prenait la mer à voiles toutes rondes,
Elle était jeune alors, et belle entre les blondes,
Mais depuis ce temps-là ses cheveux ont blanchi.

Elle emporte, de nuit, le débris sans rien dire,
En essuyant ses pleurs de son gros tablier,
Et pense au cher absent qu'on ne peut oublier,
Surtout aux grandes mers, quand le flot se retire.

Sus les galets bretons et le sable normand,
Rendez-vous d'algue morte et de vieilles épaves,
Murmurant comme un orgue éternel aux sons graves,
Le flux et le reflux chantent funèbrement.

Œuvres à livre de Lemoyne (Lemerre, éditeur, Paris) : *Stella maris* (1860) ; *Roses d'antan* (1864) ; *Légendes des bois et chansons marines ; Paysages de mer et Fleurs des prés ; Soirs d'hiver et de printemps ; Fleurs des ruines, Fleurs du soir* (1871-1893). — Critique à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la Littérature française*.

CATULLE MENDÈS

Né à Bordeaux en 1843, mort à Paris en 1909.

Si la virtuosité littéraire pouvait remplacer le génie, Catulle Mendès, prosateur d'une inépuisable fécondité, serait l'un des plus grands poètes du Parnasse dont il fut l'un des fondateurs. Sa caractéristique est, en effet,

[1] Cela peut vouloir dire un mât qui ne sert que pendant la tempête ou un mât ayant porté une certaine voile carrée appelée *fortune*, qu'on attache sur une vergue.

[2] Revêtement du navire ou planche qui en fait partie.

une étonnante souplesse qui lui permet de s'assimiler tous les genres et de n'être inférienr dans aucun. Parnassien éclectique, il joue avec une égale facilité de tous les instruments poétiques, embouchant aussi bien la trompette épique que la flûte rustique, exécutant avec la même aisance de vastes symphonies lyriques à la Victor Hugo, et de menus *lieder* à la Heine. Mais cette facilité même limite forcément son talent ; c'est un artiste connaissant tous les secrets et aussi toutes les ficelles du métier, ce n'est pas un grand poète créateur, on sent trop chez lui l'assimilation livresque qui tourne parfois au pastiche. Comme styliste et ciseleur de vers, il est en tous cas remarquable, surtout dans son théâtre.

Le landgrave de fer[1].

Ludwig, qu'on appelait le Landgrave de fer,
Ayant chassé les loups dans la bise d'hiver,
Errait, le soir tombant, dans une étroite gorge.
Il vit luire à cent pas la vitre d'une forge,
Courut, poussa la porte, et dit au forgeron :
« Mon cheval éventré d'un seul coup d'éperon
Se débat, tout sanglant, dans la bruyère rouge ;
Je suis las ; loge-moi cette nuit dans ton bouge. »
L'autre dit : « Si tu veux mal dormir, dans ce coin
Tu trouveras un lit fait de paille et de foin.
Cependant, étranger, parle et fais-toi connaître. »
Le Landgrave hésita.
« J'ai nom Albrecht. Mon maître,
Ludwig, que vous nommez le Landgrave de fer,
Gouverne la Thuringe et la Saxe.
— Et l'Enfer !
S'écria le manœuvre avec un air farouche.
Qui proféra ce nom doit s'essuyer la bouche ;
Et j'aurais préféré, certes, n'avoir pas su
De quel maître est valet l'homme que j'ai reçu.
N'importe ! Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, où qu'il aille,
Honneur à l'hôte ! Etends ton manteau sur la paille. »
Le Landgrave Ludwig, couché, ne dormait pas,
Non qu'à sa tête lourde et qu'à ses membres las
Le repos ne fût doux que sur un lit de plume,
Mais à cause du bruit du marteau sur l'enclume.
Dans le rougeâtre soir où la flamme, d'un jet
Brusque, brille et s'éteint, le forgeron forgeait,
En scandant son labeur de paroles étranges.

[1] Extrait des *Contes épiques* (1872). Le mot landgrave emprunté de l'allemand *Landgraf*, comte du pays, est un titre donné à certains princes souverains d'Allemagne.

« O Landgrave, seigneur des forêts, qui te venges,
Par un homme pendu, d'un cerf pris dans ton bois;
Seigneur de la cité, qui volés les bourgeois;
Seigneur des champs féconds, de qui les mains avides
Font que le manant pleure auprès des granges vides;
Toi qui, le soir, sortant de ton nid de vautour,
T'embusques pour piller les marchands, au détour
Des chemins, et t'en vas sans laver tes mains rouges;
Prince que l'on redoute, au point que, quand tu bouges,
Tout s'ébranle de peur autour de tes desseins;
Tortureur des vivants, blasphémateur des saints:
Oh! ton âme de fer, Landgrave, que n'est-elle
Le fer docile et chaud que mon marteau martelle! »
Ainsi, sans plus songer qu'un autre homme était là,
L'étrange forgeron, forgeant toujours, parla
Jusqu'à l'heure où, luisant sous l'aube reparue,
Le fer qu'il martelait fut un soc de charrue.
Le Landgrave rentra dans son château, pensif.
« Le père sous un chêne et l'enfant sous un if
Attendent, Monseigneur, qu'on avise à les pendre.
— Ils ont leur grâce, va! et de plus, fais-leur rendre
Le sanglier qu'ils ont tué dans ma forêt.
— Les bourgeois d'Eisenach affirment qu'il serait
Dur d'exiger déjà, la misère étant grande,
Le paiement de l'impôt sur le vin.
— Qu'on attende.
— Les marchands que l'on fit captifs ces jours derniers
Offrent d'or cent écus et d'argent cent deniers
Pour leur rançon.
— Qu'ils soient libres! et que chaque homme
Emporte en s'en allant quatre fois cette somme. »

Ainsi parlait le maître aux vassaux étonnés
De cette humeur nouvelle et des ordres donnés.
Puis, quand la nuit monta sur la tourelle noire,
Il se glissa, tremblant et seul, dans l'oratoire,
Et demeura longtemps en ses rêves plongé.

Le Landgrave de fer avait été forgé.

Larmes d'enfant[1].

Naguère, au temps des églantines,
J'avais des peines enfantines.

[1] Extrait des *Sérénades* (1885). Cette pièce, sans titre dans le recueil, porte l'épigraphe *Heu! lacrymis infantia lumina turgent, (Hélas! les yeux des enfants se gonflent de larmes) de Jean Second.*

Mon cœur se gonflait sans raison
Sous les lilas en floraison.

A respirer les chauds calices
Je goûtais d'amères délices.

Sous les étoiles, pâle et coi,
Je pleurais sans savoir pourquoi.

Et maintenant je pleure encore,
Le long des soirs comme à l'aurore;

En hiver, sur le blanc grésil,
Sur les roses pendant l'avril,

Mes larmes tombent à toute heure :
Mais je sais bien pourquoi je pleure !

Conseil.

Reste morne. Dérobe-leur
L'ivresse où ton âme se noie,
Et sache imposer à ta joie
La gravité de la douleur.

Que ton rêve, lent, se balance,
Doux et lent comme un encensoir,
Parmi la profondeur du soir
Mélancolique et du silence.

Que sans désirs et sans effrois
Tes grands yeux où rien ne s'étonne
Soient semblables aux jours d'automne;
Profonds, placides, ternes, froids;

Et déplore les courtes fièvres
Des amants ivres de chansons
Qu'Avril revoit dans les buissons,
La flamme aux yeux, le rire aux lèvres;

Car l'ombre est le cachot prudent
Du bonheur si vite infidèle,
Et le rire, c'est le bruit d'aile
Que fait la joie en s'évadant !

Poésies de Catulle Mendès (Paul Ollendorf, éditeur, Paris), 7 volumes (1863-1885) ***Rapport sur le mouvement poétique français de 1867 à 1902***. — Ses principales pièces sont : *Les Mères ennemies* (1882); *La Femme de Tabarin* (1887); *Médée* (1903); *Scarron* (1905). (Charpentier-Fasquelle, éditeur). — Critiques à consulter : Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*; J. Ernest-Charles, *Le théâtre des poètes* (1901).

ARMAND SILVESTRE

Né à Paris en 1838, mort à Toulouse en 1901.

Avant de verser dans la gauloiserie plus ou moins grossière où se galvauda naguère son beau talent, Armand Silvestre fut un très bon poète : quelques-unes de ces œuvres resteront. Parnassien distingué, il a chanté l'esthétique païenne, le panthéisme hindou, les mythes objectifs chers à son école ; mais il y a aussi en lui un délicat poète sentimental, sachant murmurer les plus douces romances. La noblesse et le charme de quelques-unes de ses poésies font d'autant plus regretter qu'il ait passé une partie de sa vie à flatter les goûts grossiers d'un certain public et à cultiver la prose bassement grivoise.

Prométhée [1].

Roulant son torse épais sur les rocs amortis,
D'un long gémissement il troubla la nature :
— Sinistre compagnon dont je suis la pâture,
Vole et porte mon cœur saignant à tes petits.

Tu n'as pas fait encor le tour de sa blessure :
J'ai de larges festins pour tes grands appétits !
Ce n'est pas toi qui fais ma suprême torture,
Vautour, tombeau vivant qui, vivant, m'engloutis.

Lugubre oiseau de proie, ami des funérailles,
Sans pitié ni remords laboure mes entrailles :
Tes serres ni ton bec n'égaleront jamais

Le tourment qui me vient de l'azur implacable..,
Ironique splendeur, voûte d'or qui m'accable,
Sérénité des cieux profonds, que je te hais !

Matutina [2].

Le bleu du ciel pâlit. Comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube [3], parmi la brume,
Secoue à l'horizon les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, par flots onduleux jusqu'au zénith [4] monté,

[1] Voir page 106, note 2 et page 300, note 1.

[2] Matutina, sous-entendu *tempora*, en latin : *les matinées*.

[3] L'Aube, dont Armand Silvestre fait un oiseau, était dans la mythologie grecque l'Aurore, déesse qui chaque matin, ouvrait de ses doigts de rose les portes du jour et précédait sur son char de vermeil à reflets de feu le char du soleil.

[4] Le point idéal où la verticale d'un lieu va rencontrer la sphère céleste.

Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
Les retentissements de son flux solennel
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.

Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse, flottant.

Cependant qu'aux frissons des brises échappée,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
De longs éclairs, pareils à des lueurs d'épée,
Creusent, à l'orient, leur sillage vermeil.

Alors l'Oiseau divin, le Cygne, l'Aube blanche,
Sentant dans l'air en feu son âme se sécher,
Comme le vieux Phénix[1] sur la flamme se penche
Et meurt dans le Soleil comme sur un bûcher.

II

De l'horizon perdu dans les frissons de l'air,
Comme un fleuve lacté, la lumière s'épanche
Sur les coteaux légers que baigne son flot clair :
— L'Aube sur les coteaux traîne sa robe blanche.

Les grands arbres, sentant les oiseaux éveillés,
Chuchotent dans la brise errante où s'évapore
L'âme des derniers lis par la nuit effeuillés :
— L'Aube sur la forêt pose son pied sonore.

Sur l'herbe drue où court l'insecte familier
Une gaze de longs fils d'argent s'est posée,
Et la bruyère aiguë est pleine de rosée :
— L'Aube sur les gazons égrène son collier[2].

Dans le ruisseau que l'Aube effleure de ses voiles,
Se réfléchit déjà le doux spectre des fleurs,

[1] Oiseau fabuleux et unique dans son genre qui, d'après la légende racontée par Hérodote, vivait plusieurs siècles et renaissait de ses cendres quand on le brûlait. Au figuré, ce mot veut dire un être extraordinaire.

[2] Il y a là une succession d'images assez peu cohérente: l'Aube qui est un *oiseau*, a « une robe blanche qui traîne, un pied sonore, un collier, des voiles »; c'est un style discutable.

Et, sous l'onde où tremblait l'œil furtif des étoiles,
S'ouvre l'œil alangui des pervenches en pleurs.

Les arbres.

Les grands chênes, pareils à de sombres amants,
Tordent dans l'air leurs bras où pend leur chevelure,
Et debout sous le vent, ont la sinistre allure
Des mornes désespoirs et des accablements.

Comme un prince très vieux dont la tête vacille
Sous le poids des longs jours, le bouleau maigre et blanc,
Haut et d'argent vêtu, se dresse somnolent
Dans une majesté vaguement imbécile.

Les peupliers ardus ont l'air d'âpres chercheurs
Que sèche la pensée et qu'alanguit le rêve,
Qui, vers l'azur tendus, y poursuivent sans trêve
Des nuages volants les mortelles fraîcheurs.

Près des sources où dort l'âme errante des fleuves
Qu'ont bus les sables d'or et les soleils jaloux,
Pleure, au front incliné des saules à genoux,
L'immortelle douleur des mères et des veuves.

— C'est qu'ils portent en eux, les arbres fraternels,
Tous les débris épars de l'humanité morte
Qui flotte dans leur sève et, de la terre, apporte
A leurs vivants rameaux ses aspects éternels.

Et, tandis qu'affranchis par les métamorphoses,
Les corps brisent enfin leur moule passager,
L'esprit demeure et semble à jamais se figer[1]
Dans l'immobilité symbolique des choses.

Romance.

En avril, sous les branches
Au feuillage frileux,
En cherchant des pervenches,
J'ai trouvé tes yeux bleus :

Et j'ai vu tes mains blanches
Parmi les lis neigeux,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

[1] En allemand, *gerinnen* ; en anglais, *to coagulate* ; en italien, *rappigliarsi*.

Et, comme un nid joyeux,
Ton petit cœur aux cieux
Contait ses gaietés franches,
En avril, sous les branches
Au feuillage frileux.

Pensées d'automne.

La rouille d'automne envahit les branches
Du grand chêne où vont percher les ramiers...
Te rappelles-tu les floraisons blanches
Qu'avril fait neiger au front des pommiers?

Va, les jours d'automne ont aussi leur joie;
Un dernier parfum des bruyères sort,
Et le cliquetis du feuillage mort
Semble un frôlement de robe de soie.

Et je pense au temps où, chaque matin,
Quand elle partait, chère feuille morte,
Ses jupons ainsi chantaient à ma porte.

Et mon cœur s'emplit du regret lointain
D'avril qui jonchait les bois de pervenches,
Et faisait neiger les floraisons blanches!

Deux petites filles.

Comme un couple de cygnes blancs
Harmonieuses à décrire,
Sur deux visages dissemblants,
Elles ont le même sourire.

Le même regard dans leurs yeux
S'attendrit quelquefois; mais l'une
Prit le sien au soleil joyeux,
L'autre à quelque rayon de lune;

Et, bien que le même printemps
Effleure leur petite joue,
Voici déjà de longs instants
Que l'une rêve et l'autre joue.

Songe d'or et vives chansons,
Elles ont fait leur part entre elles;
L'une suit le vol des pinsons,
L'autre celui des tourterelles.

Mais leur cœur fraternel sait bien
Où se croise leur double voie;
Un tendre et mystique lien
Unit ce calme à cette joie,

Et sous le même enchantement
Que les fleurs discrètes des mousses,
S'épanouissent chastement
Leurs âmes jumelles et douces!

Poésies d'Armand Silvestre, 1866-1884 (Charpentier et Cie, Lemerre et Cie, éditeurs, Paris). — Critique à consulter : Jules Lemaître, *Les Contemporains*.

JOSÉPHIN SOULARY

Né et mort à Lyon, 1815-1891.

On pourrait appeler Soulary : un parnassien de province. Provincial il fut par sa vie qui s'écoula tout entière dans sa ville natale, provincial il fut par sa philosophie épicurienne un peu banale, provincial il fut par son art légèrement étriqué et d'une préciosité laborieuse. Les auteurs d'anthologies prisent beaucoup ce poète secondaire : ils le font figurer dans leurs recueils de préférence à d'autres écrivains d'un talent bien plus remarquable. L'omettre ici serait une injustice, car il compte; mais, en le citant, il n'est pas mauvais de le réduire à son exacte valeur. Ce sonnettiste, trop vanté, est plutôt un bon versificateur qu'un poète; il manque d'inspiration et de chaleur; on sent en le lisant que jamais les vers n'ont jailli spontanément de son âme, qu'il s'est laborieusement appliqué à chercher des thèmes poétiques. Il en trouve quelquefois de très grands, malheureusement il les rapetisse. Plutôt patient que fort, tendre que touchant, précieux que distingué, il côtoie généralement la vraie poésie, il y aborde quelquefois. Son style d'une ciselure travaillée n'a pas la trempe du *Parnasse*, et il est fréquemment déparé par les chevilles du versificateur, inhabile à manier la langue poétique.

Là-bas [1].

Dans mon cœur indolent, prompt à se dessécher
Le souvenir d'hier laisse une trace à peine;
Mais de ses bords lointains l'enfance me ramène
Un souvenir dont rien ne peut me détacher.

Paysage naïf, que j'aime à t'ébaucher!
Rends-moi ma sœur de lait, la brune Madeleine,
Et tous nos biens à deux, boutons d'or dans la plaine,
Nids chanteurs dans les bois, feux au coin du rocher;

[1] Extrait des *Sonnets* (1847-1871). — Ce morceau et les suivants ont été choisis parmi les meilleurs du poète; ils ont donc un caractère de beauté un peu exceptionnelle dans l'ensemble de son œuvre.

Et son beau taureau blanc, et Néra ma génisse,
Fiers lutins qui souvent, trompant notre œil novice,
S'égaraient par les blés qu'avait dorés Juillet;

Et ce calme enivrant des blondes nuits sans voiles
Quand, sa main dans ma main, nous rêvions aux étoiles
Sur le seuil de la ferme où l'âtre pétillait.

Les deux cortèges [1].

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne : — il conduit le cercueil d'un enfant;
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême! — au bras qui le défend
Un nourrisson gazouille une note indécise;
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside,
Echangent un coup d'œil aussitôt détourné;

Et — merveilleux retour qu'inspire la prière —
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau-né!

Regrets éternels [2].

Tout le long du chemin qui mène au cimetière,
Il est d'affreux jardins où l'on dresse les fleurs
A poser pour le deuil, où la Mort bouquetière
Tient un assortiment de toutes les douleurs.

On y trouve à bas prix le Génie en prière,
Les souvenirs d'époux tout constellés de pleurs,
Les regrets fraternels entrelacés de lierre,
Et les adieux d'amants rimés entre deux cœurs.

[1] Extrait des *Sonnets*. — Voici le morceau le plus vanté de Soulary. Il ne manque pas de beauté. Le redoutable Jules Lemaître s'est cependant donné le plaisir de le dépecer et d'en montrer les faiblesses. Entre autres choses : sa poitrine *en feu*, le sanglot *qui la brise*, au bras *qui le défend*, le doux sein *qu'il épuise*, sont des chevilles nettement caractérisées. *On absout* est une erreur de liturgie : dans les églises catholiques on ne donne pas l'absoute aux enterrements des petits enfants. *Abside* est également inexact et mis uniquement pour la rime, car les fidèles ne vont pas derrière l'autel pour un baptême. — Ce morceau est donc excellent pour montrer les mauvais exemples à ne pas suivre.

[2] Extrait des *Sonnets*.

Un jour tu graviras pour moi ce chemin sombre,
— Un jour de Saint-Joseph, la fête de mon Ombre —
Ne charge pas ces fleurs du poids de ton chagrin !

J'aime mieux une larme à ton cœur arrachée
— Dût-elle, sur ma pierre, être aussitôt séchée, —
Qu'un emblême imposteur, — dût-il pleurer sans fin!

Atra cura [1].

Fantôme qui reviens en tout lieu, à toute heure,
Creuser de l'ongle un pli sur mon front abattu ;
Qui, d'un souffle brutal, brises comme un fétu [2]
L'échafaud des projets dont mon esprit se leurre [3] ;

Dégoût dans les plaisirs, doute dans la vertu,
Sourde gêne de l'être, angoisse intérieure,
Hôte importun qu'on chasse et qui toujours demeure,
Mystérieux tyran, Souci, qui donc es-tu ?

— Dans le sommeil des sens je suis le sens qui veille,
Le tintement sans fin qui fatigue l'oreille,
L'oiseau noir qui s'abat sur le songe enchanté ;

Je suis le soubresaut du cœur, le cri du drame,
Le sombre clocheteur [4] qui, dans la nuit de l'âme,
Passe, et, le long du temps, sonne l'Eternité !

Œuvres poétiques de Josephin Soulary (1838-1882). (Lemerre, éditeur, Paris). — Critiques à consulter : Jules Lemaître : *Les Contemporains ;* Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française ;* Mariéton, *Josephin Soulary et la Pléiade lyonnaise* (1884).

Albert MÉRAT

Né à Troyes en 1840, mort à Paris en 1909.

C'est l'aquarelliste du Parnasse. Descripteur comme Gautier et ses disciples parnassiens, il a surtout peint de petits tableaux d'une fine tonalité et d'une élégance un peu froide. Son habileté technique est très grande.

[1] Extrait des *Sonnets.* — *Atra cura,* en latin, le noir souci.

[2] Fétu, anciennement *festu,* brin de paille, du latin populaire *festucum* (latin classique *festuca).*

[3] Le verbe *leurrer,* (attirer par un artifice) vient du mot *leurre,* qui signifiait primitivement un morceau de cuir rouge façonné en forme d'oiseau et dont on se servait pour faire revenir le faucon pendant la chasse. Ici, *se leurre* veut dire *s'illusionne.*

[4] Anciennement homme qui précédait les convois funèbres, tenant une clochette qu'il faisait sonner de temps en temps (Littré).

Il lui a manqué l'élévation pour être un grand poète, mais il est un des premiers parnassiens secondaires et s'élève parfois jusqu'au grand art.

Clair de lune en rade [1].

La nuit avait semé ses nuages limpides
Tout autour de la lune, astre rêveur et blanc,
Qui, du ciel bleu foncé sur l'onde au pâle flanc,
Semblait faire pleuvoir l'argent en jets fluides.

La voile, au long du mât, pendait pleine de rides
Tant la brise était molle et le flot somnolent.
Mes songes balancés au gré du bateau lent,
Suivaient la vision des étoiles rapides.

En rade les vaisseaux dormaient, sans remuer;
Et l'œil, comme en plein jour, voyait diminuer
Ceux dont la course allait tenter l'horizon vaste.

C'était la nuit, montrant, riante, ses atours :
Et c'était, par la loi de l'éternel contraste,
Le plaintif Océan qui sanglote toujours.

La cathédrale [2].

La haute cathédrale est grise, presque noire,
Et découpe un profil austère sur les cieux.
Une voix vague sort des blocs silencieux :
Dans leur langue gothique [3] ils nous disent de croire.

C'est le reflet, et c'est la vivante mémoire
Des âges d'autrefois sauvages et pieux.
On sent qu'en ce grand corps est l'âme des aïeux,
Et cela vous émeut comme une vieille histoire.

Avez-vous remarqué cette forme des tours,
Qui montent et qui vont diminuant toujours,
Pour porter le plus haut possible la prière?

Que vous croyiez ou non, vous ne souriez pas
De voir ces murs géants, semblables à des bras,
Tendre vers le Seigneur leurs sombres mains de pierre.

[1] Extrait des *Chimères* (1866).

[2] Extrait des *Chimères*. — Il s'agit ici de la célèbre cathédrale de Rouen, l'une des plus belles de la chrétienté.

[3] Un très grand nombre de cathédrales, de *style ogival*, sont appelées *gothiques* tout à fait improprement, car les Goths ne sont pour rien dans l'invention de ce type d'architecture qui prit naissance dans l'Ile de France. C'est Vasari, au XVI^me^ siècle, qui mit à la mode ce terme impropre.

La Cène [1].

Sur le mur décrépit du cloître ancien et froid,
A droite, dans le fond de la salle où l'on croit
Sentir l'horreur des lieux où reviennent des ombres,
Voilée, et recevant des vitres toujours sombres
Le peu de jour qui sied à la paix des tombeaux,
Une peinture encor fière, presque en lambeaux,
Se dresse; on ne voit qu'elle en entrant : c'est la Cène.
La couleur, le contour y subsistent à peine,
Et l'on tressaille ainsi qu'en approchant un mort.

Comme tout ce que l'art ou la vie a fait fort,
L'œuvre sainte a souffert des choses et des hommes.
Le temps n'est pas un faible ennemi; mais nous sommes
Plus cruels, et l'affront de nos mains est plus lourd.
L'âge, déjà mauvais, l'ayant d'un travail sourd
Trop peu blessée au gré de leur sauvagerie,
Les moines l'ont souillée et les soldats meurtrie.
D'un même accord ils ont trouvé dans leurs cerveaux,
Les soldats, d'attacher à ce mur leurs chevaux,
Et les religieux qu'un saint zèle transporte,
Pouvant la faire ailleurs, de percer une porte
Juste au milieu, trouant le Christ tendre et divin.
Un pareil attentat, hélas ! ne fut pas vain;
Et la nature aussi, complice de nos crimes,
N'a guère respecté les convives sublimes.
L'eau, filtrant à travers l'inutile épaisseur
Des murs sur la beauté des fronts pleins de douceur,
Aux plus purs, sans raison, a mis des plis farouches.
Une tache a faussé l'expression des bouches.
Puis les restaurateurs [2] à leur tour ont osé
Sur l'œuvre où le pinceau du maître s'est posé,
O misère, porter leur main comme une insulte.
Tout profané qu'il est, l'autel garde son culte,
Et l'âme y voit le Dieu, reconnaissable ou non.
Mais tandis que le marbre, Hercule ou Parthénon,
Ruiné, mutilé, debout ou dans la terre,
Gardien sûr de la forme et de la ligne austère,

[1] Extrait des *Tableaux de voyage* dans *Les Chimères*. Il s'agit ici de la fameuse fresque, malheureusement presque effacée aujourd'hui, de Léonard de Vinci à Milan, représentant le dîner (en latin *cœna*) que Jésus fit avec ses apôtres la veille de la passion. Voir page 108, note 2.

[2] Ceux qui remettent à l'état de neuf un objet d'art ou un monument, très souvent d'ailleurs, en diminuant maladroitement sa valeur artistique.

Sous le sol ténébreux ou le ciel baigné d'or,
Conserve sa couleur harmonieuse encor,
Et n'a pour retoucher sa vieillesse superbe
Que le travail exquis des lierres et de l'herbe
Dont la caresse effleure à peine sa beauté,
La Cène dans un coin tombe de vétusté.

Pourtant, lorsque devant la tristesse imprévue
Du tableau, l'intérêt accoutume la vue,
Alors, malgré le vague effroi religieux
Qu'on a de voir ces bras mutilés, et ces yeux
Dont la prunelle pâle et creuse vous regarde
Et vous poursuit d'un air si poignant qu'il vous tarde
Ainsi que d'un malheur d'en être détourné,
Le maître impérieux vous retient dominé.
L'œuvre était si parfaite, et dans son harmonie
Si claire transparaît la pensée infinie,
Que l'on retrouve encor le miracle effacé;
Et, comme on reconstruit les choses du passé
Sur un trait que saisit notre âme ingénieuse,
La peinture revit entière et radieuse.
Et c'est d'abord Jésus, la douleur calme au front,
Les yeux baissés, portant sans se plaindre l'affront
De la vengeance noire et de l'amitié pire,
Qui laisse et ne voit pas ses apôtres lui dire,
Le regard appuyant leurs gestes chaleureux,
Qu'ils ont le cœur toujours fidèle, et que pour eux
C'est une chose amère et dure que ce doute!
Simon, rude pêcheur, sans l'oser croire, écoute
Mathieu montrant du doigt Judas sombre et moqueur.
Philippe, le plus jeune, a les mains sur son cœur.
Pierre indigné se lève et désigne le traître,
Qui s'étonne et qui semble en appeler au maître.
Mais celui-ci, sachant toute la vérité,
Qu'un ami l'a trahi, que les Juifs ont compté
Ses jours, l'œil déjà plein des luttes du calvaire.
N'ayant point de courroux, n'a pas de mot sévère,
Et, sublime rêveur, seul au milieu de tous,
Conserve son visage impénétrable et doux.

O Vinci! quand ta main peignait l'histoire amère,
Tu n'as pas loin de toi poursuivi la chimère
Du beau hors de la vie et de la vérité,
Tes regards simplement s'ouvraient à la beauté

Sans séparer le corps harmonieux de l'âme.
S'il t'a fallu l'amour pour créer cette femme
Adorable, où l'esprit raille et dément la chair;
Si Jésus, plus souvent, comme un sujet plus cher,
T'apparaît agitant sa chevelure blonde,
L'art surtout et la vie avaient ta foi profonde!
En ce temps-là le culte était celui du beau.
Quel temps! Le monde ancien réveillé du tombeau,
Avide, et comme au seuil d'une aurore première,
Semblait de l'idéal aspirer la lumière
Et l'appeler des mains, des yeux et de la voix.
Poète, sculpteur, peintre, architecte à la fois,
Michel-Ange [1] sentait le monde en sa poitrine.
Raphaël copiait sa belle Fornarine.
Dans les cloîtres le sang contenu s'exaltait;
Le talent arrivait à l'extase, et c'était
Fra Bartolomeo traduisant l'Evangile.
Le Corrège, aussi doux, continuait Virgile.
Magnifique ouvrier chez un patricien,
Giorgione à Venise aidait le Titien.
Ces hommes, d'une soif que rien ne rassasie,
Faillirent épuiser toute la poésie.
Leur trépas éteignit tous les siècles suivants,
Ils vivaient recueillis, candides et savants,
Ciselant des sonnets, sculptant des cathédrales;
Tandis qu'avec des cris féroces et des râles,
Pour hâter la ruine et l'asservissement,
Les naissantes cités s'égorgeaient tristement.

Les vagues [2].

Vous êtes la beauté. Vers la pure Ionie [3]
C'est de vous que naquit Vénus [4] au temps des dieux,
Et vous avez formé son corps victorieux
De votre onde mobile à la lumière unie.

[1] Tous les noms cités dans la pièce sont ceux des grands artistes italiens de la Renaissance : Vinci (1452-1519); Michel-Ange (1475-1564); Raphaël (1483-1520); Fra Bartolomeo (1475-1517); Le Corrège (1494-1534); Giorgione (1477-1511); Le Titien (1477-1576).

[2] Extrait des *Souvenirs* (1872).

[3] Partie occidentale de l'Asie mineure, comprise entre le golfe de Smyrne et le Méandre, qui fut colonisée par les Ioniens du Péloponèse après l'invasion des Doriens de la Thessalie, au XII^me^ siècle avant Jésus-Christ. Ils y recréèrent une civilisation hellénique pendant que la Grèce proprement dite retombait dans la barbarie, dont il la tirèrent ensuite.

[4] Vénus ou Aphrodite, déesse de la beauté et de l'amour, naquit de l'écume de la mer, près de l'île de Chypre où elle fut élevée par les Heures.

C'est vous, près des vaisseaux, qui faisiez l'harmonie
Des Sirènes [1] charmant les Grecs mélodieux,
Et réflétiez l'effroi des grands temples pieux
De Sunium [2] aux bois sacrés de l'Ausonie [3].

Bien que l'âge ait passé des vieux mythes charmants
Et qu'au sein de vos flots soulevés ou dormants
La raison ait tué la chimère sacrée,

Au fond de votre abîme impénétrable et bleu
L'âme malgré soi cherche et regarde, attirée,
Si dans cet autre ciel on ne verrait pas Dieu.

Paysage toscan [4].

Coteaux fins aux grands cyprès noirs,
Pour faire vos gammes exquises
Vous n'avez pas besoin des soirs
Ni des aurores indécises.

Dans les claires heures du jour,
Vous dressez, couronné de vignes,
Vers le ciel tendre avec amour,
Votre front grec aux belles lignes.

Sereins et purs, point élevés,
Votre harmonie où l'azur flotte
Déroule les tons gris perlés
Dont l'olivier donne la note.

Clair frisson frais des murs rosés !
Parmi les fleurs pleines d'abeilles
Vibrent ainsi que des baisers
Des lueurs frêles et vermeilles.

L'église de San Miniato [5],
Pierres moitié noires et blanches,

[1] Divinités de la mer, filles du fleuve Acheloüs et de la muse Calliope, représentées avec une tête de femme et un corps d'oiseau. Elles attiraient pour les perdre les navigateurs par le charme de leurs voix et leurs douces paroles. N'ayant pu arrêter Ulysse, qui s'était fait attacher au mât de son vaisseau pour leur échapper, de dépit elles se jetèrent dans la mer près des îles qu'elles habitaient, en face de la Lucanie, et qui prirent leur nom *Sirénuses*.

[2] Cap qui termine l'Attique. On y voit encore une partie de la colonnade en marbre blanc d'un magnifique temple de Poseidon.

[3] Nom donné par les poètes à l'Italie.

[4] Extrait des *Villes de marbres* (1873).

[5] Petite ville située sur des collines au bord de l'Arno, à l'Ouest de Florence. Sa cathédrale du X^me^ siècle a été reconstruite en 1488.

Crève, lumineuse, un manteau
D'aiguilles de pins et de branches.

L'Arno, comme teinté de sang,
Du sang d'une éternelle aurore
Va sous vos pieds, souple, glissant
Vers le couchant qui se colore.

Fermant l'horizon comme un mur,
Les montagnes ensoleillées
Donnent l'accord du rythme pur
Aux grandes strophes réveillées.

Poésies d'Albert Mérat (1866-1880) ; *Vers le soir* (1900) (Lemerre, éditeur, Paris.)

ANDRÉ THEURIET

Né à Marly-le-Roi en 1833, mort à Bourg-la-Reine en 1907.

L'école parnassienne compte un certain nombre de poètes rustiques qui se sont plu à chanter les forêts et les champs de leurs provinces natales. Dans ce groupe, André Theuriet est certainement le plus original et le plus sincère. Elevé lui-même à l'ombre des grands bois de la Meuse, il a gardé de sa première enfance des souvenirs profonds et attendris de vie campagnarde qu'il a très bien exprimés dans ses vers. Un frais parfum de feuillée printanière sort de ses belles idylles, pleines de chants d'oiseaux, de joyeux murmures aériens et quelquefois de tristesses profondes. Theuriet est le Théocrite de la France. C'est là sa plus grande originalité, mais il a d'autres cordes à sa lyre ; il sait aussi chanter les sentiments de l'âme avec une délicatesse et une douceur qui n'excluent pas la force.

La plainte du bûcheron [1].

Dodo [2], l'enfant do ! — La forêt sommeille ;
Assis près d'un feu clair et réchauffant,
Un vieux bûcheron endort un enfant.
L'enfant a l'œil bleu, la lèvre vermeille ;
Le vieux est courbé, ridé, grisonnant...
« Dors, mon doux mignon, la forêt sommeille.

Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort ! »
Une étoile luit, un vent léger passe.
L'aïeul se souvient qu'à la même place
Il berça le père :... « Ah ! d'un meilleur sort

[1] Extrait du recueil *Le Chemin des bois* (1860).

[2] Dodo est tiré du verbe dormir par une sorte d'onomatopée. Dans le langage enfantin, il signifie le sommeil ou le lit : *faire dodo ; être dans son dodo.*

Que Dieu, cher enfant, te fasse la grâce !
Dors, le plus beau temps est l'âge où l'on dort.

Ton père était beau comme un jeune chêne ;
Souple, agile et prompt comme un écureuil ;
Il avait la voix claire du bouvreuil,
Lorsque la saison d'amour est prochaine ;
La force et l'ardeur brillaient dans son œil.
Ton père était beau comme un jeune chêne.

Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier,
Plus d'un laboureur l'eût voulu pour gendre.
Il aimait ailleurs, il s'en alla prendre
— Dodo, l'enfant do ! — chez un charbonnier,
Une belle enfant pauvre, fière et tendre,
Bien qu'il n'eût ni champ, ni toit, ni denier.

Comme le vin vieux l'amour nous enivre...
C'était au printemps ; dans les chemins creux
Les pommiers neigeaient sur les amoureux.
Mais avec l'hiver, la pluie et le givre,
La misère vint s'abattre sur eux...
Comme le vin vieux l'amour nous enivre.

Quand tu vins au monde, ô cher orphelin !
Les murs étaient nus, la huche [1] était vide ;
Ta mère pressait sa mamelle aride ;
Tu pleurais... Que faire ? Où trouver du pain ?
Les murs étaient nus, la huche était vide,
Quand tu vins au monde, ô cher orphelin !

Ton père partit avec sa cognée...
— Dodo, l'enfant do ! — « Du pain ! Dans les bois,
J'en saurai trouver, dit-il, pour vous trois.
Grands chênes, fayards, futaie épargnée,
Tombez en dépit du garde et des lois ! »
Ton père partit avec sa cognée.

Mais un jour le deuil emplit la maison :
Le garde accourut, tremblant de colère,
— Dors, mon doux mignon ! — et l'on prit ton père.
Aux gens de justice il criait : « Pardon !
L'enfant meurt de faim, l'enfant et la mère ! »
Ce jour-là le deuil emplit la maison.

[1] Grand coffre de bois dans lequel les paysans pétrissent le pain ou bien le serrent.

Ton père en prison est mort à la peine;
Hier on a mis ta mère au cercueil.
Nous voilà tous deux restés sur le seuil,
Moi le tronc brisé, toi le gland du chêne.
Où chercher asile, où trouver accueil?
Ton père en prison est mort à la peine. »

— Dodo! l'enfant dort mollement bercé.
Au-dessus du bois la lune se lève;
Le vieux tremble et pleure, un sanglot soulève
Et fait soupirer son sein oppressé;
Ses pleurs vont tomber sur l'enfant qui rêve,
Sur l'enfant qui dort mollement bercé.

L'assemblée[1].

Vielles et cornemuse[2] en chœur
Retentissent dans la vallée.
Le vent porte sur la hauteur
Les joyeux bruits de l'*assemblée*[3].
On ne voit par les sentiers verts
Que fillettes aux coiffes blanches
Et garçons rayonnants et fiers
Dans leurs habits des dimanches.

On danse à l'abri des tilleuls,
En face de la vieille église :
« En avant! les cavaliers seuls! »
Crie un vielleur[4] à barbe grise;
Et, tandis que sur les tréteaux
L'orchestre s'essouffle et s'enroue,
La contredanse sans repos
Se dénoue et se renoue.

Une auberge sous les noyers
Se dresse, bourdonnante et pleine.
Là sont venus les métayers
Louer pâtres et gens de peine.

[1] Extrait du recueil *Le Chemin des bois*.

[2] Vielle, instrument à cordes et à touches fonctionnant à l'aide d'une roue; en allemand, *Drehleier*: en anglais, *hurdy-gurdy*; en italien, *viola*. — Cornemuse, instrument à vent, formé d'une outre et de tuyaux; en allemand, *Dudelsack*; en anglais, *bagpipe*; en italien, *cornamusa*.

[3] Fête de village en Touraine, où l'on vient louer des domestiques.

[4] Le joueur de vielle.

A flots coule le vin vermeil,
Le meilleur vin de l'hôtelière;
On voit scintiller au soleil
Des rubis dans chaque verre.

Les gars qui veulent *se gager* [1]
Pour la saison ou pour l'année,
Vigneron, faucheur ou berger,
Moissonneur, homme de journée
Passent tous, souriants et forts,
Devant la porte large ouverte;
Tous à leurs feutres aux grands bords
Ont mis une branche verte.

Cet emblême parle pour eux;
Il dit, ce frais brin de feuillage :
« Voyez, j'ai des bras vigoureux,
Je suis plein de cœur à l'ouvrage.
J'ai quitté mon toit ce matin;
Ma mère, avec une caresse,
Ma mère m'a mis dans la main
Un écu, mince richesse.

« Maintenant qui veut me nourrir?
Qui veut me prendre en sa demeure?
Je fais serment de le servir
Le jour et la nuit, à toute heure.
J'irai surveiller ses pastours [2]
Et battre son blé dans la grange;
Je ferai ses foins, ses labours,
Sa moisson et sa vendange... »

Puis, quand les gages sont donnés,
Ils s'en reviennent à la danse.
Sonnez, cornemuses, sonnez;
Toi, vielleur, marque la cadence!
Avec leur danseuse au côté,
Ils tournent et sautent sans cesse;
O dernier jour de liberté,
On te boit avec ivresse!

[1] Provincialisme qui veut dire : entrer en service pour des *gages*, c'est-à-dire pour un prix convenu. La forme active *gager*, employée autrefois, a beaucoup vieilli.

[2] Forme dialectale de *pasteur* (pâtre ou berger), employée dans la province du Berry principalement.

Aujourd'hui c'est l'air imprégné
D'amour, l'air natal du village;
Mais demain c'est le pain gagné
A la sueur de son visage.
Ce soir encor, tout est plaisir;
Mais demain il faudra connaître
L'escalier si roide à gravir,
Le dur escalier du maître!

Après la guerre [1].

Les mois sanglants, les sombres mois
Sont passés; l'automne embaumée
Est de retour, et dans nos bois
Nous revenons, ma bien-aimée.

Entre les rameaux verts encor
Rit un ciel doux comme la soie,
Et dans de chaudes vapeurs d'or
Le coteau de Sèvres [2] se noie.

Par la mousse humide assourdis,
Nos pas glissent sous les ramures,
Et dans l'herbe, comme jadis,
Nous glanons les châtaignes mûres.

Tout nous charme et nous réjouit;
Les bouleaux, les fils de la Vierge [3],
Le chardon qui s'épanouit;
Svelte et flamboyant comme un cierge.

Ce bois, par l'obus respecté,
Ce léger feuillage qui tremble,
Nous savourons la volupté
De nous y retrouver ensemble.

O bonheur, pénétrant et doux,
De se serrer l'un près de l'autre,
Et de se dire : « C'est bien nous;
Ce chemin creux, c'est bien le nôtre!

« C'est là qu'en mars nous venions voir
S'ouvrir les anémones blanches;

[1] Extrait du recueil *Le bleu et le noir* (1874). Il s'agit ici de la guerre de 1870.

[2] Localité située à l'Ouest de Paris et célèbre par sa manufacture de porcelaine.

[3] Filandres, produits par certaines araignées, et qui voltigent dans l'air; en anglais, *a gossamer;* en allemand, *Sommerfäden*.

C'est ici que luisaient, le soir,
Les étoiles parmi les branches... »

Mais tandis que nous triomphons,
Ivres d'une extase égoïste,
Le jour baisse, les bois profonds
Se voilent d'une brume triste.

Le vent d'automne sur l'étang
Fait frémir les joncs et les prêles [1],
Et dans l'ombre grise on entend
Comme un sourd frissonnement d'ailes.

Bruit étrange !... Est-ce au vent du nord
Une feuille sèche qui tombe,
Où la plainte d'un soldat mort,
Héros obscur, martyr sans tombe ?...

Ce murmure, lent comme un glas,
Et voilé comme un deuil de veuve,
Semble dire : « N'oubliez pas,
Vous qui survivez à l'épreuve !

« N'allez pas croire tout sauvé,
Dès que les cieux sont pacifiques ;
Votre péché n'est pas lavé
Dans le sang des morts héroïques.

« En tombant, les morts ont payé
Leur part des communes faiblesses ;
Mais vous n'avez rien expié,
Vous, complices des jours d'ivresses.

« Souvenez-vous !... De l'aube au soir,
Et de l'hiver sombre à l'automne,
Que leur spectre, vêtu de noir,
Vous harcèle et vous aiguillonne.

« Sur leur ossuaire [2] jauni
Faites pousser une semence
Meilleure... Leur œuvre est fini,
O vivants, le vôtre commence ! »

[1] En allemand, *Schachtelhalm* ; en anglais, *horse-tail* ; en italien, *asperella*. Le mot français, qui était primitivement *âprelle*, dérive de l'adjectif *âpre*.

[2] En allemand, *Knochenhaufen* ; en anglais, *ossuary* ; en italien, *ossario*.

Automne [1].

Dans la grande forêt de pourpre et d'or vêtue,
La chanson des oiseaux en septembre s'est tue.
Une musique ailée y vibre encor pourtant.
Comme un grésil léger sur le sol, on entend
Des chutes de glands mûrs, d'alises et de faînes.
Les feuilles des bouleaux, ainsi que des phalènes [2],
S'envolent de la branche et frissonnent dans l'air,
Laissant voir parmi leur éparpillement clair
Des pâles coins d'azur et des fuites d'allées
Sombres, que çà et là traversent des coulées
De soleil bondissant. — Et c'est un chant très doux,
Pareil en sa mollesse aux caressants remous
D'une vague endormie et qui meurt sur le sable;
— Un chant mélancolique et berceur, tout semblable
Au murmure voilé que font les jours défunts,
Effeuillant en nos cœurs les fragiles parfums
Séchés du souvenir...
Fantômes [3] chers encore,
Souvenirs d'autrefois que le lointain décore,
Oui, l'automne est pour vous la saison des réveils.
Vous aimez la langueur de ses tièdes soleils,
Les reflets mordorés des eaux ensommeillées
Et l'échevèlement des tombantes feuillées...

O ma payse [4], viens, toi dont la blanche main
M'accompagna fidèle à travers le chemin
Bon ou mauvais, joyeux ou triste de la vie!
Viens : reprenons la route au temps jadis suivie.
Dans les sentiers rouillés, le sourd bruissement
Des feuilles où nos pieds s'enfoncent un moment,
Et la sauvage odeur des fougères fanées,
Evoqueront pour nous les heures fortunées
Et les effusions exquises d'autrefois.
Ecoute!... Tout là-bas, la pacifique voix
D'un clocher de village, avec le crépuscule,

[1] Extrait de *Jardin d'automne*.

[2] Papillons de nuit, du grec φάλαινα.

[3] Le mot fantôme, qui vient du grec φάντασμα, désigne dans le sens propre l'image d'un mort qui apparaît surnaturellement. Ici, pris dans le sens figuré, il veut dire « ce qu'évoque l'imagination ».

[4] *Pays, payse*, celui ou celle qui est du même pays ou de la même province.

Monte dans l'air humide et sur les bois circule;
Et ce lent carillon sonore, qui s'enfuit
Comme s'en sont allés dans la brumeuse nuit
Du passé les désirs, les regrets et la peine,
Met en nous une joie attendrie et sereine.

La vie humaine, même à l'approche du soir,
A sa tranquille fête et son vert reposoir [1],
Ainsi que la forêt féconde, elle nous donne
Le féerique décor et les fruits de l'automne,
Et comme s'attiédit la terre sous la feuille,
Sous l'amas des pensers notre âme se recueille.
Si notre sang, pareil à l'onde des étangs,
Ne connaît plus les fiers orages du printemps,
La tendresse est restée en nous fervente et vraie.
Vois dans le clair-obscur de la haute futaie
Ces femmes qui s'en vont au pied des châtaigniers
Ramasser la châtaigne éparse, à pleins paniers.
Nous aussi, nous avons cueilli des fruits en route;
Il est temps désormais que notre bouche en goûte
La fondante saveur et la maturité.
Enthousiasme, élans du cœur vers la bonté,
Emotions que l'Art et la beauté des choses
Laissent dans notre esprit comme un parfum de roses;
Ces communs souvenirs, récoltés à nous deux,
Ravivent notre amour, comme là-bas les feux
De bruyère, allumés aux clairières prochaines,
Réchauffent les doigts gourds [2] des vieux coupeurs de chênes.

Déjà l'ombre sous bois s'épaissit, mais les fûts
Elancés des grands pins et des hêtres touffus
Dans le soleil encor baignent leur cime haute;
Ainsi notre tendresse : au sommet de la côte,
Une rose lueur l'illumine toujours.
Viens, même quand le soir la drape de velours,
La forêt reste belle en sa forme voilée.
Mets ton bras sur le mien et gagnons la vallée
Où dans les étangs clairs se mirent les bouleaux.
Un long vol de pluviers s'élève sur les eaux,

[1] Mot pris ici dans le sens vieilli d'« endroit où l'on se repose ». Ordinairement, il veut dire un autel où les prêtres font reposer le saint sacrement pendant une procession.

[2] Enflés et remuant difficilement, du latin *gurdum*, grossier.

Tournoie et puis retombe, avec un sourd bruit d'ailes,
Dans la calme fraîcheur des roseaux et des prêles.
La nuit tombe avec eux, mais du fond des halliers
Où la feuille s'entasse et craque sous nos pieds,
Nous entendons encor les glands mûrs et les faînes [1]
Choir sur le sol pierreux et sur l'eau des fontaines,
Avec ce bruit léger de grêle ou de grésil
Qui nous parle des jours lointains de notre avril.
Et tandis que nos bras resserrent leur étreinte,
Nous écoutons, rêveurs, un angélus qui tinte
Très loin, dans le clocher d'un village endormi,
Et dont la sonnerie argentine, parmi
Les taillis imprégnés d'automnales bruines,
Eveille en nous l'écho des saisons enfantines.

Carillons de Noël [2].

Le vieux sonneur monte au clocher,
Jusqu'aux meurtrières béantes
Où les corneilles vont nicher,
Et, chétif, il vient se percher
Au milieu des poutres géantes.

Dans les ténèbres où ne luit
Qu'un falot pendant aux solives,
Il s'agite et mène grand bruit
Pour mettre en danse cette nuit
Les battants des cloches massives.

Joyeuses, avec un son clair,
Les voix des cloches, par le faîte
Des lucarnes, s'en vont dans l'air
Sur les ailes du vent d'hiver,
Comme des messagers de fête.

Noël ! Noël !... Sur les hameaux
Où les gens rentrent à la brune [3];
Sur les bois noirs et sur les eaux
Où tout un peuple de roseaux
Frissonne au lever de la lune.

[1] En allemand, *Buchecker*; en angais, *beech-mast;* en italien, *faggiuola.*

[2] Extrait de *Jardin d'automne.*

[3] Voir page 102, note 1.

Noël !... Sur la ferme là-bas,
Dont la vitre rouge étincelle,
Sur la grand'route où, seul et las,
Le voyageur double le pas ;
Partout court la bonne nouvelle...

Oh ! ces carillons argentins
Dans les campagnes assombries,
Quels souvenirs doux et lointains,
Quels beaux soirs et quels doux matins
Ressuscitent leurs sonneries !

Jadis ils me versaient au cœur
Une allégresse chaude et tendre ;
J'ai beau vieillir et passer fleur [1],
Je retrouve joie et vigueur,
Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

Et cette musique de l'air,
Cette gaîté sonore et pleine,
Ce chœur mélodieux et clair
Qui s'en va dans la nuit d'hiver
Ensoleiller toute la plaine.

C'est l'œuvre de ce vieux sonneur
Qui, dans son clocher solitaire,
Fait tomber, ainsi qu'un vanneur,
Cette semence de bonheur
Sur tous les enfants de la terre.

Le blé [2].

Le grain des dernières semailles
S'agite obscur dans les entrailles
Des profonds labours ;
La terre maternelle enferme
La frêle semence qui germe
Pendant de longs jours.

Le blé sort en herbe. La neige
Contre les froids noirs le protège ;

[1] Généralement, cette expression se dit de la vigne dont la floraison passe sans qu'un accident empêche le fruit de se former ; ici, Theuriet semble lui donner le sens de *passer* ou de *se faner* en italien, *appassire* ; en allemand, *verwelken* ; en anglais, *to wither*.

[2] Extrait de *Jardin d'automne*.

Puis du blanc tapis
Avril fond les derniers vestiges,
Et l'on sent déjà dans les tiges
Grossir les épis.

En mai tout part : le vent promène
Sa molle et caressante haleine
Sur les blés nouveaux ;
Il mêle à leur nappe mouvante
L'azur des bleuets et l'ardente
Rougeur des pavots.

Sous le grand soleil qui brasille [1],
Voici messidor [2] : la faucille
Fait son dur labeur ;
On met en meule, on bat en grange,
Et le grain lourd sort sans mélange
Des mains du vanneur.

Moulins ailés où le vent joue,
Moulins dont l'eau pousse la roue,
Tournez jusqu'au soir !
Tournez !... que la fleur de farine
Tombe pure, neigeuse et fine
Des trous du blutoir [3].

Maintenant, d'une main pieuse,
Dans les flancs de la huche creuse
Pétrissons le pain,
Et chantons le blé pacifique
Qui nourrit depuis l'âge antique
Tout le genre humain.

Promenade sur l'eau [4].

Les saules frissonnent. La lune
Argente la rivière brune
Du reflet de ses bleus regards ;
La barque sous les hautes branches
Glisse à travers les roses blanches
Des nénuphars.

[1] Qui ressemble à de la braise.

[2] Dans le calendrier de la Révolution, le troisième mois, celui des moissons. (Mot hybride composé avec le latin *messis*, moisson, et le grec δῶρον, présent.)

[3] Partie du moulin où se tamise la farine du blé.

[4] Extrait de *Jardin d'automne*.

Parmi les feuillages dissoute,
La fraîcheur du soir, goutte à goutte,
Répand des pleurs mystérieux,
Et leur chute dans l'eau qui tremble
Nous berce avec un chant qui semble
Tomber des cieux...

O mes amis, la nuit sereine !
Riez, mais qu'on entende à peine
Vos rires... Ne réveillez pas
La réalité douloureuse
Qui dans une ombre vaporeuse
S'endort là-bas !...

Chantez !... Sous la voûte qui pleure,
Les yeux mi-clos, oubliant l'heure,
Je vais rêver au fil de l'eau,
Comme un enfant que sa nourrice
Câline [1], afin qu'il s'assoupisse
Dans son berceau...

Œuvres poétiques à lire de Theuriet (Lemerre, éditeur, Paris) : *Le Chemin des bois* (1866); *Le Bleu et le Noir* (1874); *Les Nids* (1879); *Le Livre de la payse* (1882); *Nos Oiseaux* (1886); *La Ronde des Saisons et des Mois* (1892); *Jardin d'automne* (1894); *Jean-Marie* (drame en vers, 1871). Pour ses œuvres en prose, voir le volume I de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888); Emmanuel Besson, *André Theuriet* (1890); Paul Bourget, *Discours de réception à l'Académie*, (9 décembre 1897); Gaston Deschamps, *La Vie et les livres* (1898); Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898); Henry Michel, *Le quarantième fauteuil* (1898); G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901); Jean Richepin, *Discours de réception à l'Académie* (19 février 1909).

[1] *Câliner*, caresser doucement; mots de la même famille : *câlin, câline et câlinerie.*

IV

Période de la Troisième République.

(1870-1901)

I

Les derniers Parnassiens.

L'école parnassienne, comme le romantisme, a laissé en mourant des héritiers. Après 1870, au moment où le symbolisme s'élabore, un certain nombre de nouveaux poètes restent en dehors de ce mouvement littéraire ; ils continuent les traditions du *Parnasse,* tout en essayant de les rajeunir par des idées nouvelles. Chez tous, on sent l'influence des grands maîtres, en particulier de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme ; mais cette influence est limitée. Il y a chez ces nouveaux-venus une originalité incontestable, qui les rend dignes de figurer à côté de leurs illustres prédécesseurs.

JEAN LAHOR (DOCTEUR HENRI CAZALIS)

Né à Corneilles-en Parisis en 1840, mort à Genève en 1909.

Un savant doublé d'un philosophe qui a encore trouvé le moyen d'être un grand poète : tel est l'homme remarquable, connu sous le pseudonyme de Jean Lahor. Penseur et érudit, il a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup lu ; il a rapporté de ses voyages à travers les pays et les idées une philosophie hardie, très profonde, mais singulièrement désenchantée. Bouddhiste convaincu, il croit que ce monde est une illusion ; très sincèrement il aspire au nirvâna, à l'anéantissement suprême. En attendant, il accepte la vie avec l'âme hautaine d'un stoïcien héroïque qui met sa fierté à lutter et à faire le bien sans espoir, par pur principe métaphysique. Disciple de Leconte de Lisle, Jean Lahor se rattache à l'école parnassiene par sa prédilection pour les grands thèmes objectifs ; il en diffère par un lyrisme philosophique très personnel qui est un des traits les plus curieux de sa nature, éprise de beauté malgré son nihilisme bouddhique. En quelques lignes, Anatole France a parfaitement caractérisé le mérite de ce grand écrivain : « Ce qu'il y a d'admirable, dit-il, dans les poèmes de Jean Lahor, c'est la transformation spontanée de la substance intellectuelle en matière poétique. Une idée philosophique le frappe, aussitôt, il l'anime, la colore, la passionne, la revêt d'une robe étincelante. »

La bénédiction du mariage persán [1].

Soyez grands, soyez forts, soyez victorieux ;
Soyez aimants, marchez des flammes dans les yeux.
Soleil, Dieu des clartés, Dieu bon qui les pénètres,
Verse-leur ton amour brûlant pour tous les êtres.
— Comme le Ciel bénit la Terre nuit et jour,
Homme, sur cette femme épanche ton amour ;
O femme, quand sa main entr'ouvrira tes voiles,
Qu'il trouve en toi la paix sereine des étoiles.
La vie est un tragique et sublime combat :
Affrontez-la d'un cœur vaillant que rien n'abat.
Soyez purs de pensées et purs en vos paroles ;
Pour que vos actions ne soient vaines ni folles,
Craignez déjà les yeux futurs de vos enfants.
A travers les douleurs avancez triomphants,
Imitez les héros de l'époque première,
Luttez pour la justice et la sainte lumière,
Chassez le mal, chassez la nuit, semez le bien,
Resserrez toujours plus l'infrangible [2] lien
Dont j'unis à jamais vos deux cœurs dans la vie.
Chaque soir, admirez l'assemblée infinie
Des astres, et songez, en les voyant si beaux,
Qu'il vous faut être ainsi d'étincelants flambeaux.
— Au nom d'Ormuzd [3], je vous bénis, vivez prospères,
Et transmettez la gloire et le sang de vos pères.

Sicut Dei [4].

Va toujours au plus grand, au plus noble, au plus beau ;
Que tes pensers sublimes,
Jusqu'à l'heure où ton corps ira dans le tombeau,
N'habitent que les cimes !

Fais mépris de ta vie, et le jour où la mort
Menacera ta tête,
Demeure sans pâlir ; prends plaisir, étant fort,
Aux bruits de la tempête.

[1] Ce morceau et les suivants sont extraits du recueil intitulé *L'Illusion*, où se trouvent réunis les vers que le poète a publiés de 1866 à 1893.

[2] Qui ne peut être brisé ; néologisme formé du latin *in* (non) et *frangibilem* fragile).

[3] Dans la religion persane, qui fut révélée par Zoroastre, *Ormuzd* ou *Ahoura Mazda* est le Seigneur, le principe du bien luttant contre *Ahriman*, le principe du mal, le dieu des ténèbres, qui sera vaincu un jour définitivement.

[4] Comme les dieux.

Abreuve-toi d'éther, et, l'esprit rajeuni,
Ouvre ardemment tes ailes :
Sois libre, et dans ton âme appelle l'infini
Des forces éternelles,

Le vent de l'infini, les brises de l'été,
Et ces chaleurs fécondes
De l'amour, qui remplit d'azur l'immensité,
Et qui porte les mondes !

Et sois poète alors, et fait couler ton cœur
En des flots d'harmonie,
Et comme un feu puissant, comme un torrent vainqueur,
Epanche ton génie !

Pour garder l'idéal et garder tes amours
En ton âme obstinée,
Ne crains pas les douleurs, la lutte tous les jours
Contre la destinée.

Souviens-toi des héros, et mets devant tes yeux
Leur noblesse première ;
Imite-les, aspire à ressembler aux Dieux,
Que revêt la lumière ;

Et vis toujours ainsi, calme, dans les hauteurs,
L'âme sereine et pure,
T'enivrant des clartés, des chants et des senteurs
De l'immense Nature !

Bramh [1].

Je suis l'Ancien, je suis le Mâle et la Femelle,
L'Océan d'où tout sort, où tout rentre et se mêle ;
Je suis le Dieu sans nom, aux visages divers ;
Je suis l'Illusion qui trouble l'univers.
Mon âme illimitée est le palais des êtres ;
Je suis l'antique Aïeul qui n'a pas eu d'ancêtres.
Dans mon rêve éternel flottent sans fin les cieux ;
Je vois naître en mon sein et mourir tous les Dieux.

[1] Ce morceau est extrait de la partie de l'*Illusion* intitulée : ***Chants panthéistes.*** — Le fond de la philosophie hindoue se trouve ici remarquablement condensé et poétisé. Les morceaux qui suivent sont aussi très remarquables sous ce rapport. Brahm ou Brahma est le premier dieu personnel de la trinité hindoue ; c'est lui qui a créé le monde. Il est aussi le dieu *impersonnel* qui possède la puissance d'illusion ou *Mâya*. D'après la religion hindoue, l'âme humaine doit travailler à se dégager des liens de la Mâya pour se confondre avec l'âme universelle, pour se réunir à l'Absolu. Voir plus haut page 259.

C'est mon sang qui coula dans la première aurore;
Les nuits et les matins n'existaient pas encore,
J'étais déjà, planant sur l'océan obscur.
Et je suis le Passé, le Présent, le Futur;
Je suis la large et vague et profonde Substance
Où tout retourne et tombe, où tout reprend naissance,
Le grand corps immortel qui contient tous les corps :
Je suis tous les vivants et je suis tous les morts.
Ces mondes infinis, que mon rêve a fait naître,
— Néant, offrant pour vous l'apparence de l'être —
Sont lueur passagère et vision qui fuit,
Les fulgurations dont s'éclaire ma nuit.
— Et si vous demandez pourquoi tant de mensonges,
Je vous réponds : Mon âme avait besoin de songes,
D'étoiles fleurissant sa morne immensité,
Pour distraire l'horreur de son éternité !

Le néant des choses passées.

Oh ! que d'univers engloutis
Dont nous ignorons les naufrages,
Tous sombrés, tous anéantis
Dans l'abîme effrayant des âges !

Quel est donc la réalité ?
Est-ce la Mort ? Est-ce la Vie ?
La Vie, et l'immense clarté,
Ou la Mort, la nuit infinie ?

— L'Etre, serait-ce le Néant,
Qui dans mon vide se reflète,
Et de pourpre et d'or, en créant,
Attife un moment son squelette ?

Dans le tourbillon éternel
Où roulent sans fin les atomes,
Qu'entrevoyons-nous de réel,
Fantômes [1] parmi des fantômes ?

J'apparais une heure et je fuis,
Rentrant dans l'ombre, d'où j'arrive,
Vague étincelle entre deux nuits,
Qu'est l'existence fugitive ?

[1] Apparition surnaturelle et, ici, *vaines apparences*.

Des milliards d'êtres sont morts ;
Et ce long défilé des races,
Tous ces esprits et tous ces corps
Ont à peine laissé leurs traces !

Qu'est cet étroit monde vivant
Auprès des foules entassées
Des morts, sur qui je vais rêvant
Au néant des choses passées !

— Tout mon être tremble, j'air peur
De ce noir abîme où je tombe !
Oh ! la nuit, sans fond, et l'horreur,
Oh ! le puits béant de la tombe !

La passion de Siva [1].

Siva survivra seul, un soir, à tous les Dieux :
Leurs têtes, ce soir-là, pareront sa poitrine,
Et la paix du néant souriant dans ses yeux,
Siva se chantera sa passion divine :

« J'étais, aux temps passé, l'âme de l'univers,
J'étais le jour, j'étais la nuit, j'étais l'aurore,
J'étais le printemps clair, les étés, les hivers,
L'immense vie ardente, et l'Amour qui dévore.

» Illusoire splendeur, j'habitais mon palais,
Ainsi que l'araignée au centre de ses toiles :
Les âmes tour à tour tombaient dans mes filets,
Et j'ai fait dans mon sein s'éteindre les étoiles.

» Oh ! les morts, dormez donc et rêvez dans ma nuit,
En attendant qu'un jour je vous laisse renaître,
Si j'ai besoin encor de lumière et de bruit,
Pour de nouveau combler l'abîme de mon être :

» Car l'abîme est profond et mon cœur plein d'ennui,
Et seul dans l'infini, debout, sombre, livide,
Je pense qu'autrefois mon sein comme aujourd'hui
Portait le ciel entier et restait toujours vide. »

[1] C'est le troisième grand dieu de la trinité hindoue ; il siège sur le mont Kailâsa et préside à la destruction et à la mort, tandis que la création et la préservation de l'univers sont réservés à Brahma et à Vichnou.

Ouragan nocturne.

Les vagues se cabraient comme des étalons
Et dans l'air secouaient leur crinière sauvage,
Et mes yeux, fatigués du calme des vallons,
Voyaient enfin la mer dans une nuit d'orage.

Le vent criait, le vent roulait ses hurlements,
L'Océan bondissait le long de la falaise,
Et mon âme, devant ces épouvantements,
Et ces larges flots noirs, respirait plus à l'aise.

La lune semblait folle, et courait dans les cieux.
Illuminant la nuit d'une clarté brumeuse;
Et ce n'était au loin qu'aboiements furieux,
Rugissements, clameurs de la mer écumeuse.

O Nature éternelle, as-tu donc des douleurs?
Ton âme a-t-elle aussi ses heures d'agonie?
Et ces grands ouragans ne sont-ils pas tes pleurs,
Et ces vents fous, tes cris de détresse infinie?

Souffres-tu donc aussi, Mère qui nous as faits?
Et nous, sombres souvent comme tes nuits d'orage,
Inconstants, tourmentés, et comme toi mauvais,
Nous sommes bien en tout créés à ton image

Jour des Morts.

La forêt ainsi qu'une mer
Gronde, roule, allonge ses vagues :
Que terrible est ce vent d'hiver
Avec tous ses hurlements vagues!

Sont-ce des cris de trépassés,
Des tocsins [1] de cloches d'alarmes?
Ce vent fou nous a tout glacés :
Oh! comme il pleut! Sont-ce des larmes?

Aujourd'hui, c'est le Jour des Morts;
Chacune des feuilles qui tombe
Eveille en nos cœurs un remords,
En nous rappelant une tombe.

[1] Le *tocsin* : en allemand, *Sturmglocke*; en anglais, *alarm bell;* en italien, *il sonare a stormo.*

Il eût fallu les aimer plus,
Ces aimés que trop tard on pleure,
Quand les regrets sont superflus,
Quand on a laissé passer l'heure.

Oh! les survivants, aimons-nous!
Proche est la mort, la vie est brève;
C'est la leçon de ces vents fous :
— Cette pauvre vie est un rêve!

Œuvres à lire de Jean Lahor (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Chants populaires d'Italie* (1865) ; *L'Illusion* (1866-1893) *Œuvres choisies*, avec une préface de S. Rocheblave (1910). — Critiques à consulter : Jules Tellier: *Nos poètes* (1888) ; Anatole France, *La vie littéraire;* Mme Crouzet-Benaken, *Jean Lahor* (1908) ; Jeanne Clerc, *Bibliothèque universelle* (Septembre 1912).

Anatole FRANCE (Anatole Thibaut)

Né à Paris en 1844.

Anatole France n'est pas seulement un des plus grands prosateurs français, le meilleur incontestablement de l'heure actuelle; c'est un poète très distingué, *mort jeune*, malheureusement pour nous, comme celui dont parle Sainte-Beuve. Parnassien de la seconde génération, il procède aussi de Leconte de Lisle; mais il possède des qualités de charme, de finesse, d'atticisme que celui-ci n'avait pas et qui lui constituent une originalité enviable. On retrouve dans ses vers comme un premier épanouissement du merveilleux talent qu'il a depuis lors déployé dans tant de proses exquises. Néo-helléniste, comme André Chénier[1], il a célébré la beauté païenne avec l'âme d'un moderne fortement influencé par la tendre douceur du christianisme et dans un style absolument achevé qui dénote le grand artiste. C'est bien regrettable qu'il ait complètement renoncé à la poésie.

A la lumière[2].

Dans l'essaim nébuleux des constellations
O toi qui naquis la première,
O nourrice des fleurs et des fruits, ô Lumière,
Blanche mère des visions,

Tu nous viens du soleil à travers les doux voiles
Des vapeurs flottantes dans l'air :
La vie alors s'anime et, sous ton frisson clair,
Sourit, ô fille des étoiles!

[1] Le dernier grand classique, né à Constantinople en 1762, mort à Paris sur l'échafaud en 1794.

[2] Extrait des *Poèmes dorés* (1873). — Cette pièce est remarquable de sérénité charmante et le style en est d'une distinction rare.

Salut! car avant toi les choses n'étaient pas,
Salut! douce; salut! puissante.
Salut! de mes regards conductrice innocente
Et conseillère de mes pas.

Par toi sont les couleurs et les formes divines,
Par toi, tout ce que nous aimons.
Tu fais briller la neige à la cime des monts,
Tu charmes le bord des ravines.

Tu fais sous le ciel bleu fleurir les colibris
Dans les parfums de la rosée;
Et la grâce décente avec toi s'est posée
Sur les choses que tu chéris.

Le matin est joyeux de tes bonnes caresses;
Tu donnes aux nuits la douceur,
Aux bois l'ombre mourante et la molle épaisseur
Que cherchent les jeunes tendresses.

Par toi la mer profonde a de vivantes fleurs
Et de blonds nageurs que tu dores;
Au ciel humide encore et pur tes météores
Prêtent l'éclat des sept couleurs [1].

Lumière, c'est par toi que les femmes sont belles
Sous ton vêtement glorieux;
Et tes chères clartés, en passant par leurs yeux,
Versent des délices nouvelles.

Leurs oreilles te font un trône oriental
Où tu brilles dans une gemme [2]
Et partout où tu luis, tu restes, toi que j'aime,
Vierge comme en ton jour natal.

Sois ma force, ô Lumière! et puissent mes pensées,
Belles et simples comme toi,
Dans la grâce et la paix, dérouler sous ta foi
Leurs formes toujours cadencées!

Donne à mes yeux heureux de voir longtemps encor,
En une volupté sercine,
La Beauté se dressant marcher comme une reine
Sous ta chaste couronne d'or.

[1] Les couleurs du prisme : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.
[2] Pierre précieuse, du latin *gemma*.

Et, lorsque dans son sein la Nature des choses
Formera mes destins futurs,
Reviens baigner, reviens nourrir de tes flots purs
Mes nouvelles métamorphoses.

Ames obscures [1].

Tout dans l'immuable Nature
Est miracle aux petits enfants;
Ils naissent et leur âme obscure
Eclôt dans des enchantements [2].

Le reflet de cette magie [3]
Donne à leur regard un rayon.
Déjà la belle illusion
Excite leur frêle énergie.

L'inconnu, l'inconnu divin,
Les baigne comme une eau profonde;
On les presse, on leur parle en vain :
Ils habitent un autre monde.

Leurs yeux purs, leurs yeux grands ouverts
S'emplissent de rêves étranges.
Oh! qu'ils sont beaux, ces petits anges
Perdus dans l'antique univers!

Leur tête légère et ravie
Songe tandis que nous pensons;
Ils font de frissons en frissons
La découverte de la vie.

Le chêne abandonné [4].

Dans la tiède forêt que baigne un jour vermeil,
Le grand chêne noueux, le père de la race,
Penche sur le coteau sa rugueuse cuirasse
Et, solitaire aïeul, se réchauffe au soleil.

[1] Extrait des *Poèmes dorés*.

[2] Enchantement, dans le sens propre, signifie opération surnaturelle; dans le sens figuré, il veut dire l'action exercée sur l'âme par quelque chose de séduisant.

[3] *Magie* veut dire l'ancienne science des Mages conforme aux lois de Zoroastre et sert aussi à nommer une prétendue science occulte par laquelle on exerce un pouvoir surnaturel; mais ici, pris dans le sens figuré, il signifie l'effet produit par quelque chose qui attire et touche profondément.

[4] Extrait des *Poèmes dorés*.

Du fumier de ses fils étouffés sous son ombre,
Robuste, il a nourri ses siècles florissants,
Fait bouillonner la sève en ses membres puissants,
Et respiré le ciel avec sa tête sombre.

Mais ses plus fiers rameaux sont morts, squelettes noirs
Sinistrement dressés sur sa couronne verte;
Et dans la profondeur de sa poitrine ouverte
Les larves ont creusé de vastes entonnoirs.

La sève du printemps vient irriter l'ulcère
Que suinte la torpeur de ses âcres tissus.
Tout un monde pullule en ses membres moussus,
Et le fauve lichen [1] de sa rouille l'enserre.

Sans cesse un bois inerte et qui vécut en lui
Se brise sur son corps et tombe. Un vent d'orage
Peut finir de sa mort le séculaire ouvrage,
Et peut-être qu'il doit s'écrouler aujourd'hui.

Car déjà la chenille aux anneaux d'émeraude
Déserte lentement son feuillage peu sûr;
D'insectes soulevant leurs élytres [2] d'azur
Tout un peuple inquiet sur son écorce rôde;

Dès hier, un essaim d'abeilles a quitté
Sa demeure d'argile aux branches suspendue;
Ce matin, les frelons, colonie éperdue,
Sous d'autres pieds rameux transportaient leur cité;

Un lézard, sur le tronc, au bord d'une fissure,
Darde sa tête aiguë, observe, hésite, et fuit;
Et voici qu'inondant l'arbre glacé, la nuit
Vient hâter sur sa chair la pâle moisissure.

Les Noces corinthiennes [3].

Troisième partie. — Scène VIII.

Daphné, jeune fille de Corinthe, a été fiancée à un jeune grec, Hippias; mais sa mère, convertie depuis peu à la religion nouvelle, veut lui faire rompre sa promesse

[1] Mot latin tiré du grec λειχήν, plante cryptogame qui croit sur l'écorce des arbres en forme de croûte pulvérulente.

[2] Du grec ἔλυτρον, étui, aile rigide qui recouvre chez certains insectes des ailes plus fines et souples.

[3] *Les Noces corinthiennes* (1876). Dans ce beau poème dramatique, Anatole France a voulu peindre les âmes du vieux monde grec finissant et les premiers rayons de l'aube chrétienne dans l'Hellade. C'est une œuvre d'une psychologie profonde, très objective et très poétique en même temps, un véritable chef-d'œuvre.

pour la consacrer au Christ. La jeune fille consent d'abord ; cependant, l'amour est le plus fort. Quand Hippias vient chercher sa fiancée, elle se décide à le suivre. Pour concilier son devoir avec le vœu de sa mère, elle prend du poison au moment où ses noces vont s'accomplir secrètement, selon les rites païens, dans un tombeau en pleine campagne.

DAPHNÉ, HIPPIAS, THÉOGNIS, évêque chrétien, KALLISTA, HERMAS, mère et père de Daphné.

THÉOGNIS, à Hippias et à Daphné qui sortent de la chambre funéraire où s'est accompli leur hymen.

Arrêtez-vous, enfants, et sachez me connaître :
Je suis, au nom du Christ, pasteur d'âmes et prêtre
Selon l'ordre éternel de Melchisédech [1], roi.
Ecoutez-moi tous deux sans trouble et sans effroi,
Car je ne te viens pas sacrer diaconesse [2],
Enfant; Christ ne veut plus la fleur de ta jeunesse.
L'homme la respira, l'homme la doit cueillir;
Le Dieu de pureté n'en a plus le désir,
Entends : je suis la main qui lie et qui délie.
Daphné, fille d'Hermas, j'annonce et je publie
Que le vœu de ta mère est délié par moi,
Et tu peux dans la chair t'unir selon la loi.
N'étant plus agréable à l'Epoux du mystère,
Suis sans peur, devant tous, cet enfant de la terre.
Car le Maître s'assit aux noces et donna
Le vin miraculeux aux époux de Cana.
Et toi, fils des gentils, que l'esprit de mensonge
Inspire et fait errer comme un homme qui songe,
Ecoute, afin que Dieu daigne bénir ton lit :
Quitte la vieille erreur et crois. L'Apôtre a dit :
« L'homme sanctifiera l'épouse qu'il a prise,
Et c'est un sacrement dans la nouvelle Eglise. »
Vous voulez être unis ? Qu'il en soit fait ainsi.
Homme, prends celle-ci. Femme, prends celui-ci.
Par le Père incréé, par le Fils, roi du monde,
Par le saint Paraclet [3] en qui la gloire abonde,
Je vous joins. Soyez deux dans une même chair,
Femme, suis ton époux. Homme, reste-lui cher,

[1] Prêtre et roi de Salem, c'est-à-dire de Jérusalem, dont il est question au XIVe chapitre de la Genèse et auquel Abraham aurait rendu hommage.

[2] Dans l'Eglise primitive, fille ou veuve qui avait reçu l'imposition des mains et se consacrait à l'entretien des temples et à des œuvres de charité. Aujourd'hui, ce mot sert à désigner les sœurs protestantes qui soignent les malades.

[3] La troisième personne de la Trinité ou Saint-Esprit. Ce mot vient du latin d'église *paracletus*, formé d'après le grec παράκλητος, consolateur.

Et sache, ayant reçu cette enfant toute pure,
La rendre un jour à Dieu sans ride et sans souillure.
Echangez vos anneaux, car vous êtes unis.
Par l'imposition des mains, je vous bénis.

HIPPIAS

O saint vieillard, un Dieu t'accompagne. Que dis-je?
Tu parais un Dieu même. O faveur! ô prodige!

HERMAS

Il convenait d'unir ces enfants, en effet.
Certes, ce que tu fis, ô prêtre, fut bien fait.
Je tuerai le grand bœuf, honneur de mes étables,
Et je ferai couler le vin sur douze tables.
Au banquet nuptial, enfants, nous convierons
Tous les pasteurs du bourg et tous les vignerons.

DAPHNÉ

Préparez un festin, le festin funéraire.
Prise au filet du Dieu, je n'ai pu m'y soustraire.
Hélas! tu fus cruel de me tendre, ô vieillard,
La vie et le bonheur, quand il était trop tard.

HIPPIAS

De quel mal, ô Daphné, te sens-tu menacée?
Ta main est dans la mienne et ta main est glacée!

DAPHNÉ

Adieu, tous! apprêtez la myrrhe et le linceul.
Croyais-tu donc, ami, que, fidèle à toi seul,
J'aurais trahi ma mère et le Dieu pour te suivre?
Croyais-tu que t'aimant je pouvais encore vivre?
Je suis venue à toi, c'est que j'allais mourir.
Hippias, je n'avais que ma mort à t'offrir.
Tu connais le poison que les magiciennes
Savent tirer, la nuit, des fleurs thessaliennes?
Je l'ai bu dans ma coupe en livides humeurs.
Il a glacé mon corps, vaincu mes bras. Je meurs.

HIPPIAS

O deuil! ô désespoir! Tombez, fleurs et couronnes!

DAPHNÉ

Ce que j'ai fait est fait et ces choses sont bonnes.
Sachez par moi combien l'amour a de pouvoir.
Retenez ce qu'hélas! je vous donne de voir,

Et contez mon malheur pour que jamais les mères
N'obligent leurs enfants à des noces amères...
Et pourtant je vivrais si Dieu l'avait voulu.
La terre me faisait accueil ; il m'aurait plu,
Près du foyer, soumise à l'époux, douce et fière,
De nourrir un enfant sous la belle lumière
Et de le voir éclore à des souffles d'amours...
Voici l'aube innocente, amis; voici le jour.
Menez-moi, menez-moi sur la colline rose,
Vers les blonds tamaris que la fontaine arrose...
La nuit, la nuit revient, m'enveloppe et m'emplit.
Approche, cher époux. Porte-moi sur le lit
Où je reposerai dans ma robe de fête.
Hippias, c'est à toi de me voiler la tête.
Adieu, père et vous tous. Vis, ô toi que j'aimais!

HERMAS

Elle est morte ! O ma fille, adieu donc pour jamais.
C'est toi qui l'as tuée, ô femme! Un Dieu farouche
A secoué le mors écumeux dans ta bouche.
C'est pourquoi tu perdis sans pitié, sans raison,
Et ta fille et moi-même et toute la maison.
Les hommes sont cruels quand un Dieu les agite.
Adieu, je veux fuir seul, sans famille et sans gîte,
Ton front souillé, ma vigne et la terre d'Hellas!
O mon enfant, ma fleur ! hélas! hélas ! hélas!

KALLISTA

Je suis mère et mon cœur est percé d'une épée,
Eclaire-moi, mon Dieu, si je me suis trompée;
Punis-moi, mon Seigneur, si j'ai failli. Mais non,
J'ai fait ce que j'ai fait pour l'honneur de ton nom,
Pour ta gloire ici-bas, pour le salut des âmes,
Selon ta charité dont je ressens les flammes.
Comme un riche joyau je t'offrirai mes pleurs,
Et je crierai vers toi, du fond de mes douleurs,
Et ma bouche louera ta sagesse infinie.
Tu m'as pris mon enfant: que ta main soit bénie!

THÉOGNIS

Ton vœu fut imprudent ; ton zèle t'aveugla,
O femme ! mais tu crois, et le salut est là.
Tournons vers l'Orient la face de la morte.

HIPPIAS

Laissez! elle est à moi. Je la prends, je l'emporte

Je veux fuir avec elle un monde dévasté,
Car en elle ont péri l'amour et la beauté.
Puisque au Dieu de la mort la terre est asservie,
Je vais chercher ailleurs la lumière et la vie
J'abattrai les grands pins et les chênes des bois
Afin qu'un seul bûcher nous consume à la fois;
Et confiés tous deux à la flamme brillante
Dans un même réseau de fidèle amiante[1],
Nous nous envolerons, loin d'un monde odieux,
Sur l'étincelle auguste, au sein profond des Dieux.

Œuvres à lire d'Anatole France (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Poèmes dorés* (1873) ; *Idylles et légendes*, *Les Noces corinthiennes* (1876). Pour ses œuvres en prose, voir le 1er volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Les Contemporains;* O. Gréard, *Discours à l'Académie du 21 décembre 1896;* G. Lanson, *Pages choisies d'Anatole France ;* Xavier de Ricard, *Revue des Revues* (1er février 1902) ; J. Ernest-Charles, *Le Théâtre des Poètes* (1910).

PAUL BOURGET

Né à Amiens en 1852.

Le grand romancier psychologue est aussi un poète rare, dont l'influence s'est fait sentir sur tout un groupe de poètes français. Parnassien analyste, il se rattache par quelques côtés à Sully Prudhomme. Il a, comme l'auteur des *Vaines tendresses*, le don de la méditation profonde et délicate, la noble inquiétude du cœur que tourmentent les problèmes de la vie. Malheureusement l'influence baudelairienne gâte dans ses vers ce qu'il y a de noblement élevé. Il a ravivé dangereusement le mal du siècle, et son œuvre, tout imprégnée de mélancolie décourageante, n'a pas la pureté morale que présente celle de Sully. Moins objectif que ce dernier, Bourget a renoué en partie la tradition romantique. La plupart de ses pièces sont des confessions douloureuses de passion juvénile, dans lesquelles il a exprimé, avec une grâce languissante et morbide, ses joies mêlées de larmes, ses tristesses et ses dégoûts. L'influence de Shelley[2] est aussi visible chez lui ; il est un des rares écrivains qui aient su faire passer en français la sensation imprécise et caressante que donne la poésie demi-musicale de certains poètes anglais. Avec cela, Paul Bourget est un poète original ; on lui découvrira aisément des ancêtres : Musset, Baudelaire, Sully Prudhomme, Shelley, et pourtant ses vers ont un charme exquis et rare qui n'est bien qu'à lui.

[1] Silicate double de chaux et de magnésie. Comme c'est un corps absolument incombustible, on fait avec ces filament brillants un tissu inattaquable au feu. On peut ainsi en envelopper un corps pour le plonger dans un brasier et en conserver les cendres.

[2] Célèbre poète anglais (1792 1822), l'auteur de *Hellas* et de *La Révolte de l'Islam*

Le dernier bonheur[1].

Dans les brumes du soir vaporeux et féerique
Chantaient un air de flûte et quelques violons.
Malgré les grandes fleurs qui paraient les salons,
Ce dernier bal d'automne était mélancolique.

Pourquoi sentîmes-nous les larmes nous venir
Lorsqu'à travers ce bal nous passâmes ensemble ?
Nous étions venus là bien des fois, — mais il semble
Que tout soit plus charmant lorsque tout va finir.

Je ne sais quels remords se mêlaient aux tendresses
Des mots que nous disions par ce dernier beau soir,
Car nous allions quitter, pour ne les plus revoir,
Ces beaux lieux, si remplis de nos belles jeunesses.

La nature, elle aussi, nous trompe et peut changer :
C'est assez d'un chalet nouveau sur une plage
Ou d'un arbre coupé dans un cher paysage,
Pour qu'à nos souvenirs tout devienne étranger.

Nous nous perdions ainsi dans nos heures passées,
Et la fuite du monde effrayait notre cœur;
La flûte attendrissait encore la langueur
Qui nous venait du fond de nos tristes pensées.

Oh! ce soir, le dernier, le plus long, le plus doux,
Ce soir où mes pensers auraient vécu des vôtres
Pourquoi le perdions-nous à regretter les autres,
Les anciens, — à jamais envolés loin de nous ? —

Les petites fleurs[2].

Les petites fleurs du fossé,
Renoncules et marguerites,
Ont des sourires du passé
Et de vieux airs de choses dites.

Tous les chemins où j'ai goûté
Mes heures tranquilles et douces,

[1] Extrait de *Au bord de la mer* (1873). — Cet extrait et les suivants ont été choisis parmi les pièces pouvant être mises dans une chrestomathie. L'auteur a écrit de plus beaux vers que nous avons dû écarter, parce qu'ils ne présentent pas un caractère scolaire.

[2] Extrait de *La Vie inquiète* (1875).

Où j'ai souffert, où j'ai douté,
Avaient de ces fleurs dans leurs mousses.

Chacune est liée à mon cœur,
La plus fraîche et la plus vulgaire,
Comme le rire d'une sœur,
Comme le regard d'une mère.

Je les cueille par les chemins
Quand viennent les jours de septembre,
Et je les porte à pleines mains
Dans les coins obscurs de ma chambre.

Leur gerbe aux reflets attristés,
Par de muettes harmonies,
Me fait songer aux vieux étés,
A toutes les choses finies.

Marguerites et boutons d'or,
Je me dis qu'après tant d'années
L'homme n'a pas appris encor
A rajeunir les fleurs fanées.

Nous guérissons du souvenir
Sans jamais guérir de la vie,
Et les fleurs qui doivent finir
Toujours tiennent l'âme asservie.

Séparation[1].

Plus tard, quand, exilé loin de vous, chère aimée,
J'évoquerai les jours passés, pour vous revoir,
Et que je frapperai la pierre inanimée
Du souvenir pour en faire jaillir l'espoir,

Ce n'est pas dans un bal, tout en blanc et parée,
Encor que vous m'ayez été bien bonne ainsi,
Que vous m'apparaîtrez; — car, dans chaque soirée,
Vingt autres vous parlaient, et pour moi quel souci!

Je n'évoquerai pas non plus les causeries
Parmi les marbres grecs et les tableaux anciens,
Encor que ç'aient été des minutes chéries;
L'art était là mêlant ses beaux rêves aux miens.

Non! mais je reverrai les froides solitudes
Du grand bois, au matin navrant de nos adieux,

[1] Extrait du poème *Edel* (1877).

Les feuillages tombés parmi les mousses rudes
Et le ciel aussi plein de larmes que nos yeux.

Car l'horizon s'était voilé d'un blanc nuage;
Quelque chose de morne à la fois et de doux
Enveloppait le lac, et tout le paysage
D'arbres et d'eaux semblait s'être attristé pour nous.

Vous voulûtes aller sur ce lac sombre; assise
A l'arrière du frêle et délicat bateau,
Vous émiettiez du pain sur votre robe grise
Pour les deux cygnes noir qu'ont voit errer sur l'eau.

Qu'il était lent, le bruit des rames!... L'eau tranquille,
Profonde et froide ainsi qu'un sentiment passé,
Dormait, et le bateau glissait le long de l'île,
D'un rythme égal et sûr longuement balancé.

Et lorsque, descendus à terre, nous marchâmes
Près des rares gazons qu'avait brûlés l'hiver,
Un même ardent regret étreignit nos deux âmes:
La mort errait, éparse, autour de nous dans l'air;

La mort du radieux été de l'autre année
Dont les feuilles tachaient le sol dur, et la mort
Du froid soleil, gris comme une feuille fanée,
Et qui semblait devoir tomber au vent du nord;

Et plus que tout, la mort de ces rêves intimes
Qui fleurissaient en nous comme des rosiers blancs.
Oh! l'âpre émotion qu'alors nous ressentîmes!
Nos moindres mots étaient émus, brisés, troublants.

Je vous dis: « Je me fie à vous, car je vous aime.
Mais j'ai si peur!... » Et vous me dites: « Peur de quoi?
« — Que sais-je? De ne pas vous retrouver la même...»
Lentement vos yeux bruns se tournèrent vers moi;

Vous eûtes un étrange, un triste, un fier sourire.
Je répétai: « L'absence et le temps me font peur. »
Et vous eûtes un mot aux lèvres, sans le dire,
Qui résonna pourtant jusqu'au fond de mon cœur.

Car vos yeux le disaient, ce mot, ces yeux timides,
Qui cachaient à la fois et montraient leur secret;
Votre front rougissant aussi, ce front sans rides,
Que le mince réseau des veines azurait.

Vous n'avez pas les yeux d'une fille inconstante,
Et moi j'ai trop pensé pour n'être pas constant.
Si pénible que soit la longueur de l'attente,
Vous attendrez celui dont le cœur vous attend.

Adieux donc, et soyez heureuse! Moi, qui reste,
Et qui voudrais partir, — comme un aigle en prison
Contemple éperdument l'immensité céleste,
Je passerai mes jours à fixer l'horizon,

L'horizon, sombre ou clair, qui me cache où vous êtes,
L'horizon que le rêve en vain veut traverser;
Et, comme de tout temps ont fait tous les poètes,
J'envierai les oiseaux que je verrai passer.

Paysage sentimental[1].

Le ciel d'hiver, si doux, si triste, si dormant,
Où le soleil errait parmi des vapeurs blanches,
Etait pareil au doux, au profond sentiment
Qui nous rendait heureux mélancoliquement
Par cette après-midi de rêves sous les branches...

Branches mortes qu'aucun souffle ne remuait,
Branches noires avec quelque feuille fanée,
— Ah! que mon âme s'est à ton âme donnée
Plus tendrement encor dans ce grand bois muet,
Et dans cette langueur de la mort de l'année!

La mort de tout, sinon de toi que j'aime tant,
Et sinon du bonheur dont mon âme est comblée,
Bonheur qui dort au fond de cette âme isolée,
Mystérieux, paisible et frais comme l'étang
Qui pâlissait au fond de la pâle vallée.

Soir d'été[2].

La brise du soir en silence effleure
Les feuillages blancs des hauts peupliers.
Et mes souvenirs viennent par milliers,
Encore attendris par le jour et l'heure.

Sur le ciel si pur, délicatement,
Le coteau planté d'arbres se dessine;

[1] Extrait des *Aveux* (1877-1882).
[2] Extrait des *Aveux*.

Tout n'est que clarté vaporeuse et fine,
Et que solitude et qu'apaisement.

Et cette influence heureuse et calmante
Endort dans mon cœur tout chagrin d'amour.
Car tu me souris dans ce demi-jour,
Comme aux temps anciens, de ta bouche aimante.

Je songe à ton cœur suave et discret
Comme la lueur de cette soirée,
A demi rosée, à demi dorée;
Et ton beau visage ému m'apparaît.

La lune se lève et l'*Angelus* tinte.
Sa voix se disperse à travers les champs,
Et les souvenirs se font plus touchants
Dans leur volupté qui s'achève en plainte.

Nuit d'été[1].

O nuit, ô douce nuit d'été, qui viens à nous
Parmi les foins coupés et sous la lune rose,
Tu dis aux amoureux de se mettre à genoux,
Et sur leur front brûlant un souffle frais se pose!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui fait fleurir
Les fleurs dans les gazons et les fleurs sur les branches,
Tu dis aux tendres cœurs des femmes de s'ouvrir,
Et sous les blonds tilleuls errent des formes blanches!

O nuit, ô douce nuit d'été, qui sur les mers
Alanguis le sanglot des houles convulsées,
Tu dis aux isolés de n'être pas amers,
Et la paix de ton ciel descend dans leurs pensées.

O nuit, ô douce nuit d'été, qui parles bas,
Tes pieds se font légers et ta voix endormante,
Pour que les pauvres morts ne se réveillent pas,
Eux qui ne peuvent plus aimer, ô nuit aimante!

Mortuæ[2].

Je n'ai gardé de toi, ma Mère, douce morte,
— Oh! si douce! — qu'un vieux portrait où l'on te voit
Accoudée, appuyant ta tempe sur ton doigt,
Comme pour comprimer une peine trop forte.

[1] Extrait des *Aveux*.

[2] Extrait des *Aveux*. — *Mortuae* veut dire en latin : *A une morte*.

Quand tu songeais ainsi, Mère, je n'étais pas.
Tu n'avais pas tiré mon être de ton être...
Réponds ! devinais-tu qu'un fils devait te naître
Que tu devais laisser orphelin ici-bas ?

Voyais-tu mon destin d'avance, et mon angoisse,
Et ce cœur, né du tien, que tout maltraite et froisse,
Et cette hérédité de tes plus noirs ennuis ?

Réponds ! figure aimée et si vite ravie,
Qui de tes sombres yeux, pareils aux miens, me suis :
Avais-tu déjà peur de me donner la vie ?

Œuvres en vers de Paul Bourget (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poésies*, 2 vol. (1872-1887). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Les Contemporains* ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

AUGUSTE DORCHAIN

Né à Cambrai en 1857

Parmi les poètes qui rappellent le plus Sully Prudhomme par la délicatesse du sentiment et la profondeur de la pensée, Auguste Dorchain peut être cité comme le meilleur. C'est une âme rare, d'une sensibilité délicate et pudique, qui unit la grâce féminine à la virilité du penseur. Il y a des poètes dont les œuvres donnent l'impression de fleurs éclatantes, rouges cactus ou triomphantes roses ; d'autres rappellent les délicates fleurettes des champs ; Auguste Dorchain, lui, fait songer au lis pur : ses poésies ont des blancheurs liliales. C'est un noble écrivain et un charmant artiste.

Les étoiles éteintes [1].

A l'heure où sur la mer le soir silencieux
Efface les lointaines voiles,
Où, lente, se déploie, en marche dans les cieux,
L'armée immense des étoiles,

Ne songes-tu jamais que ce clair firmament
Comme la mer a ses désastres ?
Que, vaisseaux envahis par l'ombre, à tout moment
Naufragent et meurent des astres ?

Vois-tu, vers le zénith [2], cette étoile nageant
Dans les flots de l'éther sans borne ?

[1] Extrait de *La Jeunesse pensive*.

[2] Le point où la verticale d'un lieu rencontre la sphère céleste ; le *nadir* est l'autre extrémité.

L'astronome m'a dit que sa sphère d'argent
N'était plus rien qu'un cercueil morne.

Jadis, dans un superbe épanouissement
D'un troupeau de mondes suivie,
Féconde, elle enfantait majestueusement
L'Amour, la Pensée et la Vie.

Tous ces bruits, un par un, se sont tus sous le ciel;
L'espace autour d'elle est livide;
Dans le funèbre ennui d'un silence éternel
Elle erre à jamais par le vide.

Pourtant, elle est si loin que depuis des mille ans
Qu'elle va, froide et solitaire,
Le suprême rayon échappé de ses flancs
N'a pas encor touché la terre.

Aussi, rien n'est changé pour nous : chaque matin
La clarté de l'aube l'emporte,
Et chaque soir lui rend son éclat incertain...
Personne ne sait qu'elle est morte.

Le pilote anxieux la voit qui brille au loin,
Et là-bas, errant sur la grève,
Des couples enlacés la prennent à témoin
De l'éternité de leur rêve!

C'est la dernière fois, et demain nos amants
N'y lèveront plus leurs prunelles :
Elle aura disparu, — comme font les serments
Qui parlent d'amours éternelles.

* * *

Lorsque la nuit qu'étoile une poussière d'or
Couvre la ville aux sombres rues,
Sur ce triste pavé songes-tu pas encore
A d'autres clartés disparues!

Un enivrant parfum, comme d'un encensoir,
S'exhale des roses pâlies,
Et le mystérieux apaisement du soir
Te verse ses mélancolies.

Alors, épris d'un rêve impossible à saisir
En ton âme troublée et lasse,
Ne suis-tu pas d'un chaste et douloureux désir
Chaque jeune femme qui passe?

Il semble que leurs yeux aient gardé les douceurs
Des illusions éphémères :
Souvent tu les dirais pures comme nos sœurs
Et tendres ainsi que nos mères...

Parmi celles, pourtant, qui ce soir ont passé
Et que tu crois encor vivantes,
Hélas ! combien déjà dont le cœur est glacé,
Dont les lèvres sont décevantes !

Ami qui comme moi, quand revient le printemps,
Rêves d'immuables tendresses
Et portes en ton cœur inquiet de vingt ans
L'indicible soif des caresses,

Si tu ne veux toujours et vainement souffrir,
Choisis vite une blanche épouse
Dont la fleur pour toi seul commence de s'ouvrir,
De son vierge parfum jalouse.

Celle-là peut aimer, celle-là seulement
Peut être constante et fidèle ;
Et, sans craindre l'oubli de son premier serment,
Tu vivras heureux auprès d'elle.

Mais n'abandonne pas à d'autres un seul jour,
Ton âme tendre de poète,
O rêveur qui pourrais prendre pour de l'amour
Leur étreinte froide et muette !

Parfois, dans leurs regards clairs ou mystérieux
Tu croiras voir luire une flamme...
Garde-toi ! Le reflet est encor dans les yeux,
Mais le foyer n'est plus dans l'âme.

Oh ! bien fou qui prendrait pour éclairer ses pas
Ces lueurs trompeuses ou feintes !
Ne te retourne pas ! ne les regarde pas !
— Ce sont des étoiles éteintes.

Foi [1].

Enfin, malgré l'affront et le deuil des orages,
Le cher navire auquel tu confias ton sort,
Le cher et lent navire est entré dans le port,
Et voici la mer calme et les riants parages !

[1] Extrait de *Vers la lumière* (1894).

Quand le flot nous crachait l'écume de ses rages,
Quand nous sentions courir les frissons de la mort,
Elle ne mentait pas, l'étoile qui, du nord,
Exaltait nos espoirs et guidait nos courages.

Malheur à qui n'a pas, jouet du vent amer,
Une étoile en son cœur pour aller sur la mer!
La nôtre, ô mon amour! brillait comme une aurore.

Parfois, pourtant, la nuit nous voila sa clarté,
Mais, disparaissait-elle, on y croyait encore,
Et nous aurions péri si nous avions douté.

Musique au bord de la mer[1].

Un soir, un soir d'été calme et propice au rêve,
Nous nous étions ensemble assis près de la grève.
Une ineffable paix tombait des cieux en nous,
Et, nous tenant les mains, unissant nos genoux,
Nous écoutions la plainte à peine saisissable
Des vagues qui là-bas se mouraient sur le sable.
— Tout à coup, dans la nuit, un violon lointain
Chanta. Ce chant vers nous flottait, comme incertain,
Mais si mélancolique et si beau qu'à l'entendre
On s'étreignait plus fort, on se sentait plus tendre.
On eût cru des baisers, des soupirs, des adieux...
Et nos rêves suivaient l'archet mélodieux.

« Ah! tristes, chantait-il, sont les roses fanées!
Tristes, les jours perdus et les nuits profanées,
Les amours qu'un matin suffit à défleurir!
Tristes, la source impure et qu'on ne peut tarir;
La beauté que le temps inexorable emporte
Et la virginité du cœur flétrie et morte!...
— Mais douces sont les fleurs et douces les amours
Qui naissent dès l'aurore et qui durent toujours!
Doux les chastes baisers, charmants les jeunes couples
Qui vont, les bras nerveux liant les tailles souples,
Errer au mois d'avril sous les ombrages verts,
Joyeux et l'un pour l'autre étant tout l'univers!
Beaux sont les fiancés qui, d'une âme ravie,
Marchent, pleins d'espérance, au-devant de la vie,
Sachant, si le malheur leur barre le chemin,
Qu'ils passeront quand même en se donnant la main!

[1] Extrait de *Vers la lumière*.

Beaux, les nobles amants qui, sans crainte ni doute,
Vers le même sommet ont pris la même route,
Dont le fier idéal n'est jamais abattu,
Qui sentent leur amour pareil à la vertu,
Et dont le cœur d'enfant peut se montrer sans voiles,
Profond comme la mer, pur comme les étoiles ! »

Ainsi le violon, sous le clair firmament,
Auprès des flots, chantait harmonieusement,
Puis s'assombrit le ciel et se tut la musique...
Et nous pleurions d'avoir, en cet instant magique,
Goûté, dans un accord grave et délicieux,
L'infini de l'amour, de la mer et des cieux.

Certitude [1].

Va, si des insensés disent que l'amour passe,
Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
O mon unique amour, ne les écoute pas!
Au fond de leurs pensers si tu pouvais descendre,
Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
Ont remplacé la flamme en ces cœurs si tôt las.

Aimaient-ils donc, hier ? — Le désir, le caprice,
Moins encore..., aujourd'hui lassitude et rancœur,
Voilà ce qu'en levant la lampe accusatrice
Tu verrais s'écrouler dans l'ombre de leur cœur.
Oh ! bien fous si, rêvant l'asile impérissable,
De ces vains éléments, sur ces dunes de sable,
Ils avaient cru bâtir la maison du bonheur !

Mais nous !... Te souvient-il comment nous établîmes,
En un rapide instant, notre accord éternel ?
Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
En quels flots de lumière, à quels accents de miel ?
Et comment la Pudeur, gardienne et complice,
Purifiant l'attente et sacrant le délice,
Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel ?

Souviens-toi ! Souviens-toi !... Les jours et les années
N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants ;
Les radieuses fleurs ne seront point fanées,
Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements ;

[1] Extrait de *Vers la lumière*.

Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

Viens, ma foi, mon orgueil, ma force, mon courage !
Penche-toi sur mon sein par ton souffle animé,
Regarde dans ces yeux où rit ta seule image,
Vois dans ce cœur tranquille et sur toi refermé.
Que nous importe, à nous, qu'on doute et qu'on blasphème !
Pour t'aimer à jamais il suffit que je t'aime ;
Et qui croit n'aimer plus n'a pas encore aimé !

Conseils au poète[1].

Prends les livres, mais vois des hommes à côté,
Ceux dont la vie, égale au chef-d'œuvre vanté,
Est, à titre pareil, une œuvre de beauté.

Chéris les jeunes gens que rien encor ne lasse
Et qui, loin des appels de la volupté basse,
Ont gardé pour l'amour la pudeur et la grâce.

Et tes aînés en qui rayonnent, palpitants,
Malgré l'affront de l'âge et le malheur des temps,
L'allégresse et l'ardeur de leurs premiers vingt ans.

Mais écarte, au contraire, écarte de ta voie
La tristesse, où bientôt la volonté se noie,
La stérile ironie et sa gaîté sans joie.

La vie est sérieuse et quelquefois meurtrit,
Pleure alors, mais espère ; et, lorsqu'elle sourit,
Laisse la douce joie alléger ton esprit.

Mais ne viole point l'un ni l'autre domaine,
Et garde que jamais un désir ne t'amène
A jouir bassement de la misère humaine.

Car des tristes laideurs le jour où tu rirais,
En pensant éblouir, tu n'illuminerais
Que ta propre indigence et tes penchants secrets.

— Et ne tiens pas ce monde où sont, dans la souffrance,
Le Bien avec le Mal en âpre concurrence,
Pour un spectacle offert à ton indifférence.

[1] Extrait d'une longue pièce intitulée *Préceptes* dans le recueil *Vers la lumière* La philosophie morale de l'écrivain s'y trouve résumée très poétiquement.

Regarde vivre, mais qu'il tombe de tes yeux
Un regard pitoyable et non point curieux ;
Et d'ailleurs, vis toi-même et cela vaudra mieux ;

Car tu pourrais unir, en lassant ton envie,
Les Lettres, la Science et la Philosophie.
Jamais rien de vivant ne sort que de la vie !

* * *

Mais il faut me comprendre et que vivre n'est rien :
Telle vie amoindrit le cœur, je veux le tien
Sans cesse dilaté, joyeux et fort, — vis bien.

Vis bien, pour bien aimer, car voici la merveille :
C'est le son de ton cœur qui frappera l'oreille :
Toujours sera ton œuvre à ton amour pareille.

D'un souffle de théâtre en vain l'enflerais-tu,
Rien n'en pourra sortir, si ton cœur n'a battu.
Qu'un bruit sans efficace en des mots sans vertu.

Or, il ne s'agit pas de soulever, une heure,
Une acclamation qui décroisse et qui meure,
Mais de laisser au monde un ferment qui demeure.

Il te faut, quand le monde a besoin de secours,
Ne tromper son attente avec de vains discours,
Mais ramasser ta force et lui crier : « J'accours ! »

Car c'est là ta noblesse, et ta gloire assurée,
De servir par tes chants à la marche sacrée
De ce monde en travail qui se cherche et se crée.

C'est à toi, si tu veux, de l'avancer d'un jour,
Sur ce chemin montant qui n'a point de retour,
Vers la Beauté, la Foi, l'Harmonie et l'Amour.

C'est à toi d'ajouter, l'entraînant vers la cime,
A son vague penser ton verbe qui l'exprime,
A son obscur désir ta volonté sublime.

Chante donc des chants purs devant les purs autels,
Et les temps à venir les retrouveront tels,
Roulant de cœurs en cœurs en échos immortels.

Et si pourtant la gloire, absente à leur baptême
Laissait tomber sur eux l'obscurité suprême,
Ne t'inquiète pas, — leur prix sera le même,

Puisque tu les auras, ces chants, ces cris, ces vers.
Avec tes actions et tes pensers divers,
Associés dans l'ombre aux fins de l'Univers.

Œuvres à lire de Dorchain (Lemerre éditeur, Paris) : *La Jeunesse pensive* 1881) ; *Vers la lumière* (1894). Théâtre : *Conte d'Avril* (1885), délicieuse fantaisie poétique ; *Pour l'amour*, drame en 4 actes (1901) ; *L'art des vers* (1906). — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1892) ; Georges Renard, *Critique de combat* (1897) ; Marcel Ballot, *Le Figaro* (20 novembre 1906) ; J. Ernest-Charles, *Le Théâtre des Poètes* (1910).

JULES LEMAITRE

Né à Vennecy (Loiret) en 1853.

Si Jules Lemaître n'était pas un « prince de la critique », on le citerait davantage comme poète. Ses remarquables travaux de prosateur ont fait pâlir ses œuvres en vers ; c'est à peine si l'on parle de ces dernières. Elles ont cependant une réelle valeur et font regretter que l'écrivain ait renoncé à la poésie après ses éclatants succès dans la critique. Il fut, à ses débuts, un poète spirituel, fin, délicat et original, écrivant dans une langue très pure.

Modesta [1].

Dans un pensionnat de fillettes elle est
Sous-maîtresse. De noir vêtue, et très jolie,
Petite mère aimante et qui toujours s'oublie,
Elle excelle à montrer aux enfants l'alphabet.

La divine pudeur du dévoûment secret,
La tâche monotone avec zèle accomplie,
Ont mis sur sa figure ovale, un peu pâlie,
Un léger voile, un air sérieux, et qui plaît.

Certe il n'est point d'amant dont elle ne soit digne :
Mais elle craint pour nous l'épreuve, et se résigne
A sa pauvreté fière, et réserve son cœur.

Seul je connais sa grâce adorable et discrète,
Et je sens à la fois plaisir, peine et langueur
Pour t'avoir respirée, ô pure violette !

[1] Extrait des *Médaillons* (1880).

Galla [1].

Ta grâce apaiserait le juste aux rubans verts,
Simple et bonne Henriette, ô ma chère Française!
Sans louche pruderie et sans candeur niaise,
Tu regardes Clitandre avec tes grands yeux clairs.

Qu'à d'autres Trissotin porte ses petits vers!
Ton brave esprit connaît les hommes et les pèse :
Adorable bon sens, et qui nous ravit d'aise,
Car ta gaîté persiste et rayonne au travers.

Acceptant sans humeur la nature et la vie
Comme elles sont, jamais tu n'eus la moindre envie
Ni d'être un esprit pur ni d'être un bel esprit.

O très loyale amie et très sereine amante
Dont le cœur va tout droit et la sagesse rit,
Le grand Molière en toi mit son âme charmante.

L'auteur de l'Imitation [2].

Il touche au but rêvé, le pieux solitaire.
Parents, amis, plus rien ne l'attache ici-bas.
Il n'a plus de désirs. Il est triste, il est las
Et plein d'un grand mépris des choses de la terre.

Il a donc, jusqu'au bout, accompli l'œuvre austère.
Il est saint, maintenant, sans efforts ni combats,
Mais sans plaisir. Il veut pleurer, et ne peut pas.
Il veut prier : son cœur ne sait plus de prière.

Froid, et l'acédia [3] lui desséchant la peau,
C'est un homme de marbre assis sur un tombeau...

[1] Extrait des *Médaillons*. — Il s'agit ici de l'Henriette des *Femmes savantes*, de Molière, la Française pondérée et charmante, que le poète veut célébrer sous son nom latin. Clitandre est le personnage sympathique de la pièce, l'homme du monde raisonnable, l'amoureux désintéressé ; Trissotin en est le pédant vaniteux, plat et égoïste. *Le juste aux rubans verts* désigne Alceste, le *Misanthrope* de Molière.

[2] Extrait des *Médaillons*. L'Imitation de Jésus-Christ est un ouvrage latin du moyen âge, rédigé par un auteur inconnu et publié sous le titre : *De Imitatione Christi*. On l'a longtemps attribué à tort à Thomas A. Kempis, chanoine de Saint-Augustin, à Windesheim, mort en 1471. Voir Bonet-Maury, *Encyclopédie des sciences religieuses* 1 à 7.

[3] Mot latin du moyen âge qu'on trouve dans Jean Cassien, moine du Ve siècle, contemporain et disciple de Jean Chrysostome, connu surtout pour son ouvrage sur l'institution monastique *De Institutis renuntiantium*. Le mot acédia est emprunté du grec ἀκηδία, humeur sombre.

Jésus entre soudain, face pâle et divine.

La cellule s'emplit d'un mystérieux jour
Et, sous le doigt de feu qui touche sa poitrine,
Le cœur du moine éclate et se fond en amour.

Montaigne [1].

Il vit un vague essaim de « comment », de « pourquoi »,
Tourbillonnant sur l'homme et sur son aventure,
Sur la cause et la fin, sur Dieu, sur la nature,
Sur la vertu, les mœurs, la coutume et la loi.

Mainte explication sollicitait sa foi :
Il n'y trouva qu'erreurs, sophismes, imposture.
Mais, n'étant pas de ceux que l'énigme torture,
Il dit : « Que savons-nous ? » sourit, puis se tint coi.

Tous ces doutes épars, flottant parmi les brumes,
Légers, inconsistants, et pareils à des plumes,
Il sut, les rassemblant, s'en faire un oreiller.

Ami du relatif, épris de la nuance,
Il s'amusait du monde et, sans plus sourciller,
Il regardait passer l'éternelle « muance ».

Descartes [2].

Que fuyais-tu, penseur, quand ton inquiétude
Vaguait par les chemins d'Amsterdam à Paris
Et dérobait ta piste à tes meilleurs amis,
Descartes, fier génie, âme ombrageuse et rude?

Tu fuyais tous les jougs chers à la multitude,
L'opinion, collier du vulgaire soumis,
Et la tradition qui nous tient endormis,
Et l'asservissement qui naît de l'habitude.

Pour conquérir le vrai, de solitude épris,
Tu cherchais, grand aïeul, Sauveur de nos esprits,
Dans ta fuite sans fin la liberté sereine.

[1] Extrait des *Médaillons*. — Ce *médaillon* est en même temps une excellente critique. On reconnaît ici l'auteur des *Contemporains*. Montaigne est le célèbre auteur des *Essais* (1533-1592).

[2] Extrait des *Médaillons*. — Descartes, le plus grand philosophe et le plus grand savant du XVII[e] siècle, l'auteur du *Discours de la méthode* (1596-1650).

Déjouant des milieux l'obscure trahison,
Tu retrouvais, héros qui relève une Reine,
Les titres oubliés de l'humaine raison.

La lyre d'Orphée [1].

Quand Orphée eut perdu son amie à jamais,
Il dit : « Je chanterai, pour épuiser ma peine,
Un thrène harmonieux sur celle que j'aimais. »

Fuyant l'Hèbre fatal et sa rive inhumaine,
Au bois sombre, où parfois sonne un rugissement,
Il promenait les chants de la Lyre d'ébène,

Mais il sentait la plainte inégale au tourment.
Il cria : « L'Art est vain et ne saurait tout dire.
L'air qui vibre n'est rien, et la Muse nous ment. »

Il arracha d'un coup les trois fils de la Lyre,
Et, tandis qu'un suprême et déchirant accord
Eclate, et dans le bois mélancolique expire,

Il se coucha sur l'herbe et souhaita la mort.

* * *

Etait-ce une déesse? était-ce un dieu ? Mystère.
Une forme éthérée, un clair fantôme bleu,
On ne sait d'où venu, descendit sur la terre.

Il abattit son vol auprès du demi-dieu
Et, déployant sur lui ses ailes blanchissantes,
Ouvrit le sein d'Orphée avec son doigt de feu.

Alors, pour remplacer les trois cordes absentes,
Il lui tira du cœur trois fibres, — et soudain
Au Luth silencieux les fixa frémissantes.

Réveillant le poète, il lui mit à la main
La merveilleuse Lyre aux fils rouges et tièdes,
Et dit : « Joue à présent, maître, et va ton chemin ! »

[1] Extrait de *Une méprise*. Dans la mythologie grecque, Orphée, admirable musicien, perdit Eurydice, sa fiancée, le jour de leur hymen. Il descendit aux Enfers et charma par la douceur de son chant les divinités du Styx, qui consentirent à lui rendre Eurydice, à la condition qu'il ne se retournerait pas pour la regarder avant d'avoir franchi les limites des Enfers. Il ne put pas tenir cette promesse et la perdit pour toujours. Il mourut inconsolé, mis à mort par les femmes de la Thrace qu'il avait repoussées : elles jetèrent sa tête dans l'Hèbre, fleuve de leur pays.

A sa voix se leva le prince des Aèdes [1],
Et son Luth animé, plein de souffles ardents,
Si douloureusement vibra sous ses doigts raides,

Que les tigres rayés et les lions grondants
Le suivaient, attendris, et lui faisaient cortège,
Doux, avec des lambeaux de chair entre les dents.

Chœur monstrueux conduit par un divin Chorège [2] !
Les grands pins, pour mieux voir l'étrange défilé,
En cadence inclinaient leurs fronts chargés de neige.

Les gouttes de son sang sur le Luth étoilé
Brillaient. Charmant sa peine au son des notes lentes,
L'Aède, fils du ciel, se sentit consolé !

Car tout son cœur chantait dans les cordes sanglantes.

Poésies de Jules Lemaître (Lemerre, éditeur, Paris), 1 vol. (1880-1885). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critique à consulter : O. Gréard, *Discours de réception à l'Académie française*, 16 janvier 1896.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE

Né à Arras en 1865.

Dans le groupe des « Derniers Parnassiens », c'est certainement celui qui donne le plus l'impression de la grandeur et de la force : par la puissance de sa poésie il rappelle son célèbre homonyme. Comme lui, il a traité les grands thèmes antiques et les légendes septentrionales avec une maîtrise complète. Sa poésie, tout imprégnée de philosophie et de science, est du reste très originale. Si, par le moule artistique et la versification, Sébastien-Charles Leconte est un disciple de l'auteur des *Poèmes antiques*, par ses conceptions poétiques il est bien lui-même. A la fois penseur et artiste, il sait tirer d'un sujet toute la magnificence poétique qu'il comporte. Ses strophes ailées ont une belle envolée : elles donnent l'impression de ces magnifiques *Victoires* de marbre grecques (celle de Pæonios ou celle de Samothrace) qui, d'un élan irrésistible, s'élancent vers le ciel.

Les marins [3].

Le sang des Immortels, des Gardes et des Braves
Venge l'impiété du Prince injurieux

[1] Poètes des temps primitifs de la Grèce, qui chantaient leurs poésies. Ce mot est emprunté du grec ἀοιδός, chanteur.

[2] Celui qui fournissait le chœur chez les Grecs. On prend généralement ce mot dans le sens moderne de « chef de chœur ».

[3] Extrait de *Salamine* (1897). Dans ce beau poème, l'auteur chante la célèbre victoire remportée par les Grecs sur la flotte des Perses à Salamine, le 23 septembre 480 avant Jésus-Christ.

Qui de chaînes chargea, pour mépriser nos Dieux,
L'Hellespont flagellé par le bras des esclaves [1].

Poséidôn [2], le Roi de la profonde mer,
Conduisait le vol sûr de nos hautes carènes,
Et, pour nos avirons, les vagues souveraines
S'apaisaient en grondant sous son sceptre de fer.

Leurs vaisseaux tyriens apparus sur les croupes
Onduleuses des flots avaient des tours de bois,
Et les dards hérissaient, ainsi que des carquois,
Les citadelles dont se couronnaient les poupes

Leurs éperons étaient de bronze, et la lueur
De leur rouge voilure empourprait le carnage,
Et des rameurs, courbés sur le puissant sillage,
Ensanglantait la face et le torse en sueur.

Centenaires nochers [3] de merveilleux périples,
Dont l'écume et le vent ont brûlé les sourcils,
Leurs pilotes, au front de neige, étaient assis
Sous l'image d'un dieu dardant des langues triples.

Et dédaigneux du gouffre et des flots soulevés,
Ne vivant plus que par leurs prunelles arides,
Ils laissaient voir, écrit dans leurs terribles rides,
L'inconnu fabuleux des océans bravés.

Mais, sous le disque ailé des Mages [4], dont émane
La gloire du dynaste akhéménide, encor
Plus effrayants étaient les Chefs écaillés d'or,
Ceux de Bactres et ceux de Suse et d'Ekbatane [5],

Qui, debout sur le soc des étraves [6], haussant
Dans les glaives leurs fronts cerclés de la tiare,
Semblaient, vêtus de pourpre et de métal barbare,
Les vendangeurs sacrés de la vigne de sang.

[1] Pour faire passer son immense armée, Xerxès avait fait jeter à Abydos, sur l'Hellespont, entre l'Asie et l'Europe, un pont que la mer détruisit. Afin de la punir de ce crime contre sa *majesté*, le roi des Perses la fit fouetter et marquer d'un fer rouge

[2] Poséidôn ou Neptune, frère de Jupiter et dieu de la mer. Il a généralement comme attribut un trident.

[3] Mot venu du grec ναύκληρος par l'italien *nocchiere* ; en poésie, celui qui conduit une barque.

[4] Prêtres de la religion des anciens Perses, révélée par Zoroastre qui institua le culte du feu. Ils prétendaient prédire l'avenir. Dérivé : *magie*.

[5] Villes de l'empire perse.

[6] Assemblage de pièces de bois qui forment la proue ou avant d'un navire.

Et cependant le vent triste des nuits disperse
Leurs cadavres roidis aux épaves noués,
Et la vorace mer roule en ses plis muets
Les flottes du Liban et les armes du Perse.

La colère des flots victorieux décroît :
Et le Dieu protecteur des galères hellènes,
Poséidôn, se lève et contemple ses plaines
Que jonche le désastre immense du Grand Roi.

Tempêtes qui fuyez ce soir l'Ile divine [1],
Portez vers le Dompteur ancien des vastes eaux
L'hymne éclatant, jailli de nos trois cents vaisseaux
Que berce en frissonnant la mer de Salamine.

Le sacrifice d'Hamilkar [2].

Le Suffète Hamilkar [3] gravit la rude pente
Où l'autel consacré s'érige d'un seul bloc;
Il s'arrête et s'adosse à la haute charpente
Du bûcher, où déjà le feu gronde et serpente,
Et jette au ciel des monts la gloire de Molok.

La plaine d'Himera sous ses yeux durs s'allonge,
Et le cœur du héros, comme son bras, est las,
Car son regard pensif dans la bataille plonge
Et cherche, écueil debout sous le flot qui le ronge,
L'inébranlable mur des hoplites d'Hellas.

Et, dans l'air lourd de meurtre où lentement tournoie,
En cercles noirs, un noir pygargue [4] au bec béant,
Le vent lui porte, avec un sourd accent de joie,
Dominant le massacre et les clameurs de proie,
L'écho religieux et grave du paean [5].

En vain, sur la phalange aux armures massives,
Il a poussé trois fois les pesants cavaliers;
Trois fois, la honte au front et l'écume aux gencives,
Il a vu les juments ibères, convulsives,
Ecraser leurs poitrails sur les grands boucliers.

[1] L'île de Salamine, en face de la baie d'Eleusis.

[2] Extrait du recueil : *Le Bouclier d'Arès* (1897), études du monde antique.

[3] Le suffète était un magistrat carthaginois, ayant les mêmes fonctions qu'un consul à Rome. Il s'agit ici du premier Hamilkar, fils de Magon, qui fut vaincu et tué à Himéra en Sicile, par Gélon, tyran de Syracuse, en 480, et, d'après Hérodote, le jour même de la bataille de Salamine. Le poète grec Simonide a célébré la victoire de Gélon comme un triomphe de l'Hellade.

[4] Néologisme formé d'après le grec πύγαργος, aigle noir à queue blanche ; c'est l'orfraie.

[5] Chant de guerre des Hellènes, du grec παιάν.

En vain il a laissé les blessures vermeilles
Empourprer le byssos [1] de sa robe au poil long.
Et, défiant l'épais vol des flèches, pareilles
A l'essaim bourdonnant des stridentes abeilles,
Dispersé le troupeau des archers de Gélon.

Toujours vivant rempart où la sarisse [2] ondule,
Les hétaires [3] sont là que nul choc n'a rompus;
Et leurs panaches, plus hauts dans le crépuscule,
Jettent l'ombre à la plaine, où, pas à pas, recule
Le cercle épouvanté des éléphants trapus.

Ses mercenaires, ses vétérans et sa garde
Cataphracte [4] ont comblé de leurs corps les sillons,
Où le vol des vautours déjà plane et s'attarde,
Et l'Etrusque, et le Celte, et le Volsque, et le Sarde,
Engraisseront demain les chiens et les aiglons.

Pourtant l'or que Tarshish recèle en ses carrières
A ruisselé sur les grilles en feux ardents;
Les trésors entassés sur ses hautes trières
Et les captifs, percés de ses mains meurtrières,
Ont nourri le Taureau [5] de fer aux blanches dents.

Mais l'hécatombe en vain succède à l'hécatombe
Depuis que le soleil sur les lances a lui;
Le Suffète Hamilkar sent, dans le soir qui tombe,
La victoire s'enfuir, et comme d'une tombe
La face de ses Dieux se détourner de lui :

Pendant que, sur la crête où son cheval sans selle
Hennit, flairant les morts épars dans les ravins,
Le Tyran [6] dorien, dont le casque étincelle,
Près des bœufs égorgés que son glaive amoncelle,
Attend l'heure, et sourit, tranquille, à ses devins.

[1] Lin très fin, du grec βύσσος. On dit plutôt *byssus*.

[2] Longue pique macédonienne, du grec σάρισσα.

[3] Troupes d'auxiliaires grecs.

[4] Soldats cuirassés, du grec κατά-φρακτος.

[5] Les Carthaginois, colons phéniciens d'origine sémitique, adoraient le Dieu Molok (ou le Soleil) figuré par une statue d'homme ou de taureau ; ils lui faisaient souvent des sacrifices humains. Les victimes étaient brûlées vives sur un bûcher placé devant la statue. Voir dans le volume *Prosateurs*, de cette *Chrestomathie*, page 446, le morceau de Gustave Flaubert, *Le Sacrifice de Baal*.

[6] Gélon, d'origine dorienne, à qui les Syracusains décernèrent, à sa mort, les honneurs héroïques.

Car déjà, dans l'azur occidental que barre
La montagne où l'idole embrasée a surgi,
L'Héraklide [1] entrevoit la déroute barbare,
Et, du roc d'Akragas aux créneaux de Mégare [2],
Le sol trinakrien [3] libre et de sang rougi.

Or, pour fléchir le Dieu jaloux, dont les colères
Sifflent dans la fumée aux âcres tourbillons,
Le Chef a dépouillé ses royales galères :
Maintenant il déchire et livre aux flammes claires
Son manteau de bataille en somptueux haillons.

Sa mitre et ses colliers que l'escarboucle irise
Se tordent dans l'haleine atroce des tisons,
Et le Suffète voit, sous la main qui l'attise,
L'incendie entr'ouvrir ses ailes dans la brise,
Et de son souffle intense emplir les horizons.

Il se dresse, les bras en croix sur la falaise :
Et, dans sa nudité formidable, debout,
Il écoute, empourpré par un reflet de braise,
Le courroux de Molok ronfler dans la fournaise,
Et la mêlée, au pied du mont, qui gronde et bout.

Il évoque en son cœur l'orgueil des hautes races,
Le sacrifice vain, le ciel toujours fermé,
Et la Patrie en deuil sur ses noires terrasses :
Et, suprême holocauste [4] aux baalim [5] voraces,
Hamilkar a bondi dans le gouffre enflammé.

Nul cri n'a révélé l'offrande volontaire,
Et la divinité garde, en ses plis mouvants,
La muette victime arrachée à la Terre,
Pendant que s'épaissit, sur le roc solitaire,
L'épouvante sacrée éparse dans les vents.

[1] Nom patronymique des descendants d'Héraclès. Les familles royales de Sparte prétendaient être des Héraclides.

[2] Megara Hyblaea, sur la côte, est entre Syracuse et Catane.

[3] La Sicile, aux temps de la domination grecque, s'appelait *Trinacrie*, c'est-à-dire l'île aux *trois promontoires*, à cause de sa forme triangulaire.

[4] Sacrifice où la victime était entièrement consumée par le feu ; de ὅλος, tout, et καυστός, brûlé.

[5] En langue phénicienne, *divinités*. Les Carthaginois étaient polythéistes ; cependant ils adoraient principalement une trinité composée de *Baal-Ammon* ou Molok, de *Tanit* ou Baalit, la déesse lunaire (Astarté) et d'*Eschmoun*, l'Esculape des Grecs.

Car dans la nuit, parmi les vapeurs du carnage,
Le bûcher colossal flamboie, horrible et seul;
La montagne s'éclaire, et, d'étage en étage,
Sur les guerriers tombés pour les Dieux de Carthage,
La gloire de Molok descend comme un linceul.

L'avenue silencieuse [1].

Lorsque dans l'avenue immobile qu'éclairent
Les yeux des sphinx silencieux de mon destin,
J'écouterai venir le pas, enfin distinct,
Des chevaux de la Mort sur le sable qu'ils flairent,

J'éteindrai les autels de ma science en deuil,
Et, saisissant d'un poing que sa gloire ensanglante
La torche aux crins ardents de ma foi vigilante,
Je m'assoirai sans peur sur la pierre du seuil,

Aux portes de la ville obscure de mon âme
Où gronde encor, parmi les monstres terrassés,
La mémoire d'airain des combats cuirassés
Que l'Ode aux buccins [2] clairs vers les planètes clame.

Là j'entendrai pleurer, comme la lourde mer,
Dans le désert de ma tristesse, où se prolonge
Sans fin la colonnade étrange de mon songe,
Toute mon anxieuse et misérable chair.

Alors, abandonnant sa royale demeure,
Tout l'Homme que je fus et par qui j'ai souffert,
Comme un hôte s'en va dans le matin offert
Sans donner un regard à l'asile d'une heure,

L'Homme me quittera, fier et d'un bras armé,
Par tous les chemins qui descendent de moi-même,
Poussant mes derniers soirs vers cet instant suprême
Où la vie en tumulte entre au néant fermé.

Et quand le défilé des ombres prisonnières
Aura fui l'horizon de mes derniers moments,
Quand se taira pour moi la voix des éléments,
Et qu'apparus dans la tempête des crinières

[1] Extrait du recueil : *Les Bijoux de Marguerite* (1899).

[2] Buccins ici veut dire : *les trompettes,* du latin *buccina.*

Les pâles chevaux de la Mort pâle battront,
Sous le quadruple éclair de leur sabot d'ébène,
Le pavé sépulcral fait de honte et de haine
Dont le dernier contact rafraîchira mon front,

Je monterai sans crainte au char de la Justice
Attendue, et les yeux vers l'occident cherché,
Sans qu'un bruit de la Terre où mes pieds ont marché
Sur ma route silencieuse retentisse.

Œuvres à lire de Sébastien-Charles Leconte (Société du Mercure de France, éditeur) : *L'Esprit qui passe* (1897) ; *Salamine* (1897) ; *Le Bouclier d'Arès* (1897) ; *Les Bijoux de Marguerite* (1899) ; *La Tentation de l'Homme* (1903) ; *Le Sang de Méduse* (1905) ; *Le Masque de Fer* (1910). — Critiques à consulter : E. Vigié-Lecoq, *La Poésie contemporaine* (1897) ; Gaston Deschamps, *Le Temps* (novembre 1899).

II

Les néo-romantiques.

On peut classer sous ce nom un certain nombre de poètes de la fin du XIX[e] siècle, différant beaucoup des parnassiens et ne se rattachant par aucun côté à l'école symboliste. C'est à la source romantique qu'ils ont puisé leurs premières idées poétiques ou tout au moins les procédés qui leur ont servi à exprimer des impressions nouvelles. La plupart d'entre eux, désirant renouveler le drame de Victor Hugo, se sont tournés vers le théâtre. Ils ont donné à la scène française des œuvres d'une grande valeur.

JEAN RICHEPIN

Né à Médéah (Algérie) en 1849.

Comme le Gringoire de Victor Hugo, Jean Richepin a visité la *Cour des Miracles ;* sa première œuvre fut un recueil de vers truculents dans lesquels il chanta les gueux, les ivrognes, les voleurs, avec l'ardeur d'un bas-romantique. Assez longtemps, il s'enliza dans un réalisme grossier et vulgairement cynique. Matérialiste endurci, il se plut à faire étalage de sentiments bêtement anti-religieux ; il y avait alors en lui un agaçant blasphémateur doublé d'un rabelaisien très vulgaire. Plus tard, il s'assagit. Le désir d'entrer à l'Académie fut pour lui le commencement de la sagesse. Déjà dans son recueil, *La Mer*, on le voit évoluer vers une forme plus haute de l'art ; à mesure qu'il écrit pour le théâtre la transformation s'accomplit ; c'est maintenant un auteur qu'on peut lire. La qualité principale de Richepin est sa remarquable invention verbale. Il tient du romantisme l'art de développer les lieux communs en des assemblages de mots d'une variété souvent prodigieuse. Très original dans l'expression de ses sentiments ou de ses idées, il est, malgré ses outrances, ses poses, ses tours de jonglerie et ses affectations d'homme fort, un grand poète lyrique. Une partie de son œuvre est remarquable.

La falaise[1].

La falaise en forteresse
Blanche et rigide se dresse,
Et du haut de ses remparts,
O vagues, elle se raille
De vos escadrons épars
Ecrasés à sa muraille.

[1] Extrait de *La Mer* (1896).

En vain vous la menacez
De vos coups jamais lassés,
De vos troupes toujours fraîches ;
La garnison pas à pas,
Vous laissant ouvrir vos brèches,
Recule et ne se rend pas.

Parfois, doublant votre rage,
Bat le tambour de l'orage,
Sonne le clairon du vent.
Vous galopez d'une traite.
Au galop ! Sus ! En avant !
Vous escaladez la crête,

Les talus sont arrachés,
Des pans de sol, des rochers.
La ville se démantèle,
Et voici de toutes parts
Que s'émiettent devant elle
Les créneaux de ses remparts.

Dans sa muraille éventrée
Votre irrésistible entrée
Va, creuse, élargit son trou,
Bondit, massacre, renverse,
Brèche suprême par où
Il pleut des morts en averse.

Mais ces cadavres croulants
Embarrassent vos élans;
Car la plage est toute pleine
D'un monceau d'estropiés
Où vos chevaux hors d'haleine
S'abattent pris par les pieds.

Et toujours la forteresse
Blanche et rigide se dresse,
Puisque sans peur ni remords
Pour briser vos cavalcades
C'est avec ses propres morts
Qu'elle fait des barricades.

Le jardin vivant[1].

La mer mystérieuse et pleine d'épouvantes
A des bosquets fleuris où chantent les couleurs,
La mer énorme, atroce et tragique, a des fleurs,
Fleurs folles, fleurs vivantes!

Fleurs étranges, ayant pour humus le rocher!
Mais on voit se mouvoir leurs mains, s'ouvrir leur bouche,
Et celles-ci frémir quand une algue les touche,
Et celles-là marcher.

Fleurs étranges! La bête et la fleur sont confuses.
Quel grain ou quel baiser vous sème dans ce champ,
Campanulaires dont les fruits se détachant
Deviennent des méduses?

Voici la pennatule au vaporeux dessin,
Plume d'autruche; la chenille holothurie;
L'étoile aux cinq rayons de la rouge astérie;
Le marron de l'oursin.

L'anémone en un creux crispe ses tentacules,
Gros boutons de cactus en lui-même rentrant.
Par tas, c'est un parterre étalé comme un grand
Tapis de renoncules.

La méandrine est un cerveau plein de festons;
L'explanaire une coupe épanie[2]; et l'astrée
Aux fossettes sans nombre est une chair bistrée
Cousue en capitons.

Le nullipore rose et que l'ombre safrane
S'agrippe[3] aux éventails jaunes, lilas, moirés
Des gorgones[4] dont les rameaux sont ajourés
Comme du filigrane.

A ces arbres de pierre accrochant leurs trésors,
Les escares en brins, les flustres, les patelles,
Entrelacent des fils, des tulles, des dentelles,
Des pourpres et des ors.

[1] Extrait de *La Mer*. Tous les noms d'animaux inférieurs dont parle ici le poète sont ceux de zoophytes marins.

[2] Participe passé du verbe archaïque *épanir*, aujourd'hui *épanouir*.

[3] Saisit comme avec des griffes.

[4] Sorte de polypier dont l'aspect rappelle la tête de la gorgone Méduse.

Combien d'autres, œillets, jasmins, roses trémières,
Aux douceurs de velours, aux éclats de métal,
Qui font du noir abîme un ciel oriental
Tout vibrant de lumières !

Et pour que rien ne manque à ce vivant jardin,
A travers ses massifs, ses gazons, ses corbeilles,
Voici des papillons et voici des abeilles
Qui voltigent soudain ;

Voici, pour remplacer le soleil qu'il réclame,
Tous les phosphorescents éclairant ces couleurs,
Et leur vol radieux porte de fleurs en fleurs
Comme un baiser de flamme,

Les trois matelots de Groix [1].

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois mat'lo-ots de Groix.
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra, lanlai-ai-aire !

L'avez-vous oublié ? Moi, je l'ai retenu,
Ce vieil air de marin, chef-d'œuvre d'inconnu,
Où du peuple et des flots l'âme obscure s'exprime.
Quelques couplets, naïfs de sens, veules de rime,
Sur cinq notes, pas plus, cinq, mi, ré, do, si, la,
Avec tradéri, tra, lanlaire et trou lon la,
C'est tout ! Mais là-dedans, la mer entière y passe,
Les cris des naufragés, l'haleine de l'espace,
Les gaîtés de ce dur métier et ses effrois.
C'est *la complainte des trois matelots de Groix.*
Pour la goûter dans sa grandeur mélancolique,
Il faut l'entendre au soir, quand le soleil oblique
Avant de s'en aller lui dresse son décor,
Lorsqu'en derniers flocons sa pourpre saigne encor,
Tandis qu'à l'autre bout du ciel la nuit reflète
Ses cheveux dénoués dans la mer violette.
Oh ! comme le vieil air alors vous entre à fond,
Chanté là-bas par un qui dans l'ombre se fond,

[1] Extrait de *La Mer*. — Richepin a vécu avec les marins ; il a bien saisi la mélancolique poésie de leur rude vie éphémère. Cette peinture, si touchante et si vraie, est un beau spécimen de poésie réaliste. — Groix est une île de l'Atlantique dépendant du département du Morbihan (Bretagne).

Par un pauvre pêcheur qui, tourné vers la terre,
S'enfonce au large sur sa barque solitaire!
Oh! le puissant, le fier poème, et pénétrant!
Quelle évocation il fait! Quel charme il prend
A rouler sur les flots où ce rameur le pousse
Avec sa rauque voix que le lointain rend douce!
Mais comment le noter, ce poème! Comment
En traduire la vie et l'âme, où le moment,
L'onde immense, le ciel profond, l'ombre infinie,
Mystérieusement mêlent leur harmonie?
Comme dans un herbier les goëmons [1] défunts
Se dessèchent, flétris, et perdent leurs parfums,
Cette musique et ces paroles, entendues
Sur la mer qui frissonne et dans les étendues,
Vont-elles pas mourir et se flétrir aussi
Sur ce froid papier blanc par ma plume noirci?
Bah! les mots, vieux sorciers, ont des métempsychoses,
Et leurs philtres savants font revivre les choses.
Essayons!
Attendri, pourtant non sans gaîté,
L'air s'élance d'abord dans un vers répété,
Et là, sur un quasi trille qui pirouette,
Plane en battant de l'aile ainsi qu'une allouette.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois.

Ma foi, oui, deux ou trois! Ou bien quatre, peut-être.
Le compte est, au départ, fait par le quartier-maître;
Mais le compte au retour, ah! qui donc le connaît?
Est-ce qu'on sait jamais, sur mer, combien l'on est?
On était trois. On n'est plus que deux. Cherchez l'autre
Aujourd'hui c'est son tour, et demain c'est le vôtre.
En a-t-on vu partir dans le grand bénitier [2]!
Mais qu'importe! Hardi, les gas! [3] c'est le métier.
Houp! quand même, et gaîment, en marins que nous sommes!
Si l'on pensait à ça, la mer serait sans hommes.

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions trois mat'lo-ots de Groix,
Mon tradéri tra trou lon la
Mon tradéri tra, lanlai-ai-re!

[1] Goëmon ou *varech*, plante marine, du bas breton *gwémon*.
[2] Expression populaire désignant la mer.
[3] Mot familier, pour *gars*, ancien cas sujet de *garçon* en vieux français.

Et le premier couplet va joyeux s'achevant
Sur un coup de gosier qui gueule au nez du vent
Et dont le dernier cri s'envole en rires vagues
Comme un défi moqueur à la barbe des vagues.
Et pourquoi serait-on si triste, donc, les gas ?
On a fait bonne pêche. On rentre sans dégâts.
La femme et les petits auront pitance large.
On arrive. On débarque. On va vendre la charge.
Et puis on mangera la soupe de poissons
Avec un bon pichet [1] de cidre et des chansons.
Parbleu ! le vent n'est pas toujours si mauvais drille.
La *mé* n'est pas toujours rêche comme une étrille.
Vois, elle est douce, un peu frissante [2], mais pas plus.
C'est la brise qu'il faut pour traîner les chaluts [3].
Le bateau va comme en rivière une gabare,
Sans personne au compas, et le mousse à la barre.
Il faudrait n'être qu'un failli chien de terrien
Pour geindre en ce moment et se plaindre de rien.
Va, du gas, et les pieds pendus sur la poulaine, [4]
Pare à reprendre en chœur le refrain à voix pleine !

Nous étions trois mat'lots de Groix,
Nous étions trois mat'lots de Groix,
Nous allions de Belle-I-Isle à Groix,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra trou lanlai-ai-aire !

Bien sûr ! Pourquoi donc triste ? Ah ! le sort des marins,
Un sort à faire envie, une vie à trois brins !
Bitte [5] et bosse, qu'on dit en langue matelote !
Mousse à douze ans. Ensuite, un congé sur la flotte.
Puis, jusqu'à cinquante ans, inscrit [6]. Après, largué !
Quand près d'un demi-siècle on a bien navigué,
On touche, en s'échouant épave sur la grève,
Cent soixante-dix francs de pension. Quel rêve !
Mais sur nos pieds pendus vient poudrainer l'embrun [7].

[1] Pot à anse.

[2] Mot de marin ayant le sens de frissonnante, c'est-à-dire ayant un léger tremblement.

[3] Filets attachés à l'arrière du bateau pour pêcher à la traîne.

[4] Assemblage de pièces de bois en pointe à l'avant du bateau.

[5] En terme de marin, la *bitte* est une pièce placée à l'avant du navire à laquelle on amarre les câbles ; la *bosse* est un cordage servant à tendre ces derniers.

[6] Le congé est le service des marins appelés inscrits maritimes.

[7] L'embrun, sorte de pluie produite par les lames qui se brisent en se pulvérisant.

Attrape à prendre un ris [1] mon garçon ! Encore un !
V'la la mé qui se fâche et la lame qui brise.
A *c't'heure*, c'est le vent du nord qui souffle en bise
Mauvais bougre de vent qui vous jette aux récifs,
Et giffle à contre-poil les paquets d'eau poussifs.
Range à virer ! [2] Le vieux nous chatouille le ventre,
Et les filins [3] tendus ronflent creux comme un chantre.

Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Nous allions de Belle-Isle à Groix.
Le vent du nord vint à-à souffler.

C'est vrai, qu'il souffle, tout de même, et pas pour rire.
L'eau clapote en bouillons comme une poêle à frire.
Bon ! qu'il gimble [4] tant qu'il voudra dans les agrès !
Nous en avons troussé bien d'autres au plus près.
Ce n'est pas encor lui qui verra notre quille.
Souffle, souffle, mon vieux ! Souffle à goule écarquille ! [5]
Souffle à t'époumonner. Nous n'y serons pas pris.
Car la barre tient bon, la toile a ses deux ris,
Et l'homme est plus malin que la mer n'est méchante.
Nous *sons* parés [6], mes gas. Holà, du mousse, chante !

Nous allions de Belle-Isle à Groix,
Nous allions de Belle-Isle à Groix.
Le vent du nord vint à-à souffler,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-aire !

Et la voix du pêcheur qui va toujours ramant,
Là-bas, à l'horizon, n'a pas un tremblement
En lançant ce couplet où déjà monte et roule
Le râle rauque et sourd dont se gonfle la houle.
Car il souffle dans la chanson, plus fort, plus dru,
Le maudit vent du nord, le sacré vieux bourru ;
Et les flots flagellés qu'il rebrousse au passage,
Se cabrent contre lui, lui crachent au visage,

[1] Partie d'une voile qu'on a repliée pour diminuer la surface présentée au vent ; en anglais, *reef* ; en allemand, *Reff*.

[2] Du latin *girare (virare)*, tourner : faire tourner la barque.

[3] Les cordages.

[4] Qu'il *souffle en gémissant*, du latin *gemere*.

[5] A bouche grande ouverte. Goule pour *gueule*, du latin *gula*.

[6] Nous sommes *prêts* à résister.

S'enflent, bondissent, fous, et viennent dans leurs sauts
Jusqu'au milieu du pont dégorger leurs naseaux
En secouant, épars, leurs crins aux mèches vertes.
Le bateau coupe en deux leurs poitrines ouvertes,
Ou les chevauche, grimpe aux croupes des plus hauts,
Puis dans des entonnoirs retombe, et les cahots
Le déhanchent, comme un qui chute d'une échasse.
Maintenant, c'est compris : le grain nous fait la chasse.
Il faut, sans qu'il nous prenne en biais, filer devant,
Sur un tout petit bout de toile dans le vent.
Le ciel se grée [1] en nuit, d'une nuit sans chandelle ;
Et sur ce grand mur noir passent à tire-d'aile
Des nuages blafards, déchiquetés aux flancs,
Où le bec des éclairs ouvre des accrocs blancs.
L'averse tombe en fouet aux lanières étroites.
La mer est comme un chant de lames toutes droites.
Cargue ! Amène ! Encor ! Tout ! Plus de toile au bateau !
Les ris à l'irlandaise, aïe ! à coups de couteau !
En lambeaux arrachés le dernier foc [2] s'envole.
La baume en deux ! Le mât craque. La barre est folle.

Le vent du nord vint à souffler,
Le vent du nord vint à souffler.

Il souffle, souffle, souffle. En vain l'on s'évertue.
Pas moyen de virer à la brise têtue.
Et l'on entend d'ici le bruit tonitruant
Des taureaux de la mer aux récifs se ruant.
C'est la côte, la terre infâme, où l'on se broie
Aux mâchoires des rocs qui lacèrent leur proie.
Non, non, plutôt que d'être ainsi mis en morceaux,
Luttons, colletons-nous encore avec les eaux !
La chaloupe est servie et la vague est gourmande.
Mais, l'aviron au poing, c'est l'homme qui commande.

Le vent du nord vint à souffler,
Le vent du nord vint à souffler,
Faut mettre la chalou-oupe à l'eau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire !

Ah ! comme elle paraît lamentable d'ici,
La chanson qui là-bas s'égaille [3] sans souci !

[1] Se change en s'ornant.

[2] Voile triangulaire placée à l'avant de la barque : du suédois *fock* ; en allemand, *Klüver* ; en anglais, *staysail*.

[3] S'ébat, folâtre, en se donnant du mouvement.

Qui sait si ce pêcheur, perdu dans l'ombre grise,
Ne va pas rencontrer aussi, lui, cette brise,
Ce vent du nord qui jette aux rochers le bateau ?
Un coup par le travers, et sa barque fait eau.
Il est seul. Il est loin. Il n'a rien que sa rame.
Pourtant il va toujours. Il chante. Et tout le drame
Qu'il évoque en deux mots sans un pleur dans la voix,
Tout ce drame surgit. Je l'entends. Je le vois.
Ils sont dans la chaloupe, à la rame, à l'aveugle,
Contre l'eau qui rugit, contre le vent qui beugle.
Ils ont dégringolé dedans comme ils ont pu,
Juste à temps, au moment où le mât s'est rompu,
Où la coque a roulé vers la côte prochaine.
Plus de pont! Plus de chambre au bon coffre de chêne!
Plus de voile! Plus rien que leurs pauvres poings clos
Pour taper sur le mufle à la meute des flots.
Et les monstres sur eux croulent en avalanches,
Dardent leurs ongles verts, font grincer leurs dents blanches,
Leur sautent par-dessus quand la barque descend,
Et tâchent de les prendre à la gorge en passant.
Et l'on a beau tenir son banc d'une main forte,
Ils sont tant, qu'une gueule à la fin vous emporte.

Quand la chaloupe fut à l'eau,
Quand la chaloupe fut à l'eau,
Mon matelot tomba-a dans l'eau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire :

Ah! maintenant, c'est comme un vol d'oiseaux meurtris
Que la chanson là-bas se traîne avec des cris,
Tandis que le pêcheur disparaît dans la brume.
Un vol d'oiseaux lassés, lourds, qui perdent leur plume
Roulant et s'écorchant à la pointe des flots,
Le trille du refrain se déchire en sanglots,
Un vol d'oiseaux blessés qui ne vont que d'une aile!
O tristesse de la lointaine ritournelle!
Cette fois, en chantant, le pêcheur a gémi.
C'était son matelot, celui-là, son ami.
Mon matelot tomba dans l'eau... La voix sanglote...
Il a fait avec moi son congé [1] sur la flotte.
Partis ensemble, dà! Lâchés ensemble aussi.
Il était, comme moi, de la *classe*, et d'ici;

[1] Voir plus haut page 378, note 6.

Et du même filet on aurait dit deux mailles.
Puis, comme moi toujours, il a femme et marmailles.
Veuve, à *c't'heure* [1], orphelins! Comment vivre pourtant?
Car il n'a rien laissé, pauvre bougre, en partant.
Sur lui le matelot a sa fortune entière;
Et quand il tombe à l'eau, c'est l'eau son héritière.

On n'retrouva que son chapeau,
On n'retrouva que son chapeau.
Son garde-pipe et son·on couteau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai-aire!

Trois fils! Et c'est tout ça qu'ils se partageront!
L'un aura le chapeau, trop large pour son front;
Ça ne peut plus servir qu'à demander l'aumône.
Le plus petit prendra l'étui de cuivre jaune;
Et l'aîné gardera pour l'heure des repas
Le couteau qui coupait le pain qu'il n'aura pas.
Ah! l'on rêvait pour eux des existences douces,
Hein! la mère! A présent qu'en fera-t-on? Des mousses.
Et tout de suite! Avant leurs douze ans, embarqués!
Ou bien ça s'en irait mendier sur les quais.
Quant à la veuve, pas même ce qu'ont les autres :
La consolation des lentes patenôtres [2]
Que sur un tertre vert on verse avec ses pleurs
En y mettant un brin de buis, un pot de fleurs!
Car son homme aura bien un coin au *champ d'avène* [3],
Sous ces mots : *Mort en mer;* mais dans la bière vaine
Le corps ne sera pas en terre sous la croix.
Le corps, le pauvre corps, les flots profonds et froids
Le roulent maintenant au hasard des marées,
Parmi les prés voguants des algues démarrées
Où paissent les poissons qui mettront en lambeaux
Tous ses membres épars dans de vivants tombeaux.
Et nul ne lui fera son lit pour qu'il y dorme.
Il ne restera rien de lui, rien de sa forme,
Rien qui de ce qu'il fut garde le souvenir,
Rien qu'on puisse revoir, rien qu'on puisse bénir.

[1] A cette heure.

[2] Emprunté du latin *pater noster* (notre père), suite de prières; autrefois, l'oraison dominicale.

[3] Le cimetière en argot des marins.

Il ne restera rien de lui, que sa pauvre âme
Qu'on entendra pleurer les nuits où la mer brame [1].

Son garde-pipe et son couteau,
Son garde-pipe et son couteau,
Et son sabot flottai-ait sur l'eau,
Mon tradéri tra trou lon la,
Mon tradéri tra lanlai-ai aire !

Ah! les enfants sans père et le noyé hideux!
Nous étions trois, et nous ne sommes plus que deux.
Comme il flotte sur l'eau, le sabot solitaire!
Ah! pêcheur qui t'en vas, pourquoi fuis-tu la terre ?
Ainsi parlent les morts par la bouche des flots.
Ainsi dit la chanson que rythment leurs sanglots.
Oui, pourquoi t'en aller sur la vague si fausse,
Toi qui sais que son creux peut devenir ta fosse?
Pourquoi toujours voguer, pour finir comme nous
Dans cette tombe où nul ne mettra les genoux ?
Ah! pêcheur qui t'en vas, reste donc sur la terre.
Ne vois-tu pas sur l'eau le sabot solitaire ?
Mais la voix du pêcheur plus proche a retenti.
Il revient en chantant comme il était parti;
Revient ce soir, et pour repartir à l'aurore.
Quand il repartira, c'est en chantant encore,
Toujours brave, toujours d'un cœur insoucieux,
Sur l'infini des eaux, sous l'infini des cieux.
Ses filets sont posés. La mer grossit. N'empêche
Qu'il est sûr pour demain de faire bonne pêche.
La femme et les petits ne manqueront de rien.
Il chante. Ah! ce métier de chien, de galérien [2],
On l'aime, on l'aime tant, d'une amour si têtue!
C'est la mer qui vous plaît, cette mer qui vous tue.
Elle sait vous manger, mais aussi vous nourrir.
On en a tant vécu qu'on en peut bien mourir!
Et le pêcheur, tout près d'arriver à la côte,
Reprend l'air d'une voix plus joyeuse et plus haute :

Nous étions deux, nous étions trois,
Nous étions deux, nous étions trois.

[1] Mugit, de l'ancien haut allemand *breman*.

[2] Dérivé de *galère*, parce que les condamnés ramaient sur les galères du roi. En anglais, *convict*; en allemand, *Sträfling* ; en italien, *galeotto*.

Va donc, le vent du nord, l'homme qu'un flot emporte,
La veuve en deuil, les gas orphelins, bah! qu'importe!
La mer qui fait tout ça ne le fait pas exprès.
Puis, la mer avant tout, et les autres après!
Houp! quand même, et gaîment, en marins que nous sommes!
Tant que la mer vivra, la mer aura des hommes.

Œuvres poétiques à lire de Richepin (Charpentier et Fasquelle, éditeurs, Paris) : *La Mer* (1886) ; *Par le Glaive*, drame (1892) ; *Le Flibustier*, comédie (1894) ; *Le Chemineau* (1897) ; *La Martyre* (1898). — Critiques à consulter : B. Gausseron, *Nouvelle Revue* (1891) ; G. Lanson, *Histoire de la littérature française* ; Jules Lemaître, *Les Contemporains, Impressions de théâtre, Revue des Deux-Mondes*, du 1er mai 1898 ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* ; Maurice Barrès, *Discours à l'Académie*, 19 février 1909 ; J. Ernest-Charles, *Le Théâtre des poètes*, 1910.

MAURICE ROLLINAT

Né à Châteauroux en 1846. Mort à Ivry en 1903.

Il y a chez ce petit-fils des romantiques macabres deux poètes : un naturiste qui connut Georges Sand et s'inspire de ses romans rustiques, un rêveur pessimiste rappelant un peu Baudelaire. Cette double filiation littéraire n'a pas empêché Rollinat d'être un poète original. Il a vu dans la nature bien des aspects que d'autres n'avaient pas même entrevus ; il a étudié des états d'âmes étranges, mystérieux, dont personne ne s'était rendu compte. Comme Richepin, Rollinat est un néo-romantique réaliste, mais avec moins de rhétorique, plus de vérité et sans les affectations de cynisme rabelaisien qui gâtent une partie des œuvres du chantre des gueux.

Le silence des morts [1]

On scrute leur portrait, espérant qu'il en sorte
Un cri qui puisse enfin nous servir de flambeau.
Ah! si même ils venaient pleurer à notre porte
Lorsque le soir étend ses ailes de corbeau!

Non! Mieux que le linceul, la bière et le tombeau,
Le silence revêt ceux que le temps emporte :
L'âme en fuyant nous laisse un horrible lambeau
Et ne nous connaît plus dès que la chair est morte.

Pourtant, que d'appels fous, longs et désespérés,
Nous poussons jour et nuit vers tous nos enterrés!
Quels flots de questions coulent avec nos larmes!

Mais toujours, à travers ses plaintes, ses remords,
Ses prières, ses deuils, ses spleens et ses alarmes,
L'homme attend vainement la réponse des morts.

[1] Extrait des *Névroses* (1883), œuvre étrange, baudelairienne, tout imprégnée de romantisme macabre.

Le pressentiment [1].

Dans ses heures de rêve et de réalité,
Que la douleur l'épargne ou s'acharne à sa piste,
Tout homme conscient reçoit à l'improviste
Un avertissement de la Fatalité [2].

La flèche de l'amour et le dard de la crainte
Sont encore moins prompts à se planter en nous
Que ce chuchotement qui perce nos dessous
Et parcourt d'un seul trait tout notre labyrinthe.

Ouvert à tous les plans que le Destin ourdit,
Il présage l'effet dont il connaît la cause,
En laissant à l'esprit une attente morose
Et le doute inquiet sur l'accident prédit.

Comme un tourbillon noir dans les campagnes blêmes
Galvanise l'eau morte et fouille la forêt,
Ainsi l'inattendu de cet avis secret
Nous ébranle et nous scrute au plus creux de nous-mêmes.

Cette voix sans parole et ce toucher sans main
Qui résonne dans l'âme et cogne à la pensée,
Cette annonce du sort si brusquement lancée,
Ce frisson d'aujourd'hui qui signale demain,

C'est le Pressentiment! Chez le plus insensible
Il jette son *Prends garde* ou son *Réjouis-toi!*
Echo vague et précis, reflet ardent et froid
Du bonheur arrivable ou du malheur possible.

Il use quelquefois sa pénétration
A ce métal humain qu'on appelle un avare,
Et s'émousse aux cœurs plats sans boussole ni phare
Qui flottent sur l'égoût de la Sensation.

Mais chez l'homme où l'ennui fait grouiller ses cloportes
Et dont la volonté s'exerce en frissonnant,
Il rentre à la façon d'un mauvais revenant
Qui traverse les murs, les vitres et les portes.

[1] Extrait de *L'Abîme* (1883), recueil de vers pessimistes, mais souvent très profonds, d'une originalité réelle, contenant de remarquables peintures de ce qu'on a appelé « des paysages intérieurs ».

[2] La Fatalité, en grec ἀνάγκη, est, dans la mythologie, la force même du *Destin* ou *Destinée*, divinité implacable issue de la Nuit et du Chaos, suivant laquelle tout arrive dans le monde; les Parques sont ses ministres.

Petit crustacé, assez répugnant, qui vit dans les endroits sombres et humides.

Le criminel pensant, l'amant pronostiqueur,
Les suppôts angoisseux du mauvais et du pire,
Ceux que le soliloque [1] astreint à son empire,
Ceux ne pouvant dompter les battements du cœur,

Tous ceux-là renfermés et seuls à se connaître,
Ont parfois la pâleur des morts en écoutant
Le sifflet vipérin, sournois, intermittent
D'un pressentiment noir qui rampe dans leur être.

Tous nos maux à venir, tous nos futurs tourments,
Abeilles du malheur dont nous serons la ruche,
La maladie en marche, imminente, et l'embûche
De l'homme, de la bête et des quatre éléments;

L'amour vil devenant la luxure collante,
Espèce de remous berceur et scélérat,
Qui nous prendra tout l'être et dont on sentira
Le pivotement flasque et la succion lente;

Avec son rire fixe et sa plainte à ressort,
Bicêtre [2] nous donnant l'insanité tragique;
Et par le simple effet d'un sommeil léthargique
Notre inhumation précédant notre mort;

Le guet-apens soudain comme un coup de tonnerre,
Où, dans l'affreux recul de l'épouvantement,
On se verra trahi jusqu'à l'égorgement
Par celle qu'on adore et celui qu'on vénère;

Et puis, dans un lointain vitreux comme un carreau,
Le vertige assassin nous montant à la tête,
Et nous laissant crouler avec des cris de bête,
Des ongles du remords au panier du bourreau:

Voilà ce qu'à travers nos projets et nos actes,
L'effrayant messager intime [3] aux plus têtus :
Mane, Thecel, Pharès [4] de nos rares vertus,
Supplice anticipé de nos vices compactes [5].

[1] Du latin *soliloquium*, conversation d'une personne avec elle-même.

[2] Hôpital d'aliénés, près de Paris.

[3] Présent du verbe *intimer* : signifier quelque chose à quelqu'un.

[4] Mots signifiant : *Pesé, compté, divisé*, qu'une main invisible traça sur le mur de la salle où festoyait Balthazar, au moment où Cyrus, vainqueur, entrait dans Babylone.

[5] On peut dire au masculin *compacts* ou *compactes*.

Hélas! plus nous savons combien ce monde est vain,
Plus notre illusion se fane et se débrode,
Plus la rouille du temps nous mange et nous corrode,
Plus nous prêtons l'oreille au terrible devin.

Et toujours, et partout, quand l'horreur et le drame
Méditent contre nous un sombre événement,
Nous sommes lancinés [1] par le Pressentiment :
Moucheron du destin qui bourdonne dans l'âme.

Les oubliettes [2].

Dans les oubliettes de l'âme
Nous jetons le meilleur de nous
Qui languit lentement dissous
Par une moisissure infâme.

Pour le vice qui nous enflamme
Et pour le gain qui nous rend fous,
Dans les oubliettes de l'âme
Nous jetons le meilleur de nous.

Comme personne ne nous blâme,
Parfois, nous nous croyons absous,
Mais un cri nous vient d'en dessous :
C'est la conscience qui clame
Dans les oubliettes de l'âme.

La honte [3].

Plus d'un que la honte poursuit
Frissonne en son gîte la nuit.

Surtout, certains soirs de décembre,
Quand le vent bat l'obscurité,
Il sent mieux l'insécurité
Qui se mitonne [4] dans sa chambre.

Brusque, il prend un livre au hasard,
Qu'il jette, en devenant blafard.

[1] Néologisme tiré de *lancinant* (latin *lancinantem*), avec le sens de torturé par des douleurs aiguës.

[2] Extrait de *L'Abîme*.

[3] Extrait de *L'Abîme*.

[4] Qui se *prépare* tout doucement

Avec des souffles de fournaise
Et des haleines de caveau,
Il sent monter à son cerveau
Une angoisse que rien n'apaise.

Portes, châssis, rideaux, plafond
Ont un calme qui le confond.

Sa conscience qui lui pèse
S'embarrasse dans la frayeur,
Comme le pied d'un fossoyeur
Dans un marécage de glaise.

Oh ! le face à face avec soi,
Quand on tremble et *qu'on sait pourquoi*

Il admettrait donc l'hypothèse
Où ses vieux meubles renfrognés
Seraient des spectres indignés
Qui jouiraient de son malaise ?

A ce moment il suinte, il sourd
De partout comme un blâme sourd.

Evitant l'armoire ou la chaise
Qui lui parleraient d'autrefois,
Il gesticule ses effrois
Dans un va-et-vient qui biaise.

Le craquètement [1] du parquet
Tient du soupir et du hoquet.

Et, sa nuit devient si mauvaise,
Qu'il retourne contre le mur
Le portrait vénérable et dur
Dont il redoute l'œil de braise.

Mais d'où vient qu'il rampe à genoux,
Avec la mimique [2] des fous ?

C'est qu'en s'approchant tout à l'heure,
Il a vu, sur son panneau froid,
Juste au point, remise à l'endroit,
La figure peinte qui pleure.

Plus d'un que la honte poursuit
Frissonne en son gîte la nuit.

[1] Bruit produit par ce qui craquète (petit craquement répété).

[2] Du latin *mimicus*, grec μιμικός (mime) ; expression du visage et des gestes.

Glas du soir[1].

Des glas[2] ont suivi l'angélus :
Dès jours humains sont révolus !
Sous les cieux voilés d'une taie[3],
Le soleil bas rougit la haie
Et les marécages velus;
Vers la grande châtaigneraie
Aux patriarches vermoulus,
Tout l'horizon n'est qu'une plaie.
Avec des flux et des reflux,
Le vent traîne par la saulaie[4]
Les gémissements superflus
Des glas.

Voici dormir, sillons, futaie,
Etangs, rocs, buissons chevelus,
L'homme seul frémit et s'effraie
Dans ces ravins, sur ces talus
Où se mêle au cri de l'orfraie[5]
Le monotone jamais plus
Des glas !

Au crépuscule[6].

Le soir, couleur cendre et corbeau,
Verse au ravin qui s'extasie
Sa solennelle poésie
Et son fantastique si beau.

Soudain, sur l'eau morte et moisie
S'allume, comme un grand flambeau
Qui se lève sur un tombeau,
La lune énorme et cramoisie.

[1] Extrait de *La Nature* (1892), le dernier ouvrage du poète. Après de grands succès parisiens, Rollinat, fatigué de la capitale, se retira en pleine campagne et c'est dans la solitude des champs qu'il composa ces vers. Son inspiration est devenue plus haute, mais on retrouve toujours en lui l'auteur pessimiste des *Névroses*.

[2] Du latin *classicum (classium)*, sonnerie de trompette : tintement lent de la cloche d'une église pour annoncer la mort.

[3] Mot venu du grec θηχή, enveloppe, et ayant le sens de tache opaque, comme celles qui se forment parfois sur l'œil.

[4] Lieu planté de saules. Le suffixe *aie* sert à former un assez grand nombre de noms de ce genre : *aunaie, boulaie, châtaigneraie, chênaie, coudraie, frênaie pommeraie, ronceraie, tremblaie*.

[5] Voir page 211, note 2.

[6] Extrait de *La Nature*.

Et, tandis que dans l'air sanglant,
Tout sort de l'ombre : moulin blanc,
Pont jauni, verte chènevière,

On voit entre les nénuphars [1]
Moitié rouges, moitié blafards,
Flotter l'âme de la rivière.

Les libellules [2].

Fantasque [3] essaim toujours errant,
Les libellules [4] se poursuivent,
Et leurs gais châtoiements s'avivent
Aux ardents reflets du torrent.

Déjà moiré, parfois s'irise
Le petit tulle si léger
Qui leur permet de voltiger
Dans tous les sens, comme la brise.

Les unes, taciturnement,
Laissent flotter leur nonchalance;
D'autres, pour brûler le silence,
Dardent l'éclair d'un ronflement.

Dans les airs, elles font des lieues,
Mais, toujours, en haut comme en bas
Les grandes vertes ont le pas
Sur les toutes petites bleues.

Leur démence de liberté
Dont elles ne savent que faire
Les emporte dans l'atmosphère
Qui les saoule de sa clarté.

Au moindre vent, qui les fustige,
A fleur d'écume ou de rocher,
Chacune vient se rapprocher
De la branchette ou de la tige,

[1] Voir page 198, note 1.

[2] Extrait de *La Nature*. — Dans ce volume on trouve aussi des pièces où le poète est simplement pittoresque, sans pessimisme et sans pensée macabre ; en voici un spécimen. Comparez ce morceau avec celui de Théophile Gautier, intitulé *La Demoiselle*, page 130.

[3] Qui agit par *fantaisie*, capricieusement.

[4] Libellule vient du latin des naturalistes *libellula*, « petit niveau », à cause de la façon dont cet insecte plane.

Impondérable, mais pourtant
Lourde encor, si peu qu'elle y touche,
Pour le brin d'herbe qui se couche
Et se relève en tremblotant.

Longs clous d'or et de pierreries
Ayant grosse tête, gros yeux
Et fines ailes, sous les cieux
Elles promènent leurs féeries.

Elles vont flairer les roseaux,
Et puis reprennent leur voyage
Entre les frissons du feuillage
Et les miroitements des eaux ;

Et, quand leur vol, plein de crochets,
De zigzags et de ricochets [1],
Ayant lassé les demoiselles,
On les voit enfin s'arrêter :
Elles semblent moins s'éventer
Que respirer avec leurs ailes.

Œuvres à lire de Rollinat (Charpentier, éditeur, Paris) : *Dans es brandes*, (1877) ; *L'Abîme* (1886) ; *La Nature* (1892). — Critiques à consulter : Ch Fuster, *Les poètes du clocher* (1889) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

JEAN AICARD

Né à Toulon en 1848.

Dans chaque groupe de poètes, comme dans un parti, il y a une aile droite et une aile gauche, ayant des tendances assez divergentes malgré leur nominale unité. Jean Aicard appartient à l'aile droite du néo-romantisme et diffère beaucoup des deux écrivains précédents. C'est un idéaliste sentimental à l'âme saine, qu'aucun pessimisme littéraire n'a jamais embrumé. Il aime la vie et l'a chantée avec une belle vigueur d'enthousiasme ; la nature et le foyer sont les deux pôles de ce Provençal lumineux, nourri de la bonne moelle romantique, mais devenu un poète très personnel d'allure et d'inspiration. Quelques-unes de ses œuvres sont très belles.

Le Rhône [2].

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

[1] Bonds que fait une pierre plate lancée sur la surface de l'eau

[2] Extrait des *Poèmes de Provence* (1874), un des plus beaux recueils de vers du poète, renfermant de remarquables descriptions.

Fleuve superbe! il court et, se jouant des lieues,
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et, né dans la blancheur, il finit dans l'azur.

Un lac veut l'arrêter au sortir de sa source;
Il le divise, il passe!... Et le frère du Rhin,
Trouvant alors des rocs en travers de sa course,
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
O fleuve! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plaît pas, à toi! Ta force est bonne,
O fleuve! et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon, Valence, et la brune Avignon,
Dont les filles gaîment, sur les rives natales,
Peuvent mêler le pampre[1] aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdir les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de la force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge[2],
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô le plus puissant des fleuves de l'Europe!
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,
Lorsque, près d'Avignon, le mistral[3] qui galope
Te jette, en s'enfuyant, le défi d'un vainqueur?

[1] Pampre ou pampe, du latin *pampinum* : le feuillage de la vigne.

[2] Michelet, dans son ouvrage *La Montagne* (1868), avait déjà dit, en parlant du Rhône : « Il court : c'est comme une bête échappée, *un taureau de la Camargue.* »

[3] Mistral (magistraou), du latin *magistrum*, le maître, vent violent du nord-ouest qui descend des Cévennes sur le Languedoc et la Provence, souvent avec la force d'un ouragan. (Elisée Reclus.)

Sans pouvoir t'indigner, le mistral te devance...
Ah! tu voudrais marcher toujours plus lentement!
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici, par essaims, les belles filles d'Arles[1],
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir.

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,
Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr;
Et le mirage vert du riant paysage
Frissonne renversé dans tes reflets d'azur...

Mais tu n'es pas un lac : tu t'appelles le Rhône!
Prouve donc, si tu peux, tes puissances d'amours!
Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours :

Arrange-toi! — C'est fait! Le Rhône a fait une île!
Il l'étreint à deux bras, la pousse au gouffre amer :
C'est la Camargue[2]. Elle est immense, elle est fertile,
Et toujours grandissante, elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve! L'effort est digne de ta gloire.
Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau;
Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire...
Qui d'entre nous fera reculer son tombeau?

Et maintenant, là-bas, jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords.

Et, t'écoutant de loin, du fond des marais mornes,
Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

[1] Arles, l'antique ville romaine *Arelate*, qui succéda à une colonie hellénique, est célèbre par la beauté de ses femmes, chez lesquelles on retrouve le type grec ancien. Elle a aussi de fort beaux monuments, entre autres ses arènes romaines.

L'île formée par le Petit Rhône et le Grand Rhône a 75 000 hectares environ de superficie, mais elle est très insalubre, à cause de ses nombreux marécages.

La légende du chevrier [1].

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit;
Et là Jésus est né de la vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
— Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le bœuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment:
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit : « Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture.
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien.

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient;
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or brode, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore.
Chacun d'eux, prosterné devant Jésus, l'adore :
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe à l'Enfant-Dieu.

Ebloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin;
Mais la douce Marie : « Etes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique? »

Il s'avance troublé, tire son chalumeau [2],
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres ;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

[1] Extrait de *La Chanson de l'enfant* (1875), recueil de vers touchants et délicats, dans lesquels l'auteur a su trouver la langue poétique bonne pour les petits. La pièce qui suit est d'une grande fraîcheur idyllique.

[2] Du latin populaire *calamellum* diminutif de *calamus*, roseau : flûte champêtre faite avec un roseau percé de trous.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur ;
Il y met tout son souffle, il y met tout son cœur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or tout le monde écoute avec ravissement ;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

L'adieu [1].

Adieu. J'ai dit adieu. Le meilleur de moi-même,
Avec un long soupir, hors de moi s'est enfui :
Tu m'as pris tout mon cœur, voyageuse que j'aime,
Et je suis resté là, plein de vide et d'ennui.

Je suis je ne sais où, car mon âme voyage;
Elle est je ne sais où : sais-je par où tu vas?
On m'a dit : « Vous restez tout seul, ayez courage ! »
Mais je suis plus que seul : je ne me reste pas [2].

Ah ! comment tout entier ne t'ai-je pas suivie ?
Quel devoir me retient? Qu'ai-je à faire et pourquoi?
N'as-tu pas emporté la raison de ma vie,
Et n'est-ce pas mourir que d'être absent de soi ?

Adieu. Je te l'ai dit, ce mot profond, si triste,
Et des pleurs tout à coup m'en reviennent aux yeux,
Car à tous les départs je sais qu'un spectre assiste,
Que la mort est partout où se font des adieux !

Adieu. Toutes les fois qu'il frappe notre oreille,
Ce mot cruel, qu'on dit tout bas et sanglotant,
On craint que le malheur qui dormait ne s'éveille !
On sait qu'il vaudrait mieux se taire en se quittant.

Adieu. Ce mot nous dit : « Téméraires, tout passe !
Nous n'avions entre nous que notre volonté ;
Puisque nous y mettons le temps avec l'espace,
Dieu qui s'indigne y peut mettre l'éternité !

[1] Extrait du *Livre d'heures de l'amour*. — Comparer avec le morceau de Lamartine, reproduit plus haut, page 52.

[2] C'est-à-dire : mon âme est, pour ainsi dire, hors de moi-même.

C'est une mort d'un temps, l'absence, et c'est un crime ;
Sachons bien que c'est mal, et que nous tentons Dieu,
Quand l'âme, s'absentant de l'être qu'elle anime,
Avec un être aimé s'en va dans un adieu !

Œuvres à lire de Jean Aicard (Charpentier, Lemerre, Fischbacher, Ollendorf, éditeurs, Paris) : *Les jeunes croyances* (1867) ; *Les poèmes de Provence* (1874) ; *La Chanson de l'enfant* (1875) ; *Miette et Noré*, poème (1880) ; *Le livre des petits* (1886) ; *Jésus* (1896). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos poètes* (1888) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française*.

EDMOND HARAUCOURT

Né à Bourmont (Haute-Marne) en 1857.

Ce poète très élevé tient du romantisme le goût des développements lyriques : il aime à broder sur des thèmes. Sa poésie n'en a pas moins un caractère d'originalité réelle, car il a l'esprit d'un penseur. Après avoir écrit des vers à tendances plutôt philosophiques, il se lança dans le mouvement néo-chrétien. Parmi les nombreuses pièces récentes qui ont mis en scène la vie de Jésus-Christ, sa *Passion* est peut-être la plus sincère et la plus noble.

L'Immuable [1].

Ah ! les mondes éteints et les globes détruits !
Rêve, et nombre [2] la poudre innombrable des astres
Qui, croulant tour à tour dans le chaos des nuits,
Ont fécondé les cieux en semant leurs désastres !

Tout passe au vent des jours ! Lorsque les temps sont mûrs,
La mort vient balayer les cités jadis pleines,
Qui couvraient l'horizon des ombres de leurs murs
Et qui peuplaient de bruit l'immensité des plaines.

Les bois qui s'étageaient sur la pente des monts
S'affaissent ; l'Océan submerge les prairies,
Tandis que, surgissant du sable et des limons,
Les continents nouveaux sortent des mers taries.

Les pôles dégelés roulent vers le soleil ;
Les dieux qu'on adorait sont remplacés par d'autres ;
Les empires houleux s'endorment sans réveil,
Et les cultes vieillis lapident leurs apôtres.

[1] Ces vers et les suivants sont extraits de *L'Ame nue* (1885).

[2] Mot archaïque pour *compte*, du latin *numerare*.

Les lois chassent les lois dont un peuple était fier;
Un fleuve de mépris vient en laver les traces :
Nous punirons demain ce qui fut juste hier,
Et nos propres vertus feront rougir des races.

Chaque fleur qui fleurit porte déjà son deuil;
Le vrai n'existe pas : nous changeons et tout change.
L'immortel n'est qu'un mot créé par notre orgueil
Rêvant pour oublier qu'il est né sur la fange.

Tout, les masses sans noms et les fronts radieux,
Ce qui fut notre amour ou qui fit notre envie,
L'œuvre de notre esprit comme l'œuvre des dieux,
Tout revient au néant qui doit nourrir la vie!

Et le cercle éternel tourne dans l'infini,
Entraînant sans repos la matière et les formes,
Et toujours, puis encor, l'univers rajeuni
Naît pour mourir et meurt pour naître, au gré des Normes[1].

Seule, et fière, et debout, sans ployer devant rien,
Au milieu du fatal effondrement des âges,
La Raison nous regarde hésiter vers le bien,
Et sereine, immuable, elle compte les sages.

Sur un berceau.

Enfant, pauvre petit qui tends tes deux poings roses,
Comme deux fleurs d'hiver sur la neige des draps,
Etre vague qui ris et qui pleures sans causes,
Enfant, la vie est dure et tu la connaîtras.

Dure et longue, la vie, hélas! la vie humaine,
Et demain, dès l'aurore, il faudra marcher seul,
Pour faire avant le soir la grand'route qui mène
Des plis du berceau blanc vers les plis du linceul.

Debout! le jour a lui sur la côte escarpée :
L'or du soleil, dans les lointains, crépite et bout.
Va : c'est l'heure; voici la cuirasse et l'épée,
Et souviens-toi d'aller sans faillir, jusqu'au bout!

Fausses vertus, lois sans raison, devoirs factices,
Efface de ton cœur les mensonges dévots :
Cherche la vérité par-dessus nos justices;
Crois en Dieu si tu peux, crois en toi si tu vaux.

[1] Du latin *norma*, loi. Il s'agit des *lois éternelles*, considérées comme des divinités souveraines.

Chéris la mer, la grande impuissante éternelle
Qui console des vœux déçus et des regrets :
La nature bénit ceux qui vivent en elle,
Le calme naît au cœur du calme des forêts.

Crains l'homme, aime ton âme et méprise l'insulte;
Sois humble avec toi seul et sois fier devant tous.
Bons ou mauvais, défends tes amis et ton culte;
Pardonne aux criminels et respecte les fous.

Laisse l'être à tous ceux que ta force te livre;
Ne rougis pas ta main dans la chair des mourants
Car tous sont tes égaux devant le droit de vivre,
Et les plus outragés sont parfois les plus grands.

Ne daigne point haïr; sois fidèle à tes pactes;
Sois franc; ris peu; sois doux pour ceux qu'on fait souffrir
Mais garde de juger les raisons ou les actes,
Car rien n'est absolu que l'espoir de mourir.

Le charron.

Necker [1] est expulsé du royaume. A Versailles,
L'Etrangère [2] et la cour rêvent de représailles,
Besenval [3] a les murs et quatre régiments.
Le vieux Broglie [4], avec trente mille Allemands,
Tient la plaine, et la tient en province conquise,
Saccageant, n'attendant qu'un vœu de la marquise
Pour étrangler Paris d'un seul coup de lacet.

Donc, la ville, on l'affame, et son bon roi le sait;
Le peuple, on le trahit; la patrie, on la pille.
Alors un cri tonna dans l'air : « A la Bastille! »
Et formidablement tout Paris se leva.
Point de canons, point de fusils. N'importe : on va.

[1] Célèbre banquier genevois (1732-1804), père de Mme de Staël et ministre de Louis XVI. Pour sauver la France de la faillite, il essaya, comme le grand Turgot, d'arrêter le gaspillage effréné des finances, mais la reine, Marie-Antoinette, et les privilégiés que sa politique honnête gênait, le firent disgracier par le roi. En le renvoyant, celui-ci signa sa propre déchéance, car la Révolution devint alors inévitable.

[2] Marie-Antoinette, qu'on appelait aussi l'Autrichienne.

[3] Baron Pierre-Victor Besenval de Bronstatt, de Soleure, officier suisse au service de la France et commandant des troupes royales à Paris

[4] Le maréchal de Broglie (1718-1804) fut ministre de la guerre sous Louis XVI, quitta ensuite la France et commanda l'armée des Emigrés en 1792.

On veut. Poussant son flux et remuant sa houle,
Ce flot des volontés, cette mer d'âmes, roule.
A chaque rue, aux quais, aux ponts, aux carrefours,
Multipliant sa masse écrasante, et toujours
Plus profonde, et toujours plus dense et plus serrée,
Elle élargit l'ampleur de sa lourde marée.
L'air tremble; et tout au fond des horizons, là-bas,
Un retentissement effroyable de pas,
Sous la clarté des cieux, gronde comme un tonnerre.

Il peina deux mille ans, ce Peuple débonnaire :
Il en est las, et l'heure a sonné de finir.
C'est le Passé, c'est le Présent, c'est l'Avenir
Qui vont : c'est l'unanime humanité qui marche;
Et la mer de vengeance apporte aussi son arche,
Arche sainte arrachée au déluge des rois :
La Liberté!
Sinistre, avec ses hauts murs droits,
La Bastille [1], debout, dans sa robe de pierre,
Hausse rigidement sa masse calme et fière
Sur laquelle Justice et Haine n'ont rien pu.
Le bloc royal attend : tel un lion repu,
Superbe, et tout entier ramassé sur son torse,
Dort dans la majesté terrible de sa force.
L'Océan d'hommes va, déferle au pied des tours,
Reflue, et, noircissant au loin les alentours,
S'étale en nappes, chaud comme un torrent de lave.
Aux créneaux, les canons dardent leur grand œil cave;
Les meurtrières sont luisantes de fusils,
Et, guettant les élus qu'elle a déjà choisis,
La mort veille. Hurlant de rage et d'impuissance,
L'orage humain se jette, et recule, et s'élance,
Et fait tourbillonner le remous de ses flots
Qu'il brise au choc des murs invinciblement clos.

Or, dans ce grondement de fureur populaire,
Un homme s'avança; sans un cri, sans colère,
Calme, s'étant frayé doucement un chemin,
Il franchit les fossés, une hache à la main,

[1] Célèbre prison d'Etat où l'on enfermait sans jugement, en vertu d'une lettre de cachet, sous l'ancien régime, tous ceux qui déplaisaient au pouvoir. C'étaient surtout des nobles ou des bourgeois riches, mais, pour le peuple, cette prison symbolisait la tyrannie royale; c'est pour cela qu'il la détruisit.

Et seul, les deux bras nus, vint prendre la Bastille [1].
On le vit sur le mur et les pieds dans la grille
Chercher son équilibre au haut du pont-levis.
Il se mit à son œuvre : et, détournant les vis,
Faisant sauter les clous hors des poutres de chênes,
Broyant les gonds, tranchant l'anneau rouillé des chaînes
Il travailla longtemps, car l'ouvrage était dur.
— Feu !
Les balles heurtaient et déchiraient le mur,
Et faisaient des trous ronds dans la blouse volante.
— Feu !
Tout autour de lui la mort passait, sifflante,
Et ses souffles vibrants l'effleuraient tout entier.
Mais le charron, sans plus frémir qu'à son chantier,
Levait et rabaissait sa hache, lent et grave.
O jours ! Race des forts ! Siècle où l'on était brave,
Age auguste où le sol enfantait des Titans [2] !
Le vil Peuple, oublié dans l'abîme des temps,
Se dressait tout à coup de sa terre féconde,
Et, la justice en main, balayait le vieux monde !
Salut à vous, manants, roturiers et vilains !
Inutiles héros dont nos champs étaient pleins,
Salut ! Athlètes nés et conçus dans l'épreuve,
Vaillants régénérés de l'humanité neuve !
— Nous partons, nous, les fils d'un monde agonisant
Dont les siècles vécus ont épuisé le sang...
Peuple, peuple ! Sur les débris des nobles races,
Germez, multipliez, croissez, rameaux vivaces !
Epanouissez-vous sous le ciel libre et pur !
Serf de l'ère passée et roi du temps futur,
Voilà que ce charron a commencé la tâche,
Et taille l'avenir humain à coups de hache !

Le pont-levis grinça sur ses gonds. Un moment,
Dans l'air, il hésita, puis, d'un bloc, lourdement
Tomba, dans le bruit sourd d'un monde qui se brise.
« En avant ! En avant ! »
Rois, la Bastille est prise.

[1] La prise de la Bastille eut lieu le 14 juillet 1789; l'anniversaire de cette date est aujourd'hui célébré comme fête nationale.

[2] Dans la mythologie, les Titans, fils de la Terre, disputèrent l'empire du monde à Jupiter, et furent précipités dans les profondeurs du Tartare. Ici ce mot est pris dans le sens figuré de héros.

— Le charron rabaissa sa manche. Il dit : « Voilà. »
Puis, simple, ayant défait vingt siècles, s'en alla.

Les faibles.

Je n'ai d'amour au cœur que pour ceux qu'on torture,
Les tout petits enfants de l'immense nature
Qui vivent dans l'ennui, la tristesse et l'effroi;
Ceux qui n'ont pas de nid, le soir, quand il fait froid,
Qui tremblent dans le vent et gîtent sous la neige;
Les faibles, ceux qu'on tue et que nul ne protège
Et dont le bon soleil lui-même est ennemi;
Qui n'ont que la douceur d'avoir un peu dormi
Lorsqu'il faut s'éveiller encor pour vivre, et vivre...
Aussi, lorsque l'hiver met ses robes de givre
Sur les troncs d'arbres noirs et les brins d'herbe roux,
Je rêve d'être un dieu paternel, grave et doux,
Qui pourrait, en faisant refleurir les pervenches,
Etre aimé des oiseaux qui glissent sous les branches.

Le jardin des Oliviers[1].

Jésus, suivi de ses disciples, vient d'arriver dans le jardin des Oliviers. Il est nuit. Les disciples déploient leurs manteaux et se couchent à terre. Jésus s'éloigne.

Scène première.

JÉSUS

Seul ! Mon âme se trouble.
Le jour est donc venu, mon Père, et c'est l'instant;
C'est l'heure expiatoire et ton peuple l'attend.
L'heure sainte qui va venir, l'heure promise,
L'heure qui vient, elle est venue, et j'agonise !
Rien ne m'est plus. Tout est fini. Seul désormais !
Loin des frères que j'ai choisis et que j'aimais,
Seul pour porter ma croix et gravir la montagne,
Tout seul au monde, ayant la haine pour compagne,
Moi qui chantais l'amour et qui vivais par lui !
Ma force m'abandonne, et je tremble... Aujourd'hui !...

VOIX TERRESTRES

Songe aux jardins de Galilée :
Tu descendais dans la vallée,
Doucement;
Tes amis s'asseyaient dans l'herbe,
Et leur cercle écoutait ton verbe
En t'aimant.

[1] Extrait de *La Passion*, mystère en deux actes et six parties (1890).

VOIX CÉLESTES

Le dévoué pasteur des âmes immortelles
Les ramène à travers la nuit ;
Lorsque le soir descend, il marche devant elles,
Et son troupeau le suit.

JÉSUS

L'aurore qui va poindre est ma suprême aurore !
J'ai froid. J'ai peur... O Dieu, s'il en est temps encore,
Ecarte ce calice et délivre-moi d'eux.
Je vois. J'entends. La foule, et le gibet hideux,
Le chemin, et l'angoisse au milieu des huées,
Et les coups de marteaux, et les paumes trouées...
Je ne peux plus... Mon cœur défaille dans l'effroi,
Et ma divinité se retire de moi...
— Une sueur de sang coule sur ma poitrine.
Mon Dieu, regarde en moi l'humanité chagrine,
Contemple dans ton Fils toute l'humanité.
Qui souffre, et pleure, et saigne, en priant ta bonté,
L'humanité qui meurt si tu n'as pitié d'elle.
Donne-lui la valeur de te rester fidèle,
Et qu'en moi ta bonté daigne écouter et voir
Mes frères de toujours et mes bourreaux d'un soir.

VOIX TERRESTRES

Songe aux heures de paix lointaine :
Près du fleuve ou de la fontaine,
Tu parlais ;
Personne ici ne t'abandonne ;
L'homme est bon et la vie est bonne,
Aime-les.

VOIX CÉLESTES

Il cherche la brebis que les loups ont ravie
Et la rapporte en son manteau :
Le Berger du Seigneur devra donner sa vie
Pour trouver son troupeau.

VOIX TERRESTRES

C'est toi qui rajeunis la terre,
Et ton cœur est dépositaire
Du trésor ;
Nous viendrons chercher ton baptême,
Reste parmi nous puisqu'on t'aime,
Reste encor.

JÉSUS

Comme le ciel est loin! Comme l'ombre est profonde!
— O terre! ô race humaine! ô déplorable monde
Qui cherches la lumière en marchant dans la nuit,
Cruel à qui te sert et doux à qui te nuit,
Qui voudrais adorer et ne sais que maudire!
O Race dont l'amour s'acquiert par le martyre,
Qui charges tes bourreaux d'auréoler tes saints,
Monde d'incertitude et de dogmes malsains
Où l'homme doit mourir des lois qu'il fait pour vivre,
Tu tends tes bras vers Dieu pour que Dieu te délivre,
Et lorsqu'il vient, l'ami si longtemps attendu,
Tu dresses son gibet [1] pour croire à sa vertu!
Tu couronnes de sang les fronts qui sont augustes.
Ta justice fleurit sur la tombe des justes
Et ton cœur ne comprend que le verbe des morts :
Leur cri n'arrive à toi qu'à travers ton remords,
Car ta colère est prompte et ta sagesse est lente.
O Terre, ô pauvre Terre inquiète et dolente,
Terre qui fais périr les bons au nom du bien,
Puisqu'il te faut encor du sang, voici le mien!

Jésus s'agenouille.

A deux genoux, Esprit tout puissant, je t'implore.
J'ai marché vers ta source et j'ai tendu l'amphore [2]
A ceux dont le cœur triste est altéré d'amour,
Et voilà que j'entends venir le dernier jour.
Si mon œuvre te plaît et si ma tâche est bonne,
Laisse-moi souffrir seul et veuille qu'on pardonne.
Je n'ai point séparé le frère de la sœur :
Fais que mon nom soit doux et dicte la douceur,
Et défends que ce crime appelle d'autres crimes,
O Seigneur, si ma mort demandait des victimes,
Efface d'ici-bas ma mémoire et ma loi,
Et que jamais le sang ne soit versé par moi!

Il revient vers ses disciples et les voit endormis.

Ils dorment! Tous! Déjà! Comme la chair est faible!
Leurs fronts penchent, ainsi que les grappes d'hièble [3]

[1] Dans son sens primitif, gibet veut dire : potence où l'on attachait les gens condamnés à être pendus ; par extension, il sert à désigner le bois sur lequel on mettait en croix, dans l'antiquité.

[2] Du latin *amphora* : vase de terre cuite où l'on mettait l'huile ou le vin ; il est pris ici au figuré.

[3] Hièble ou yèble, du latin *ebulum* : espèce de sureau.

Lorsque le vent d'orage a passé sur les bois.
Ah! qu'ils dorment encore une dernière fois,
Et qu'ils dorment en paix à l'ombre de leur maître,
Ceux dont le grand péché sera de me connaître;
Qu'ils dorment, ils auront l'avenir pour prier,
Et je veille sur ceux qui devaient me veiller.
— Graves et doux passants dont j'ai fait des prophètes,
Demain, vous n'aurez plus d'asile pour vos têtes,
Vous traverserez seuls le désert des cités,
Seuls dans l'exil du rêve, et seuls, et détestés,
Frappant à tous les cœurs sans que rien vous réponde,
Car le monde hait ceux qui ne sont pas du monde,
Il déteste les fronts pensifs et douloureux,
Et sa fureur d'un jour s'appesantit sur eux...

Il étend son bras vers les disciples et les bénit.

Ceux que tu m'as livrés, Seigneur, je te les livre,
Pour que leur peuple apprenne à lire dans ton livre,
Fais qu'ils demeurent purs et qu'ils en souffrent peu.
C'est là mon testament et c'est mon dernier vœu.
— Ah! je voudrais dormir comme eux... Je les envie.
Je ne dormirai plus jamais... L'immense vie,
Sans fin, sans fin l'immense et rayonnant exil!

Œuvres à lire de Haraucourt (G. Charpentier, éditeur, Paris) : *L'âme nue* (1885) ; *La Passion* (1890). Critiques à consulter : Francisque Sarcey, *Feuilletons du Temps* (1890); Augustin Filon , *Revue bleue* du 16 mai 1891.

MAURICE BOUCHOR

Né à Paris en 1855.

Il débuta très jeune, comme son ami Richepin, par le matérialisme tapageur que les naturalistes avaient mis à la mode. Heureusement pour nous, il sortit bientôt de cette ornière boueuse. Son volume *L'Aurore*, qui date de 1883, marque son orientation vers le spiritualisme. C'est après cela qu'il se plongea dans l'étude des religions et écrivit *Les Symboles*, sorte de *Légende des siècles* mystique, d'un caractère très élevé. Quand se dessina le mouvement néo-chrétien, le poète fit jouer sur le délicieux *Théâtre des Marionnettes* d'exquis mystères religieux où la plus grande sincérité artistique s'allie à un merveilleux talent. Maurice Bouchor est sans contredit un des plus remarquables poètes de l'heure actuelle. Il rappelle Lamartine par l'harmonie, la fluidité, l'idéalisme élevé, la sentimentalité sereine, la profondeur de la pensée poétique. Son âme délicate, comme la fleur mystique de l'Inde, a eu un superbe épanouissement. Mais il n'est pas de ceux qui s'enferment dans leur tour d'ivoire; il a récem-

ment écrit plusieurs volumes pour le peuple auquel il voudrait inculquer un noble idéal. A cela ne s'est pas bornée son action: dans ces dernières années, il s'est fait l'éducateur des milieux ouvriers parisiens, qu'il a tenté d'arracher au matérialisme et à la vulgarité, en allant lui-même lire et commenter devant des auditoires populaires les chefs-d'œuvre littéraires propres à élever les âmes. Le bien qu'il a fait dans ce rôle d'apôtre laïque est considérable, car c'est un professeur de premier ordre.

Nature [1].

Que la brise du ciel est légère et joyeuse!
Comme en silence au loin glissent les blanches voiles!
Que la voix de la mer, grave et religieuse,
Monte tranquillement vers les belles étoiles!

Oh! quand la sombre nuit apparaît et déploie
Ses ailes, lentement comme un oiseau sauvage,
Moi, mon âme s'éveille, — et ma plus grande joie
Est d'écouter rouler les galets sur la plage.

Tout est si beau, mes yeux s'emplissent d'un tel rêve!
L'Océan monstrueux me donne le vertige;
La lune, que le flot fait danser et soulève,
Semble une fleur des eaux qui tourne sur sa tige.

Consolez-vous [2].

Consolez-vous, consolez-vous,
Mon peuple : j'ai senti se fondre ma colère.
C'est en vous que je veux encore me complaire,
Triste multitude à genoux.

Il faut ressusciter Sion [3], puisqu'elle est morte!
Le temps d'épreuve est accompli.
La grâce, le repos, l'oubli,
Voilà ce que le Dieu d'Israël vous apporte.

[1] Extrait des *Poèmes de l'Amour et de la Mer* (1876).

[2] Extrait des *Symboles* (1888). Dans cet ouvrage remarquable, le poète a cherché à faire revivre les principales religions antiques pour en dégager ce qu'elles ont de noble et de grand. C'est ce qu'ont fait les Parnassiens pour quelques-unes; mais Bouchor procède autrement qu'eux et son lyrisme personnel transparaît dans ces pièces objectives en apparence. Celle qui suit est une belle adaptation biblique. La scène se passe pendant la captivité de Babylone.

[3] Jérusalem était communément appelée la « Fille de Sion », mais la colline de Sion, où se trouvait la cité de David et de Salomon, était distincte de la ville proprement dite de Jérusalem, située en face sur la colline de l'Ouest. (A la page 66, note 1 de cette *Chrestomathie*, lire partie *orientale*, au lieu de *méridionale*.

Je brûle de compassion,
Je sens presque en mon âme une douleur humaine
Quand je tourne mes yeux vers le chemin qui mène
A la montagne de Sion.

C'est moi qui vous chassai d'une sainte patrie,
Moi qui vous fis broyer du sable avec vos dents,
Quand, ayant accompli ses actes impudents,
Jérusalem devint une autre Samarie [1].

Voici longtemps que sous le ciel de l'étranger
Mon Israël respire un air lourd qui l'oppresse.
C'est le pain de l'angoisse et l'eau de la détresse
Qu'un peuple sans merci lui fait boire et manger.

Ah! qu'ont-ils fait de toi, ma brebis égarée?
Toi que je nourrissais dans mes prés les plus gras,
Toi que j'ai si souvent portée entre mes bras,
Le terrible lion d'Assour [2] t'a dévorée!

Rien ne restait pour les oiseaux;
Mais celui qui remplit la terre d'épouvante,
Le lion de Babel, vint à l'aube suivante,
Et féroce, il rongea tes os.

Mais, ô Juda, tu vas revivre!
Tous, je vous ferai boire aux sources du salut.
O race d'Abraham, du juste qui me plut,
Il est temps que je te délivre!

Je rendrai leur parure à tes vignes en deuil;
La terre, s'il le faut, enfantera ses ombres;
Et l'on verra, de ses décombres,
Surgir ma ville en un clin d'œil.

Oui, tu reparaîtras, Sion, la disparue!
Ce sera la joie et la paix.
Je guérirai, moi qui frappais;
Je changerai l'épée en un soc de charrue.

Dans les prés de Saron [3] tes bœufs, comme jadis,
Trouveront une ombreuse et fraîche reposée;

[1] Aujourd'hui Sébastiyé, ancienne capitale du royaume d'Israël, qui ne pratiquait pas le culte de Jahvé.

[2] L'Assyrie.

[3] La plaine de Saron, entre Jaffa et Césarée, célèbre par sa fertilité, est encore aujourd'hui très fertile; la vigne y prospère admirablement.

Je serai pour toi la rosée
Et tu fleuriras comme un lis.

* * *

O Seigneur ! je le sais, notre malheur te touche;
Tu ne veux plus nous châtier.
Je le dis à ton peuple entier.
Tes paroles, tu les as mises dans ma bouche.

Tu nous replanteras, dis-tu, sous notre ciel
Ainsi qu'un rejeton vivace.
Tu ne voileras plus ta face
Et nous vivrons tournés vers le Saint d'Israël.

Après les jours de deuil, d'angoisse, d'âpres luttes,
Seigneur, que ton jour est serein !
Nous voici comme un pèlerin
Qui vers Jérusalem s'avance au chant des flûtes.

Mais, ô roi de Jacob, nos crimes furent grands;
Ils oppriment notre mémoire.
Nous est-il bien permis de croire
Que dans ton grand amour, mon Dieu, tu nous reprends?

Les pécheurs de mon peuple ont gardé le silence;
Eh bien ! je parlerai pour eux.
Autrefois, dans les jours heureux,
Disent-ils, nous aimions à fausser la balance.

Nous vivions pour la coupe et le sang du raisin;
Nous étions pleins jusqu'à la gorge.
Tels qu'un étalon nourri d'orge,
Nous hennissions après la femme du voisin.

Il est juste, aujourd'hui, que l'Eternel nous broie,
Lui qui hait l'amour clandestin...
La veuve était notre butin;
Chacun de nous faisait de l'orphelin sa proie.

Ne méritions-nous pas d'être abreuvés de pleurs
Et déchirés par le cilice?
Le juge même était complice;
Le conseil des Anciens regorgeait de voleurs.

Tes prêtres nous donnaient le plus infâme exemple.
Comment retenais-tu ton bras?
Un repaire de scélérats,
Voilà ce qu'ils faisaient, Seigneur, de ton saint temple.

Dans nos lâches tribus il n'était demeuré
Qu'un petit nombre de fidèles,
Et ces justes, au milieu d'elles,
Formaient le pur Jacob et l'Israël sacré.

Ah! ce reste, perdu dans notre multitude,
Etait vraiment ton serviteur!
Il nous reprenait sans hauteur;
Il n'avait point de cris; sa voix n'était point rude.

Il disait : « Le Seigneur est las de votre encens;
Il ne tient pas aux sacrifices.
Purifiez-vous de vos vices;
Ne faites point fléchir le droit des innocents.

» Ouvrez votre maison à l'homme sans asile;
Soyez heureux de partager.
Ne maltraitez pas l'étranger
Qui, rongé de chagrin, sur vos terres s'exile.

» La débauche, le sang et la fureur du vin
Donnent une bien courte gloire.
On a de la vaillance à boire;
Mais quel brusque réveil quand ceci prendra fin!

» Un sombre châtiment plane sur votre tête
Comme l'ouragan sur les mers.
L'injustice a des fruits amers
Et qui sème le vent récolte la tempête. »

C'est ainsi que parlait le serviteur de Dieu.
Et nous disions : « Quel trouble-fête!
Ne prophétise pas, prophète;
O voyant, ne vois pas : tu nous réjouis peu. »

La tempête aurait dû nous broyer d'un coup d'aile!
Par nous, peuple inique et railleur,
Il fut un homme de douleur,
Le serviteur de Dieu, le juste, le fidèle.

Nous bâtissions alors Sion avec du sang,
Jérusalem avec nos crimes.
Bien des fois, Seigneur, nous le prîmes
Et les verges de fer labourèrent son flanc.

Ma s il ne poussait point de clameurs indignées
Lorsque nous l'accablions de coups;
Son visage était triste et doux
Lorsque nous arrachions sa barbe par poignées.

Lui qui devait bientôt payer notre impudeur,
Pâtir pour notre violence,
Il ressemblait dans son silence
A la brebis muette en face du tondeur.

Brusquement tu sifflas. Malheureux que nous sommes,
D'où viennent toutes ces rumeurs?
Ecoutez! le fouet! les clameurs!
Le tonnerre des chars, des bêtes et des hommes...

Fiers, sans délier leurs sandales ni s'asseoir,
Des peuples traversaient la terre,
Avec les bonds de la panthère,
Avec le hurlement des maigres loups du soir.

Dans la ville sacrée, après l'horreur d'un siège,
Le flot terrible déborda.
Seigneur! la fille de Juda
Vit son voile arraché par un roi sacrilège.

Ta pieuse maison, que la myrrhe et le nard [1]
Embaumaient dans un temps prospère,
Pour l'onagre [2] fut un repaire,
Ton saint temple abrita les petits du renard!

Nous, misérable essaim, nous quittâmes la ruche.
Ce fut l'exil [3]. Un autre ciel,
Loin de Juda, loin d'Israël,
Nous entendit longtemps gémir comme l'autruche.

Mais lui, ton serviteur, n'élevait point la voix;
Pour nous le juste fut sans blâme.

[1] Myrrhe, gomme-résine aromatique; nard, huile parfumée extraite de la racine d'une plante aromatique.

[2] L'âne sauvage (latin *onager*; grec ὄναγρος).

[3] La captivité de Babylone.

Il ne souffrit qu'au fond de l'âme.
Nos péchés, sans rien dire, il en porta le poids.

A l'heure du sommeil, sous les tristes saulaies,
Humble, il fléchissait les genoux.
Sa détresse parla pour nous
Et nous fûmes guéris par le sang de ses plaies;

Car tu reviens à nous, Eternel, mais non plus
Enveloppé dans ta colère;
C'est bien ton jour qui nous éclaire
Et nous sommes toujours la race des élus!

Pourtant, tu nous fais peur à force de clémence;
Et nous sentons nos cœurs troublés
Comme dans ces matins voilés,
Lorsque la nuit s'achève et que le jour commence.

Seigneur, Seigneur, que nous languissions dans ce lieu,
Mais qu'Israël s'y purifie!
Fais qu'il te consacre sa vie;
Fais que nous soyons tous le serviteur de Dieu!...

Oui, répond l'Eternel, c'est bien : courbe la tête,
O Jacob! tu seras mon peuple à tout jamais.
Garde-toi d'oublier ce que tu me promets
Par la bouche de mon prophète.

Moi, ton Seigneur, je me souviens!
J'aime, n'en doute pas, une âme droite et sainte.
Les maux que l'innocent avait soufferts sans plainte
M'apitoyèrent sur les tiens.

Mais j'aime aussi ta multitude!
Ah! tu ne sais donc pas? tu ne comprends donc pas?
Souviens-toi du désert, lorsque tu t'échappas
De la terre de servitude!

Rien ne doit ébranler ta foi.
Ton Dieu, lorsqu'il le faut, t'ouvre un chemin sublime.
Quand tu serais couvert par les eaux de l'abîme,
Je serais encore avec toi!

Mais je te veux, et sans partage.
Jamais je ne te céderai,
Toi, mon bien séculaire et mon champ consacré,
Toi, mon immortel héritage

O pécheurs, si vos pieds vous portaient vers le mal,
La faute en est aux dieux infâmes
Qui dans les plus paisibles âmes
Déchaînent toutes les fureurs de l'animal.

Vous m'offriez avec une feinte allégresse
Des torrents de parfums et des fleuves de graisse;
Mais ne montiez-vous pas ensuite sur les toits
Pour mieux vous prosterner en face des étoiles,
Pour prier, le visage enveloppé de voiles,
Un simple ouvrage de mes doigts?

M'ayant bien supplié de les rendre fécondes,
Vos femmes pétrissaient la pâte avec le miel
Pour offrir des gâteaux à la Reine du ciel:
Puis elles s'enfonçaient dans ses cryptes profondes.

Ne condamniez-vous pas vos premiers-nés au feu?
Je n'aurais pas eu, moi, cette pensée horrible!
Mais vous vous étiez fait une idole terrible;
Vous frissonniez devant un cadavre de dieu.

Ecoutez bien! Avant que, par les solitudes,
Je vous ramène en paix à vos chères cités,
Je veux vous faire horreur de ces iniquités,
Vous soulever le cœur devant ces turpitudes.

Après, las de vous réprouver,
J'épancherai sur vous ma pitié la plus tendre.
Mon oreille n'est pas trop dure pour entendre,
Ma main trop courte pour sauver!

Berceuse de la Vierge [1].

Jésus, mon amour, dors bien, je t'en prie,
Ne fais pas pleurer ta mère chérie;
Dors entre mes bras jusqu'au jour naissant,
Dors, pauvre innocent.

Bien que nous n'ayons, en ce froid décembre,
Ni de beau feu clair égayant la chambre,
Ni linge embaumé, ni moelleux berceau,
Dors comme un oiseau.

[1] Extrait de *Noël ou Le Mystère de la Nativité*, une des plus touchantes œuvres néo-chrétiennes, un vrai chef-d'œuvre de grâce et de douceur.

Jésus, mon mignon, les charmantes choses !
De beaux fruits, des fleurs fraîchement écloses,
Des oiseaux du ciel, un doux agnelet
Plus blanc que le lait.

Dors, petit oiseau du bon Dieu, sommeille,
Sommeille longtemps, ma rose vermeille,
Vers tes bons amis, demain, tu tendras
En riant tes bras.

Jésus, mon Jésus, pauvre agneau si tendre,
Ah ! les mots cruels que je viens d'entendre !
J'ai le cœur percé d'un glaive de feu,
Mon Jésus, mon Dieu !

Si tu dois mourir pour sauver la terre,
Que cela du moins te soit un mystère,
Sans même rêver que tu souffriras,
Dors entre mes bras.

Le jugement de Zeus[1].

Cinquième tableau.

ZEUS, LA JUSTICE, LA PITIÉ,
DÈMÈTER, PERSÉPHONE, TELLIS, MYRTO, LE CHŒUR

La scène se passe dans une forêt de l'Epire qu'éclaire le soleil levant.

Le dieu des enfers, Hadès (Pluton), a enlevé Perséphone (Proserpine), fille de Dèmèter (Cérès), et l'a entraînée dans le sombre royaume. D'abord, il veut brutalement la contraindre à l'épouser, mais la fière résistance de la vierge le touche ; sous l'empire de l'amour et de la douleur, son âme se transfigure. Il a honte de ses violences et devient profondément respectueux. Pour obtenir la main de Perséphone, il consent à laisser partir des Enfers les âmes des justes et des repentants, qui s'en iront vers les *Iles Fortunées de l'Occident*, jouir de la joie immortelle. Perséphone, poussée par son frère Jacchos, se laisse toucher, espérant sauver les hommes ; quand Dèmèter, désolée, vient la redemander à Hadès, elle est prête à céder On décide de soumettre la question de son mariage au jugement de Zeus (Jupiter), la plus haute divinité. Celui-ci va rendre la sentence de suprême amour qui consolera la mère affligée en faisant le bonheur des hommes.

ZEUS, debout entre la Justice et la Pitié.

Dèmèter aux pieds d'or, salut, ô Vénérée !
Reconnais-tu, déesse, en cette ombre sacrée,
Les chênes qu'après tant de siècles tu revois ?
Dans cette âpre forêt, dont la confuse voix

[1] Extrait des *Mystères d'Eleusis* (1894), pièce philosophique dans laquelle l'auteur a repris le vieux mythe grec de Hadès (Pluton) et de Perséphone (Proserpine) pour en faire le symbole de l'immortalité. Ce qu'il y a de plus élevé dans la croyance païenne se trouve exprimé ici magnifiquement par un lyrique moderne. C'est la mythologie hellénique vue à travers l'âme d'un néo-chrétien profond et délicat.

Murmure ma pensée à l'oreille du sage
Qui, non sans lutte, a pu se frayer un passage,
Tu me livras la fleur de ton âme, et longtemps
Se mêlèrent ici nos souffles haletants.
Comme le vaste ciel enveloppe la terre,
J'étreignis ta beauté dans la paix du mystère ;
Et, pareille au printemps, fleur divine des fleurs,
Une vierge naquit de tes saintes douleurs.
Or mon cœur paternel l'aime autant que tu l'aimes
J'ose te le jurer par le Styx [1] aux flots blêmes !

DÈMÈTER

Alors, que faisais-tu de l'éclair flamboyant ?...

ZEUS

L'amour peut être aveugle, ô mère, ou clairvoyant.

DÈMÈTER

Parole au son lugubre...

ZEUS

A ma droite, est assise
Une vierge [2] qui n'eut jamais l'âme indécise.
Un casque rayonnant couvre ses beaux cheveux.
Pour contraindre le crime à de cruels aveux,
Il suffit que ses yeux l'observent en silence ;
Rien ne saurait fausser son intègre balance ;
Et dans sa main, terrible à ceux qu'elle maudit,
L'auguste nudité du glaive resplendit.
Elle garde les lois, à tout jamais fixées,
Dont la trouble origine égare nos pensées,
Car elles ne sont point d'hier ni d'aujourd'hui,
Mais que le plus obscur des hommes porte en lui.
Je la contemple, ému, dans la nuit solitaire.
Rien n'est si radieux que cette vierge austère,
L'étoile du matin ni l'étoile du soir...
Toujours, à mon côté, puisse-t-elle s'asseoir !

LE CHŒUR

Que ta louange retentisse,
Vierge qui près de Zeus, muette, viens t'asseoir !
L'étoile du matin et l'étoile du soir
Sont moins belles que la Justice.

[1] L'un des fleuves des Enfers, auquel présidait une nymphe de ce nom, que Zeus estimait par-dessus les autres.

[2] Astrée, fille de Thémis et déesse de la justice.

DÈMÈTER [1]

J'attends son témoignage.

ZEUS

O reine, celle-ci,
Qui te regarde avec le plus tendre souci,
Nuit et jour à tarir des larmes occupée,
Voudrait que la Justice eût brisé son épée.
C'est une vierge au cœur saintement maternel,
Qui, pour plaindre et bénir même le criminel,
Tient à garder toujours sa pieuse ignorance
De toute chose au monde, excepté la souffrance.
Elle est le pur amour, l'oubli profond de soi.
Les hommes, Dèmèter, pourraient vivre sans loi,
S'ils pratiquaient enfin les choses qu'elle enseigne
Par les pleurs de ses yeux et par son cœur qui saigne.
Mais un peuple vivant dans la stricte équité,
Sans la vierge divine assise à mon côté,
Respirerait un air mortel de sécheresse.
C'est pourquoi mon regard attendri la caresse.

LE CHŒUR

L'homme, innocent ou châtié,
Veut qu'à ses maux cruels une âme compatisse.
Sois bénie à l'égal de la pure Justice,
Vierge au grand cœur, sainte Pitié!

DÈMÈTER

Qui donc, si ce n'est moi dans mes âpres tortures,
A droit à la pitié?

ZEUS

Toutes les créatures.
L'angoisse étreint le monde; et malheur à celui
Pour qui la Vérité splendide n'a point lui!
Pas un être, brisant d'une main téméraire
L'étroit lien d'amour qui l'attache à son frère,
N'a le droit de penser : « Mon bonheur est à moi ».
Toujours le sacrifice est l'inflexible loi.
Le fruit que tu portas dans une heure féconde,
Sois prête à le donner pour le salut du monde.

[1] Nous avons conservé l'orthographe de Maurice Bouchor; généralement on écrit *Déméter*, avec deux accents aigus.

DÈMÈTER

D'avance, je me suis soumise; mais pourtant,
Zeus, ne me brise pas...

ZEUS

Un soleil éclatant
S'est levé sur la mer où la vague s'embrase;
Les hommes que le poids des ténèbres écrase,
Délivrés de la nuit, le regardent monter;
On entend l'Espérance immortelle chanter.
Quelque chose est vaincu de la matière hostile.
J'ai dompté ma fureur, désormais inutile,
Penché sur les Titans, moi, j'ai rompu leurs fers,
Pour qu'un souffle de grâce embaume l'univers;
Et vous n'entendrez plus les cris de Prométhée[1],
Car Héraclès[2], riant dans sa force indomptée,
A percé de ses traits, funestes aux bourreaux,
L'horrible chien ailé qui mangeait ce héros!

DÈMÈTER

Je défaille; mais parle, et grandis mon courage.

ZEUS

Toi seule, ô Dèmèter, parferas mon ouvrage!
Ainsi que j'ai dompté ma cruelle fureur,
Toi, reine aux tendres yeux, toi, dont la seule erreur
Fut de chérir avec une âpre jalousie
Celle que, dès longtemps, Hadès avait choisie.
Ah! renonce à l'aimer pour toi seule, et consens,
Non point farouche, avec des gestes frémissants,
Mais le cœur élargi par un tel sacrifice,
A ce que la Pitié veut comme la Justice!

DÈMÈTER

Je ne murmure pas. Prononce ton arrêt.

ZEUS

Encore une parole, et ton cœur sera prêt.
Celle qui donne à tous des ordres sans répliques,
La suave Aphrodite[3] aux doux regards obliques,

[1] Voir page 106.
[2] Voir page 106.
[3] Voir page 106.

Désireuse, elle aussi, de servir mon dessein,
Devant le fier Hadès a fait battre le sein
De la vierge...

DÈMÈTER

C'est vrai.

ZEUS

Qu'elle soit donc heureuse!
Hadès n'est plus un maître à l'âme ténébreuse.
Ta fille l'a soumis ; un léger frein d'acier
Ne réprime-t-il pas la fougue du coursier?
J'envierai, dans le ciel, leur sereine existence.

DÈMÈTER

J'accepte. Je bénis. Prononce la sentence.

ZEUS

Je t'accorde deux mois ; prodigue à ton enfant
Tes maternels baisers dans cet asile. Avant
Que l'automne ait doré le feuillage du chêne,
Ayant baigné son corps à la source prochaine,
Tu la reconduiras, dans les pleurs de l'adieu,
Déesse, jusqu'au seuil du redoutable lieu.
Sans fleurs, à ton retour, nue et morne, la terre
Imitera le deuil de ton cœur solitaire.

LE CHŒUR

La voix de Zeus ne tremble pas,
Mais une larme brille au bord de ses paupières.
J'entends gémir les eaux, les arbres et les pierres.
Dèmèter sanglote tout bas.

ZEUS

Le sombre hiver, après l'automne rougissante,
Viendra se lamenter en rêvant à l'absente,
Qui ne semblera plus qu'un songe évanoui.
Six mois [1] se passeront dans ce mortel ennui.
Mais lorsque, tout à coup, pénétrés de lumière,
Les arbres sentiront la sève printanière
Palpiter dans leurs troncs robustes ; quand les fleurs
Ouvriront leurs beaux yeux, baignés de larges pleurs,

[1] On sait que le mythe de Proserpine symbolisait chez les Grecs le retour périodique des saisons ; quand Cérès (Dèmèter) renvoyait sa fille, c'était le sombre hiver, quand elle la reprenait, c'était le temps du renouveau et des fleurs. C'est à Eleusis, près d'Athènes, que se célébraient pendant quatorze jours les *mystères* ou *grandes Eleusinies*, pendant lesquels on représentait, croit-on, le grand drame mystique de la *Passion de Dèmèter*. Les initiés étaient seuls admis et juraient de n'en rien révéler.

Alors, ô Dèmèter, qu'un poids cruel oppresse,
Puisse ton cœur ne point éclater d'allégresse!
Car elle sortira du noir palais d'airain,
Ivre de respirer l'air libre, l'air serein;
Elle en sortira, pâle et rayonnante, celle
Pour qui le flot sacré de tes larmes ruisselle!

DÈMÈTER

Qu'ai-je entendu, roi Zeus? Qu'as-tu dit?

ZEUS

Tu pourras
Durant six mois entiers l'enlacer de tes bras;
Puis, ne te laissant plus qu'une peine légère,
Elle ira vers l'époux à qui sa vue est chère.
Que chaque année, au temps où le ciel s'assombrit,
Elle s'en aille comme un songe de l'esprit,
Emportant la beauté de la terre et sa joie,
Mais pour nous revenir quand la sève rougeoie;
Et tous les ans, joyeux d'accomplir mon dessein.
Avec elle quittant l'abîme, un fier essaim
D'âmes justes fuira vers d'autres destinées
Par l'éclatant chemin des Iles fortunées!

DÈMÈTER

O suprême clémence! O Zeus, maître béni!

ZEUS

Bénis la loi du monde.

DÈMÈTER

Un malheur infini
M'enveloppait, roi Zeus, et tu m'as délivrée.
Pardon, je pleure trop; pardon, tête sacrée!

LE CHŒUR

O lumière! ô joie! ô printemps!
Le souffle exquis des fleurs embaume l'air céleste;
Perséphone aux yeux bleus revient du lieu funeste
Dans la grâce de ses vingt ans.

ZEUS

Ames justes, bientôt, libres et vagabondes,
Par la route de Zeus vous fuirez sur les ondes.
N'oubliez point les dieux : encensez leurs autels.
Les rois olympiens, comparés aux mortels,

Sont comme un frère aîné près de son jeune frère;
Notre cœur a besoin de votre humble prière,
Ainsi que, pour gravir un périlleux chemin,
Il vous faut le secours puissant de notre main.
Travaillez à notre œuvre, ô purs enfants des hommes!
Certes, pour nous aussi, tout divins que nous sommes,
Rien ne peut s'accomplir sans lutte et sans douleur [1].
Quel patient effort pour que s'ouvre une fleur!
La route qui conduit vers le mal est unie:
Mais si l'homme, écoutant son intime génie,
A préféré le dur sentier de la vertu,
Que son cœur soit robuste et son vouloir têtu;
Qu'il ne souhaite point la douceur d'une halte;
Qu'un immortel désir le soulève et l'exalte,
Car le faîte qui brille entre les purs sommets,
Toujours il s'en rapproche et ne l'atteint jamais!
Nul ne reposera dans la paix éternelle.
Vous que l'enthousiasme emporte sur son aile,
Il vous faudra livrer de splendides combats
Contre tout ce qui rampe et menace d'en bas;
Sans cesse vous garder de pièges invisibles;
Vous détourner souvent des horizons paisibles,
Et, le cœur anxieux, prêter l'oreille au bruit
Des êtres qui, là-bas, s'étreignent dans la nuit;
Partager les douleurs d'une race innombrable;
Raffermir le vaillant, sauver le misérable,
Rendre la force au cœur que l'épreuve a dompté,
Par le rayonnement d'une ardente bonté!
La sagesse des dieux vous confie à vous-mêmes;
C'est un dépôt sacré; dans les périls suprêmes,
Gardez-le saintement comme il sort de nos mains;
Restez pleins de pudeur, nobles, toujours humains.
L'âme que je verrais, lentement obscurcie,
Glisser vers une lâche et honteuse inertie,
Celle qui, dans l'orgueil de sa force, voudrait
Asservir la cité, celle que le regret
D'une brutale étreinte et de la chair meurtrie
Poursuivrait âprement dans sa pure patrie,
Cette âme, par le poids de son crime, bientôt

[1] Comme les grands philosophes de l'antiquité, Maurice Bouchor admet ici le perfectionnement et, en quelque sorte, le *devenir moral* des dieux olympiens. — On remarquera la sublimité des vers qui suivent.

Cesserait de planer et tomberait de haut,
Prisonnière d'un corps soumis à la naissance,
Faible, et se débattant, seule, en son impuissance,
Durement châtiée, en proie aux longs remords,
Pour descendre à la fin dans l'ombre où sont les morts.
Mais si vous triomphez de l'aveugle matière,
Si, préservant du mal votre âme tout entière,
Vous savez enrichir le dépôt précieux,
Je vous attirerai d'un souffle jusqu'aux cieux;
Et je vous mêlerai, dans les hauteurs sublimes,
A ceux qui, sans terreur, contemplant les abîmes
Du lumineux espace et du temps dévoilé,
Boivent le pur nectar sur l'Olympe étoilé!

LE CHŒUR

Que ton indomptable génie
Nous emporte, roi Zeus, vers l'avenir divin!
Que dans le large espace et les siècles sans fin
La loi du monde soit bénie!

Œuvres à lire de Maurice Bouchor (G. Charpentier, Fischbacher, Kolb, Lecène-Oudin, éditeurs, Paris) : *L'Aurore* (1883); *Les Symboles* (1888-1895). — Théâtre : *Tobie* (1889); *Noël* (1890); *La Légende de Ste-Cécile* (1892); *La dévotion à Saint-André* (1893); *Les Mystères d'Eleusis* (1894); *Chants populaires de l'ancienne France*; *La Chanson de Roland* (1898); *Vers la pensée et vers l'action* (1900); *Poèmes et récits* (1900); *Mystères païens*, édition revue E. Flammarion (1912); *Il faut mourir* (*drame en vers*), A. Colin (1908); *Nouveaux contes populaires* 1912. — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1892, 1893, 1895); Francisque Sarcey, *Feuilletons du Temps* (1891-1895); Gaston Deschamps, *La vie et les livres*, 2e *série* (1895); Henry Bérenger, *Semaine littéraire*, 30 mars 1901; G. Lanson, *Histoire de la littérature française* (édition 1912).

HENRI DE BORNIER

Né à Lunel en 1825, mort à Paris en 1901.

Ce noble poète commença sa carrière au moment où s'achevait le romantisme. En 1845, quand parurent ses *Premières feuilles*, il était complètement inféodé à cette école dont il avait les sentiments et les procédés. Plus tard, il travailla beaucoup à la bibliothèque de l'Arsenal, ses idées se modifièrent et, par un curieux retour vers le passé, il subit fortement l'influence de la littérature classique. On peut aisément discerner dans ses œuvres la marque de la double source poétique où s'étancha son esprit; il y a en lui du Victor Hugo et du Corneille. Les plus belles œuvres de Henri de Bornier sont des pièces de théâtre. Il a eu, après 1870, avec sa *Fille de Roland*, un des succès les plus retentissants de la scène française. Ce succès était dû en partie aux angoisses nationales du public; ce drame, traversé d'un ardent souffle patriotique, interpré-

tait éloquemment les aspirations douloureuses des cœurs français; tout le monde faisait fête au poète consolateur. La pièce mérite du reste pleinement l'admiration qu'elle a excitée en France et à l'étranger où on l'a traduite presque partout: c'est une des plus belles œuvres du théâtre. Si la hauteur morale suffisait à faire les chefs-d'œuvre, on citerait peut-être celle-ci comme la première de la France. Malheureusement chez Henri de Bornier, l'artiste proprement dit n'égale pas le poète; il lui faudrait une langue plus éclatante et plus riche pour exprimer dignement son admirable idéalisme; il est parfois inégal à son propre génie. Son œuvre, toutefois, restera, parce qu'elle est grande, noble, généreuse et, pour ainsi dire, géniale par la beauté morale qui s'y trouve réalisée.

Les deux glaives[1].

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées;
L'une a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal. Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air!
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger, frémissant de rage,
Sarrasins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombait dans la rouge poussière
De ces formidables tournois!

Durandal a conquis l'Espagne;
Joyeuse a dompté le Lombard;
Chacune à sa noble compagne
Pouvait dire: Voici ma part!
Toutes les deux ont par le monde
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles
Pas plus que le glaive de Dieu!

[1] Extrait de *La Fille de Roland*, drame en quatre actes (1875). Le drame est censé se passer au IX[e] siècle. C'est le héros de la pièce, Gérald, qui parle ici.

Hélas! La même fin ne leur est pas donnée!
Joyeuse est fière et libre après tant de combats,
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas!

Elle est captive encore, et la France la pleure [1],
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal!

La Fille de Roland [2].

Ganelon, le traître de Roncevaux, n'est pas mort. Sauvé par des moines qui l'ont soigné après son supplice, il a pu se faire passer, pour mort et vit sous le nom d'Amaury, dans le château de Montblois, au bord du Rhin, près de la Marche saxonne. Il s'est repenti de son crime; pour le racheter, il a élevé son fils, Gérald, dans le culte de l'honneur et de la vertu. Quand l'action commence, celui-ci rêve d'accomplir de nobles exploits. Le hasard lui fournit l'occasion de sauver Berthe, la fille de Roland, que les Saxons allaient ravir. Un peu plus tard, il tue le féroce émir Noéthold qu'aucun seigneur français n'a pu jusqu'ici vaincre en champ clos, et reprend Durandal, l'épée de Roland. A la suite de ces hauts faits, Charlemagne accorde à Gérald la main de Berthe; mais un Saxon a reconnu Ganelon caché sous Amaury; il dénonce le traître pour venger sa race. Le terrible secret, ignoré jusqu'ici de Gérald, va détruire à jamais son bonheur.

ACTE IV

Scène première.

GÉRALD, BERTHE, LE DUC NAYME, RAGENHARDT, AMAURY, GEOFFROY, HARDRÉ, JEUNES FILLES, JEUNES SEIGNEURS

LE DUC NAYME, debout à gauche.

Approchez tous les deux, jeune fille et jeune homme;
C'est Gérald de Montblois et Berthe qu'on vous nomme?

GÉRALD ET BERTHE

Oui, sire.

LE DUC NAYME

L'Empereur m'ayant commis ce soin,
Moi, duc Nayme, prenant cette foule à témoin,

[1] Le public de 1875 voyait dans ce vers une allusion à l'Alsace-Lorraine, et, quand le grand acteur Mounet-Sully le disait avec sa voix admirable, la salle semblait prête à crouler sous les applaudissements.

[2] Il n'est pas inutile de rappeler que cette pièce, jouée en 1875, fut composée en 1863, bien antérieurement aux événements de l'Année terrible. Les allusions qui s'y trouvent aux malheurs et aux espoirs de la France proviennent donc des analogies historiques et non de la volonté même de l'auteur. — Avant d'aborder cette pièce, lire *Le Cor* d'Alfred de Vigny, page 90. Pour une étude plus complète, consulter *la Chanson de Roland*, édition Léon Gautier.

Ici du dizainier [1] je remplirai la charge ;
L'Empereur veut ainsi d'une façon plus large
Honorer cet hymen... Venez donc devant moi
Echanger les présents, comme le veut la loi.
Mais, d'après cette loi dont aucun ne s'exempte,
Je dois interroger l'époux qui se présente,
Afin qu'il puisse encore, ayant mieux réfléchi,
Revenir sur ses pas avant le seuil franchi.
— Gérald, un homme fut, dans les temps héroïques,
Grand parmi les plus grands, parmi les plus stoïques :
Vingt ans nous l'avons vu, marchant au doigt de Dieu
Sous son blanc gonfanon [2] et son cimier de feu ;
Son courage était fait de sa haine du crime.
Il était généreux surtout et magnanime ;
Le soir de Roncevaux, dans le fatal vallon,
Quand Olivier mourant maudissait Ganelon :
« Tais-toi, lui dit Roland, plus de parole amère ;
» Epargne devant moi le mari de ma mère ! »
L'univers, où son nom vient toujours retentir,
Vénère maintenant le chevalier martyr,
Si bien que, nous offrant ce rare et noble exemple,
La tombe de Roland lui peut servir de temple !
Tel fut Roland. — Voici sa fille près de toi,
Sire Gérald ; avant de recevoir sa foi,
Cherche si dans ton cœur ferme, loyal, fidèle,
On ne peut rien trouver qui soit indigne d'elle.

GÉRALD

Rien ! — Je peux donc offrir, messire dizainier,
Sur ce bouclier d'or le sel et le denier

Il présente à Berthe le bouclier qu'elle reçoit et reme à une des suivantes.

LE DUC NAYME

Dame Berthe, a présent, selon le même usage,
Offrez au fiancé les dons du mariage.

BERTHE

Messire dizainier, j'offre donc devant vous
Le manteau, puis l'épée, à mon futur époux.

Une des suivantes remet à Gérald l'épée et le manteau qu'il fait passer à un seigneur de sa suite.

[1] Et mieux *dizenier* (dérivé de la forme *dizeine*), anciennement chef municipal d'une dizaine, subdivision de quartier.

[2] De l'ancien haut allemand *guntfano ;* bannière de combat.

LE DUC NAYME

Et maintenant, il faut pour l'hymen qu'on espère,
Joindre au désir du fils la volonté du père.
— Venez, comte Amaury. Voici les fiancés;
Ils ne peuvent sans vous être unis. Prononcez!

AMAURY, avançant lentement.

Sire duc... Pardonnez à mon trouble... Il me semble
Que pour moi cet honneur est trop grand, et je tremble;
Je voudrais qu'en ce jour qui met tout au vrai prix,
Le père disparût dans la gloire du fils!
Après ce qu'il a fait, ce qu'il fera peut-être,
Mon fils est le vrai chef de famille, le maître!
Moi je ne suis plus rien, je ne peux rien, sinon
Sentir mon cœur frémir de tendresse à son nom.
Faites ce qu'il désire.

GÉRALD

Ah! mon père... De grâce!...
Ma gloire, c'est d'avoir bien suivi votre trace.

AMAURY

Ce que j'ai dit, Gérald, je dois le maintenir :
Moi, je suis le passé; marche vers l'avenir!

LE DUC NAYME

Comte Amaury, c'est bien! — Pour que nul n'en ignore,
A tous, selon la loi, je fais appel encore.
Ainsi, par des motifs qu'a prévus cette loi,
Quelqu'un s'oppose-t-il à cet hymen?

RAGENHARDT, sortant de la foule.

Oui, moi.

GÉRALD ET BERTHE

Ragenhardt!

AMAURY

Le Saxon!

LE DUC NAYME

Ah! je comprends sans doute :
La haine du vaincu se réveille. J'écoute.
Tu peux parler, Saxon.

RAGENHARDT

La haine, avez-vous dit?
En effet, j'ai souffert, j'ai haï, j'ai maudit;

Je n'étais, n'ayant pas de Dieu qui m'avertisse,
Que la haine... Je suis à présent la justice !
Dame Berthe, Gérald, moi Saxon, vous Français,
Je me tairais encor si je vous haïssais,
Et laissant accomplir cet hymen exécrable,
Je parlerais quand tout serait irréparable !
Eh bien, non, non ! Cela je ne le ferai pas,
Et tous deux, je vous sauve avant le dernier pas !

LE DUC NAYME

Explique-toi donc !

TOUS

Oui !

AMAURY

N'écoutez pas cet homme,
Il est notre ennemi.

RAGENHARDT

Prends garde, toi qu'on nomme
Amaury !

AMAURY

Que peux-tu ? quelles preuves as-tu ?
Pour attaquer mon fils, sa gloire, sa vertu ?

RAGENHARDT

Je ne l'attaque pas, je le défends, te dis-je !

AMAURY

Contre qui ?

RAGENHARDT

Contre toi.

LE DUC NAYME

Parle donc, je l'exige.

AMAURY

Non ! ne l'écoutez pas : il ment, il va mentir,
Mais j'épargnai sa vie, et c'est mon repentir.

RAGENHARDT

Ton repentir, dis-tu ? Tu n'en as donc pas d'autre ?
— Cet homme dont la main ose toucher la vôtre,
Je connais son passé, je connais son vrai nom,
Et je vais vous le dire à tous.

AMAURY

Tu mens, Saxon,
Tu mens !

RAGENHARDT

Eh bien, je vais devant l'empereur même,
Je vais donner la preuve, oui, la preuve suprême,
Oui, je le prouverai, cet homme que voici
Se nomme...

AMAURY, bas, en allant jusqu'à lui.

Tais-toi! pas devant lui! pas ici!

RAGENHARDT

Je suis plus généreux que toi, comte, j'espère,
Car c'est devant son fils que tu tuas mon père!
Je voudrais épargner Gérald, je ne le puis;
Les ombres des martyrs viendraient troubler mes nuits!
Je peux faire du moins, et cela doit suffire,
Qu'il apprenne par toi ce que je venais dire!
Parle donc à ton fils, toi-même, si tu veux.

AMAURY

C'est bien... Reste, Gérald.

Aux assistants.

Qu'on nous laisse tous deux!

BERTHE

Dieu! qu'est-ce donc? Sur nous je sens comme un orage!

GEOFFROY, au duc Nayme, montrant Amaury.

Voyez quelle pâleur a couvert son visage!

LE DUC NAYME

Oui.

GEOFFROY, à Ragenhardt.

Qui donc es-tu, toi qu'à nos yeux étonnés...

RAGENHARDT

Je vous l'ai dit : je suis la justice! Venez.

Scène II.

AMAURY, GERALD

GÉRALD

Mon père... Ce Saxon... Cet homme est fou, je pense?

AMAURY

Non!

GÉRALD

Mais pour vous jeter une pareille offense
Il ne vous connaît pas?

AMAURY

Il me connaît !

GÉRALD

Eh quoi !

Un tel outrage...

AMAURY

Est juste !

GÉRALD

O mon Dieu ! quel effroi
Glace mon cœur !

AMAURY

Gérald, que ton âme soit forte !
Comment cet homme a su la vérité, n'importe.
Ecoute. Mon vrai nom, ce n'est pas Amaury.
Il est un nom maudit de tous, partout flétri ;
L'homme qui le portait, ce nom qui déshonore,
On l'a cru mort longtemps.

GÉRALD

Eh bien ?

AMAURY

Il vit encore.
Ce secret est connu du Saxon et du roi ;
Ganelon n'est pas mort.

GÉRALD

Et Ganelon ?

AMAURY

C'est moi.

GÉRALD

Ah ! Berthe !

AMAURY

O noble cœur ! O grande âme martyre !
Son premier cri n'a pas été pour me maudire !

GÉRALD

Vous maudire... jamais ! Pas même en cet instant !
Comme vous avez dû souffrir ; je souffre tant !

AMAURY

Ah ! parle-moi plutôt avec colère et haine ;
J'ai soif de tes mépris, s'ils soulagent ta peine !

GÉRALD

Vous mépriser... jamais! Je ne veux rien savoir
Sinon qu'enfant par vous j'ai compris le devoir,
L'honneur, le dévoûment, la fierté, le courage;
Rien de bon n'est en moi qui ne soit votre ouvrage!
Quel que soit le démon qui pût vous égarer,
Je reste votre fils... Mais laissez-moi pleurer!
— Ah! quand elle apprit tout, dans ce jour de misère,
C'est ainsi, n'est-ce pas, que dut pleurer ma mère?

AMAURY

Gérald...

GÉRALD

Ne parlez pas! n'arrachez pas le fer!
Laissez le dard aigu se fixer dans la chair!
— Moi qui me rappelais ma fierté, ma vaillance,
Mon dévouement!... Hélas! O mon orgueil, silence!
Je m'explique à présent ce que je sentais là,
Ce mal sombre, profond, hideux... C'était cela!
L'héritage fatal que l'homme n'est pas maître
De fuir!... Mon père ainsi l'avait reçu peut-être!
Oui, c'est vrai! c'est bien vrai! Je sens avec effroi
L'être mystérieux caché toujours en moi,
Qui supprime soudain mon existence ancienne,
Et qui me prend mon âme et me donne la sienne!
Je parle... c'est sa voix! je marche... c'est son pas!
Ah! c'est horrible!... Non, non, non! je ne veux pas!

AMAURY

Gérald... Mais je n'ai pas le droit de te répondre,
Et rien que ton regard suffit à me confondre.
Charlemagne sans doute hier fut trop clément;
Dieu l'est moins : ta douleur, voilà mon châtiment!

GÉRALD

Ma douleur... il est vrai! — J'ai mal compris ma tâche;
Ce coup brutal du sort m'a trouvé presque lâche;
Terrible fut le choc, mais en le recevant,
J'ai tremblé, j'ai pleuré, j'ai souffert en enfant;
Je suis homme à présent! D'une âme plus virile
J'éloigne désormais toute plainte stérile;
J'aurais dû, respectant la faute et le malheur,
Devant vous, dans mon sein, étouffer ma douleur;
Mais l'expiation éclatante et suprême
Il faut que je la trouve, à l'instant, en moi-même.

Pour racheter l'honneur de mon père et le mien,
Le ciel me donnera la force et le moyen;
S'il est à ma blessure encor quelque remède,
Si terrible qu'il soit, je suis prêt! que Dieu m'aide!

AMAURY

Dieu t'inspire, Gérald! Je ne peux désormais
Que t'approuver en tout; à tout je me soumets.
Mon destin est fini; je pars, cela doit être :
L'ombre que je jetais sur toi va disparaître;
Mais laisse-moi mêler, en fuyant de ce seuil,
A mes larmes de honte une larme d'orgueil.
Hélas! plein d'une horreur que ta pitié tempère,
Sans doute en ce moment tu te dis : c'est mon père!
Mais moi, plein d'un orgueil inconnu, je me dis :
— Pardonne-moi, Gérald! je me dis : c'est mon fils!

GÉRALD

Mon père!

AMAURY

Adieu, Gérald!

GÉRALD

Mon père!

AMAURY

Un jour, peut-être,
— Bientôt si je pouvais, mais Dieu seul est le maître! —
Quand cette vie aura cessé de me punir,
Quand je ne serai plus qu'un lointain souvenir,
Gérald, malgré mon crime immense, irréparable,
Songe qu'il t'aimait bien, ce cœur si misérable,
Et que je l'ai trouvé, mon plus dur châtiment,
A voir tes bras pour moi fermés en ce moment!

GÉRALD, lui ouvrant les bras.

Ah! mon père!

AMAURY

Mon fils! Maintenant je te laisse;
Adieu, mon fils! Plus tard j'aurais trop de faiblesse!
J'entends venir, je fuis! je serais trop honteux
Si le père et le fils se trouvaient devant eux!

Amaury sort par la porte de gauche, Gérald reste immobile sur le devant de la scène et se retourne à demi à l'aspect de Charlemagne, de Berthe, du duc Nayme et de toute la cour qui entre par le fond.

Scène III.

GÉRALD, CHARLEMAGNE, BERTHE, LE DUC NAYME, HARDRÉ, GEOFFROY, ET AUTRES SEIGNEURS

GÉRALD, à part.

Les voici !... l'Empereur... le frère de ma mère !
Le duc Nayme... tous ceux qui m'admiraient naguère !
Berthe !... Berthe !... O mon Dieu ! m'avez-vous donc maudit ?

CHARLEMAGNE, au fond, entouré de tous les seigneurs.

Gérald, devant ma cour le Saxon a tout dit,
Dieu vient de te frapper dans ta noble espérance :
A ta gloire, Gérald, il manquait la souffrance !
— Barons, ducs, chevaliers, vous tous qui m'entourez,
Si ma justice a pu faillir, vous jugerez :
Je savais tout hier ; sans haine ou complaisance,
J'ai dû mettre le crime et la gloire en présence ;
Mais j'eus tort en voulant qu'après ce long oubli,
Ce secret dans mon sein restât enseveli,
Car un roi doit à tous, quoi qu'on puisse prétendre,
Dire la vérité comme il devrait l'entendre !
J'eus tort, l'événement me le prouve trop bien !
Donnez donc votre avis, même contre le mien.
Autrefois, en un jour douloureux pour moi-même,
J'assemblai mes seigneurs en tribunal suprême,
Et c'est dans ce conseil que ma voix proclama
L'union d'Eginhardt et de ma fille Emma.
Ce qu'ils furent jadis, vous le serez sans doute :
Bons et droits justiciers ! Parlez, je vous écoute.

LE DUC NAYME, descendant vers Gérald.

Gérald, le lendemain de Roncevaux, tandis
Que nous luttions depuis la veille un contre dix,
Je fus blessé, vaincu, par Danabeis le More ;

Montrant son front.

La cicatrice est là : tu peux la voir encore.
Honneur à toi, Gérald ! Ton triomphe d'hier
A racheté l'honneur de ton père. — Sois fier.
Car devant toi, héros que la faveur divine
Nous a donné, moi, prince et vieillard je m'incline

HARDRÉ, descendant vers Gérald.

Honneur à toi, Gérald ! — Messire chevalier,
Je suis le dernier fils du baron Angelier,

Au champ de Roncevaux mort pour la foi chrétienne.
Permets qu'en ce moment ma main serre la tienne!

GEOFFROY, descendant vers Gérald, avec son jeune frère.

Le soir de Roncevaux, l'archevêque Turpin,
Tandis que la bataille arrivait à sa fin,
Tomba près de Roland. Roland, cachant ses larmes,
Alla chercher les corps de ses compagnons d'armes;
Aux pieds de l'archevêque il étendit les morts,
Le duc Sanche, Anséis, et bien d'autres! Alors
L'archevêque, au Seigneur offrant cette hécatombe [1],
Bénit tous ces martyrs; puis lui-même succombe.
— Hugon et moi, Gérald, nous sommes les neveux
De Turpin; nous serons tes frères, si tu veux!

RICHARD, allant à pas lents vers Gérald.

Sire, Gérald, pardon!... moi, vieil homme de guerre,
Je vous dirais trop mal... mes larmes, ce n'est guère;
Mais laissez-moi pleurer, en baisant à genoux
Cette main qui vengea mon Roland... et nous tous!

CHARLEMAGNE, du haut de son trône.

Le soir de Roncevaux, sous l'ombre des grands arbres,
Aux coups dont son épée avait taillé les marbres [2],
Je reconnus Roland; je le pris dans mes bras,
Jurant de le pleurer tous mes jours d'ici-bas;
Puis, dans l'herbe du val de sang toute trempée,
Autour du héros mort je cherchai son épée;
Je ne la trouvai point, et ce fut un grand deuil,
Car il avait toujours témoigné cet orgueil
De vouloir au tombeau dormir à côté d'elle;
Il fallut la laisser aux mains de l'infidèle.
— C'est grâce à toi, Gérald, que, dans un jour plus beau,
Le glaive saint ira le rejoindre au tombeau!
Sois donc glorifié, vengeur de la patrie;
Sois fier dans ta douleur, dans ton âme meurtrie;
Et prends ta place, ainsi que je l'avais promis,
Sur les marches du trône, à côté de mes fils!

LE DUC NAYME

Sois fier, Gérald!

[1] Mot dérivé du grec ἑκατόμβη (cent bœufs) par le latin : c'était le sacrifice de cent victimes aux Dieux mythologiques. Ce mot détonne un peu ici.

[2] Dans la vallée de Roncevaux se trouve un rocher fendu de haut en bas appelé *la Brèche de Roland*; d'après la légende, le héros l'aurait partagé ainsi en voulan briser son épée pour la soustraire aux Sarrasins.

TOUS LES SEIGNEURS

Sois fier !

CHARLEMAGNE

Et toi, Berthe, ma fille,
Toi qui maintiens si haut l'honneur de la famille,
Parle ! il faut que chacun soit juge et soit témoin;
Parle à ton tour.

BERTHE

Et quoi, sire, en est-il besoin?
Un mot suffit : l'autel est prêt, et je suis prête.
Allons, Gérald, allons ! — Pourquoi baisser la tête?

Gérald reste immobile.

Pourquoi détournes-tu les yeux, Gérald? Pourquoi
Ce silence obstiné? Douterais-tu de moi?
Veux-tu que je le dise à haute voix encore?

A tous les assistants.

J'aime sire Gérald, autant que je l'honore;
Je l'aime maintenant d'un cœur plus attendri,
Car ce qui l'a frappé ne l'a pas amoindri;
Son honneur reste pur dans la cruelle épreuve,
Et la source n'a pas empoisonné le fleuve.
Je lui donnai mon âme, ici comme à Montblois,
Pour sa jeune vertu, pour ses nouveaux exploits,
Et je ne saurais pas de trahison plus noire
D'aimer moins son affront que je n'aimais sa gloire !
-- Viens maintenant, Gérald !

CHARLEMAGNE

Viens, Gérald, et reçois
La main que t'offre Berthe une seconde fois.

GÉRALD

Sire, je vous bénis dans mon âme confuse,
Mais ce dernier bienfait, sire, je le refuse.

BERTHE

Dieu ! Gérald !

GÉRALD

Laissez-moi m'expliquer devant vous,
Devant l'Empereur, Berthe, ainsi que devant tous :
Oui, sire, ce bienfait, cette faveur insigne,
C'est en les refusant que j'en puis être digne !
J'entends là cette voix qui ne saurait mentir :
Je suis le fils du crime, et non du repentir !

Afin qu'aux yeux de tous la leçon soit plus haute,
Je veux que le malheur soit plus grand que la faute !
Et le père sera d'autant mieux pardonné
Que le fils innocent se sera condamné !
Sans cela l'on dirait, en citant mon exemple,
Que l'expiation ne fut point assez ample,
Et j'aime mieux briser mon cœur en ce moment
Que d'être un jour témoin de votre étonnement !
Oui, vous-mêmes, vous tous qui plaignez mes souffrances,
Vous qui me consolez dans mes horribles transes,
Peut-être cet élan de vos cœurs généreux
S'arrêterait bientôt à me voir plus heureux !
Mon père s'exilait ; nous partirons ensemble ;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
— Que mon malheur du moins serve à tous de leçon :
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,
Songez à vos enfants ! Songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas !

BERTHE

Tu veux partir, Gérald !

GÉRALD

Oui, Berthe !

BERTHE

Ah ! si tu m'aimes,
Ne sois pas seul, Gérald, si cruel pour nous-mêmes !

GÉRALD

Je n'ose plus t'aimer !

BERTHE

Et moi, Gérald, et moi ?
Pour me frapper ainsi que t'ai-je fait ? Pourquoi ?

GÉRALD

Le sort nous frappe seul !

BERTHE

N'en sois donc pas complice !
Ne perds pas le bonheur...

GÉRALD

Veux-tu que j'en rougisse ?

BERTHE

Regarde l'avenir.

GÉRALD

Je vois trop le passé!

BERTHE

Eh bien, si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il te ne suffit pas que l'empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien, Gérald, au nom de mon père...

GÉRALD

Plus bas :
Le mien pourrait entendre!

BERTHE, tombant dans les bras de ses suivantes.

Ah! plus d'espoir, hélas!

GÉRALD, allant vers Charlemagne.

Sire, devant ces pleurs, venez à ma défense!
Je ne peux rien céder contre ma conscience,
Tout espoir me rendrait à moi-même odieux :
La fille de Roland au fils de... Justes dieux!
Non, jamais! Sa pitié ne voit que mon martyre,
Aujourd'hui... Mais demain! Vous m'avez compris, sire!

CHARLEMAGNE

C'est vrai, Gérald! Ton roi, ton juge et ton seigneur,
Ne te saurait blâmer pour cet excès d'honneur;
Mais, comme roi, voici ma sentence dernière :
Hier, pour délivrer Durandal prisonnière,
Je t'ai prêté Joyeuse. — Aujourd'hui, je fais mieux :
Il faut à ton courage un prix plus glorieux;
Je veux que Durandal désormais t'appartienne,
Car la main de Roland la mettrait dans la tienne!
La noble épée a soif du sang de l'étranger;
Toi son libérateur, mène-la se venger;
Et quand vous aurez fait ce qu'il faut faire encore,
Quand vous aurez chassé, du couchant à l'aurore,
Nos derniers ennemis comme un troupeau tremblant,
Tu la rapporteras au tombeau de Roland!

GÉRALD

Oui, sire, à son tombeau, là-bas! en Aquitaine!
Et puis, j'irai chercher une mort plus lointaine.

BERTHE

Et si la mort te fuit, Gérald?

GÉRALD

Je marcherai
Si loin et d'un tel pas que je la trouverai!

BERTHE, après un long silence.

Eh bien:.. je me soumets : qui t'aime te ressemble!
Dieu fit nos cœurs pareils : que Dieu seul les rassemble!
— Adieu, Gérald!

CHARLEMAGNE

Barons, princes, inclinez-vous
Devant celui qui part : il est plus grand que nous!

Gérald, Durandal à la main, s'éloigne au milieu des épées de tous les seigneurs inclinés devant lui, tandis que Berthe lui montre du doigt le ciel.

Œuvres à lire de Henri de Bornier (Dentu, éditeur, et Fayard frères, Paris) : *La Fille de Roland* (1873) ; *Les Noces d'Attila* (1880); *Mahomet* (1888) ; *France d'abord* (1899) ; *Poésies complètes* (1850-1881). — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1891) ; d'Haussonville, *Discours à l'Académie française, 25 mai 1893 ;* Catulle Mendès, *Feuilleton du Journal, 29 novembre 1895 ;* Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898); Henry Michel, *Le quarantième fauteuil* (1898); Edmond Rostand, *Discours de réception à l'Académie, 5 juin 1903* ; J. Ernest-Charles, *Le théâtre des poètes* (1910).

EDMOND ROSTAND

Né à Marseille en 1868.

Dans un siècle ou deux, quand on parlera d'Edmond Rostand, on dira : « L'auteur de *Cyrano* », comme on dit « l'auteur du *Cid* » ou « l'auteur d'*Hernani* ». Il y a des succès, en effet, qui classent à jamais un homme et celui de *Cyrano* a été étourdissant. L'unanimité de la critique a proclamé la pièce un chef-d'œuvre, le public lettré l'a portée aux nues et le peuple plus haut encore, si c'est possible. C'est là un fait qui ne s'était jamais vu en France [1]. Quand fut jouée, le 28 décembre 1897, cette pièce radieuse, Edmond Rostand était déjà connu par trois œuvres dramatiques de grande valeur ; mais c'est dans *Cyrano* qu'il a donné toute sa mesure ; il faut lire cette œuvre pour le juger. Disons tout de suite qu'elle est remarquable de fantaisie comique, de verve burlesque, de sentimentalité héroïque et précieuse, de poésie délicate et touchante, d'action, de mouvement, de vie. La valeur de l'œuvre est incontestable ; mais on peut discuter sur l'importance littéraire de celle-ci. Pour la plupart des critiques, Edmond Rostand est un créateur qui a inauguré une nouvelle forme de poésie dramatique ; il nous semble que cette opinion est complètement erronée. L'auteur de *Cyrano* n'apporte aucune formule nouvelle. Sa pièce est, au contraire, une sorte de fusion, admirable, il est vrai, de tous les éléments existant dans la littérature dramatique française antérieurement à lui. On y retrouve peu ou prou Banville, Gautier, Dumas père, Auguste Vacquerie, Victor Hugo, Corneille, Scarron, les Précieuses. Ce qui domine dans ce drame, c'est la fantaisie

[1] Pour montrer ce que cette unanimité a d'inquiétant à certains égards, Jules Lemaître a dit spirituellement de l'auteur : « Il lui manque d'être incompris. »

romantique merveilleusement assimilée et une remarquable richesse verbale. Sans aucun doute, Edmond Rostand est un grand écrivain dramatique; il a, malgré les influences qu'il a subies, une originalité puissante, car l'abeille n'en est pas moins une admirable créatrice bien qu'elle se soit posée sur toutes les fleurs d'un jardin; mais ce n'est pas un chef d'école, à la manière d'un Corneille ou d'un Hugo. Loin de représenter le commencement d'un ère littéraire nouvelle, *Cyrano* nous paraît être le dernier et superbe feu d'artifice du néo-romantisme finissant. Les autres pièces de Rostand confirment en somme ce jugement: *L'Aiglon*, magnifique en partie, qui a eu aussi un éclatant succès auprès du public, quoique moins goûtée par la critique, et *Chantecler*, drame surprenant, où le symbolisme le plus audacieux s'unit au lyrisme le plus débordant.

Cyrano de Bergerac [1].

La scène se passe à Paris, en 1640, à l'hôtel de Bourgogne où l'on va représenter *Clorise*, pastorale de Balthazar Baro. L'acteur Montfleury doit jouer dans la pièce, mais Cyrano de Bergerac, un cadet de Gascogne, au nez ridicule, bretteur héroïque et poète original, lui a interdi, à la suite d'une offense, de paraître sur la scène pendant un mois. Montfleury n'a pas pris au sérieux cette défense et vient pour jouer son rôle. Cyrano va lui faire prendre la fuite et, par son courage et sa verve, mettre le public de son côté.

ACTE I

Scène III.

LE PUBLIC, CAVALIERS, BOURGEOIS, LES MARQUIS, PAGES,

LE BRET, ami de Cyrano, RAGUENEAU, MONTFLEURY, DE GUICHE, Le vicomte de VALVERT, puis CYRANO.

On frappe les trois coups. Le rideau s'ouvre. Tableau. Les marquis assis sur les côtés, dans des poses insolentes. Toile de fond représentant un décor bleuâtre de pastorale. Quatre petits lustres de cristal éclairent la scène. Les violons jouent doucement.

LE BRET, à Ragueneau, bas.

Montfleury entre en scène?

RAGUENEAU, bas aussi.

Oui, c'est lui qui commence.

LE BRET

Cyrano n'est pas là.

[1] Comédie héroïque, en 5 actes (1897). — Pour bien comprendre l'origine romantique de cette pièce, lire *Les trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas, *Ruy Blas* de Victor Hugo, *Tragaldabas* d'Auguste Vacquerie et *Le capitaine Fracasse* de Théophile Gauthier. Comparer le style de cet extrait avec celui du morceau intitulé *Matamore*, 1er volume de cette *Chrestomathie*, page 197. Lire aussi les œuvres de Cyrano de Bergerac lui-même, principalement *Le pédant joué* (1654), dont Th. Gautier s'est inspiré dans le *Capitaine Fracasse*, et *L'autre monde* (1657).

RAGUENEAU

J'ai perdu mon pari.

LE BRET

Tant mieux ! tant mieux !

On entend un air de musette, et Montfleury paraît en scène, énorme, dans un costume de berger de pastorale, un chapeau garni de roses perché sur l'oreille, et soufflant dans une cornemuse enrubannée.

LE PARTERRE, applaudissant.

Bravo, Montfleury ! Montfleury !

MONTFLEURY, après avoir salué, jouant le rôle de Phédon.

« *Heureux qui loin des cours, dans un lieu solitaire,*
Se prescrit à soi-même un exil volontaire,
Et qui, lorsque Zéphire a soufflé sur les bois... »

UNE VOIX, au milieu du parterre.

Coquin ! ne t'ai-je pas interdit pour un mois ?...

Stupeur. Tout le monde se retourne. Murmures.

VOIX DIVERSES

Hein ? — Quoi ? — Qu'est-ce ?...

On se lève dans les bancs pour voir.

CUIGY

C'est lui !

LE BRET, terrifié

Cyrano !

LA VOIX

Roi des pîtres !

Hors de scène à l'instant !

TOUTE LA SALLE, indignée.

Oh !

MONTFLEURY

Mais...

LA VOIX

Tu récalcitres ?

VOIX DIVERSES, du parterre, des loges.

Chut ! — Assez ! — Montfleury, jouez ! — Ne craignez rien !..

MONTFLEURY, d'une voix mal assurée.

« *Heureux qui loin des cours dans un lieu sol...* »

LA VOIX, plus menaçante.

Eh bien ?

Faudra-t-il que je fasse, ô Monarque des drôles,
Une plantation de bois sur vos épaules ?

Une canne au bout d'un bras jaillit au-dessus des têtes.

MONTFLEURY, d'une voix de plus en plus faible

« *Heureux qui...* »

La canne s'agite.

LA VOIX

Sortez !

LE PARTERRE

Oh !

MONTFLEURY, s'étranglant.

« *Heureux qui loin des cours...* »

CYRANO, surgissant du parterre, debout sur une chaise, les bras croisés, le feutre en bataille, la moustache hérissée, le nez terrible.

Ah ! je vais me fâcher !...

Sensation à sa vue.

Scène IV.

LES MÊMES, CYRANO, PUIS BELLEROSE, JODELET

MONTFLEURY, aux marquis.

Venez à mon secours,
Messieurs !

UN MARQUIS, nonchalamment.

Mais jouez donc !

CYRANO

Gros homme, si tu joues
Je vais être obligé de te fesser les joues !

LE MARQUIS

Assez !

CYRANO

Que les marquis se taisent sur leurs bancs,
Ou bien je fais tâter ma canne à leurs rubans !

TOUS LES MARQUIS, debout.

C'en est trop !... Montfleury...

CYRANO

Que Montfleury s'en aille,
Ou bien je l'essorille[1] et le désentripaille[2] !

[1] Essoriller, archaïsme, pour *couper les oreilles*.

[2] Mot vulgaire signifiant *crever un gros ventre*

UNE VOIX

Mais...

CYRANO

Qu'il sorte !

UNE AUTRE VOIX

Pourtant...

CYRANO

Ce n'est pas encore fait ?

Avec le geste de retrousser ses manches.

Bon ! je vais sur la scène en guise de buffet,
Découper cette mortadelle d'Italie !

MONTFLEURY, rassemblant toute sa dignité.

En m'insultant, Monsieur, vous insultez Thalie ! [1]

CYRANO, très poli.

Si cette muse, à qui, Monsieur, vous n'êtes rien,
Avait l'honneur de vous connaître, croyez bien
Qu'en vous voyant si gros et bête comme une urne,
Elle vous flanquerait quelque part son cothurne.

LE PARTERRE

Montfleury ! Montfleury ! — La pièce de Baro ! —

CYRANO, à ceux qui crient autour de lui.

Je vous en prie, ayez pitié de mon fourreau ;
Si vous continuez, il va rendre sa lame !

Le cercle s'élargit.

LA FOULE, reculant.

Hé ! là !...

CYRANO, à Montfleury.

Sortez de scène !

LA FOULE, se rapprochant et grondant.

Oh ! oh !

CYRANO, se retournant vivement.

Quelqu'un réclame ?

Nouveau recul.

UNE VOIX, chantant au fond.

Monsieur de Cyrano
Vraiment nous tyrannise ;

[1] La muse de la Comédie. Les Grecs la représentaient couronnée de lierre, chaussée de brodequins ou cothurnes et tenant un masque à la main.

Malgré ce tyranneau
On jouera la *Clorise*.

TOUTE LA SALLE, chantant.

La *Clorise*, la *Clorise !...*

CYRANO

Si j'entends une fois encor cette chanson,
Je vous assomme tous.

UN BOURGEOIS

Vous n'êtes pas Samson ![1]

CYRANO

Voulez-vous me prêter, Monsieur, votre mâchoire ?

UNE DAME, dans les loges.

C'est inouï !

UN SEIGNEUR

C'est scandaleux !

UN BOURGEOIS

C'est vexatoire !

UN PAGE

Ce qu'on s'amuse !

LE PARTERRE

Kss ! — Montfleury ! — Cyrano !

CYRANO

Silence !

LE PARTERRE, en délire.

Hi han ! Bêê ! Ouah, ouah ! Cocorico !

CYRANO

Je vous...

UN PAGE

Miâou !

CYRANO

Je vous ordonne de vous taire !
Et j'adresse un défi collectif au parterre !
— J'inscris les noms ! — Approchez-vous, jeunes héros !
Chacun son tour ! Je vais donner des numéros ! —

[1] Le héros biblique, juge des Hébreux, qui tua mille Philistins en se servant comme massue, d'une mâchoire d'âne.

Allons, quel est celui qui veut ouvrir la liste ?
Vous, Monsieur ? Non ! Vous ? Le premier duelliste,
Je l'expédie avec les honneurs qu'on lui doit !
— Que tous ceux qui veulent mourir lèvent le doigt.

Silence.

La pudeur vous défend de voir ma lame nue?
Pas un nom ? — Pas un doigt ? — C'est bien. Je contiuue.

Se retournant vers la scène où Montfleury attend avec angoisse.

Donc, je désire voir le théâtre guéri
De cette fluxion. Sinon...

La main à son épée.

le bistouri.

MONTFLEURY

Je...

CYRANO, descend de sa chaise, s'assied au milieu du rond qui s'est formé, s'installe comme chez lui.

Mes mains vont frapper trois claques, pleine lune!
Vous vous éclipserez à la troisième.

LE PARTERRE, amusé.

Ah!...

CYRANO, frappant dans ses mains.

Une !

MONTFLEURY

Je...

UNE VOIX, des loges.

Restez!

LE PARTERRE

Restera !... restera pas!...

MONTFLEURY

Je crois,
Messieurs...

CYRANO

Deux !

MONTFLEURY

Je suis sûr qu'il vaudrait mieux que...

CYRANO

Trois!

Montfleury disparaît comme dans une trappe. Tempête de rires, de sifflets, de huées.

LA SALLE

Hu!... hu!... Lâche!... Reviens!...

CYRANO, épanoui, se renverse sur sa chaise et croise ses jambes.

Qu'il revienne, s'il l'ose!

UN BOURGEOIS

L'orateur de la troupe!

Bellerose s'avance et salue.

LES LOGES

Ah!... voilà Bellerose!

BELLEROSE, avec élégance.

Nobles seigneurs...

LE PARTERRE

Non! Non! Jodelet.

JODELET, s'avance, et, nasillard.

Tas de veaux!

LE PARTERRE

Ah! Ah! Bravo! très bien! bravo!

JODELET

Pas de bravos!
Le gros tragédien dont vous aimez le ventre
S'est senti...

LE PARTERRE

C'est un lâche!

JODELET

Il dut sortir!

LE PARTERRE

Qu'il rentre!

LES UNS

Non!

LES AUTRES

Si!

UN JEUNE HOMME, à Cyrano.

Mais à la fin, monsieur, quelle raison
Avez-vous de haïr Montfleury?

CYRANO, gracieux, toujours assis.

Jeune oison,
J'ai deux raisons, dont chaque est suffisante seule.
Primo : c'est un acteur déplorable, qui gueule,
Et qui soulève avec des han! de porteur d'eau,
Le vers qu'il faut laisser s'envoler! — *Secundo* :
Est mon secret...

LE VIEUX BOURGEOIS, derrière lui.

Mais vous nous privez sans scrupule
De la *Clorise !* Je m'entête...

CYRANO, tournant sa chaise vers le bourgeois, respectueusement.

Vieille mule,
Les vers du vieux Baro valant moins que zéro,
J'interromps sans remords !

LES PRÉCIEUSES, dans les loges.

Ha ! — Ho ! — Notre Baro !
Ma chère ! — Peut-on dire ?... — Ah ! Dieu !...

CYRANO, tournant sa chaise vers les loges, galant.

Belles personnes,
Rayonnez, fleurissez, soyez des échansonnes
De rêve, d'un sourire enchantez un trépas,
Inspirez-nous des vers... mais ne les jugez pas !

BELLEROSE

Et l'argent qu'il va falloir rendre !

CYRANO, tournant sa chaise vers la scène.

Bellerose,
Vous avez dit la seule intelligente chose !
Au manteau de Thespis [1] je ne fais pas de trous :

Il se lève, et lançant un sac sur la scène.

Attrapez cette bourse au vol, et taisez-vous !

LA SALLE, éblouie.

Ah !... Oh !...

JODELET, ramassant prestement la bourse et la soupesant.

A ce prix-là, Monsieur, je t'autorise
A venir chaque jour empêcher la *Clorise !*...

LA SALLE

Hu !... Hu !...

JODELET

Dussions-nous même ensemble être hués !..

BELLEROSE

Il faut évacuer la salle !...

JODELET

Evacuez !...

[1] Poète grec, inventeur de la tragédie au VI[e] siècle avant Jésus-Christ. Voir *L'Art poétique* d'Horace, vers 275-276.

On commence à sortir, pendant que Cyrano regarde d'un air satisfait. Mais la foule s'arrête bientôt en entendant la scène suivante, et la sortie cesse. Les femmes qui, dans les loges, étaient déjà debout, leur manteau remis, s'arrêtent pour écouter, et finissent par se rasseoir.

LE BRET, à Cyrano.

C'est fou!...

UN FACHEUX, qui s'est approché de Cyrano.

Le comédien Montfleury! quel scandale!
Mais il est protégé par le duc de Candale!
Avez-vous un patron?

CYRANO

Non!

LE FACHEUX

Vous n'avez pas...

CYRANO

Non!

LE FACHEUX

Quoi, pas un grand seigneur pour couvrir de son nom?...

CYRANO, agacé.

Non, ai-je dit deux fois. Faut-il donc que je trisse? [1]
Non, pas de protecteur...

La main à son épée.

mais une protectrice!

LE FACHEUX

Mais vous allez quitter la ville?

CYRANO

C'est selon.

LE FACHEUX

Mais le duc de Candale a le bras long!

CYRANO

Moins long
Que n'est le mien...

Montrant son épée.

quand je lui mets cette rallonge!

LE FACHEUX

Mais vous ne songez pas à prétendre...

CYRANO

J'y songe.

[1] *Trisser* veut dire : répéter une troisième fois; c'est un néologisme fait d'après le verbe *bisser*.

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Tournez les talons, maintenant.

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Tournez !

— Ou dites-moi pourquoi vous regardez mon nez.

LE FACHEUX, ahuri.

Je...

CYRANO, marchant sur lui.

Qu'a-t-il d'étonnant ?

LE FACHEUX, reculant.

Votre grâce se trompe...

CYRANO

Est-il mol et ballant, monsieur, comme une trompe ?

LE FACHEUX, même jeu.

Je n'ai pas...

CYRANO

Ou crochu comme un bec de hibou ?

LE FACHEUX

Je...

CYRANO

Y distingue-t-on une verrue au bout ?

LE FACHEUX

Mais...

CYRANO

Ou si quelque mouche, à pas lents, s'y promène ?
Qu'a-t-il d'hétéroclite [1] ?

LE FACHEUX

Oh !...

CYRANO

Est-ce un phénomène ?

LE FACHEUX

Mais d'y porter les yeux, j'avais su me garder !

CYRANO

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne pas le regarder ?

[1] Etrange, bizarre. Mot venu du grec ἑτερόκλιτος, par le latin *heteroclitus*.

LE FACHEUX

J'avais...

CYRANO

Il vous dégoûte alors ?

LE FACHEUX

Monsieur...

CYRANO

Malsaine.

Vous semble sa couleur ?

LE FACHEUX

Monsieur !

CYRANO

Sa forme obscène ?

LE FACHEUX

Mais du tout !...

CYRANO

Pourquoi donc prendre un air dénigrant ?
— Peut-être que monsieur le trouve un peu trop grand ?

LE FACHEUX, balbutiant.

Je le trouve petit, tout petit, minuscule !

CYRANO

Hein ? comment ? m'accuser d'un pareil ridicule ?
Petit, mon nez ? Holà !

LE FACHEUX

Ciel !

CYRANO

Énorme, mon nez !
— Vil camus, sot camard [1], tête plate, apprenez
Que je m'enorgueillis d'un pareil appendice,
Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
Libéral, courageux, tel que je suis, et tel
Qu'il vous est interdit à jamais de vous croire,
Déplorable maraud ! car la face sans gloire
Que va chercher ma main en haut de votre col,
Est aussi dénuée...

Il le soufflette.

[1] Qui a le nez très court et très plat. Ce mot est dérivé de *camus* venu lui-même du latin *camurum*, recourbé en dedans.

LE FACHEUX

Aï !

CYRANO

De fierté, d'envol,
De lyrisme, de pittoresque, d'étincelle,
De somptuosité, de Nez enfin, que celle...

Il le retourne par les épaules, joignant le geste à la parole.

Que va chercher ma botte au bas de votre dos !

LE FACHEUX, se sauvant.

Au secours ! A la garde !

CYRANO

Avis donc aux badauds,
Qui trouveraient plaisant mon milieu de visage,
Et si le plaisantin est noble, mon usage
Est de lui mettre, avant de le laisser s'enfuir,
Par devant, et plus haut, du fer, et non du cuir !

DE GUICHE, qui est descendu de la scène, avec les marquis.

Mais, à la fin, il nous ennuie !

LE VICOMTE DE VALVERT, haussant les épaules.

Il fanfaronne !

DE GUICHE

Personne ne va donc lui répondre ?...

LE VICOMTE

Personne ?
Attendez ! Je vais lui lancer un de ces traits !...

Il s'avance vers Cyrano qui l'observe, et se campant devant lui d'un air fat.

Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand.

CYRANO, gravement.

Très.

LE VICOMTE, riant.

Ha !

CYRANO, imperturbable.

C'est tout ?...

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire... Oh ! Dieu !... bien des choses en somme...

En variant le ton, — par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur le champ que je me l'amputasse ! »
Amical : « Mais il doit tremper dans votre tasse :
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap ! »
Descriptif : « C'est un roc !... c'est un pic... c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ?... C'est une péninsule ! »
Curieux : « De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux ? »
Gracieux : « Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes ? »
Truculent [1] : « Çà, monsieur, lorsque vous pétunez [2],
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ? »
Prévenant : « Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids de tomber en avant sur le sol ! »
Tendre : « Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane ! »
Pédant : « L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle Hippocampelephantocamélos [3]
Dut avoir sous le front tant de chair sur tant d'os ! »
Cavalier : « Quoi, l'ami, ce croc [4] est à la mode ?
Pour pendre son chapeau c'est vraiment très commode ! »
Emphatique : « Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral [5] ! »
Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »
Lyrique : « Est-ce une conque, êtes-vous un triton ? »
Naïf : « Ce monument, quand le visite-t-on ? »
Respectueux : « Souffrez, monsieur, qu'on vous salue,
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon [6] sur rue ! »
Campagnard : « Hé, ardé ! C'est-y un nez ? Nanain [7] !
C'est queuqu' navet géant ou ben queuqu' melon nain ! »

[1] Mot forgé d'après le latin *truculentus ;* il a ici le sens d'*insolent*.

[2] Prendre du *petun*, du tabac, archaïsme.

[3] Cheval — poisson — éléphant — chameau, du grec ἵππος, κάμπος, ἐλέφαντος, χάμηλος.

[4] Du latin populaire *croccum* : fer recourbé auquel on suspend un objet.

[5] Voir plus haut page 392.

[6] Du latin populaire *pinnianum :* partie supérieure terminée en pointe qui porte le bout du faîtage du comble ; *avoir pignon sur rue* veut dire : être propriétaire.

[7] Hé ! Regardez, est-ce un nez ? Non pas, c'est quelque navet géant ou bien quelque melon nain. — *Ardé*, ou plutôt *ardez*, est la corruption du vieux verbe français *aregarder*, employé d'abord pour regarder.

Militaire : « Pointez [1] contre cavalerie ! »
Pratique : « Voulez-vous le mettre en loterie?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot! »
Enfin parodiant Pyrame [2] en un sanglot :
« Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A détruit l'harmonie! Il en rougit, le traître! »
— Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit;
Mais d'esprit, ô le plus lamentable des êtres,
Vous n'en eûtes jamais un atome, et de lettres
Vous n'avez que les trois qui forment le mot : sot !
Eussiez-vous eu, d'ailleurs, l'invention qu'il faut
Pour pouvoir là, devant ces nobles galeries,
Me servir toutes ces folles plaisanteries,
Que vous n'en eussiez pas articulé le quart
De la moitié du commencement d'une, car
Je me les sers moi-même, avec assez de verve,
Mais je ne permets pas qu'un autre me les serve.

DE GUICHE, voulant emmener le vicomte pétrifié.

Vicomte, laissez donc!

LE VICOMTE, suffoqué.

Ces grands airs arrogants !
Un hobereau [3] qui... qui... n'a même pas de gants !
Et qui sort sans rubans, sans bouffettes [4], sans ganses [5] !

CYRANO

Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances.
Je ne m'attife pas ainsi qu'un freluquet [6],
Mais je suis plus soigné si je suis moins coquet;
Je ne sortirais pas avec, par négligence,
Un affront pas très bien lavé, la conscience
Jaune encor de sommeil dans le coin de son œil,
Un honneur chiffonné, des scrupules en deuil.

[1] Terme militaire signifiant : *parer* avec la *pointe* de la baïonnette ou de l'épée, ou mettre la pointe en avant pour arrêter une charge.

[2] Allusion aux vers ridicules de *Pyrame et Thisbé* (1625), tragédie de Théophile de Viau : Le voilà ce poignard qui du sang de son maître — S'est souillé lâchement ! Il en rougit, le traître !

[3] Dans le sens propre : espèce de petit faucon, qui ne chasse que les petits oiseaux ; au figuré, et avec un sens péjoratif, petit gentilhomme campagnard.

[4] Nœuds de rubans.

[5] Ornements formés d'un cordonnet de soie d'or ou d'argent.

[6] Personnage frivole, un peu efféminé.

Mais je marche, sans rien sur moi qui ne reluise,
Empanaché d'indépendance et de franchise;
Ce n'est pas une taille avantageuse, c'est
Mon âme que je cambre ainsi qu'en un corset ;
Et tout couvert d'exploits qu'en rubans je m'attache,
Retroussant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais, en traversant les groupes et les ronds,
Sonner les vérités comme des éperons.

LE VICOMTE

Mais, monsieur...

CYRANO

Je n'ai pas de gants?... la belle affaire!
Il m'en restait un seul... d'une très vieille paire!
— Lequel m'était d'ailleurs encor fort importun :
Je l'ai laissé dans la figure de quelqu'un.

LE VICOMTE

Maraud, faquin, butor de pied plat ridicule! [1].

CYRANO, ôtant son chapeau et saluant comme si le vicomte venait de se présenter.

Ah?... Et moi, Cyrano-Savinien-Hercule
De Bergerac.

Rires.

LE VICOMTE., exaspéré.

Bouffon !

CYRANO, poussant un cri comme lorsqu'on est saisi d'une crampe.

Ay!...

LE VICOMTE, qui remontait, se retournant.

Qu'est-ce encor qu'il dit?

CYRANO, avec des grimaces de douleur.

Il faut la remuer car elle s'engourdit...
— Ce que c'est que de la laisser inoccupée! —
Ay!...

LE VICOMTE

Qu'avez-vous ?

CYRANO

J'ai des fourmis dans mon épée! [2].

[1] *Maraud* exprime le mépris; *faquin*, de l'italien *facchino*, veut dire : un vulgaire personnage qui fait des embarras; *butor* signifie lourd, grossier, brutal; *pied plat* : caractère bas.

[2] Emploi comique de l'expression : « J'ai des fourmis dans les jambes », qui veut dire : « J'ai des picotements dans les jambes. »

LE VICOMTE, tirant la sienne.

Soit!

CYRANO

Je vais vous donner un petit coup charmant.

LE VICOMTE, méprisant.

Poète!...

CYRANO

Oui, monsieur, poète! et tellement,
Qu'en ferraillant je vais — hop! — à l'improvisade,
Vous composer une ballade.

LE VICOMTE

Une ballade?

CYRANO

Vous ne vous doutez pas de ce que c'est, je crois?

LE VICOMTE

Mais...

CYRANO, récitant comme une leçon.

La ballade, donc, se compose de trois
Couplets de huit vers...

LE VICOMTE, piétinant.

Oh!

CYRANO, continuant.

Et d'un envoi de quatre...

LE VICOMTE

Vous...

CYRANO

Je vais tout ensemble en faire une et me battre,
Et vous toucher, monsieur, au dernier vers.

LE VICOMTE

Non!

CYRANO

Non?

Déclamant.

« *Ballade du duel qu'en l'Hôtel bourguignon*
Monsieur de Bergerac eut avec un bélître![1] »

LE VICOMTE

Qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît?

[1] Altération de l'allemand *bettler*: mendiant, homme nul.

CYRANO

C'est le titre.

LA SALLE, surexcitée au plus haut point.

Place! — Très amusant! — Rangez-vous! — Pas de bruits!

Tableau. Cercle de curieux au parterre, les marquis et les officiers mêlés aux bourgeois et aux gens du peuple ; les pages grimpés sur des épaules pour mieux voir. Toutes les femmes debout dans les loges. A droite, Guiche et ses gentilshommes. A gauche, le Bret, Ragueneau, Cuigy, etc.

CYRANO, fermant une seconde les yeux.

Attendez!... je choisis mes rimes... Là, j'y suis.

Il fait ce qu'il dit à mesure.

Je jette avec grâce mon feutre.
Je fais lentement l'abandon
Du grand manteau qui me calfeutre,
Et je tire mon espadon [1],
Elégant comme Céladon [2],
Agile comme Scaramouche [3].
Je vous préviens, cher Mirmydon [4].
Qu'à la fin de l'envoi je touche!

Premiers engagements de fer.

Vous auriez bien dû rester neutre;
Où vais-je vous larder, dindon?...
Dans le flanc, sous votre maheutre [5]?
Au cœur, sous votre bleu cordon?...
— Les coquilles [6] *tintent, ding-don!*
Ma pointe voltige : une mouche!
Décidément... c'est au bedon [7]
Qu'à la fin de l'envoi, je touche.

Il me manque une rime en eutre...
Vous rompez, plus blanc qu'amidon?
C'est pour me fournir le mot pleutre!
— Tac, je pare la pointe dont
Vous espériez me faire don ; —

[1] De l'italien *spadone*, grande épée; par extension, épée quelconque ou sabre.
[2] Nom d'un personnage du roman pastoral *L'Astrée*, de d'Urfé (1568-1625).
[3] Personnage bouffon de l'ancienne comédie italienne.
[4] Ironiquement : petit jeune homme.
[5] Espèce de manche rembourrée, qui couvrait le bras de l'épaule au coude.
[6] Partie de la garde d'une épée, en forme de coquille, servant à protéger la i.
[7] *Bedon* ou *bedaine*, familièrement : gros ventre.

J'ouvre la ligne, — je la bouche...
Tiens bien ta broche, Laridon[1] *!*
A la fin de l'envoi, je touche.

Il annonce l'envoi solennellement.

ENVOI

Prince, demande à Dieu pardon !
Je quarte du pied, j'escarmouche,
Je coupe, je feinte...

Se fendant.

Hé ! là donc !

Le vicomte chancelle ; Cyrano salue.

A la fin de l'envoi, je touche.

Acclamations. Applaudissements dans les loges. Des fleurs et des mouchoirs tombent. Les officiers entourent et félicitent Cyrano. Ragueneau danse d'enthousiasme. Le Bret est heureux et navré. Les amis du vicomte le soutiennent et l'emmènent.

LA FOULE, en un long cri.

Ah !...

UN CHEVAU-LÉGER

Superbe !

UNE FEMME

Joli !

RAGUENEAU

Pharamineux[2] !

UN MARQUIS

Nouveau !

LE BRET

Insensé !

Bousculades autour de Cyrano. On entend :

... Compliments... félicite... bravo...

VOIX DE FEMME

C'est un héros !

UN MOUSQUETAIRE, s'avançant vivement vers Cyrano, la main tendue.

Monsieur, voulez-vous me permettre ?...
C'est tout à fait très bien, et je crois m'y connaître ;
J'ai du reste exprimé ma joie en trépignant !...

Il s'éloigne.

[1] Nom donné par La Fontaine à un chien qui ne quittait pas la cuisine. Ici l'expression veut dire *cuisinier*.

[2] Mot d'argot qui signifie : extraordinaire.

CYRANO, à Cuigy.

Comment s'appelle donc ce monsieur ?

CUIGY

D'Artagnan [1].

LE BRET, à Cyrano, lui prenant le bras.

Ça, causons !

CYRANO

Laisse un peu sortir cette cohue...

A Bellerose.

Je peux rester ?

BELLEROSE, respectueusement.

Mais oui !...

On entend des cris au dehors.

JODELET, qui a regardé.

C'est Montfleury qu'on hue !

BELLEROSE, solennellement.

Sic transit [2] !

Changeant de ton, au portier et au moucheur de chandelles.

Balayez. Fermez. N'éteignez pas.
Nous allons revenir après notre repas,
Répéter pour demain une nouvelle farce.

Jodelet et Bellerose sortent, après de grands saluts à Cyrano.

LE PORTIER, à Cyrano.

Vous ne dînez donc pas ?

CYRANO

Moi ?... Non.

Le portier se retire.

LE RRET, à Cyrano.

Parce que ?

CYRANO, fièrement.

Parce...

Changeant de ton, en voyant que le portier est loin.

Que je n'ai pas d'argent !...

LE BRET, faisant le geste de lancer un sac.

Comment ! le sac d'écus ?...

[1] Gentilhomme gascon, et duelliste redoutable, qui se signala comme soldat sous Louis XIII et Louis XIV, et dont Alexandre Dumas a fait le héros de son célèbre roman *Les Trois Mousquetaires*. Voir le premier volume de cette Chrestomathie, page 152.

[2] *Sic transit gloria mundi* : Ainsi passe la gloire du monde.

CYRANO

Pension paternelle, en un jour, tu vécus !

LE BRET

Pour vivre tout un mois, alors ?...

CYRANO

Rien ne me reste.

LE BRET

Jeter ce sac, quelle sottise!

CYRANO

Mais quel geste !...

LA DISTRIBUTRICE, toussant derrière son petit comptoir.

Hum !...

Cyrano et Le Bret se retournent. Elle s'avance intimidée.

Monsieur... Vous savoir jeûner... le cœur me fend...

Montrant le buffet.

J'ai là tout ce qu'il faut...

Avec élan.

Prenez!

CYRANO, se découvrant.

Ma chère enfant,
Encor que mon orgueil de Gascon m'interdise
D'accepter de vos doigts la moindre friandise,
J'ai trop peur qu'un refus ne vous soit un chagrin,
Et j'accepterai donc...

Il va au buffet et choisit.

Oh ! peu de chose ! — un grain
De ce raisin...

Elle veut lui donner la grappe, il cueille un grain.

Un seul !... ce verre d'eau...

Elle veut y verser du vin, il l'arrête.

limpide!
— Et la moitié d'un macaron !

Il rend l'autre moitié.

LE BRET

Mais c'est stupide!

LA DISTRIBUTRICE

Oh ! quelque chose encor!

CYRANO

Oui. La main à baiser.

Il baise, comme la main d'une princesse, la main qu'elle lui tend.

LA DISTRIBUTRICE

Merci, monsieur.

Révérence.

Bonsoir.

Elle sort.

L'Aiglon[1].

ACTE V

Scène V.

Le fils de Napoléon I^er^, le roi de Rome, est élevé et presque tenu en captivité à la cour d'Autriche, chez son grand-père maternel, l'empereur Franz, sous le titre de duc de Reichstadt. Metternich, qui craint toujours une restauration napoléonienne, a essayé d'en faire un prince autrichien, mais il n'a pu tuer en lui le souvenir de l'empereur : l'Aiglon a appris en secret l'histoire de son père et pense sans cesse à l'Aigle[2]. Un complot noué par des Français s'est formé à la cour pour faire évader le duc et l'emmener à Paris où le peuple est prêt, croit-on, à se soulever en sa faveur. L'âme de la conspiration est Flambeau, un vieux grognard de l'armée napoléonnienne, engagé à la cour comme laquais, sous un faux nom. Le rendez-vous des conjurés est dans la plaine de Wagram ; c'est là que le duc doit trouver des chevaux pour fuir. Un scrupule de ce dernier fait échouer le plan ; la police autrichienne le surprend avec ses compagnons. Flambeau, pour éviter d'être fusillé, s'est frappé d'un coup de poignard : il va mourir. L'Aiglon, après avoir éloigné ses partisans et les policiers, reste seul avec le vieux soldat pour l'assister dans son agonie.

LE DUC, FLAMBEAU

FLAMBEAU, se soulevant sur les poignets.

C'est drôle tout de même, — ici — sur cette terre,
Où je me suis déjà fait tuer pour le père,
De venir retomber pour le fils aujourd'hui!

LE DUC, agenouillé près de lui, avec désespoir.

Non! ce n'est pas pour moi que tu meurs, c'est pour lui!
Pas pour moi! pas pour moi! je n'en vaux pas la peine!

FLAMBEAU, avec égarement.

Pour lui!

LE DUC, vivement.

Mais oui, pour lui!

Et dans une brusque inspiration.

C'est Wagram, cette plaine!

[1] Extrait de *L'Aiglon*, drame en six actes en vers (1900). — Rostand a emprunté le titre de cette pièce, d'une allure vraiment shakespearienne, au fameux vers de Victor Hugo, dans *Napoléon II* : « L'Angleterre prit l'Aigle, et l'Autriche l'*Aiglon*. »

[2] Sur ce point, la pièce de Rostand est rigoureusement conforme à la vérité historique : le Journal du comte de Prokesch-Osten, l'ami intime du duc de Reichstadt, qu'on a publié depuis, le prouve surabondamment.

Il lui crie tout bas.

Wagram !

FLAMBEAU, rouvrant des yeux vagues.

Wagram !

LE DUC, d'une voix pressante, — essayant de ramener dans le passé cette âme qui vacille.

Vois-tu Wagram ?.- Reconnais-tu
La plaine, la colline et le clocher pointu ?

FLAMBEAU

Oui.

LE DUC

Sens-tu, sous ton corps, la terre qui tressaille ?
C'est le champ de bataille [1] !... Entends-tu la bataille ?

FLAMBEAU, dont les yeux se réveillent

La bataille !...

LE DUC

Entends-tu ces confuses rumeurs ?

FLAMBEAU, se cramponnant à cette belle illusion.

Oui... oui... c'est à Wagram, n'est-ce pas, que je meurs ?

LE DUC

Vois-tu passer, traînant son cavalier par terre,
Ce cheval schabraqué [2] d'une peau de panthère ?

Il se lève et, debout maintenant, il raconte à Flambeau couché dans l'herbe.

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel.
Davoust [3] s'est élancé pour tourner Neusiedel.
L'Empereur a levé sa petite lunette.
On vient de te blesser d'un coup de baïonnette.
Je t'ai transporté là sur ce talus, et j'ai...

FLAMBEAU

Est-ce que les chasseurs à cheval ont chargé ?

LE DUC, montrant du doigt de lointains brouillards.

Tout ce bleu qui du blanc des baudriers se raye,
Ce sont les tirailleurs, là-bas !

[1] La bataille de Wagram, près de Vienne, eut lieu le 5 et le 6 juillet 1809 et se termina par la défaite de l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles. Cette guerre fut la dernière campagne victorieuse de Napoléon.

[2] La schabraque est la couverture de la selle du cavalier.

[3] Ce nom et les suivants sont ceux de maréchaux et généraux français ou autrichiens.

FLAMBEAU, avec un faible sourire.

Général Reille.

LE DUC, ayant l'air de suivre la bataille.

Mais l'Empereur devrait envoyer Oudinot!
Mais il laisse enfoncer sa gauche!

FLAMBEAU, clignant de l'œil.

Ah! le finaud!

LE DUC

On se bat! on se bat! Macdonald se dépêche,
Et Masséna blessé passe dans sa calèche!

FLAMBEAU

Si l'archiduc s'étend sur sa droite, il se perd!

LE DUC, criant.

Tout va bien.

FLAMBEAU, vivement.

On se bat?

LE DUC, avec une fièvre croissante.

Le prince d'Auersperg
Est pris par les lanciers polonais de la garde!

FLAMBEAU, essayant de se soulever.

Et l'Empereur? que fait l'Empereur?

LE DUC

Il regarde.

FLAMBEAU, soulevé sur les poignets.

L'archiduc se prend-il au piège du Petit[1]?

LE DUC

Tu vois cette poussière, au loin, c'est Nansouty!

FLAMBEAU, avidement.

L'archiduc étend-il l'aile de son armée?

LE DUC

Tu vois, c'est Lauriston, là-bas, cette fumée!

FLAMBEAU, haletant.

Et l'archiduc?... que fait l'archiduc?... le vois-tu?

LE DUC

L'archiduc élargit son aile!

FLAMBEAU

Il est foutu[2]!

Il retombe.

[1] Les soldats avaient surnommé Napoléon le *Petit Caporal*.

[2] Mot d'argot, pour perdu.

LE DUC, avec ivresse.

Cent canons au galop !

FLAMBEAU, se débattant sur le sol.

Je meurs !... J'étouffe !... A boire !

— Et... que fait l'Empereur ?

LE DUC

Un geste.

FLAMBEAU, fermant doucement les yeux.

La victoire.

Silence.

LE DUC

Flambeau !...

Silence. Puis le râle de Flambeau s'élève. Le duc regarde autour de lui avec effroi. Il se voit seul dans cette immense plaine avec ce mourant. Il frissonne, il recule un peu.

Mais ce soldat couché là, maintenant,
Me fait peur ! — Eh bien ! quoi ! ça n'a rien d'étonnant
Qu'un grenadier français dans cette herbe s'endorme,
— Et cette herbe connaît déjà cet uniforme ?

Il se penche sur Flambeau en lui criant :

Oui, la victoire !... Au bout des fusils, les shakos !

FLAMBEAU, dans son râle.

A boire !

DES VOIX, dans le vent.

A boire !... A boire !...

LE DUC, tressaillant.

Oh ! — quels sont ces échos ?

UNE VOIX, très loin.

A boire !

LE DUC, essuyant une sueur à son front.

Dieu !

FLAMBEAU, d'une voix rauque.

Je meurs !

DES VOIX, de tous côtés, dans la plaine.

Je meurs... Je meurs...

LE DUC, avec épouvante.

Son râle

Se multiplie au loin...

UNE VOIX, se perdant.

Je meurs...

LE DUC

Sous le ciel pâle!...
Ah! je comprends!... Le cri de cet homme qui meurt
Fut pour ce val qui sait tous les râles par cœur,
Comme le premier vers d'une chanson connue,
Et quand l'homme se tait, la plaine continue!

LA PLAINE, au loin.

Ah!... ah!...

LE DUC

Ah! je comprends!... plainte, râle, sanglot,
C'est Wagram, maintenant, qui se souvient tout haut!

LA PLAINE, longuement.

Ah!...

LE DUC, regardant Flambeau, qui s'est raidi dans l'herbe.

Il ne bouge plus!...

Avec terreur.

Il faut que je m'en aille!
Il a vraiment trop l'air tué dans la bataille!...

Sans le quitter des yeux, il s'éloigne, à reculons, en murmurant.

Ce devait être tout à fait comme cela!
— Cet habit bleu... ce sang...

Et tout d'un coup il prend la fuite. Mais il s'arrête, comme si le soldat mort était encore devant lui.

Un autre...

Il veut s'enfuir d'un autre côté, mais il recule encor en criant.

Un autre, là!...

Une troisième fois il est arrêté.

Là...

Il regarde autour de lui.

Partout, s'allongeant, les mêmes formes bleues...
Il en meurt!...

Reculant toujours comme devant un flot qui monte, il s'est réfugié au sommet du tertre d'où il découvre toute la plaine.

Il en meurt ainsi pendant des lieues!...

TOUTE LA PLAINE

Je meurs... Je meurs... Je meurs...

LE DUC

Ah! nous nous figurions
Que la vague immobile et lourde des sillons
Ne laissait rien flotter! Mais les plaines racontent,
Et la terre, ce soir, a des morts qui remontent!

LA TERRE, sourdement.

Ah !...

Un murmure de voix indistinctes grossit, se rapproche dans les herbes mystérieusement agitées.

LE DUC, grelottant la fièvre.

Et que disent-ils, dans cette ombre, en rampant?

UNE VOIX, dans les hautes herbes.

Mon front saigne !

UNE AUTRE

Ma jambe est morte !

UNE AUTRE

Mon bras pend !

UNE AUTRE, plus oppressée.

J'étouffe sous le tas !

LE DUC, avec horreur.

C'est le champ de bataille !

Je l'ai voulu, — c'est lui !..

Les voix montent et se précisent. On entend un grouillement sinistre ; des plaintes, des râles, des imprécations.

UNE VOIX

De l'eau sur mon entaille

UNE AUTRE

Regarde, et dis-moi donc ce que j'ai de cassé !

UNE AUTRE

Ne me laissez donc pas crever dans le fossé !

LE DUC

Ah ! des buissons de bras se crispent sur la plaine !

Il veut marcher.

Et je foule un gazon d'épaulettes de laine !

UN CRI, à droite.

A moi !

LE DUC, chancelant.

J'ai glissé sur un baudrier de cuir !...

Il va vers la gauche, faisant à chaque instant le mouvement d'enjamber.

UNE VOIX, à gauche.

Dragon ! tends-moi les mains !

UNE AUTRE, répondant froidement.

Je n'en ai plus.

LE DUC, éperdu.

Où fuir ?

UNE VOIX, mourante, tout près.

A boire!...

CRI AU LOIN

Les corbeaux!

LE DUC

Oh! c'est épouvantable!
Oh! les soldats de bois alignés sur ma table!

L'OMBRE, LE VENT, LES BROUSSAILLES

Oh!...

LE DUC, avec désespoir.

Spectres chamarrés de blessures, vos yeux
M'épouvantent! — Du moins, vous êtes glorieux!
Vous portez de ces noms dont la patrie est fière!

A l'un de ceux qu'il croit voir.

Comment t'appelles-tu?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC, à un autre.

Toi?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, fiévreusement, à d'autres.

Et toi?

UNE VOIX

Jean.

LE DUC

Et toi?

UNE VOIX

Paul.

LE DUC

Et toi, dont les pieds nus
Saignent sans cesse?

UNE VOIX

Pierre.

LE DUC, pleurant.

O noms, noms inconnus!
O pauvres noms obscurs des ouvriers de gloire!

UNE PLAINTE, derrière lui.

Soulève-moi la tête avec mon sac!

UNE VOIX, mourante.

A boire !

LE CHAMP DE BATAILLE, dans un râle fait de milliers de râles.

Ah !...

TUMULTE DE VOIX

Les chevaux m'ont piétiné sous leurs sabots !
— Je meurs ! — Je vais mourir ! — Au secours !

CRI AU LOIN

Les corbeaux !

UNE VOIX, râlante et gouailleuse.

Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! mon compte, tu le règles !

CRIS AU LOIN

Les corbeaux !... les corbeaux !...

LE DUC

Hélas ! où sont les aigles ?

DIALOGUE DANS LE VENT

De l'eau. — Mais c'est du sang, le ruisseau ! — Donne-m'en
J'ai soif !

CRIS DE TOUS LES CÔTÉS

J'ai mal ! Je meurs ! — Aï !

UNE VIEILLE VOIX ENROUÉE

Sacrénom !

UNE JEUNE VOIX

Maman !

LE DUC, immobile, glacé, — deux filets de sang lui coulent des lèvres.

Ah !...

UN GÉMISSEMENT SUR LA ROUTE

Par pitié ! le coup de grâce, dans l'oreille

LE DUC

Ah ! je comprends pourquoi la nuit je me réveille !...

UN RALE DANS L'HERBE

Mais ces chevau-légers sont d'ignobles tueurs !

LE DUC

Pourquoi d'horribles toux me mettent en sueurs !...

UN CRI DANS UN BUISSON

Oh ! ma jambe est trop lourde ! il faut qu'on me l'arrache !

LE DUC

Et je sais ce que c'est que le sang que je crache !

TOUTE LA PLAINE, hurlant de douleur.

Ah !... ah !...

Dans les ombres blémissantes qui précèdent l'aube, au grondement d'un orage lointain, sous des nuages bas et noirs qui courent, tout prend une forme effrayante ; des panaches ondulent dans les blés, les talus se hérissent de colbacks fantastiques. un grand coup de vent fait faire aux buissons des gestes inquiétants.

LE DUC

... Et tous ces bras ! tous ces bras que je vois !
Tous ces poignets sans mains, toutes ces mains sans doigts !
Monstrueuse moisson qu'un large vent qui passe
Semble coucher vers moi pour me maudire !...

Et défaillant, jetant en avant des mains suppliantes.

Grâce !
Grâce, vieux cuirassier qui tends en gémissant
D'atroces gants crispins aux manchettes de sang !
Grâce, pauvre petit voltigeur de la Garde,
Qui lèves lentement cette face hagarde !
— Ne me regardez pas avec ces yeux ! — Pourquoi
Rampez-vous, tout d'un coup, en silence, vers moi ?
Dieu ! vous voulez crier quelque chose, il me semble !...
Pourquoi reprenez-vous haleine tous ensemble ?
Pourquoi vous ouvrez-vous, bouches pleines d'horreur ?

Et courbé par l'épouvante, voulant fuir, ne pas entendre...

Quoi ? Qu'allez-vous crier ? Quoi ?

TOUTES LES VOIX

Vive l'Empereur !

LE DUC, tombant à genoux.

Ah ! oui ! c'est le pardon à cause de la gloire !

Il dit doucement et tristement à la plaine :

Merci.

Et se relevant.

Mais j'ai compris. Je suis expiatoire.
Tout n'était pas payé. Je complète le prix.
Oui, je devais venir dans ce champ. J'ai compris.
Il fallait qu'au-dessus de ces morts je devinsse
Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince,
Qui renonçant, priant, demandant à souffrir,
S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir !
Et lorsque entre le ciel et le champ de bataille,
Là, de toute mon âme et de toute ma taille,

Je me dresse, je sens que je monte, je sens
Qu'exhalant ses brouillards comme un énorme encens
Toute la plaine monte afin de mieux me tendre
Au grand ciel apaisé qui commence à descendre,
Et je sens qu'il est juste et providentiel
Que le champ de bataille ainsi me tende au ciel,
Et m'offre, pour pouvoir, après cet offertoire,
Porter plus purement son titre de victoire!

Il se dresse en haut du tertre, tout petit dans l'immense plaine, et se détachant, les bras en croix, sur le ciel.

— Prends-moi! prends-moi, Wagram! et rançon de jadis,
Fils qui s'offre en échange, hélas! de tant de fils,
Au-dessus de la brume effrayante où tu bouges,
Elève-moi, tout blanc, Wagram, dans tes mains rouges!
Il le faut, je le sais, je le sens, je le veux,
Puisqu'un souffle a passé ce soir dans mes cheveux,
Puisque par des frissons mon âme est avertie,
Et puisque mon costume est blanc comme une hostie![1]

Il murmure comme si « quelqu'un » seulement devait l'entendre.

Père! à tant de malheur que peut-on reprocher?
Chut!... J'ajoute tout bas Schœnbrunn[2] à ton rocher![3]...

Il reste un moment les yeux fermés, et dit :

... C'est fait!...

L'aube commence à poindre... Il reprend d'une voix forte :

Mais à l'instant où l'aiglon se résigne
A la mort innocente et ployante d'un cygne,
Comme cloué dans l'ombre à quelque haut portail,
Il devient le sublime et doux épouvantail
Qui chasse les corbeaux, et ramène les aigles!
Vous n'avez plus le droit de crier, champs de seigles!
Plus d'affreux rampements sur ces bas arbrisseaux :
J'ai nettoyé le vent et lavé les ruisseaux!
Il ne doit plus rester, plaine, dans tes rafales,
Que les bruits de la Gloire et les voix triomphales!

Tout se dore. Le vent chante.

Oui! j'ai bien mérité d'entendre maintenant
Ce qui fut gémissant devenir claironnant!

[1] Pour le sens de hostie, voir page 149, note 2.

[2] Le palais de Schœnbrunn, à Vienne, où il agonise.

[3] Le rocher de Sainte-Hélène où mourut Napoléon, tué par l'inaction et les regrets amers.

De vagues trompettes sonnent. Une rumeur fière s'élève. Les voix qui gémissaient tout à l'heure, lancent maintenant des appels, des ordres ardents.

De voir ce qui traînait de triste au ras des chaumes
S'enlever tout d'un coup en galops de fantômes !

Des brumes qui s'envolent semblent galoper. On entend un bruit de chevauchée.

LES VOIX, au loin.

En avant !

LE DUC

Maintenant le côté glorieux !
La poudre que la charge, en passant, jette aux yeux ! [1]

LES VOIX

Chargez !

D'invisibles tambours battent des charges.

LE DUC

Les rires fous des grands hussards farouches !

LES VOIX, poussant des rires épiques.

Ha ! Ha !

LE DUC

Et maintenant, ô Déesse aux cent bouches,
Victoire à qui je viens d'arracher tes bâillons,
Chante dans le lointain...

LES VOIX, au loin, dans une « Marseillaise » de rêve.

...Formez vos bataillons !

LE DUC

La gloire !

Le soleil va paraître. Les nuages sont pleins de pourpres et d'éclairs. Le ciel a l'air d'une Grande Armée.

Oh Dieu ! me battre en ce flot qui miroite !...

LES VOIX

Feu ! — Colonne en demi-distance sur la droite !

LE DUC

...Me battre en ce tumulte auquel tu commandas,
O mon père !...

Dans le bruit de bataille qui s'éloigne, on entend très loin, entre deux batteries de tambours, une voix métallique et hautaine.

LA VOIX

Officiers... Sous-officiers... Soldats...

[1] « Jeter de la poudre aux yeux » veut dire : « éblouir par des apparences ». Il y a là un jeu de mots discutable sur les deux sens de poudre (poussière et produit détonnant employé à la guerre).

LE DUC, en délire, tirant son sabre.

Oui ! je me bats !...— Fifre, tu ris ! — Drapeau, tu claques ! — Baïonnette au canon ! — Sus aux blanches casaques !

Et tandis que les fanfares de rêve s'éloignent et se perdent vers la gauche, dans le vent qui les balaye, tout d'un coup, à droite, une fanfare réelle éclate et c'est, brusque comme un réveil, le contraste, avec les furieux airs français qui s'envolent parmi les dernières ombres, d'une molle marche de Schubert, autrichienne et dansante, qui arrive dans le rose du matin.

LE DUC, qui s'est retourné en tressaillant.

Qu'est-ce qui vient de blanc, là, dans le jour levant ?
Mais c'est l'infanterie autrichienne !

Hors de lui, entraînant d'imaginaires grenadiers.

En avant !
Les ennemis ! — Qu'on les enfonce ! — Qu'on y entre !
Suivez-moi ! Nous allons leur passer sur le ventre !

Le sabre haut, il se rue sur les premiers rangs d'un régiment autrichien qui paraît sur la route.

UN OFFICIER, se jetant sur lui et l'arrêtant.

Prince ! Que faites-vous ? C'est votre régiment !

LE DUC, réveillé avec un cri terrible.

Ah ! c'est mon ?...

Il regarde autour de lui. Le soleil s'est levé. Tout a repris un air naturel. De tant de morts il ne reste que Flambeau. Le duc est au milieu d'une grande plaine calme et souriante. Des soldats blancs défilent devant lui. Il voit son destin, l'accepte ; le bras levé pour charger s'abaisse lentement, le poing rejoint la hanche, le sabre prend la position réglementaire, et, raide comme un automate, le duc, d'une voix machinale, d'une voix qui n'est plus que celle d'un colonel autrichien :

Halte ! — Front ! — A droite... alignement !...

Le commandement s'éloigne, répété par les officiers. — Et le rideau tombe pendant que l'exercice commence.

Hymne au Soleil [1].

Toi qui sèches les pleurs des moindres graminées,
Qui fais d'une fleur morte un vivant papillon,
Lorsqu'on voit, s'effeuillant comme des destinées,
Trembler au vent des Pyrénées
Les amandiers du Roussillon [2],

[1] Extrait de *Chantecler*, pièce en IV actes (1910), la plus discutée des œuvres de Rostand. D'une conception très originale, avec ses animaux symboliques, elle contient beaucoup d'étrangetés inadmissibles, mais des parties d'une puissante beauté. Sa richesse verbale est, en tout cas, merveilleuse. — Ce morceau, dit par le coq Chantecler, se trouve dans la scène II de l'acte I. — Comparer cette pièce avec celle d'Anatole Frauce, page 342.

[2] Ancienne province de la France, aujourd'hui *département* des Pyrénées Orientales, chef-lieu Perpignan.

Je t'adore, Soleil! ô toi dont la lumière,
Pour bénir chaque front et mûrir chaque miel,
Entrant dans chaque fleur et dans chaque chaumière,
Se divise et demeure entière
Ainsi que l'amour maternel!

Je te chante, et tu peux m'accepter pour ton prêtre,
Toi qui viens dans la cuve où trempe un savon bleu,
Et qui choisis souvent, quand tu vas disparaître,
L'humble vitre d'une fenêtre
Pour lancer ton dernier adieu!

Tu fais tourner les tournesols [1] du presbytère,
Luire le frère d'or [2] que j'ai sur le clocher,
Et quand, par les tilleuls, tu viens avec mystère,
Tu fais bouger des ronds par terre
Si beaux qu'on n'ose plus marcher!

Tu changes en émail le vernis de la cruche;
Tu fais un étendard en séchant un torchon;
La meule a, grâce à toi, de l'or sur sa capuche,
Et sa petite sœur la ruche
A de l'or sur son capuchon [3]!

Gloire à toi sur les prés! Gloire à toi dans les vignes!
Sois béni parmi l'herbe et contre les portails!
Dans les yeux des lézards et sur l'aile des cygnes!
O toi qui fais les grandes lignes
Et qui fais les petits détails!

C'est toi qui, découpant la sœur jumelle et sombre
Qui se couche et s'allonge au pied de ce qui luit,
De tout ce qui nous charme as su doubler le nombre,
A chaque objet donnant une ombre
Souvent plus charmante que lui!

Je t'adore, Soleil! Tu mets dans l'air des roses,
Des flammes dans la source, un dieu dans le buisson!

[1] De l'italien *tornasole* : nom vulgaire de l'hélianthe à grandes feuilles dont les fleurs, comme celles de l'héliotrope, se *tournent* vers le *soleil*.

[2] Le coq du clocher.

[3] Un *capuchon* (de l'italien *capuccio*) est la partie d'un manteau qui se rabat sur la tête. Une *capuche* est une coiffe de femme. La meule de foin et la ruche ont toutes les deux la forme pointue d'un capuchon ou d'une capuche.

Tu prends un arbre obscur et tu l'apothéoses [1] !
O Soleil ! toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont !

Œuvres à lire d'Edmond Rostand (Charpentier-Fasquelle, éditeur, Paris) : *Les Musardises* (1888) ; *Les Romanesques* (1894) ; *La Princesse lointaine* (1895) ; *La Samaritaine* (1896) ; *Cyrano de Bergerac* (1897) ; *L'Aiglon* (1900) ; *Chantecler* (1910). — Critiques à consulter : Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1895, 1896, 1898) ; Henry Fouquier, *Feuilleton du Figaro* (*6 avril 1895, 29 décembre 1897 et 16 mars 1900*) ; Francisque Sarcey, *Feuilleton du Temps* (*3 janvier 1898*) ; E. Faguet, *Journal des Débats* (*3 janvier 1898* et *mars 1900*) ; A. Sabatier, *Journal de Genève* (*6 février 1898*) ; A. Filon, *De Dumas à Rostand* (1898) ; Gustave Larroumet, *Le Temps* (*16 mars 1900*) ; Jules Carrara, *Gazette de Lausanne* (*22 mars 1900*) ; Ernest Tissot, *Semaine littéraire* (*24* et *31 août 1901*) ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901) ; de Vogüé, *Discours à l'Académie* (*5 juin 1903*) ; Jules Claretie, Le *Temps* (*20 septembre 1906*) ; Ernest Charles, *Le théâtre des poètes* (1910) ; Henri de Régnier, *Journal des Débats* (*14 février 1910*).

[1] Verbe créé par Rostand avec le nom *apothéose* (grec ἀποθέωσις) ; il veut dire ici « Tu le fais resplendir comme un empereur dans une apothéose. »

III

Les Symbolistes, les Décadents et les Vers-libristes.

On désigne sous ces trois vocables, de sens hétérogènes, tous les poètes qui, depuis Verlaine, ont réagi contre la poésie parnassienne et romantique. Comme dans toutes les écoles, il y a dans ce groupe très étendu des écrivains absolument dissemblables. En les réunissant, la classification a envisagé plutôt leurs caractères négatifs que les qualités positives qui les distinguent. La plupart d'entre eux ont cependant quelques traits communs et des liens de parenté intellectuelle; tous furent des révolutionnaires plus ou moins hardis qui tentèrent de transformer la poésie française. La révolution poétique, d'après eux, devait porter sur le fond et sur la forme. Pour le fond, les novateurs, dégoûtés du naturalisme triomphant, voulurent rétablir *l'idée* dans la poésie en ayant recours à l'allégorie et au symbole. Cet élément de transposition poétique n'était pas nouveau en français; sans remonter aux poèmes du moyen âge, au Roman de Renard, à certains Romans de la Table-Ronde et au Roman de la Rose où l'emploi du symbole est permanent, Victor Hugo, Baudelaire, Alfred de Vigny, Sully Prudhomme au XIXe siècle, l'avaient beaucoup employé : mais les symbolistes, subissant dans une certaine mesure l'influence de la poésie allemande, en firent, eux, le centre de leur art, tout en lui donnant une forme différente. Il semble que pour eux la nature n'était plus que la figure des idées. L'analyse philosophique des parnassiens leur paraissait usée, ils y substituèrent la synthèse poétique. La réalité les choquait; ils eurent recours à l'abstraction et au rêve. Il leur parut qu'au lieu *d'exprimer*, la poésie devait plutôt *suggérer;* de là les profondes modifications qu'ils firent subir à la langue poétique. Celle-ci avait été, jusqu'alors, d'une grande précision; ils la rendirent imprécise, vague, flottante pour la rapprocher de la musique, dont les grandes œuvres de Richard Wagner leur avaient inspiré le goût. Tout ce qui était net et accusé fut proscrit par eux; ils recherchèrent avant tout la nuance. Malheureusement la plupart des novateurs poussèrent ces principes, d'ailleurs excellents en partie, jusqu'aux dernières limites de l'absurde. Sous prétexte de profondeur symbolique, ils tombèrent, comme Mallarmé, dans la charade ou le logogriphe poétiques, ils déformèrent à plaisir le sens des mots et firent une

langue hermétique et sybilline. Dans leur rage de nouveauté, quelques-uns trouvèrent les correspondances les plus inattendues entre les arts : se basant sur le phénomène exceptionnel de l'audition colorée, Arthur Rimbaud découvrit la couleur des voyelles ; René Ghil inventa l'instrumentation poétique, où chaque consonne est assimilée à un instrument, l'ensemble des lettres formant un orchestre. Ces ridicules exagérations aboutirent à la recherche effrénée des effets, à la préciosité la plus grotesque ; et, par une curieuse contradiction, les symbolistes, après avoir émis la prétention de restaurer *l'idée*, aboutirent à faire du *mot*, du verbiage sans pensée, le fond même de leurs œuvres. Un très grand nombre de ces écrivains ont l'air d'avoir transcrit, dans un état de demi-hallucination, sans les associations d'idées qui les relient, des fragments de rêves incohérents ou des divagations de malades. Chez quelques-uns, cependant, l'emploi du symbolisme suggestif produit des effets poétiques d'une intensité profonde. Par le fait même que le poète ne nous enferme pas, comme les romantiques ou les parnassiens, dans les limites logiques d'une idée définie et précisée, il éveille en nous un flux de rêverie qui décuple la force de son œuvre. Par tout ce que nous ajoutons à celle-ci, nous devenons alors les collaborateurs permanents de l'écrivain. Sa poésie s'achève en quelque sorte dans notre âme. Et cela est vraiment très original, étant donné surtout la nature du Français, si fortement influencé par des siècles d'art classique.

A un art si complètement novateur, il fallait aussi une métrique nouvelle. Continuant l'œuvre de Victor Hugo, et certainement sous l'influence de la poésie anglaise, Verlaine modifia la prosodie admise, il rétablit l'impair et usa fréquemment des vers de 5, 7, 9 et 11 syllabes ; il restaura l'hiatus qu'avaient employé avec raison les anciens poètes ; il usa de la césure avec une grande liberté et modifia très heureusement l'emploi de la rime. Ses successeurs poussèrent plus loin sa réforme, ils allèrent jusqu'au vers libre, désigné par eux sous le nom de *vers polymorphe*. La *polymorphie* consiste à faire des vers de mesures inégales, passant par toutes les *polypodies* connues et inconnues, allant d'un pied à quatorze pieds, car les novateurs ont créé le tétradécamètre. Dans ces vers la rime n'existe plus qu'à l'état de vestige plus ou moins fréquent, on en est revenu à l'assonance des poètes des XIe et XIIe siècles ; parfois l'assonance elle-même disparaît pour faire place aux vers blancs, de sorte que le morceau de poésie se distingue à peine de la prose harmonieuse, d'autant plus que, la régularité dans le rythme étant supprimée, l'élément musical, qui est l'essentiel du vers, a disparu avec elle. On peut s'amuser à faire des laisses rythmiques, suivant les principes nouveaux, en découpant adroitement des pages de Chateaubriand ou de Zola, par exemple.

A l'heure actuelle, le symbolisme proprement dit est épuisé, la décadence est enterrée sous les décombres de ses monuments de préciosité et de névrose; le vers-librisme lutte encore. Les poètes les plus intelligents de l'heure actuelle, ceux qui s'intitulent *naturistes*, répudient le symbole, les fictions, les légendes et veulent retourner à la nature, à la vie, aux sentiments vrais; mais ils tiennent à employer le vers libre. Nul ne sait ce qui sortira du mouvement qu'ils ont créé. Leur tentative choque toutes les idées reçues et déconcerte toutes nos habitudes. On aurait tort cependant de proclamer *a priori* qu'ils font une œuvre impossible ou stérile. D'abord, la langue du vers n'est pas plus fixée définitivement que la langue de la prose; depuis le XI^e^ siècle elle a constamment évolué et tout indique qu'elle évoluera forcément encore. Les nouveaux poètes ont d'ailleurs un idéal qui n'est pas à dédaigner; ils veulent créer une forme poétique moins mécanique, plus fluide et plus musicale que celle des derniers parnassiens. Comme Claude Monet et les impressionnistes qui fixèrent sur leurs toiles les ondulations les plus fugitives de la lumière et du plein-air, ils veulent rendre tous les frissons, toutes les nuances des impressions poétiques. Ils y ont en partie réussi; il y a certainement dans leurs vers plus de musique, plus d'harmonie que dans ceux d'autrefois; mais très souvent le vers libre n'est qu'un groupement de mots absolument arbitraire, que l'auteur seul trouve musical. Il n'est donc pas possible de dire aujourd'hui ce qui sortira du vers-librisme; quoi qu'il en soit, plusieurs des réformes accomplies par lui resteront acquises.

En résumé, l'immense effort fait par l'école tricéphale que nous étudions n'a pas donné tous les résultats attendus; toutefois il n'a pas été perdu pour la poésie française: les symbolistes ont rétabli le culte de l'idéalisme oublié, les décadents, malgré leurs ridicules exagérations, ont développé le sens de la nuance poétique et de la musicalité des mots, les vers-libristes ont perfectionné, en l'assouplissant, l'instrument métrique de la France.

Pour étudier le mouvement symboliste et vers-libriste, très intéressant à connaître, même dans ses exagérations et ses folies, consulter: Jules Tellier, *Nos poètes* (1888); Jean Moréas, *Les premières armes du symbolisme* (1889), le *XIX^e^ siècle* (11 août 1885) et *Le Figaro* (18 septembre 1886); Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* (1889); G. Vanor, *L'art symbolique* (1889); Jules Lemaître, *Les Contemporains* (1889); Maurice Spronck, *Les artistes littéraires* (1889); Ferdinand Brunetière, *Nouvelles questions de critique* (1890); *L'évolution de la poésie lyrique au XIX^e^ siècle* (1893); Mathias Morhardt, *Les symboliques, Nouvelle revue* (15 février 1892); Robert de Souza, *Le rythme poétique* (1892); Gustave Kahn, *Préface des premiers poèmes* (1897); Adolphe Boschot, *La crise poétique* (1897); *Réforme de la prosodie, Revue de Paris* (15 août 1901); E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine* (1897); Henry Bérenger, *Revue des Revues* (1^er^ juin 1897); René Doumic, *La question du vers libre, Revue des deux mondes* (15 juillet 1897); Jules Guilliaume, *Le vers français et les prosodies modernes* (1898); Rémy de

Gourmont, *Le livre des Masques, Promenades littéraires* (1910 et 1912) et *Le Temps* (1er mai 1911) ; Van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1880-1900) ; J. Baujon, *L'école symboliste* (1900) ; Camille Mauclair, *L'Art en silence* (1901) ; Auguste Dorchain, *L'art des vers* (1906). A. Barre, *Le Symbolisme* (1912). Consulter aussi les collections suivantes, organes des Jeunes : *La Revue blanche, l'Ermitage, Le Mercure de France, La Plume, La Libre Esthétique.*

PAUL VERLAINE

Né à Metz en 1844, mort à Paris en 1896.

La tyrannie des classifications à la mode est souvent étrange ; Paul Verlaine passe généralement pour avoir créé le symbolisme, et cependant il n'a que très rarement employé le symbole dans ses œuvres. Une hirondelle ne fait pas le printemps ; deux ou trois pièces de sens hermétique ou abscons ne sauraient faire un poète symboliste. En réalité, Paul Verlaine est un lyrique décadent qui a chanté son âme sans s'inquiéter de synthèse poétique ou d'allégorie, et bien loin des rêves de la fiction et de la légende. Sa vie, qui nous fait comprendre ses œuvres, fut celle d'un bohème détraqué, à la fois sensuel et mystique. Après avoir terminé ses études dans un lycée de Paris, il fréquenta quelque temps le Parnasse auquel le rattachent ses premiers vers. Il se maria en 1870 à la sœur du compositeur *de Sivry* et les vers qu'il écrivit alors nous le montrent comme le plus exquis des fiancés. Mais la Commune arrive ; le poète, grâce à Raoul Rigault, est nommé secrétaire de la presse ; les mauvais jours vont commencer pour lui. Afin d'éviter une condamnation après la chute de la Commune, il s'enfuit en Belgique et là il commence à descendre les cercles effrayants du vice et de la misère. Sa mère et sa femme, par un dévouement admirable, le ramènent un moment au bien, mais ses passions mauvaises le ressaisissent. Un jour, en 1873, dans un accès de colère féroce, il essaye de tuer Arthur Rimbaud l'ami pour lequel il a quitté sa femme ; il est condamné à la prison. Quand il en sort, il n'est plus le même ; il se repent de ses fautes, il a honte de ses vices ; il revient aux croyances religieuses de son enfance. Il reprend la vie régulière en qualité de professeur. Il est sauvé sans doute ? Non, le vice le tient et, après la mort de sa mère en 1886, malgré la gloire qui lui a souri, il vivra ballotté entre la croyance la plus ingénue et la débauche la plus vulgaire. Dans ses dernières années, malade, usé, avili, il passe sa vie dans un café hanté par les bohèmes ou dans la salle d'un hôpital. Son existence fait songer à celle de Villon. Paul Verlaine ressemble lui-même au poète du XVe siècle, mais il en diffère par un point : s'attendant à être pendu, Villon fait un retour sur lui-même et demande à ses « frères humains » de prier Dieu pour lui ; Verlaine, avant de mourir, prépare un volume posthume de basses *Invectives* dont le fiel aigri coulera sur presque tous ceux qu'il a connus, même sur les amis qui lui ont fait le plus de bien. Ce fut en somme un triste sire et un pauvre hère, mais littérairement il eut du génie, comme Musset et comme Heine auxquels il ressemble par plus d'un trait. Avec une âme de primitif, pleine de naïveté

et de rudesse, il avait une sensibilité exquise et raffinée. Cette nature contrastée lui a permis d'exprimer des impressions poétiques que personne avant lui n'avait éprouvées. Dans son œuvre étrange, il a dit avec une sincérité sans égale, ses nobles aspirations, ses chutes, ses repentirs, mettant à nu son âme, étalant ses vices, montrant même ses pires laideurs. Une partie de ses vers est illisible; mais ce qu'on en peut lire est exquis. Il manquait à la poésie française d'être suggestive et pénétrante, comme la musique. Verlaine a réalisé ce progrès. De ses vers se dégage un flot subtil de douce harmonie, qui circule autour de l'âme, l'enveloppe, la pénètre et l'enivre d'une caresse, douce comme celle d'une main aimée.

Chanson d'automne[1].

Les sanglots longs
Des violons
  De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
  Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
  Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
  Et je pleure;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
  Qui m'emporte
Deçà delà,
Pareil à la
Feuille morte.

Crépuscule du soir mystique[2].

Le Souvenir avec le Crépuscule
Rougeoie et tremble à l'ardent horizon
De l'Espérance en flamme qui recule

[1] Extrait des *Poèmes saturniens* (1866). Quand il composa ce recueil, le poète était encore un disciple de Leconte de Lisle, mais déjà, sous le Parnassien, perçait le lyrique décadent, comme on peut le voir dans cette pièce si touchante et si musicale.

[2] Extrait des *Poèmes saturniens*. C'est une des rares pièces où Verlaine a fait du symbolisme. Le sens de ces vers est un peu difficile à trouver; en revanche, l'harmonie en est délicieuse. L'imprécision même de cette rêverie mystique rend parfaitement le charme troublant du crépuscule.

Et s'agrandit ainsi qu'une cloison
Mystérieuse où mainte floraison
— Dahlia, lys, tulipe et renoncule —
S'élance autour d'un treillis et circule
Parmi la maladive exhalaison
De parfums lourds et chauds, dont le poison
— Dahlia, lys, tulipe et renoncule —
Noyant mes sens, mon âme et ma raison,
Mêle dans une immense pâmoison
Le Souvenir avec le Crépuscule.

Consolatrice[1].

J'allais par des chemins perfides,
Douloureusement incertain ;
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur ;
Votre voix me dit: « Marche encore! »

Mon cœur craintif, mon sombre cœur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,
Nous a réunis dans la joie.

Il pleure dans mon cœur[2].

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie !

[1] Extrait de *La Bonne Chanson* (1870). — Ces vers, sans titre dans le recueil, furent inspirés par la femme du poète. C'était avant la chute où sombrèrent sa dignité et sa joie.

[2] Extrait des *Romances sans paroles* (1874). — Le malheur définitif n'a pas encore frappé le poète et pourtant il le sent venir, il a le pressentiment de sa profonde misère morale.

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon cœur a tant de peine !

Les faux beaux jours [1].

Les faux beaux jours ont lui tout le jour, ma pauvre âme,
Et les voici vibrer aux cuivres du couchant.
Ferme les yeux, pauvre âme, et rentre sur-le-champ :
Une tentation des pires. Fuis l'infâme.

Ils ont lui tout le jour en longs grêlons de flamme,
Battant toute vendange aux collines, couchant
Toute moisson de la vallée, et ravageant
Le ciel tout bleu, le ciel chanteur qui te réclame.

Oh ! pâlis, et va-t'en, lente et joignant les mains.
Si ces hiers allaient manger nos beaux demains ?
Si la vieille folie était encore en route ?

Ces souvenirs, va-t-il falloir les retuer ?
Un assaut furieux, le suprême, sans doute !
Oh ! va prier contre l'orage, va prier.

Ecoutez la chanson... [2]

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.
Elle est discrète, elle est légère :
Un frisson d'eau sur de la mousse !

La voix vous fut connue (et chère !)
Mais à présent elle est voilée
Comme une veuve désolée,
Pourtant comme elle encore fière.

[1] Extrait de *Sagesse* (1880). Les années noires sont venues, le poète a été durement châtié ; il s'est repenti, il a prié Dieu, mais il a peur de retourner à ses vices ; la douleur, la foi et le repentir vont chanter un moment dans son âme.

[2] Extrait de *Sagesse*. — Cette pièce, si touchante comme sentiment, est un remarquable morceau de poésie toute en rimes féminines. Verlaine a tiré de merveilleux effets de cette forme de vers.

Et dans les longs plis de son voile
Qui palpite aux brises d'automne,
Cache et montre au cœur qui s'étonne
La vérité comme une étoile.

Elle dit, la voix reconnue,
Que la bonté c'est notre vie,
Que de la haine et de l'envie
Rien ne reste, la mort venue.

Elle parle aussi de la gloire
D'être simple sans plus attendre,
Et de noces d'or et du tendre
Bonheur d'une paix sans victoire.

Accueillez la voix qui persiste
Dans son naïf épithalame [1]
Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste !

Elle est en peine et de passage
L'âme qui souffre sans colère,
Et comme sa morale est claire !
Ecoutez la chanson bien sage.

Les mains [2].

Les chères mains qui furent miennes.
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles
Et toutes ces choses païennes,

Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes
Les chères mains m'ouvrent les rêves.

Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme?

[1] Petit poème fait sur de nouveaux mariés: de ἐπί, sur et θάλαμος, lit nuptial, mariage.

[2] Extrait de *Sagesse*. Sous cette forme symbolique, le poète chante ici l'affection perdue de sa femme, dont il voudrait obtenir le pardon.

Ment-elle, ma vision chaste
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste?

Remords si cher, peine très bonne,
Rêves bénits[1], mains consacrées,
O ces mains, ces mains vénérées.
Faites le geste qui pardonne!

Aux pieds du Christ[2].

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour.

O mon Dieu, votre crainte m'a frappé
Et la brûlure est encor là qui tonne,
O mon Dieu, votre crainte m'a frappé.

O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil
Et votre gloire en moi s'est installée,
O mon Dieu, j'ai connu que tout est vil.

Noyez mon âme aux flots de votre Vin,
Fondez ma vie au Pain de votre table,
Noyez mon âme aux flots de votre Vin.

Voici mon sang que je n'ai pas versé,
Voici ma chair indigne de souffrance,
Voici mon sang que je n'ai pas versé.

Voici mon front qui n'a pu que rougir,
Pour l'escabeau de vos pieds adorables,
Voici mon front qui n'a pu que rougir.

Voici mes mains qui n'ont pas travaillé,
Pour les charbons ardents et l'encens rare,
Voici mes mains qui n'ont pas travaillé.

Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain,
Pour palpiter aux ronces du Calvaire,
Voici mon cœur qui n'a battu qu'en vain.

[1] Bénir a deux participes passés : *béni, e,* pris dans le sens ordinaire (un nom béni) et *bénit, bénite,* qui veut dire consacré par une cérémonie religieuse (d'où pain *bénit,* de l'eau *bénite).* Verlaine le prend dans le dernier sens ici.

[2] Extrait de *Sagesse.* — Le malheureux poète est tombé terrassé par le repentir, mais le Consolateur suprême lui est apparu et, de son cœur blessé, s'échappent, haletantes comme des sanglots, ces litanies douloureuses. La pièce n'a pas de titre dans le recueil.

Voici mes pieds, frivoles voyageurs,
Pour accourir aux cris de votre grâce,
Voici mes pieds, frivoles voyageurs.

Voici ma voix, bruit maussade et menteur,
Pour les reproches de la Pénitence,
Voici ma voix, bruit maussade et menteur.

Voici mes yeux, luminaires d'erreur,
Pour être éteints aux pleurs de la prière,
Voici mes yeux, luminaires d'erreur.

Hélas! Vous, Dieu d'offrande et de pardon,
Quel est le puits de mon ingratitude,
Hélas! Vous, Dieu d'offrande et de pardon,

Dieu de terreur et Dieu de sainteté,
Hélas! ce noir abîme de mon crime,
Dieu de terreur et Dieu de sainteté,

Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,
Toutes mes peurs, toutes mes ignorances,
Vous, Dieu de paix, de joie et de bonheur,

Vous connaissez tout cela, tout cela,
Et que je suis plus pauvre que personne,
Vous connaissez tout cela, tout cela,

Mais ce que j'ai, mon Dieu, je vous le donne.

Dialogue mystique [1].

Seigneur, j'ai peur, mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment?
Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des bons redoute?

Oui, comment? Car voici que s'ébranle la voûte
Où mon cœur creusait son ensevelissement
Et que je sens fluer [2] à moi le firmament
Et je vous dis : De vous à moi quelle est la route?

[1] Ces vers, sans titre dans le recueil, sont aussi extraits de *Sagesse*. Ils sont d'une sincérité et d'une élévation rares. — Jules Lemaître, analysant les sentiments mystiques qui sont exprimés dans *Sagesse*, fait remarquer que Verlaine est le seul poète vraiment catholique de la France. On peut ajouter que le style de cette pièce et de la précédente est, en grande partie, inspiré par la terminologie des prières liturgiques.

[2] Fluer, du latin *fluere*, veut dire *couler*; il y a là une métaphore.

Tendez-moi votre main, que je puisse lever
Cette chair accroupie et cet esprit malade.
Mais recevoir jamais la céleste accolade,

Est-ce possible? Un jour, pouvoir la retrouver
Dans votre sein, sur votre cœur qui fut le nôtre,
La place où reposa la tête de l'apôtre?

* * *

— Certes, si tu le veux mériter, mon fils, oui,
Et voici. Laisse aller l'ignorance indécise
De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise
Comme la guêpe vole au lis épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanches-y
L'humiliation d'une brave franchise.
Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise
Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi.

Puis franchement et simplement viens à ma table [1],
Et je t'y bénirai d'un repas délectable
Auquel l'ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le Vin de la vigne immuable
Dont la force, dont la douceur, dont la bonté
Feront germer ton sang à l'immortalité.

* * *

Puis, va! Garde une foi modeste en ce mystère
D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison,
Et surtout reviens très souvent dans ma maison,
Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,
Pour y prier mon Père et supplier ma Mère
Qu'il te soit accordé dans l'exil de la terre,
D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison,

D'être l'enfant vêtu de lin et d'innocence,
D'oublier ton pauvre amour-propre et ton essence,
Enfin, de devenir un peu semblable à moi,

Qui fus, durant les jours d'Hérode et de Pilate,
Et de Judas et de Pierre, pareil à toi
Pour souffrir et mourir d'une mort scélérate!

[1] La table de communion.

* * *

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices [1],
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angelus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

* * *

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes,

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela!

[1] Premiers fruits, du latin populaire *primitiae*. Ne pas confondre ce mot avec *prémisses* (du latin scolastique *promissa*) qui signifie les deux premières propositions d'un syllogisme.

Art poétique [1].

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair [2]
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles !

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance !
Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Fuis du plus loin la Pointe [3] assassine,
L'Esprit cruel et le rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine !

Prends l'éloquence et tors-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

O qui dira les torts de la Rime !
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée.
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

[1] Extrait de *Jadis et naguère* (1884). Verlaine n'a formulé qu'assez tard ces préceptes qui sont devenus la poétique de la nouvelle école. Longtemps il ignora lui-même la révolution qu'il avait opérée.

[2] Le vers de 3, 5, 7, 9 ou 11 syllabes.

[3] Trait d'esprit piquant.

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Œuvres à lire de Paul Verlaine (A. Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes saturniens* (1866) ; *La bonne chanson* (1870) ; *Romances sans paroles* (1874) ; *Sagesse* (1880) ; *Amour* (1888) ; *Bonheur* (1891). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos Poètes* (1888) ; Byvanck, *Un Hollandais à Paris en 1891 ;* Anatole France, *La Vie littéraire* (1891) ; A. Symons, *National Review* (juin 1892) ; Jules Lemaître, *Les Contemporains* (1895) ; Ch. Morice, *Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre* (1896) ; Gaspard Vallette, *Semaine littéraire de Genève,* (18 janvier 1896) ; Fernand Gregh, *Revue de Paris,* (1er février 1895) ; Paterne Berrichon, *Revue Blanche,* (15 février 1896) ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1896) ; Dullaert, *Verlaine* (1896) ; *Revue Encyclopédique,* (25 janvier 1896) ; *La Plume* (1er février 1896) ; *L'Ermitage,* (février 1896) ; *Jugend,* (février 1896) ; Emile Verhæren, *Revue Blanche,* T. XII (1897) ; Victor Charbonnel, *Les mystiques dans la littérature présente* (1898) ; Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre* (1907) ; E. Dupuy, *Poètes et critiques* (1913).

STÉPHANE MALLARMÉ

Né à Paris en 1842, mort à Valvins (Seine et Marne) en 1898.

Quand Verlaine mourut, les Jeunes, qui ont la prétention de former le *Tout-Paris* esthétique, proclamèrent Stéphane Mallarmé *prince des poètes.* Voilà un prince qui ne régna jamais au pays de la Clarté, et parmi les féaux sujets, rangés sous sa bannière symboliste, il y en eut bien peu certainement qui purent se vanter de le comprendre. Cet écrivain éminemment abscons est l'homme des symboles ; la réalité sensible n'est pour lui qu'une série de signes extérieurs qu'il transpose dans son art avec une inlassable patience. Platonicien convaincu, il pense que la nature est une création de notre esprit. Partant de cette idée, la fonction de la poésie lui paraît être de *créer* une vie supérieure de rêve, accessible aux seules âmes éprises d'idéal et capables de l'effort nécessaire. Quand Mallarmé écrit, il poursuit son rêve intérieur dont il note les phases en de vagues traductions sans liaisons logiques ; nous sommes censés suivre en nous ce qui se passe en son âme. Au-dessus de la réalité vulgaire, le prince des poètes crée une autre réalité meilleure ; malheureusement sa langue, faite de mots assemblés non pour leur sens mais pour leur son, leur forme ou leur couleur, est d'une telle obscurité que la céphalalgie nous gagne à vouloir saisir le sens de cette suprême réalité incohérente. Les critiques de la jeune école louent vivement le poète de cette herméticité et s'extasient devant ses rébus symbolistes. D'après eux, pour être vraiment belle, la poésie ne doit être ouverte qu'à quelques initiés qui recréent en eux les émotions à demi exprimées du poète. Quelquefois celui-ci se plaît à donner plusieurs sens superposés à ses vers, de sorte qu'on n'est même pas sûr d'arriver à atteindre la vraie création symboliste ; qu'importe ? Pourquoi attacher tant d'importance à l'élément intellectuel de la poésie ? Il suffit que celle-ci soit une pure musique, qu'elle suggère de vagues émo-

tions, *même sans rien exprimer du tout.* Ces choses-là ont été gravement écrites par des gens qui ne sont pas les premiers venus... O Boileau, éminent apôtre de la Raison, qu'eût pensé votre grande âme?...

Apparition [1].

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour béni [2] de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

L'Azur [3].

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je la sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant
Mon âme vide. Où fuir ? et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant ?

Brouillards, montez, versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux

[1] Ces vers et les suivants sont extraits du recueil intitulé *Vers et prose, morceaux choisis* (1893). — Avant d'être le prince des poètes sybillins, Mallarmé fut un parnassien remarquable. On pourra voir dans cette pièce vraiment exquise quelle perte fit la littérature française le jour où il eut la malencontreuse idée de *créer* pour nous une *réalité supérieure* au lieu de continuer à écrire des vers délicats et compréhensibles.

[2] Ici le mot est pris dans son sens ordinaire : *un jour béni*, c'est-à-dire un jour de bonheur ; Mallarmé n'emploie pas, comme Verlaine, le mot *bénit* qui ne s'applique aux choses profanes.

[3] Cette pièce étrange peut donner une idée de la seconde manière de l'auteur.

* * *

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices[1],
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angelus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

* * *

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes,

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.

— Pauvre âme, c'est cela!

[1] Premiers fruits, du latin populaire *primitiae*. Ne pas confondre ce mot avec *prémisses* (du latin scolastique *premissa*) qui signifie les deux premières propositions d'un syllogisme.

Art poétique [1].

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair [2]
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe [3] assassine,
L'Esprit cruel et le rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tors-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

O qui dira les torts de la Rime!
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée.
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

[1] Extrait de *Jadis et naguère* (1884). Verlaine n'a formulé qu'assez tard ces préceptes qui sont devenus la poétique de la nouvelle école. Longtemps il ignora lui-même la révolution qu'il avait opérée.

[2] Le vers de 3, 5, 7, 9 ou 11 syllabes.

[3] Trait d'esprit piquant.

* * *

Et pour récompenser ton zèle en ces devoirs
Si doux qu'ils sont encor d'ineffables délices,
Je te ferai goûter sur terre mes prémices[1],
La paix du cœur, l'amour d'être pauvre, et mes soirs

Mystiques, quand l'esprit s'ouvre aux calmes espoirs
Et croit boire, suivant ma promesse, au Calice
Eternel, et qu'au ciel pieux la lune glisse,
Et que sonnent les angelus roses et noirs,

En attendant l'assomption dans ma lumière,
L'éveil sans fin dans ma charité coutumière,
La musique de mes louanges à jamais,

Et l'extase perpétuelle et la science,
Et d'être en moi parmi l'aimable irradiance
De tes souffrances, enfin miennes, que j'aimais!

* * *

— Ah! Seigneur, qu'ai-je? Hélas! me voici tout en larmes
D'une joie extraordinaire : votre voix
Me fait comme du bien et du mal à la fois,
Et le mal et le bien, tout a les mêmes charmes.

Je ris, je pleure, et c'est comme un appel aux armes
D'un clairon pour des champs de bataille où je vois
Des anges bleus et blancs portés sur des pavois,
Et ce clairon m'enlève en de fières alarmes,

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi.
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah! quel effort, mais quelle ardeur! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla,
Et j'aspire en tremblant.
— Pauvre âme, c'est cela!

[1] Premiers fruits, du latin populaire *primitiae*. Ne pas confondre ce mot avec *prémisses* (du latin scolastique *premissa*) qui signifie les deux premières propositions d'un syllogisme.

Art poétique [1].

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair [2]
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans quelque méprise :
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est, par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la Couleur, rien que la nuance!
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe [3] assassine,
L'Esprit cruel et le rire impur,
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tors-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

O qui dira les torts de la Rime!
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime?

De la musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée.
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

[1] Extrait de *Jadis et naguère* (1884). Verlaine n'a formulé qu'assez tard ces préceptes qui sont devenus la poétique de la nouvelle école. Longtemps il ignora lui-même la révolution qu'il avait opérée.

[2] Le vers de 3, 5, 7, 9 ou 11 syllabes.

[3] Trait d'esprit piquant.

Les Pèlerins [1].

Là-bas, en le recul profond du crépuscule,
La Ville est violette de brume, décor
De mystère, de silence et de crépuscule,
Evanoui parmi de l'ombre en un peu d'or,
Qui s'efface aux dômes de cendre et d'hyacinthe.

Et la Ville en le soir est grave et presque sainte.
Très doux et leurs pieds nus sur les chemins déserts,
Très lents, et leurs pieds nus aux cailloux meurtriers,
Les pèlerins vont deux à deux appariés
Comme les haleurs [2] noirs le long des fleuves clairs.

Leur dextre [3] est prompte aux hauts saluts qui font fleurir,
Aux cœurs bons le désir de partir avec eux
Vers quelque sépulcre en la marche d'un Ophyr [4]
Et vers le carrefour où siège le Lépreux
Qui tend sa main de plaie à l'étranger qui passe.

Ils n'ont ni bourdon [5], ni coquille, ni sandale;
Ils ignorent le lieu, le pays et la place
Et partent sans levier pour disjoindre la dalle
Et pour guides, hélas! ni l'Ange, ni l'Etoile.

En la foi seule, ayant pleuré les agonies,
La mort du songe et les tristesses infinies,
Qu'il est beau de marcher ainsi sous les étoiles!

Les faces [6].

Des faces graves sont au fond de nos Espoirs...
Graves sous l'or qui les couronne
De fleurons de flammes et de jaspes noirs,
Et leur regard évoque un songe où des mains donnent
La main aux mains sûres et bonnes
De celui qui les va guider, le bel Espoir,

[1] Extrait des *Poèmes anciens et romanesques*.

[2] Ceux qui *halent*, c'est-à-dire qui tirent un bateau avec une corde pour le faire avancer le long d'une rivière.

[3] La main droite, du latin *dextra*.

[4] Pays oriental très riche en or, avec lequel commerçaient les Hébreux par l'intermédiaire des ports de la mer Rouge; il se trouvait probablement sur la côte nord-ouest de l'Inde.

[5] Bâton de pélerin, dont le haut était en forme de gourde.

[6] Extrait de *Tel qu'en songe* (1892).

Vers nous, pour qu'en nos soirs
Rayonnent
Les douces faces à jamais sur nos Espoirs.

Des faces tristes sont au fond de notre joie...
Pour de guirlandes que s'ornent les cyprès,
Leur ombre est-elle moins triste sur les prés ?
Si longtemps que le crépuscule atermoie,
Ne faut-il pas qu'il choie [1] ?
La Chimère qui grimpe de ses griffes aux fleurs des soies
Retombe des plis déchirés,
Le sourire s'aggrave de soins invétérés
Et toute douleur larmoie
Aux faces, hélas, de notre joie.

Des faces pâles sont au fond de nos passés...
Dans l'ombre
Où s'annulent des opales dépéries,
Où s'éteignent des rubis lassés;
Des songes pâles errent par la forêt de nos passés
Et pleurent aux sources taries
Qui ne mireraient plus leurs faces effacées,
Et les soirs aveugles aux pierreries
Ne savent plus où ont passé
Les faces pâles de nos passés.

Des faces mortes sont au fond de nos silences...
De grandes ailes ont plané sur les eaux.
Le marbre et le basalte et l'ombre et le silence
Erigent, dans la Nuit, des tombeaux
Où la face sculptée au fronton du silence
Eternise sa vigilance
A revoir sa durée aux taciturnes eaux.
Quels beaux Espoirs dorment au fond de nos silences
Près des Passés assis au seuil de leurs tombeaux !

Les autres [2].

Je songe aux autres...
Qu'est-il advenu de leurs soirs, là-bas, dans l'ombre, là-bas
Qu'est-il advenu de leurs pas ?
De sa face hautaine ou de son âme haute,

[1] Qu'il *tombe*; subjonctif présent archaïque du verbe *choir* (vieux français *cader*, latin populaire *cadere*).

[2] Extrait de *Tel qu'en songe*.

De l'orgueil d'un ou du rire d'un autre?
Où les ont menés le malheur ou la faute?
Qu'est-il advenu d'eux, dans leurs soirs, là-bas,
De leur douleur, de leur tristesse, de la vôtre,
Vous l'un de ceux-là et vous l'autre,
Qu'est-il advenu de vos pas?
J'entends des flèches dans le vent
Et des larmes dans le silence,
Qu'est-il de vos destins dans les couchers en sang?
Au fond des mornes ciels de cendres et de vent,
Votre face s'est-elle vue à la fontaine,
Eaux sans jouvence [1]
Où l'on s'apparaît à soi-même,
On heurte là-bas à des portes
Et j'entends qu'on mendie aux coins des carrefours;
Mon soir est inquiet de vos jours;
J'entends des voix basses et des voix fortes,
Celle qui prie et qui gourmande, et tour à tour,
Comme vivantes et comme mortes
Au fond des jours.
A-t-il trouvé la clef, a-t-il ouvert la porte?
Joie ou Douleur, qui fut l'hôtesse?
S'il est advenu de leurs soirs
Ce qui advint de leurs espoirs...
Que la Nuit vienne sur nos soirs!

Refrain [2].

Douces pensées!
Comme la mer chantait, ce soir-là, sur la grève
Le refrain éternel des heures brèves!
Douces pensées,
Pareilles à des algues enlacées,
Algue d'argent souple et bleui,
Algue d'or que le flot verdit,
Double serpent du caducée [3],
Thyrse [4] d'oubli,

[1] Jouvence, du latin, *juventa*, veut dire jeunesse. Allusion à la fabuleuse *Fontaine de Jouvence*, dont les eaux avaient la propriété de rajeunir.

[2] Extrait de : *Les Jeux rustiques et divins* (1897).

[3] Attribut de Mercure, baguette surmontée de deux ailes, autour de laquelle s'enroulent deux serpents entrelacés.

[4] Attribut de Bacchus (Dionysos), javelot entouré de lierre, de pampres et terminé en forme de pomme de pin.

Joie éparse, douleurs passées
En mes pensées.

Celle-là qui sourit est venue,
Sur sa barque de fleurs qui penche,
Des jours lointains de mon enfance;
Je l'ai connue
Assise jadis à la porte
De la vieille maison ouverte sur la mer;
Elle m'apporte
Son rire clair...
Le flot roule parmi les algues,
Des conques d'émail et de nacre;
On y entend toute sa vie,
On y écoute son passé vivant,
Ecume, marée et vent,
Sa joie et sa mélancolie.

Te voici donc, ô songeuse!
Qui t'accoudes en robe pâle;
Ta barque pleure,
Lentement, sur la mer étale[1],
De tous ses avirons qui s'égouttent dans l'eau;
Je t'entendais jadis du fond des soirs d'ennui
Gémir avec le câble et la mâture
Et les grands et calmes oiseaux
Dont l'aile frôle le silence;
Je t'entends au fond des soirs d'ennui
Pleurer dans l'ombre où l'Heure a fui
Avec les ailes du Silence.

Douces pensées,
Murmure du flot sur la grève,
Remous du sable, frissons d'aile,
Pas lointains et voix lointaines,
Arabesques d'algues enlacées,
Sang terrestre qui, de veine en veine,
Coule au granit et le fait chair,
Douces pensées,
Furtives et vaines
Qui chantez de nous dans les choses.
Bercez en moi les conques closes,

[1] Cet adjectif veut dire que la mer ne monte plus et ne descend pas encore.

Que ton vers soit la bonne aventure
Eparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Œuvres à lire de Paul Verlaine (A. Lemerre, éditeur, Paris) : *Poèmes saturniens* (1866) ; *La bonne chanson* (1870) ; *Romances sans paroles* (1874) ; *Sagesse* (1880) ; *Amour* (1888) ; *Bonheur* (1891). — Critiques à consulter : Jules Tellier, *Nos Poètes* (1888) ; Byvanck, *Un Hollandais à Paris en 1891* ; Anatole France, *La Vie littéraire* (1891) ; A. Symons, *National Review* (juin 1892) ; Jules Lemaître, *Les Contemporains* (1895) ; Ch. Morice, *Paul Verlaine, l'homme et l'œuvre* (1896) ; Gaspard Vallette, *Semaine littéraire de Genève*, (18 janvier 1896) ; Fernand Gregh, *Revue de Paris*, (1er février 1895) ; Paterne Berrichon, *Revue Blanche*, (15 février 1896) ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1896) ; Dullaert, *Verlaine* (1896) ; *Revue Encyclopédique*, (25 janvier 1896) ; *La Plume* (1er février 1896) ; *L'Ermitage*, (février 1896) ; *Jugend*, (février 1896) ; Emile Verhæren, *Revue Blanche*, T. XII (1897) ; Victor Charbonnel, *Les mystiques dans la littérature présente* (1898) : Edmond Lepelletier, *Paul Verlaine, sa vie, son œuvre* (1907) : E. Dupuy, *Poètes et critiques* (1913).

STÉPHANE MALLARMÉ

Né à Paris en 1842, mort à Valvins (Seine et Marne) en 1898.

Quand Verlaine mourut, les Jeunes, qui ont la prétention de former le *Tout-Paris* esthétique, proclamèrent Stéphane Mallarmé *prince des poètes*. Voilà un prince qui ne régna jamais au pays de la Clarté, et parmi les féaux sujets, rangés sous sa bannière symboliste, il y en eut bien peu certainement qui purent se vanter de le comprendre. Cet écrivain éminemment abscons est l'homme des symboles; la réalité sensible n'est pour lui qu'une série de signes extérieurs qu'il transpose dans son art avec une inlassable patience. Platonicien convaincu, il pense que la nature est une création de notre esprit. Partant de cette idée, la fonction de la poésie lui paraît être de *créer* une vie supérieure de rêve, accessible aux seules âmes éprises d'idéal et capables de l'effort nécessaire. Quand Mallarmé écrit, il poursuit son rêve intérieur dont il note les phases en de vagues traductions sans liaisons logiques; nous sommes censés suivre en nous ce qui se passe en son âme. Au-dessus de la réalité vulgaire, le prince des poètes crée une autre réalité meilleure : malheureusement sa langue, faite de mots assemblés non pour leur sens mais pour leur son, leur forme ou leur couleur, est d'une telle obscurité que la céphalalgie nous gagne à vouloir saisir le sens de cette suprême réalité incohérente. Les critiques de la jeune école louent vivement le poète de cette herméticité et s'extasient devant ses rébus symbolistes. D'après eux, pour être vraiment belle, la poésie ne doit être ouverte qu'à quelques initiés qui recréent en eux les émotions à demi exprimées du poète. Quelquefois celui-ci se plaît à donner plusieurs sens superposés à ses vers, de sorte qu'on n'est même pas sûr d'arriver à atteindre la vraie création symboliste; qu'importe? Pourquoi attacher tant d'importance à l'élément intellectuel de la poésie? Il suffit que celle-ci soit une pure musique, qu'elle suggère de vagues émo-

tions, *même sans rien exprimer du tout.* Ces choses-là ont été gravement écrites par des gens qui ne sont pas les premiers venus... O Boileau, éminent apôtre de la Raison, qu'eût pensé votre grande âme?...

Apparition [1].

La lune s'attristait. Des séraphins en pleurs
Rêvant, l'archet au doigt, dans le calme des fleurs
Vaporeuses, tiraient de mourantes violes
De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles.
— C'était le jour béni [2] de ton premier baiser.
Ma songerie aimant à me martyriser
S'enivrait savamment du parfum de tristesse
Que même sans regret et sans déboire laisse
La cueillaison d'un Rêve au cœur qui l'a cueilli.
J'errais donc, l'œil rivé sur le pavé vieilli,
Quand, avec du soleil aux cheveux, dans la rue
Et dans le soir, tu m'es en riant apparue.
Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées.

L'Azur [3].

De l'éternel Azur la sereine ironie
Accable, belle indolemment comme les fleurs,
Le poète impuissant qui maudit son génie
A travers un désert stérile de Douleurs.

Fuyant, les yeux fermés, je la sens qui regarde
Avec l'intensité d'un remords atterrant
Mon âme vide. Où fuir? et quelle nuit hagarde
Jeter, lambeaux, jeter sur ce mépris navrant?

Brouillards, montez, versez vos cendres monotones
Avec de longs haillons de brume dans les cieux

[1] Ces vers et les suivants sont extraits du recueil intitulé *Vers et prose, morceaux choisis* (1893). — Avant d'être le prince des poètes sybillins, Mallarmé fut un parnassien remarquable. On pourra voir dans cette pièce vraiment exquise quelle perte fit la littérature française le jour où il eut la malencontreuse idée de *créer* pour nous une *réalité supérieure* au lieu de continuer à écrire des vers délicats et compréhensibles.

[2] Ici le mot est pris dans son sens ordinaire : *un jour béni*, c'est-à-dire un jour de bonheur; Mallarmé n'emploie pas, comme Verlaine, le mot *bénit* qui ne s'applique pas aux choses profanes.

[3] Cette pièce étrange peut donner une idée de la seconde manière de l'auteur.

Celui [1] de qui la rame aide à passer les morts...
Et les cygnes [2] du Styx t'ont reconnue, Hélène!

Ils dressent leurs longs cols, anxieux de te voir,
Et s'approchent, battant l'eau sombre de leurs ailes,
Car l'onde est ténébreuse et les cygnes sont noirs
Et, pour roses, l'Erèbe [3] a la triste asphodèle [4].

Entre donc. Le Passeur a saisi l'aviron
Et tend sa rude main au tribut funéraire;
Offre la drachme due au passage. Caron
Pour fendre le flot noir est âpre au noir salaire.

Mais lui, dont les durs yeux n'ont jamais hésité
Te regarde au visage et refuse d'un signe.
Et le Passeur des Morts sourit à la Beauté,
Et la barque t'emporte, Hélène, sœur des cygnes.

Déjà décroît la rive et le fleuve muet
Que divise la proue et bat la rame double
Roule son onde morne et son eau sans reflet
Comme un marbre fluide et comme un métal trouble;

Et voici que déjà monte en face et grandit
Le ténébreux rivage et l'infernale côte,
Et l'aviron plus lourd crispe le bras roidi
Du Passeur plus courbé qui mène l'Ombre haute.

Elle, debout, contemple une dernière fois
Derrière elle les cygnes noirs qui l'ont suivie
Et salue à jamais en eux qu'elle revoit
Les oiseaux blancs jadis au fleuve de sa vie.

Hélène, mais la rive où le sombre Nocher
Te conduit n'est donc pas déserte et solitaire?
Et la grève où la proue au sable va toucher
Est aux Ombres déjà dont la foule s'y serre.

[1] Charon, fils de l'Erèbe et de la Nuit, et nocher (ou marinier) des Enfers, qui transportait sur sa barque, au delà du Styx et de l'Achéron, les Ombres des morts, en leur faisant payer le passage. C'est pour cela que les Grecs mettaient une pièce d'argent dans la bouche des morts.

[2] Allusion à Jupiter, père d'Hélène, qui avait pris la forme d'un cygne pour se faire aimer de Léda.

[3] Erèbe, fils du Chaos et époux de la Nuit, fut métamorphosé en fleuve et précipité dans les Enfers pour avoir secouru les Titans.

[4] Mot dérivé du grec ἀσφόδελος, par le latin *asphodelus*. Il est du masculin; il faudrait : *le* triste asphodèle.

Tout le peuple des morts se presse devant toi,
Impatient de voir celle qui vient de vivre
Et qui, fille d'un dieu, d'un pasteur ou d'un roi,
Paya la drachme d'or ou l'obole de cuivre;

Et d'entre cette foule obscure, peu à peu,
Voici surgir pour toi des Ombres reconnues,
Et l'airain bombe encor les torses musculeux,
Et des glaives, là-bas, luisent dans les mains nues.

Vois. Sous l'armure hellène et le casque troyen
Tous ceux que le dur fer a couchés sur la plaine
Jadis, et dont plus d'un peut-être se souvient
Que son sang a rougi la sandale d'Hélène.

O terreur! vois saigner et se rouvrir encor,
En leur plaie éternelle et que rien n'a fermée,
Le talon nu d'Achille [1] et la gorge d'Hector [2].
C'est Hécube parmi la cendre et la fumée;

Laocoon [3] se dresse, arrachant de ses reins
Le serpent qui s'y noue et le mord à la cuisse;
Andromaque sourit à son fils qu'elle étreint;
Voici le vieux Priam et le subtil Ulysse [4];

Et, déchirant la pourpre à ses ongles aigus,
Cassandre [5] qui, fiévreuse, aux lambeaux de sa robe
Rêve, farouche encor des maux qu'elle a prévus.
Diomède [6] est debout auprès de Déiphobe [7].

[1] Héros de la guerre de Troie, fils de Thétis et de Pélée. A sa naissance, sa mère le plongea dans les eaux du Styx et le rendit ainsi invulnérable, excepté au talon par lequel elle le tenait et où il fut blessé par Pâris, ce qui entraîna sa mort.

[2] Fils de Priam et d'Hécube, souverains de Troie, et mari d'Andromaque; il fut tué par Achille qui attacha le cadavre du héros à son char et le traîna plusieurs fois autour de la ville de Troie.

[3] Fils de Priam et d'Hécube. Il essaya en vain de dissuader les Troyens de faire entrer le *cheval de bois* rempli de Grecs cachés. Il fut tué avec ses fils par des serpents monstrueux envoyés par une divinité ennemie (voir l'*Odyssée d'Homère*, livre VIII, et l'*Enéide* de Virgile, livre II).

[4] Roi d'Ithaque, l'un des héros grecs de la guerre de Troie; c'est lui qui contribua le plus par son habileté à la prise de la ville. Ses aventures, au retour de la guerre, sont racontées dans l'*Odyssée* homérique.

[5] Fille de Priam. Le dieu Apollon l'aima et lui donna le don de prophétie. Elle prédit en vain les malheurs de Troie; ses compatriotes la traitèrent comme une folle.

[6] Héros grec de la guerre de Troie.

[7] L'un des fils de Priam, qui épousa Hélène après la mort de Pâris, son frère.

Le cavalier Nestor [1] qui vit en sa saison
Se heurter du poitrail Centaures et Lapithes [2],
Et sur l'Argo [3] jadis vogua vers la Toison,
Branle sa tête chauve à présent décrépite.

La colère d'Ajax [4] par son sang apaisé
Gronde encor en son geste et tord son poing robuste,
Et l'Amazone [5] montre un sein cicatrisé
Et pose sur son arc la flèche qu'elle ajuste.

Et plus loin, derrière eux, l'innombrable troupeau
Des Ombres, pour mieux voir se bouscule et se rue,
Et s'augmente, et se hausse, et presse au bord de l'eau
Sa masse impatiente et sa poussée accrue.

Sur Celle qui descend à l'infernal séjour,
Vont-ils venger au fond de la nuit souterraine
Le cruel souvenir de leurs terrestres jours ?
Leur attente sans voix halette sans haleine...

Non. Tous, debout, les bras tendus vers la Beauté,
Au lieu de la maudire, eux qui sont morts par elle,
D'une bouche muette où nul cri n'est resté
Acclament en silence Hélène toujours belle.

Œuvres à lire de Henri de Régnier (Librairie du *Mercure de France*, Paris); *Les lendemains* (1886); *Apaisement* (1886); *Sites* (1887); *Episodes* (1888); *Poèmes anciens et romanesques* (1890); *Tel qu'en songe* (1892); *Aréthuse* (1895); *Les jeux rustiques et divins* (1897); *Les médailles d'argile* (1900); *La sandale ailée* (1906); *Le Miroir des Heures* (1911). — Critiques à consulter : Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure*; Pierre Quillard, *Mercure de France* (juin 1892); Gaston Deschamps, *La vie et les livres*, 3e série (1896), 4e série (1897) et *Le Temps* (14 mars 1897 et 25 mars 1906); F. Brunetière, *L'évolution de la poésie lyrique*; Edouard Rod, *Le Gaulois* (?8 mai 1897); G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain*

[1] Le vieux roi de Pylos, le type du monarque valeureux, sage et vénérable, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. Il joua un grand rôle pendant la guerre de Troie.

[2] Peuples de la Thessalie ; ils étaient représentés comme ayant un corps de cheval. Aux noces de Pirithoüs, leur roi, avec Hippodamie, fille du roi d'Argos, ils tuèrent ou chassèrent, avec l'aide d'Hercule et de Thésée, les Centaures qui avaient insulté les femmes.

[3] Le navire sur lequel les héros grecs (Argonautes), commandés par Jason, allèrent en Colchide conquérir la Toison d'Or.

[4] L'un des plus braves des héros grecs devant Troie, mais le plus colérique. Furieux de n'avoir pas eu les armes d'Achille qu'Ulysse obtint, il massacra pendant la nuit les troupeaux du camp, croyant tuer les capitaines grecs. Revenu à lui le matin, il se donna la mort de confusion.

[5] Les Amazones étaient une nation de femmes guerrières et féroces, établie sur les bords du Pont Euxin ; Hercule les vainquit. Au temps de la guerre de Troie, elles allèrent au secours de la ville avec leur reine Penthésilée.

(1910) ; Paul Léautaud, *Henri de Régnier* ; Remy de Gourmont, *Promenades littéraires* (1910) ; Albert de Mun, *Discours à l'Académie* (19 janvier 1912) ; Edmond Jaloux, *La Vie intellectuelle* (15 février 1912).

GUSTAVE KAHN

Né à Metz en 1859.

Ce poète passe généralement pour l'inventeur du vers libre. Dans l'école symboliste, il a donc une remarquable originalité, puisqu'il a trouvé ou réalisé, après Verlaine, une nouvelle forme prosodique. Des critiques pointilleux prétendent, il est vrai, qu'il y a mille manières de faire d'exécrables vers et que Kahn les connaît toutes. Ce jugement est très injuste ; quand l'auteur abandonne le charabia sybillin de Stéphane Mallarmé, il est un poète exquis. Dans ses œuvres, comme dans celles de tous les décadents, il y a un peu trop de licornes, de paons, de cygnes, de glaïeuls, de lys, de palais crépusculaires, de landes infrangibles, de rosaces lunaires, de rampes ocellées ; ce sont là jeux de prince symboliste. Cet abus n'empêche pas Kahn d'être un écrivain très original ; il a une grande puissance d'inspiration et sa langue est riche d'images.

Vers les havres [1].

Vers le plein ciel qui se dérobe
tangue la barque évanescente [2],
la barque aux citrines voilures des vesprées désespérées
par les pleurs des vagues et l'ocellure [3] de leurs robes.

Les havres exilés de là la haute mer
les havres désirés dès les matins éphémères :
à quelle ancre fixés les repos de la haute mer.

Et les chevaliers blancs fuyards du marécage
les yeux vers l'infini du regret primordial
si calmes d'épuiser dans la coupe éternelle
le désespoir qui se fixe en perpétuelles ritournelles
attendent le magique, le soudain cordial
pour guérir le temps, des âges.

Vers le plein ciel qui se dérobe
les barques éployées sur la mer
multiplient les cadences des rames perpétuelles
vers les havres enfuis de là la haute mer.

[1] Extrait des *Palais nomades* (1887). — Nous conservons à ces vers et aux suivants la disposition que leur a donnée l'auteur. Les symbolistes n'emploient pas les majuscules au commencement du vers quand la phrase n'est pas finie. En cela, ils ont raison. En revanche, leur ponctuation est très critiquable.

[2] Qui disparaît par degrés, du latin *evanescentem*, s'évanouissant.

[3] Ensemble de taches qui ressemblent à des yeux, du latin *ocellus*, petit œil.

La rue [1].

La rue comme un regret sans fin s'endort
et les pas lointains s'en vont comme à regret. —
Dans l'heure en brume et sans décor
les âmes tristes prennent le pas plus lent de la douleur et du regret.

Dans les lointains précipités les roues bruissent au plus vite,
c'est plus de douleur dans un regret sans essor,
et personne n'est plus qui se souvienne, ni plus vite
mène une joie de marche vers un divan de meilleur sort.

La rue comme une plainte oscille dans la brume,
falotes [2] les lumières en espace, et sur les places
comme des déserts de cœur s'étendent et regrettent.
Les pas plus lents se meurent de mémoire et de regret.

Le feu [3].

Le feu trille [4];
des doigts longs montent comme des vrilles
subites, en l'air noir;
le feu danse,
dans sa nappe large se creusent comme des anses.
L'azur et l'or se poursuivent et se terrassent
dans une course vive.
Le feu rit
d'un large grésillement dans la poutre qu'il ronge
longtemps, puis triomphe d'un élan.
Le feu rougeoie,
fête des feux de joie sur l'amas blanc
de neige des plaisirs de songe.
Le feu brille, le feu crie
parmi des débris.
C'est un collier d'or jeté dans l'air noir.
Le feu siffle,
les vents l'accompagnent de leurs cymbales.
Ils viennent en hordes de Tantales

[1] Extrait des *Chansons d'amants* (1896).

[2] Drôles, plaisantes et pâles.

[3] Extrait du *Livre d'images* (1897). -- Dans ce dernier recueil, l'auteur est à peu près sorti du symbolisme proprement dit pour conter des légendes et peindre la nature et la vie.

[4] Mot formé avec le nom *trille* qui veut dire *battement de deux notes*; il exprime ici ou le bruit du feu ou le mouvement saccadé de la flamme (mot venu de l'italien *trillo*).

qui n'emportent des choses qu'une flammèche et un bruit.
Le vent passe et gifle et rien ne détruit.
Le feu siffle joyeux et grandit
toujours plus près du ciel, car il monte en forêt
frondante [1] de fracas,
et plus près de la terre il s'assied
abaissant de ses bras les plus durs piliers
et la voûte sous son doigt craqua.

Le feu s'étire ; c'est un vieux dieu
qui veut l'autel large et le temple immense
et veut se réverbérer sur les hauts lieux,
message de fête, liesse [2] ou transe ;
quand il crépite seul tout au fond des forêts
faisant éclater l'arbre de par mille cognées
et carbonisant le chevreuil,
personne ne prend le deuil.
Le feu veut l'autel dans la ville, et le râle
charbonnant dans les capitales
et ses oiseaux d'or en essaims
viennent agacer le tocsin
et fondent les cloches.
fondent les cloches.
L'espérance aux lourdes galoches [3]
qui cliquettent sur terre son pas de vieille fatiguée
ramassera les lourds débris
pour la fonte,
pour la fonte.
Comme une serve elle marche courbée
et se brûle les mains aux décombres
pour une ombre,
pour une ombre.

Son sarreau est vieux, sa cornette est laide
et ses yeux chassieux [4] choient en gouttelettes,
et voici le seigneur Feu
qui se pavane,
qui se pavane
parmi sa cour de grands serpents

[1] Qui lance des bruits comme une *fronde* lance une pierre.
[2] Joie (du latin *lætitia*).
[3] Chaussures à semelles de bois.
[4] En allemand, *trief-äugig* ; en anglais, *bleareyed* ; en italien, *occhi cisposi*.

et de bouffons couronnés d'or
qui s'avancent en trompettant :

il n'est qu'une gloire au monde
sautons à la ronde
sur les toits, les murs, l'église et la maison.
Vive le feu, vive le feu !

Chanson [1].

Voulez-vous un collier d'or ?
J'aime mieux qu'on danse à la ronde —
alors une couronne de bleuets
et un baiser, et un baiser. —
Alors je danserai couronnée,
j'aime mieux les fleurs que l'or
alarinette, alarinette [2]
et puis nous ferons dînette [3]
et notre los [4] sera chanté
par les clochettes des prés.

Voulez-vous un collier d'or ?
j'aime mieux aller à la ville —
ma couronne de bleuets,
un bouquet de roses,
des violettes en bracelet
me feront plus belle que si un beau carrosse
avec quatre chevaux me traînait. —
Allons à la ville, si vous voulez,
mais jamais je n'irai qu'avec un beau bouquet.

Œuvres à lire de Gustave Kahn (Société du Mercure de France, Paris) : *Les Palais nomades* (1887) ; *Domaine de fée* (1895) ; *Limbes de lumière* (1896) ; *Le livre d'images* (1897). *Premiers poèmes* (1897) et ses articles de la Revue, *Le Symboliste*, fondée par lui en 1886.— Critiques à consulter: Jules Tellier, *Nos poètes* ; Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* ; Jules Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire* (1891) ; Prince Alexandre Bibesco, *La question du vers français et la tentative des poètes décadents* (1895) ; Remy de Gourmont, *Le livre des masques* (1896) ; F. Fénéon, *Kahn, Les hommes d'aujourd'hui* ; Adolphe Retté, *Le Symbolisme* (1903).

[1] Extrait du *Livre d'images*.

[2] Sorte d'exclamation qui n'a pas de sens précis, mais tend à exprimer la joie.

[3] Diminutif de *dîner*.

[4] Notre *gloire* du mot latin féminin pluriel *laudes*, louanges.

JEAN MORÉAS (JEAN PAPADIAMANTOPOULOS)

Né à Athènes en 1856, mort à Saint-Mandé, près de Paris, en 1910.

Descendant de l'un des héros de l'Indépendance hellénique, élevé d'abord à Athènes, puis à Marseille, Jean Papadiamantopoulos retourna ensuite dans sa patrie, et, de 1872 à 1879, il fut un écrivain national très actif, qui composa en grec puriste et en grec populaire moderne des traductions, des poésies, des romans et des œuvres de critique d'une réelle valeur ; c'est après cette période hellénistique qu'il vint à Paris, se lança dans la littérature française et prit le nom de Jean Moréas. Il se fit très rapidement connaître ; en quelques années, pourrait-on dire, il conquit ses lettres de grande naturalisation. Cet Athénien francisé joua d'abord un rôle assez important dans le mouvement symboliste dont il passa quelque temps pour l'un des chefs. Il écrivait alors en langue décadente, tombant fréquemment dans l'agaçant jargon mallarmiste. Par une curieuse évolution qu'explique peut-être son origine grecque, il abandonna plus tard le symbolisme pour fonder *l'école romane*. Jaloux d'égaler le chef de la Pléiade, il *ronsardisa* dès lors en un style à la fois archaïque et mignard, mélangeant dans ses vers le classicisme de la Renaissance et les nuageuses imaginations de la poésie décadente. Il sentit qu'il avait pris une fausse voie : nous ne sommes plus au XVI[e] siècle et il était bien inutile de refaire l'œuvre de Ronsard. La poésie artificielle des humanistes est aujourd'hui frappée de stérilité. Moréas le comprit et de lui-même revint à la poésie sincère, dans ses *Stances*, où il apparaît dégagé de toute préoccupation ronsardienne. Il garda toujours cependant le goût de l'idéal classique et l'on put voir qu'il n'avait pas pour rien puisé aux sources antiques quand il aborda le théâtre. Son *Iphigénie* est une tragédie d'une haute tenue littéraire, digne d'Euripide et de son grand disciple, Racine. Moréas, malheureusement, ne vit pas le succès de cette pièce qui permet de l'appeler aujourd'hui un vrai poète, malgré la caducité de quelques-uns de ses écrits.

Maintenant [1].

Autrefois je tirais de mes flûtes légères
Des fredons [2] variés qui plaisaient aux bergères
Et rendaient attentifs celui qui dans la mer
Jette ses lourds filets et celui qui, en l'air,
Dresse un piège invisible, et ceux qui d'aiguillons
Poussent parmi les champs les bœufs creuse-sillons [3].
Priape [4] même, alors, sur le seuil d'un verger,

[1] Ces vers et les suivants sont extraits du recueil *Le Pèlerin passionné* (1891).

[2] Roulades ; en allemand, *Koloraturen ;* en anglais, *trillings ;* en italien, *trilli.*

[3] Moréas a pris à Ronsard l'emploi néologique des adjectifs composés.

[4] Dieu protecteur des troupeaux et des jardins. On le représentait en buste sur un socle, avec des cornes de bouc, des oreilles de chèvre et une couronne de feuilles de vigne ou de laurier.

En bois dur figuré, semblait m'encourager.
Ma flûte ne sait plus, hélas ! me réjouir,
Mon cœur est travaillé de crainte et de désir.
Adieu, roseaux amis que savait pertuiser [1],
Pour être les premiers, ma main ! Je veux creuser
La tige du lotus; s'il est vrai que sa fleur,
En apaisant la faim, apaise la douleur
Et fait à l'homme errant sur Neptune écumeux
Oublier sa patrie et ses antiques dieux,
Lorsque j'y soufflerai, avecque [2] mon haleine
Peut-être envolera ma peine.

Etrennes de Doulce.

I

Ses yeux parmi
Ses joues, ses lèvres de couleur,
Ses yeux sont comme fleur
De violette au bouquet joli.
Et son sourire
Et son franc dire
Enchantent le mal qui me veut occire,
Mieux qu'en avril ni mai
Gentil oiseau
Du bois ramé
Ne berce somme
De pastoureau [3];
C'est pourquoi Doulce je la nomme.
Ni le nom de Mélusine
Pourtant
Ni le nom d'Argentine
Ou de la comtesse de Flassand,
Ni celui plus fameux de la reine
Qui mourut d'aimer,
Ne valent pour la nommer,
Le nom qu'elle tient de sa marraine.
Nom qui m'êtes courtois échanson,
De loyal heur [4] en ma chanson,

[1] Doublet archaïque du verbe *percer*, venu du latin populaire *pertusium*.

[2] Forme archaïque pour *avec*.

[3] Petit berger, dérivé de pasteur ; féminin *pastourelle*.

[4] Heur (dérivés *bonheur* et *malheur*) vient du latin *augurium*, présage ; en vieux français, il s'écrivait plus justement *eür* et *eur*.

Las [1], faudra-t-il toujours vous taire ?
O doux nom si gracieux
Qui faites pleurer mes yeux
Quand ma bouche vous profère.

II

Pour couronner ta tête, je voudrais
Des fleurs que personne ne nomma jamais.
Lavande, marjolaine, hélianthème [2],
Et la rose que le luth vanta,
Et le lis sans tache que Perdita
Souhaitait pour le prince de Bohême ;
L'œillet, la primevère, les iris,
Et tous les trésors de Chloris [3] :
Gerbe seraient pauvre et défaite
Pour couronner ta tête.

Le retour.

Pétrée, chère tête !
Pareille au blond épi que la faucille guette ;
O Pétréa, génisse indocile au servage,
Moins douce est la saveur de la pomme sauvage
Que ta bouche.

Contre des hommes belliqueux que la trompette enivre,
Mes bras tendirent l'arc d'aubier où la sagette [4] vibre ;
Mais ils sauront aussi s'illustrer d'une lutte
Plus bénigne, ô Pétrée, et j'appris les secrets
Des pertuisés roseaux et de la curve flûte.
C'est temps nouveau quand de ses traits
Diane [5] n'ensanglante les forêts.
C'est quand Jouvence [6] fait à Dioné [7] service.

[1] Mot archaïque, pour *hélas*.

[2] Nom scientifique de l'*herbe d'or* ; dérivé du latin *helianthemum*, mot composé par les botanistes ave le grec ἥλιος, soleil, et ἄνθος, fleur.

[3] Femme du Zéphyr.

[4] Mot archaïque pour *flèche*, du latin *sagitta*.

[5] Voir page 101, note 1.

[6] La nymphe Jouvence transformée par Jupiter en fontaine qui avait la vertu de rajeunir ou d'arrêter le cours des ans. Voir page 490, note 1.

[7] Nom donné quelquefois à Vénus.

O gracieuse enfant, que clairs et simples sont tes yeux !
Déjà l'astre de Bérénice
Guide vers l'Occident le Bouvier [1] paresseux.

Pour que tu cèdes à mes pleurs,
Ma main a dévidé des fils à sept couleurs.
Chantant l'air redouté,
J'ai répandu la cendre
Des herbes de bonté.
La voix du rossignol fait ton âme plus tendre,
Et le favone [2] agace, comblant mes vœux,
La couronne de pin qui mêle tes cheveux.

Sylve XV.

Moi que la noble Athène a nourri,
Moi l'élu des Nymphes de la Seine,
Je ne suis pas un ignorant dont les Muses ont ri.
L'intègre élément de ma voix
Suscite le harpeur, honneur du Vendômois [3] ;
Et le comte Thibaut [4] n'eut pas de plainte plus douce
Que les lays [5] amoureux qui naissent sous mon pouce.
L'Hymne et la Parthénie [6], en mon âme sereine,
Seront les chars vainqueurs qui courent dans l'arène ;
Et je ferai que la Chanson
Soupire d'un tant courtois son,
Et pareille au ramier quand la saison le presse.
Car par le rite que je sais,
Sur de nouvelles fleurs, les abeilles de Grèce
Butineront un miel français.

Stances [7].

Les roses que j'aimais s'effeuillent chaque jour.
Toute saison n'est pas aux blondes pousses neuves ;

[1] La chevelure de Bérénice est une constellation de l'hémisphère septentrional ; le Bouvier, en est une autre, près de la Grande Ourse.

[2] Le Zéphyr, du latin *favonium*.

[3] Allusion à Ronsard, le célèbre chef de la Pléiade, né à Vendôme en 1524, mort à Sainte-Cosme en 1585.

[4] Thibaut IV, comte de Champagne et roi de Navarre (1201-1253), fut un célèbre poète lyrique.

[5] Lay ou lai petit poème du moyen âge en vers de huit syllabes, dérivé de l'anglais *lai*, morceau de musique exécuté par les jongleurs bretons.

[6] Les *parthénies*, du grec τὰ Παρθένια, étaient des hymnes chantés par des vierges.

[7] Extrait du recueil *Les Stances* (1901). En lisant cette pièce d'une si belle mélancolie, romantique par l'inspiration et classique par la métrique, on peut voir quel chemin avait parcouru le poète, en sens inverse, depuis le jour où il était un des coryphées du symbolisme.

Le zéphir a soufflé trop longtemps : c'est le tour
Du cruel Aquilon qui condense les fleuves.

Vous faut-il, Allégresse, enfler ainsi la voix
Et ne savez-vous point que c'est grande folie,
Quand vous venez sans cause agacer sous mes doigts
Une corde vouée à la Mélancolie.

Ne dites pas : La vie est un joyeux festin;
Ou c'est d'un esprit sot ou c'est d'une âme basse.
Surtout ne dites point : Elle est malheur sans fin;
C'est d'un mauvais courage et qui trop tôt se lasse.

Riez comme au printemps s'agitent les rameaux,
Pleurez comme la bise ou le flot sur la grève,
Goûtez tous les plaisirs et souffrez tous les maux,
Et dites : C'est beaucoup, et c'est l'ombre d'un rêve.

Les morts m'écoutent seuls, j'habite les tombeaux.
Jusqu'au bout je serai l'ennemi de moi-même.
Ma gloire est aux ingrats, mon grain est aux corbeaux;
Sans récolter jamais je laboure et je sème.

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure!
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure.

Rompant soudain le deuil de ces jours pluvieux,
Sur les grands marroniers qui perdent leur couronne,
Sur l'eau, sur le tardif parterre et dans mes yeux
Tu verses ta douceur, pâle soleil d'Automne.

Soleil, que nous veux-tu ? Laisse tomber la fleur,
Que la feuille pourrisse et que le vent l'emporte!
Laisse l'eau s'assombrir, laisse-moi ma douleur
Qui nourrit ma pensée et me fait l'âme forte.

Je songe aux ciels marins, à leurs couchants si doux,
A l'écumante horreur d'une mer démontée,
Au pêcheur dans sa barque, aux crabes dans leurs trous,
A Nérée [1], aux yeux bleus, à Glaucus [2], à Protée [3].

[1] Dieu marin, père des cinquantes Néréides, jeunes divinités d'une grande beauté qui animaient la mer Egée de leurs chants et de leurs danses. Elles voyageaient sur des chevaux marins,

[2] Dieu marin, fils de Neptune et de la Nymphe Naïs. Il prédisait l'avenir.

[3] Dieu marin, fils de l'Océan et de Théthys, et gardien des troupeaux de Neptune. Il avait aussi le don de prédiction, mais ne se laissait pas approcher et prenait toutes sortes de formes pour écarter ceux qui venaient le consulter.

Je songe au vagabond supputant son chemin,
Au vieillard sur le seuil de la cabane ancienne,
Au bûcheron courbé sa cognée à la main,
A la ville, à ses bruits, à mon âme, à sa peine.

Quand pourrai-je, quittant tous les soins inutiles
Et le vulgaire ennui de l'affreuse cité,
Me reconnaître enfin, dans les bois, frais asiles,
Et sur les calmes bords d'un lac plein de clarté ?

Mais plutôt, je voudrais songer sur tes rivages,
Mer, de mes premiers jours berceau délicieux :
J'écouterais gémir tes mouettes sauvages,
L'écume de tes flots rafraîchirait mes yeux.

Ah ! le précoce hiver a-t-il rien qui m'étonne ?
Tous les présents d'avril, je les ai dissipés,
Et je n'ai pas cueilli la grappe de l'automne,
Et mes riches épis, d'autres les ont coupés.

Nuages qu'un beau jour à présent environne,
Au-dessus de ces champs de jeunes blés couverts,
Vous qui m'apparaissez sur l'azur monotone
Semblables aux voiliers sur le calme des mers ;

Vous qui devez bientôt, ayant la sombre face
De l'orage prochain, passer sous le ciel bas,
Mon cœur vous accompagne, ô coureurs de l'espace,
Mon cœur qui vous ressemble et qu'on ne connaît pas.

La supplication d'Iphigénie[1].

Les Grecs sont à Aulis, prêts à faire voile pour l'Asie, afin d'aller venger l'insulte faite au roi Ménélas par Pâris, le ravisseur d'Hélène, Mais Artémis, offensée par Agamemnon, le roi des rois grecs, empêche les vents de souffler. Pour apaiser la déesse, il faut, d'après l'oracle, qu'Agamemnon immole sa fille, dans l'intérêt de tous. Il s'y résigne de peur de la voir massacrer par les Grecs. Dans le monologue suivant, Iphigénie implore son père.

Mon père, en ce moment, que n'ai-je l'éloquence
De ce chanteur harmonieux [2]
Qui charmait les rochers ? Mais pour toute science,
Je n'ai que les pleurs de mes yeux.

[1] Extrait d'*Iphigénie,* tragédie en cinq actes (1903), imitée de l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide.

[2] Le texte d'Euripide contient ces mots : « Si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ô mon père, pour me faire suivre des rochers et adoucir qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon refuge. Mais pour toute science je t'apporte mes larmes. »

Malgré moi j'ai senti ma force défaillante,
Et j'approche de tes genoux
Comme fait de l'autel la branche suppliante.
Hélas ! que le soleil est doux !
Laisse-moi vivre encore, ô mon père, ô mon père !
Eh quoi ! déjà serait-ce assez ?
A peine florissante, irai-je sous la terre
Avec les pâles morts glacés ?
Pour la première fois, c'est ma bouche enfantine
Qui t'a donné le plus doux nom ;
Alors tu me pressais, père, sur ta poitrine,
Sans songer au sort d'Ilion [1] ;
Alors tu me disais : « Te verrai-je ma fille,
Dans la demeure d'un époux,
Heureuse, et dans un rang digne de ta famille
Vivre et briller aux yeux de tous ? »
Et je te répondais : « Qu'un dieu daigne m'entendre !
Que je reçoive en mes foyers
Mon père vieillissant, et puissé-je lui rendre
Sa peine et ses soins nourriciers ! »
Tous ces tendres projets, ces paroles amies
N'ont pas quitté mon souvenir ;
Je m'en flattais encor, mais toi, tu les oublies
Et tu veux me faire mourir.
Ah ! pourquoi sur sa nef fendant la mer calmée
Pâris toucha nos bords heureux,
Et d'un nouvel hymen Hélène fut charmée,
Brûlant des plus coupables feux !...
Tourne les yeux vers moi, que sur ta fille tombe
Ton regard avec un baiser,
Et puis je descendrai, mon père, dans la tombe
En ce gage me reposer.

(A Oreste.)

Et toi, mon frère, et toi, soutien bien faible encore,
Enfant ignorant du malheur,
Pleure avec moi pourtant et, sans parole, implore
Que l'on laisse vivre ta sœur.

Œuvres à lire de Jean Moréas (Léon Vanier, Bibliothèque artistique et littéraire, La Plume, Société du Mercure de France, éditeurs, Paris) : *Les Syrtes* (1884) ; *Les Cantilènes* (1886) ; *Les premières armes du Symbolisme* (1889) ; *Le Pèlerin passionné*, *Eriphyle* (1898) ; *Les Stances* (1899) ; *Iphigénie*, tragédie (1903). — Critiques à consulter : Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure* (1889) ;

[1] Un des noms de Troie.

Charles Maurras, *Jean Moréas* (1891) ; Anatole France, *La Vie littéraire* (1892) ; Bernard Lazare, *Figures contemporaines* (1895) ; Ch. Gidel, *Histoire de la littérature française* (1898) ; Paul Souday, *Le Temps* (20 avril 1900) ; Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901) ; Remy de Gourmont, *Le livre des Masques* (1896) et *Promenades littéraires*, 4me série (1910).

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Né à Norfolk, en Virginie, en 1864.

Descendant d'un protestant français exilé, quoique né lui-même dans l'Amérique du Nord, Vielé-Griffin est un poète absolument francisé, dont l'influence s'exerce activement sur un groupe de la jeune école. Il ne se rattache que par une partie de son œuvre au symbolisme. Ce qu'il chante surtout c'est la vie, sans la fiction ou le symbole. Lyrique, sincère et spontané, il dit tout simplement son âme délicate et douce, en des vers sinueux et fluides d'un charme discret, caressant comme une musique de nocturne. C'est peut être lui qui, avec Henri de Regnier, a fait du vers libre l'application la plus intelligente et la plus artistique. Telle qu'il la conçoit, cette forme prosodique n'est pas le renversement purement anarchique des règles traditionnelles, mais un procédé plus complet, plus étendu, plus subtil et plus musical, permettant de mouler exactement le style sur la pensée poétique, en vue d'un effet lyrique plus sincère. Le *naturisme*, la tendance *idéoréaliste* d'une partie de la jeune école actuelle, dérive surtout de Vielé-Griffin, qui a d'ailleurs traité récemment de grands sujets dans de longs poèmes, où son art a su faire de la fiction une sorte de réalité transcendante.

Pour rêver [1].

Voici, pour vivre une heure, un rêve riverain,
Les sables et les saules gris, et le serein
Espace du ciel clair, et toutes les prairies
Vers l'occident, où vont les génisses nourries
De fleurs et d'herbe douce, et tu peux vivre, ainsi,
Ignorant quel hasard t'a mené jusqu'ici,
Rieur du rire inconscient, rêveur du rêve
Gai des forêts d'avril où sourd un chant de sève.

Car le jour est joyeux et la fleur s'y endort :
On y pourrait cueillir le reflet des fleurs d'or.

Il s'envole de blancs flocons aux toisons grises
Des nuages, épars aux plaines inconquises
En lents troupeaux brouteurs et que pousse, berger
Invisible des infinis, un vent léger,
Si léger que son vol à peine effleure l'onde...

Et la passivité de cette heure est féconde.

[1] Extrait de *Cueille d'Avril* (1885).

Celle qui passe [1].

Celle qui passe m'a souri.
— L'azur est plus pâle et l'air est rose —
Celle qui passe sans une pause,
Vaguement tendre comme une Chose,
Comme un ruisseau, comme un pré fleuri
— Celle qui passe m'a souri. —

Tout est joie, et tout chante et prie,
— Celle qui passe a rayonné —
L'Avant-hier est pardonné,
La messe d'amour a sonné
Aux clochettes de la prairie :
Celle qui passe a rayonné.

Rien n'est plus du jour et de l'heure :
Celle qui passe a souri des rayons ;
Mon âme flotte par les sillons
Avec la brise et les papillons,
Je suis le jour même qui chante et pleure,
— Celle qui passe a souri des rayons. —

Avec un peu de gaîté blonde,
En rayon par la route qui grimpe ;
Avec un peu de ton rire — (une onde
Qui jaillit et poudroie !) —
Avec, ô, ton doux rire où se fonde
Mon rêve déchu de son vieil Olympe [2]
Et qui pleure de joie ;
Avec un froufrou de jupe (une aile !) —
Avec un éclat des yeux — (ô rayons !)
La vie est légère et la vie est belle
Et mon âme chante en les carillons.

L'étape [3].

Arrête-toi,
Ecoute-moi, mon frère qui passes ;
Tais-toi :

[1] Extrait de *Joies* (1888-1889).

[2] Superbe montagne, située au nord-est de la Thessalie, et dont la mythologie grecque avait fait la demeure des dieux. Ici le mot est pris dans le sens de *ciel* ou d'*idéal*.

[3] Extrait du recueil *Les Cygnes* (1885-1891).

Je sais notre âme tendre et lasse,
Que tu marchais sans regarder, ni voir,
Vers quelque espoir
Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé,
Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
Ou comme un long regard perdu qu'on va cherchant,
Marchant,
Marchant — d'octobre en mai;
Je sais ton cœur, mon cœur.

Vois; pense avec mes paroles choisies;
Malgré le lourd reflux de ton sang
Qui bat ta tempe flots sur flots,
Rêve en mes paroles choisies :
Avec ton gai sifflet par les genêts
Et tout le blond soleil éblouissant,
— Si bien que tu marchais les yeux mi-clos
Sur la route qui te menait —
Tu n'étais joyeux que de quelque espoir?

C'est d'elle? avec un baiser à cueillir?
Je sais ton cœur — on n'est pas gai à moins;
Vers son baiser qui sait vieillir
Marche, ivre, donc, au long des jeunes foins :
On n'est pas ivre à moins.

Si ce n'est d'elle — assieds-toi; tu es triste;
Hors celle-là, il n'est pas d'autres joies;
La vie est grave et la mort est sinistre :
Avec son envergure au vol démesuré,
Son ombre sur la vie est d'un oiseau de proie.

Certes, tu n'auras pas désespéré;
Serrant ta volonté autour de toi,
— Comme on serre un manteau trempé de pluies —
Tu marches droit,
Tu te sais immortel et tu défies
Le temps que tu sais leurre,
Mais tu as peur de mourir, même une heure
— Une heure!... tu le vois bien, l'heure t'étreint,
Mon frère humain.

Tu es triste;
Tout souvenir est un tombeau sans Christ,
La route qui t'a mené jusqu'ici

D'un vieux souci vers un jeune souci
— Si tu te retournais, la main au front,
Ainsi que celui qui regarde au loin,
Ainsi que font
Aux portes des tombeaux les hauts veilleurs de marbre —
La route est toute de croix bordée,
Et d'arbre en arbre...
Ton bel amour, ta jeune idée!

Si bien que tout rire d'un sanglot se fausse
Et que ton cher espoir se fait atroce.

O crois-moi qui me souviens de demain :
La haute joie est douloureuse et telle
Qu'en sa douleur l'âme exulte immortelle,
Pleurer est doux par-dessus toutes choses;
Assieds-toi près de moi;
Quand j'ai pleuré la tête entre les mains
J'ai vu, entre mes doigts, ce lent jour gris tout rose :
Alors, mon âme eut foi.

Et toi, ma sœur qui passes,
Je te sais triste aussi, bien que tu fasses,
Bien que tu pares de gaîté l'inquiétude,
Bien que tu traînes aux cailloux, fleurdelysés,
Les pans altiers de ta robe de prude [1],
Ou bien que tes lèvres soient pleines de baisers
Que ta main prend et lance — ainsi qu'une pauvresse
Qui, pour se croire riche, vide à poignées
Aux autres mendiants sa sébile d'aumône;
Ton âme est en détresse,
Fille de l'homme.

Hors ta petite fièvre
Jolie au gré du désir, ton miroir,
Que sais-tu de ta grâce? Si, même, elle est?
La tristesse t'a fait signe chaque soir
Montrant la vie, aussi, et ce qu'elle valait,
Si bien qu'en tremble un peu ta pauvre lèvre
Et que ton long regard s'en est voilé.

[1] Dérivé du vieux français *preu*, latin populaire *prodem*. Ce mot n'est pas pris ici dans son sens péjoratif de « femme qui affecte une vertu sévère, » mais avec la signification de *femme vertueuse*.

Assieds-toi là, ma sœur, et pleure :
Pleurer est beau par-dessus toutes choses ;
Il n'est qu'une heure, elle demeure
Eternelle en métamorphoses :
L'heure de pitié sainte et d'amour surhumain
Qui pleure jusqu'à sourire... enfin.

Ne croyez pas [1].

Ne croyez pas,
Pour ce qu'avril rit rose
Dans les vergers,
Ou pâlit de l'excès voluptueux des fleurs,
Que toutes choses
Sont selon nos gais cœurs.

Ne croyez pas,
Glorieux des gloires automnales,
Ivres des vins jaillis que boit l'épi qu'on foule,
Qu'il n'est plus une faim que rien ne soûle,
Car Décembre est en marche dans la nuit pâle.

Oui, mais ne croyez pas,
Parce qu'autour de vous toute âme est vile,
Et que la foule adore son vice servile,
Parce que, sur la plaine où le mystère halète [2],
Courbant l'épi, froissant la feuille, d'ailes inquiètes,
Grandit la ville ;

Ne croyez pas,
— Bien que tout cœur soit bas, —
Que le vieil Angelus sonne à jamais le glas [3],
Croyez, sachez, criez à pleine voix
Que l'Amour est vainqueur et que l'Espoir est roi !

Œuvres à lire de Vielé-Griffin (Société du Mercure de France et Nouvelle Revue française, éditeurs, Paris) : *Poèmes et poésies* (1885-1895) ; *La clarté de Vie* (1897) ; *Phocas le Jardinier* (1898) ; *La Légende ailée de Wieland le Forgeron* (1899) ; *Plus loin* (1906) ; *La Lumière de Grèce* (1912) [4]. — Critiques à consulter : Henri Ghéon, *L'Ermitage* (année 1896) et *Nos directions* (1912) ; Remy de Gourmont, *Le livre des masques* (1896) ; V. Thomson, *French Portraits* (1900) ; A. Beaunier, *Les Poètes d'aujourd'hui* (1902) ; G. Pellissier, *Revue encyclopédique* (1er février 1895) et *Le mouvement littéraire contemporain ;* Paul Souday, *Le Temps* (24 avril 1912) ; Tancrède de Vizan, *L'Attitude du lyrisme contemporain* (1912) ; R. de Souza, *Francis Vielé-Griffin*, *La Grande Revue* (1912).

[1] Extrait de : *Fleurs du chemin et chansons de la route.*

[2] Il faudrait *halette*. Le verbe *haleter*, qui veut dire *respirer précipitamment*, s'écrivait autrefois *aleter*, proprement battre de *l'aile* (latin *ala*).

[3] Tintement lent d'une cloche d'église qui annonce la mort. Mot dérivé du latin *classicum*, sonnerie de trompette.

[4] J'ai publié, il y a quelques années, un livre intitulé : DANS LA LUMIÈRE DE LA GRÈCE. Pour qu'on ne puisse pas m'accuser d'avoir pris ce titre à Vielé-Griffin, je ferai remarquer au lecteur que mon ouvrage a paru en 1908, *quatre ans avant* le volume du charmant poète cité ici, à qui je ne reproche pas du reste d'avoir pris mon bien, étant persuadé qu'il ignorait sûrement cette œuvre.

IV

Les nouveaux lyriques.

La fin du XIXe siècle a été marquée par une orientation nouvelle de la poésie française. Le symbolisme avait épuisé sa force, les Jeunes, en quête de nouveautés, ont cherché à créer un art qui ne fût ni le romantisme passionnel et imaginatif, ni le parnassisme impersonnel et plastique, ni le symbolisme suggestif et métaphysique, que tour à tour avait aimés la France. Comme le nombre des formules littéraires est forcément très limité, ils en sont revenus au lyrisme des romantiques. Quelle que soit en effet l'école à laquelle ces nouveaux poètes prétendent se rattacher ou assurent avoir fondée, ils ne font qu'exprimer leur âme. Mais leur lyrisme présente des traits distinctifs qui sont bien à eux. D'abord, il n'est pas principalement passionnel, comme celui des membres du Cénacle au temps de Victor Hugo. C'est plutôt une sympathie élargie dans laquelle, au contact de la vie, s'épanouit toute l'âme. Puis il est assez éloigné de l'idéalisme romanesque. Plusieurs tendances se remarquent du reste parmi les poètes récents. Les uns sont des mystiques agenouillés devant l'autel, qui chantent leur foi catholique ; les autres, des panthéistes modernisés en extase devant la nature ; d'autres enfin des humanistes, épris de morale et d'action bienfaisante. Ces novateurs n'en ont pas moins subi l'empreinte des écoles précédentes ; en poésie, le Léthé n'existe pas et l'art est fait en partie de réminiscences. Chose à noter, les poètes d'aujourd'hui ont renoncé, pour la plupart du moins, à l'instrumentation verbale des symbolistes et aux licences anarchiques des vers-libristes ; ils sont revenus à la prosodie des Parnassiens ou des Romantiques ; quelques-uns même, par esprit de réaction outrée, reprennent le moule classique. C'est parmi les poètes du XXe siècle, très nombreux déjà (car on n'a jamais autant écrit de vers que dans ce siècle d'aéroplanes et de sciences), qu'on peut le mieux étudier les tendances nouvelles. Au moment où j'écris ces lignes s'avance vers l'avenir une épaisse phalange de jeunes poètes remarquables, et déjà l'on voit sortir du sol les blés drus des moissons futures.

Parmi les poètes de la fin du XIXe siècle qui mériteraient d'être cités ici, parce qu'ils ont beaucoup de talent, on peut nommer *Auguste Angellier*, *Adolphe Boschot*, *Saint-Georges de Bouhélier*,

Charles Guérin, Stuart Merrill, Frédéric Plessis, Pierre Quillard, Adolphe Retté, Robert de Souza, Fernand Mazade.

Parmi les poètes du commencement du XX^e^ siècle, il faut mentionner surtout : *René Arcos, Henri-Martin Barzun, Georges Chennevière, Georges Duhamel, Albert Jounet, V.-E. Michelet, M.-C. Poinsot, Jules Romains, Raymond de la Tailhède, Jean Thogorma, Robert Veyssié.* Et il y en a beaucoup d'autres.

Critiques à consulter pour étudier le groupe des nouveaux lyriques : Adolphe Boschot, *La crise poétique* (1897) et *La réforme de la prosodie* (1901) ; Poinsot et Normandy, *Sur les tendances de la poésie nouvelle* (1903) ; Albert Grimaud, *La race et le terroir* (1903) ; Georges Le Cardonel et Ch. Vellay, *La littérature contemporaine* (1906) ; Ed. van Bever, *Les poètes du terroir* (1909) ; Rémy de Gourmont, *Promenades littéraires* (1910) ; Anthologie des poètes nouveaux, *Préface de Gustave Lanson* (1912) ; Georges Duhamel, *Propos critiques* (1912) ; T. de Visan, *L'attitude du lyrisme contemporain* (1912) ; Mme Jean Dornis, *La sensibilité dans la poésie française contemporaine* (1912) ; De Souza, *Du rythme poétique* (1912) ; Jean Muller et Gaston Picard, *Les tendances présentes de la littérature française* (1913) ; G.-L. Tautain, *Revue critique des livres nouveaux* (1913) ; Alphonse Séché, *Les caractères de la poésie contemporaine* (1913).

ALBERT SAMAIN

Né à Lille en 1858, mort à Magny-les-Hameaux (Seine) en 1900.

Sa destinée fut assez triste. Dans ses premières années, il connut la gêne déprimante et, avec une intelligence remarquable, une grande culture classique, il végéta toute sa vie dans une condition subalterne. Heureusement la valeur de l'homme est indépendante du succès et de la richesse. Celui qui a compris le mot devoir accepte sans récriminer l'existence la plus humble et l'embellit par le charme de sa propre personnalité. Comme Léon Dierx, Albert Samain sut rester humble et devint grand par le culte désintéressé de la poésie. Il l'aima comme une consolatrice ; elle était pour lui comme une seconde vie superposée à la sienne, une sorte de monde de rêve où il se réfugiait. Le symbolisme triomphait quand il commença à écrire ; pourtant il ne se rattache pas directement à cette école ; ce sont les influences parnassiennes qu'il subit d'abord, ensuite celle de Verlaine. Puis il laissa parler son âme, qu'il exprima avec une sincérité parfaite en de subtiles notations, douces comme les demi-teintes d'automne. Elégiaque tendre et délicat, lyrique discret et finement mélancolique, il fut le poète des intimités nobles et pures. La délicatesse distinguée, le charme attendri de son inspiration n'excluent du reste pas chez lui la profondeur des pensées poétiques. Par la prédominance de sa sensibilité, il marque l'évolution de la poésie nouvelle vers le lyrisme.

Elégie [1].

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage

[1] Extrait de : *Au Jardin de l'Infante* (1893)

Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore et c'est un charme unique
Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses;
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues,
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, n'entends-tu pas quelque chose mourir!...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs,
Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous;
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

La maison du matin [1].

La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.

[1] Extrait de : *Aux flancs du vase*, (1898).

Derrière un pâle écran de frêle mousseline
Le soleil luit voilé comme une perle fine ;
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin,
Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore,
Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.
Par l'escalier du ciel l'enfantine [1] journée
Descend, légère et blanche, et de fleurs couronnée,
Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
Scintille à l'horizon, toute vive d'argent...
Mais déjà les enfants s'échappent ; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : enivrés du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
La maison du matin rit au bord de la mer.

Elégie [1].

C'était un soir de grâce et de mansuétude
Où l'Amour sur les yeux baise la Solitude,
Dans l'ombre, une idéale haleine de printemps
Passait, comme un soupir, sous les manteaux flottants.
De jardins en jardins ici la Ville bleue
Au fond du crépuscule expirait en banlieue...
La pluie intermittente et tiède des beaux soirs
Avait légèrement mouillé les pavés noirs.
L'avenue était sombre, odorante et déserte...
Les bras nus, et sa robe à la brise entr'ouverte,
La Nuit pâle, en rêvant, respirait des lilas ;
Et la terre était douce et fondait sous les pas.
Jetant vers le voyage un appel symbolique,
Parfois un train lointain sifflait, mélancolique ;
Et des ombres passaient, lentes et parlant bas,
Pendant que les grands chiens pleuraient dans les villas.
Soudain d'un pavillon, qu'entourait le mystère,
J'entendis s'élever une voix solitaire
Qui vibrait dans le soir comme un beau violon ;
Et, me penchant un peu, dans un noble salon

[1] Au figuré, gracieuse et douce comme l'enfant.

[1] Extrait du recueil : *Le chariot d'or* (1901).

Où flottait un passé d'Eloas et d'Elvires [1],
Je vis, à la lueur vacillante des cires,
Un visage de marbre avec de lourds bandeaux,
Et de grands yeux brillants de larmes aux flambeaux.
Anxieux, j'écoutai : la voix ardente et sombre
S'en allait si blessée, et si triste dans l'ombre,
Oh! si divinement triste, que l'on eût dit
Une larme sur le visage de la Nuit!...
Jamais rien n'atteindra, pour émouvoir notre âme,
Le charme surhumain de la voix d'une femme
Qui, sur l'ivoire pâle où flotte son bras nu,
Raconte au vent nocturne un amour inconnu...
Quel secret disiez-vous, et quel mal sans remède,
Larges gouttes d'amour tombant dans la nuit tiède,
Sanglots d'un cœur que rien ne peut plus contenir.
Et qui cède, chargé de trop de souvenir ?
L'âme de l'inconnue expirait sur sa lèvre ;
Ses yeux, ses grands yeux noirs, charbonnés par la fièvre
Exagéraient encor sa hautaine pâleur ;
Et sa voix, qui semblait faite pour la douleur
Exhalait toute, avec ses cordes épuisées,
L'infini de douceur qu'ont les choses brisées...

Je l'écoutais, mêlée à l'odeur des jardins,
Au grand silence ému de roulements lointains,
Aux diamants de l'ombre, aux brises moelleuses,
Au ciel tendre où coulait le lait des nébuleuses [2],
Et je sentais, saisi d'un trouble grandissant,
Par degrés s'en aller vers elle, en frémissant,
Tout ce qui flotte en nous par de telles soirées
De tendresse ineffable et de pitiés sacrées.
O toi qui, ce soir-là, répandais ton ennui
Comme une essence d'or sur les pieds de la Nuit,
Qui te dira jamais qu'à tes côtés, perdue,
Mon âme t'adorait pour ta plainte entendue,

[1] Eloa, héroïne d'un poème d'Alfred de Vigny ; Elvire, personnage de l'opéra *Don Juan*, de Mozart et Lorenzo da Ponte, qu'on retrouve dans toutes les œuvres inspirées de cet ouvrage. Ces deux personnages sont des types de grandes amoureuses.

[2] Du latin *nebulosus* et *nebula* nuage. Les astronomes font aujourd'hui une distinction entre les *amas d'étoiles*, tels que la *Voie lactée* (voir page 114, note 2) et les *nébuleuses* proprement dites, *agglomération de gaz incandescents*, visibles seulement au télescope et offrant l'aspect de petits nuages blanchâtres. Le poète prend ici le mot dans le premier sens.

Et, parmi l'ombre douce et les lilas en fleur,
Appuyait, en tremblant, ses lèvres sur ton cœur.

Forêts [1].

Vastes Forêts, Forêts magnifiques et fortes,
Quel infaillible instinct nous ramène toujours
Vers vos vieux troncs drapés de mousses de velours
Et vos étroits sentiers feutrés de feuilles mortes?

Le murmure éternel de vos larges rameaux
Réveille encore en nous, comme une voix profonde,
L'émoi divin de l'homme aux premiers jours du monde,
Dans l'ivresse du ciel, de la terre, et des eaux.

Grands bois, vous nous rendez à la sainte Nature.
Et notre cœur retrouve, à votre âme exalté,
Avec le jeune amour l'antique liberté,
Grands bois grisants et forts comme une chevelure.

Vos chênes orgueilleux sont plus durs que le fer;
Dans vos halliers profonds nul soleil ne rayonne;
L'horreur des lieux sacrés [2] au loin vous environne,
Et vous vous lamentez aussi haut que la mer!

Quand le vent frais de l'aube aux feuillages circule,
Vous frémissez aux cris de mille oiseaux joyeux;
Et rien n'est plus superbe et plus religieux
Que votre grand silence, au fond du crépuscule...

Autrefois vous étiez habités par les dieux;
Vos étangs miroitaient de seins nus et d'épaules,
Et le Faune [3] amoureux, qui guettait dans les saules,
Sous son front bestial sentait flamber ses yeux.

La Nymphe grasse et rousse ondoyait aux clairières
Où l'herbe était foulée aux pieds lourds des Sylvains [4],
Et, dans le vent nocturne, au long des noirs ravins,
Le Centaure [5] au galop faisait rouler des pierres.

[1] Extrait du recueil : *Le Chariot d'or*.

[2] Allusion aux bois sacrés de la mythologie grecque, comme celui de Dodone en Epire, dont les chênes, par une faveur de Jupiter, rendaient des oracles.

[3] Dieu rustique, de la mythologie romaine, analogue au satyre grec, représenté avec la forme humaine et des pieds de chèvre. (Voir page 106, note 2.)

[4] Pour nymphe, voir page 106, note 2. — Les sylvains, divinités secondaires des bois, analogues aux faunes latins et aux satyres grecs, étaient représentés avec une forme humaine, la tête couronnée de lierre ou de cyprès.

[5] Voir page 219, note 1.

Votre âme est pleine encor des songes anciens;
Et la flûte de Pan, dans les campagnes veuves,
Les beaux soirs où la lune argente l'eau des fleuves,
Fait tressaillir encor vos grands chênes païens.

Les Muses [1], d'un doigt pur soulevant leurs longs voiles
A l'heure où le silence emplit le bois sacré,
Pensives, se tournaient vers le croissant doré,
Et regardaient la mer soupirer aux étoiles...

Nobles Forêts, Forêts d'automne aux feuilles d'or,
Avec ce soleil rouge au fond des avenues,
Et ce grand air d'adieu qui flotte aux branches nues
Vers l'étang solitaire, où meurt le son du cor.

Forêts d'avril : chansons des pinsons et des merles;
Frissons d'ailes, frissons de feuilles, souffle pur;
Lumière d'argent clair, d'émeraude et d'azur;
Avril!... Pluie et soleil sur la forêt en perles!...

O vertes profondeurs, pleines d'enchantements,
Bancs de mousse, rochers, sources, bruyères roses,
Avec votre mystère, et vos retraites closes,
Comme vous répondez à l'âme des amants!

Dans le creux de sa main l'amante a mis des mûres;
Sa robe est claire encore au sentier déjà noir;
De légères vapeurs montent dans l'air du soir,
Et la forêt s'endort dans les derniers murmures.

La hutte au toit noirci se dresse par endroits
Un cerf, tendant son cou brame au bord de la mare
Et le rêve éternel de notre cœur s'égare
Vers la maison d'amour cachée au fond des bois.

O calme!... Tremblement des étoiles lointaines!...
Sur la nappe s'écroule une coupe de fruits;
Et l'amante tressaille au silence des nuits,
Sentant sur ses bras nus la fraîcheur des fontaines...

Forêts d'amour, Forêts de tristesse et de deuil,
Comme vous endormez nos secrètes blessures,

[1] Les Muses, filles de Jupiter et de *Mnémosyne* ou *Mémoire*, étaient les neuf déesses qui présidaient aux lettres, aux arts et aux sciences : *Clio* (histoire), *Euterpe* (musique), *Thalie* (comédie), *Melpomène* (tragédie), *Terpsichore* (danse), *Erato* (poésie lyrique), *Polymnie* (rhétorique), *Uranie* (astronomie), *Calliope* (poésie héroïque et éloquence). Le Parnasse, l'Hélicon, le Pinde, le Piérus étaient leurs demeures ordinaires. A Rome on les appelait *Camenæ* (les agréables chanteuses).

Comme vous éventez de vos lentes ramures
Nos cœurs toujours brûlants de souffrance et d'orgueil.

Tous ceux qu'un signe au front marque pour être rois,
Pâles s'en vont errer sous vos sombres portiques,
Et, frissonnant au bruit des rameaux prophétiques,
Ecoutent dans la nuit parler de grandes voix.

Tous ceux que visita la Douleur solennelle,
Et que n'émeuvent plus les soirs ni les matins,
Rêvent de s'enfoncer au cœur des vieux sapins,
Et de coucher leur vie à leur ombre éternelle.

Salut à vous, grands bois à la cime sonore,
Vous où, la nuit, s'atteste une divinité,
Vous qu'un frisson parcourt sous le ciel argenté,
En entendant hennir les chevaux de l'Aurore [1].

Salut à vous, grands bois profonds et gémissants,
Fils très bons et très doux et très beaux de la Terre,
Vous par qui le vieux cœur humain se régénère,
Ivre de croire encore à ses instincts puissants :

Hêtres, charmes, bouleaux, vieux troncs couverts d'écailles,
Piliers géants tordant des hydres [2] à vos pieds,
Vous qui tentez la foudre avec vos fronts altiers,
Chênes de cinq cents ans tout labourés d'entailles,

Vivez toujours puissants et toujours rajeunis;
Déployez vos rameaux, accroissez votre écorce
Et versez-nous la paix, la sagesse et la force,
Grands ancêtres [3] par qui les hommes sont bénis.

Œuvres à lire de Samain, (Société du Mercure de France, éditeur) : *Au Jardin de l'Infante* (1893); *Aux flancs du vase* (1898); *Le Chariot d'or ; Symphonie héroïque* (1901); *Polyphème* (1911). — Critiques à consulter : Pierre Quillard, *Mercure de France* (octobre 1893) ; François Coppée, *Mon Franc Parler, 2me série* (1894) et *Le Journal* (7 octobre 1897) ; E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine* (1897) et *Mercure de France* (janvier 1897) ; Gaston Deschamps, *Le Temps* (24 octobre 1897 et 28 mai 1905); W. Tompson, *French Portraits* (1900); Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901); Léon Bocquet, *Albert Samain sa vie, son œuvre* (1905) ; J. Ernest-Charles, *Revue Bleue* (10 juin 1905) ; Henry Gauthier-Villars, *La Vie intellectuelle* (15 décembre 1913).

[1] En grec Ἠως, déesse qui ouvrait les portes de l'Orient et précédait sur son char celui du soleil.

[2] Voir page 230, note 1.

[3] Allusion à la fable grecque, d'après laquelle les hommes primitifs étaient fils des chênes.

FERNAND GREGH

Né à Paris en 1873.

Lorsqu'il débuta dans la poésie, à l'âge de vingt-trois ans, Fernand Gregh avait subi, comme tous les jeunes, l'influence du symbolisme ; il s'inspirait aussi de Verlaine, dont il avait le verbe troublant, l'art des notations subtiles et des nuances adoucies. Il fut le premier poète à tendances modernistes couronné par l'Académie française, restée rebelle aux innovations prosodiques. Ce succès eut de très heureux résultats ; depuis lors, le jeune écrivain s'est révélé comme un lyrique profond et touchant et il a atteint sans effort les sommets de la grande poésie. Après avoir été un pur artiste d'une sensibilité affinée, d'une intelligence pénétrante, il est devenu un poète humain, capable d'exprimer les plus nobles joies et les plus grandes douleurs. L'*humanisme* dont il se réclame aujourd'hui est une conception élevée, unissant en elle les aspirations les plus touchantes de la Foi et les certitudes les plus sereines de la Raison. Dans ses dernières œuvres, ce noble écrivain s'est élevé bien au-dessus de la plupart des poètes de sa génération, joueurs de flûte pour qui la littérature est surtout un passe-temps de salon, sans aucune portée morale. Il est devenu le poète le plus sincère et le plus profond, tout en ayant gardé et perfectionné ses grandes qualités d'artiste littéraire.

Le parc [1].

La Maison de l'Enfance au lointain du passé
Se dresse et me sourit blanche parmi les arbres,
Et je revois au parc, dès le seuil dépassé,
L'allée où nous rêvions le soir, couple enlacé,
Sous le geste immobile et pâle des grands marbres.

Je revois le jet d'eau bordé de grands iris [2],
Qu'Avril faisait rêver en fleurs mauves et graves,
Courbés sur l'onde ; ainsi les rêves de jadis
Se mirent sur mon âme, iris bleus ou purs lys,
Mais y cherchent en vain leurs corolles suaves...

Je revois le bassin verdi de mousses d'eau
Qui s'ouvraient comme un clair et fragile rideau
Au choc des cailloux blancs que nous jetions dans l'onde
Pour voir fuir, à travers les forêts de roseau,
Les grands poissons d'argent dans la vasque profonde ;

La pelouse où les fleurs en Mai poussaient par gerbes,
Mêlant au clair pavot la jaune renoncule,

[1] Extrait de *La Maison de l'enfance* (1897).

[2] Ce mot, dérivé du grec ἶρις, veut dire *arc-en-ciel* et désigne aussi une plante type de la famille des iridées, qui porte des fleurs d'un bleu violacé, rappelant vaguement l'arc-en-ciel.

Et dont le vent berçait les longues houles d'herbes,
Souffle frais du matin, brise du crépuscule,
Sans trève, en un remous onduleux qui circule.

Je revois, dans les houx, héros humiliés,
Dieux de jadis gisant plus que morts, oubliés,
Les marbres dont la tête a roulé sur les dalles,
Les nymphes se baissant pour nouer leurs sandales
Que dès longtemps le vent a fait choir de leurs pieds.

Et surtout, au détour verdoyant d'une tente,
Emergeant de sa gaine de marbre, un vieux Faune[1]
Qui, solitaire, au gré d'une ivresse dansante,
Promenait ses doigts vifs sur une flûte absente
Pour charmer les échos lointains dans le bois jaune.,.

Cloches d'automne[2].

Des cloches, de lointaines cloches,
Dans le grand crépuscule immobile d'Automne
Eveillent un frisson sonore et monotone.
Des cloches, de lointaines cloches,
Bercent sur l'horizon leur plainte qui s'étonne,
Baissant soudain la voix comme pour des reproches.
Souviens-toi des matins où chantaient les clochers,
Et des longs soirs d'Octobre assoupis de langueur
Où le vent, qui fait les feuilles se détacher
Avec des bruits pareils au battement d'un cœur,
Soudain apporte en le silence un son de cloches...
Souviens-toi de ces jours si lointains et si proches
Où l'espoir te berçait de mystérieux chants,
Quand s'épandaient, comme des larmes retenues,
Les voix des cloches claires ou sombres comme les nues
Qui versent le soleil et l'ombre sur les champs...
Souviens-toi, souviens-toi des matins de dimanche
Où ton âme était grave et fière et toute blanche...

Les clochers bourdonnaient comme un essaim d'abeilles,
Et les cloches comme une plainte qui s'éveille
Et s'endort et renaît plus forte, sursautaient,
Et se lamentaient doucement, et sanglotaient...
Et leurs voix sur les vents passaient comme de grandes ondes

[1] Voir page 106, note 2.

[2] C'est une des pièces où le poète a le plus usé des innovations des vers-libristes.

Qui noyaient les forêts profondes
Et caressaient les plus secrètes fleurs,
Et comme des flots chargés de sanglots allaient se briser
Par les hameaux en joie et les champs apaisés
Aux grèves murmurantes de tous les cœurs...
Ces jours si lointains et si proches,
Ces jours qu'ont évoqués les cloches
Du fond du passé sombre où s'endorment les jours,
Ces jours si lointains et si proches
Ont-ils fui pour toujours ?

O passé ! Souvenir doux-amer ! ô regret !
Reviendrez-vous, matins des divines tristesses !
Le chant a-t-il menti des cloches prophétesses ?
L'espoir qui me parlait en leur voix fut-il vrai ?
Ou bien, comme ce soir en écoutant les cloches
Dois-je pleurer toujours,
En écoutant chanter, longs sanglots, doux reproches,
Au fond des soirs, du fond des jours,
Les cloches incertaines,
Les cloches
Lointaines...

Menuet [1].

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons frêles du clavecin [2]
Notes grêles, fuyant essaim
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan [3]

[1] Cette pièce, extraite de *La Maison de l'Enfance*, est un chef-d'œuvre de mélancolie douce et tendre ; comme certaines délicieuses romances du XVIIIe siècle, elle évoque, le monde frivole et charmant que peignit Watteau, et dont Marivaux nous a donné, en l'idéalisant, la psychologie pénétrante. Le menuet est une ancienne danse à trois temps, à pas *menus*, comprenant des évolutions variées, accompagnées de révérences et de salutations ; ce mot désigne aussi la musique grave de cette danse : c'est le sens qu'il a ici.

[2] Voir page 251, note 2.

[3] Ce mot archaïque, qui veut dire exactement *l'an d'avant, l'an dernier*, (ante annum), a fini par prendre le sens *d'autrefois, d'anciennement*, qu'il a ici.

Après avoir souffert et marché sans étoile,
On les voit luire un soir que l'on n'y croyait plus.

Mais j'irais moins lassé sur la route infinie
Si je n'étais pas seul à faire mon chemin.
Et si pour me guider je tenais une main
Dont je suivrais le charme et la douceur bénie...

Promenade d'automne [1].

J'ai marché longuement à travers la campagne
Sous le soleil rêveur que son ombre accompagne,
Comme la forme pâle, à terre, de son rêve.
L'étang brillait, je suis descendu sur la grève.
De beaux cygnes nageaient sous les derniers feuillages;
Ils traînaient derrière eux, calmes, de blancs sillages
Qui ridaient, en s'élargissant, l'eau solitaire
Et semblaient des liens d'argent avec la terre.
J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, me sentant monter aux yeux les larmes
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite.
Parfois passait, dans l'or du bel automne en fête,
Odeur de la Toussaint [2] funèbre, attristant l'heure
Du tendre souvenir lointain des morts qu'on pleure,
Un monotone et doux parfum de chrysanthème [3].
— Et soudain j'ai songé que je mourrai moi-même...
Et j'ai dit à l'automne, aux longs rayons obliques,
Au vent, au ciel, aux eaux, aux fleurs mélancoliques :
« Je ne vous verrai plus, un jour, beauté du monde!
Tu ne couleras plus en moi, douceur profonde
Qui, tous les soirs, des bois pleins d'ombres colossales
Que le couchant allonge aux prés lointains, t'exhales
Et coules lentement dans ma jeune poitrine!
Un jour, tu ne viendras plus enfler ma narine,
Je ne sentirai plus à mon front ta caresse,
Vent odorant, léger, qui cours avec paresse
Sur les fleurs que le soir n'a pas encor fermées;
Et vous, fleurs tristes, fleurs pâlement parfumées,

[1] Extrait de *La Beauté de vivre* (1900). C'est un spécimen très réussi de poésie en rimes féminines.

[2] Fête catholique en l'honneur de tous les saints, qui a lieu le 1er novembre. Le poète fait allusion ici au parfum des fleurs qu'on apporte ce jour-là sur les tombes des cimetières.

[3] Mot venu du grec, qui veut dire *fleur d'or* (χρυσός, or, et ἄνθεμον, fleur); il est du genre masculin.

Un jour, vous couvrirez ma tombe, chrysanthèmes!
Mais j'accueille ton nom, ô mort, sans anathèmes
Parmi la vaste paix de ce couchant d'automne;
Rien, ce soir, dans ma chair, ne tremble et ne s'étonne,
Et la grande pensée en moi n'est pas amère;
Et je m'endormirais comme aux bras de ma mère,
S'il fallait m'endormir par ce soir pacifique,
Remerciant la vie étrange et magnifique
D'avoir mêlé ses maux de délices sans nombre,
Souriant au soleil, n'ayant point peur de l'ombre,
Espérant dans la mort d'un espoir invincible.
Car tout ne trompe pas, car il n'est pas possible
Que mes pleurs devant ce beau soir n'aient pas de cause
Et ne répondent pas ailleurs à quelque chose,
Que cette ample beauté si douce et si sereine
Ne couvre pas un peu de bonté souterraine;
Et que mon âme enfin, douloureuse ou joyeuse,
Mais qui reste pour moi toujours mystérieuse,
Ne cache pas, peut-être au plus secret en elle,
Un mystère de plus qui la fasse éternelle! »

Nocturne [1].

J'ai regardé longtemps des cygnes dans la nuit.
Ils nageaient, vaguement lumineux, sans un bruit.
A peine l'eau glissait le long des plumes douces,
Et montait par moments ou baissait dans les mousses.
Le beau lac ondulait paisible sous leur flanc,
Et paraissait dans l'ombre un grand miroir tremblant.
Ils allaient, par la nuit et l'eau, blancs et funèbres;
On eût cru voir des nefs d'argent dans les ténèbres,
Quand un souffle plus frais caressait le lac mort
Et défaillait parmi les grands iris du bord.
L'eau noire, reflétant la claire nuit sans voiles,
Déferlait dans les fleurs tout un reflux d'étoiles.
Parfois, ainsi qu'un bras mystérieux et blanc,
Un cou plongeait, élargissant un cercle lent
Qui ridait le miroir du lac, jusqu'à la grève;
Et l'un d'entre eux jetait un sanglot, comme en rêve.
On eût dit, à travers la pâle obscurité,

[1] Extrait de *La Beauté de vivre*. Comparer cette pièce avec celle de Sully Prudhomme, page 241.

Aux bords d'un Styx [1] profond ou d'un sombre Léthé [2],
Sous un doux ciel de limbe [3] où tremblaient mille flammes,
On eût dit une attente étrange et blanche d'âmes.

L'épreuve [4].

J'ai souffert une rude épreuve
Qui mit souvent ma force à bas;
Et pourtant je ne me plains pas :
J'en sors avec une âme neuve.

Je sais aujourd'hui point par point
La profonde misère humaine;
Jour à jour, semaine à semaine,
J'ai connu la douleur, — non point

Celle de l'âme, immense, affreuse,
On le dit, hélas! je le crois,
Mais qui laisse le corps parfois
Goûter une minute heureuse;

J'ai connu l'implacable mal
Dont le seul souvenir m'effraie,
La souffrance du corps, la vraie,
La détresse de l'animal.

L'inexorable maladie
Qui prend tout l'être tour à tour
Et fait de chaque heure du jour
Une indicible tragédie.

Ah! qand on va plein de santé,
On fait le mal, par ignorance :
On ne comprend pas la souffrance,
On méprise un peu la bonté.

On cueille ce qui fait envie :
A tout prix ou suit son penchant;

[1] Voir page 494, note 1.

[2] Fleuve qui séparait les Enfers du monde extérieur et où les âmes, qui avaient expié leurs fautes, allaient boire l'oubli du passé avant d'être appelées à une nouvelle vie.

[3] Le mot limbe, du latin *limbus*, bord, a plusieurs acceptions; le poète le prend ici dans le sens théologique de séjour (sur la limite du paradis) où sont les âmes des justes ayant vécu avant Jésus-Christ et des enfants morts sans baptême; mais, dans ce sens, on dit *les limbes*, au pluriel; c'est par licence poétique que Gregh l'emploie au singulier.

[4] Extrait de *La Beauté de vivre*.

On est ingénument méchant
A force de croire à la vie.

C'était pour moi le grand écueil,
Que cette âpre fierté de vivre ;
Mais je sais, j'ai lu le grand livre :
J'ai souffert, je n'ai plus d'orgueil.

Même ma pitié fraternelle
Descend aux souffrants inconnus ;
J'ai froid pour tous les enfants nus,
Toute douleur m'est personnelle.

Je songe aux pâles prisonniers
Qui pleurent sous la molle haleine
Que, par-dessus le mur, la plaine
Exhale aux matins printaniers.

Je songe aux éternels malades
Qui souffrent, couchés sur le dos,
Les yeux dans les fleurs des rideaux,
Parmi les infirmiers maussades.

Je songe aux soldats malchanceux
Qui, le soir, au fond des chambrées,
Pleins de larmes désespérées,
Se chantent un air de chez eux.

Je songe même aux humbles bêtes,
Aux vieux chevaux, roués de coups,
Qui tirent, allongeant leurs cous
Et secouant leurs pauvres têtes.

Je suis sans doute à la merci
De chaque chose qui me blesse.
C'est, dira-t-on, une faiblesse :
Tout me tue un peu... Mais aussi

Je sens que ma vie est profonde,
Que j'ai de moi-même hérité ;
Que je suis dans la vérité,
Que je vais dans le sens du monde.

La Maison du Peuple [1].

Bâtissons la Maison du Peuple en équité !
Ayons la loi pour fil et le droit pour équerre [2] ;
Choisissons la Raison comme première pierre,
Pour que les fondements durent l'éternité !

Bâtissons la Maison du Peuple avec du rêve !
Nous, poètes, rythmons le travail de nos chants ;
Qu'au fronton l'Art ressemble à ce bouquet des champs
Qu'on plante en haut du toit, quand la maison s'achève !

Bâtissons la Maison du Peuple sur l'amour,
Sur l'amour vigoureux qui sait haïr la haine !
Travaillons, et mourons s'il le faut, à la peine,
Et nos fils après nous, et leurs fils, — jusqu'au jour,

Jusqu'au jour, entrevu dans un lointain mystère,
Mais qui viendra, — celui qui le nie en est sûr ! —
Jusqu'au jour où, joyeux, sous le toit de l'azur,
Le Peuple pour Maison aura toute la Terre,

La Terre, à tout jamais libre sous le ciel bleu,
Où s'étreindront ceux-là qui se tuaient naguère,
La Terre sans faux dieux, sans pauvres et sans guerre,
Maison du Peuple immense et seul Temple de Dieu !

Chemineau [1].

Vieux chemineau lassé qui regardes aux grilles,
Entre les tilleuls bleus où l'air fraîchit soudain,
Dormir au grand soleil les roses du jardin
Et la brise agiter l'azur dans les charmilles,

Comme toi par moments, le poète accablé
S'arrête, vagabond plein de rêve et d'envie,
Et contemple, à travers les barreaux de la vie,
Un Paradis lointain dont il n'a pas la clé.

[1] Extrait d'un assez long poème portant ce titre, dans *La Beauté de vivre*.

[2] Mot féminin, du latin populaire *exquadra* ; en italien, *squadra ;* en allemand, *Winkelmass* ; en anglais, *square*.

[3] Extrait de : *Les clartés humaines* (1905). — Le mot chemineau est un néologisme désignant un pauvre sans toit ni foyer, qui mène une vie vagabonde et précaire par amour de l'indépendance. Ne pas confondre avec *cheminot*, employé des chemins de fer.

Hélas ! ne te plains pas, ami, si tu persistes
A rêver du dehors les grands parcs inconnus,
Heureux dormeur des bois, doux marcheur aux pieds nus,
Compagnon sans souci des chiens aux beaux yeux tristes,

Cher pauvre, pour rester riche en joie ici-bas.
Rêve encore, toujours, sans t'approcher des choses :
Mieux vaut de respirer que de cueillir les roses,
Et les plus beaux jardins sont où l'on n'entre pas.

Vers dorés [1].

La vie, heureuse ou triste, est belle : accepte la
D'une âme qui s'enivre au spectacle du monde;
La vie est belle toute, et la mort, au-delà,
Fait sa beauté plus pathétique et plus profonde.

Accepte joie ou deuil d'un cœur sage et viril,
Qu'après le clair matin le pâle soir n'étonne;
Il n'est rien de plus beau qu'une fleur en Avril,
Sinon la feuille d'or qui tombe au vent d'Automne.

Virgile [2].

Il avait renvoyé son esclave encore ivre,
Afin de n'avoir pas à le punir demain,
Et seul il demeurait, son front nu dans sa main,
Grave devant la nuit, triste, un peu las de vivre.

La fête de Faunus [3] Latin, maître des champs,
Allumait sur les prés obscurs de grands feux d'herbes,
Et, par moments, un char qui rentrait lourd de gerbes
Roulait dans l'ombre, plein de flûtes et de chants.

Et, mêlant à l'écho leurs notes incertaines,
Au camp proche sonnaient les nocturnes buccins [4],
Et les tièdes jets d'eau pleuraient dans les bassins,
Et les bœufs mugissaient dans les fermes lointaines.

Sous la vigne éclairée aux pampres transparents,
Il méditait, son doigt maigri contre sa tempe,

[1] Extrait de *L'or des minutes*. (1905).

[2] Extrait de *L'or des minutes*.

[3] Faune ou Faunus, troisième roi d'Italie, fut divinisé après sa mort et placé parmi les dieux champêtres. Les Romains lui élevèrent des temples.

[4] Voir page 221, note 4.

Et la flamme tremblait au bec long de la lampe
Comme l'âme palpite aux lèvres des mourants.

Il songeait qu'avant même, hélas ! son doux Horace [1],
Il s'en irait bientôt dans l'ombre où tout s'enfuit,
Et qu'alors, seuls, pourraient le sauver de la nuit
Ses vers harmonieux où s'exaltait sa race.

Et, lent, il corrigeait, du style [2] retourné,
L'humble cire où rêvait parfois quelque lacune ;
Et, parmi le silence amical de la lune [3],
Souvent un vers plus doux le laissait étonné...

Célébrant le dieu bon qui fait germer la terre,
Dans l'air vibraient toujours les chants rauques et gais ;
Mais, les yeux affaiblis et les nerfs fatigués,
Il se sentait, ce soir joyeux, plus solitaire.

Et, relevant son front où tout un monde naît,
Enée en pleurs, Didon [4] ceinte de violettes,
Il repoussait d'un geste alangui ses tablettes,
Et, le regard et l'âme au loin, se souvenait.

Il revoyait l'Eridan jaune, ailé de cygnes,
Mantoue [5] en fleurs parmi ses roseaux limoneux,
Et l'Hellas dont les monts semblent porter en eux
Le rythme des beaux vers, frères des belles lignes.

Et là-bas sa jeunesse ondulait, comme un chœur
Où les jours, plus heureux sous la douceur première,
Glissaient, en se tenant les mains, dans la lumière,
Et d'infinis regrets gonflaient soudain son cœur.

Puis, vague, dans les bruits plaintifs de l'eau que moire
La lune reflétée aux bassins miroitants.

[1] Célèbre poète latin (65-8 av. J.-C.), l'auteur des *Satires*, des *Epitres* et de *La Lettre aux Pisons* ou *Art Poétique*.

[2] Poinçon dont un bout pointu servait à écrire sur les tablettes de cire tandis que l'autre, aplati, servait à effacer (du latin *stylus*). Par extension ce mot a fini par signifier la manière d'écrire.

[3] Traduction des mots de Virgile : « *Per amica silentia lunae.* »

[4] Dans *L'Enéide*, le héros du poème, Enée, se rendant en Italie, après la destruction de Troie par les Grecs, aborde à Carthage où la reine Didon lui offre une hospitalité magnifique, devient éperdument amoureuse de lui et se tue de désespoir lorsqu'il quitte la ville.

[5] Patrie de Virgile ; la ville est située sur le Mincio, un affluent du Pô, qui s'appelait lui-même l'Eridan.

Religieuse et plus secrète par instants.
L'Eglogue à Pollion [1] chantait dans sa mémoire,

La tendre et sibylline Eglogue à Pollion,
Aux vers mystérieux tout tissés d'or et d'ombre,
Et, comme une aube immense au bas d'une nuit sombre,
En lui naissait alors un grand espoir sans nom.

Mais, un désir de gloire invitant son cœur mâle,
Il reprenait sa chère Enéide, inquiet;
Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

Œuvres à lire de Fernand Gregh (Calmann Lévy, Eugène Fasquelle, éditeurs, Paris); *La Maison de l'enfance* (1897); *La Beauté de vivre* (1900); *Les Clartés humaines* (1905); *L'Or des minutes* (1905); *La Chaîne éternelle* (1910). — Critiques à consulter : Gustave Lanson, *Revue universitaire* (15 décembre 1896); F. Weil, *L'art et la vie* (décembre 1896); L. Blum, *Revue blanche* (15 janvier 1897); A. Sabatier, *Journal de Genève* (30 mai 1897); Gaston Deschamps, *Le Temps* (8 novembre 1897, 7 août 1898, 15 avril 1900, 14 juin 1902, 12 juin 1904, 12 juillet 1905); Gaspard Vallette, *Semaine littéraire* (2 juin 1900); Fernand Gregh, *La Fenêtre ouverte* (1901); Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901); G. Muller et G. Picard, *Les Tendances présentes de la littérature française* (1913).

FRANCIS JAMMES

Né à Tournay (Hautes-Pyrénées) en 1868,

Francis Jammes est certainement le moins parisien des poètes de la France. Il habite, depuis fort longtemps, la jolie petite ville d'Orthez, dans les Basses-Pyrénées, au bord du poétique gave de Pau, à l'ombre de la superbe tour de Moncade, donjon de l'ancien palais des contes de Foix. Près de là, est une campagne prenante et douce où les formes et les couleurs se marient adorablement sous un ciel très pur; terre de beauté et de vie rustique, qui charma Taine et enchanta Elisée Reclus. Ses premières impressions furent celles de ce milieu tout parfumé de lavande et de thym; lorsque, sous l'influence des livres, il voulut écrire, ce sont ces fraîches impressions qu'il évoqua dans des vers un peu gauches mais délicats et sincères. Il *verlainisa* du reste à ses débuts, puis subit assez fortement l'influence de Vielé-Griffin et de ses rythmes vers-libristes. Il avait alors un faible pour J.-J. Rousseau et le déisme du « Vicaire savoyard ». Devenu croyant par la suite, il exprima sa foi d'une rigoureuse orthodoxie (que du reste il affiche beaucoup trop maintenant, avec une nuance de pose, dans ses préfaces) et composa des poèmes religieux d'un lyrisme

[1] La IV[e] églogue de Virgile, dans laquelle il annonce l'avènement d'une ère nouvelle et où se trouve entre autres ce vers célèbre :

« *Aspice venturo lætentur ut omnia sæculo.* »

(Vois la nature entière tressaillir à l'espérance du siècle à venir.)

On a voulu y voir l'annonce divinatrice du christianisme.

naïf et touchant rappelant parfois les plus beaux de Verlaine. Tout récemment, il a tenté d'être le Virgile de son Béarn, dans une œuvre curieuse et originale, à la fois peinture de la vie des champs et expression candide du catholicisme, intitulée « Les Géorgiques chrétiennes ». Ce poème renferme de fort belles pages, où l'âme simple et délicatement naïve de l'auteur s'épanche à la manière touchante d'un François d'Assise ; il est malheureusement déparé par des détails d'une étonnante platitude, rappelant les plus fâcheuses élucubrations de Jacques Delille et des pseudo-classiques [1]. Ce défaut est encore aggravé par la versification que le poète a adoptée. Après avoir employé le vers-libre, Francis Jammes remonte, par delà le XIX[e] et le XVIII[e] siècles, jusqu'à Boileau. Ses alexandrins s'en vont maintenant deux à deux, « ainsi que vont les vers classiques et les bœufs », aurait dit Musset ; et, chose horrible, ils sont pleins d'inversions et de chevilles. D'autre part, le poète y introduit de temps en temps l'hiatus et la liberté complète de la césure, de sorte qu'ils apparaissent alors comme des vers classiques boiteux, absolument inesthétiques. Certains critiques, qui s'extasient vraiment un peu trop devant toute nouveauté, ont célébré Francis Jammes comme une sorte de génie : ce n'est qu'un poète distingué, qui possède, il est vrai, de grandes qualités de fraîcheur, de sincérité et de charme.

Le vieux village [2].

Le vieux village était rempli de roses
et je marchais dans la grande chaleur
et puis ensuite dans la grande froideur
de vieux chemins où les feuilles s'endorment.

Puis je longeai un mur long et usé ;
c'était un parc où étaient de grands arbres,
et je sentis une odeur du passé,
dans les grands arbres et dans les roses blanches.

Personne ne devait l'habiter plus...
Dans ce grand parc, sans doute, on avait lu...
Et maintenant, comme s'il avait plu,
les ébéniers luisaient au soleil cru.

[1] Voici quelques échantillons des vers pseudo-classiques, qui émaillent désagréablement, les « Géorgiques chrétiennes » :

Sa joue était pareille à la rouge moitié
De la pomme qui est l'honneur du compotier...
La cuisine trouva les femmes réunies
Pour régler du civet la savante harmonie...
Le pâtre repartait qui *depuis la Toussaint,*
Pacageu ses brebis qui *fumaient le terrain.*

[2] Extrait du recueil : *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir* (1898). — Nous avons respecté, dans les pièces qui suivent, la ponctuation du poète, parfois très arbitraire.

Ah! des enfants des autrefois, sans doute,
s'amusèrent dans ce parc si ombreux...
On avait fait venir des plantes rouges
des pays loin, aux fruits très dangereux.

Et les parents, en leur montrant les plantes
leur expliquaient : celle-ci n'est pas bonne...
c'est du poison... elle arrive de l'Inde...
et celle-là est de la belladone.

Et ils disaient encore : cet arbre-ci
vient du Japon où fut votre vieil oncle.
Il l'apporta tout petit, tout petit,
avec des feuilles grandes comme l'ongle.

Ils disait encore : [1] nous nous souvenons
du jour où l'oncle revint d'un voyage aux Indes;
il arriva à cheval, par le fond
du village, avec un manteau et des armes...

C'était un soir d'été. Des jeunes filles
couraient au parc où étaient de grands arbres,
des noyers noirs avec des roses blanches,
et des rires sous les noires charmilles.

Et les enfants couraient, criant : c'est l'oncle!
Lui descendait avec son grand chapeau,
du grand cheval, avec son grand manteau...
Sa mère pleurait : ô mon fils... Dieu est bon...

Lui répondait : nous avons eu tempête...
L'eau douce a bien failli manquer à bord.
Et la vieille mère le baisait sur la tête
en lui disant : mon fils, tu n'es pas mort...

Mais à présent où est cette famille?
A-t-elle existé? A-t-elle existé?
Il n'y a plus que des feuilles qui luisent,
aux arbres drôles, comme empoisonnés...

Et tout s'endort dans la grande chaleur...
Les noyers noirs pleins de grande froideur...
Personne là n'habite plus...
Les ébéniers luisent au soleil cru.

[1] Il faudrait évidemment ici, comme dans d'autres passages analogues, des guillemets et une majuscule.

L'Hymne du rouge-gorge et Les Béatitudes[1].

Tous ceux du bourg et de la ferme accompagnèrent
Le pauvre que l'on mit deux jours après en terre.

La neige recouvrit d'un provisoire toit
Ce tertre seul palais de qui Dieu fit un roi.

L'hymne qui s'éleva dans le jardin funèbre
Laissa le nom du mort recouvert de ténèbres.

Et cet hymne n'est point d'un homme qui eut craint
Sans doute de troubler le sommeil de ce saint.

Le Ciel même envoya un cœur avec des ailes
Et à la voix d'amour : le rouge-gorge frêle.

Son plumage est marqué de ce sang qu'a versé
Sur le Calvaire noir l'auguste Transpercé.

Voici ce que chanta, traduit par le poète,
L'oiseau qui se percha sur l'épineuse Tête[2] :

Ci-gît celui en qui s'ancra le doux espoir
Des invisibles biens qu'à présent il peut voir ;

Ame ! La plénitude épousera ton vide,
Car plus elle est sans eau plus la coupe est avide ;

Celui qui est chrétien a la capacité
De tout ce que n'a pas reçu sa pauvreté.

La foi comme la mer est davantage[3] immense
Quand le voyageur fait une plus longue absence.

La disette des blés nous rend plus chère encor
La moisson à venir et la douleur, la mort.

L'obscurité où n'apparaît nulle lumière
Fait plus éblouissant le phare qu'on espère.

Joie de Noé quand la chaîne serrée des flots
Cède et laisse cueillir une feuille à l'oiseau[4] !

[1] Extrait du poème *Les Géorgiques chrétiennes* (VII[e] chant).

[2] Le rouge-gorge est un oiseau de la famille des *Sylviidés* ou Fauvettes ; une légende raconte qu'un de ces oiseaux se posa sur la tête du Christ, couronné d'épines ; de là la tache rouge qu'il a sur la gorge.

[3] Incorrection : davantage étant un adverbe, qui s'emploie absolument, ne peut être mis à la place de *plus*.

[4] Allusion à la colombe de l'Arche de Noë.

Ivresse de Jacob lorsque les chars d'Egypte
Lui prouvent que Joseph n'est pas mort dans la crypte [1]!

Te Deum de Colomb [2] quand sur l'eau qui suit l'eau
Il voit un bâton frais et taillé au couteau!

Allégresse du prêtre alors qu'il tient l'hostie [3]
Et qu'il va prononcer les paroles de Vie!

L'enclos devant le pauvre est à jamais ouvert
Et la fertilité remplace le désert.

L'âme qui ici-bas ne fut pas son épouse
Vient l'attendre à l'entrée des mystiques pelouses...

Ainsi chantait l'oiseau. Sa voix comme un filet
D'eau pure tout le long d'un cyprès ruisselait.

Elle en tombait élargissant la solitude
Pour célébrer la mort et ses Béatitudes [4].

Et cette voix semblait s'étayer dans l'azur
Sur la neige et former aériens des murs.

Comme l'arc ogival en quelque belle église
S'élançait hardiment la double vocalise.

Et quand cette harmonie un moment se taisait
La nef se recueillait et s'approfondissait.

Chaque couplet disait à quelles hautes places
Le mendiant était parvenu dans la grâce.

Et il siégeait avec les pauvres en esprit
Que fait ses héritiers le Seigneur Jésus-Christ.

Et il siégeait avec les doux dans un Royaume
Suave comme un cœur d'où découle tout baume.

Et il siégeait avec les hommes dont les pleurs
Lavèrent le regard et qui voient le bonheur.

[1] Allusion à la *citerne* dans laquelle les frères de Joseph avaient d'abord abandonné ce dernier avant de le vendre à des marchands ismaélites; mais il y a là une erreur curieuse, chez un écrivain si religieux, puisque, d'après le récit biblique, Jacob croit que son fils Joseph a été dévoré par une bête féroce et ignore comment il a disparu. *Dans la crypte* n'a pas de raison d'être ici.

[2] Allusion au moment où Christophe Colomb aperçut les premiers signes annonçant le Nouveau Monde.

[3] Voir page 149, note 2.

[4] En langage mystique, les huit perfections de vertu louées par Jésus-Christ. Mais ici il veut dire le bonheur du paradis pour le chrétien.

Et il siégeait avec ceux qu'affame et qu'altère
La Justice d'En Haut quand ils sont sur la Terre.

Et il siégeait avec les miséricordieux
Remettant au prochain comme leur remet [1] Dieu.

Et il siégeait avec ceux dont l'âme limpide
Reflète d'autant plus ce Dieu qu'elle est sans ride.

Et il siégeait avec les enfants de la paix
Imitant les agneaux près du pasteur groupés.

Et il siégeait avec ceux qu'a voués l'impie
A l'insulte, à l'épreuve et à la calomnie.

La voix du chantre à mesure se dépouillait
Que chacun des versets bibliques s'envolait.

Elle était à cette heure à la neige semblable,
Neige dont le seul ton cache un prisme innombrable.

L'oiseau se tut. Alors élevant mon esprit
Je regardai autour de moi et je compris.

L'Hiver différait bien de ce qu'en font les hommes.
L'absence en lui n'était apparente qu'en somme.

La sève la plus jeune est celle dont il vit
Plus jeune qu'au Printemps même lorsque tout luit.

Œuvres à lire de Francis Jammes (Société du Mercure de France, éditeur, Paris) : *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir* (1888-1897) ; *Les Quatorze Prières* (1898) ; *Le Deuil des primevères* (1898-1900) ; *Le Triomphe de la vie* (1900-1901) ; *Clairières dans le ciel* (1902-1906) ; *Les Géorgiques chrétiennes* (1912). — Critiques à consulter : Henri de Régnier, *Mercure de France* (mai 1897) ; Marcel Schwob, *Journal des Artistes* (15 octobre 1898) ; Thomas Braun, *Des poètes simples* (1910) ; Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* ; André Beaunier, *Revue Bleue* (18 novembre 1899), *Journal des Débats* (7 octobre 1906) et *La Poésie nouvelle* (1902) ; Gaston Deschamps, *Le Temps* (15 octobre 1899 et 28 janvier 1900) ; Raoul Aubry, *Le Temps* (1 juillet 1912) ; Paul Souday, *Le Temps* (29 mai 1912)

ANDRÉ RIVOIRE

Né à Vienne (Isère) en 1872.

La dernière décade du XIX[e] siècle a vu éclore bien des poètes d'une distinction rare ; il en est peu d'aussi exquis qu'André Rivoire. Ses vers sont d'un artiste à la fois très sensitif et très raffiné, capable de rendre en traits variés toutes les nuances de la souffrance contenue, de la mélancolie et de la tendresse. Il fait songer à un Marivaux modernisé,

[1] *Pardonner*, en langage biblique.

ayant perdu sa préciosité, après avoir effleuré la tristesse romantique. Poète sincère et délicat, Rivoire se sert de la versification traditionnelle, mais il en joue avec une sûreté qui lui permet de toujours bien exprimer son âme attendrie et subtile. C'est vraiment le poète du cœur, le musicien délicat et charmeur de la vie sentimentale.

Le Sachet [1].

Les bois dorment, là-bas, sous leur mante aux plis lourds,
Le soir tombe ; et le ciel s'affaisse en neiges lentes :
Et dans la bonne paix des blancheurs somnolentes,
La Vierge [2] s'est blottie aux tiédeurs du velours.

Elle rêve et tressaille aux frissons des veilleuses
Qui font courir aux murs leur fantôme léger ;
Tout l'essaim blanc des souvenirs semble neiger
En ses yeux éblouis de candeurs merveilleuses.

Et toujours chante en elle un page de satin,
Qui, doucement, s'éplore en promesses câlines [3] ;
Car, dans l'ombre, oublié parmi des mousselines
L'âme des printemps morts fuit d'un sachet lointain.

Retour le Soir [4].

Je t'apporte à guérir mon cœur blessé du jour ;
Et mes yeux, fatigués des hommes et des choses,
Avant de s'endormir sous les paupières closes,
Ont besoin de douceur, de pénombre et d'amour.

Fais que j'oublie un peu toutes mes lassitudes ;
Pose à mon front tes doigts légers ; console-moi
D'avoir pu tout un jour vivre si loin de toi ;
Fais que j'oublie un peu toutes les servitudes.

Raconte-moi, tout bas, ton âme d'aujourd'hui,
Pour que mon pauvre amour doucement s'en pénètre,
Ta tristesse accoudée au bord de la fenêtre,
Et ce que tu souffrais de silence et d'ennui.

[1] Extrait de son premier recueil *Les Vierges* (1895), publié avec une préface élogieuse de Sully Prudhomme.

[2] Il s'agit ici, non de la Vierge Marie, comme pourrait le faire croire la majuscule, mais d'une jeune fille idéale.

[3] Pris ici dans le sens de *caressantes*.

[4] Extrait de : *Le Songe de l'Amour*.

Oh ! parle ! — Et pour demain tu trouveras encore
Dans l'immense pitié dont mes regards sont pleins
La force de m'aimer autant que je te plains,
La douceur de me plaindre autant que je t'adore.

Notre exil ennoblit ta pensive beauté.
Va, ne regrette pas ta vie ingrate et sombre,
Toi qui pouvais sourire, et qui subis dans l'ombre
L'amour comme un devoir librement accepté !

Larmes [1].

Une larme, une larme encore...
Du fond de mon cœur anxieux,
Lentement, je vous sens éclore,
O douces larmes, fleurs des yeux !

Vous montez lourdes et pressées,
Et voici que monte avec vous
Tout un flot de choses passées
Au murmure puissant et doux.

Loin, très loin, dans l'ombre j'écoute :
Mes souvenirs sont en chemin ;
L'un poussant l'autre, goutte à goutte
Ils tombent et brûlent ma main.

Coulez toutes, anciennes larmes !
Je vous accueille sans remords,
Derniers regrets, suprêmes charmes
Des bonheurs fragiles — et morts !

Vous êtes tout ce qui persiste
Du rêveur tendre que je fus...
Quittez pour toujours ma chair triste,
Pleurs attardés, soupirs confus ;

Survivantes de mes alarmes,
Reliques d'un lointain émoi,
Je sens avec vous, douces larmes,
Tout le passé sortir de moi.

Œuvres à lire d'André Rivoire : *Les Vierges* (1895) ; ***Le Songe de l'Amour*** (1900) ; *Le Chemin de l'oubli* (1904). Théâtre en vers : ***La petite princesse***, 1 acte ; *Il était une bergère* (1906). — Critiques à consulter : Georges Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain* (1901) ; André Beaunier, *La Poésie nouvelle* (1902) ; J.-Ernest Charles, *Le Théâtre des Poètes* (1910).

[1] Extrait de : *Le Songe de l'Amour*.

ANATOLE LE BRAZ

Né à Duault (Côtes du Nord) en 1859.

La Bretagne, la vieille terre celtique d'*Ar-Mor*, est encore aujourd'hui la moins latinisée des provinces françaises. Elle a conservé en partie sa langue, ses antiques mœurs, sa foi chrétienne fortement teintée de paganisme gaélique, son âme rêveuse que hante le mystère. Dans son idiome national, elle n'est pas arrivée à la grande littérature ; en français, au contraire, elle a donné à la mère-patrie quelques-uns de ses plus célèbres écrivains : Chateaubriand, Lamennais, Ernest Renan. Il est vrai que ces nobles auteurs sont avant tout des produits de la culture française ; on ne trouve en eux que quelques traits du génie de leur province. Anatole Le Braz, bien qu'ayant passé, lui aussi, par la filière de l'éducation gréco-latine, est au contraire un pur représentant de l'esprit breton : dans ses ouvrages français il a exprimé l'âme celtique. Comme Brizeux, mais avec beaucoup plus d'art et de profondeur, il a su rendre la poésie discrète ou troublante, le charme étrange et pénétrant, les tristesses et les joies de la vieille terre de granit, où se dressent, sur les vastes landes rouges de bruyères et dorées par les fleurs des genêts et des ajoncs, les mystérieux cromlechs, les puissants dolmens, les étranges menhirs [1], de l'époque préhistorique. Anatole Le Braz est un lyrique sincère, qui, exilé par sa culture et sa profession de son milieu, a la nostalgie de la terre natale. C'est pour cela qu'il a su si bien en parler et la faire aimer. Maintenant la Bretagne est une province qui s'en va. De même que la mer ronge ses falaises et ses caps en envahissant ses plages caillouteuses, la civilisation française l'enserre de plus en plus, menaçant d'effacer ce qui fit son originalité celtique : partout où s'écroule un mégalithe dressé par les primitifs aïeux disparaît aussi un peu de l'âme bretonne. Quand le travail d'assimilation sera accompli, l'antique Armorique aura vécu. C'est dans les œuvres d'Anatole Le Braz surtout que pourront alors l'étudier les mélancoliques amants des vieilles choses mortes.

Faneuses de Goémons [2].

J'ai vécu, tout enfant, parmi les filles frustes,
Les vierges de la mer, sauvages et robustes,
Les faneuses de goémons,
Qui, du matin au soir, le long de la Presqu'île,
Promènent leur chair blonde, indolente et tranquille,
Avec le vent du large en leurs larges poumons.

[1] Le *cromlech* est un ensemble de monolithes dressés formant une enceinte ; le *dolmen* est une pierre plate, une table posée sur des mégalithes dressés verticalement ; le *menhir* est un bloc de rocher, une longue pierre levée qui parfois fait partie d'un alignement.

[2] Extrait de *La Chanson de la Bretagne* (1892). Le mot goémon (du bas breton *gwémon*) ou varech est une plante marine dont les cultivateurs de la Bretagne se servent comme d'engrais.

Je les aimais. J'aimais leurs sereines allures
Et leurs broussailles d'or, leurs fauves chevelures
Que saupoudre le sel amer,
J'aimais leurs yeux pareils aux flaques d'eau des grèves,
Où l'on voit onduler des ombres de grands rêves...
Le regard s'ennoblit à contempler la mer.

Sous la jupe en lambeaux, leur corps de patriciennes
A la chaste impudeur des races très anciennes
Que vêt leur grave nudité;
Elles n'ont jamais eu de toit qui les abrite;
Les gabelous [1] leur ont cédé quelque guérite,
Logis de goélands [2], des tempêtes hanté!

Sur des tas de varechs, elles y dorment, belles;
Et les guérites ont comme un air de chapelles,
Au haut des caps sombres et nus.
Des marins ennuyés y montent, solitaires.
On pense à je ne sais quels étranges mystères
Célébrés en l'honneur de grands Dieux inconnus.

Quand se lèvent des jours les aurores sanglantes,
Leurs yeux cernés, au loin, suivent les barques lentes,
Sans regret comme sans espoir;
Silencieusement, en longue théorie [3],
Elles fanent [4] la grève ainsi qu'une prairie,
Retournant le foin roux avec le trident noir.

Mais aux heures de sieste, ardentes amazones,
Elles plongent leurs poings dans les crinières jaunes
Des rocs bruns, monstres de granit.
Et, sur le dos géant de ces fauves montures,
Vont assouvir leur soif de vastes aventures
Par delà le grand cercle où l'Océan finit.

Et c'est pourquoi, le soir, aux premières étoiles,
Quand rentrent les pêcheurs et que sèchent les voiles,
Lourdes, au long du fin galet [5],

[1] Nom péjoratif donné anciennement aux employés de la *gabelle* (impôt du sel) et maintenant à ceux de l'octroi et de la douane.

[2] Le goéland (du bas breton *gwélan*) est une grande mouette. Voir page 298 note 1.

[3] Du grec θιωρία, procession, file de personnes.

[4] Faner pour *fener* (dérivé de *foin*, d'où *fenaison*) retourner l'herbe pour la faire sécher.

[5] Caillou poli par le frottement, déposé par la mer sur le rivage.

On les voit rire avec mépris, ces orgueilleuses,
Qui savent le chemin des eaux miraculeuses
Et draguent [1] l'infini d'un seul coup de filet.

Ma solitaire enfance erra parmi ces filles ;
Sur leurs genoux, drapés de superbes guenilles,
Elles me bercèrent souvent ;
J'entends toujours les chants qu'elles chantaient aux plages,
Et mon âme est pareille à ces grands coquillages
Où la plainte des mers s'éveille au moindre vent.

La chanson du vent qui vente [2].

Le vent qui vente est à ma porte
Qui pleure, comme une âme morte.
Il geint [3] « Ouvrez au nom de Dieu!
Je vois chez vous lueur de feu,
Je voudrais me chauffer un peu! »

Alors j'ai dit à la servante :
« Annik, ouvrez au vent qui vente. »
Et le vent qui vente est entré,
Et, devant l'âtre vénéré,
Doucement il a soupiré.

Avec des bonds de chien folâtre,
La flamme a sursauté dans l'âtre.
« Salut! a dit le foyer clair,
(Car le foyer parle en hiver)
« Salut au pauvre vent de mer! »

Le vent, assis sur l'escabelle [4],
A répondu de sa voix belle :
« Langue du feu, chère aux humains,
Lèche les pieds, lèche les mains
Du vagabond des grands chemins. »

A la claire flamme vivante
S'est réchauffé le vent qui vente,

[1] Dérivé de l'anglais *to drag*, tirer, traîner; en allemand, *ausbaggern;* en italien ici, *pescare*.

[2] Extrait de : *La Chanson de la Bretagne*. La pièce porte en épigraphe deux vers bretons dont voici la traduction : « Le vent vient de loin; — personne ne sait qui est le vent. »

[3] Geindre, du latin *gemere*, est le doublet populaire de *gémir*.

[4] Escabelle ou escabeau, du latin *scabellum*, ici, siège de bois sans dossier.

S'est réchauffé le vent errant
Qui toujours va courant, courant,
Si maigre qu'il est transparent.

Il m'a raconté son histoire,
Sa misère, son purgatoire.
Père ni mère il n'a connu;
Il ne sait où va son pied nu,
Ni d'où, nu-pieds, il est venu.

Une âme est en lui, qu'il ignore,
Une âme innombrable et sonore :
Il la traîne par l'univers ;
Elle est la chanson des blés verts
Et le rugissement des mers.

Il sème les graines fécondes,
Il creuse les fosses des ondes,
Il chante et hurle tour à tour;
C'est un aveugle, c'est un sourd
Ouvrier de mort et d'amour.

Œuvres à lire d'Anatole Le Braz (Calmann-Lévy, Champion, Bouillon, Ch. Delagrave, éditeurs, Paris) : *Rancœurs* (1892) ; *La Chanson de la Bretagne* (1892) ; *Tryphina Kéranglaz* (poème lu par l'auteur). — Lire aussi quelques-unes de ses œuvres en prose où il y a tant de poésie : *Les Chants populaires de la Basse-Bretagne; Au pays des Pardons; Le Gardien du feu* (roman) ; *Le Théâtre celtique; Contes du Soleil et de la Brume* — Critiques à consulter : Philippe Monnier, Semaine littéraire (6 octobre 1900) ; Gaston Deschamps, *La Vie et les Livres;* E. van Bever, *Les Poètes du terroir* (1909).

COMTESSE DE NOAILLES

(Princesse Anna-Elisabeth de Brancovan.)

Née à Thonon (Haute-Savoie) en 1877.

Grecque par sa mère, Roumaine par son père, Française par sa naissance et son éducation, Mme de Noailles débuta par des vers panthéistes où son « cœur innombrable » exprima joyeusement, parfois tumultueusement, l'amour passionné de la nature et de la vie. Le « Grand Pan » semblait ressuscité en elle. Son âme, grisée de sensations et de désirs, était comme une merveilleuse harpe éolienne vibrant à tous les vents des saisons et des jours. On eût dit que la vie du monde fermentait en son cœur. Les critiques la comparaient alors à une faunesse assoiffée de vie sensuelle intense. Pourtant, sous cette sensibilité frémissante et joyeuse, on sentait poindre comme une tristesse rappelant le mot de Lucrèce : *Medio de fonte leporum surgit aliquid amari*[1]...

[1] Du milieu de la fontaine des plaisirs sourd quelque chose d'amer.

Maintenant la poétesse est arrivée à la douleur et à la nuit. Bien qu'elle soit restée panthéiste par sa manière de concevoir la nature, quelque chose de nouveau a frémi en elle. Ce n'est plus un hymne à la vie qu'elle chante. La Mort, à laquelle elle ne songeait pas, lui est apparue avec la projection de son ombre noire. Je me la figure comme un Athénien antique s'arrêtant songeur devant l'inscription du « Dieu inconnu ». En tout cas, elle est une remarquable poétesse, malgré son exaltation parfois un peu désordonnée, un des tempéraments lyriques les plus vibrants que la poésie française ait suscités.

La mort fervente [1].

Mourir dans la buée ardente de l'été,
Quand parfumé, penchant et lourd comme une grappe,
Le cœur que la rumeur de l'air balance et frappe
S'égrène en douloureuse et douce volupté.

Mourir baignant ses mains aux fraîcheurs du feuillage,
Joignant ses yeux aux yeux fleurissants des bois verts
Se mêlant à l'antique et naissant univers,
Ayant en même temps sa jeunesse et son âge.

S'en aller calmement avec la fin du jour :
Mourir des flèches d'or du tendre crépuscule,
Sentir que l'âme douce et paisible recule
Vers la terre profonde et l'immortel amour.

S'en aller pour goûter en elle ce mystère
D'être l'herbe, le grain, la chaleur et les eaux,
S'endormir dans la plaine aux verdoyants réseaux,
Mourir pour être encor plus proche de la terre...

O lumineux matin [2].

O lumineux matin, jeunesse des journées,
Matin d'or, bourdonnant et vif comme un frelon,
Qui piques chaudement la nature, étonnée
De te revoir après un temps de nuit si long.

Matin, fête de l'herbe et des bonnes rosées,
Rire du vent agile, œil du jour curieux,
Qui regardes les fleurs, par la nuit reposées,
Dans les buissons luisants s'ouvrir comme des yeux.

Heure de bel espoir qui s'ébat dans l'air vierge
En mêlant les vapeurs, les souffles, les rayons,

[1] Extrait du recueil : *Le Cœur innombrable* (1901).
[2] Extrait du recueil : *Le Cœur innombrable*.

Où les coteaux herbeux, d'où l'aube blanche émerge,
Sous les trèfles touffus font chanter leurs grillons.

Belle heure où, tout mouillé d'avoir bu l'eau vivante,
Le frissonnant soleil que la mer a baigné
Eveille brusquement dans les branches mouvantes
Le piaillement joyeux des oiseaux matiniers,

Instant salubre et clair, ô fraîche renaissance,
Gai divertissement des guêpes sur le thym,
— Tu écartes la mort, les ombres, le silence,
L'orage, la fatigue et la peur, cher matin...

La nuit flotte[1].

La nuit flotte, amollie, austère, taciturne,
Impérieuse; elle est funèbre comme une urne
Qui se clôt sur un vague et sensible trésor.
Un oiseau, intrigué, dans un arbre qui dort,
Paraît interroger l'ombre vertigineuse.
La lune au sec éclat semble une île pierreuse :
Cythère[1] aride et froide où tout désir est mort.

Une vague rumeur émane du silence.
Un train passe au lointain, et son essoufflement
Semble la palpitante et paisible cadence
Du coteau qui respire et songe doucement...

Un parfum délicat, abondant, faible et dense,
Mouvant et spontané comme des bras ouverts,
Révèle la secrète et nocturne existence
Du monde végétal au souffle humide et vert.

Et je suis là. Je n'ai ni souhait, ni rancune;
Mon cœur s'en est allé de moi, puisque ce soir
Je n'ai plus le pouvoir de mes grands désespoirs,
Et que paisiblement je regarde la lune.

Je suis la maison vide ou tout est flottement.
Mon cœur est comme un mort qu'on a mis dans la tombe;

[1] Extrait du recueil *Les vivants et les morts* (1913).

[2] Cythère (du grec Κύθηρα), aujourd'hui Cérigo, est une petite île située au sud du Péloponèse, près de la pointe la plus orientale terminée par le cap Malée. D'après la mythologie, c'est là qu'aborda Vénus Aphrodite après être née de l'écume de la mer; l'île lui fut consacrée par les Grecs. Aujourd'hui, quand on la regarde en passant, elle offre l'aspect d'une masse rocheuse assez désolée, bien qu'elle ne soit pas stérile.

J'ai longuement suivi ce bel enterrement,
Avec des cris, des deuils, du sang, des tremblements,
Et des égorgements d'agneaux et de colombes.

Mais le temps a séché l'eau des pleurs et le sel.
D'un œil indifférent, sans regret, sans appel,
Eclairé par la calme et triste intelligence,
Je regarde la voûte immense, où les mortels
Ont suspendu les vœux de leur vaine espérance.

Et je ne vois qu'abîme, épouvante, silence ;
Car, ô nuit ! vous gardez le deuil continuel
De ce que rien d'humain ne peut être éternel.

Henri Heine [1].

Henri Heine, j'ai fait avec vous un voyage,
C'était un soir d'automne, encor tiède, encor clair ;
Heidelberg [2] fraîchissait sous ses rouges feuillages,
Nous cherchions, dans la rue aux portails entr'ouverts,
L'humble hôtel, romantique et vieux, du *Chasseur Vert*.

Je reposais sur vous, compagnon invisible,
Ma tête languissante et mes cheveux défaits ;
Un souriant vieillard marchait, lisant la Bible,
Sur la place où le jour, lumineux et sensible,
Jetait un long appel de désir et de paix...

C'était l'heure engourdie où le soleil s'incline ;
Par un mortel besoin de pleurer et de fuir.
J'ai souhaité monter sur la verte colline ;
Nous nous sommes ensemble assis dans la berline
Où flottait un parfum de soierie et de cuir,
Et nous vîmes jaillir les romanesques ruines.

Sur la terrasse, auprès de la tour en lambeaux,
Des étudiants riaient avec vos bien-aimées.
Je regardais bondir les délicats coteaux
Qui frisent sous le poids des vignes renommées,
Et l'espace semblait à la fois vaste et clos.

[1] Extrait du recueil *Les vivants et les morts*. — Henri Heine est le célèbre poète allemand, né à Dusseldorf en 1799 et mort à Paris en 1856, après une longue agonie, l'auteur du *Reisebilder* et du *Buch der Lieder*.

[2] Ville du Grand-duché de Bade, située sur la rive gauche du Neckar, et l'une des plus pittoresques de l'Allemagne ; sur un promontoire, le Jettenbuhel, se trouve le château, en partie ruiné par les Français en 1689, et de la terrasse duquel on a une vue magnifique sur la campagne. Heidelberg est aussi célèbre par son université, fondée en 1386 par l'électeur Robert Ier.

Le Neckar, au courant scintillant et rapide,
Entraînait le soleil parmi ses fins rochers.
Nous étions tout ensemble assouvis et avides ;
L'insidieux automne avait sur nous lâché
Ses tourbillons de songe et ses buis arrachés...

— O sublime, languide[1], âpre mélancolie
Des beaux soirs où l'esprit, indomptable et captif,
Veut s'enfuir et ne peut, et rêve à la folie
D'enfermer l'univers dans un amour plaintif !

Tout à coup, dans le parc public, humide et triste,
L'orchestre qui jouait sur les bords de l'étang,
Près d'un groupe attentif de studieux touristes,
Lança le son du cor qui chante dans Tristan[2]...

Henri Heine, j'ai su alors pourquoi vos livres
Regorgent de buée et de soudains sanglots,
Pourquoi, riant, pleurant, vous voulez qu'on vous livre
La coupe de Thulé[3] qui dort au fond des flots ;

L'amour de la légende et la vaine espérance
Vous hantaient d'un appel sourdement répété :
Hélas ! vous aviez trop écouté, dès l'enfance,
Les sirènes du Rhin[4], à Cologne et Mayence,
Quand l'odeur des tilleuls grise les nuits d'été !

Voyageur égaré dans la forêt des fables,
Moqueur désespéré qu'un mirage appelait,
Ni le chant de la mer d'Amalfi sur les sables,
Ni la Sicile, avec l'olivier et le lait,
Ne pouvait retenir votre vol inlassable,
Pour qui l'espace même est un trop lourd filet !

— O soirs de Dusseldorf, quand les toits et leur neige
Font un scintillement de cristal et de sel,
Et que, petit garçon qui rentrait du collège,

[1] Pleine de langueur, archaïsme dérivé du latin *languidus*.

[2] Dans l'opéra de *Tristan et Iseult*, de Wagner.

[3] Allusion à la célèbre ballade que chante Marguerite dans le *Faust* de Gœthe. Le roi de Thulé possède une coupe d'or ciselé que lui a donnée sa bien-aimée en mourant. Un soir qu'il se trouve dans la salle de son château, au bord de la mer, entouré de ses nobles, sentant lui-même venir la mort et ne voulant pas qu'un autre possède après lui la coupe, il y boit une dernière fois et la lance dans la mer, puis il expire. La coupe, ici, symbolise le bonheur dans l'amour.

[4] Les ondines qui gardent « l'or du Rhin », talisman splendide et fatal de la toute-puissance, caché dans les eaux du fleuve. Voir le *Rheingold* de Wagner.

Vous évoquiez déjà, rêveur universel,
L'oriental aspect de la nuit de Noël!

Pourtant vous goûtiez bien la sensible Allemagne,
Les muguets jaillissant dans ses bois ingénus,
L'horloge des beffrois, dont les coups accompagnent
Les rondes et les chants des filles aux bras nus;

Vous connaissiez le poids sentimental des heures
Qui semblent fasciner l'errante volupté,
Quand l'or des calmes soirs recouvre les demeures,
Les gais marchés, le Dôme et l'Université;

Mais, fougueux inspiré, fier ami des naïades[1],
Les humaines amours vous berçaient tristement,
Et vous trouviez, auprès d'une enfant tendre et fade,
La double solitude où sont tous les amants!

Accablé par la voix des forêts mugissantes,
Vous inventiez Cordoue[2], ses palais et ses bains,
La fille de l'alcade, altière et rougissante,
Qui, trahissant son âme offerte aux chérubins,
Soupire auprès d'un jeune et dédaigneux rabbin...

Les frais torrents du Harz[3] et la mauresque Espagne
Tour à tour enivraient votre insondable esprit.
Que de pleurs près des flots! de cris sur la montagne!
Que de lâches soupirs, ô Heine, que surprit
La gloire au front baissé, votre sombre compagne!

Parfois, vers votre cœur, que brisaient les démons,
Et qui laissait couler sa détresse infinie,
Vous sentiez accourir, par la brèche des monts,
Les grands vents de Bohême et de Lithuanie;

Les cloches, les chorals, les forêts, l'ouragan,
Qui composent le ciel musical d'Allemagne,
Emplissaient d'un tumulte orageux, où se joignent
Les résineux parfums des arbres éloquents,
Vos Lieder, à la fois déchirés et fringants.

[1] Nymphes qui présidaient aux fontaines, aux rivières et aux fleuves, d'après les Grecs anciens; mais il s'agit ici des ondines du Rhin.

[2] Ville d'Espagne sur le Guadalquivir; au moyen âge, elle fut un des centres les plus florissants de la civilisation musulmane; sa mosquée, transformée en cathédrale, est une merveille d'art mauresque.

[3] Groupe de montagnes couvertes de forêts, situées à l'est de la Weser, dans la Thuringe; c'est la « forêt hercynienne » des anciens et une région riche en poétiques légendes. Dans le *Buch der Lieder*, il y a une partie consacrée au Harz.

— Mais quand le vent se tait, quand l'étendue est calme,
Vous repoussez le verre où luit le vin du Rhin;
Le Gange, les cyprès, la paresse des palmes
Vous font de longs signaux, secrets et souverains;
Et votre œil fend l'azur et les sables marins,
Immobile, extatique et vague pèlerin!

Vous riez, et tandis que tinte votre rire,
Vos poèmes en pleurs invectivent le sort;
Vous chantez, justement, de ne pas pouvoir dire
Les sources et le but d'un multiple délire,
Rossignol florentin, Grèbe des mers du Nord,
Qui mélangez au thym du verger de Tityre [1]
Les gais myosotis des matins de Francfort.

— J'ai vu, un soir d'automne, au bord d'un chaud rivage,
Un grand voilier, chargé de grappes de cassis,
Ne plus pouvoir voguer, tant le faible équipage,
Captif sous un réseau d'effluves épaissis,
Gisait, transfiguré par le philtre imprécis
D'un arome, grisant plus encor qu'un breuvage.

O Heine! ce parfum languissant et fatal,
Cette vigne éthérée et qui pourtant accable,
N'est-ce pas le lointain et pressant idéal
Qui vous persécutait, quand de son blanc fanal
La lune illuminait, dans les forêts d'érables,
Vos soupirs envolés vers sa joue de cristal!

— Vous me l'avez transmis, ce désir des conquêtes,
Cet enfantin bonheur dans les matins d'été,
Ce besoin de mourir et de ressusciter
Pour le mal que nous fait l'espoir et sa tempête;
Vous me l'avez transmis, ô mon brûlant prophète,
Ce céleste appétit des nobles voluptés!

O mon cher compagnon, dès mes jeunes années
J'ai posé dans vos mains mes doigts puissants et doux;
Bien des yeux m'ont déçue et m'ont abandonnée,
Mais toujours vos regards s'enroulent à mon cou,
Sur le chemin du rêve où je marche avec vous.

Mon Dieu, je sais qu'il faut [2]...

Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse,
Qu'il faut, dans la douleur, descendre jusqu'en bas,

[1] Nom de berger employé par Virgile dans sa première églogue.
[2] Extrait du recueil *Les vivants et les morts*.

Mais, dans ce labyrinthe où votre main nous presse,
Puisque vous êtes bon, ne se pourrait-il pas
Que nous entrevoyions du moins la claire issue
Que déjà votre main prépare doucement,
Et qu'un peu de lumière, au lointain aperçue,
Nous aide à supporter ce ténébreux moment?

Pourquoi nos maux sont-ils si compacts et si denses
Qu'on semble enseveli dans un obscur caveau?
D'où vient cette funèbre et perfide abondance
Qui submerge le cœur et trouble le cerveau?

Pourtant, les lendemains sont quelquefois si tendres,
On revoit les regards que l'on n'espérait plus.
Mais le bonheur fait mal quand il faut trop l'attendre,
Etre sauvés enfin, ce n'est plus être élus.

Consolez-nous parfois dans cette forteresse
Dont vous tenez les clefs et fermez le vitrail;
Laissez-nous pressentir les futures caresses
Et leur fraîche beauté d'eau bleue et de corail!

C'est trop d'être privé de la douce espérance,
D'être comme un forçat serré le long du mur,
Qui ne peut pas prévoir sa juste délivrance,
Car la fenêtre est haute et les verrous sont durs.

Pourquoi ce faste [1] affreux de l'angoisse où nous sommes,
Pourquoi ce deuil royal et ces chagrins pompeux,
Puisqu'il vous plaît parfois d'avoir pitié des hommes
Et de remettre encor le bonheur auprès d'eux?

Faut-il donc au Destin ces heures pantelantes,
L'émeut-on par un corps qui tremble et qui gémit?
Nos pleurs sont-ils un peu de cette huile brûlante
Que Psyché [2] répandit sur l'Amour endormi?

[1] Etalage de luxe et de magnificence; il est pris ici, avec le mot angoisse, dans le sens de grande douleur.

[2] Dans le conte d'Apulée, écrivain latin du IIe siècle, Psyché, fille d'un roi d'Asie, fut aimée de Cupidon (l'Amour), qui lui fit construire un palais magnifique et le lui donna, mais sans se montrer à elle, sinon pendant la nuit sous les feuillages du jardin, afin de piquer sa curiosité et se faire plus sûrement aimer d'elle. Ses sœurs, dévorées par la jalousie, la poussèrent à tuer le prince qu'elles accusaient d'être un vampire. Psyché tenant d'une main un poignard, de l'autre une lampe, parvint à s'introduire dans la salle où celui-ci reposait. Quand elle aperçut, au lieu d'un monstre, le dieu Amour qu'elle reconnut, de saisissement elle fit pencher la lampe et une goutte d'huile brûlante tomba sur Cupidon qui s'éveilla en sursaut. La curiosité de la jeune fille lui fit perdre son bonheur, mais plus tard, elle reconquit l'affection du dieu qui l'épousa. — Un écrivain très distingué, Gabriel Mourey, vient de faire une *Psyché* remarquable.

S'il se peut, écartez ces moments de la vie
Où nous sommes broyés sous un joug trop étroit,
Et, pareils aux mineurs dans la noire asphyxie,
Nous tentons d'écarter le roc avec nos doigts.

— Déjà, loin du plaisir, du monde, des parades,
Mon cœur ardent n'est plus, dans son éclat voilé,
Qu'un feu de bohémiens sur la pauvre esplanade,
Où l'enfant nu console un cheval dételé.

— Mais s'il faut que ces jours de supplice reviennent,
S'il faut vivre sans eau, sans soleil et sans air,
Que du moins votre main s'empare de la mienne
Et m'aide à traverser l'effroyable désert...

Œuvres à lire : *Le Cœur innombrable* (1901 ; *L'ombre des jours* (1902) ; *Les Eblouissements* (1907) ; *Les Vivants et les Morts* (1913). — Critiques à consulter : Thureau-Dangin, *Rapport académique* (21 novembre 1902) ; Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine;* Michel Salomon, *Semaine littéraire* du 3 septembre 1904 ; Jean de Gourmont, *Muses d'aujourd'hui* (1911) ; Gustave Lanson, *Le Matin* (9 juillet 1913) ; Paul Souday, *Le Temps* (2 juillet 1913) ; Gérard d'Houville, *Le Figaro* (15 juillet 1913) ; André Beaunier, *Revue des deux mondes* (1er août 1913) ; Francis Jammes, *Revue hebdomadaire* (Septembre 1913).

PAUL FORT

Né à Reims en 1872.

Ce qui frappe de prime abord dans l'œuvre de ce poète si original, c'est sa métrique. Il divise typographiquement ses poèmes en courtes strophes, formées de vers imprimés à la suite les uns des autres comme des phrases de prose. C'est seulement à la lecture orale qu'on saisit la nature propre de ces vers polymorphes, qui se distinguent de la prose rythmée par le retour de la rime et de l'assonance. On aurait tort de contester au poète le droit à cette forme intermédiaire, car il en tire des effets remarquables. Qu'importe l'instrument pourvu qu'on ait la musique ! Paul Fort, novateur audacieux mais très intelligent et plein de goût, est un musicien-poète de premier ordre ; il suffit d'entendre une seule fois bien lire une de ses ballades pour comprendre qu'en dehors des formes prosodiques traditionnelles, et même du vers-libre proprement dit, on peut faire des poésies qui soient un charme pour l'oreille. Ce n'est pas d'ailleurs, ce que d'aucuns ont cru, pour se singulariser que Paul Fort a adopté cette forme neuve. Comme le poète lui-même l'a fort bien expliqué, en procédant ainsi « il a tenté de marquer la supériorité du rythme sur l'artifice de la prosodie ». Mais il y a chez lui autre chose que la forme. D'une remarquable réceptivité, il saisit la nature multiple dans sa riche complexité, il pénètre jusqu'au fond mystérieux de la légende, il exprime la vie avec une sincérité d'impressions vraiment rare. Sa fécondité étant considérable, il est quelquefois un peu flou, un peu lâché ; peut-être aussi

manque-t-il de temps en temps de clarté et de mesure. Mais que de charme il y a dans ses vers ! que de fraîcheur et de spontanéité dans ses notations délicieuses ! Maeterlinck, qui s'y connaît, l'a appelé « le seul poète *intégral* que nous ayons actuellement ». Il mérite cette flatteuse appréciation, car, s'il y a des lyriques plus puissants, des poètes plus artistes, il n'y en a pas aujourd'hui dont l'âme soit au même degré imprégnée de poésie naturelle. Rien de ce qui est lyrique ne lui est étranger, et c'est peut-être le seul poète qui ait su retrouver le secret de la chanson populaire.

Ballade de la mer [1].

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Et c'est aux mains vives de la brise que vivent et brillent des anguilles qui cousent la mer avec la haie. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La mer présente sur la haie ses frivoles papillonnées. Petits navires vont naviguer. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

La haie, c'est les profondeurs, avec des scarabées en or. Les baleines sont plus vilaines. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Si doux que larme sur la joue, la mer est larme sur la haie qui doucement descend au port. Mais on n'a guère envie de pleurer.

— « Un gars est tombé dans le port ! » — « Mort dans la mer, c'est jolie mort. » Mais on n'a guère envie de pleurer. Le ciel est gai, c'est joli mai !

Ballade au hameau [2].

Cette fille elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont rev'nus [3] gaîment, gaîment avec le jour.
Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.
» Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

[1] Extrait des *Ballades françaises*, tome I, livre I (1897).
[2] Extrait des *Ballades françaises*, tome I, livre I (1897).
[3] Prononciation populaire pour *revenus*.

Hymne dans la nuit[1].

L'ombre comme un parfum, s'exhale des montagnes, et le silence est tel que l'on croirait mourir. On entendrait, ce soir, le rayon d'une étoile remonter en tremblant le courant du zéphyr.

Contemple. Sous ton front que tes yeux soient la source qui charme de reflets ses rives dans sa course... Sur la terre étoilée surprends le ciel, écoute le chant bleu des étoiles en la rosée des mousses.

Respire, et rends à l'air, fleur de l'air, ton haleine, et que ton souffle chaud fasse embaumer des fleurs, respire pieusement en regardant le ciel, et que ton souffle humide étoile encor les herbes.

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres, et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et sa rosée sont les miroirs des sphères.

Sens ton âme monter sur sa tige éternelle : l'émotion divine, et parvenir aux cieux, suis des yeux ton étoile, ou ton âme éternelle entr'ouvrant sa corolle et parfumant les cieux.

A l'espalier des nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or, espoir de notre vie, vois scintiller sur nous, — scels[2] d'or des vies futures, — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

Ecoute ton regard se mêler aux étoiles, leurs reflets se heurter doucement dans tes yeux, et mêlant ton regard aux fleurs de ton haleine, laisse éclore à tes yeux des étoiles nouvelles.

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

Le bercement du monde[3].

Du coteau, qu'illumine l'or tremblant des genêts, j'ai vu jusqu'au lointain le bercement du monde, j'ai vu ce peu de terre infiniment rythmée me donner le vertige des distances profondes.

L'azur moulait les monts. Leurs pentes alanguies s'animaient sous le vent du lent frisson des mers. J'ai vu, mêlant leurs lignes, les vallons rebondis trembler jusqu'au lointain de la fièvre de l'air

[1] Extrait des *Ballades françaises*, tome I, livre II (1897).

[2] Forme ancienne de *sceau*, du latin populaire *sigellum*, diminutif de *signum*. seing (dérivé, *sceller*).

[3] Extrait des *Ballades françaises*, tome II, livre I (1898).

Là, le bondissement au penchant du coteau des terres labourées où les sillons se tendent, courbes comme des arcs où pointent les moissons avant de s'élancer vers le ciel dans l'air tendre.

Là se creuse un vallon, sous des prés en damier, que blesse en un repli la flèche d'un clocher; ici, des rochers rouges aux arêtes brillantes se gonflent d'argent pur où croule une eau fumante.

Plus loin encore s'étage une contrée plus belle, où luisent des pommiers près de leur ombre ronde. Là, dans un creux huileux de calme, le soleil, où vit une prairie, fait battre une émeraude.

Et je voyais des terres, des terres encore plus loin, en marche vers le ciel et qui semblaient plus pures; l'une où tremblait le fard gris-perle des lointains; les autres, au bord du ciel, étaient déjà l'azur.

Je restai jusqu'au soir à contempler cette œuvre, à suivre l'ondulation de cette mer, et je sentais très doucement faiblir mon cœur au bercement sans fin des vagues de la terre.

Comme un bouillonnement de vagues déchaînées, devant moi jusqu'aux grèves en feu du soleil, je vis vallons et monts, nuages et ciel d'été remonter l'infini des clartés et s'y perdre.

Je me tenais debout entre les genêts d'or, dans le soir où Dieu jette un grand cri de lumière... et je levais tremblant la palme de mon corps vers cette grande Voix qui rythme l'Univers.

Icare[1].

Fougueux, sa chevelure fouettée des vents de mer, quel homme traîne ainsi le vertige à ses pieds? Son long cri de triomphe enlace les vallées de longs cercles d'échos tournoyant dans les airs.

Aurore! est-ce un esprit échappé des enfers? Quel homme, avec deux ailes d'or, s'est envolé? Il traverse en criant le ciel couleur de chair, qu'une aube verte encor glace de ses lauriers.

Il va. Le soleil monte. Il atteint sa lumière, se couvre des rayons comme de plumes d'or, les perce de ses ailes, et va plus vite encore. Son image et son ombre le suivent sur la mer.

[1] Extrait des *Ballades françaises*, tome IV, livre I (1900). — D'après la légende mythologique, Dédale, célèbre architecte exilé d'Athènes, construisit le labyrinthe de Crète (voir page 297, note 2), monument disposé de telle manière qu'on ne pouvait plus en sortir sans fil conducteur, une fois entré. Minos, irrité un jour contre lui, l'y enferma avec son fils Icare. Dédale, pour s'échapper, fabriqua des ailes artificielles qu'il adapta avec de la cire à ses épaules et à celles de son fils. Mais celui-ci s'approcha trop du soleil, les ailes fondirent, il tomba dans la mer Egée.

Il court, il nage, il monte dans la chaude atmosphère, et s'y roule et s'y plaît. Quel homme ose voler? A la renverse, il plonge, et c'est l'azur ! O sphères !... Son épaule plus largement a palpité.

Que l'azur est aisé! Il y tombe en volant; son vol semble à loisir couler en gravissant. Il traverse, Il déchire la grille bleue des vents, et rit, ayant brisé leur fragile prison.

La terre le regarde : il n'est plus qu'un point faible, un point d'or qui se perd dans les vols d'hirondelles. Lui, cherchant dans l'abîme son image incertaine, rit de voir, sur la mer, Icare décroissant.

Il rit, il vole, il rit, il monte, il a des ailes! Il fait pour son plaisir la conquête du ciel [1], sur ses membres luisants voit l'azur qui le frôle, et frotte amoureusement sa joue sur son épaule.

La terre l'a suivi, les hommes l'ont suivi — amour! — les yeux des hommes et les sommets du monde, l'effort d'un seul amour! a vaincu l'inertie, et la mer, qui le mire, s'est levée vagabonde.

De nouvelles montagnes s'ébauchent dans un cri. La terre parle et s'émeut : les rochers et les chênes, les plateaux de bruyère où s'étirent les nuits, sont sa voix. Oh! parlez en vous sculptant, les plaines!

Et la foule des hommes, ardente, s'est levée, et tous les hommes sentent, sur les rochers gravis, levant les yeux, levant les bras vers l'insensé, les veines de leur front battre d'amour pour lui!

Icare, cependant, suit son vol qui l'amuse. Il connaîtra le ciel et d'où nous vient le feu, et, comme sur la mer affleurent les méduses [2], il verra, de l'azur, sortir les fronts des dieux.

Ah! que vient-il ravir ? il veut connaître, il aime. Ah! qui veut-il surprendre ? il vient voir pour aimer. Qu'y a-t-il derrière ce bleu? les dieux qu'on aime. « S'il n'est que moi qui passe, s'il n'est rien dans les cieux,

» Je suis Icare, enfin! s'il n'est que moi, je m'aime! O dire enfin : mes frères les hommes, nul ne blasphème que contre soi. Grand ciel! si chacun est son dieu, les hommes pourront bien alors s'aimer entre eux. »

[1] On peut voir dans cette pièce de quelle manière originale et avec quelle puissance l'auteur a su renouveler le mythe antique.

[2] Zoophytes de substance gélatineuse informe.

— Et tes ailes de cire fondaient... O dieux barbares ! La foudre vint ravir tes ailes périssables. Va, suis l'orage, tombe, reviens-nous, doux Icare ! — Mêlons nos pleurs d'amour aux gouttes innombrables.

Mais toi, Grèce, ô pays des gouffres et des ailes, limpide du cristal des vallons abrités, dans ton geste de foi vertigineux, plus belle, demeure vers l'azur éternellement sculptée !

Œuvres à lire de Paul Fort (Société du Mercure de France, et Eugène Figuière, éditeurs, Paris) : *Ballades françaises, 15 volumes* (1897-1913) ; *Choix de Ballades françaises, 1 volume* (1913). — Critiques à consulter : Pierre Louys, *Préface du tome I des Ballades françaises* (1897) ; Henri Ghéon, *La Critique* (5 avril 1897) ; Remy de Gourmont, *Le II^e Livre des Masques* (1898) et *Promenades littéraires, IV^e série ;* Robert de Souza, *La poésie populaire et le Lyrisme sentimental* (1899) ; V. Thompson, *French Portraits* (1900) ; Louis Mandin, *Etude sur les Ballades françaises* (1909) ; Junia Letty, Albert Calais, etc., *La Belgique Française* (octobre-novembre 1912) ; Henry Spiess, *Journal de Genève* (30 janvier 1912) ; Henriette Charasson, *Revue du Temps présent* (2 février 1913) ; Emile Faguet, *Le Temps* (30 août 1913).

V

La poésie étrangère d'expression française.

Le génie français a rayonné bien au delà des frontières politiques de la patrie gauloise. Le noble parler de l'Ile de France n'est plus, comme aux temps de Voltaire et de Rousseau, une sorte de langue universelle, il a gardé cependant une importance considérable : loin de reculer, comme on a pu le croire un moment après les cruelles défaites de l'Année Terrible, il tend à se répandre de plus en plus. Ses centres d'expansion sont d'abord les colonies françaises, en premier lieu l'Afrique du Nord destinée à devenir une Nouvelle-France, puis les anciennes colonies, telles que le Canada et Haïti, enfin les pays limitrophes, comme la Belgique et la Suisse, où la culture française est certainement en sérieux progrès. Partout, d'ailleurs, où brille un foyer universitaire, la littérature de la France vient forcément contribuer à l'alimenter. L'Académie de Berlin n'est plus, il est vrai, présidée par un Français, et n'entend plus l'éloge de Voltaire prononcé en notre langue par le roi de Prusse, mais, dans toutes les Universités allemandes, on étudie à fond notre idiome et notre littérature, ce qui montre bien l'importance qu'on leur attribue, même dans les pays que la rivalité nationale et politique dresse contre la France. Dans une chrestomathie, il n'est pas possible de montrer un tableau complet de la littérature française hors de France ; du moins est-il aisé d'en donner une idée. C'est du reste un devoir de justice et de reconnaissance que de faire connaître à ceux qui les ignorent les principaux représentants de cette littérature à l'Etranger.

Pour étudier l'expansion de la langue française, consulter : Rivarol, *Discours sur l'universalité de la langue française* (1784) ; Albert Sorel, *l'Europe et la Révolution française* (1885-1892) ; A. Brunot, *Histoire de la langue et de la littérature françaises ;* E. Lavisse, *Histoire de France ;* Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, tome II ; Novicow, *Le Français, langue internationale de l'Europe* (1904) ; Gustave Lanson, *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis* (1912) ; J. Ernest-Charles, *L'Empire intellectuel de la France*, James-H. Hyde, *La littérature française aux Etats-Unis*, dans les *Lectures pour tous* (1er février 1914).

I

Les Poètes Belges.

Malgré la renaissance du flamand, la langue française est encore

l'idiome prépondérant de la Belgique. Parlée par plus de trois millions d'habitants, elle reste la langue officielle. Sous prétexte que les Flamands sont plus nombreux que les Wallons, les nationalistes flamingants voudraient chasser le français de leur pays ; ils n'y ont pas réussi jusqu'ici : notre idiome est toujours, en Belgique, la langue supérieure, la langue de la haute culture et de la civilisation. On dirait même que l'hostilité flamingante, assez déraisonnable, semble-t-il, ait plutôt contribué à en fortifier l'influence dans la partie flamande du pays.

La littérature belge d'expression française compte au XIXe siècle de fort belles œuvres. Ses poètes, qui sont nombreux (et plusieurs même sont des Flamands francisés) peuvent rivaliser avec les plus grands talents de la France littéraire. Nous n'avons pu faire place ici qu'à quelques-uns d'entre eux ; bien que réduite, cette brillante pléiade soutiendra pourtant la réputation de la Belgique qui, après un sommeil de plusieurs siècles, a eu, pendant les quarante dernières années, une magnifique renaissance intellectuelle. Les poètes belges ne sont pas, comme on pourrait le croire, de simples satellites du soleil qui brille à Paris. De même qu'il y a une nation belge ayant ses mœurs et son idéal propres, il y a maintenant une littérature belge, d'une originalité indiscutable. Depuis que « les cloches du Nord se sont mises à sonner », comme dit le refrain d'une vieille légende wallonne, elles ont fait entendre une musique, à bien des égards nouvelle. Malgré l'imitation servile et le pastiche qui gâtent une partie des poètes belges, l'excellent historien français Camille Jullian a eu certainement raison d'écrire cette phrase décisive : « Verhaeren, » Maeterlinck, il n'y a pas à le nier, c'est autre chose que ce qu'il y a » chez nous, et, à de certaines pages, c'est quelque chose de supérieur » à nous ». Les poètes belges, tout en s'assimilant la culture française, ont gardé, pour la plupart, leur caractère national. Quelques-uns ont su allier la sensibilité wallonne à l'imagination flamande et produire des œuvres absolument remarquables. On ne saurait trop les féliciter d'avoir sur des pensers belges fait de si beaux vers français, unissant ainsi fraternellement la gloire de leur patrie à la gloire de la France.

Pour étudier le mouvement littéraire de la Belgique, consulter : Fritz Massin, *Histoire de la littérature française en Belgique de 1815 à 1830;* André van Hasselt, *Essai sur l'histoire de la poésie française en Belgique;* Francis Nautet, *Histoire des lettres belges d'expression française* (1892); Iwan Gilkin, *Quinze ans de littérature* (1895); Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1897) ; Pol de Mont, *Poètes belges d'expression française* (1899) ; Georges Barral, *Les Frances littéraires de l'Etranger* (1900) ; Louis Dumont-Wilden. *Les lettres belges et la culture française* dans *La Grande Revue* (1er septembre 1901) ; Victor Basch, *Le Siècle* (2 décembre 1901) ; Camille Lemonnier, *La Vie belge* (1905) ;

Eugène Gilbert, *Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui* (1906) ; Dr Hubert-Effer, *Beiträge zur Geschichte der französischen Litteratur in Belgien* (1909) ; Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge d'expression française* (1910) ; Maurice Wilmotte, *La Culture française en Belgique* (1912) ; Abel Heumann. *Le mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880* (1913) ; Jethro Bithell, *Contemporary Belgian Poetry* (1904) et *Life and writing of Maurice Mœterlinck* (1913), qui contient une étude générale de la littérature belge. — Consulter aussi les collections des revues *La Jeune Belgique, La Wallonie,* aujourd'hui disparues, et *La Revue de Belgique,* dirigée par le très distingué professeur de l'Université de Gand Maurice Wilmotte ; *L'Art Moderne ; La Revue générale ; La Belgique artistique et littéraire* et une excellente revue des Jeunes, *La Vie intellectuelle,* dirigée par Georges Rency, et Jean de Bère, qui sont eux-mêmes des poètes distingués et de bons critiques. — Voir aussi : Henri Pirenne, *Histoire de la Belgique,* pour bien étudier le milieu.

Parmi les poètes belges que le manque de place nous a empêché de faire figurer dans cette *Chrestomathie.* on peut encore citer : Paulin Brogneaux, l'auteur de *L'Isolement ;* van Arenberg ; Max Waller ; Max Elskamp ; Paul Gérardy ; Georges Marlow ; Georges Eckoud ; Prosper Roidot.

ANDRÉ VAN HASSELT

Né à Maastricht en 1806, mort à Bruxelles en 1874.

Ce Hollandais francisé, disciple de Victor Hugo, dont il fut l'ami, est un des représentants les plus caractéristiques du romantisme français en Belgique. Quand on lit ses vers, on voit qu'il partagea les nobles ambitions, les aspirations généreuses et les belles illusions qui régnèrent en France après 1830. C'est un poète de valeur, remarquable surtout parce qu'il essaya de créer une nouvelle poésie rythmique. Pour réaliser l'idée antérieurement préconisée par Castil Blaze, il tenta d'adapter les vers français aux sons musicaux et aux différents rythmes de la musique. C'est alors qu'il traduisit les mélodies de Schubert et une dizaine d'opéras allemands ou italiens, parmi lesquels le *Freischütz* et *Le Barbier de Séville.* Plus tard, il étendit sa tentative à la poésie proprement dite. Ses *Etudes rythmiques,* qui parurent dès 1857, comprennent des vers, en général basés sur la prosodie traditionnelle, mais aussi sur l'accentuation des syllabes, tantôt fortes, tantôt faibles, lesquels forment de véritables pieds. On peut les classer, d'après Jules Guilliaume, en : vers à trois accents ou tripodies (de 5 à 9 syllabes), vers à quatre accents ou tétrapodies (de 7 à 12 syllabes), vers à cinq accents ou pentapodies (de 9 à 15 syllabes), vers à six accents ou hexapodies (de 11 à 18 syllabes). La mesure des vers rythmiques dépend donc surtout du nombre des pieds, et c'est l'alternance régulière des syllabes fortes et des syllabes faibles qui produit le rythme et la musique du vers. Très discutée au début, la révolution prosodique de van Hasselt compte aujourd'hui beaucoup d'adeptes. Le poète lui-même en a tiré de très heureux effets ; ses meilleurs vers sont en tout cas ses vers rythmiques.

La maison déserte [1].

La maison était pleine de fleurs et de chants.
D'oiseaux et de roses,
Et ses portes toujours aux propos des méchants,
Toujours étaient closes.

Le printemps l'égayait d'un sourire charmant,
Mon ange, à toute heure,
Et chantait comme un luth quand du soir doucement
La brise l'effleure.

Ce printemps c'était vous, la splendeur, la beauté,
La grâce suprême,
Le rayon qui dorait de sa pure clarté
La nuit elle-même.

Et voici, la maison voit grimper sur son seuil
Les ronces armées,
Et le morne silence remplit de son deuil
Les salles fermées.

Le rosier du jardin que fait-il de ses fleurs?
Le soir les effeuille.
Et l'oiseau que fait-il de ses chants, de ses pleurs?
Le vent les recueille.

Car, hélas! mon amour, de la blanche maison
Vous êtes partie,
De son nid printanier, sa chantante prison,
Fauvette sortie.

Vous n'êtes plus là [2].

Dans mon frais jardin plein de fleurs étoilées
Vous croissiez, ô lis des bosquets ténébreux.

[1] Cette pièce est extraite des *Etudes rythmiques*. Elle est composée de vers de douze syllabes à quatre accents toniques alternant avec des vers de cinq syllabes à deux accents toniques (quatre pieds et deux pieds), l'*e* muet non compté à la fin d'un vers; ils doivent être scandés de la manière suivante, le signe ⏑ désignant les syllabes faibles, le signe — indiquant les syllabes fortes ou accentuées :

La ⏑ maison — / ⏑ était — plei/ne ⏑ de — fleurs — / ⏑ et ⏑ de — chants —,
1 2 3 4

D'oiseaux — / et de — roses /
1 2

[2] Cette pièce rythmique est formée entièrement de vers de onze syllabes à quatre accents toniques (quatre pieds), la dernière syllabe muette n'étant pas comptée, à la fin d'un vers, comme dans la prosodie ordinaire. Il faut les scander ainsi :

Dans ⏑ mon — frais — / ⏑ jardin — / ⏑ plein ⏑ de — fleurs — / ⏑ étoilées —
1 2 3 4

Vous chantiez, bouvreuils, ô musiques ailées,
Aux échos charmés vos refrains amoureux.

Dans mon gai foyer, plein de flammes joyeuses,
Vous brûliez, rameaux des yeuses des bois;
O grillons, et vous, aux soupirs des yeuses [1],
O grillons chanteurs, vous mêliez votre voix!

Dans mon ciel si pur tant de blanches étoiles
Répandaient, la nuit, leur rêveuse clarté,
Et jamais le jour n'avait vu de ses voiles
Un orage obscur en ternir la beauté.

Mon jardin n'a plus une fleur parfumée.
De mes gais bouvreuils le dernier s'envola.
Mon foyer éteint n'est que cendre et fumée.
Tout mon ciel est noir, — car vous n'êtes plus là.

Le soldat de la vieille garde [2].

Soldat de la vieille garde,
Longtemps éprouvé du sort,
Je pleure, ô mon Dieu, regarde!
L'empereur est mort!

Brûlé du soleil du Caire [3],
Glacé par les froids du Nord,
J'ai fait vingt-cinq ans la guerre.
L'empereur est mort!

Acteur de la grande histoire,
De l'homme sublime et fort,
J'en garde ma part de gloire.
L'empereur est mort!

Dix ans j'ai porté son aigle,
Toujours avec lui d'accord;
Nous sommes tous deux en règle.
L'empereur est mort!

[1] Chêne vert.

[2] Cette pièce rythmique comprend, à chaque strophe, trois vers de sept syllabes à trois accents toniques et un vers de cinq syllabes à deux accents toniques (trois pieds et deux pieds).

Soldat/ de la vieil/le garde/...
1 2 3

L'empereur/ est mort/
1 2

[3] Allusion à la conquête de l'Egypte faite par Bonaparte, alors général, en 1798.

Son astre éclairait la terre.
Hélas ! et voilà qu'il dort.
Clairons, vous pouvez vous taire.
L'empereur est mort !

Débris de combats sans nombre,
Que suis-je après tant d'effort ?
Un spectre vivant, une ombre,
L'empereur est mort !

Mes yeux sont usés de larmes.
O tombe, ouvre-moi ton port,
Je veux y jeter mes armes,
L'empereur est mort !

Œuvres à lire de van Hasselt (Hauman et Cie, éditeurs, Bruylant Christophe et Cie, éditeurs, Bruxelles) : *Primevères* (1834) ; *Nouvelles poésies* (1857) ; *Etudes rythmiques* (1862) ; *Poèmes* (1863) ; *Livre des ballades* (1877) ; *Œuvres complètes*, 10 volumes ; *Poésies choisies* par G. Barral (1901). — Critiques à consulter : L. Alvin, *André van Hasselt, sa vie et ses travaux* (1877) ; Jules Guilliaume, *Le vers français et les prosodies modernes* ; Ch. Fuster, *Les poètes du clocher* (1889) ; Eugène Rambert, *Etudes littéraires* (1890) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Hubert Krains, *Semaine littéraire* (16 mai 1903).

IWAN GILKIN

Né à Bruxelles en 1858.

Dans un de ses articles de *La Jeune Belgique* [1], dont il fut un des fondateurs avec Max Waler, Albert Giraud et Vallère Gille, Iwan Gilkin a donné de la poésie une définition intéressante : « Susciter dans l'imagination des images vivantes, montrer les objets dans leur maximum de beauté, c'est-à-dire dans leur minimum d'utilité historique ou scientifique, éveiller les idées générales, non à l'aide des concepts, mais par l'évocation de leurs archétypes, rendus tout à coup sensibles par une excitation de l'imagination et du sentiment, là où la connaissance discursive agirait pour l'énonciation d'un concept général ou abstrait, fabriqué *a posteriori* ; employer pour frapper ainsi l'imagination et le sentiment toutes les ressources expressives du geste, des couleurs, des lignes et des sons, traduites dans le langage par les équivalents les plus proches et, à cet effet, appeler à l'aide tous les ressorts mélodiques, harmoniques et rythmiques d'une langue : tel est l'office de la poésie et de son instrument, la versification. » Iwan Gilkin est-il parvenu à réaliser cette conception en partie fort juste ? Il serait exagéré de le dire. D'abord parce qu'une partie de ses œuvres, purement livresque, est le produit non de son inspiration propre, mais de ses lectures. Parnassien nourri de Leconte de Lisle et de Sully Prudhomme, fortement influencé par Baudelaire

[1] T. XI, p. 389.

et Edgard Poe, l'écrivain belge paraphrase souvent plus qu'il n'exprime et ses moyens sont limités. Il n'en est pas moins un fort bon poète. Son inspiration n'est du reste pas monocorde. Dans *La Nuit*, qu'on pourrait appeler ses *Fleurs du mal*, il traduit, avec un pessimisme baudelairien teinté de satanisme et en un style brutal, exaspéré, surchargé comme la peinture flamande, tout ce qu'il y a de morbide et de bas dans la nature humaine : les vices, les saletés, les pourritures, les relents d'hôpital, les sensations malsaines, les malheurs. C'est, avec des frissons d'horreur, l'Enfer terrestre qu'il nous montre. Dans ses autres œuvres, il lève heureusement la tête vers le Paradis et la vie lui apparaît plus sortable. La philosophie qui se dégage de son beau poème tragique, *Prométhée*, est, dans un cadre antique, une synthèse consolante de la Raison et de la Foi. Iwan Gilkin, malgré la partie faisandée de ses œuvres, est un des meilleurs poètes de la Belgique.

Litanies [1].

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,
Fontaine de santé, miroir d'étrangeté,
Ecoutez-moi !

Phare spirituel, allumé sur les roches,
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,
Appelez-moi !

Havre où les blancs voiliers et les fumeux steamers
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des mers,
Accueillez-moi !

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,
Aveuglez-moi !

Jardinier qui semez dans la nuit des cerveaux
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,
Fécondez-moi !

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate
La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,
Submergez-moi !

Tour d'ivoire, château que les tentations
Entourent vainement de leurs obsessions,
Abritez-moi !

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,
Apaisez-moi !

[1] Extrait de *La Nuit* (1897).

Porte du paradis, par l'absurde habité!
Haschisch [1] libérateur de la réalité,
Délivrez-moi!

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,
Exaltez-moi!

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,
Parfumez-moi!

Orgue religieux dont les vastes musiques
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,
Elevez-moi!

Maison d'or et d'albâtre où les vins généreux
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,
Hébergez-moi!

Liqueur soyeuse, crème où les fruits et les baumes
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils aromes,
Enivrez-moi!

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,
Nourrissez-moi!

Hamac qu'une exotique et moelleuse indolence
A l'ombre des palmiers rafraîchissants balance,
Endormez-moi!

Jardin officinal [2] aux douces floraisons,
Où croît parmi les lys l'herbe des guérisons,
Guérissez-moi!

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,
Emportez-moi!

Livre mystérieux des sibylles [3], coffret
Où dort, loin des savants, maint austère secret,
Instruisez-moi!

[1] Narcotique tiré du *Chanvre indien* (Cannabis indica). Il produit une ivresse spéciale, accompagnée de rêves et d'hallucinations quelquefois délicieux, quelquefois horribles. Son usage habituel mène à la folie.

[2] Jardin où croissent les plantes employées dans *les officines* des pharmaciens.

[3] Dans l'antiquité, femmes qui passaient pour avoir reçu d'un dieu le don de prophétie (mot venu du grec σίβυλλα par le latin *sibylla*).

Lourde mante opulente où les fauves soieries
Etoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,
Revêtez-moi !

Turquoise de douceur, rubis de cruauté,
Topaze où la lumière endort la volupté,
Adornez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes [1] gluants
Traînent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,
Ténébreux cabaret, pourrissoir des prophètes,
Etouffez-moi !

Torche néronienne, ô monstrueuse croix,
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix,
Consumez-moi !

Symbole [2].

Voici qu'à l'horizon coule un fleuve de sang.
De sa pourpre lugubre et splendide il inonde,
Sous les cieux consternés, l'orbe muet du monde,
Où l'horreur d'un grand meurtre invisible descend.

Ainsi qu'au lendemain des épiques désastres
Pour les princes vaincus on drape l'échafaud,
La nuit, sur le zénith, debout comme un héraut,
Etend l'obscurité de son deuil larmé d'astres.

Exsangue et phosphoreuse, — ô tête dont la chair
A gardé la pâleur et le froid de l'épée —
Lumineusement roule une lune coupée
Dans le silence noir et la terreur de l'air.

Rien ne s'anéantit. Tout ce qui fut persiste.
Les crimes d'ici-bas renaissent dans les cieux.
Ce soir, dans le palais aérien des dieux,
Hérodiade [3] a fait décoller Jean-Baptiste.

[1] Ou *polype*, mollusque en forme de sac visqueux, à grosse tête, d'où partent huit tentacules garnis de suçoirs.

[2] Extrait de *La Nuit*.

[3] Petite fille d'Hérode le Grand, roi des Juifs, mort en l'an IV avant Jésus-Christ L'Evangile raconte que, par l'intermédiaire de sa fille Salomé, elle obtint la mort de Jean-Baptiste qui avait blâmé son mariage irrégulier avec Hérode Antipas, frère de son premier mari.

Anatomie [1].

Dans la rue, au théâtre, au bal, je décompose
Les visages. Toujours j'y retrouve le Mal,
Qui sous les teints cuivrés, la graisse ou la chlorose [2]
Découpe en grimaçant un profil d'animal.

La brute qui végète au fond de l'âme, impose
Au galbe lentement son rictus bestial;
L'être humain se dissout et se métamorphose
En chien, en bouc, en porc, en hyène, en chacal.

L'Avarice, le Vol, la Ruse et la Luxure,
Sous le faux vernis des civilisations
Trahissent lâchement notre ignoble nature;

Les muscles vigoureux et les carnations
Superbes font aux os d'inutiles toilettes,
Où transparaît l'horreur intime des squelettes.

Prométhée [3].

Le titan Prométhée a fabriqué des statues d'hommes et de femmes qu'il a réussi à animer, malgré les dieux, par l'influence de son immense amour; il a ainsi créé l'humanité, mais une humanité malheureuse. Les hommes, terrorisés par la nature, sont devenus méchants et ont proscrit leur bienfaiteur; seuls quelques jeunes hommes sont restés purs et viennent le trouver dans sa retraite, d'où Zeus l'arrachera bientôt pour le clouer sur le rocher et le livrer à l'aigle qui lui dévorera le foie jusqu'au jour de la délivrance. — Dans la scène qui suit, Néogène vient demander à Prométhée pourquoi les hommes l'ont abandonné. Il répond.

PROMÉTHÉE

Ne suis-je pas le contempteur des dieux
Et l'éternel rebelle?
Les prêtres m'ont maudit. Ils m'appellent le Mal,
Le Tentateur et l'Adversaire.
Le sol que je touchais devint un lieu fatal
Où devait tomber le tonnerre.
Tu demandais tantôt comment m'avaient quitté
Les hommes, ô mon fils : les hommes m'ont chassé.

[1] Extrait de *La Nuit*. Ce morceau est un de ceux où l'on sent le plus l'influence baudelairienne.

[2] Du grec χλωρός, vert : étiolement des femmes caractérisé par une pâleur verdâtre.

[3] Extrait de la scène V de *Prométhée*, poème dramatique en VII scènes (1899). L'auteur, tout en s'inspirant de la tragédie d'Eschyle, qu'il a incorporée dans son poème, a fait de celui-ci quelque chose de très original. Voir page 106, note 5, et page 300, note 1. La mythologie parle tantôt d'un vautour, tantôt d'une cigale qui torture Prométhée.

ANTICRATE

O race ingrate et lâche, où tout ce qui s'élève,
Pensée ardente, amour divin, sublime rêve
De liberté sacrée ou de paternité,
Est aussitôt proscrit par la brutalité !

NÉOGÈNE

S'il naît un homme fier, dans les fers on le traîne,
Des chaînes pour le penseur,
Des chaînes pour l'inventeur,
Des chaînes, des chaînes, des chaînes
Pour le libérateur !

ANTICRATE

Sont-ce là tes enfants ? Ah ! que tu les maudisses !
Que, sous les pieds des dieux despotes, à jamais
Ils croupissent
Dans leurs stagnantes lois comme au fond d'un marais !
Qu'un air empoisonné dessèche leur poitrine !
Que le brillant soleil au fond du ciel en deuil
Voile à jamais pour eux sa prunelle divine !
Ténèbres dans leur cœur ! Ténèbres dans leur œil !
Que les vents indignés soufflettent leur visage !
Que leur foyer s'éteigne au souffle de l'orage !
Puisqu'ils aiment le fer, puisqu'ils aiment le sang,
Qu'ils tombent égorgés sous les pieds des puissants,
Et que tes fils ingrats se ruant aux batailles,
Répandant sur le sol leurs sanglantes entrailles,
Disparaissent du monde et laissent ta bonté
Donner à l'univers une autre humanité !

PROMÉTHÉE

Taisez-vous ! Taisez-vous ! Je les aime toujours !
Vos malédictions sont de tristes blasphèmes !
Aimons ! Il faut aimer ! Il faut que notre amour
Tente au moins d'élever jusqu'à lui ceux qu'il aime.

OLYMPOS

C'est en vain que tu leur pardonnes.
Tu ne peux plus pour eux être ce que tu fus.
Abandonne à leur sort tous ceux qui t'abandonnent ;
Puisqu'ils t'ont renié, va, ne les connais plus !
A quoi bon désormais leur porter la lumière ?
Comment veux-tu qu'elle éclaire
Leurs opaques cerveaux ?

Laisse-les à leur nuit qui hait le jour nouveau!
S'il est au milieu d'eux quelques âmes plus fières,
Elles sauront suivre nos pas.
Et nous, nous qui t'avons cherché partout, ô Père,
Reçois-nous dans tes bras.
Tu trouveras en nous des fils selon ton âme.
Souffle au fond de nos cœurs et reconnais ta flamme,
Toi l'éternel porteur de feu!
Altérés des secrets de la terre et des cieux
Nous boirons à longs traits comme un vin savoureux
Les fortes vérités dont ton esprit s'enivre.
Où l'aigle peut monter, l'aiglon saura le suivre,
Amoureux du soleil, ivre d'immensité
Et fou de liberté!
Prends-nous! Fonde avec nous l'humanité nouvelle!
Tu verras s'incarner en elle,
Loin des tristes ingrats qui ne peuvent t'entendre,
Ta sublime pensée et ton cœur grave et tendre.

PROMÉTHÉE

J'aime tous les humains, même les plus honteux,
Car leurs fils à vos fils seront, un jour, semblables.

ANTICRATE

Ils t'ont chassé. Vas-tu t'en retourner vers eux?

PROMÉTHÉE

Les dieux seuls ont tout fait; les dieux seuls sont coupables.
O mes enfants, il faut arracher l'homme aux dieux!

NÉOGÈNE

Comment t'y prendras-tu? Les dieux sont redoutables.

PROMÉTHÉE

L'invincible savoir démasquera leurs fables.

NÉOGÈNE

Ils ont pour eux les lois, la foi, la sainteté.

PROMÉTHÉE

J'ai pour moi la justice et j'ai la vérité.

ANTICRATE

Qui donc convaincras-tu? Nul ne voudra te croire
Et tu verras passer les siècles, sans victoire.

PROMÉTHÉE

Les siècles passeront, je lutterai toujours

Avec la liberté, la science et l'amour.
J'éclairerai les cœurs que les ténèbres rongent.
Je confondrai les dieux au fond de leurs mensonges.
Je montrerai comment ils se moquent, là-haut,
Des hommes accablés de peines et de maux
Et comment, en dépit des pieux sacrifices,
Ils laissent, en riant, redoubler leurs supplices.
Je ferai voir partout l'injuste et le méchant
Perpétrant ses forfaits sous leur œil indulgent.
Le monde qu'ils ont fait n'est que meurtre et que haine ;
Il y coule sans cesse un long fleuve de sang.
Du plus faible animal jusqu'à l'homme puissant,
Tous les êtres, obéissant
Au pouvoir des dieux qui les mène,
Se déchirent et se dévorent
Et font de la terre un charnier
Où, jusqu'à la mort du dernier,
Ils s'entr' égorgeront encore.
Telle est l'œuvre des dieux ; je la dénoncerai
Et l'homme frémira dans son cœur ulcéré.
Alors illuminé d'une effroyable aurore,
Eclatant en sanglots, il maudira les cieux
Et dira comme moi : Tout le mal vient des dieux !

Œuvres poétiques d'Iwan Gilkin (Fisbacher, éditeur, Paris; P. Lacomblez, éditeur, Bruxelles) : *Stances dorées* (1898) ; *La nuit* (1897) ; *Le cerisier fleuri* (1899) ; *Prométhée, tragédie* (1899). — Critiques à consulter : Fiérens-Gevaert, *Journal des Débats* (26 décembre 1899) ; Louis Dumont-Wilden, *La Grande Revue (1er septembre 1901)* ; J.-Ernest-Charles, *Le Théâtre des Poètes* (1910) ; Fabrice Polderman, *La Vie intellectuelle* (15 août 1911 et 15 août 1913) ; Abel Heumann, *Le mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880* (1913).

ALBERT GIRAUD

Né à Louvain en 1860.

Dans sa première œuvre, *Pierrot lunaire*, il rappelle Théodore de Banville, dont il a la fantaisie pimpante, la verve spirituelle et la grande souplesse métrique. Dans d'autres, il fait songer à la fois à Théophile Gautier et à Heredia. C'est dire assez que sa valeur poétique est grande. Poète d'une réelle distinction, un peu hautain, à l'occasion légèrement guindé, il lui a manqué de sortir quelquefois de sa tour d'ivoire. Mais, comme artiste littéraire, il est remarquable, et ses vers parnassiens ont l'allure et la tenue des grandes peintures d'histoire. Il a su brosser avec la plus grande facilité de somptueuses fresques, pour évoquer les splendeurs du passé, surtout de la Renaissance. Dans quelques-unes de ses pièces, il a

d'étranges rêveries, une imagination un peu macabre, où l'on sent aussi l'influence baudelairienne. En général, sa fantaisie poétique est plutôt aimable, ou bien aime à se promener à travers les scènes nobles que la vie déroule.

Supplique [1].

O Pierrot! Le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé :
Le clair décor s'est effacé
Dans un mirage à la Shakespeare.

Au mât de mon triste navire
Un pavillon noir est hissé :
O Pierrot! Le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé.

Quand me rendras-tu, porte-lyre,
Guérisseur de l'esprit blessé,
Neige adorable du passé,
Face de lune, blanc messire,
O Pierrot! le ressort du rire?

Violon de lune [2].

L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie,
Rêve dans sa boîte vernie
Un rêve languide et troublant.

Qui donc fera d'un bras dolent
Vibrer dans la nuit infinie
L'âme du violon tremblant
Plein de silence et d'harmonie?

La lune, d'un rais [3] mince et lent,
Avec des douceurs d'agonie,
Caresse de son ironie,

[1] Extrait de *Pierrot lunaire* (1884). — Pierrot est un personnage comique du théâtre français, venu de la *Commedia dell'arte* italienne. Le célèbre peintre français du XVIII[e] siècle, Watteau, en a fixé la figure dans son *Gilles* vêtu d'une souquenille blanche, avec un chapeau blanc à la Colin, un large pantalon blanc, des escarpins blancs, et la figure maquillée de blanc. Après avoir personnifié le vice niais dans les pantomimes, Pierrot a fini par devenir une sorte d'amant falot, malheureux et sympathique de la Fantaisie et de l'Idéal.

[2] Extrait de *Pierrot lunaire*.

[3] Mot archaïque : rayon (du latin *radium*, en italien *raggio*); on doit l'écrire plutôt *rai*, au singulier.

Comme un lumineux archet blanc,
L'âme du violon tremblant.

Les cigognes [1].

Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir,
Pour scander les rythmes du soir,
Font claquer leurs becs faméliques.

Elles ont vu les feux obliques
D'un grand soleil de désespoir,
Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir.

Une mare aux yeux métalliques
Renverse, en son vague miroir,
— Où du jour qui vient de déchoir
Luisent les dernières reliques [2], —
Les cigognes mélancoliques.

Poussière rose [3].

Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin,
Un très doux orchestre lointain
Susurre un air de Cimarose [4].

Phœbé [5], comme une blanche rose,
Se meurt dans le ciel incertain.
Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.

Devant un Cassandre [6] morose,
Fuit un falbala [7] de satin

[1] Extrait de *Pierrot lunaire*.

[2] Ce mot, qui ne s'emploie plus guère qu'en parlant des saints (les reliques d'un saint), est pris ici dans son sens laïque de *restes*, du latin *reliquia*.

[3] Extrait de *Pierrot lunaire*.

[4] Plutôt *Cimarosa*, célèbre compositeur italien (1749-1801).

[5] Phœbé, Selène ou la Lune, la plus grande divinité sidérale après Phœbus ou le Soleil, son frère.

[6] Personnage ridicule de l'ancienne farce française : père trompé par ses enfants et berné par tout le monde.

[7] Sorte de volant garnissant jadis la jupe des femmes et, ici, une femme elle même.

Qui traverse — en frôlant le thym
Qu'une fraîche rosée arrose —
Une fine poussière rose.

L'Escalier [1].

Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou [2] de lumière
S'irise en bleuâtre poussière,
Au tournant de chaque palier.

La Lune, d'un pas familier,
Fait, dans sa ronde coutumière,
Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou de lumière.

Et Pierrot, pour s'humilier
Devant sa pâle Emperière [3],
Prosterne la blanche prière
De son grand corps en espalier
Sur le marbre de l'escalier.

Les Tribuns [4].

Cette pièce est un sonnet : 2 quatrains et 2 tercets.

Le peuple a vu passer des hommes énergiques,
Au masque impérieux, chargé de volonté,
Parlant haut dans leur force et dans leur majesté
Pour tirer du sommeil les races léthargiques.

Jetant au vent du ciel des syllabes magiques,
Leur verbe qui vibrait d'une âpre charité,
S'emplissait, pour venger l'idéal insulté,
De glaives menaçants et de buccins [5] tragiques.

La foule a retenu leur nom mystérieux.
Et le lance parfois en échos glorieux
Dans l'acclamation d'une ardente victoire.

[1] Extrait de *Pierrot lunaire*.

[2] Onomatopée qui exprime le bruit de la soie légèrement froissée par un mouvement ; ici, il veut dire le *scintillement* de la lumière.

[3] Impératrice (du latin *imperatricem*) mot du moyen-âge tombé en désuétude. L'empérière ici, c'est la lune, parce que, dans les poésies françaises, Pierrot est un personnage de clair de lune.

[4] Extrait de *Hors du siècle* (1886). Cette belle pièce, qui rappelle par l'inspiration le souffle de Victor Hugo, est digne par la forme des sonnets de Heredia.

[5] Voir page 221, note 4.

Le marbre légendaire où vit leur souvenir
S'élève sur le seuil éclatant de l'histoire,
Et leur geste indigné traverse l'avenir.

Allégorie [1].

Je vois, dans un jardin frileux
Dont la fine ramure noire,
Sous des bourgeons roses et bleus,
S'orne d'un printemps illusoire,

Dans un grand jardin sérieux
Où, près des charmilles lassées,
Pleure en jets d'eau mystérieux
Le sang des fontaines blessées,

Au son de rebecs [2] maladifs
Et de frêles flûtes doussaines [3],
Un cortège d'enfants tardifs
Promenant leurs grâces malsaines.

Ils mêlent dans un carnaval
Tous les temps et tous les costumes :
L'un à pied, d'autres à cheval,
Ou dans des carrosses posthumes.

Enfançons [4] malingres, pliés
Sous leurs casques et leurs rondaches [5],
Plus petits que leurs boucliers
Et plus légers que leurs panaches !

Roitelets aux gestes hautains,
Minimes marquises espiègles
Portant à leurs poings enfantins,
Au lieu de perruches, des aigles.

Plus d'un Charlemagne exigu,
Qui s'embarrasse dans sa robe,
Joue, en riant son rire aigu,
Au bilboquet avec le globe.

[1] Extrait du recueil *Les dernières Fêtes* (1891). — L'allégorie est un discours figuré qui offre un sens caché sous le sens littéral, ou la personnification d'une idée abstraite. Comme Giraud explique le sens à la fin, sa pièce n'est plus une allégorie mais une comparaison.

[2] Ancien instrument à archet, monté de trois cordes.

[3] Diminutif et péjoratif de *doux*.

[4] Diminutif d'*enfant* (du latin populaire *infantionem*).

[5] Ancien bouclier *rond* des fantassins.

Un pape aux yeux de feu follet
D'un air gamin lance une bulle
Au nez d'un grave Triboulet [1]
Dont le bonnet tintinnabule [2].

Des juges lilliputiens [3],
Givrés de perruques sévères,
Dans des Digestes [4] anciens
Vont effeuillant des primevères.

Et sous sa coiffe de linon,
Houlette en main, par les quinconces,
Notre-Dame de Trianon [5]
Mène un troupeau de loups et d'onces [6].

Ils vont ainsi, silencieux,
Le long des fontaines blessées,
Et les rebecs mystérieux
Persiflent leurs vagues pensées.

Ils sont très jeunes et très vieux,
Charme enfantin, grâce sénile!
A la fois tristes et joyeux,
Ils ont dix ans, peut-être mille.

Ils vont ainsi, petits abbés,
Petites reines, petits princes,
Et leurs têtes aux fronts bombés
Martyrisent leurs cols trop minces.

Leurs grands yeux, leurs yeux étrangers,
Où l'or du soir palpite et sombre,

[1] Fou de François Ier, immortalisé par Victor Hugo, dans son drame *Le Roi s'amuse*.

[2] Remue en tintant (mot créé par de Banville, du latin *tintinnabulum*, grelot, clochette).

[3] Petits comme à *Lilliput*, pays imaginaire, dont les habitants n'ont que six pouces de haut, décrit par Swift dans son célèbre roman satirique *Gulliver* (1726).

[4] Nom que les anciens jurisconsultes donnaient aux recueils de leurs œuvres (du latin *digesta*).

[5] Trianon était un petit hameau que Louis XIV absorba dans le parc de Versailles, après l'édification de son fameux château; il y fit construire un petit castel décoré de faïences, le *Trianon de porcelaine*, puis un château plus important, le *Grand Trianon*, œuvre de Mansart. Au dix-huitième siècle, Gabriel, sur l'ordre de Louis XV, édifia à quelques centaines de mètres, le *Petit Trianon*, que Louis XVI offrit plus tard à Marie-Antoinette, Celle-ci en fit un lieu de plaisirs à la fois mondains et champêtres. Le poète fait ici allusion à la reine.

[6] *Lynx*, On disait autrefois plus exactement *lonce* (du latin *lyncea*).

Baignent de rayons mensongers
Leurs chairs de lys éclos dans l'ombre.

J'écoute, comme un vol d'oiseaux,
S'effarer leurs éclats de rire,
Et je crois voir au fond des eaux
Danser des figures de cire.

Projets de mon cerveau lassé,
Désirs aux bottes de sept lieues,
Caprices d'un soleil glacé,
Tulipes noires, roses bleues,

Ainsi vous naissez, trop petits,
Dans ce beau jardin de mensonges,
Enfants de mes fiers appétits,
Marionnettes de mes songes !

Œuvres à lire d'Albert Giraud (Lemerre, Vanier, Fischbacher, Paris, et Lacomblez. Bruxelles, éditeurs) : *Pierrot lunaire* (1884) ; *Hors du Siècle* (1888-1894) ; *Les Dernières Fêtes* (1891) ; *Héros et Pierrots* (1898) ; *La Guirlande des Dieux* (1910) ; *La Frise empourprée* (1912). — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Georges Barral, *Les Frances littéraires de l'Etranger* (1900) ; Désiré Horrent, *Ecrivains belges d'aujourd'hui* (1904).

VALÈRE GILLE

Né à Bruxelles en 1867.

L'école parnassienne compte en Belgique plusieurs représentants distingués. Valère Gille est, à notre avis, celui qui a porté au plus haut degré les qualités de l'école. Nourri de culture classique et avec cela très moderne, il a fait revivre les beaux mythes grecs et les grandes scènes antiques en des vers somptueux et souples, d'une belle allure artistique. Peu de poètes ont su, comme lui, donner de l'Hellade une transposition française aussi réussie. On dirait qu'une âme grecque s'exprime dans ses vers si lumineux et si attiques. Pour donner cette impression, il faut être un grand artiste. Depuis nombre d'années, il fait partie de la rédaction de *La Jeune Belgique*, où il défend les grandes traditions françaises avec un remarquable talent.

Crépuscule [1].

Entends-tu, dans la paix des campagnes, la caille ?
Hélios [2] a tourné vers l'ombre ses chevaux,

[1] Extrait de *La Cithare* (1887).

[2] Hélios ou le Soleil (chez les Latins *Phœbus*). Lorsqu'il sort le matin de son palais de cristal et de diamant, il monte sur son char, dont les quatre chevaux pleins de feu vont lui faire parcourir la route du ciel sur le Zodiaque.

Les vaches aux pieds ronds reviennent des travaux,
Tout est bien; le chien veille et notre lait se caille.

Près du ruisseau qui rit dans son lit de rocaille
Et dont le vif-argent [1] fuit en mille échevéaux,
Viens sous l'orme, avec moi, goûter les vins nouveaux,
En cadençant nos chants sur la lyre d'écaille.

Ce bosquet, qu'un dernier rayon d'or colora,
Te plaît-il? Avançons. Aux bruits de l'Agora [2]
Je préfère l'oubli dans cette humble retraite.

Et qu'un autre à présent rêve un destin guerrier,
Il m'est plus doux, ami, de couronner ma tête
Du myrthe pacifique et du chaste laurier.

La Prière à Athèna [3].

— Immortelle aux yeux clairs, Athèna, dont je vois
Resplendir dans le ciel la lance protectrice,
O Terrible, ô Guerrière, ô chaste Inspiratrice,
Fais entendre à mon cœur ta forte et douce voix!

O Sage, éclaire-moi, Pallas, Vierge sacrée,
Que je puise à mon tour à ton divin trésor!
Descends, descends en moi, subtile flamme d'or,
Intelligence, Esprit de Zeus, Verbe qui crée.

O Déesse au grand cœur, en ce jour j'ai surpris
Les secrets de ton âme harmonieuse et fière
Sur ton auguste front, dans tes yeux de lumière
Et dans ces bois sacrés, pleins de nobles esprits.

Vers le temple éclatant que ta lance protège
J'irai, portant des fleurs, avec le peuple entier;
Tu me verras, tremblant, gravir l'étroit sentier
Parmi les chœurs émus qui forment ton cortège.

[1] Nom donné au métal liquide le *mercure*, à cause de sa mobilité et de sa couleur.

[2] Place publique (du grec ἀγορά).

[3] Extrait d'une pièce intitulée « Vers la Beauté », dans *La Cithare* (1897). — Athèna (Minerve) protectrice de la cité de Périclès, qui lui érigea l'admirable Parthénon, en 447-434, était la déesse de la sagesse et de l'intelligence. Elle était représentée sur l'Acropole par une colossale statue en bronze, œuvre de Phidias, dont les navigateurs voyaient, dit-on, briller la lance et le casque dès qu'ils avaient doublé le cap Sunion, à l'extrémité de l'Attique.

Que ton souffle m'anime, et que dans la clarté
De tes regards sereins s'envolent mes pensées!
Et, lorsque sur ta lèvre elles seront posées,
Tu leur enseigneras le Vrai par la Beauté [1].

D'un cœur nouveau je te salue, ô nouveau monde!
Je renais à la vie et bénis d'autres dieux
Qui, nés de la splendeur du jour mélodieux,
Veillent avec amour sur la terre féconde.

D'un peuple adolescent incarnant l'idéal,
De l'Olympe neigeux, ces fils heureux des âmes,
Ces gardiens indulgents, vêtus d'or et de flammes,
Sont vers nous descendus dans l'éther matinal.

De leurs cheveux soyeux s'épanche l'ambroisie
En rosée odorante au sein des fleurs d'avril;
L'océan les soulève en un rythme subtil,
L'air les porte aux autels sur la roche choisie.

Ces grèves, ces vallons, ces sources et ces bois
Sont pleins de leur sourire et pleins de leur pensée;
La rose est à leur souffle embaumé balancée,
Les arbres chevelus tressaillent à leur voix.

Des temples d'Eleusis [2] aux chênes de Dodone [3],
Des sommets glorieux aux rivages vermeils,
Ils se révèlent par leurs bienveillants conseils;
Et l'homme confiant à leurs soins s'abandonne.

Il leur rit; et parmi leur cortège joyeux,
A leur bouche de miel recueillant la sagesse,
Il goûte leur bonheur, partage leur ivresse,
Il bénit la nature en entr'ouvrant les yeux.

C'est le temps des héros et des vertus viriles :
Un amour généreux l'attache à la Cité;
Il lutte pour l'autel et pour la liberté,
Ou remplit les vallons de ses tendres idylles.

[1] Lire dans le premier volume de cette Chrestomathie, page 363, le morceau de Renan : *La Prière sur l'Acropole*.

[2] Localité située près d'Athènes où l'on célébrait les mystères en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Voir page 412, note 1.

[3] Ancienne ville d'Epire, célèbre pour son sanctuaire de Zeus et son bois sacré dont les chênes rendaient des oracles. L'archéologue Karapanos en a découvert les ruines, en 1875, à 18 kilomètres de la ville de Janina.

Pour la chère patrie unissant son effort,
Il offre sa jeunesse et sa volonté libre ;
En lui tout est vigueur, harmonie, équilibre :
Il poursuit son destin, calme, paisible et fort.

Sur les monts radieux, dans les fraîches vallées,
Dans la verte clairière il dresse ses autels,
Et ses chants en l'honneur des divins Immortels
Réveillent les échos des forêts étoilées.

Et dans les lumineux jardins de son esprit,
Le soleil fait fleurir d'adorables légendes
Qu'avec ferveur il tresse en légères guirlandes
Sur le front rayonnant du dieu qui lui sourit.

Mais, d'un grand cri parfois arrêtant la Victoire [1]
Qui passe, aile éployée et pleine de rayons,
Il la force à descendre au sein des bataillons
Et lui sculpte du glaive un piédestal de gloire.

Et si la Paix [2] alors lui verse son trésor,
Ayant posé la main sur son cœur pacifique,
Couronné d'olivier, revêtant la tunique
Qu'attache sur l'épaule une cigale d'or,

Il va, dans le lycée [3], à l'ombre du platane,
Recueillir le discours de ses sages vieillards,
Tandis qu'en s'ébattant les oiseaux babillards
Chantent dans le feuillage ardent et diaphane.

La fontaine languit et retient ses sanglots ;
Partout, autour de lui, les collines sublimes,
Les ondulations caressantes des cimes
Et partout le sourire innombrable des flots.

Là-bas, il voit, à l'heure où brillent les Pléiades [4]
Contre un fût de colonne, en son rêve absorbé,

[1] Divinité allégorique que les artistes grecs représentaient généralement avec des ailes, tenant d'une main une couronne de laurier, de l'autre une palme.

[2] Divinité allégorique, fille de Zeus et de Thémis ; elle était représentée sous les traits d'une femme à la physionomie bienveillante, tenant une corne d'abondance et une branche d'olivier.

[3] Nom d'un quartier d'Athènes où se trouvait l'école d'Aristote et, par extension, l'école de ce dernier.

[4] Les sept filles d'Atlas et de Pléione, qui furent changées en étoiles parce que leur père avait voulu lire dans les secrets des dieux.

Le satyre [1] rieur, au front large et bombé,
Charmer de ses accents les peureuses naïades [2].

Il écoute ; il sourit ; il regarde le faon
Parmi le thym rosé jouer avec les lièvres,
Et sur les rocs abrupts les sauts brusques des chèvres
Qui dansent aux sons vifs de la flûte de Pan [3].

Tout est splendeur et joie et parfum et lumière ;
La vie est une rose immense sous les cieux ;
Et lui, sans nul effort, enfant insoucieux,
Offre aux divinités sa floraison première.

Les Heures [4].

Sous les portiques blancs de l'Olympe neigeux,
Au seuil des augustes demeures,
Auprès des Immortels qui contemplent leurs jeux,
Veille le chœur brillant des Heures.

Elles s'offrent la main, dansent, et tour à tour,
La chevelure dénouée,
Après la sombre Nuit font resplendir le Jour,
En chassant l'épaisse nuée.

Dans une aube de gloire, en groupe vigilant,
Portant chacune un noble insigne,
Elles tiennent l'épi, l'acacia tremblant
Et le flexible cep de vigne ;

Et leur nom est celui de la jeune beauté,
De la grâce naïve et pure,
Qui, renaissant sans cesse au retour de l'été,
Pare et réjouit la nature.

O Filles de Thémis [5] d'où sort l'ordre divin,
Vierges de guirlandes parées,
Le feuillage et les fruits qu'allume le matin
Forment vos couronnes dorées ;

[1] Les satyres, divinités malicieuses des bois et des campagnes, représentés avec des pieds de bouc.

[2] Nymphes qui présidaient aux fontaines.

[3] Voir page 295, note 2.

[4] Extrait de *La Cithare*. — Les Heures, filles de Jupiter et de Thémis, étaient les divinités préposées aux portes de l'Olympe et qui étaient chargées de régler toute la vie des hommes.

[5] Fille du Ciel et de la Terre et déesse de la Justice.

Avec vous refleurit le printemps parfumé,
Avec vous la blonde Harmonie [1],
Dans le vallon qu'un vent plus tiède a ranimé
Foule la terre rajeunie.

Quand vous dansez parmi les prés, les alcyons [2]
Elèvent leurs voix amoureuses,
Et sous vos tendres pieds jaillissent les rayons
Comme des roses lumineuses.

Alors l'homme ravi par ces charmes nouveaux,
Lorsque la blanche Aurore attelle
A son char de clarté ses rapides chevaux,
Chante votre gloire immortelle.

Il dit que vous avez, dans l'île de Kypros [3],
Où le flot embrasé palpite,
Sur le sable d'argent, revêtu du péplos [4]
La belle déesse Aphrodite;

Que c'est vous qui, semant les fleurs et les baisers,
Aux sons des hymnes grandioses,
Sur les monts et parmi la forêt conduisez
Dionysos [5] couvert de roses.

Venez et saluez l'universel réveil,
Nobles Vierges à l'âme fière;
Voici qu'à l'horizon s'élève le soleil
Dans la splendeur de la lumière.

Les Barbares [6].

I

Ne se rappelant plus les morts de Marathon,
A coups de pique, à coups de fouet et de bâton,
Xerxès avait chassé ses troupeaux de l'Asie.
Il voulait cette perle, Hellas. Sa fantaisie

[1] Une des Atlantides; c'est elle qui créa l'art musical qui porte son nom.

[2] Voir page 3, note 2.

[3] L'île de Chypre, près de laquelle naquit Vénus Aphrodite, formée de l'écume de la mer.

[4] En grec πέπλος (latin *peplum*) long voile ou robe de femme.

[5] Dionysos (Bacchus chez les Romains) dieu du vin, de la végétation agreste et aussi de l'exaltation mystique. Son culte était un des plus importants de la Grèce. Il était considéré comme un dieu joyeux et bienfaisant, créateur de la civilisation et de la richesse.

[6] Extrait de *La Cithare*. Voir page 366, note 3.

Etait d'avoir dans Suse et dans Persépolis [1]
Des esclaves d'Argos, belles comme des lis :
Pour tromper ses ennuis et ses songes moroses,
Leur beauté fleurira dans ses jardins de roses.
Il verra les enfants de ce peuple orgueilleux
Servir dans ses palais vastes comme les cieux ;
Ils charmeront les yeux des dix mille convives
Qui, dans les cours d'albâtre où chantent les eaux vives,
Sous les rosiers en fleurs et les clairs catalpas,
Chaque jour, vêtus d'or, partagent son repas.
Tel est son bon plaisir. Quant aux vierges hautaines
De la sévère Sparte et de la libre Athènes,
Il songe à les offrir à sa mère Atossa.
Il riait. Qu'est-ce donc que la Grèce ? Il fixa
Son regard de faucon sur ses pâles satrapes
Et dit : Malheur à ceux qui résistent ! En grappes
Je les ferai lier aux cèdres de mon parc ;
Ils entendront ronfler la corde de mon arc,
Je couperai leurs mains, leurs nez et leurs oreilles,
Jamais on n'aura vu des vendanges pareilles ;
J'irai, je briserai les membres et les fronts,
Je dompterai les mers et percerai les monts ;
Ormuzd [2] aura son temple à la cime du Pinde [3].
Il avait étendu la main ; du fond de l'Inde
Jusqu'à la zone où règne un éternel hiver,
Un bruit confus, semblable à celui de la mer,
Gronda sur son royaume, et dura quatre années.

II

Au signal des buccins [4], les hordes déchaînées
S'ébranlent. On croit voir déborder l'océan.
Une rumeur s'élève ainsi qu'un ouragan,
Et, partout, l'horizon fourmille d'une foule
Mouvante, monstrueuse et noire, dont la houle
N'expire qu'aux confins des mondes habités.
C'est le vomissement de toutes les cités.

[1] Villes de la Perse.

[2] Dans la religion perse, révélée par Zoroastre, *Ahura-Mazda* ou *Ormuzd* est le principe du bien, le Seigneur et le Sage ; *Ahriman* est l'esprit du mal, le dieu des ténèbres.

[3] Chaîne de montagnes parallèle à l'Adriatique qui commence en Thessalie et s'étend jusqu'au lac Ochrida, en Epire. Depuis la récente guerre des Balkans, elle est tout entière à la Grèce. Dans la mythologie, elle était consacrée à Mars et à Apollon.

[4] Voir page 221, note 4.

Les boucliers, les arcs, les cuirasses, les pagnes [1]
Se confondent. Une ombre envahit les campagnes;
Le soleil s'obscurcit sous d'épais tourbillons,
Et, sept jours et sept nuits, passent des bataillons,
Sordides et hideux, pêle-mêle et sans nombre,
Traînant, comme un filet, avec eux la nuit sombre.
La terre a disparu sous eux; et par moment
Leur tumulte, leurs cris et leur piétinement
D'un bout à l'autre font trembler toute l'Asie.

III

Impassible, au milieu de sa garde choisie,
Sur son quadrige d'or éclatant, le Grand Roi,
Le Maître devant qui la terre dans l'effroi,
Lorsqu'il commande, tremble et se tient en silence,
L'Irrésistible à l'œil de Dragon, dont la lance
Ebranlerait le monde, et dont les bras ouverts
Sur les peuples courbés étreindraient l'univers,
Xerxès, dont le cheval hennissait à l'aurore,
S'avance vers l'Hellas au rivage sonore.
Nul n'oserait braver sa colère. La mer
Un instant lui résiste, il lui dit : « Flot amer,
Que t'ai-je fait ? Sois donc docile à mes esclaves. »
Il la fouette, lui met une paire d'entraves,
Et la dompte en vainqueur sous le joug de ses nefs.
Ses troupeaux confondus, harcelés par les chefs,
Passent. Il marche avec la famine, et le fleuve
Où son bétail grouillant se repose et s'abreuve,
Quand sonne le départ, laisse à nu son limon.
Il a bu le Scamandre [2], il boira le Strymon [3].
Tous ont fui : le fracas de ses armes consterne
Ceux qui voudraient jeter au fond d'une citerne,
Egorger et livrer en pâture au corbeau
Les hérauts réclamant pour lui la terre et l'eau.
Nul cri de désespoir ou d'orgueil ne rallie
Les peuples affolés d'Hellas. La Thessalie
Implore, et la Doride envoie un vil présent.
Mais le Grand Roi poursuit sa marche, méprisant

[1] Morceau d'étoffe servant à couvrir le corps de la ceinture aux genoux.

[2] Fleuve de l'Asie mineure. Sortant du Mont Ida, il passait près de Troie. On l'honorait d'un culte religieux.

[3] Fleuve de la Macédoine. C'est sur ses bords qu'Orphée pleura Eurydice.

Ceux qui se sont soumis comme des chiens serviles.
Il a vu trois cents fils de Sparte aux Thermopyles [1],
Après s'être battus ainsi que des lions,
Egorgés à la fin par ses deux millions.
Il est fier : n'a-t-il pas la force avec la ruse ?
Il a fait proclamer sa victoire dans Suse ;
Et maintenant qu'il a pour trône le sommet
Du mont Oegaléos [2] où la mer se soumet,
Il veut, ce jour, ayant Athènes pour rivale,
Se donner le plaisir d'une lutte navale.

IV

Les flottes d'un élan se sont jointes : le choc
Retentit formidable, et roule et se disperse ;
Le ciel s'est obscurci sous une noire averse
De traits, et les flots lourds se heurtent tout d'un bloc.

De nos vaisseaux Arès [3] se sert comme d'un soc
Pour labourer ses champs. Les navires du Perse
Se sont cabrés, et sous le rostre qui les perce,
Refoulés vers la rive, éclatent sur le roc,

La nuit monte, et toujours luttent les plus illustres...
Sur le pont, à la proue, accrochés aux aplustres [4].
Mais voici que la lune épanche sa clarté...

Et l'on voit, tout à coup, resplendir la Patrie,
Les sommets glorieux et le golfe argenté,
Et la mer, libre enfin, de cadavres fleurie.

Euripide [5].

Nous ne l'entendrons plus, le divin rossignol,
Dont la voix amoureuse émerveillait Athènes :

[1] Allusion à Léonidas et à ses guerriers qui se sacrifièrent pour sauver la Grèce.

[2] Ou plutôt *Ægaleos* (aujourd'hui *Skaramanga*), chaînon montagneux, prolongement du Parnès, qui vient mourir en face de l'île de Salamine. Sur l'un de ses mamelons, Xerxès avait fait placer son trône d'or pour assister à la défaite des Grecs et c'est de là qu'il vit le désastre de sa flotte.

[3] Arès (en latin *Mars*), fils de Jupiter et de Junon, dieu de la guerre.

[4] Emprunté du latin *aplustra*, pièce de bois au haut de la poupe.

[5] Extrait de *La Cithare*. — Euripide est, avec Eschyle et Sophocle, le plus célèbre tragique grec. Il composa un très grand nombre de pièces, dont il nous reste dix-neuf, parmi lesquelles : *Antigone*, *Médée*, *Andromaque*, *Les Troyennes*, *Iphigénie à Aulis*. Né à Salamine, en 480, le jour de la bataille qui libéra la Grèce, il se retira à la cour de Macédoine et mourut, probablement en 405, tragiquement, dévoré par des chiens, à Aréthusa où le roi Archélaüs se trouvait alors pour des chasses.

Vers le séjour d'Hadès [1] plein d'ombres incertaines
Le chantre aimé des dieux jaloux a pris son vol.

Quand les derniers rayons s'allongent sur le sol,
Euripide! écoutant les sanglots des fontaines,
Tu n'iras plus cacher tes souffrances hautaines
Dans la gorge où le pin s'éploie en parasol.

Ta cendre ici repose. Aux champs de Macédoine,
Dans la vallée en deuil, parmi la chélidoine [2],
Sur un socle, j'ai lu tes titres éclatants.

Mais non! L'inscription est fausse, ô vaine pierre
Que la foudre a frappée et qu'effrite le temps,
Car il a pour tombeau la Grèce tout entière.

Joie [3].

Soudain tout fut clarté, chanson, baiser, sourire,
Et la terre et le ciel semblaient partout redire
L'hymne prodigieux de mon cœur triomphant.
J'étais comme une fleur, j'étais comme un enfant
Dans l'éblouissement de l'aurore première;
Des tourbillons et des cascades de lumière
M'élevaient, m'emportaient dans un divin émoi.
Chaque être, chaque esprit, chaque chose était moi.
Tout était mon bonheur : j'étais chaque parcelle
De la terre amoureuse où la vie étincelle;
Je renaissais dans les oiseaux et dans les fleurs,
Dans les rayons qui font pétiller les couleurs,
Dans tout ce qui frémit, dans tout ce qui s'enflamme,
Et le soleil était le frère de mon âme.
En extase, ravi, mon esprit dilaté
Absorbait l'univers entier dans sa clarté;
J'étais l'immense voix, j'étais l'écho mystique
De cet universel et sublime cantique
Qui vers les astres d'or roule dans l'infini;
J'étais l'âme du monde. Elle m'avait souri.

Œuvres à lire de Valère Gille (Lacomblez, Larcier, Lamertin, Bruxelles, et Fischbacher, Paris, éditeurs) : *Le Château des Merveilles* (1893); *La Cithare* (1897); *Le Collier d'Opales* (1899); *Les Tombeaux* (1900); *Le Coffret d'ébène* (1901); *Ce n'était qu'un rêve*, comédie en vers (1902); *La Corbeille d'Octobre* (1902). — Critiques à

[1] Hadès ou Pluton, troisième fils de Saturne et de Rhéa, et roi des Enfers.

[2] Plante vivace de la famille des *Papavéracées*.

[3] Extrait du recueil *Le collier d'Opales* (1899).

consulter : Gaston Boissier, *Rapport à l'Académie française* (17 novembre 1898) : Georges Rency, *Les Physionomies littéraires* (1909) ; Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge d'expression française* (1910).

FERNAND SÉVERIN

Né à Grand-Manil (province de Namur) en 1867.

C'est une âme délicate et pure, un esprit subtil, un peu précieux, mais d'une sincérité pleine de charme. Dans la mélancolie douce de ses vers nuancés et harmonieux, il y a de la profondeur et du mystère. Romantique par sa sensibilité, il est parnassien par sa forme, avec je ne sais quoi de tendrement ému qui n'appartient qu'à lui et en fait un des poètes les plus attirants de la Belgique. Amant de la nature consolatrice et maternelle il a des convictions religieuses et un idéalisme de bon aloi : il n'étale pas indiscrètement sa foi, comme certains néophytes qui éprouvent le besoin de crier leur conversion à tous les *échos* des journaux boulevardiers de toutes les capitales. Chez lui le poète est bien le reflet de l'homme.

Le don des lys [1].

Vous me voyez, ma sœur, l'âme tout éperdue,
Mais pourquoi fûtes-vous si longtemps à venir ?
Car je vous ai longtemps, bien longtemps, attendue.

Bien des soirs, trop de soirs, j'ai fixé l'avenir,
Comme un bel horizon où fleurira l'aurore ;
Vous n'aurez de mes lys qu'un plaintif souvenir.

Ce sont des jours lointains qui les virent éclore,
Ces lys fanés en moi, que vous auriez cueillis ;
Mais je vous donne un cœur qu'ils parfument encore !

Ma sœur, pure aujourd'hui comme l'étaient mes lys,
Que vous arrivez tard, douce enfant désirée !
La robe nuptiale a perdu ses grands plis,

Hélas ! et la voici flétrie et déchirée ;
J'ai si souvent étreint, pour tromper mon ennui,
La vaine vision qu'évoquait la vesprée [2].

Ah ! c'est tard, c'est trop tard, que votre aurore a lui,
Et ce jour juvénile éclaire des ruines.
Vous voyez, cependant, si j'en suis ébloui !

Vos séraphins, mon Dieu, n'ont pas dans leurs poitrines,
Ce sang qui me fait mal, ce sang qui bat trop fort,
Et vous leur accordez des faveurs moins divines !

[1] Extrait du recueil *Le Don d'Enfance* (1891).

[2] Vesprée ou vèprée, mot archaïque pour *soirée* (du latin *vesperum*).

Mais le petit enfant qu'une berceuse endort
Ne dort pas le sommeil qui suivra nos étreintes ;
Ce sommeil sera bon comme une bonne mort.

N'avez-vous entendu mon appel ni mes plaintes ?
Mon âme, désormais, contient de tristes fleurs :
Voici des lys fanés et des roses éteintes,

Et telle est, néanmoins, la vertu des douleurs !
Quelque ingénuité que mon âme ait perdue,
Ma douceur de naguère a grandi dans mes pleurs ;

Car je vous ai longtemps, bien longtemps attendue !

Campo Santo[1].

J'ai visité souvent cet humble cimetière :
Nul endroit n'est plus cher au passant douloureux
En ce pays de paix, de joie et de lumière
Où tout, jusqu'à la mort, a des aspects heureux.

Le vent, quand il y passe, est doux comme une haleine.
Il semble, tant son souffle est discret et léger,
Qu'il craigne d'éveiller les cœurs naguère en peine
Qui dorment à présent dans ce sol étranger.

Et son murmure, ici, n'a pas l'air d'une plainte ;
Il vague çà et là, sonore et musical ;
La paix de cet enclos, certes, n'est pas moins sainte
Pour ce que sa chanson y mêle d'idéal.

Tout sourit, en ce lieu... Cette ombre sans tristesse
Que versent aux tombeaux les beaux myrtes fleuris
Fait, autant qu'à la mort, penser à la jeunesse ;
Il croît sous les cyprès des roses et des lys.

On s'éloigne à regret, on songe avec envie
A tous ceux que la mort cueillit comme les fleurs,
Aux vierges, aux enfants, à ceux pour qui la vie
Fut un rêve incomplet qu'ils achèvent ailleurs.

Œuvres à lire de Fernand Séverin (Lacomblez, Dechenne, Bruxelles, et Fischbacher, Société du Mercure de France, Paris, éditeurs) : *Le Lys* (1888) ; *Le Don d'Enfance* (1891) ; *Un chant dans l'Ombre* (1895) ; *Poèmes Ingénus* 1899) ; *La Solitude heureuse* (1904) ; *Poèmes* (1908). — Critiques à consulter : Désiré Horrent, *Les Ecrivains belges* (1904) ; Victor Kinon, *Portraits d'auteurs* (1910) ; Georges Rency, *La Vie intellectuelle* (15 avril 1913) ; Albert Heumann, *Le mouvement littéraire belge d'expression française* (1913).

[1] Extrait des *Poèmes Ingénus*. *Campo Santo*, en italien, veut dire le *Champ Saint* ou le cimetière.

ADOLPHE HARDY

Né à Dison près de Verviers en 1868.

Adolphe Hardy est un poète de clocher : il a chanté surtout le pays d'Ardennes avec une ferveur émue et une finesse d'impression très développées. Doué d'une sensibilité délicate et d'un grand sentiment du pittoresque, c'est à la fois un lyrique attendri et un paysagiste aux notations précises. Le sentiment et l'observation se marient en lui pour en faire un poète original et sympathique.

La maison du bonheur[1].

Si la vie a blasé ton âme, approche-toi
Et regarde, à travers les roses de la haie,
Rire, au fond du jardin, la maison blanche et gaie,
Sous sa vigne en guirlande et ses nids près du toit.

Contemple. Un rayon tiède ourle d'or les corbeilles
Et l'allée, où la mousse abonde, est molle au pas.
Ecoute. Une eau qui tombe accompagne tout bas
L'orchestre des oiseaux et le chœur des abeilles.

Devant la porte, au bord de la pelouse en fleur
Qu'un vieux pommier tordu tache d'une ombre ronde,
Dans l'herbe un bel enfant roule sa tête blonde...
Regarde bien, si tu cherches la paix du cœur.

Sous les feuilles filtrant l'ambre clair des lumières,
Les parents, près de lui, se penchent radieux.
Dans un bonheur si pur qu'il en devient pieux
Et qu'il brille en lueur humide à leurs paupières.

Entre leurs doigts mêlés passe un frisson très doux
Lien subtil qui noue en secret l'âme à l'âme,
Et l'époux s'attendrit, et l'épouse se pâme,
Et l'enfant amusé s'agrippe à leurs genoux.

Si l'espérance au champ de ton rêve est fauchée,
Observe, au coin du cadre exquis de ce tableau,
Ce saule à demi-mort qui repousse[2] un rameau
Et dont l'écorce creuse abrite une nichée...

Et si tu veux renaître à ton tour, si tu veux
Etre un homme et goûter l'ivresse de te vivre,

[1] Extrait de *La Route enchantée.* (1904).

[2] Le verbe est pris ici dans son sens transitif direct.

La route est là : pourquoi, quand tu n'as qu'à la suivre,
T'e donner tant de mal pour rester malheureux ?

La vieille auberge [1].

Sous les monts boisés d'où la lune émerge
Baignant d'or bleuâtre un sentier de houx,
Vers l'étang s'affaisse, entre les joncs roux,
Un paon sur son toit, la vétuste [2] auberge.

L'automne a tendu de fils de la Vierge [3]
Son pampre indocile aux longs sarments fous
Enfeuillant la vase où les crapauds doux,
Dans le clair obscur flûtent sur la berge.

Quel peintre a rêvé plus frappant tableau
Que ce chaume antique allongeant sur l'eau
L'ombre de sa vigne et de ses lézardes ?

Telle une humble vieille au dos harrassé
Mire, au tain lépreux d'un miroir cassé,
Sa face ridée et ses pauvres hardes...

La Rivière [4].

Lasse du bois sévère et de l'ombre tranquille,
La petite rivière, inconstante et futile,
Un double ourlet d'iris à sa robe, a gagné
La plaine où le ciel vaste en elle s'est baigné.
La voilà maintenant libre, heureuse et parée
De tous les clairs bijoux de l'aurore mirée.
Entre les colzas d'or, les foins et le méteil [5],
Son onde pailletée étincelle au soleil,
Prend mille tons changeants de moire qu'on déroule
Et semble un long ruban de lumière qui coule.

Œuvres à lire d'Alexandre Hardy (Fischbacher, éditeurs, Paris) : *Emaux wallons* (1896), *La Route enchantée*. — Critiques à consulter : *Le Jour*, de Verviers (26-27 décembre 1903) ; N. de Prelle, *Le Nouvelliste de Verviers* (20-21 février 1904) ; Albert Heumann, *Le mouvement littéraire belge d'expression française* (1913).

[1] Extrait de *La Route enchantée* (1904).

[2] Détériorée par la vieillesse ; néologisme formé avec *vétusté*, emprunté lui-même du latin *vetustas*, vieillesse.

[3] Filandres, produits par certaines araignées et qui voltigent dans l'air, surtout en automne. En allemand, *Sommerfäden ;* en anglais, *a gossamer*.

[4] Extrait de *La Route enchantée*.

[5] Seigle et froment mêlés qu'on sème ensemble (du latin populaire *mistilium*).

GEORGES RODENBACH

Né à Tournai en 1855, mort à Paris en 1899.

La Belgique n'est pas seulement la terre plantureuse où la vie matérielle s'étale en un épanouissement joyeux ; c'est aussi la patrie du mysticisme. Dans ses vieilles cités pullulent les couvents et surtout les béguinages où vivent des milliers de femmes ayant fui le monde, comme des colombes blessées. Le catholicisme monacal est l'un des traits essentiels du pays. L'œuvre de Georges Rodenbach nous fait pénétrer dans ce milieu de piété ascétique : elle chante la poésie des cloches et des cierges, le charme troublant des ombres claustrales, le mystère mélancolique des voiles blancs derrière lesquels la vie monacale s'écoule volontairement effacée. Ce Flamand devenu Parisien avait, comme Baudelaire, la nostalgie de la mysticité. Symboliste par bien des côtés, il ne s'est pas borné à peindre, en les idéalisant d'ailleurs, les poétiques monastères ; il a cherché à rendre également la vie des choses et tout le mystère que dégagent celles-ci. C'est un poète, un peu imprécis, d'une grâce un peu mièvre, mais d'une distinction rare, dans sa pénétrante mélancolie et dans sa mysticité sensuelle. Ce qui fait sa grande originalité c'est qu'il est resté bien flamand tout en s'assimilant la culture française.

Le Coffret [1].

Ma mère, pour ses jours de deuil et de souci,
Garde, dans un tiroir secret de sa commode,
Un petit coffre en fer rouillé, de vieille mode,
Et ne me l'a fait voir que deux fois jusqu'ici.

Comme un cercueil, la boîte est funèbre et massive,
Et contient les cheveux de ses parents défunts,
Dans des sachets jaunis aux pénétrants parfums,
Qu'elle vient quelquefois baiser le soir, pensive !

Quand sont mortes mes sœurs blondes, on l'a rouvert
Pour y mettre des pleurs et deux boucles frisées !
Hélas ! nous ne gardions d'elles, chaînes brisées,
Que ces deux anneaux d'or dans ce coffret de fer.

Et toi, puisque ton front vers le tombeau se penche,
O mère, quand viendra l'inévitable jour
Où j'irai dans la boîte enfermer à mon tour
Un peu de tes cheveux..., que la mèche soit blanche !...

[1] Extrait du recueil *Les Tristesses* (1879).

Béguinage flamand [1].

I

Au loin, le Béguinage avec ses clochers noirs,
Avec son rouge enclos, ses toits d'ardoises bleues
Reflétant tout le ciel comme de grands miroirs,
S'étend dans la verdure et la paix des banlieues.

Les pignons dentelés étagent leurs gradins
Par où monte le Rêve aux lointains qui brunissent
Et des branches parfois, sur le mur des jardins,
Ont le geste très doux des prêtres qui bénissent.

En fines lettres d'or chaque nom des couvents
Sur les portes s'enroule autour des banderolles,
Noms charmants chuchotés par la lèvre des vents :
La maison de l'Amour, la maison des Corolles.

Les fenêtres surtout sont comme des autels
Où fleurissent toujours des géraniums roses,
Qui mettent, combinant leurs couleurs de pastels,
Comme un rêve de fleurs dans les fenêtres closes.

Fenêtres des couvents ! attirantes le soir
Avec leurs rideaux blancs, voiles de mariées
Qu'on voudrait soulever dans un bruit d'encensoir
Pour goûter vos baisers, lèvres appariées !

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs chambres ;
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes membres !

Oh ! le silence heureux de l'ouvroir aux grands murs,
Où l'on entend à peine un bruit de banc qui bouge,
Tandis qu'elles sont là, suivant de leurs yeux purs
Le sable en ruisseaux blonds sur le pavement rouge.

Oh ! le bonheur muet des vierges s'assemblant !
Et comme si leurs mains étaient de candeur telle
Qu'elles ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles bordent du linge ou font de la dentelle.

[1] Extrait de *La Jeunesse blanche* (1886). — C'est dans cette pièce qu'on peut le mieux saisir le mysticisme catholique, *très flamand*, de l'auteur.

C'est un charme imprévu de leur dire « ma sœur »
Et de voir la pâleur de leur teint diaphane
Avec un pointillé de taches de rousseur
Comme un camélia d'un blanc mat qui se fane.

Rien d'impur n'a flétri leurs flancs immaculés,
Car la source de vie est enfermée en elles
Comme un vin rare et doux dans des vases scellés
Qui veulent, pour s'ouvrir, des lèvres éternelles !

II

Cependant quand le soir douloureux est défunt,
La cloche lentement les appelle à complies[1],,
Comme si leur prière était le seul parfum
Qui pût consoler Dieu dans ses mélancolies !

Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
Aux offices du soir la cloche les exhorte,
Et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
Avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Elles mettent un voile à longs plis ; le secret
De leur âme s'épanche à la lueur des cierges ;
Et, quand passe un vieux prêtre en étole, on croirait
Voir le Seigneur marcher dans un Jardin de Vierges !

III

Et l'élan de l'extase est si contagieux,
Et le cœur à prier si bien se tranquillise,
Que plus d'une, pendant les soirs religieux,
L'été, répète encor les Avé de l'église ;

Debout à sa fenêtre ouverte au vent joyeux,
Plus d'une, sans ôter sa cornette et ses voiles,
Bien avant dans la nuit, égrène avec ses yeux
Le rosaire[2] aux grains d'or des priantes étoiles !

Souvenances.

Tel soir fané, telle heure éphémère suscite
Aux miroirs de mes yeux les souvenirs d'un site

[1] Substantif participe, féminin pluriel, de l'ancien verbe *complir*, accomplir : la dernière partie de l'office qui se dit ou se chante après vêpres.

[2] Grand chapelet, du latin du moyen âge, *rosarium*, rosier, parce que chaque grain du chapelet était composé d'une rose.

— Sites recomposés qu'on eût dit oubliés ! —
D'un canal mort avec deux rangs de peupliers [1]
Dont les feuilles vont sè cherchant comme des lèvres.
Décor d'une prairie où de bêlantes chèvres
S'appellent l'une l'autre avec des voix aussi
Blanches comme leur laine et d'un air si transi...
Décor surtout de vous, vieux quais en enfilade,
Pignons, rampes de bois par-dessus l'eau malade
Où chaque feu miré se délaye en halo,
Fragile et fugitif paysage de l'eau
Qui sous un heurt de vent tout à coup s'évapore
Et fait que l'eau se mue en sommeil incolore.

Sites instantanés, comme à peine rêvés,
En contours immortels je les ai conservés
Et je les porte en moi depuis combien d'années !
Seul un ciel identique en nuances fanées,
Triste comme celui qui me les faisait voir,
Les a ressuscités de moi-même ce soir !
Et c'est ainsi toujours qu'au hasard des nuages
Revivent dans mon cœur de souffrants paysages.

Principales œuvres de G. Rodenbach (Lemerre, éditeur, Paris) : *Les Tristesses* (1879) ; *La Mer élégante* (1881) ; *L'hiver mondain* (1884) ; *La jeunesse blanche* (1886) ; *Le Voyage dans les yeux* (1893) ; *Les Vies encloses* (1896) ; *Du silence* (1888) ; *Le Miroir du ciel natal* (1898). — Critiques à consulter : Ch. Fuster, *Les poètes du clocher* (1889) ; Jules Lemaître, *Impressions de théâtre* (1895) ; Gaston Deschamps, *La vie et les livres* (1895) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Gustave Kahn, *Revue blanche, T. XII* (1897) ; Fernand Gregh, *Revue de Paris*, (1er janvier 1899) ; Camille Mauclair, *Revue des Revues*, (15 février 1899) ; Van Hamel, *Georges Rodenbach* (1899) ; Emile Verhaeren, *Revue encyclopédique* (28 janvier 1899) ; van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1900).

MAURICE MAETERLINCK

Né à Gand en 1862.

Ce n'est pas en vers que l'auteur de *La Princesse Maleine*, de *Pelléas et Mélisande*, de *Sagesse et destinée*, de *La Vie des abeilles*, de *L'Oiseau Bleu*, de *La Mort*, est un admirable poète. Il débuta par des poésies et il en fit d'intéressantes ; pourtant on s'occuperait fort peu de ces bluettes de début si elles ne permettaient pas de comprendre l'évolution de son génie littéraire. Les premiers vers de Maeterlinck sont symbolistes et très subtils, fort alambiqués parfois, mais ils sont aussi comme enveloppés de cet éther de mystère et de mélancolie, qui rend si prenants ses merveilleux drames. D'ailleurs, il fait entendre une autre note dans ses

[1] On reconnaît ici l'auteur de *Bruges la Morte*.

Chansons, où s'épanouit le charme naïf et doux de la poésie populaire. Maeterlinck aurait pu devenir un grand artiste en vers; il a préféré suivre une autre voie. Faut-il le regretter? Assurément non. Qu'aurait-il pu faire de mieux que ses chefs-d'œuvre en prose?

Feuillage du cœur[1].

Sous la cloche de cristal bleu
De mes lasses mélancolies,
Mes vagues douleurs abolies
S'immobilisent peu à peu :

Végétations de symboles,
Nénuphars[2] mornes des plaisirs,
Palmes lentes de mes désirs,
Mousses froides, lianes molles.

Seul, un lys érige d'entre eux,
Pâle et rigidement débile,
Son ascension[3] immobile
Sur les feuillages douloureux.

Et dans les lueurs qu'il épanche
Comme une lune, peu à peu,
Elève, vers le cristal bleu,
Sa mystique prière blanche.

Reflets[4].

Sous l'eau du songe qui s'élève,
Mon âme a peur, mon âme a peur!
Et la lune luit en mon cœur
Plongé dans les sources du rêve.

Sous l'ennui morne des roseaux,
Seuls les reflets profonds des choses,
Des lys, des palmes et des roses
Pleurent encore au fond des eaux.

Les fleurs s'effeuillent une à une
Sur le reflet du firmament,
Pour descendre éternellement
Dans l'eau du songe et dans la lune.

[1] Extrait de *Serres chaudes* (1889).

[2] Voir page 198, note 1.

[3] Ici le mot, détourné de son sens, veut dire : le fait d'être *dressé*.

[4] Extrait du recueil *Les Serres chaudes* (1889).

Chanson [1].

Ils ont tué trois petites filles
Pour voir ce qu'il y a dans leur cœur.

Le premier était plein de bonheur,
Et, partout où coula son sang,
Trois serpents sifflèrent trois ans.

Le deuxième était plein de douceur,
Et, partout où coula son sang,
Trois agneaux broutèrent trois ans.

Le troisième était plein de malheur
Et, partout oú coula son sang,
Trois archanges veillèrent trois ans.

Chanson.

— Et s'il revenait un jour,
Que faut-il lui dire?
— Dites-lui qu'on l'attendit
Jusqu'à s'en mourir...

— Et s'il m'interroge encore
Sans me reconnaître?
— Parlez-lui comme une sœur,
Il souffre peut-être...

— Et s'il demande où vous êtes,
Que faut-il répondre?
— Donnez-lui mon anneau d'or,
Sans rien lui répondre...

— Et s'il veut savoir pourquoi
La salle est déserte?
— Montrez-lui la lampe éteinte
Et la porte ouverte...

Et s'il m'interroge alors
Sur la dernière heure?
— Dites-lui que j'ai souri
De peur qu'il ne pleure...

Chanson.

J'ai cherché trente ans, mes sœurs,
Où s'est-il caché?

[1] Extrait de *Douze Chansons* (1897).

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Sans m'en rapprocher.

J'ai marché trente ans, mes sœurs,
Et mes pieds sont las,
Il était partout, mes sœurs,
Et n'existe pas...

L'heure est triste enfin, mes sœurs,
Otez vos sandales ;
Le soir meurt aussi, mes sœurs,
Et mon âme a mal...

Vous avez seize ans, mes sœurs,
Allez loin d'ici,
Prenez mon bourdon [1], mes sœurs,
Et cherchez aussi.....

Œuvres poétiques à lire de Maeterlinck (Vanier, P. V. Stock, Paris ; Lacomblez, Bruxelles, éditeurs) : *Serres chaudes* (1889) ; *Douze Chansons* (1897) ; *Serres chaudes* et *Quinze Chansons* (1900). Pour ses œuvres en prose, voir le volume I de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Edmond Pilon, *Mercure de France* (avril 1896) ; A. Mockel, *Revue wallonne* (juin 1894) et *Revue encyclopédique* (24 juillet 1897) ; Robert de Souza, *La poésie populaire et le lyrisme sentimental* (1899) ; Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1900) ; A. Symons, *The Symbolist movement in Literature* (1900) ; Désiré Horrent, *Les Ecrivains belges d'aujourd'hui* (1904) ; Jethro Bithell, *Life and writings of Maurice Maeterlinck* (1913).

ANDRÉ FONTAINAS

Né à Bruxelles en 1865.

Belge francisé, André Fontainas se rattache par ses thèmes et sa forme à l'école symboliste parisienne ; disciple intelligent, il a su cependant donner à ses vers un rythme original. C'est un bon poète et un pur artiste.

Les heures [2].

L'heure lassante qui pleure,
Et l'heure jeune de soleil gai,
Les heures après les heures,
Défilent lentes ou gaies,
Le long des quais.

C'est l'heure :
Voici qu'un fil, on croirait, dans la brume,

[1] Bâton de pèlerin dont le haut était en forme de gourde. Ce mot a une curieuse origine : il vient de *burdonem*, mulet ; les latins donnaient fréquemment aux objets de support les noms de bêtes de somme.

[2] Extrait des *Crépuscules : L'Eau du fleuve* (1897).

Trace le signe d'un pont entre les rives,
Les ombres déjà s'y poursuivent,
L'eau assoupie a disparu au fond des brumes,
Un toueur[1] fume
Et grince pesamment, tire la chaîne,
Et, fantomatiques bateaux,
Murs de ténèbre où se devinait l'eau,
Voici les ombres encor qu'il traîne
Vers les arches de brume, et tous s'y engloutissent.

Or, soudain, de palmes insoupçonnées
Trois étincelles glissent
Jusqu'aux lames qu'elles révèlent,
Et c'est au fleuve dont frêle se renouvelle
La vie avec ses labeurs et sa joie,
Toute la joie
D'un réveil au soleil palpitant et vermeil.

L'heure se dresse claire au matin
Rayonnant parmi les sourires,
O fête !
Voici la vie et les labeurs et les sourires,
Le front haut, éclabousser la nuit,
Vers l'astre en fête,
De claire joie et de bonté.

La vie avive les visages
D'ardeurs enthousiastes et folles,
O vivre ! c'est où pétille et tourbillonne
Le geste auprès des promptes paroles,
Et la vie
C'est d'être seul et fort et maître du destin :
Ah ! pour qu'exulte, flots de pourpre, le destin,
Que de soleils puissants mûrissent le matin !

Les sages
N'ont pas vécu et ils ne savent pas
La démence d'agir en mêlée aux combats,
Et le carnage et le grand bruit.
Les sages,
C'est au soir cauteleux qui rampe vers la nuit,
Ceux qui s'exilent de la fête des lumières,
Pleurant l'or d'orgueil de leurs larmes sur le fleuve,

[1] Sorte de navire remorqueur, qui en remorque un autre au moyen d'une chaîne engagée sur un engrenage actionné par sa propre machine.

Pour s'enfermer avec la lampe et le livre.
O vivre
Vaut mieux et faire sonner les dalles de cuivre
De quelque palais triomphal
Ou fouler sans souci aux pieds de son cheval
Les chemins d'herbes ruisselantes
De victoire qui les ensanglantent.

Mais l'heure jeune de soleil gai,
L'heure lassante qui pleure,
Les heures après les heures
Défilent lentes ou gaies
Le long des quais.
Midi s'apaise et les vagues s'allongent
O rêves reposés de langueur et de charme,
O calmes songes!
Sur la mousse, à l'ombre d'aulnes et d'ormes,
Les pêcheurs paisibles dorment,
Tandis qu'en l'eau presque mourante un long fil plonge.
Nul frisson ne court plus aux feuillages,
Le soleil ne jette aucun rayon,
Tout est calme.

La terre partout, le fleuve et la campagne,
Et l'air engourdi de rayons,
Et la forêt avec ses maisons de feuillages,
Partout où meurent la lumière et les rumeurs,
La terre hésite, inconsistante et calme,
Vision indécise d'un fumeur.

La seule sagesse est de vivre
Les heures du fleuve endormi au long des rives.
S'agiter follement, hélas! à ne poursuivre
Que d'incléments orgueils qui s'effritent décombres
Aux gouffres de nuit lourde où toute splendeur sombre.
Non! vivre,
C'est au long cours du fleuve suivre,
Voguer la vie avec le rêve et le désir,
Proue à l'orient d'oubli vers la conquête
De toute la mer! et de ses îles en fête,
Où nul n'abordera pour vivre
Autre que le héros de son vierge désir,
O rêve!

L'heure jeune de soleil gai,
L'heure lassante qui pleure,
Les heures après les heures
Défilent lentes ou gaies,
Le long des quais.

Œuvres à lire d'André Fontainas (Veuve Monnom, Bruxelles; Librairie de l'art indépendant, Paris; Société du Mercure de France, Paris, éditeurs); *Le Sang des Fleurs* (1889); *Les Vergers illusoires* (1892); *Nuits d'Epiphanie* (1894); *Les Estuaires d'ombre* (1896); *Crépuscules* (1897); *L'Eau du Fleuve* (1897); *Le Jardin des Iles claires* (1901). — Critiques à consulter: Pierre Quillard, *Mercure de France* (septembre 1894): Henri de Régnier, *Portraits du prochain siècle* (1894); Remy de Gourmont, *Le IIe Livre des Masques* (1898); E. Demolder, *Art Moderne* (10 septembre 1899).

CHARLES VAN LERBERGHE

Né à Gand en 1861, mort à Bruxelles en 1907.

Ce doux poète, qui voyagea beaucoup, séjourna assez longtemps à Florence. Du pays de la Renaissance il rapporta le goût de la vie, tout en gardant celui du rêve. Pour la double tendance de son esprit, on pourrait l'appeler: un païen mystique. Le symbolisme occupe, dans son œuvre une place importante, car il subit, comme tous les jeunes de sa génération, l'influence de Mallarmé, de Gustave Kahn, de Moréas. Pourtant il ne tomba jamais dans l'imitation servile, dans le pastiche maladroit où s'enlizèrent tant de poètes mal inspirés. Il garda toujours sa spontanéité et sa fraîcheur d'âme. Dans sa dernière œuvre, il apparaît dégagé de toute emprise livresque. Les vers de van Lerberghe ont un tour exquis; ce sont musiques berceuses et câlines, qui viennent, comme de doux frôlements de brise estivale, caresser l'âme délicieusement. Peu de poètes ont, au même degré que lui, le charme de la douceur et de la grâce.

Rêverie [1].

A quoi, dans ce matin d'Avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au cœur subtil
Est-elle ainsi tout occupée?

La trace blonde de ses pas
Se perd parmi les grilles closes;
Je ne sais pas, je ne sais pas,
Ce sont d'impénétrables choses.

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer de la laine bleue.

[1] Extrait de *Entrevisions* (1898).

A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée,
A tresser des feuillages d'or
Parmi les lys de sa pensée.

Le Bonheur [1].

Voici le Bonheur. Il vient sans bruit.
Il n'est jamais inattendu, lui.
Pour lui la table est toujours prête,
Et la lampe du soir, et la coupe de fête.
Ah ! que sont beaux les pas du bonheur !
Il vient comme un dieu voyageur.
Enguirlandez la porte de roses;
Que parmi nous il se repose.
Il nous regarde, il a compris,
Il ne dit rien, il sourit.
Voici du pain, voici du vin,
Et voici des fruits du jardin.
Passant silencieux et doux,
Reste bien longtemps parmi nous.
Ne t'en va pas cette nuit.
Reste avec nous, cher hôte, oui.

Voix dans le matin [2].

La voix qui sous les feuilles profondes chantait là,
Cette nuit, qu'une inquiète et tendre âme exhala,
Voilant de son sourire sa frêle grâce atteinte,
S'en est allée avec cette âme qui s'est éteinte.
Son mystérieux frisson dans l'aurore a passé.
Elle parlait d'Enfance, d'Ailleurs et du Passé [3].
C'était une voix d'ombre; maintenant elle est morte;
Et voici que les brises amicales l'apportent
Jusqu'ici, dans ces jardins vaporeux et déserts,
Semblable au doux murmure des vagues de la mer,
Lorsqu'elle se meurt, au loin, sur le sable des plages.
Un souvenir de nuit divine, qui se propage

[1] Extrait de : *Entrevisions*.

[2] Extrait de : *Entrevisions*. C'est une pièce curieuse de vers impairs à treize syllabes, très rares en français.

[3] Les Symbolistes emploient toujours des majuscules pour personnifier les noms abstraits.

Et qui traîne encore dans le crépuscule bleu,
Un écho des jours plus beaux et des temps plus heureux.
Pas même une chanson, mais une voix sans parole.
Qui ne parle de rien, ne sait rien, mais qui console.
Une ondulation des blés profonds et des eaux;
Le silence n'en est pas troublé, ni le repos.
A peine la perçoit-on, tant elle est peu de chose.
Elle ne pourrait pas faire trembler une rose,
Ni éveiller un oiseau. Pourtant, en cette voix,
Vit tout un monde invisible, enchanté, d'autrefois.
En ce souffle léger, où se mêlent des parfums,
Respirent et soupirent des cœurs longtemps défunts,
Et d'immortels visages, adorables et calmes,
Y sourient à travers des guirlandes et des palmes.
On entend bruire en elle, éclore, et puis mourir
Les ailes et les lèvres brûlantes du Désir,
Et les douces paroles, ferventes et sacrées,
Qu'en ces ténébreux bosquets l'Amour a murmurées.
Sa résonance d'or emplit encor les cieux;
Il faut prêter l'oreille à son chant mystérieux.
Le songe, qui la pénètre, laisse dans l'âme une ombre,
Et le bonheur qui s'en éveille, dans la pénombre,
Hésite et pâlit — voyez : déjà c'est l'avenir.
Les cimes éternelles commencent à bleuir.
Dans les airs doux et pâles les étoiles se fondent;
Un jour nouveau se lève dans la splendeur du monde.
Celles qui sortent, en ce voluptueux matin,
Qu'emplit encore l'étrange écho du soir lointain,
Heureuses et charmées, mais craintives, elles toutes,
Sur la pointe des pieds, silencieuses, l'écoutent,
Immobiles, et d'un doigt sur leurs lèvres posé,
Retenant leurs doux souffles, ainsi que leurs baisers;
Elles l'écoutent mourir dans les fleurs matinales,
Dans l'éblouissement de leurs âmes virginales,
Mourir, la prestigieuse et souveraine voix.
Qui chante dans l'aurore pour la dernière fois,
Et meurt souriante et lasse, à leurs songes pareille,
Parmi des fleurs qui s'ouvrent, qui tremblent, qui s'éveillent.

Œuvres à lire de van Lerberghe (Lacomblez, Bruxelles; Société du Mercure de France, Paris, éditeurs) : *Entrevisions* (1898); *La Chanson d'Eve* (1904). — Critiques à consulter : Albert Mockel, *Charles van Lerberghe* (1904); Georges Rency, *Les Physionomies littéraires* (1909); Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge d'expression française* (1910).

ALBERT MOCKEL

Né à Ougrée-lez-Liège en 1866.

Il fut un des symbolistes de la première heure et surtout un *verlainien* raffiné et subtil. Au début, son *credo* dut être le vers de son maître :

De la musique avant toute chose.

A Paris, où il habite depuis longtemps, Albert Mockel s'est fortement francisé ; il n'en a pas moins gardé, comme son ami intime van Lerberghe, le goût des visions fuyantes et imprécises, la sensation fraîche et ingénue des phénomènes, la tendance à l'idéalisation de l'homme du Nord. C'est un poète délicat et fin, qui a su unir à la spontanéité de l'inspiration poétique la technique sûre du véritable artiste.

La chambre vide [1].

La lampe est allumée.
Et blanche, glorieuse, toute parée,
la table est prête pour l'accueil.
Unies au lourd argent légué d'anciennes années,
des roses, l'une à l'autre, en guirlandes sourient,
et le cristal qui fait du vin des pierreries
chante déjà la bienvenue
au maître fatigué qui passera le seuil.

La porte est close ; la chambre est tiède et recueillie ;
il semble que le vol des heures s'y repose.
La joie, — on le dirait, — aux rires de la clarté
scintille clair parmi les frêles verreries.
Mais n'est-ce un long et lourd effluve de mélancolie
qui monte des profondeurs du parc déserté ?...
Ah ! l'odeur est trop douce, de toutes les fleurs exhalées !
Quelque chose s'étouffe ici, d'irrévélé,
et la croisée, ouverte encore
vers l'ombre aux mirages épars,
attend un front pensif qui ne s'y penche pas.

Tout est calme ;
la terre élargit son sommeil,
et les vents dorment au creux des vallées.
Le ciel se meut, profond d'étoiles.
Sur les cimes du parc, là-bas, sur les plaines,
et jusqu'au fleuve dont les eaux pâles
au plus loin des mers sont allées,
la nuit est un voile impalpable qui plane.

[1] Extrait de *Chantefable un peu naïve* (1891).

Ici vers les allées et les allées
d'où s'est enfui déjà l'été,
la lampe au verbe d'or chante une cantilène
comme un appel humain confusément jeté
qui va mourir, aérien, parmi les chênes.
Méditantes et attentives
sous les heures dont l'aile est reclose [1],
toutes les choses retiennent leur haleine;
et dans l'air où n'oscille plus nulle brise
le silence est comme une plume suspendue.

Hélas! hélas! dans la chambre déserte
en vain brûle la lampe de bienvenue;
hélas! en vain; et la croisée ouverte
prolonge son regard dans l'ombre incertaine.
La nappe est fraîche et blanche en vain, comme une femme;
l'une vers l'autre, en vain, se penchent les fleurs enlacées.
Oh! en vain toutes choses palpitent comme une âme,
comme une âme d'amante, douce et blessée...

Le maître est loin; le maître est loin d'ici.
Est-il venu, jadis, le maître bienvoulu?
A-t-il jamais connu le tiède azyle [2]
et sait-il que la lampe veille, et sait-il
que dès toujours, pour lui, la table est dressée?
Ou bien, s'il est parti, au gré du fleuve, vers les villes,
insoucieux, de rive en rive, comme on rêve,
en souriant aux pleurs qui glissaient de ses rames?

Peut-être il vient, la bouche amère, à un foyer vide de flamme,
pleurer la maison délaissée?
Là-bas, là-bas, en fugitif esclave du destin,
à l'heure où son étoile à l'horizon se lève
songe-t-il à la chambre douce de roses
où le soir à son front allégeait la pensée?
— Ah! ne sait-il qu'ici, prête pour le festin,
la coupe de cristal attend toujours sa lèvre?

Le maître est loin; le maître est loin : et les mauvaises routes
ont emporté ses pas qui hésitaient peut-être...
Ou peut-être, perdu aux carrefours qu'on redoute,

[1] Néologisme formé avec *clos* (fermé), comme *déclos*, *enclos* et *forclos*.

[2] Orthographe primitive du mot *asile* (venu du grec ἄσυλον, par le latin *asylum*). Les symbolistes ont l'innocente manie des orthographies archaïques et des ponctuations étranges, qu'ils croient plus nobles et plus esthétiques.

fuit-il éperdûment la suave saveur
des vins où le soleil a mûri des prestiges [1],
— et craint-il le soudain vertige dont on meurt...

Le silence frémit, en suspens, comme une feuille.
L'heure voltige, hésite, puis se pose.
Mais la porte, toujours hélas, reste close;
nul talon familier ne frappera le seuil
et, gardienne oubliée, ivre de lassitude,
pour encore attester l'inutile trésor,
la lampe, érigeant haut sa haute flamme d'or,
brûle l'aride solitude.

Mirages [2].

Une haleine d'été frôle, à peine,
l'eau des lagunes immobiles.
Des voiles, dans l'heure aérienne,
glissent d'île en île.
Les iris de la mer et les lilas des cieux
mêlent à la lumière une flore hyaline [3];
perdue au vide radieux,
une aile là-bas, longue et fine,
est un son de cristal aux cieux.

L'ombre de la barque est bleue sur les eaux;
une vague s'y joue et fourmille de roses.
Quel délice plus pur qu'en aspirer l'arome, —
cueillir l'azur aux flots, et dans l'ombre des roses?...
L'âme n'est-elle pas l'illusion d'une onde
où, parmi le matin suave, se prolonge
un rêve aux dômes d'or sur lui-même penché?
Vois : tout est confondu dans le songe des choses;
rien n'est plus que mirage, et les plus beaux mensonges
sont dits par ces lointains où des palais légers
naissent du flot où ils reposent.

Là-bas, une voile blanche
glisse sur son reflet qui tremble
et pénètre la mer unie.

[1] Ici, cela veut dire des *fantasmagories*, des images éclatantes et étranges.

[2] Le mot *mirage* veut dire à la fois une illusion d'optique, qui fait voir un objet non existant, par exemple de l'eau dans le désert, et une illusion morale séduisante. Il est pris ici dans le premier sens.

[3] Du grec ὑάλινος, par le latin *hyallinus* : transparent comme le *verre*.

Il semble qu'elle vogue au bleu du ciel d'été,
et c'est une autre mer limpide au-dessus d'elle...
Et le reflet, sur l'eau doucement agitée,
ainsi diaphane est une aile
qui se suspend dans la clarté.

Œuvres à lire d'Albert Mockel : (Librairie de l'Art Indépendant et Société du Mercure de France, Paris, éditeurs) *L'Essor du rêve* (1887) ; *Chantefable un peu naïve* (1891) ; *Clartés* (1902). — Critiques à consulter : Charles Delchevalerie, *Revue Blanche* (25 mars 1892) ; Maurice Gauchez, *Le Livre des masques belges* (1909) ; Tancrède de Visan, *L'Attitude du Lyrisme contemporain* (1911).

GRÉGOIRE LE ROY

Né à Gand en 1862.

Il y a chez ce poète, sincère et pénétrant, un lyrique tendrement doux et un symboliste un peu subtil, mais compréhensif et raisonnable. Il a exprimé avec ces deux tendances la mélancolie troublante de la vie, puis son âme s'est rassérénée, son pessimisme s'est atténué et l'azur de l'Idéal a ébloui ses yeux d'une vision consolante. Sur de jolis rythmes caressants il a su fort bien exprimer l'émotion et le rêve.

Celles de la nuit [1].

Aux bords opalisés de lune
Et déserts d'adieux éternels,
Nous errons, seules, une à une,
Veuves des lys spirituels.

Et nos mains, à jamais marries [2],
Sont oublieuses des fuseaux,
Fleurs nonchalantes et flétries,
Nénuphars [3] exilés des eaux.

L'amour a blessé toute envie;
C'est pourquoi telles nous voici;
Immarcessibles [4] à la vie,
Comme mortes déjà d'ici.

Tocsin de cloche, appel nocturne,
L'espoir du cœur a tu sa voix ;
Nos lasses mains ont brisé l'urne
Dans quoi nous buvions autrefois.

[1] Extrait de *La Chanson d'un soir* (1886).

[2] Participe passé de l'ancien verbe *marrir* ; il veut dire *attristé*.

[3] Voir page 198, note 1. On remarquera combien ce mot revient souvent chez les poètes.

[4] Qui ne peut se flétrir (du latin *immarcessibilis*) ; ce mot n'est pas très clair ici

Là, sous des robes nuptiales
Dont nul n'entr'ouvrira l'orgueil,
Voilant le mal qui nous fit pâles
Nous illuminons notre deuil,

Et contemplons, bien résignées,
Passer sur l'eau de nos douleurs,
Les barques folles, mais signées [1]
Du souvenir de nos pâleurs.

Les mains [2].

Sur les fenêtres de mon cœur
Deux pâles mains se sont collées,
Mains de douleur et de malheur,
Mains de la mort, mains effilées.

C'était sinistre de les voir
Si nocturnement illunées [3],
Levant vers moi leur désespoir,
Telles que les mains de damnées.

Et celle de ces mains de deuil,
Qui donc pouvait-elle bien être,
Pour que la mort fût sur mon seuil,
Depuis ce soir de la fenêtre?

Non, ces mains ne pouvaient bénir,
Maudites, certes, étaient-elles;
Puisque j'ai désiré mourir
D'avoir vu leurs pâleurs mortelles;

Puisque le vin de mes amours,
Amertueux [4] et plein de larmes,
Endolorit le pain des jours,
Depuis leur signe aux fatals charmes.

Mains sinistres! mains de poison!
Geste de ténébreuses vierges!
Vous avez lui dans ma maison,
Comme deux mortuaires cierges.

[1] Ici cela veut dire : marquées du *signe* de nos pâleurs par le souvenir.

[2] Extrait de *Mon cœur pleure d'autrefois*.

[3] Néologisme forgé par l'auteur, d'après le latin *illunis* (*in* sans et *luna*, lune); il signifie ici, contrairement à l'étymologie, *éclairé par la lune*.

[4] Néologisme créé par l'auteur, d'après le latin *amaritosus* : plein d'amertume.

Ma douleur regarde la mort,
Car l'espoir a fermé sa porte...
Et, tristement, le vent du nord
Souffle sur ma chandelle morte.

La Mort qui passe [1].

Par ce minuit d'hiver et de deuil,
La Mort s'en va par le village,
Secouant ses sabots au seuil de nos maisons.
Et c'est Noël sur son passage.

La neige tombe, comme les années,
Lente, silencieuse et patiente,
Et la Mort va, par le village,
Sans savoir où,
Marquant, au gré de son passage,
D'un geste fatidique et fou,
L'une ou l'autre de nos maisons.
Et c'est la Mort qui passe,
Ivre, dans la nuit.

Et les aïeules de la misère,
Par ce long soir de neige et de deuil,
Semblent attendre et parfois entendre
Un passant inconnu s'arrêter sur le seuil.

Mais le vent a passé dans les branches qui geignent.
Dans les âmes en deuil et dans les cœurs qui saignent;
Comme des cors lointains, voilà les souvenirs!
Ils viennent au galop à travers les années,
Et les plaintes d'antan [2], les peines surannées [3].

La meute des douleurs aboie au souvenir!
C'est la chasse qui passe!
Et les voici venir,
En robes de soie,
Les amoureuses et les joies!
Voici le roi! Voici toute la chasse

[1] Extrait de *La Chanson du Pauvre* (1907).

[2] Antan, mot archaïque qui vient du latin *ante annum*, veut dire l'*année d'avant*, mais il a pris maintenant le sens plus vague d'*autrefois*.

[3] *Suranné*, formé de la préposition *sur*, du nom *an* et du suffixe *é*, veut dire exactement : qui a *plus d'un an;* ici il a le sens d'*ancien*. Généralement on lui donne la signification de *passé de mode, qui n'est plus de mise :* une mode *surannée*.

Qui sonne dans les cors l'hallali [1] de l'amour !

Mais la chasse soudain s'arrête au carrefour,
Tout le monde se range et fait place
Et fait le signe de la croix,
Et c'est la Mort qui passe
Sur ses sabots de bois.

Œuvres à lire de Grégoire Le Roy (van Melle, Gand ; Vanier, Paris ; Société du Mercure de France, Paris; Lamertin, Bruxelles, éditeurs) : *La Chanson d'un soir* (1886) ; *Mon cœur pleure d'autrefois* (1889) ; *La Chanson du Pauvre* (1907) ; *La Couronne des soirs* (1911) ; *Le Rouet et la Besace* (1912). — Critiques à consulter : Désiré Horrent, *Les Lettres belges dans la Belgique d'aujourd'hui* (1904) ; Henri Liebrecht, *Histoire de la littérature belge d'expression française* (1910).

EMILE VERHAEREN

Né à Saint-Amand (Flandre) en 1855.

C'est le poète le plus original, le plus varié et le plus puissant de la Belgique ; c'est même le plus complet des poètes actuels de langue française. A ses débuts, sous l'influence du naturalisme de Zola et de Maupassant, il écrivit des vers d'un réalisme un peu cru où revivait le tempérament savoureux des peintres coloristes de la Flandre. Depuis lors, il s'est tourné vers le symbolisme et son génie s'est magnifiquement épanoui. Il possède à la fois le sens affiné du mystère, l'énergie dominatrice et tempétueuse du sentiment, la puissance expressive du verbe. L'universalité de ses impressions est remarquable ; il a une âme multiple, vibrant à tous les spectacles de la nature ou de la vie et qui pénètre dans l'Inconnaissable. Son œuvre considérable rappelle celle de Victor Hugo par la merveilleuse variété des thèmes poétiques. Elle traduit les grandes visions épiques, qui se déroulent tumultueusement comme des rafales gigantesques, et elle exprime le lyrisme le plus attendri dans des vers délicats et charmants ; elle est chantante comme la musique et expressive comme la peinture. Traduite aujourd'hui dans la plupart des langues de l'Europe, elle va porter au loin la gloire du maître qui a si bien su chanter la Vie et ce qu'il appelle la *splendeur humaine*. Malgré ses profondes sympathies pour la France et les influences qu'il y a subies, Verhaeren est un poète très personnel et vraiment belge. Aucun autre ne peut donner une idée aussi complète de ce qu'il y a de remarquable et de frappant dans l'âme neuve de la Jeune Belgique. Mais il est mieux encore qu'un écrivain national : Français par sa culture, Flamand par son imagination, il est surtout humain par son esprit ouvert sur tout le monde. C'est un poète créateur, dont le génie noble et pur plane au-dessus des milieux littéraires et des écoles. Il a apporté à la poésie française des frissons nouveaux et des émotions nouvelles.

[1] Sonnerie qui indique, à la chasse à courre, que la bête vient de se rendre.

Le moulin [1].

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement.
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie,
Il tourne, et tourne, et sa voile, couleur de lie [2],
Est triste, et faible, et lourde, et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver parmi les loins s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis, qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Sous un ourlet de sol, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre est pendue au plafond
Et patine de feu le mur et la fenêtre.

Et dans la plaine immense et le vide dormeur,
Elles fixent, — les très souffreteuses bicoques [3] —,
Avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques,
Le vieux moulin qui tourne, et las, qui tourne et meurt.

Le vent [4].

Sur la bruyère longue infiniment
Voici le vent cornant Novembre.
Sur la bruyère infiniment
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds battant les bourgs.
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes
Les seaux de fer et les poulies
Grincent.

[1] Extrait du recueil *Les Soirs* (1888).

[2] Voir page 52, note 2.

[3] Maisons chétives (emprunté de l'italien *bicocca*).

[4] Extrait du recueil *Les Villages illusoires* (1895) — Ces vers ne prennent toute leur beauté qu'à la lecture à haute voix, qui fait ressortir leur rythme très musical.

Aux citernes des fermes
Les seaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort dans leurs mélancolies.

Le vent rafle le long de l'eau
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord dans les branches
Des nids d'oiseaux;
Le vent râpe du fer
Et peigne au loin les avalanches,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes [1]
De vitre et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre ! —
Sur sa butte de gazon bistre [2]
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche. sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes à cropetons [3]
Autour de leurs clochers d'église
Sont soulevés sur leurs bâtons ;
Les vieux chaumes et leurs auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent comme un grand vol
Rabattu noir contre le sol.

[1] Plaisantes, comiques, avec une nuance péjorative.

[2] Couleur d'un blanc jaunâtre.

[3] Ce provincialisme, qu'on trouve du reste dans Rabelais, signifie : *à quatre pattes.*

Le vent sauvage de Novembre,
Le vent,
L'avez-vous rencontré le vent
Au carrefour des trois cents routes,
Criant de froid, soufflant d'ahan [1] ;

L'avez-vous rencontré le vent,
Celui des peurs et des déroutes;
L'avez-vous vu cette nuit-là
Quand il jeta la lune à bas,
Et que n'en pouvant plus
Tous les villages vermoulus
Criaient comme des bêtes
Sous la tempête?

Sur la bruyère infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

La révolte [2].

La rue, en un remous de pas,
De corps et d'épaules d'où sont tendus des bras
Sauvagement ramifiés vers la folie,
Semble passer volante — et s'affilie
A des haines, à des sanglots, à des espoirs ;
La rue en or
La rue en rouge, au fond des soirs.

Toute la mort
En des beffrois tonnants se lève ;
Toute la mort, surgie en rêves,
Avec des feux et des épées
Et des têtes, à la tige des glaives,
Comme des fleurs atrocement coupées.
La toux des canons lourds,
Les lourds hoquets des canons sourds
Mesurent seuls les pleurs et les abois [3] de l'heure.

[1] Avec un petit effort pénible (mot vieilli).

[2] Extrait du recueil *Les Villes tentaculaires* (1896). — Dans toute la poésie française il y a bien peu de pièces aussi tragiquement belles que celle-ci.

[3] *Aboi*, dérivé du verbe *aboyer*, veut dire le cri du chien, et, par extension, la situation de la bête forcée à la chasse : « Un cerf aux abois. » Il est pris ici dans ce dernier sens.

Les cadrans blancs des carrefours obliques,
Comme des yeux en des paupières,
Sont défoncés à coups de pierre :
Le temps normal n'existant plus
Pour les cœurs fous et résolus
De ces foules hyperboliques [1].
La rage, elle a bondi de terre
Sur un monceau de pavé gris,
La rage au clair, avec des cris
Et du sang neuf en chaque artère,
Et pâle et haletante
Et si terriblement
Que son moment d'élan vaut à lui seul le temps
Que met un siècle en gravitant
Autour de ses cent ans d'attente.

Tout ce qui fut rêvé jadis
Ce que les fronts les plus hardis
Vers l'avenir ont instauré;
Ce que les âmes ont brandi,
Ce que les yeux ont imploré,
Ce que toute la sève humaine
Silencieuse a renfermé,
S'épanouit aux mille bras armés
De ces foules, brassant leur houle avec leurs haines.
C'est la fête du sang qui se déploie,
A travers la terreur, en étendards de joie :
Des gens passent rouges et ivres,
Des gens passent sur des gens morts ;
Les soldats clairs, casqués de cuivre,
Ne sachant plus où sont les droits, où sont les torts
Las d'obéir, chargent, mollassement,
Le peuple énorme et véhément
Qui veut enfin que sur sa tête
Luisent les ors sanglants et violents de la conquête.

— Tuer, pour rajeunir et pour créer !
Ainsi que la nature inassouvie
Mordre le but, éperdument,
A travers la folie horrible d'un moment :
Tuer ou s'immoler pour tordre de la vie!

[1] Hyperbolique veut dire *exagéré* dans ses expressions, mais ici il signifie *exalté*.

Voici des ponts et des maisons qui brûlent,
En façades de sang, sur le fond noir du crépuscule ;
L'eau des canaux en réfléchit les fumantes splendeurs.
De haut en bas, jusqu'en ses profondeurs,
D'énormes tours obliquement dorées
Barrent la ville au loin d'ombres démesurées ;
Les bras des feux, ouvrant leurs mains funèbres,
Eparpillent des tisons d'or par les ténèbres ;
Et les brasiers des toits sautent en bonds sauvages,
Hors d'eux-mêmes jusqu'aux nuages.

On fusille par tas, là-bas.

La mort, avec des doigts précis et mécaniques,
Au tir rapide et sec des fusils lourds,
Abat, le long des murs du carrefour,
Des corps debout jetant des gestes tétaniques[1].
Des rangs entiers tombent comme des barres ;
Des silences de plomb pèsent dans les bagarres.
Des cadavres, dont les balles ont fait des loques,
Le torse à nu, montrent leurs chairs baroques ;
Et le reflet dansant des lanternes fantasques
Crispe en rire le cri dernier sur tous ces masques.
Et lourds, les bourdons[2] noirs tanguent dans l'air :
Une bataille rauque et féroce de sons
S'en va pleurant l'angoisse aux horizons
Hagards comme la mer.
Tapant et haletant, le tocsin[3] bat,
Comme un cœur dans un combat,
Quand, tout à coup, pareille aux voix asphyxiées,
Telle cloche qui âprement tintait,
Dans sa tourelle incendiée,
Se tait.

Aux vieux palais publics, d'où les échevins[4] d'or
Jadis domptaient la ville et refoulaient l'effort
Et la marée en rut des multitudes tortes[5],

[1] Dérivé de *tétanos* (grec : τέτανος) : contractions convulsives de certains muscles.

[2] Un bourdon, grosse cloche qui sonne le glas ou le tocsin ; en italien *campanone*.

[3] En allemand, *Sturmläuten ;* en anglais, *alarm bell ;* en italien, *la campana dello stormo*.

[4] Magistrats municipaux des villes de Belgique, ceux qu'on appelle en France les adjoints au maire, et, dans la Suisse française, les municipaux.

[5] Forme archaïque de *torses*, ayant le sens de *tordues*.

On pénètre, cognant et martelant les portes ;
Les clefs sautent et les verrous ;
Des armoires de fer ouvrent leur trou,
Où s'alignent les lois et les harangues ;
Une torche les lèche avec sa langue,
Et tout leur passé noir s'envole et s'éparpille,
Tandis que dans la cave et les greniers l'on pille
Et que l'on jette au loin, par les balcons hagards [1],
Des corps humains fauchant le vide avec leurs bras épars.
Mêmes fureurs dans les églises :
Les verrières, où des vierges sont assises,
Jonchent le sol et s'émiettent comme du chaume ;
Le Christ, rivant aux murs sa mort et son fantôme,
Est lacéré et pend, comme un haillon de bois,
Au dernier clou qui perce encor sa croix ;
Le tabernacle, où sont les chrêmes [2],
Est enfoncé, à coups de poings et de blasphèmes ;
On soufflette les Saints près des autels debout
Et dans la grande nef, de l'un à l'autre bout,
Telle une neige — on dissémine les hosties [3]
Pour qu'elles soient, sous des talons rageurs, anéanties.
Tous les joyaux du meurtre et des désastres,
Etincellent ainsi, sous l'œil des astres ;
La ville entière éclate
En pays d'or coiffé de flammes écarlates ;
La ville, au fond des soirs, vers les lointains houleux,
Tend sa propre couronne énormément en feu ;
Toute la nuit et toute la folie
Brassent la vie, avec leur lie,
Si fort, que par instants le sol semble trembler,
Et l'espace brûler
Et les râles et les effrois s'écheveler et s'envoler
Et balayer les grands cieux froids.

— Tuer, pour rajeunir et pour créer
Ou pour tomber et pour mourir, qu'importe !
Dompter, ou se casser le front contre la porte !

[1] Farouches. Ce mot est un terme de fauconnerie. Un faucon ***hagard*** (qu'on ne peut plus apprivoiser).

[2] Chrême, formé avec le grec χρίσμας, huile consacrée qu'on emploie pour les onctions dans l'Eglise catholique.

[3] Voir page 149, note 2.

Et puis — que son printemps soit vert ou qu'il soit rouge —
N'est-elle point dans le monde, toujours,
Haletante, par à travers les jours,
La puissance profonde et fatale qui bouge !

L'action [1].

Lassé des mots, lassé des livres,
Qui tiédissent la volonté,
Je cherche, au fond de ma fierté,
L'acte qui sauve et qui délivre.

La vie, elle est là-bas violente et féconde,
Qui mord, à galops fous, les grands chemins du monde.
Dans le tumulte et la poussière,
Les forts se sont pendus à sa crinière
Et, soulevés par elle et par ses bonds,
De prodige en prodige,
Ils ont gravi, à travers pluie ou vent, les monts
Des audaces et des vertiges.

L'action !
J'en sais qui la dressent dans l'air
Tragiquement, sur ciel d'orage,
Avec des bras en sang et des clameurs de rage.

D'autres qui la rêvent sourde et profonde,
Comme une mer
Dont l'abîme repousse et rejette les ondes.

J'en sais qui la veulent froide, mais obstinée,
Jaugeant, avec des calculs clairs,
Le vaisseau noir des destinées.

J'en sais qui l'espèrent vêtue
Du silence charmeur des fleurs et des statues.

J'en sais qui l'évoquent partout
Où la douleur se crispe, où la démence bout.

J'en sais qui la cherchent encore.
Après la nuit, pendant l'aurore,
Lorsque déjà elle est assise, au seuil
Doux et serein de leur orgueil.

[1] Extrait du recueil : *Les Visages de la Vie.*

La vie en cris ou en silence,
La vie en lutte ou en accord,
Avec la vie, avec la mort,
La vie âpre, la vie intense.
Elle est là-bas, sous des pôles de cristal blanc,
Où l'homme innove un chemin lent;
Elle est, ici, dans la ferveur ou dans la haine
De l'ascendante et rouge ardeur humaine;
Elle est, parmi les flots des mers et leur terreur,
Sur des plages, dont nul n'a exploré l'horreur;
Elle est dans les forêts, aux floraisons lyriques,
Qui décorent les monts et les fleuves d'Afrique;
Elle est où chaque effort grandit
Onde à onde, vers l'infini,
Où le génie extermine les gloses [1],
Criant les faits, montrant les causes
Et préparant l'élan des géantes métamorphoses.

Lassé des mots, lassé des livres,
Je cherche en ma fierté,
L'acte qui sauve et qui délivre.

Et je le veux puissant et entêté,
Lucide et pur, comme un beau bloc de glace;
Sans crainte et sans fallace [2],
Digne de ceux
Qui n'arborent l'orgueil silencieux,
Loin du monde, que pour eux-mêmes.

Et je le veux trempé dans un baptême
De nette et large humanité,
Montrant à tous sa totale sincérité
Et reculant, en un geste suprême,
Les frontières de la bonté.

O vivre et vivre et se sentir meilleur
A mesure que bout plus fervemment le cœur;
Vivre plus clair, dès qu'on marche en conquête;
Vivre plus haut encor, dès que le sort s'entête
A dessécher la force et l'audace des bras;
Rêver, les yeux hardis, à tout ce qu'on fera

[1] Explication de mots vieillis ou obscurs.
[2] Tendance à la tromperie (du latin *fallacia*, tromperie, fourberie).

De pur, de grand, de juste, en ces Chanaans [1] d'or,
Qui surgiront, quand même, au bout du saint effort.
O vivre et vivre, éperdument,
En ces heures de solennel isolement,
Où le désir attise, où la pensée anime,
Avec leurs espoirs fous, l'existence sublime.

Lassé des mots, lassé des livres,
Je veux le glaive enfin qui taille
Ma victoire dans la bataille.

Et je songe, comme on prie, à tous ceux
Qui se lèvent, héros ou Dieux,
A l'horizon de la famille humaine ;
Comme des arcs-en-ciel prodigieux,
Ils se posent sur les domaines
De la misère et de la haine ;
Les effluves de leur exemple
Pénètrent l'air, les murs, les clos, les temples,
Si bien que la foule, soudain,
Voulant aimer, voulant connaître
Le sens nouveau qu'impose, avec hauteur, leur être
Aux énigmes du destin,
Déjà sculpte son âme à leur image,
Pendant que disputent et s'embrouillent encor.
A coups de textes morts
Et de dogmes, les sages.

Alors, on voit les paroles armées
Planer sur les luttes et les exploits
Et, clairs, monter les fronts et, vibrantes, les voix
Et — foudre et or — voler au loin les Renommées [2] ;
Alors aussi, ceux qui réchauffaient leurs âmes,
Au vieux foyer des souvenirs,
L'abandonnent et saisissent l'épée en flamme
Et s'élancent vers l'avenir !

[1] La terre de Chanaan, la « terre promise » : ici, cela veut dire une sorte de paradis.

[2] Dans la Mythologie, *La Renommée* était la messagère de Jupiter ; on la représentait avec des ailes.

A la gloire des cieux[1].

L'infini tout entier transparaît sous les voiles
Que lui tissent les doigts des hivers radieux
Et la forêt obscure et profonde des cieux
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.

La mer ailée, avec ses flots d'ombre et de moire,
Parcourt, sous les feux d'or, sa pâle immensité;
La lune est claire et ses rayons diamantés
Baignent tranquillement le front des promontoires.

S'en vont, là-bas, faisant et défaisant leurs nœuds,
Les grands fleuves d'argent, par la nuit translucide;
Et l'on croit voir briller de merveilleux acides
Dans la coupe que tend le lac, vers les monts bleus.

La lumière, partout, éclate en floraisons
Que le rivage fixe ou que le flot balance;
Les îles sont des nids où s'endort le silence,
Et des nimbes[2] ardents flottent aux horizons.

Tout s'auréole et luit du Zénith au Nadir[3].
Jadis, ceux qu'exaltaient la foi et ses mystères
Apercevaient, dans la nuée autoritaire,
La main de Jéhovah passer et resplendir.

Mais aujourd'hui les yeux qui voient scrutent là-haut,
Non plus quelque ancien Dieu qui s'exile lui-même,
Mais l'embroussaillement des merveilleux problèmes
Qui nous voilent la force, en son rouge berceau.

O ces brassins[4] de vie où bout en feux épars
A travers l'infini la matière féconde!
Ces flux et ses reflux de mondes vers des mondes,
Dans un balancement de toujours à jamais!

[1] Extrait de *La Multiple Splendeur* (1911), peut-être la plus belle œuvre du poète : jamais son symbolisme n'avait atteint une si grande profondeur et une si parfaite majesté.

[2] Ce mot, qui vient du latin *nimbus*, nuage, veut dire un disque doré placé derrière la tête des saints, du Christ, dans les tableaux ou une *auréole;* ici, il a le sens de reflets d'or.

[3] Mots dérivés de l'arabe. Le *zénith* est le point où la verticale d'un lieu rencontre la sphère céleste, et le *nadir*, le point opposé de cette verticale passant par le centre de la terre.

[4] Cuve où l'on fait bouillir la graisse et l'huile dans une fabrique.

Ces tumultes brûlés de vitesse et de bruit
Dont nous n'entendons pas rugir la violence
Et d'où tombe pourtant ce colossal silence
Qui fait la paix, le calme et la beauté des nuits !

Et ces sphères de flamme et d'or, toujours plus loin
Toujours plus haut, de gouffre en gouffre, et d'ombre en ombre,
Si haut, si loin, que tout calcul défaille et sombre
S'il veut saisir leurs nombres fous entre ses poings !

L'infini tout entier transparaît sous les voiles
Que lui tissent les doigts des hivers radieux
Et la forêt obscure et profonde des cieux
Laisse tomber vers nous son feuillage d'étoiles.

Le Cloître[1].

Un jeune noble, corrompu et viveur, Balthazar, comte d'Argonne et duc de Rispaire, dans un moment de rage causée par l'ivresse, a tué son vieux père, et laissé condamner à sa place un innocent. Pour expier son crime, il est entré ensuite dans un couvent où, depuis dix ans, il vit dans le jeûne et la prière, portant un cilice, mortifiant sa chair, humiliant son âme. Le vieux Prieur du monastère, qui seul connaît le crime, considère Balthazar comme racheté par son sincère repentir ; il veut même lui laisser, à sa mort, sa succession, se figurant que lui seul pourra sauver le couvent de la ruine. Mais Balthazar est toujours tenaillé par ses remords, il ne se croit pas pardonné par le Christ. Une première fois, avec la permission du Prieur, persuadé que ce sera alors le suprême rachat par l'humiliation, il confesse son parricide devant le chapitre des moines. Mais alors, l'un d'eux, Dom Marc, un jeune religieux très pur, une âme candide à la François d'Assise, lui dit qu'il doit aller se dénoncer aux juges pour réhabiliter la mémoire de l'innocent condamné à sa place. Balthazar l'écoute. Le Prieur lui a dit que la justice des hommes n'a rien à voir dans les crimes qui relèvent de Dieu seul ; il lui a ordonné de se taire afin d'éviter le scandale dangereux pour le couvent et inutile pour son salut. Malgré cela, Balthazar, exalté par son repentir et sa soif ardente d'expiation, va se dénoncer aux fidèles venus pour entendre la messe publique du dimanche.

ACTE IV

Le temple : à droite, l'autel. En face des spectateurs, la tribune barrée où Dom Balthazar accomplit sa pénitence. Sous cette tribune, une porte. A gauche, la chaire de vérité.

Dom Militien, à l'autel, termine la messe et chante l'*Ite missa est*[2] et s'en retourne à la sacristie. Les moines répondent : « Alléluia ! »

Le prieur monte en chaire lentement.

Les moines sont réunis, près de l'autel, sur trois rangs.

Les fidèles sont massés derrière eux, depuis le banc de communion jusqu'à la chaire.

LE PRIEUR (faisant le signe de la croix)

Au nom du Père... et du Fils...

[1] Drame en 4 actes, en prose et en vers (1900). — Cette œuvre poignante, extrêmement originale, qui met en scène le cas de conscience religieuse peut-être le plus tragique, est une des plus puissantes du théâtre.

[2] En latin d'Eglise : « Allez, vous pouvez partir », ou bien : « Allez, la *messe* est finie. »

Au moment où les fidèles sortent, un grand bruit se fait entendre dans la tribune, et Dom Balthazar apparaît, hagard, derrière les barreaux.

DOM BALTHAZAR (dans la tribune barrée)

J'ai tué mon père, j'ai tué mon père !
Et l'on m'enferme ici
Comme une bête en une cage
Pour étouffer les cris
Et les remords de mon âme sauvage !

LE PRIEUR

Malheureux !

Dom Marc se jette au pied du crucifix; il y reste suppliant pendant toute la scène.

DOM BALTHAZAR (à la foule)

Je suis le moine Balthazar.
Mon crime est un orage en flamme
Qui mord et brûle et saccage mon âme,
Je suis ce moine Balthazar
Qui s'acharna avec passion
Contre vos fautes et vos vices,
Alors qu'il dérobait, qu'il nourrissait
Lui-même sa damnation
Et son enfer, sous le cilice [1].

LE PRIEUR

Cet homme est fou ! n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Mon père était homme de bien.
Il était doux pour toutes mes colères;
Je l'ai tué comme on achève un chien,
Un soir que j'étais ivre !

LE PRIEUR

N'écoutez pas ! N'écoutez pas !
Au nom du Dieu vivant, n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Un innocent fut condamné
Et tué à ma place;
Il priait Dieu et criait grâce.
Il embrassait le Christ en croix.
J'étais présent, j'assistai froid,

[1] Voir page 156, note 3.

Et sans bouger, à ce martyre.
Un geste, un mot, un seul à dire,
Et le glaive n'aurait point flamboyé;
Et je l'ai tu, ce mot, je l'ai broyé
Entre mes dents, je l'ai mangé.

LE PRIEUR (désignant Dom Balthazar aux moines)

Qu'on l'arrache par force de la tribune.

DOM BALTHAZAR

Moi, Balthazar duc de Rispaire,
J'assassinai, avec ces deux mains sanguinaires;
Regardez-les, ce sont des mains
Plus féroces que des mâchoires;
Les juges souverains
N'ont point voulu, dans leur prétoire,
Flairer le sang indélébile
Qui imprégnait ces mains obstinément lavées,
Mais aujourd'hui vous tous qui le savez,
Allez le dire et le crier aux gens des villes,
Allez le proclamer...

LE PRIEUR

Ton repentir est un scandale.

On entend des coups de hache dans du bois.

DOM BALTHAZAR

Je suis comme un buisson de péchés noirs :
Toutes les épines du sacrilège
Se recourbent sur moi, comme des ongles noirs ;
Le manteau saint qui me protège
Ment sur mes épaules; j'en suis couvert,
Mais la lèpre pourrit ma chair.
Je suis le loup qui vint flairer et qui vint boire
Horriblement, le sang de Dieu, dans le ciboire [1],
Je me jette moi-même au ban [2] de l'univers;
Je veux qu'on me crache à la face;
Qu'on me coupe ces mains qui ont tué ;
Qu'on m'arrache ce manteau blanc prostitué;
Qu'on appelle, qu'on ameute la populace.
Je m'offre aux poings qui frapperont

[1] Le calice contenant l'hostie.

[2] Substantif verbal de bannir. *Etre au ban* de l'univers veut dire : être exilé, chassé de partout.

Et aux pierres qui blesseront,
De leur rage, mon front.
Je demande que l'on accable
Ce corps chargé de sa faute implacable
Et qu'on en jette, après mon supplice fervent,
Là loque humaine aux quatre vents !

Les moines sont parvenus à enfoncer la porte et à saisir Dom Balthazar. Ils l'amènent et le jettent à genoux devant le Prieur; aussitôt celui-ci s'adressant à la foule.

LE PRIEUR

Sortez tous !

Des moines poussent la foule vers la porte du temple.

Balthazar appartient à la foudre divine.

LE PRIEUR (parlant devant les moines seuls)

O moine Balthazar,
Tu t'es moqué de Jésus-Christ,
Qui veut le repentir dans le silence,
Tu as rompu avec tes bonds de violence,
La règle sainte et le claustral [1] esprit;
La vie humble en ton cœur s'est défleurie;
Tu es aveugle et sourd, ainsi qu'un bloc de fer,
Puisque tu n'as pas vu en quelle ivrognerie
D'âme, tu viens de te traîner vers ton enfer.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Le sang dont tu couvris ton père
Couvre à présent, de ses taches rouges, nos murs.
Tu es la bête et tu voulus que ton repaire
Fût parmi nous, pour que nos murs fussent impurs !

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Ecoute :
Je t'avais désigné pour être à mon départ
Vers Jésus-Christ, là-haut, celui qui, dans la route,
Marcherait après moi et reprendrait ma part
D'efforts et de soucis et de traverses graves.

[1] L'esprit du *cloître*, dérivé de *claustrum*, par le latin d'Eglise *claustralis*.

Dieu m'a désaveuglé et c'est là la leçon.
Il a brisé devant mes yeux, comme une épave,
Le fier et blanc vaisseau, chargé de cargaisons
De myrrhe et d'encens pur, que tu me semblais être.
Les vents de ta fureur ont séché sur ton front
L'huile sainte dont se baignent nos fronts de prêtre,

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu!

LE PRIEUR

Tu m'apparais plus nettement damné
Que si l'on te donnait du feu pour sépulture.
Jamais le souvenir de ton crime effréné
Ne calmera ces cris; jamais prière en flamme
Ne descendra vers ton effroi.
Tu es le dernier mort, tu es la dernière âme
Pour qui, jamais, avec ferveur et foi,
Une messe sera chantée; et cette crosse [1]

Il menace.

Que tu rêvas de soulever d'un poing viril,
Tiens! Tiens!

Il l'appuie contre Balthazar.

Ta chair la sentira rude et féroce,
Non comme un sceptre ardent, mais comme un bâton vil.

DOM BALTHAZAR

Frappez! Frappez! Frappez, mon père!

LE PRIEUR (défaillant, il est soutenu par les moines

Impie! Impie! Impie!

Il laisse tomber sans le savoir la crosse de ses mains.

UN MOINE (menaçant Balthazar)

Bourreau de Christ!

UN AUTRE

Voleur de repentir!

UN AUTRE

Braise d'orgueil éteint!

THÉODULE

Bandit! Parricide! Sacrilège!

Il pousse Balthazar du pied et le fait retomber la face contre terre.

[1] Bâton pastoral, signe de la dignité abbatiale ou épiscopale.

LE PRIEUR (qui s'est redressé une dernière fois)

Non! Non! Relevez-le et poussez-le dehors,
Vers la honte et l'horreur et la chute et l'abîme!

Les moines relèvent Dom Balthazar et le chassent devant eux jusqu'à la porte de l'église, qu'ils referment sur lui à grand bruit.

Et maintenant qu'à tout jamais son sort
Soit séparé du nôtre et que son crime
Tombe sur lui plus lourd que le couteau
Des échafauds.

Long silence. Thomas ayant ramassé la crosse finit par s'avancer vers le prieur. A ce moment tous les moines, excepté Idesbald et Dom Marc, viennent se ranger autour de Thomas.

THOMAS (regardant fixement le prieur)

Mon Père?

LE PRIEUR (après un silence)

Soit!

Désignant la porte que dom Balthazar vient de franchir.

Puisqu'il abandonna lui-même
Son droit; puisqu'il faillit à son devoir suprême;
Puisqu'il n'est plus personne, hélas! parmi vous tous,
Qui soit de ma hauteur ni de ma force, vous,

Désignant Thomas.

Soyez du moins celui auquel le Ciel accorde
De disputer ce cloître aux temps inexorables
Qui vont venir!

Thomas rend la crosse au Prieur (tout cela semble se faire machinalement).

DOM MARC (resté seul, devant le crucifix)

Du plus profond de ta miséricorde,
Seigneur, sois secourable
Au frère de mon âme, Balthazar.
Toi seul, tu sais la part
Que s'est faite pour l'avenir
Et pour le ciel, son repentir;
Seigneur, assiste-le, à l'heure
Où les hommes lui sont fureur,
Et le monde, supplice et vilenie[1],

[1] Ce mot, dérivé de *vilain*, a généralement le sens d'action basse, mais ici il veut dire *insulte;* en allemand, *Beleidigung;* en anglais, *insult;* en italien *improperio*.

Et ses frères, injure et fange ;
Seigneur, assiste-le dans sa rouge agonie
Avec tes anges !

Œuvres à lire d'Emile Verhaeren (Hochstein, Franck, Deman, Bruxelles, et Lemerre, Société du Mercure de France, Paris, éditeurs) : *Les Flamandes* (1883) ; *Les Moines* (1885) ; *Les Soirs* (1887) ; *Les Débâcles* (1888) : *Les Flambeaux noirs* (1891) ; *Au bord de la Route* (1891) ; *Les Apparus dans mes chemins* (1891) ; *Les Campagnes hallucinées* (1893) ; *Les Villages illusoires* (1895) ; *Les Villes tentaculaires* (1895) ; *Les Heures claires* (1896) ; *Les Visages de la vie* (1899) ; *Les Petites légendes* (1901) ; *Les Forces tumultueuses* (1902) ; *Toute la Flandre* (1904-1907) ; *La Multiple splendeur* (1906) ; *Les Rythmes souverains* (1910) ; *Les Blés mouvants* (1912) ; *Anthologie d'Emile Verhaeren* (1883-1896). Théâtre en vers : *Le Cloître* (1900) ; *Philippe II* (1901) ; *Hélène de Sparte* (1912). — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Henri de Régnier, *Revue Blanche*, tome VIII, (1895) ; Albert Mockel, *Emile Verhaeren* (1895) ; C. Mauclair, *Revue Encyclopédique* (24 juillet 1897) ; van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (1900) ; Hubert Krains, *Semaine littéraire* (16 et 23 mai 1903) ; Désiré Horrent, *Ecrivains belges d'aujourd'hui* (1904) ; Léon Balzagette, *Emile Verhaeren*, (1907) ; Raymond Poincaré, *Grande Revue* (10 mai 1908) ; V. Thompson, *French Portraits* (1909) ; Jean Cart, *Semaine littéraire* (9 janvier 1909) ; Rémy de Gourmont, *Promenades littéraires* (1904 et 1910) et *Le Livre des Masques* (1906 à 1910) ; Victor Kimon, *Portraits d'auteurs* (1910) ; Stefan Zweig, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par Paul Mousse et Henri Chervet (1910).

II

Les Poètes de la Suisse française ou Poètes Romands.

Entre le Jura, le Léman et la ligne sinueuse qui va de Delémont à Bienne, Fribourg et Sierre, s'étend une terre bénie que même l'étranger aime parce qu'elle est belle et parce qu'elle est libre : c'est la Suisse romande [1]. Petite par l'étendue et par le nombre de ses habitants, cette Helvétie latine est un intense foyer de culture française. Dans ce siècle-ci, la vie littéraire y a pris une extension remarquable et les œuvres de ses penseurs, parmi lesquels Alexandre Vinet, Amiel, Charles Secrétan, Ernest Naville, ont fait rayonner au loin la gloire du nom romand. Ce noble pays compte un assez grand nombre de bons poètes. Formés à l'école des grands littérateurs d'outre-Jura, ceux-ci ont presque tous une étroite parenté intellectuelle avec les poètes de la France ; on pourrait aisément les classer dans les différents groupes littéraires que nous avons successivement étudiés. Comme les poètes belges, ils participent aux grands courants intellectuels ou artistiques dont la vague initiale est à Paris ; mais ils ont sur leurs confrères wallons cette supériosité incontestable qu'ils sont beaucoup plus eux-mêmes, gardant sous l'influence irrésistible de la France, une originalité nationale qui est un vrai charme chez eux. Dans notre grande république française, centralisée à outrance, où tout ce qui ne porte pas l'estampille de Paris passe généralement inaperçu, ces poètes de la Suisse romande sont presque tous inconnus. Nous autres Français de la vieille Gaule, nous oublions trop que, par delà nos frontières, il y a des millions de francophones qui cultivent le même champ littéraire que nous. Fiers de notre superbe floraison nationale, nous ignorons qu'au dehors poussent, sous le grand soleil, des moissons magnifiques et nous laissons perdre même les plus belles fleurs que notre génie littéraire a fait épanouir sous d'autres cieux. Dans cette chrestomathie, l'auteur a cherché à en recueillir quelques-unes. Ce n'est qu'un petit herbier qui donne une idée bien insuffisante de la flore elle-même ; du moins celui qui l'a composé peut-il l'offrir,

[1] Elle comprend les cantons entiers de Genève, Vaud, Neuchâtel et une fraction des cantons de Berne, de Fribourg et du Valais, en partie germaniques. En 1910, sur 3 753 293 habitants, la Suisse comptait 796 244 personnes de langue française dont 315 428 dans le seul canton de Vaud. Malgré l'intensité de l'immigration allemande, le français y gagne du terrain.

comme un juste hommage, à cette Suisse romande qui lui inspire tant de sympathie.

A consulter : Le Doyen Bridel, *Discours préliminaire sur la poésie nationale* ; Juste Olivier, *Le Canton de Vaud* (1831) ; Alexandre Vinet, *Etudes sur la littérature au XIXe siècle* (1832-1846) ; Eugène Rambert, *Etudes littéraires ;* Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* (1889) ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande* (1890) et *La Revue Bleue* (25 septembre 1905) ; Hubert Krains, *La Vie intellectuelle de Bruxelles* (15 décembre 1910) ; G. de Reynold, *Le Doyen Bridel et les origines de la littérature suisse romande* (1911) ; Virgile Rossel et H.-E. Jenny, *Histoire de la littérature suisse* (1913). — Consulter aussi les excellentes anthologies : A. Imer-Cuno, *Chants du pays* et *Le Foyer romand* (Payot et Cie), puis la collection des revues suivantes, chacune très bonne dans son genre : *La Revue suisse* (disparue) ; la *Bibliothèque universelle* (existante) ; la *Semaine littéraire* (existante) ; *Les Feuillets* (disparue) : *La Voile latine* (disparue) ; et la revue bilingue de Zurich *Wissen und Leben* (existante). Pour étudier le milieu, consulter Eugène Rambert, *Les Alpes suisses* ; l'excellente *Histoire de la Suisse*, de Dierauer (en allemand ou dans la remarquable traduction française d'Auguste Reymond), et la *Nouvelle Géographie universelle* d'Elisée Reclus, tome III.

JEAN-JACQUES PORCHAT

Né à Crête (canton de Genève) en 1800, mort à Lausanne en 1864.

J.-J. Porchat est un aimable versificateur plutôt qu'un véritable poète, mais c'est lui qui représente le mieux en Suisse l'école des derniers classiques ; il en a toutes les qualités : clarté, logique, correction et, par moments, tous les défauts : sécheresse, prosaïsme, banalité. Ecrivain facile, il s'est essayé dans plusieurs genres ; à notre avis, c'est dans la chanson et la satire tempérée qu'il a le plus brillé. Sa verve, malicieuse et spirituelle, rappelle l'esprit de Béranger dans ses bons moments. On le cite surtout comme fabuliste et ses fables ont été très populaires, même en France, à un moment donné.

Plus de Jura [1].

Eh quoi ! pour notre bonne Suisse
Vous avez pu quitter Paris !
Nos couplets d'un tel sacrifice
Ne sauraient vous payer le prix :
Mais nous parlerons de la France :
Et votre cœur nous répondra ;
Chantons notre antique alliance.
Plus de Jura !

Des vieux temps consultons l'histoire :
Nous fûmes tous Gaulois et Francs ;

[1] Extrait des *Souvenirs poétiques de Valamont*. — Ces couplets de bienvenue furent composés en l'honneur de Sainte-Beuve, alors en Suisse pour donner à l'Académie de Lausanne son célèbre cours sur *Port-Royal* (1837).

Rome trembla de notre gloire ;
Le Saxon nous vit conquérants,
Au début de mainte campagne,
Qu'un champ de Mars inaugura,
On chantait, passant la montagne,
Plus de Jura !

Le temps vint tracer nos frontières ;
Nous Suisses, vous Français enfin.
Vos rois soldaient bien nos bannières,
Et nous baptisions le Dauphin.
Marignan[1] souffla des orages,
Mais François, qui nous admira,
Nous dit : — Mes amis, soyons sages :
Plus de Jura !

Puis dans le sein d'un moine austère
Le grand roi pleurant ses beaux jours,
Cassa l'édit de son grand-père[2],
Rançon de coupables amours :
Pour ceux qui fuyaient le martyre
En vain la pitié l'implora,
Mais notre Suisse osa leur dire :
Plus de Jura !

Enfin croula le trône antique
Sous l'effort de Quatre-vingt-neuf,
Et notre vieille république
Comme vous désira du neuf.
Coiffé du chapeau démocrate,
Le grand homme[3] alors se montra ;
Des deux côtés il mit la patte :
Plus de Jura !

La liberté nous fut rendue :
Dirai-je au prix de quels revers ?

[1] La bataille de Marignan, (14 septembre 1515) où les Suisses, défaits mais non vaincus, inspirèrent une telle estime à François Ier qu'il en prit à son service, après la *Paix perpétuelle* qu'il signa avec eux.

[2] L'Edit de Nantes, promulgué par Henri IV, le 13 août 1598; il accordait la liberté religieuse aux protestants. Le 18 octobre 1685, poursuivant cette chimère irréalisable : l'unité de foi, Louis XIV révoqua l'Edit, ce qui amena la persécution, la conversion forcée ou l'exil d'un million deux cent mille protestants environ. On a prétendu qu'en voulant tuer la Réforme, Louis XIV croyait racheter ses péchés de jeunesse ; il faisait, comme l'a si bien dit le duc de Saint-Simon, pénitence *sur le dos d'autrui*. C'est à cela que Porchat fait allusion ici.

[3] Napoléon Bonaparte.

A ma lyre un peu détendue
Il ne faut pas de si grands airs.
Mais du Nord vienne quelque orage,
Suisses, Français, elle dira :
Voici pour tous assez d'ouvrage.
Plus de Jura!

Pour orner notre Académie,
Poète, vous passez les monts :
Voilà de notre illustre amie
Les envoyés que nous aimons.
Avec vous de poises falotes [1]
Et du blocus même on rira,
Car vous avez mis dans vos notes :
Plus de Jura!

Œuvres à lire de J.-J. Porchat (Georges Bridel, éditeur, Lausannne) : *Glanures d'Esope ; Poésies vaudoises*; *Souvenirs poétiques* (1828-1864). — Critiques à consulter : J. Hornung, *J.-J. Porchat et la poésie vaudoise* (1864) ; A. Vulliet, *Les poètes vaudois contemporains* (1870) ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française ;* Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande.*

FRÉDÉRIC MONNERON

Né à Lonay (Vaud) en 1813, mort à Gœttingen en 1837.

Ce poète eut une destinée mélancolique : il se tua, à 24 ans, après un accès de nostalgie invincible, n'ayant pas encore donné la mesure de son beau talent. Lyrique inspiré et profond, c'est le meilleur romantique de la Suisse. Sainte-Beuve lui-même lui trouvait du génie.

Le rêve du poète [2].

« De qui me parles-tu, céleste rêverie,
Mystérieux concert de mon âme attendrie?
D'un temps sans origine es-tu l'écho secret,
Un espoir que j'ignore, ou mon dernier regret ?
Es-tu l'hymne nouveau de la harpe infinie
Dont le cœur des élus comprend seul l'harmonie ?
Où bien l'appel trompeur de quelque esprit subtil ?

» Peut-être est-ce mon âme au retour de l'exil,
Qui du ciel entr'ouvrant le lointain sanctuaire,
Contemple son image errante sur la terre,

[1] Allusion aux difficultés provoquées par Louis-Napoléon, alors citoyen et officier suisse, qui conspirait contre le roi Louis-Philippe.

[2] Extrait des *Poésies de Monneron recueillies par ses amis.* La pièce est de 1835.

Ou quelque ange éploré qui regarde ici-bas,
Et, jetant un adieu que je ne comprends pas,
Laisse tomber d'en haut sur l'ombre de lui-même
Quelques pleurs... souvenir de sa beauté suprême.
Oh ! qui me l'apporta, cet adieu si lointain !
Est-ce le vent d'un soir ou le vent d'un matin ?

» Terre, couche glacée où mon âme se voile,
Rentre donc dans ta nuit ! j'y verrai mon étoile.
Son rayon prophétique et sa haute clarté
Aiment les cieux déserts et leur immensité...
Que me fait ici-bas le soleil qui se lève ?
Je n'y vois guère mieux, et j'y perdrais un rêve. »

Ainsi chantait un barde. Il doubla les coteaux
Parmi les peupliers frémissants sur les eaux.
C'était l'heure douteuse où la neige est d'opale,
Où, penché sur les monts, l'esprit du soir exhale
Sa nuageuse haleine au-dessus des champs bleus,
Effaçant des forêts les feuillages houleux...
L'heure où le Dieu d'amour, du ciel ouvrant les roses,
Nous entretient tout bas de la fuite des choses,
Où nos derniers amis et nos rêves joyeux
Dansent autour de nous, murmurant des adieux.
Le barde, au bord du lac, sur l'humide prairie
S'endormit, absorbé dans cette rêverie ;
Et son âme, étreignant l'air mortel, mais plus pur,
S'éleva par degrés sur ses ailes d'azur.

Mais lorsqu'il fut au seuil du divin sanctuaire,
Où ne monte jamais aucun bruit de la terre...
« D'où viens-tu ? » demanda le Seigneur radieux.
« J'ai perdu mon amour, et je cherche les cieux,
Dit-il, en secouant les larmes de son aile ;
Là-bas, je n'entends plus ton hymne solennelle,
Ni les doux souvenirs dont l'ange triste et beau
Endormait autrefois mon enfance au berceau.
Dans le profond azur mon œil ne sait plus lire
Ces livres infinis où s'empreint ton sourire.
Et moi, qui pris ma source en ton éternité,
De ton beau souvenir je fus déshérité. »

Elle dit. A ces mots chantaient les chœurs des anges,
Mêlant à leurs soupirs d'ineffables louanges.
Sous leurs voiles légers, ils pleuraient à genoux ;

Mais la harpe du Christ leur répondit à tous :
« Il est vers mon beau ciel d'étroites avenues,
Des sentiers détournés, des routes inconnues
Qu'explorent vers le soir de rares exilés.
Ils chantent leurs destins, qui leur restent voilés.
Leur astre est une larme, et leur foi la souffrance ;
Mais leur chant de regrets est presque une espérance...
Allez de celui-ci finir le triste sort ;
Préparez le départ du poète qui dort... »

« Suis-moi, dit à cette âme un sylphe [1] au frais visage
(Le plus léger des vents dont se plaint le feuillage),
Sur la terre je dois descendre ce matin ;
Tu franchiras les airs dans mon char argentin. »
L'âme entoura du vent la taille svelte et pure,
Et s'enfuit avec lui dans l'immense verdure...
Elle y trouva des flots vagues, harmonieux,
Puis, devenant rosée aux doux rayons des cieux,
Elle tomba soudain, perle fraîche et discrète,
Sous l'ombrage des bois, dans une violette.

Rosée, amour des fleurs ! fraîche larme du ciel,
Eclose d'un baiser des vents et d'Ariel [2] !
Larme plus fraîche encor que des songes d'enfance.
De ce barde tu fus la nouvelle existence !
Surpris par l'air du soir, il était déjà mort,
Et la belle nature eut son dernier accord.
Les anges de la nuit qui l'ont pris sur la grève,
Dans les cieux pour toujours ont prolongé son rêve.

A vous [3].

Quand sur les champs du soir la brume étend ses voiles.
Lorsque pour mieux rêver, la Nuit au vol errant,
Sur le pâle horizon détache en soupirant
Une ceinture d'or de sa robe d'étoiles ;

Lorsque le crépuscule entr'ouvre, aux bords lointains,
Du musical éther les portes nuageuses ;
Alors, avec les vents, les âmes voyageuses
Vont chercher d'autres cieux dans leurs vols incertains.

[1] Sylphe, féminin *sylphide*, génie de l'air dans la Mythologie.

[2] Voir page 131, note 1.

[3] Cette poésie extraite du même recueil que la précédente, est un petit chef-d'œuvre de lyrisme élégiaque ; Lamartine l'eût signée.

La mienne s'en retourne auprès de vous, fidèle ;
Mais bientôt un remords la surprend en chemin,
Et, jeune mendiante, implorant votre main,
Elle vous tend la sienne, en se voilant d'une aile.

Car c'est le repentir d'avoir aimé trop peu,
Qui, de l'exil, vers vous la rappelle angoissée,
Comme une ombre sortant de sa tombe glacée,
Surprise par la mort sans avoir fait d'adieu.

Non ! je n'ai pu comprendre et votre âme et la terre
Que de loin, quand les ans sont venus tout finir.
Et mon cœur n'a fleuri qu'autour du souvenir,
Comme autour du tombeau l'églantier solitaire.

Ces jours où ma jeunesse a fait souffrir les cœurs,
Je n'en pourrai gémir que seul avec moi-même,
Alors qu'il n'est plus temps de dire à ceux qu'on aime :
« A genoux, me voici ! pardonnez-moi vos pleurs. »

Ainsi, c'est le passé, c'est la fuite des choses,
Le souvenir des maux qu'on ne peut réparer,
Qui m'évoquent vers vous, quand la nuit vient errer
Sur le large horizon, parmi l'or ou les roses.

Œuvres à lire de Monneron (Georges Bridel, éditeur, Lausanne) : *Poésies*. — Critiques à consulter : Sainte-Beuve, *Portraits contemporains ;* Juste Olivier, *Etude biographique*, en tête des *Poésies de Monneron* (1852) ; Eugène Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande* ; A. Vulliet, *Les poètes vaudois contemporains* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

JUSTE OLIVIER

Né à Eysins (Vaud) en 1807, mort à Genève en 1876.

Il arriva à la vie intellectuelle au moment où le romantisme s'épanouissait. Ses premières sympathies littéraires furent pour la nouvelle école. Plus tard, quand les dures nécessités de la vie l'obligèrent de s'expatrier, il s'établit à Paris. Il y séjourna près de 25 ans, fréquenta Sainte-Beuve, dont il devint l'ami, et les divers cénacles littéraires. Malgré toutes les influences francisantes qu'il subit, il resta toujours suisse, gardant, avec la foi qu'il tenait de son éducation chrétienne, la simplicité charmante du milieu rustique où il avait grandi, conservant à sa petite patrie, qui ne le comprenait pas, le culte le plus touchant et le plus vrai. Il a chanté tout ce qu'il y a de beau, de noble, de gracieux dans le pays enchanteur qui charma sa jeunesse : les Alpes sublimes, le poétique Jura, l'incomparable Léman, les joies et les tristesses de la vie rustique. C'est par excellence le poète national du canton de Vaud. Il ne fut pas, hélas ! prophète dans

son pays; l'amertume d'un injuste oubli attrista ses dernières années. Depuis qu'il est mort, on s'est mis à le comprendre. Le canton de Vaud lui a élevé un monument à Eysins, ainsi qu'à Lausanne, et l'on a célébré avec éclat, en 1907, le centenaire de sa naissance. Il faut saluer cette belle mémoire d'homme et d'écrivain, ce noble cœur qui exprima la poésie de son pays en une langue, monotone parfois et d'une construction un peu laborieuse, mais rayonnante de sincérité, de sensibilité et de charme.

Le Léman [1].

O bleu Léman, amour de tes rivages,
Miroir du ciel où tremblent les nuages,
De ma patrie, ô suprême beauté,
Je n'entends plus ton murmure enchanté !
Voici des flots : mais leur vague étendue,
Leur pâle azur, assombri par les bois,
Leurs humbles bords, leur incertaine voix,
Que disent-ils à mon âme éperdue ?

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

J'aime tes eaux que la brise amoureuse
Plisse au matin, d'une aile gracieuse,
Lorsqu'elle joue aux voiles des bateaux ;
Et quand rugit le vent, j'aime tes eaux :
Leur grave élan, leur bruissement sonore ;
Le choc puissant dont retentit le bord ;
La blanche écume amassée ; et du port
L'anse inquiète où l'onde roule encore.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Le pur cristal de ta vague domptée
Se brise-t-il en écume argentée,
Sous une nef qu'à ton front méprisant
Semble attacher un lien trop pesant :
Ta grâce encor, fascinante et suprême,
Sur les flancs noirs du navire massif,
Jette un éclat magique et fugitif,
Pour s'en former un charmant diadème.

O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

[1] Extrait du recueil *Les deux voix* (1835).

Quand du couchant les flammes nuancées
Sur ton miroir s'éteignent balancées,
Quand chaque flot plonge, mobile et pur,
Son île d'or dans l'Océan d'azur ;
De ma pensée, autour de toi captive,
L'amour encor repose sur tes eaux,
Avec les monts, les tours, les blancs oiseaux,
Et les manoirs[1] qui dorment sur ta rive.
O bleu Léman, toujours grand, toujours beau,
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau !

Jeune Helvétie [2].

Jeune Helvétie, à toi notre espérance !
A toi nos vœux, notre amour et nos bras !
Aux jours de force, aux jours de défaillance,
A toi la gloire, et pour toi nos combats !
Si le rocher qui borne tes campagnes
Réduit ta part du lot universel,
Tu peux encore, ô terre des montagnes !
Grandir, mais du côté du ciel.

Elève-toi par ton libre courage !
Gravis tes monts, suis ton rude sentier,
Et que ta robe, entre le noir nuage,
Brille plus blanche au loin que le glacier !
Là, sur la terre, à tes pieds déroulée,
Jette en tous sens un regard fraternel,
Heureuse et fière, et bientôt consolée
De ne grandir que vers le ciel.

Dans les bois [3].

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce l'oiseau qui chante,
Où l'onde qui serpente
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une jeune fille,

[1] Habitation féodale ; l'auteur pense surtout au château de Chillon.
[2] Extrait des *Chansons lointaines* (1847).
[3] Extrait des *Chansons lointaines*.

Où le faon qui sautille
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On entend une voix.
Est-ce une Ombre éveillée
Errant sous la feuillée,
Dans les bois ?

Dans les bois, dans les bois,
On n'entend plus de voix.
D'arbre en arbre s'avance,
Seul, tout seul... le Silence
Dans les bois.

Œuvres à lire de Juste Olivier (Georges Bridel, éditeur, Lausanne) : *Les deux voix* (1835) ; *Chansons lointaines* (1847) : *Chansons du soir* (1867) ; *Sentiers de montagnes* (1875). — Critiques à consulter : Eugène Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande* (1889) ; Ch. Fuster, *Les poètes du foyer* ; Ph. Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* et *Bibliothèque universelle* (mai 1913) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* ; Henri Warnery, *Au Foyer romand* (1905) ; Léon Séché, Introduction à la *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier*, publiée par Mme Bertrand (1904) ; Charles Burnier, Préface des *Poésies*, publiées en 1907 ; Alfred Millioud, *Le Pâturage de Niedens* (1910).

Mme DE PRESSENSÉ (ELISE-FRANÇOISE DU PLESSIS)

Née à Yverdon en 1826, morte à Paris en 1901.

Une noble femme et un bon poète. Par son lyrisme, elle se rattache au romantisme français, mais son éducation protestante a fortement influé sur son esprit et fait dévier ses premières admirations littéraires. Le christianisme, un christianisme large et élevé à la Vinet, tient la première place dans son œuvre, toute pleine de beaux sentiments et de pensées profondes.

Les poètes sans voix [1].

Oh! combien il en est parmi nous de poètes,
Dont les voix à jamais doivent rester muettes,
Cœurs profonds et rêveurs tournés vers l'inconnu,
Inconsolés du ciel pour l'avoir entrevu!

Ils n'ont rien oublié de leur belle patrie,
Si ce n'est son langage, ineffable harmonie.
D'autres se font un jeu de son secret divin ;
Eux, faits pour le parler, ils le cherchent en vain.

[1] Cette pièce et la suivante sont extraites des *Poésies* (1869).

D'autres savent parler cette langue étrangère,
Echo de l'idéal sur notre pauvre terre;
Mais eux, encor émus de son doux souvenir,
Ils ne savent qu'aimer, regretter et souffrir.

Et qu'importe, après tout? Si cette mer profonde
Dérobe à tous les yeux les trésors de son onde,
La perle ainsi ravie à l'avide plongeur
En est-elle moins belle aux regards du Seigneur?

O poètes sans voix, les trésors de votre âme,
Nul ne les a compris et nul ne les réclame.
Vous passez ignorés de ce monde bruyant,
Sans laisser une empreinte à son sable mouvant.

Nul ne saura jamais que dans votre poitrine,
Captive, frémissait l'étincelle divine;
Que vous portiez en vous l'éternelle beauté,
Comme en un sanctuaire une divinité.

Mais le germe sacré déposé dans votre âme,
L'amour du beau, du vrai, vivante et noble flamme,
Sans l'avoir profané sur un vulgaire autel,
Pur des gloires d'en bas, vous l'emportez au ciel.

Vous m'avez laissé seul.

Jésus revint trois fois pendant cette nuit sombre;
Les disciples dormaient, accablés, oublieux.
Triste, il les regardait et s'éloignait dans l'ombre,
Mais la troisième fois il s'arrêta près d'eux.

« Dormez! dit-il alors avec un doux reproche,
» Vous m'avez laissé seul à l'heure où je luttais,
» Et maintenant celui qui me trahit s'approche.
» Dormez! il n'est plus temps de veiller désormais. »

Comme il parlait encor la troupe sacrilège
L'entourait... il reçut le baiser de Judas;
Et quand, seul au milieu de l'indigne cortège,
Son œil chercha les siens, il ne les trouva pas.

Il était seul... O Christ! cette longue agonie
Depuis dix-huit cents ans elle n'a pu finir,
Et nous te laissons seul, et notre âme engourdie
Dort de son lourd sommeil quand il faudrait souffrir.

Un grand gémissement monte de notre terre
Et la sueur de sang y coule nuit et jour...
Ceux qu'étreignait ton cœur à cette heure dernière,
Hélas! ils n'ont rien su de ton divin amour.

Et nous les oublions... Et pendant cette veille
De tant de malheureux, d'ignorants, d'opprimés,
Nous dormons, nous rêvons... Si leur voix nous éveille,
Nos yeux appesantis sont bientôt refermés.

Mais ce gémissement qui monte de la terre
Retentira pour nous jusqu'en l'éternité,
Lorsque Dieu nous dira : Qu'as-tu fait de ton frère?
Et Jésus de sa voix tendre et pourtant sévère :
Vous m'avez laissé seul en mon Gethsémané[1]!

Œuvres à lire de M^me^ de Pressensé (Lemerre, éditeur, Paris) : *Poésies* (1869). — Critiques à consulter : Cordey : *Journal religieux de la Suisse romande,* (18 et 25 mai 1901) ; M^me^ Suchard, *L'Œuvre de M^me^ de Pressensé* (1904) ; Marie Dutoit : *Au Foyer romand* (1902) ; Gabriel Monod, *Souvenirs et lettres inédites de M^me^ de Pressensé.*

MARC MONNIER

Né à Florence en 1829, mort à Genève en 1885.

Français par son père, Suisse par sa mère, Marc Monnier passa à Genève la plus grande partie de sa vie; c'est pour cela qu'on le range généralement parmi les écrivains de la Suisse française, bien qu'il n'ait en somme rien du caractère romand. Comme Banville, auquel il ressemble par quelques côtés, c'est un versificateur extrêmement habile, d'une émotion tendrement discrète, d'une verve comique brillante, vif, alerte, sémillant, aimable, délicat. Son *Théâtre des Marionnettes* est un petit chef-d'œuvre de satire politique, et ses traductions en vers de *Faust* et de l'*Arioste* sont des œuvres d'une rare virtuosité. Marc Monnier aurait pu devenir un très grand poète s'il n'eût dispersé en prose et en vers, sur une infinité de sujets hétérogènes, son étonnante facilité.

La colombe[2].

Savez-vous pourquoi j'aime la colombe?
C'est que le bonheur n'est point aux sommets :
Plus on veut monter, plus bas on retombe,
Et qui va trop loin ne revient jamais.

[1] *Gethsémané* ou *Gethsémani*, en hébreu, « pressoir d'huile » ; on y voit encore huit oliviers fendus par l'âge et qui datent, dit-on, du temps de Jésus-Christ.

[2] Cette pièce et les suivantes sont extraites des *Poésies* de l'auteur. Nous n'avons pas reproduit des fragments du *Théâtre des Marionnettes,* qui donneraient une idée plus exacte de son talent, parce qu'il n'est pas facile d'y pratiquer des extraits et que l'ouvrage est plein d'allusions politiques demandant de longues explications.

En son vol ardent plus d'un, suivant l'aigle,
Court de monde en monde, à pas surhumains ;
Tandis qu'en la plaine un enfant espiègle
Tend plus près de Dieu ses petites mains.

Dieu n'est point au ciel où le vent emporte
Tant de cris ardents et de vœux déçus,
Il est près de vous, il est à la porte
Que Marthe et Marie ouvraient à Jésus.

Chez le pauvre monde offrant son eau fraîche,
Parmi les pêcheurs venus par milliers,
Il est dans l'étable, il est dans la crèche,
Sous les mufles chauds des bœufs familiers.

Aussi, douce et belle entre les plus belles,
J'aime la colombe, et Dieu la bénit.
Elle ne sait pas, bien qu'elle ait des ailes,
Monter dans les cieux plus haut que son nid.

Pierrot[1].

Sur les bancs du théâtre infime
Qui te sert d'école et d'autel,
Je suis des yeux ta pantomime,
Divin Pierrot, maître immortel!

Le poltron s'enferme à la brune[2],
Son logis devient un couvent;
Mais tu sors au clair de la lune,
Mon ami Pierrot, l'œil au vent.

Tu sors, mais gare l'embuscade !
Par vingt soldats te voilà pris.
Choisis : la chaîne ou l'estocade[3] ?
Tu choisis la chaîne, et tu ris.

Tu ris, car il te reste une arme,
Ce pied sournois, leste et charmant,
Ton salut, l'effroi du gendarme,
Ta liberté, son châtiment.

[1] Voir page 571, note 1. L'auteur s'est souvenu dans ces vers de la célèbre chanson populaire : *Au clair de la lune, mon ami Pierrot, — Prête-moi ta plume, pour écrire un mot...*

[2] L'heure où la lumière s'obscurcit, à la fin du jour.

[3] Coup *d'estoc* ou de *pointe* (de l'italien *stoccata*).

Tu ris en narguant tes entraves,
Captif roi du geôlier, moqueur
Plus sérieux que les gens graves,
Vaincu triomphant du vainqueur.

Ami Pierrot, la vie est dure,
Le monde est triste et mécontent :
Garde-nous ta gaîté qui dure,
Garde-nous ton rire éclatant !

Il a peur, sa chandelle est morte ;
Il a froid, il n'a plus de feu...
Pauvre monde, ouvre-lui ta porte,
Bon Pierrot, pour l'amour de Dieu !

A une vieille fille.

Avril a fui, pauvre âme en pleurs !
Mais sans tresser pour vous ses fleurs
En couronne de fiancée ;
Vous voyez passer deux à deux
Vos amis d'enfance, et loin d'eux
Vous restez seule et délaissée.

Vous regardez amèrement
Celles qui vivent en aimant :
L'épouse, la mère, l'aïeule,
L'enfant qui, si frêle et si doux,
Nous soutient, appuyé sur nous...
Vous restez seule, toute seule !

Et pourtant, d'ici jusqu'au soir
Le ciel ne doit pas rester noir.
Puisque jamais Dieu n'abandonne
Ceux que le monde abandonna,
Vous pouvez être heureuse : on n'a
De bonheur que ce qu'on en donne.

Il est partout des malheureux :
Toute âme en se penchant sur eux,
Rencontre une âme sœur qui l'aime.
En les soulageant on guérit ;
Pour les consoler on sourit,
Et l'on se console soi-même.

Qui mange seul mange sans faim,
Mais on peut partager son pain

Avec bien des gens sur la terre ;
On a chaud en les réchauffant ;
Chacun peut trouver un enfant
Chez ceux qui cherchent une mère.

Ah! tous ces oiseaux affamés
Accourront si vous les aimez,
Autour de vous, à tire-d'ailes,
Et s'ébattant sur vos genoux,
Vous feront un printemps plus doux
Que le printemps des hirondelles.

Et vous aurez connu l'amour
Qui dure jusqu'au dernier jour,
Qui, même après la dernière heure,
Vous retient encore ici-bas,
Dans un ciel où l'on ne meurt pas,
Dans une âme en deuil qui vous pleure.

Œuvres à lire de Marc Monnier (Sandoz et Fischbacher, éditeurs, Paris). *Poésies* (1871) ; *Théâtre des Marionnettes* (1871) ; *La vie de Jésus racontée en vers français* (1873) ; *Traduction* de *Faust* (1875). — Critiques à consulter : E. Tallichet, *Bibliothèque universelle*, t. XXVI ; Victor Cherbuliez, *Préface* du *Théâtre des Marionnettes ;* Eugène Rambert, *Ecrivains nationaux* ; Philippe Godet, *Histoire littéraire de la Suisse française* ; Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande.*

EUGÈNE RAMBERT

Né à Clarens en 1830, mort à Lausanne en 1886.

L'admirable auteur des *Alpes suisses*, dont nous avons montré l'importance comme prosateur dans le premier volume de cet ouvrage, fut aussi un poète de valeur, une nature inspirée, qui exprima en vers de nobles sentiments et de beaux symboles. Imprégné de littérature française, Rambert doit sa forme parfois un peu laborieuse à la fois aux classiques et aux romantiques, mais par le fond il est essentiellement original. Sa poésie est nationale dans le sens élevé du mot, sans aucune des banalités provinciales qui déparent certains poètes helvétiques. Esprit vigoureux et sain, âme sensible et délicate, le peintre des Alpes représente, comme poète, ce qu'il y a de meilleur dans le caractère vaudois.

Notre Rhin [1].

Le Rhin que vous chantez dans vos vers fratricides,
Ce Rhin, fantôme impur, vieille divinité,

[1] Extrait des *Poésies*. Ecrit en 1869, après une soirée où l'on avait lu le *Rhin allemand* de Becker, commençant par ces mots : *Ils ne l'auront pas le Rhin allemand*, et la réponse d'Alfred de Musset, qui débute par ce vers : *Vous l'avons eu, votre Rhin allemand.*

Qui n'a jamais lavé son lit ensanglanté,
Le Rhin des conquérants et des vautours avides, —
Qu'il soit à vous, qu'il soit à vous !

Notre Rhin, libre enfant, frère jumeau du Rhône,
Sur l'Alpe, en son berceau, n'a que des rêves d'or ;
Il est fier, il est libre, il est jeune, il est fort ;
Le sang n'a pas souillé les fleurs de sa couronne ; —
Il reste à nous, toujours à nous !

Lioba [1].

Tout vrai Suisse a un *ranz* éternel
au fond du cœur. SAINTE-BEUVE.

D'où nous vient-il, ce vieux refrain,
Qui fait pleurer, qui fait sourire ?
D'où nous vient-il, que veut-il dire,
Ce *ranz* naïf, grave et serein,
Lioba, lioba ?

Voix des bergers, voix des abîmes,
Voix des torrents, des rocs déserts,
Il vient à nous du haut des airs,
Comme un écho des blanches cimes.
Lioba, lioba !

Sur l'Alpe aux flancs vertigineux
Il flotte dans l'air qu'on respire ;
Aux forêts le vent le soupire,
Et les monts se disent entre eux
Lioba, lioba !

Dans cette idylle douce et fière
La Liberté nous a souri.
Combien de fois le cor d'Uri [2]
A-t-il sonné sur la frontière
Lioba, lioba !

Exilés sous d'autres climats,
Regrettons-nous l'Alpe fleurie ?
Ce vieux refrain, c'est la patrie

[1] Extrait des *Poésies*. — *Lioba* est un mot du patois romand qui signifie *vache* ; c'est aussi le cri d'appel des bergers pour rassembler leurs troupeaux. Dans le *Ranz des vaches des Colombettes*, c'est le premier mot du refrain.

[2] Un des trois cantons primitifs de la Suisse, formé par la vallée supérieure de la Reuss ; il a Altorf pour chef-lieu.

Qui nous suit, chantant sur nos pas :
Lioba, Lioba !

Dans les douleurs de l'agonie,
De Sempach[1] le héros vainqueur
L'écoutait au fond de son cœur
Eclater en flots d'harmonie
Lioba, lioba !

Voix de courage, voix d'amour,
Au timbre fort, joyeux et tendre,
Nos fils aussi sauront l'entendre
Et l'accompagner à leur tour.
Lioba ! lioba !

Laissons à d'autres les chimères,
Gloire, grandeurs, tristes appas !
Le seul bien qui ne lasse pas,
Nous l'avons reçu de nos pères.
Lioba, lioba !

La liberté simple et sans fard,
Suisse, voilà ton apanage !
Garde-la pure d'âge en âge,
La liberté du montagnard.
Lioba, lioba !

Pour dominer l'orchestre immense
Dans le concert des nations,
Il faut des hautes régions
Qu'au ciel toujours ce chant s'élance :
Lioba, lioba !

Œuvres à lire d'Eugène Rambert (F. Rouge, éditeur, Lausanne) : *Poésies* (1874), *Les Fleurs de deuil* (1895). *Dernières poésies* (1887). Pour ses œuvres en prose, voir le premier volume de cette *Chrestomathie*. — Critiques à consulter : Henri Warnery, *Eugène Rambert* ; Philippe Godet, Virgile Rossel, *ouvrages cités*.

EDOUARD TAVAN

Né à Genève en 1842.

C'est l'un des meilleurs représentants de l'Ecole parnassienne en Suisse et, sans contredit, l'artiste en vers le plus habile de son pays, car tout

[1] A Sempach, sur le lac du même nom, canton de Lucerne, en 1386, les Suisses vainquirent le duc d'Autriche Léopold III, grâce à l'héroïsme d'Arnold Winkelried, qui se sacrifia pour faire brèche dans les rangs ennemis.

ce qu'il a écrit est d'une qualité rare. Disciple de Leconte de Lisle, il aime surtout les sombres méditations philosophiques, les grands faits du passé et la poésie exotique; les sujets nationaux l'ont moins tenté, sans doute, parçe qu'il faut à son imagination l'ampleur des grands rêves. Comme le poète belge van Hasselt, mais dans une langue poétiquement bien supérieure, Edouard Tavan a publié aussi des vers rythmiques ; ces vers, d'ailleurs conformes aux principes de la prosodie traditionnelle, sont, en ce qui le concerne, basés sur l'accent tonique, *renforcé de l'accent rhétorique ou oratoire*. Ils ont pour caractère essentiel une disposition régulière des groupes naturels de la diction française, groupes d'un ou de plusieurs mots déterminés par les *toniques* qui frappent leur dernière syllabe sonore, formant ainsi des pieds de deux, de trois et de quatre syllabes. Dans la versification française ordinaire, ces groupes se succèdent, sans ordre précis, d'un vers à l'autre, comme dans ces vers de Musset :

Regrettez-vous/ le temps/ où le ciel/ sur la terre
Marchait/ et respirait/ dans un peu/ple de dieux...

Edouard Tavan les dispose, au contraire, de manière à obtenir une parfaite symétrie de coupe et d'allure, ce qui permet de faire des vers de neuf, onze, treize et quatorze syllabes, plus harmonieux que ceux des vers-libristes, si contraires parfois au génie de notre langue. La strophe suivante donnera une idée de ce système rythmique, qui ressort très bien dans la lecture à haute voix :

Lugubrement/ se lamentait/ le glacial/ décembre,
Comme un long pleur/ d'éternel ennui,
Dans le silen/ce, il me souvient/ qu'envahissant/ ma chambre
L'heure sonnait/ lentement/ minuit.

La tentative d'Edouard Tavan n'a pas été comprise par la critique ; elle est cependant originale et intéressante ; nous croyons fermement qu'on en tiendra compte un jour ou l'autre, car elle ajoute à la métrique française des ressources qui ne sont pas à dédaigner. Quoi qu'on en pense, l'auteur n'en est pas moins un poète profond, noble, inspiré, d'une grande valeur littéraire.

La douleur du taureau [1].

Tout le jour, à l'écart couché dans les rosages [2]
Le taureau noir, le roi sombre des hauts alpages,
Au flanc de la prairie a gémi tristement,
Dans la blonde vapeur de son poitrail fumant,
Exhalant vers le ciel des plaintes inconnues.

[1] Extrait de : *Fleurs de rêve* (1889). C'est une des meilleures pièces d'inspiration suisse écrite par l'auteur ; son caractère épique cadre bien avec la tendance habituelle du poète, naturellement porté vers les grands sujets.

[2] Rosage ou rosagine ; du latin du moyen-âge, *rosago*, *rosaginis*, rhododendron.

Les filles des chalets près de lui sont venues;
Elles l'ont appelé des noms accoutumés,
Offrant à sa douleur les herbages aimés,
Caressant doucement, pour soulager sa peine,
De leurs tremblantes mains son large cou d'ébène.
Il est demeuré là. — Les vaches aux longs pis,
Les petits veaux craintifs dans les buissons tapis,
Paissaient joyeusement les gazons et les mousses;
Sous les branches des pins montrant leurs têtes rousses,
Les génisses, avec de grands yeux innocents,
De leurs roses naseaux soufflaient sur les passants,
Et fuyaient en chassant les taons[1] avec leur queue.

Les sommets endormis sous l'immensité bleue
Dentelaient vaguement les vaporeux lointains,
Sur les pentes couraient les ruisseaux argentins,
Les herbes s'inclinaient sous une tiède haleine,
Les grands bois se taisaient, toute l'Alpe était pleine
De parfums, de rayons et de gais tintements;
Mais il est resté sourd à ces appels charmants,
Et, dédaigneux des siens et des douces paroles,
Et de la combe verte, où, sous les vieux arolles,
Les belles du troupeau mugissaient leurs amours,
A tout indifférent et gémissant toujours,
Il est demeuré là, farouche et solitaire,
Dans le rosage en fleurs étendu sur la terre.
Quand l'ombre des chalets s'allongea sur les prés,
A l'heure où le jour fuit sur les monts empourprés.
Où le lointain adieu des âmes envolées,
Dans les cloches du soir s'exhale des vallées,
Tout à coup, sous l'effort d'un élan furibond,
Le taureau menaçant s'est levé d'un seul bond;
De son regard oblique il a fouillé l'espace,
Et, plus impétueux que l'ouragan qui passe,
Il a sous le galop pressé de ses pas lourds,
Ebranlé sourdement les pentes de velours: —
On eût dit le fracas des neiges entraînées.

Dans le vertige affreux de courses effrénées,
Sa vaste silhouette, ainsi qu'un noir démon,

[1] Un *taon* qui se prononce *tan* comme *faon* (fan) et *paon* (pan), mot dérivé du latin populaire *tabonem*: insecte diptère qui pique les animaux. En italien, *tafano*; en anglais *horse-fly*; en allemand, *Vieh-Bremse*.

Passait et repassait à la croupe du mont
Qu'envahissait déjà l'ombre des nuits paisibles.

Parfois, comme entouré d'ennemis invisibles,
Il s'arrêtait soudain, reculait frémissant,
Abaissait son front large, arquait son dos puissant,
Et, déchaînant l'éclat de sa rage insondable,
Recommençait au loin son galop formidable,
Frappait, frappait le vide et les fantômes vains,
Broyait le sol, lançait les blocs dans les ravins ;
Puis, dans l'enivrement terrible de sa force,
Au sein d'un tourbillon de cailloux et d'écorce,
Eventrant les vieux pins sous ses cornes de fer,
Il jetait dans la nuit des beuglements d'enfer.
Tous ont fui, redoutant ses coups épouvantables,
Et la terreur les tient blottis dans les étables;
Le vieux tueur de loups, le robuste vacher,
Ni le fort bucheron, n'ont osé l'approcher,
Aucun pouvoir humain ne s'en peut rendre maître;
Il faut un exorcisme, et l'on attend le prêtre...

Et, depuis quatre jours, là-haut, sous les cieux clairs
Le mufle tout sanglant et les yeux pleins d'éclairs,
Avec un roulement d'échos qui l'accompagne,
L'énorme taureau noir beugle dans la montagne.

Rayons d'octobre [1]...

Rayons d'octobre, azur calme et triste,
Que voulez-vous de notre cœur las ?
Rayons ambrés, rayons d'améthyste,
Feuillages d'or, montagnes lilas.

Tout assoupi de brume automnale,
Comme un lointain sourire d'amour,
Le soleil brille, au fond du ciel pâle,
Dans la splendeur tranquille du jour.

Sous cet éclat tissé d'ironie,
De vains reflets, de rêves fanés,

[1] Extrait de *La Muse romande* (1890-1891). Cette poésie rythmique est formée de vers qui doivent être scandés de la manière suivante avec une tonique à la fin de chaque pied :

Rayons d'octó/bre azúr/ calme et tríste.

Je vais suivant la sente [1] jaunie...
Et les derniers espoir sont glanés.

Je vais foulant les feuilles tombées.
Où sont les fleurs du temps qui n'est plus?
Fleurs et chansons se sont dérobées
Dans le halo [2] des jours révolus.

Cette langueur de l'air où murmurent
De longs échos au rythme chantant,
C'est le parfum des choses qui furent,
C'est l'âme en pleurs des roses d'antan [3].

Les ans m'ont pris mes rêves d'artiste.
Et sur leur tombe ils sonnent le glas.
Que voulez-vous, rayons d'améthyste,
Feuillages d'or, montagnes lilas?

Dies iræ [4].

Voici là-bas, à l'horizon qui flambe incandescent,
Surgir l'aube ardente des jours de terreur et de sang;
Dans le ciel noir, lourd de sanglots, d'angoisse et de désastres.
J'ai senti sur nos fronts peser la colère des astres;
Folle de haine, ivre de faim, la bête qui dormait
Rugit au loin dans le cœur des foules:
La Tour de science et d'espoir n'aura pas son sommet;
Fière Babel [5], je t'entends qui croules.

Tes murs d'orgueil, sous le levier des âpres volontés,
Sans fin, s'étageaient à travers les obstacles domptés;
Plus qu'un effort, plus qu'une pierre, et l'or de tes coupoles
Lancerait ses rayons plus loin que la brume des pôles;
Et dans la fièvre où bourdonnait leur tâche de Titans [6],
Les peuples las, sous la rude étreinte,

[1] *Sentier* mot archaïque, du latin *semita*.

[2] Cercle lumineux, plus ou moins coloré, qui entoure parfois le disque du soleil ou de la lune (venu du grec ἅλως par le latin).

[3] Voir page 607, note 2.

[4] Extrait de la *Semaine littéraire* du 13 mars 1897.
Cette belle pièce est d'un rythme un peu compliqué, mais qui produit un grand effet à la lecture; nous en donnons plus loin le rythme figuré; on remarquera l'ampleur poétique qu'ont ces vers de quatorze syllabes.

[5] La grande tour que, d'après la Bible, les fils de Noé voulurent élever pour atteindre le ciel et dont Dieu empêcha l'achèvement par la confusion des langues.

[6] Personnages mythologiques, d'une puissance extraordinaire, que Jupiter précipita dans le Tartare après avoir vaincu Saturne et pris le sceptre du monde.

Râlaient, en mêlant au fracas des marteaux haletants
Le désespoir de leur morne plainte.

Meneurs du siècle, heureux du jour, ô race d'insensés,
L'écho formidable de l'ombre a crié : « C'est assez ! »
Votre égoïsme, en sa fureur toujours inassouvie,
A rompu sous son poids les fers des forçats de la vie;
Dans ses haillons leur foule blême attache un œil de feu
Sur vos destins tout filés de soie;
Grondante, elle roule et s'agite, et, l'impie, elle veut
Prendre sa part du soleil de joie.

Assez longtemps, fils de Baal[1], la fièvre qui vous mord
A pu promener ses sabbats de luxure et de mort;
Devant l'idole, assez longtemps leurs folles saturnales
Ont jeté pour encens l'honneur de vos âmes vénales.
Du châtiment l'heure a sonné; déjà son pas qui vient,
Son pas sinistre a glacé mes veines;
Déjà sa grande ombre est sur vous et sa poigne vous tient.
Vous, votre race et vos œuvres vaines.

L'air a frémi; dans les éclairs de hauts embrasements
J'ai vu les palais s'écrouler et les temples fumants,
Sous leurs débris ensevelir vos dogmes hypocrites;
Vos canons et vos arts, vos lois de ténèbres écrites,
Tout votre orgueil dans le brasier des haines entassé;
Et, ricanant ses longs rires sombres,
J'ai vu la Vengeance[2] appuyée à son glaive lassé,
Rouge de sang, sur de noirs décombres.

La voix de Dieu passe semblable aux flots des océans;
Son souffle a déjà balayé tant d'empires géants!
Tant de cités, qui ne sont plus que poudre et que mystère,
Ont aussi pour un jour mené leur vain bruit sur la terre!
Voici venir ce que marquait le doigt rigide et sûr
Des mages saints et des saints prophètes;
Pour vous, comme alors pour la gloire insolente d'Assur[3],
Je vous le dis, c'est la fin des fêtes.

[1] Voir page 369, note 5.

[2] Dans la Mythologie, Némésis, la terrible déesse qui veille à la punition des fautes.

[3] Voir page 77, note 3.

Ces vers doivent être scandés de la manière suivante, d'après les accents tonique et réthorique ; on saisira vite ce qui en constitue le rythme :

Voici là-bás/, à l'horizón/ qui flám/be incandescént,
Surgír/ l'aube arden/te des jours/ de terréur/ et de sáng
Dans le ciel nóir/, lourd de sanglóts/, d'angóis/se et de désástres/,
J'ai senti/ sur nos fronts/ peser/ la colé/re des ástres ;
Folle de hái/ne, ivre de faim/, la bê/te qui dormáit
Rugit au loin/ dans le cœur/ des foules :
La Tour/ de scién/ce et d'espoir/ n'aura pas/ son sommet ;
Fière Babél/ je t'entends/ qui croules.

Œuvres à lire d'Edouard Tavan (Payot et Cie, éditeurs, Lausanne) : ***Fleurs de rêve*** (1899) ; *La Coupe d'Onyx* (1903) ; *La versification rythmique* dans *La Revue de l'enseignement des langues vivantes*, (août 1896). — Critiques à consulter : Albert Bonnard, *Gazette de Lausanne*, (26 décembre 1888 et 29 décembre 1902) ; A. Sabatier, *Journal de Genève*, (30 janvier 1889) ; Ernest Tissot, *La Quinzaine*, (mai 1889) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895) ; Jules Regard, *Tribune de Lausanne*, (11 avril 1899) ; Jean Violette, *Le Genevois*, (28 mai 1901) ; *Tribune de Lausanne*, (25 décembre 1902).

PHILIPPE GODET

Né à Neuchâtel en 1850.

Critique remarquable et justement redouté, journaliste brillant, Philippe Godet est actuellement le prosateur romand qui manie le mieux la langue française. D'autres ont plus de force ou de coloris, aucun ne possède à un égal degré les qualités essentielles à notre idiome : la logique, la clarté, l'aisance, la souplesse, la nuance, la finesse, la rapidité. Ecrivain plein de verve, il a cette ironie supérieure qui donne à l'esprit toute sa force et tout son attrait. Comme poète, bien qu'il n'ait pas écrit des œuvres comparables à ses ouvrages en prose, il montra un talent très original. Ses vers sont d'une fantaisie charmante : le sentiment sérieux et délicat y coudoie l'ironie ailée. On y sent toujours l'absolue sincérité d'un homme de cœur et d'un homme d'esprit, maniant la langue poétique avec une aisance parfaite.

Evasions [1].

Quand, après un jour de labeur,
Tout me paraît morose et fade,
Au pays du rêve enchanteur
Je m'évade.

Venant de plaider gravement
Quelque vol avec escalade [2],
Vers la Muse au rire charmant
Je m'évade.

[1] Extrait du recueil *Le cœur et les yeux* (1881).

[2] Avant d'être professeur à l'Université de Neuchâtel, l'auteur avait été avocat pendant quelques années.

Quand un tribun sur le pavois
M'assourdit par mainte tirade,
Pour oublier son aigre voix,
Je m'évade.

Au sortir d'un cercle de sots,
Où l'esprit souffre et se dégrade,
Rêve, j'enfourche tes chevaux,
Je m'évade.

Loin des cuistres et des faiseurs,
Charlatans grandis par l'estrade,
Loin des faux dévots, des poseurs,
Je m'évade.

Avec Elle, loin des humains,
Je fais mainte folle escapade,
Et, suivant ses riants chemins,
Je m'évade.

Librement et sans nul témoin,
Nous prolongeons la promenade...
Ainsi, plus loin, toujours plus loin,
Je m'évade.

Le cœur toujours plus dégoûté
De la vulgaire mascarade,
Vers l'éternelle vérité
Je m'évade.

Monde menteur, aux faux atours,
Je veux te haïr — sans bravade —
Jusqu'à ce qu'enfin pour toujours
Je m'évade.

A quelqu'un qui me traitait de « Bourgeois » [1].

Bourgeois? — C'est, ma foi, bien possible!
J'ai, s'il faut en faire l'aveu,
Des principes, l'âme sensible,
Et j'aime le coin de mon feu.
Je ne couche pas sur la paille,
Je m'habille, je mange et je bois,
Je dors, je fume, je travaille...
Décidément, je suis bourgeois.

[1] Extrait du recueil *Les Réalités* (1886).

Je crois qu'on peut être honnête homme
Sans mépriser l'argent comptant,
Et si je touche quelque somme,
J'ai le front d'en être content;
Je ne dédaigne point l'escompte,
Et je paie à la fin du mois
Mon boucher, — sans crever de honte :
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand je lis des vers, de la prose,
Je redoute un éclat trompeur;
Je veux voir clair en toute chose,
Et l'obscurité me fait peur.
Les « déliquescents [1] » me font rire,
Aux fous je refuse ma voix;
Je crois au bon sens de la lyre :
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand la muse, riante et belle,
Au matin, vient me réveiller,
Et que tout en moi se rebelle
Contre le devoir journalier,
Le gros bon sens me pousse à faire
Stupidement ce que je dois;
C'est le devoir que je préfère :
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Parmi les bonheurs de la vie,
Je crois à ceux qui sont tout près;
J'apprends à borner mon envie
Aux plaisirs exempts de regrets;
Pour moi, la plus aimable fête
Est à mon foyer, — et je crois
Qu'avoir des enfants n'est pas bête...
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Quand j'avais vingt ans, j'osais croire,
Poète, à l'avenir lointain;
Je rêvais d'honneur et de gloire
Et j'avais foi dans mon destin.
Aujourd'hui... suis-je bien le même?
Guéri du songe d'autrefois,

[1] Allusion aux poètes décadents, dont Gabriel Vicaire s'est moqué avec tant d'esprit dans *Les Déliquescences d'Adoré Floupette* (1885).

Toute ma gloire, c'est qu'on m'aime.
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

J'ai la foi naïve et première,
Celle qu'on m'enseigna jadis :
Je crois encore à la prière,
Je crois au diable, au paradis :
Je crois au Dieu de mon enfance,
En dépit des railleurs, j'y crois...
J'y crois surtout si je l'offense...
Que voulez-vous ? Je suis bourgeois.

Bourgeois, vous dis-je ! — Et je le reste,
Tâchant de faire de mon mieux,
Satisfait d'un état modeste
Qui ne me fait point d'envieux,
Heureux d'aimer, heureux de vivre,
Certain de mourir une fois,
Sûr aussi de ce qui doit suivre...
Que voulez-vous? Je suis bourgeois.

Œuvres à lire de Philippe Godet (Sandoz et Berthoud, éditeurs, Neuchâtel) : *Le cœur et les yeux* (1881); *Les Réalités* (1886); *Neuchâtel Suisse* (1898). — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France*; Philippe Monnier, *La Suisse* du 26 juillet 1898.

ALEXANDRE EGLI

Né à Genève en 1852.

Un bon sens robuste uni à une grande délicatesse, de la bonhomie et beaucoup de finesse, un réalisme sain s'alliant à un idéalisme élevé : telles sont les qualités qui caractérisent ce bon poète. Il aime la nature suisse dont il comprend le grandiose, mais il sait aussi tirer des moindres incidents de la vie ordinaire une poésie délicate, touchante ou enjouée, dont la forme est toujours adéquate au sujet traité. L'érudit professeur est un fin lettré ayant gardé toute sa fraîcheur d'âme.

Vieux sapins.

Près des chalets épars sur les hauts pâturages,
Ils rêvent, dépouillés à demi, — toujours fiers, —
Les vieux sapins chargés du poids lourd des hivers,
Et les troupeaux pensifs connaissent leurs ombrages.

Leurs troncs, séveux jadis, ont subi maints outrages,
— La lèpre des lichens et le chancre des vers, —
Mais les rameaux barbus poussent des bourgeons verts,
Et leurs sommets altiers n'ont pas peur des orages.

Rarement les atteint un vulgaire trépas,
Mais quand la foudre un jour les heurte avec fracas.
Ils s'allument soudain depuis la base au faîte,

Et lançant à leur tour vers les cieux des éclairs,
Ils succombent debout. en parure de fête,
Puis, morts, jettent encor un défi dans les airs.

Aux bonnes sœurs [1].

Sous la rigide robe noire,
Sous la coiffe à bavolet blanc,
Vous qui sans bruit, mais non sans gloire,
Allez luttant et consolant ;

Humble phalange d'héroïnes,
Pacifiques soldats du bien,
Qui pratiquez les lois divines,
Donnant et ne réclamant rien ;

Vous qui, n'ayant aucune emphase,
Ne cherchant aucun piédestal,
Faites le bien. — le bien sans phrase, —
Dans le secret d'un hôpital ;

Vous dont l'exemple salutaire
Rappelle que la liberté
Ne vaudra jamais sur la terre
Un joug allègrement porté,

Pour vos vaillances infinies,
Pour vos dévoûments infinis !
Soyez infiniment bénies,
Comme vos travaux sont bénis !

Lorsque sur les sanglantes claies
Se réveille un pauvre amputé,
Qu'il faut bander d'immondes plaies,
Ou combattre un mal redouté,

Vous êtes là, toujours sereines,
Mais sans que votre œil ait pleuré,
O vaillantes Samaritaines,
Vous avez le cœur torturé !

[1] Extrait d'une plaquette intitulée *L'Obole* (1892). (Lœrtscher, éditeur, Vevey). — Les Samaritaines, dont il est parlé ici, sont les diaconesses protestantes de l'hôpital de Vevey (canton de Vaud).

Et voyant ce regard où brille
Un courage plein de douceur,
Le Devoir vous dirait : « Ma fille ! »
La Charité vous dit : « Ma sœur ! »

Comme on faisait pour les Vestales[1],
On devrait vous céder le pas
Quand vous allez calmes et pâles,
Et pour vous s'incliner tout bas.

Mais vous passez : l'on vous ignore
Aux jours de vie et de santé ;
Aux jours d'épreuve on vous adore,
O bonnes sœurs de Charité !

Les œuvres d'A. Egli n'ont pas été réunies en volume ; elles sont disséminées dans divers recueils, entre autres dans les *Poésies genevoises* (1874) ; *La Muse romande* (1889, 1890, 1891).

ALICE DE CHAMBRIER

Née et morte à Neuchâtel, 1861-1882.

Elle avait 21 ans à peine, quand la mort vint la prendre et déjà elle avait composé plus de 15 000 vers. Son âme était toute poésie. Quand on lit le recueil de pièces choisies auquel son pieux éditeur, Philippe Godet, a donné le titre si bien trouvé de : *Au-delà*, on voit tout de suite qu'elle avait de merveilleuses qualités littéraires. Sully Prudhomme la considérait comme un poète d'élite ; ce terme n'est pas trop fort pour désigner cette rare imagination qui se jouait parmi les symboles, cette âme exquise que hantaient les rêves les plus élevés. Sa vie fut une éphémère apparition lumineuse ; elle laissa le souvenir d'un cœur d'or et d'une intelligence étonnante. On songe avec un regret mélancolique à ce qu'elle serait devenue plus tard, si elle avait pu développer au contact de la vie ses admirables dons naturels.

Chanson du printemps[2].

Sais-tu, mignonne ! la pervenche
Emaille déjà les buissons.
Et les oiseaux de branche en branche
Disent tout joyeux leurs chansons.

Partout se réveille la vie
Sous les chauds rayons du soleil :
C'est le printemps, il nous convie
Ensemble à fêter son réveil.

[1] Les jeunes vierges romaines qui entretenaient le feu sacré dans le temple de Vesta.

[2] Cette pièce et les suivantes sont extraites du recueil *Au-delà* (1883).

Viens! nous irons, l'âme joyeuse.
Porter nos pas bien loin, bien haut,
Dans la forêt mystérieuse
Où tout chante le renouveau.

Viens! à deux il est plus facile
D'épeler au livre de Dieu,
Et si j'y suis trop inhabile,
Tu voudras bien m'aider un peu.

Tu dois comprendre bien des choses
Que seul je ne trouverais pas,
Car tes rêveuses sœurs les roses
Ont dû t'en instruire tout bas;

Et durant ces heures trop brèves
Revivant le printemps dernier,
Nous allons retrouver nos rêves
Pris aux épines du sentier.

Les Sphinx.

Sur les larges degrés des terrasses antiques,
Près des piliers de marbre et des riches portiques
Que les reines foulaient de leur pas languissant,
Les vieux Sphinx[1] de granit aux ailes formidables
Se dressaient, regardant au delà des grands sables
Où le rouge soleil met des reflets de sang.

Ils dominent encore les ruines énormes
Qui recouvrent le sol de leurs débris informes;
Et le temps, ce vainqueur aux sombres missions,
N'a pas su renverser ces terribles figures
Qui paraissent, la nuit, dans les lueurs obscures,
Les sinistres témoins des générations.

Ils veillent sur les murs de Thèbes[2] aux cent portes;
Mais Thèbes, sa grandeur et sa gloire sont mortes...
De l'immense cité rien ne demeure plus.
Seuls, ces titans rêveurs, sous la voûte étoilée,
N'ont pas encor senti leur puissance ébranlée
Par le nombre pesant des siècles révolus.

[1] Dans la mythologie grecque, monstre ayant la tête et le sein d'une femme, le corps d'un lion et les ailes d'un aigle. (Voir page 160, note 2.) En Egypte, l'avenue conduisant à un temple, comme celui de Louqsor, était bordée de sphinx.

[2] Ancienne ville de la Haute-Egypte, où régnèrent une dizaine de dynasties des Pharaons. Voir le premier volume de cette *Chrestomathie*, page 524.

Ils n'ont pas incliné leurs fronts hautains et mornes ;
On les voit, comme alors, à l'horizon sans bornes,
Songer, graves, muets, sous l'espace infini.
Sur leur lèvre immobile erre encor un sourire
Si triste et si profond, que l'on ne saurait dire
Quel désespoir habite en ces corps de granit.

Vers quel point est tourné ce grand regard étrange
Qui jamais ne dévie et qui jamais ne change ?
Sphinx, interrogez-vous la terre ou bien le ciel,
La plaine qui rayonne ou la lointaine étoile,
L'avenir qui se tait, le passé qui se voile ?
Quel spectacle retient votre œil surnaturel ?

Nul ne saurait ainsi sonder tous les mystères ;
Mais ce qui peut remplir vos rêves solitaires,
Ce que vous contemplez dans le vague lointain,
N'est-ce pas l'homme, hélas ! cette énigme suprême,
Dont nul ne sait le mot, qui s'ignore elle-même
Et ne peut désigner sa source ni sa fin ?

Et tandis que devant votre face immobile
Qui sur l'horizon bleu vaguement se profile,
Pour vous interroger, nous arrêtons nos pas,
Vous poursuivez toujours votre recherche vaine
Sans parvenir jamais à sonder l'âme humaine,
Ce problème éternel que l'on ne résout pas.

Les ignorés [1].

Les héros les plus grands, ce sont les moins connus,
Ce sont ceux qui, dans l'ombre, accomplissent leur tâche
Qui, sans murmures vains, travaillent sans relâche,
Puis rentrent dans la nuit dont ils étaient venus.

Nul n'en connaît le nombre, intrépide phalange
Prête à chaque péril, à chaque dévoûment,
Et que l'on voit parfois briller obscurément,
Comme un joyaux de prix égaré dans la fange !

Admirables lutteurs, qui, sans même savoir
Que leur conduite est noble et que leur âme est grande,
Donnent toute leur vie et leur joie en offrande
A cet austère maître appelé le devoir !

[1] Dans cette pièce touchante, l'auteur fait allusion aux ouvriers qui moururent, par accident, en creusant le tunnel du Gothard.

Ah ! certes, parmi ceux qu'ici-bas l'on encense,
Artistes, conquérants redoutés et puissants,
Beaucoup ne valent pas ces humbles combattants
Qui passent sans éclat, sans beauté, sans science.

Ce sont eux qu'il faudrait pouvoir rendre immortels.
Eux qui mériteraient un temple à leur mémoire,
Comme Athènes autrefois, dans les jours de sa gloire,
Pour les dieux inconnus élevait des autels.

Amitié.

Peut-être existe-t-il une âme sur la terre
Pour la mienne créée, et dont elle est la sœur :
Heureuse et fortunée, ou pauvre et solitaire,
Elle me comprendrait et lirait dans mon cœur.

Elle partagerait mes secrètes pensées,
Elle aurait mon amour, j'aurais toute sa foi ;
Sans cesse étroitement l'une à l'autre enlacées,
J'existerais pour elle, elle vivrait pour moi.

Nous ne nous ferions point de bruyante promesse,
Nous nous dirions beaucoup en nous parlant très peu :
Un sourire, un regard, souvent une caresse,
Quelquefois un baiser, tendre et discret aveu.

Nous porterions ensemble et la joie et la peine,
La croix serait moins lourde et le bonheur plus pur.
Et nous achèverions notre carrière humaine,
Sûres de nous revoir au delà de l'azur.

Cette félicité n'est encore qu'un rêve
Déjà cent fois détruit, cent fois recommencé,
Et l'âme que j'espère et que j'attends sans trêve
Ne s'est point révélée à mon esprit lassé.

Peut-être que je l'ai déjà vue en ce monde,
Peut-être que mes yeux ont rencontré ses yeux,
Et dans le court espace, hélas ! d'une seconde,
Nos cœurs qui s'appelaient ont palpité joyeux.

Nous nous sommes trouvés bien près de nous connaître.
Nous avons été près de nous tendre la main...
Puis avec un soupir qui montait dans notre être,
Nous avons pris chacune un différent chemin.

Nous avons poursuivi la route solitaire,
Le cœur plein de tristesse et de vague regret,
Avec le sentiment que jamais, sur la terre,
Un semblable destin ne nous réunirait.

Œuvre à lire d'Alice de Chambrier (Fischbacher, Payot, éditeurs, Paris, Lausanne : *Au-delà* (1883). — Critiques à consulter : Philippe Godet, *Notice biographique et littéraire* servant de préface au recueil *Au-delà* ; Eugène Rambert, *Ecrivains de la Suisse romande ;* Virgile Rossel, *Ouvrages cités.*

ERNEST BUSSY

Né et mort à Lausanne, 1864-1886.

Lui aussi fut fauché dans sa fleur sans avoir pu donner toute sa mesure. Plus malheureux qu'Alice de Chambrier il s'en alla lentement, et, frappé dans ses sources vives, pendant deux années il se regarda mourir. C'était une âme à la fois stoïque et tendre, d'une mâle virilité unie à la plus exquise douceur. Comme poète, il fut un parnassien distingué, plein de fraîcheur, de noblesse et de charme.

Fortis esto ![1]

Puisque Dieu, dans ce monde a voulu que je vive,
Mon âme, garde intact le céleste flambeau ;
Et, n'ayant jamais soif que du bien et du beau,
Va te désaltérer à ces sources d'eau vive.

Rends-toi maître du corps à qui le Ciel te rive ;
Car il doit te quitter — mais lambeau par lambeau —
Et se désagréger dans la nuit du tombeau
Que blanchit le matin de l'éternelle rive.

— Lors, ayant, ici-bas, accompli ton destin,
Regrettant peu la vie et son maigre festin,
Mon âme, puisses-tu partir sans agonie

Et quitter pour jamais ton obscure prison,
A cette heure d'extase et de paix infinie
Où le grand soleil d'or s'abîme à l'horizon.

C'en est fait[2].

C'en est fait, je crois, de ma vie :
Qu'importe à mon cœur gros d'ennui !
Vivre ne me fait plus envie...
Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

[1] Extrait de *A mi-voix* (1885). — Ce titre latin signifie *: Sois courageux !*
[2] Extrait des *Poésies inédites* (1886). Ce sont les derniers vers de l'auteur.

J'ai tout perdu sur cette terre ;
Mon meilleur ami s'est enfui ![1]
Pourquoi donc rester solitaire ?
Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

C'est la fin de mes luttes vaines
Dont le souvenir me poursuit,
Des amertumes et des haines...
Voici la Nuit, la Nuit, la Nuit !

Plus de deuils, de pleurs, plus de bruit !
Salut à la Nuit solennelle !
Enveloppe-moi de ton aile,
O Nuit d'amour ! Immense Nuit !

Pour étudier Ernest Bussy, lire le recueil intitulé *Poésies* (Imer et Payot, éditeurs, Lausanne) et l'excellente *Notice* de Philippe Godet qui se trouve en tête de cette édition (1886). Consulter aussi Virgile Rossel, *Histoire littéraire de la Suisse romande*.

HENRI WARNERY

Né et mort à Lausanne (1859-1902).

Si les parallèles littéraires ne péchaient presque toujours par l'une de leurs bases, je comparerais volontiers Henri Warnery à Sully Prudhomme. Son œuvre n'a pas la valeur géniale qu'on trouve chez ce dernier, mais elle lui ressemble par bien des côtés. Les deux poètes sont des esprits de la même famille. Henri Warnery, comme l'auteur de la *Justice* est un analyste subtil, d'une tendresse infiniment délicate, et un penseur profond capable d'embrasser les plus hauts problèmes. Son beau poème philosophique, *Les Origines* [2], est l'œuvre la plus forte qui ait été composée dans la Suisse française. Parnassien psychologue au début, il avait peu de temps avant sa mort, renouvelé son talent, dans son fond et dans sa forme, par une œuvre d'inspiration bien nationale, *Sur l'Alpe*, où la montagne est chantée avec une fraîcheur et une intensité d'impression très remarquables. On pouvait attendre encore beaucoup du grand poète vaudois, esprit supérieur, âme noblement délicate et véritable artiste littéraire.

Les enfants [3].

Les petits enfants blancs et roses,
Qui viennent droit du paradis,
Ont les yeux pleins de douces choses
Et le front de rêves hardis.

[1] Bussy fait allusion ici à Eugène Rambert, qui venait de mourir.

[2] Nous n'avons rien pu reproduire ici de ce poème qui perd à être lu à l'état fragmentaire.

[3] Extrait des *Poésies* (1887). Comparer cette pièce avec *L'Enfant* de Victor Hugo, page 68 et *Ames obscures* d'Anatole France, page 344.

Ils sont ignorants et candides
Et ne savent rien d'ici-bas;
Ils songent aux soleils splendides
Que notre ciel ne connaît pas.

Ils ont de petits corps si frêles
Que tout pour eux nous fait trembler;
Ils se souviennent de leurs ailes,
Mais ne peuvent plus s'envoler.

Comme nous, rivés à la terre,
Ils vont l'arroser de leurs pleurs,
Et, comme nous, apprendre à taire
Les plus chers désirs de leurs cœurs.

Leur main aux malheureux est bonne;
Ils deviendront durs comme nous;
Ils ne sauront plus comme on donne
Ni comme on se met à genoux.

Ils verront fuir, les pauvres anges,
Leur fraîche innocence aux yeux bleus,
Et bientôt perdront dans nos fanges
Le souvenir lointain des cieux.

Neige, essaim blanc [1].

Neige, essaim blanc, essaim d'ailes papillonnantes,
Je te salue, ô fleur céleste des hivers,
Fleur des pâles hivers, qui fais plus rayonnante
La montagne, et plus belle encor qu'aux printemps verts!
Sans trêve tu descends dans les lentes journées;
Mais, un matin, le vent déchire le rideau,
L'opaque rideau qui se dissipe en traînées
Cotonneuses, en flottantes poussières d'eau.
Maintenant le soleil brille sur le village;
Plus un nuage, plus une brume dans l'air.
Par les étroits sillons que font les attelages
Des paysans, allons là-bas sous le ciel clair,
Allons griser nos yeux de l'immense féerie.

Blancheur, sérénité, virginale candeur!
Est-il un vert pays, une terre fleurie,
Neiges de l'Alpe, qui vous égale en splendeur?

[1] Extrait de *Sur l'Alpe* (1895).

Plus sveltes, près de nous, les tours, les pyramides
Se dressent aux confins lumineux de l'azur.
Même aux sommets pelés, même aux crêtes arides,
Quelque chose de doux, d'idéalement pur,
Comme un sourire de la terre au ciel, émane.
Le lourd Chaussy [1] de clarté blanche ceint ses flancs,
Et le plat Chamossaire [2] a de vagues élans.
Mais c'est vous, vous surtout, ô cimes valaisannes,
Lointains bleus, blocs aigus, dômes étincelants,
Dent du Midi [3], vierge de pierre, basilique
D'éternité, qui fais monter vers l'infini,
Monter éperdûment tes sept flèches mystiques,
Champ neigeux du Trient, Tour-Noir [4], glaces d'Orny [5],
C'est vous que vont chercher ma vue et ma pensée,
Et mon âme sur l'aile du rêve bercée,
Froide grève des cieux, immobiles déserts,
En votre radieuse immensité se perd.

Evocation [6].

La lune pâle monte au ciel fleuri d'étoiles,
Au ciel fleuri d'étoiles blanches et vermeilles;
Et la montagne, sous ses rayons, dort, pareille
Aux blanches communiantes sous leurs longs voiles.

Une brume sur le Rhône et sur les vallées
Flotte, baignant les noires forêts à mi-pente,
Fleuve géant, aux eaux laiteuses, qui serpente
Silencieusement dans ses hautes allées.

Et voici, ma pensée aux ères primitives
Remonte, où vers la plaine et par toutes les portes

[1] Pic qui domine la vallée des Ormonts entre Aigle et Le Sépey, canton de Vaud (2355 mètres d'altitude).

[2] Sommité alpine dont les parois dominent aussi une partie de la vallée des Ormonts à 2116 m.; on l'a appelé le « Righi vaudois » à cause de la vue superbe qu'on a du sommet.

[3] Chaîne montagneuse, dont les derniers escarpements viennent mourir au bord du Rhône, au défilé de Saint-Maurice (Valais); son sommet découpé en dents se profile magnifiquement sur le ciel azuré. On en a une vue fort belle depuis la rive vaudoise du Léman, notamment à Vevey et à Montreux.

[4] Le Trient et le Tour-Noir sont des massifs appartenant à la partie suisse de la chaîne du Mont-Blanc (3616 m, et 3844 m.).

[5] Le glacier d'Orny se rattache à celui du Trient.

[6] Extrait de *Sur l'Alpe*. Dans ce dernier recueil, le poète a adopté quelques-unes des nouveautés rythmiques introduites par Verlaine et son école; cet extrait montre qu'il a su en faire un usage très artistique.

De l'Alpe les glaciers roulaient leurs ondes mortes,
Charriant des rocs sur leurs épaules massives.

Car ainsi, doux et purs, durant de blanches lieues,
Ils s'épanchaient du pied des cimes éternelles;
Mais nuls yeux n'étaient, nulles pensives prunelles,
Pour refléter la paix divine des nuits bleues.

A celle qui est près de moi [1].

Je voudrais savoir une chanson douce,
Pour chanter ton amour doux comme un nid.
Le nid est caché dans l'herbe qui pousse;
L'alouette est là-haut, dans l'infini.

Là-haut l'alouette, à peine visible,
Vers l'azur lumineux monte en chantant;
Elle songe au nid intime et paisible,
A son nid qui l'écoute et qui l'attend.

Dans les jours heureux, ainsi, moi, je rêve
Au refuge fleuri qu'est ton amour.
Mon cœur vers le ciel d'un élan s'élève
Et voudrait te chanter longtemps, toujours.

Mais je ne suis pas comme l'alouette
Qui s'envole et qui chante et chante encor.
Il faut que mon cœur longtemps s'inquiète
A trouver pour les mots des ailes d'or.

Et j'ai honte aussi des vieilles redites,
Lieux communs amoureux trop entendus.
Je voudrais savoir des choses pas dites
Et que nul après nous ne saurait plus.

Evangile [2].

O mes frères, dont l'âme pleure dans la nuit,
Seule, comme une veuve assise en l'ombre vide.
Et lamentablement cherche au palais d'ennui
Le pain dont toute lèvre vivante est avide;

[1] Extrait de *Sur l'Alpe*. Ces vers d'une tendresse si délicate et si touchante sont adressés à la femme du poète, compagne fidèle des bons et des mauvais jours. Il les écrivit en 1894, sur l'alpe même où il était venu, malade, chercher la santé.

[2] Extrait de *Sur l'Alpe*.

Mes frères, qui traînez vos pieds endoloris
Et meurtrissez vos cœurs aux calvaires de haine,
Vos pauvres cœurs, toujours saignants, jamais guéris,
De l'égoïste amour et des révoltes vaines,

Mon cœur vers vous déborde, ô mes frères lointains,
Et je voudrais savoir de magiques remèdes,
Je voudrais vous verser des remèdes certains,
Vous apporter une parole qui vous aide !

Je ne suis qu'un de vous, ni meilleur, ni plus fort,
Esprit fier, affamé d'idéal, chair fragile,
Volonté chancelante, incapable d'effort,
Cœur qui ne peut plus croire au Dieu de l'Evangile.

Mais je suis descendu dans mon âme, et voici,
Voici ce que m'a dit sur la blanche montagne,
Aux jours nombreux de la douleur et du souci,
L'hôte mystérieux qui partout m'accompagne.

Il m'a dit : Ne fais plus le rêve d'être heureux ;
Accepte simplement ton épreuve et ta vie,
Et, comme aux livres saints il est dit du lépreux,
Plonge-toi par sept fois dans l'eau qui purifie.

Au fleuve de souffrance et de renoncement,
Par sept fois lave ainsi ton intime souillure,
Puis, songeant à toi-même, aux hommes sois clément ;
De tout fiel, avec soin, garde tes lèvres pures.

D'un indomptable amour et de tout ton pouvoir,
Aime la Vérité, travaille à la Justice ;
Mais n'ouvre pas ton âme à l'orgueil du savoir ;
Ne méprise pas les humbles qui te nourrissent.

Sois sans haine surtout : la haine, c'est l'enfer ;
Même aux nobles desseins, même en de justes causes,
Elle est stérile. S'il le faut, avec le fer
Combats, puis comme un preux paladin[1] te repose ;

Mais ne hais pas. Ceux-là même qui font le mal,
Il faut les plaindre, il faut les aimer au contraire ;
Car s'ils ont déserté le chemin virginal,
Tu n'es qu'un homme, et d'autant plus ce sont tes frères.

[1] Héros féodal, mot emprunté de l'italien *paladino*, et de même origine que *palatin* (qui a un office dans le *palais* du souverain).

Aime, ne sois jamais la bouche qui maudit;
Et quel que soit le dogme où ta raison se blesse,
Tu verras dans ton cœur fleurir le Paradis,
Le Paradis éblouissant de la Promesse.

Œuvres à lire de Henri Warnery (F. Payot, éditeur, Lausanne) : *Poésies* (1886), *Sur l'Alpe* (1895) ; *Aux vents de la vie* (1904). — Critiques à consulter : Ernest Bussy, *Gazette de Lausanne* (30 novembre 1886) ; A. Taverney, *Gazette de Lausanne* (24 septembre 1902) ; Maurice Millioud, *Tribune de Lausanne* (28 septembre 1902) ; Samuel Cornut, *Semaine littéraire* (4 octobre 1902) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* et *Histoire littéraire de la Suisse romande* (éd. 1903).

VIRGILE ROSSEL

Né à Tramelan (Jura bernois) en 1858.

Le savant auteur de l'*Histoire littéraire de la Suisse romande* est certainement un des hommes les plus extraordinaires de son pays : déjà à 40 ans il était à la fois un juriste éminent, un critique littéraire remarquable et très certainement un bon poète. L'extraordinaire labeur qu'il a accompli tient du prodige. Nous voudrions pouvoir parler ici des belles œuvres critiques de cet infatigable travailleur, mais le poète nous réclame. Les vers de Virgile Rossel, très variés, sous tous les rapports, dénotent une souplesse d'esprit rare. Ce qui en fait le charme, c'est à la fois une mâle simplicité et une distinction très délicate. Bien qu'ayant fortement subi l'influence de la culture française, l'auteur a une originalité nationale très accusée : il est un de ceux qui ont le mieux exprimé ce qu'il y a de plus caractéristique dans la nature et la vie suisses. Quand on lit ses œuvres, on éprouve à la fois de la sympathie et de l'admiration pour cet homme d'élite.

Mon Jura [1].

Si mon petit pays qui se cache dans l'herbe
N'a point de fier sommet, ni de ville superbe,
Si parfois on en parle avec un air moqueur,
Moi, je l'aime et le vois par les yeux de mon cœur.

Son souvenir m'est doux comme le chant des sources;
Il a pour les songeurs de charmantes ressources,
Ces asiles de paix que les sapins lui font,
Au bord d'étroits sentiers coupant le bois profond.

Au creux de ses vallons, au cœur de ses villages,
Le babil des oiseaux nichés dans les feuillages
Se mêle aux bruits des champs, aux bruits de l'atelier;
Il est fait pour rêver comme pour travailler.

[1] Extrait de *Nature* (1885).

Si les Jurassiens sont gens simples et frustes,
Ils ont le serrement loyal des mains robustes,
Ils ont le franc regard de leurs yeux bien ouverts,
Ils ont le fond joyeux de leurs horizons verts.

Oui, tout est sain chez nous, le cœur comme le reste.
Tu n'as rien dépouillé de ta candeur agreste,
Malgré tout ce qui change et ce qui passera,
Tu seras, ô pays ! toujours mon vieux Jura.

Ne soyez pas surpris, en écoutant ces choses,
En songeant que là-bas j'ai coulé mes jours roses,
Ne soyez pas surpris que j'aime sans retour
Ma petite patrie avec mon grand amour !

Le Lion de Lucerne [1].

J'ai flétri, dans mes vers de jeunesse farouche,
Ces preux dont l'héroïsme aux rois s'étaient vendu ;
Je songe aux cœurs vaillants, à leur sang répandu, —
Les paroles de blâme expirent sur ma bouche.

C'étaient de braves gens, si leur métier fut louche ;
Les maîtres avec eux n'ont jamais rien perdu ;
A l'appel de la mort, chacun a répondu
Et la fidélité de ces guerriers me touche.

Oui, ces après-venants de Melchthal et de Tell [2],
O liberté sacrée, ont souillé ton autel ;
Ils sont morts pour ta cause, ô vieille tyrannie,

Emportés par le flot de la rébellion.
Mais le 10 Août n'est pas de ces jours qu'on renie :
Le lion en livrée est resté le lion.

Heimweh [3].

Là-bas, dans un lointain de rêve,
Où se portent en vain mes yeux,
Le Léman chante sur sa grève,

[1] Extrait des *Poèmes suisses* (1893). – Le lion de Lucerne est un monument qui a été érigé en l'honneur des Suisses au service de Louis XVI, tués au 10 août 1792, pendant la Révolution française. Ils moururent courageusement pour tenir leur serment de fidélité au roi de France, alors que l'un des frères du roi, le comte d'Artois, et les princes de Condé, l'avaient déjà abandonné pour émigrer, après le 14 juillet 1789.

[2] Les premiers héros, à demi-légendaires, de la Suisse primitive.

Extrait des *Poèmes suisses*. *Heimweh*, en allemand, signifie le *mal du pays*.

Les Alpes montent dans les cieux.
Mon Jura, dont les larges cimes
S'estompent dans le soir lilas.
M'appelle à ses fêtes intimes,
Là-bas!

Là-bas! J'erre en la grande ville.
O pays, l'air pur de tes nuits,
Comme un vent de poussière vile
Passe sur une mer de bruits.
C'est là-bas que mon cœur s'élance,
C'est là que s'étendent mes bras,
Vers le repos, vers le silence, —
Là-bas!

Là-bas! Seul parmi cette foule,
Plus seul que sur nos monts déserts,
Je n'ai plus le torrent qui roule,
Les monts dressés au fond des airs.
O l'amour des choses qu'on aime!
Je ne sais plus, je ne sais pas
Ce qu'en mon âme l'exil sème...
Là-bas!

Là-bas! Dans un coin de verdure,
La bonne et la vieille maison
Dont la vitre au matin s'azure
De tout le ciel de l'horizon!
Là-bas, le père à tête blanche,
Les jeunes frères en ébats,
Et la sœur aux yeux de pervenche, —
Là-bas!

Là-bas surtout, la bien-aimée
Qui songe au retour de l'absent...
La source des pleurs est fermée,
Mes larmes coulent dans mon sang.
La ville dort, la nuit s'envole;
Mes mains soutiennent mon front las,
Et je n'ai plus qu'une parole :
« Là-bas! »

Œuvres à lire de Virgile Rossel (Sandoz, Neuchâtel; Lemerre, Paris; Mignot, F. Payot, Lausanne; Attinger, Neuchâtel, éditeurs) : *Chants perdus* (1881); *Nature* (1885); *La seconde jeunesse* 1888); *Poèmes suisses* (1893); *Davel* (1898); *Nivoline*

(1899); *Morgarten* (1905) — Critiques à consulter : Emile Bonjour, *Notice-Souvenir de la représentation de Davel* (Corbaz et Cie, Lausanne, 1898) : H. Warnery, *Semaine littéraire*, 30 décembre 1900.

LOUIS DUCHOSAL

Né à Genève en 1862, mort à Genève en 1901.

Il est des âmes héroïques devant lesquelles la critique s'incline avec une respectueuse sympathie : Louis Duchosal fut une de celles-là. Lorsqu'il avait à peine 16 ans, l'ataxie locomotrice le condamna à ne jamais plus marcher. La maladie avait brisé son corps, mais elle ne put lui enlever sa magnifique vaillance morale. Sa volonté fut plus forte que tous les maux ; alors que d'autres se seraient arrêtés découragés, il lisait, pensait, écrivait, mettant sans cesse en action son admirable intelligence. C'est le poète le plus original de la Suisse romande. Bien qu'il se rattache par quelque côté à Verlaine et à son école, sa poésie est très nouvelle de fond et de forme. Si l'on voulait absolument lui trouver des ancêtres littéraires, il faudrait le rattacher aux faiseurs de *lieder* de l'Allemagne, auxquels il ne ressemble du reste que par le tour de l'imagination. Le rêve ailé, les impressions subtiles et délicates de l'âme, les sanglots de la douleur inéluctable, les sourires aussi, les doux et frais sourires de la Fantaisie : il a exprimé tout cela en une langue neuve, musicale, caressante et suggestive qui prolonge, par son harmonie propre, les sensations qu'elle vient de traduire au lecteur. Ses vers sont à la fois très simples et très littéraires, ou du moins ils sont si littérairement exquis qu'ils paraissent simples. Et pourtant l'âme de poète qui les a conçus est une des plus riches et des plus complètes qui existent au pays de Poésie. On ne peut analyser facilement l'œuvre de Louis Duchosal ; il faut la lire, se laisser prendre l'âme à ses doux rêves, pleurer avec lui ses souffrances, frissonner de ses sensations ; alors, on le comprend, on l'aime et l'on s'explique pourquoi il est un des poètes supérieurs.

La mort de Don Quichotte [1].

Les doigts lents de l'épreuve ont effeuillé les roses
Et dispersé l'espoir promis aux jours futurs,
O mon âme, le ciel est sourd, les temps sont durs,
Fais que ton rêve monte, au-dessus, loin des choses.

Les clairons de la gloire ont fini de sonner ;
Le dernier feu s'éteint sur la lande embrumée...
Cherche, pour y bâtir ton palais de fumée,
Une étoile inconnue, un astre abandonné.

[1] Tous les vers de Duchosal reproduits ici sont extraits du recueil *Le livre de Thulé* (1891). Don Quichotte est le héros du célèbre ouvrage satirique dans lequel Cervantès (1547-1616) fit la parodie des romans chevaleresques alors tant à la mode et montra, d'une façon comique, l'antinomie entre le goût exalté de l'Idéal et le terre à terre de la Réalité. Ici, Duchosal, fait du «chevalier de la Triste Figure,» le symbole de l'Idéalisme noble et pur.

Les vents ont renversé la bannière et la tente;
Don Quichotte a fermé ses beaux yeux de héros,
Et son âme, échappant aux ruses des bourreaux,
S'ouvre maintenant comme une rose éclatante.

L'oiseau bleu, descendu sur le drap du cercueil,
Mêlait sa chanson triste aux cantiques funèbres,
Et dans l'air gris, par des prés noirs, vers les ténèbres,
Les Muses [1] ont mené l'irréparable deuil.

Calliope au bras fort et pur portait l'épée
Et l'armure d'airain couvrait son corps nerveux,
Et son front clair disait des projets et des vœux
D'aventure héroïque et d'ardente épopée.

Erato dont la robe est d'or, le pied vermeil,
Offrait sa gorge fraîche aux dents âpres du Rêve,
Et l'enfant déchirait les seins gonflés de sève,
Comme un Bacchus nimbé des pampres du sommeil.

Polymnie aux yeux fins, en robe surannée,
Pressait contre son cœur heureux le lys d'argent,
Symbole harmonieux du culte intelligent
Que le noble hidalgo vouait à Dulcinée [2]. —

Et le morne cortège allait vers l'Occident :
Des glas psalmodiaient dans les cloches lointaines;
Des sanglots se mêlaient au bruit doux des fontaines,
Un chœur de mort chantait sur un rythme strident.

Le chœur disait la mort des heures éphémères
Et la fin du voyage épique de Jason [3]
Vers l'île où resplendit l'éternelle toison,
Et la fuite éperdue et sombre des chimères.

Le chœur disait le mal profond, l'esprit rendu,
Le doute moissonnant le blé blanc des pensées,
Les flambeaux consumés, les coupes renversées
Et le vin merveilleux dans l'herbe répandu.

[1] Les neuf muses, filles de Jupiter et de *Mnémosyne* ou *Mémoire*, présidaient aux sciences et aux arts; c'étaient : *Clio* (l'histoire), *Euterpe* (la musique), *Thalie* (la comédie), *Melpomène* (la tragédie), *Terpsichore* (la danse), *Erato* (la poésie lyrique), *Polymnie* (la rhétorique), *Uranie* (l'astronomie), *Calliope* (la poésie héroïque et l'éloquence).

[2] C'est une grosse paysanne dans laquelle Don Quichotte, abusé par sa folie d'idéalisation, croit avoir trouvé toutes les perfections de la femme.

[3] Voir page 245, note 3.

Et le cortège allait vers la nuit. — O mon âme,
Don Quichotte a vécu, le poème est fini,
Disparais dans le deuil du désir infini;
Au banquet de l'oubli, voici qu'on te réclame.

Les cœurs sont clos, le ciel est sourd, les temps sont durs.
O mon âme, fuyons les hommes et les choses;
Les doigts lents de l'épreuve ont effeuillé les roses
Et dispersé l'espoir promis aux jours futurs.

Lied.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur;
Dans le ciel tendu de ténèbres
Flotte un rais de lune moqueur;
C'est le temps d'hiver, pauvre cœur,
Les glas [1] tintent, lents et funèbres.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur;
Au lointain, stridentes et brèves,
Des voix graves chantent en chœur;
C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
Qui portes le deuil de tes rêves.

C'est le temps d'hiver, pauvre cœur
Où l'Amour, comme en une tombe,
Gît, tué par le Sort moqueur;
C'est le temps d'hiver, pauvre cœur :
La neige des souvenirs tombe...

Les mains.

O mains que nous avons baisées,
Mains de nos père et mère aux gestes triomphants,
O mains qui sur nos fronts ensoleillés d'enfants,
Tant de fois vous êtes posées!

Nous regrettons les bleus sommeils,
La maison qu'on oublie au bord des eaux limpides
Et qu'emplissaient de vols rythmiques et rapides
L'essaim des mensonges vermeils.

Regrets de la paix coutumière,
Des feuillages, des fleurs, et comme nous pleurons
La mare où nos bonheurs d'enfants faisaient des ronds
Dans la bonne et blonde lumière.

[1] Tintement lent de la cloche d'une eglise pour annoncer la mort.

Main d'une mère, chère main
Jamais lasse de dire à nos chutes : Courage,
Et d'enseigner aux cœurs ignorants de l'orage
Les durs hasards des lendemains.

Main délicate, mais austère,
Main d'une sœur, montrant l'Etoile de la Foi,
A l'heure où l'on pouvait encor sentir en soi
Descendre l'Ange du Mystère.

O main d'amour, joug adoré,
O caresses vers qui vont les vœux et les craintes !
Nous pleurons la douceur des mots et les étreintes
En qui nos âmes ont vibré.

Un frisson hante nos vertèbres,
Nos pieds saignent, nos yeux sont pleins de cécités,
Nous regrettons le songe envolé, les cités
Dans de magnifiques ténèbres.

Nous pleurons nos vieilles étoiles
Et les enchantements de l'Ile et de Thulé[1],
Et la mer adorable où, sous un ciel troublé,
Fuit la grâce blanche des voiles.

Nous pleurons le rêve infini,
La féerie éphémère et les nuits pleines d'astres,
Et nos cœurs à jamais perdus sous les désastres
Des illusions de granit.

L'heure.

Si j'avais dans ma vie une heure, une seule heure,
Où ce cœur, gémissant d'un souffle qui l'effleure,
Eût joui d'un plaisir — si fugace fût-il,
Pour ce furtif instant, pour cette brève joie,
Je reprendrais, moins triste et plus vaillant, ma voie,
Et, puisant de l'espoir en ce bon souvenir,
Je dirais à mon cœur : « Sois fort, tout va finir ! »
Mais j'interroge en vain l'horreur de ma mémoire.
A chaque page, au livre amer de mon histoire,
Un mot s'épanouit comme une rouge fleur :
Malheur ! — et puis Malheur ! — et puis encor Malheur !

[1] Ile plus ou moins légendaire, considérée par les anciens comme la plus septentrionale de l'Atlantique européen.

Intermède maternel [1].

Pour m'isoler un temps de l'angoisse hautaine,
Mère, dont rien n'a su tarir le cœur aimant,
Prends-moi sur tes genoux, berce-moi doucement,
Comme aux jours lumineux de l'enfance lointaine.

Roule, roule mon front las et décoloré
Entre les seins bénis qui m'ont versé la vie,
Et, pour me délivrer du mal et de l'envie,
Mets-y les frais baisers dont je suis altéré.

Pour que le sommeil vienne, il me faudrait entendre
Une vieille ballade, — oh! mère, dis-la-moi:
Mais surtout pas d'amour, rien qui donne l'émoi,
Quelque chose de pur, de paisible, de tendre...

Lorsque tu m'endormais, jadis, par tes chansons,
Lisais-tu dans mes yeux naïfs la destinée?
Entendais-tu vibrer dans ton âme étonnée
Le lamentable écho de mes futurs frissons?

Devinais-tu qu'un jour ce fils que tu fis naître,
Cherchant la guérison de son spleen éternel,
Reviendrait implorer ton amour maternel,
Mère, et qu'il te faudrait deux fois lui donner l'être?

Le vin de l'idéal a causé son tourment,
Son cœur porte on ne sait quelle plaie incertaine,
Comme aux soirs étoilés de l'enfance lointaine,
Prends-le sur tes genoux, berce-le doucement...

Œuvres à lire de Duchosal (F. Payot, Eggimann et Cie, éditeurs, Lausanne et Genève) : *Le Livre de Thulé* (1891); *La Forêt enchantée* (1892); *Le Rameau d'or* (1894); *Derniers Vers* (1905); *Posthuma :* Poésies inédites, publiées par Mme Bonnet-Duchosal (1910). — Critiques à consulter : Edouard Rod : *Préface* du *Livre de Thulé;* Virgile Rossel : *Histoire de la littérature française hors de France* et *Histoire littéraire de la Suisse romande ;* Louis Debarge, *Semaine littéraire,* (9 mars 1901); Paul Seippel : *Journal de Genève,* (11 et 18 mars 1901); Philippe Monnier, *Gazette de Lausanne,* (18 juillet 1894 et 16 mars 1901); F. Vincent, *Le poète genevois Louis Duchosal dans l'intimité* (1909); Gaspard Vallette, *Semaine littéraire* (25 juin 1910); Philippe Monnier, *Gazette de Lausanne* (19 juin 1910).

[1] Voici des vers admirables qui, dans leur genre, peuvent se comparer aux plus belles pièces des grands poètes français.

JULES COUGNARD

né à Genève en 1855.

Il rappelle François Coppée par le goût des intimités et du réalisme bourgeois. Comme l'auteur des *Humbles*, il a l'art de croquer les petites scènes de la vie et d'en exprimer toute la poésie. Il ne tombe jamais, du reste, dans le terre à terre banal où s'enliza parfois ce dernier[1]. Son goût averti l'arrête toujours au moment où le croquis va tourner au fait-divers de chromo et l'attendrissement se changer en sensiblerie bébête. Il faut beaucoup de talent pour évoluer entre ces écueils de la poésie familière. C'est-dire que Jules Cougnard est un fin lettré, qui possède de rares qualités d'émotion discrète, de mesure, d'atticisme. Doué d'une intelligence fine et déliée, il a aussi beaucoup d'esprit ; son ironie légère s'amuse à souligner en traits plaisants les ridicules du monde qui l'entoure. Satirique aimable et charmant il a ce qui en Suisse n'est pas commun, il a le *sourire*

Mon rêve[2].

Je rêve d'un discret et paisible bonheur
Depuis que je l'ai vue et qu'au fond de mon cœur,
Comms un lis délicat éclos dans une serre,
L'amour s'épanouit, sérieux et sincère,
Et calme ainsi que l'est tout profond sentiment.
Je rêve d'un foyer très intime et charmant
Que rempliraient sa grâce en fleur et sa jeunesse ;
Sa voix insoucieuse y chanterait sans cesse,
Et ses yeux bruns seraient l'étoile de ce ciel.
S'aimer bien, ici-bas c'est là l'essentiel.
L'amour mêle aux fils noirs dont la Parque morose
Tisse nos jours ses fils d'or, d'azur et de rose,
Et, lorsque notre cœur parfois va se briser
Sous quelque vent d'orage, il ne faut qu'un baiser
Pour sécher bien des pleurs. — Mais, quoiqu'en ma pensée
Je l'appelle tout bas du nom de fiancée,
Quoique depuis longtemps lui soit donné mon cœur,
Je n'ai rien dit encor. Je n'ose pas. J'ai peur.
Les rêves que je fais sont insensés peut-être.
O chère âme, dis-moi, toi qui les as fait naître,
Pourront-ils devenir réalité demain ?

Que me répondras-tu quand je tendrai la main?

[1] Ce jugement ne s'applique, bien entendu, ici, qu'à l'auteur du *Petit épicier* et autres pièces de même farine. J'ai dit plus haut, page 253, tout le bien que je pense des très belles œuvres de Coppée. Mais certainement il lui a manqué souvent, dans le genre familier, le tact et le goût. Jules Cougnard, bien qu'on ne puisse pas l'égaler à Coppée, possede ces qualités à un haut degré.

[2] Extrait de : *A temps perdu* (1886).

Premiers pas[1].

Pour la première fois hier
Il a marché, le petit être,
Il a marché très digne et fier
Depuis la porte à la fenêtre.

Jasant, gloussant comme un poulet,
Les mains en l'air, la mine rose,
En trébuchant l'enfantelet[2]
A gagné la fenêtre close.

Il allait d'un pas maladroit
Avec ses bras en parenthèse,
Se heurtant à plus d'un endroit,
Se cognant à plus d'une chaise.

Et la maman le regardait
Couvant de l'œil sa tête blonde,
Glorieuse de ce cadet
S'élançant dans le vaste monde.

Jusqu'alors c'était un vrai chat,
C'était un petit quadrupède ;
Mais voici que monsieur Chacha
Devient un homme : il se tient raide.

Et soudain, sans dire un seul mot,
L'air jaloux et presque farouche,
Elle a soulevé le marmot
Pour l'embrasser à pleine bouche :

« Ce cher petit homme en jupon,
— Se dit-elle, préoccupée —
N'étant déjà plus un poupon,
Bientôt ne sera plus poupée. »

Et sur le bras ferme et dodu,
Où des fossettes sont nichées,
Pour rattraper le temps perdu,
Elle met doubles les bouchées.

[1] Extrait de : *A temps perdu* (1886).

[2] Diminutif du mot *enfant ;* on dit aussi *enfançon*.

Othon de Grandson [1].

Au chant des flûtes et des harpes,
Isabelle aux yeux pers [2], églantine en bouton,
Pour la Saint-Valentin avait à sire Othon
Donné sa rose écharpe,
Faisant ainsi du bon chevalier, pour tout l'an,
Le serviteur d'Isabelle au bras blanc.

Toute jeune et toute blonde
Comme avoine au temps des moissons,
La dame aime ce preux au large estramaçon [3]
Dont le renom court par le monde.
Il est roi de vaillance et fleur de dévoûment ;
Elle l'en aime chèrement.

Puis encore il sait, ainsi qu'un trouvère,
Jouer avec les mots courtois.
Comme on cueille les primevères
En avril au bois,
Pour en enguirlander sa belle,
Il aime, en virelais [4], tresser les mots rebelles.

Elle l'en aime plus encor,
Pour ces vers aux propos d'amour faisant lacs d'or.
Elle garde, en son cœur secret, comme la tombe,
Le sirvente [5] où leurs noms pareils à deux palombes
Qui viendraient sur le toit ensemble se poser,
Leurs noms unis semblent s'entre-baiser.

Mais elle ne sait pas, la reine de tendresse,
Qu'aujourd'hui même, à Bourg-en-Bresse [6],
On a vu le pennon [7] comtal se déployer.
En combat singulier, par l'épée et la lance,

[1] Extrait de : *Cassons les anailles* (1906). *Anailles* veut dire *noisettes*.

[2] Ce mot légèrement archaïque signifie : *qui est d'un bleu tirant sur le violet*.

[3] Coup donné avec le *tranchant* de l'épée (de l'italien *Stramazzone*) ; c'est le terme opposé à *estocade*, coup de pointe.

[4] Un virelai, petite pièce de vers courts sur deux rimes, au moyen-âge.

[5] Poème lyrique du moyen âge avec une combinaison assez compliquée de rimes et de mètres.

[6] Ville de l'ancienne Bourgogne, aujourd'hui dans le département de l'Ain.

[7] Petit drapeau féodal qui se terminait en queue (dérivé de *penne*, latin *penna*, longue plume de la queue des oiseaux).

Grandson défend son droit et lave son offense
Contre Gérard d'Estavayer.

Hélas ! hélas ! l'écharpe déchirée
D'un sang vaillant s'est colorée,
Plus ne pourra chanter lais [1] ni rondeaux [2]
Pour bien-aimée ou pour épouse,
Le pauvre chevalier, étendu sur le dos
Qui gît parmi les fleurs de la pelouse.

Or c'est disant : « Isabelle, mon cœur ! »
Qu'Othon rendit son âme au bon Dieu son seigneur.
Ne le plaignez. Ceux-là, chanteurs de poésie,
Qui, murmurant le nom de leur dame choisie,
Par la male [3] mort sont roidis,
Tout droit s'en vont en Paradis.

Œuvres à lire de Jules Cougnard : *Poésies* (1880) : *A temps perdu* (1886) ; *A Champel* (1890) ; *Le carillon tinte* (1895) ; *Le Saint Bernard* (1896) ; *Cassons les anailles* (1906). — Critiques à consulter : Paul Seippel, *La Suisse au XIX^e siècle* ; Virgile Rossel et H. E. Jenny, *Histoire de la littérature suisse* (1913).

HENRY SPIESS

né à Genève en 1876.

Il écrivit ses premières œuvres lorsque le XIX^e siècle s'achevait. C'étaient des pièces pimpantes, spirituelles, mais un peu livresques : comme la plupart des jeunes auteurs qui ont beaucoup lu, Henry Spiess voyait alors la vie surtout à travers ses lectures. Le XX^e siècle est venu ; des années ont passé apportant avec elles leurs expériences, et la personnalité du poète s'est dégagée complètement dans des œuvres lyriques d'un charme attirant et d'une originalité réelle. Dans l'une d'elles, parlant de Henri Heine, il l'appelle « mon *maître* Henri ». Ses chansons rappellent, en effet, les lieds du grand poète allemand ; comme eux, elles expriment une séduisante rêverie poétique, faite de mélancolie attendrie, de douleur contenue, d'ironie légère, mais n'en renferment pas l'amertume. S'il se souvient de Heine, Spiess ne l'imite pas d'ailleurs ; son inspiration est bien personnelle. Dans ces petits poèmes où frissonnent parfois de grandes désillusions et de profondes douleurs, il y a une âme très sincère de poète. Et c'est bien sa vie qu'il nous fait voir, à travers le voile nuancé de ses inventions poétiques. Discret et tendre, mélancolique et contenu,

[1] Petits poèmes narratifs ou lyriques du moyen âge, en vers de huit syllabes.

[2] Petit poème du moyen âge composé de treize vers, huit sur une rime, cinq sur une autre, Les rondeaux de Marot sont différents : ils ont vingt vers en cinq quatrains, plus un envoi.

[3] *Mauvaise* (mot archaïque, latin *malum*). Adjectivement on ne l'emploie plus guère qu'au masculin dans les expressions « bon an, *mal* an et bon gré *mal* gré ».

le lyrisme de l'auteur s'exprime avec une parfaite aisance dans des rythmes caressants et harmonieux où l'on sent le véritable artiste. Avec un tour d'imagination propre à l'homme du Nord, Henry Spiess est un Latin, remarquablement assoupli par la culture française. Certains critiques ont reproché à sa poésie de n'avoir pas assez de portée philosophique ou morale. Ce reproche ne me paraît pas fondé dans son cas ; quand un artiste est sincère et qu'il s'enferme lui-même dans le cercle de sa vie, on ne peut lui demander d'exprimer autre chose que son tempérament. Ou alors, on pourrait tout aussi bien reprocher à une exquise Tanagra de n'avoir pas le caractère tragique et tourmenté des grandes œuvres de Michel-Ange.

Une vieille Romance [1].

Une vieille Romance aux confins de l'oubli
module encor sa peine au bord d'une eau qui rêve,
et qui va, sans remous, sans rumeur et sans pli,
presque sans agiter les roseaux de ses grèves.

Une vieille Romance, enfantine et pourtant
grave comme l'amour, plus triste que la vie...
Peut-être pleurait-on jadis en la chantant,
peut-être était-ce un soir terne et voilé de pluie.

Des amoureux parlaient de se quitter bientôt,
ils se disaient tout bas des choses solennelles;
pensifs ils se prenaient les mains sous leur manteau;
peut-être était-ce au son lointain des ritournelles.

Les clartés d'une fête où l'on rêvait d'amour
parmi les peupliers tremblaient dans la rivière ;
et l'eau, muette et morte, emportait sans retour
la promesse et l'espoir des amants de naguère.

Peut-être savaient-ils que ce serait en vain.
Chacun d'eux se sentait peut-être seul au monde.
Leur amour durait-il encor quand le jour vint ?
Peut-être *savaient-ils* en voyant glisser l'onde...

Peut-être ont-ils souffert. Sait-on s'ils ont pâli?
Sait-on jamais comment une histoire s'achève ?
Une vieille Romance aux confins de l'oubli
module encor sa peine au bord d'une eau qui rêve...

Les feuilles d'or [2].

Les feuilles d'or, les feuilles mortes,
toutes les feuilles de l'été,

[1] Extrait du recueil *Le Silence des heures.*

[2] Extrait du recueil *Le Silence des heures.*

tombent au vent qui les emporte,
tombent au vent qui les escorte
d'un appel sans fin répété.

Parmi l'averse qui crépite
et vers l'hiver qu'on sent venir
leur vol épars se précipite;
les rameaux frileux qui s'agitent
semblent vouloir les retenir.

Tout l'été succombe avec elles
et l'espoir de tous les printemps;
dans l'ouragan qui les flagelle
les arbres déserts se rappellent
et se font signe en sanglotant.

Mais les arbres n'ont plus de sève,
les cœurs pleurent d'avoir chanté,
et le vent pourchasse et soulève
les feuilles d'or, les feuilles brèves,
toutes les feuilles de l'été.

La chanson [1].

Elle s'en vient, lente et flottante,
précise et vague, tour à tour.
Selon des fleurs et des légendes,
elle s'en vient, dolente et lente,
au gré des chemins et des jours.

Elle prend aux soirs des vieux âges
leur mystère où l'on parle bas;
et mire au lac des paysages
la forme grêle et son image...
Elle vient de loin, pas à pas.

Elle tremble, en disant la peine
du cœur qui veille et qui attend.
Elle pleure au bord des fontaines;
et son appel est, sur les plaines,
le sanglot du cor expirant.

Elle s'en vient du bout du monde
et du seuil des temps oubliés,

[1] Extrait des *Chansons captives* (1910).

plainte séculaire et profonde,
qu'exhale, en s'abîmant dans l'onde,
la coupe du roi de Thulé[1].

A quoi bon ?[2]

A quoi bon les anniversaires,
et ces dates qui font pleurer,
en nous forçant à comparer
avec jadis, avec naguère !

La douleur cesse et disparaît.
On croit succomber ; tout s'écroule ;
le cœur se fend, les larmes coulent...
Qu'en reste-t-il, un an après ?

Le plaisir passe, et rien n'est triste,
oh ! notre amour ! que ces efforts
pour tenter de connaître encor
un bonheur dont rien ne subsiste !

A quoi bon ces cruels retours ?
Oublions les anniversaires !
Le temps s'en va ; laissons-nous faire,
sans révolte et jour après jour.

Non, demain ne sera[3].

Non, demain ne sera, ma vie,
ni ton plaisir, ni ton repos.
Cesse donc, pleurant aux échos,
de tendre des mains qui mendient !

Non, demain ne sera, sans doute,
ni la volupté, ni l'orgueil.
Cesse donc, oh ! ma vie en deuil,
de courir au tournant des routes !

Patiente, et va, sans frémir,
jour après jour, peine après peine.
Et, si tu tombes, si tu saignes.
lève les yeux vers l'avenir.

[1] Voir page 548, note 3.

[2] Extrait des *Chansons captives*.

[3] Extrait des *Chansons captives*.

Car tu sais bien, ma vie errante,
Qu'il est un soir où ton destin
Te mène, reine au front serein,
Loin des ténèbres d'épouvante!

Œuvres à lire de Henry Spiess (A. Jullien, Genève, et Mercure de France. Paris, éditeurs) : *Rimes d'audience* (1902) ; *Le Silence des Heures* (1904) ; *Les Chansons captives* (1910) ; *Le Danseur et la corde* (1912). Un grand nombre d'autres pièces sont éparses dans le *Journal de Genève*, la *Semaine littéraire*, *La Voile latine*, *Le Foyer romand*. — Critiques à consulter : Emile Julliard, *Sextuor genevois* ; J.-J. Widmann, *Der Bund* (décembre 1904) ; Philippe Monnier, *Journal de Genève* (21 octobre 1904) ; Adrien Bovy, *La Voile latine* (janvier 1900) ; Augustin Filon, *Journal des Débats* (27 janvier 1905) ; Gaspard Vallette, *Semaine littéraire* (29 octobre 1904 et 31 décembre 1910) et *Journal de Genève* (10 janvier 1907) ; van Bever et Paul Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui* (dernière édition, 1913).

Parmi les poètes suisses du XX^e^ siècle, qui mériteraient de figurer ici, on peut citer : G. de Reynold (qui est en même temps un historien littéraire remarquable), avec ces deux recueils : *Au pays des aïeux* (1902) et *Les Lauriers de l'Armure* (1904) ; Ami Chantre, le lyrique distingué de *Vaine jeunesse* (1910) ; F. Roger-Cornaz qui a écrit ce livre exquis *Le Trianon de porcelaine* (1912) ; R. de Weck, l'artiste délicat du recueil *Les Stèles votives* (19) ; François Franzoni, un jeune qui promet beaucoup avec *L'Offrande à la vie* (1913,) et un très bon poète du terroir, Edouard Vautier, le savoureux écrivain des *Chansons du Pays de Vaud* (1913).

III

Les Poètes canadiens.

Par delà l'Atlantique existe un magnifique pays que la criminelle incurie de Louis XV fit perdre aux Français : le Canada. Devenue possession anglaise en 1763, après une longue et terrible guerre qui fut marquée par l'héroïsme des colons ainsi que des soldats, la Nouvelle-France a résisté victorieusement à l'assimilation britannique. Longtemps elle eut à souffrir de la persécution la plus odieuse; c'était l'époque où les Anglais n'avaient pas encore adopté cet admirable libéralisme colonial dont sont faites en partie aujourd'hui leur force et leur grandeur. Quoi qu'on fît pour la soumettre, elle ne plia cependant pas : les descendants des héros qui avaient conquis le merveilleux pays avec Jacques Cartier, Champlain, Frontenac, Marquette, Maisonneuve et Montcalm, voulurent garder leur langue, leurs mœurs et leur foi; ils y réussirent. Les nobles et les riches de la colonie les avaient abandonnés après l'annexion, mais leur clergé, patriote et énergique, leur restait; grâce à lui, et surtout grâce à leur propre ténacité, ils sortirent triomphants et admirablement trempés de cette terrible épreuve. Il y a aujourd'hui dans le Dominion plus de deux millions de Canadiens ayant conservé la langue française, et leur nombre, grâce à l'énorme excédent des naissances sur les décès, augmente considérablement chaque année. Si la natalité canadienne se maintient au taux d'aujourd'hui, on peut prévoir qu'à la fin du XX^e^ siècle la population française du Canada égalera celle de la France. Chose digne de remarque, malgré la forte immigration d'éléments anglo-saxons ou irlandais, les Canadiens-français gagnent du terrain même dans les régions anglophones; des villes comme Montréal, où l'on parlait autrefois surtout l'anglais, sont maintenant presque entièrement françaises. C'est là un fait très important pour l'extension de notre civilisation latine [1].

Les Canadiens français ne sont pas seulement un peuple d'admirables défricheurs, d'extraordinaires colons, de trappeurs et d'explorateurs merveilleux (car leur histoire sous ces rapports tient véritablement du prodige); ils ont aussi une culture intellectuelle fort

[1] En 1911, il y avait au Canada 2 054 000 habitants de langue française; en dix ans leur nombre a augmenté de 405 000.

remarquable. S'ils ne sont pas encore parvenus à égaler la mère-patrie dans ce domaine, ils pourraient bien le faire un jour. Lorsqu'en 1763 ils cessèrent d'être Français, ils perdirent du même coup le contact avec la France et durent tout tirer de leur propre fonds ; c'est de nos jours seulement que les rapports ont été rétablis. Cela nous explique pourquoi leur développement littéraire a été relativement assez lent et pour quelle raison les œuvres de l'esprit, chez eux, ont encore quelque chose d'archaïque et de suranné. On le voit surtout dans leur poésie qui retarde beaucoup sur la nôtre. Les poètes canadiens, relativement très nombreux, sont trop souvent des classiques attardés ou des pseudo-romantiques assez pâles : s'ils rappellent Racine, ce n'est pas Jean mais Louis, et s'ils se rattachent à Corneille, c'est à Thomas ; comme romantiques, ils font en général penser non à Victor Hugo mais à Casimir Delavigne. Quelques-uns d'entre eux, heureusement, ont su s'élever au-dessus de la poésie d'imitation poncive et banale. Ils ont écrit des œuvres de grande valeur. Ce sont les précurseurs d'une Renaissance canadienne qui s'annonce. Quant à nous, Français, nous ne saurions éprouver pour ces poètes laurentins qu'une très vive sympathie. Quelles que soient nos opinions religieuses ou nos préférences philosophiques, nous les aimons d'avoir su garder intacts ces deux sentiments qui sont admirables partout : le patriotisme et la foi. Comment du reste ne serions-nous pas profondément touchés de voir avec quelle inaltérable fidélité ils ont entretenu dans leurs cœurs le culte fervent de la France ?

Pour étudier la littérature canadienne française, lire : Edmond Lareau, *Histoire de la littérature canadienne* (1874) ; M. Chauveau, *L'Instruction publique au Canada* (1876) ; de Lamotte, *Cinq mois chez les Français d'Amérique* (1880) ; A. Buies, *Anglicismes et Canadismes* (1890) ; V. du Bled, *Revue des deux mondes* (15 février 1885) ; L'abbé Roy, *Nos origines littéraires* et *Essais sur la littérature canadienne ;* Chartier, *La littérature canadienne ;* Max Bibaud, *Le Mémorial des vicissitudes et des progrès de la langue française au Canada ;* F. Joubleau, *Montcalm et le Canada ;* Charles Ab-der-Alden, *Etudes de littérature canadienne-française* (1905) ; Augustin Filon, *Journal des Débats* (12 avril 1908) ; Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* et *Bibliothèque universelle* (juillet 1908) ; Louis Arnould, *Nos amis les Canadiens ;* Vidal de la Blache, *Le Temps* (26 octobre 1912) ; Gabriel Hanotaux, *La France vivante* (1913) ; Marylie Markovitch, *La Renaissance politique, littéraire et artistique* (14 mars, 28 mars et 11 avril 1914). — Pour étudier le milieu, lire aussi F.-X. Garneau et Hector Garneau, *Histoire du Canada ;* Eugène Réveillaud, *Histoire du Canada ;* et l'excellente étude d'Elisée Reclus, dans la *Nouvelle géographie universelle*, tome XV.

OCTAVE CRÉMAZIE

Né à Québec en 1827, mort au Havre en 1877.

Ses compatriotes, qui en font très grand cas, le considèrent comme le plus canadien de leurs poètes : il l'est surtout parce qu'il a chanté le glorieux passé de la France du Saint-Laurent et exprimé avec une ardente

conviction sa foi catholique. Littérairement, c'est un disciple un peu pâle de Victor Hugo, dont il a parfois les grands éclairs d'imagination, un romantique enthousiaste, d'une noble inspiration mais d'un verbe insuffisant. A certains égards, c'est encore un pseudo-classique. Comme son maître avant 1851, il eut d'abord le culte excessif de la gloire militaire. Venu en France, après s'être ruiné au Canada, il assista, en 1870, au siège de Paris et au terrible bombardement de la capitale. C'est alors qu'il écrivit ce jugement où il semble avoir voulu réfuter lui-même ses idées de jeunesse : « La guerre est une chose horrible. Quand on ne fait que « lire l'histoire des conquérants, on se laisse facilement prendre au miroi- « tement de la gloire militaire. Mais, quand on a vu de près les ravages « et les désastres causés par la guerre, on se demande avec effroi quel « nombre incalculable de misères sans nom, de douleurs inénarrables, de « morts épouvantables il faut à un conquérant pour tresser ce qu'on est « convenu d'appeler la couronne du vainqueur ». Crémazie, qui fut très malheureux pendant sa vie et mourut, comme un exilé, dans une demi-misère, était un homme d'un grand cœur, un poète énergique et éloquent, un peu poncif parfois, un peu trop vibrant mais toujours sincère. Il y avait certainement en lui l'étoffe d'un grand écrivain ; la misère de sa destinée l'empêcha de donner sa mesure.

A la patrie perdue [1].

O foyer de la gloire ! ô terre du génie !
Toi que tous les grands cœurs adoptent pour patrie,
Toi que les nations invoquent dans leurs maux :
Du droit et de la foi pionnier volontaire,
Tu sais toujours mêler, pour féconder la terre,
Le sang de tes martyrs au sang de tes héros.

D'héroïques récits remplissent ton histoire ;
Tu couvres l'univers du manteau de ta gloire,
Et fais briller ton nom comme un pur diamant.
Aux arts comme aux combats maîtresse souveraine,
Tu sais ouvrir à tous la source toujours pleine
D'où s'échappent les flots de ton génie ardent.

O Canadiens-Français ! comme notre âme est fière
De pouvoir dire à tous : « La France, c'est ma mère !
Sa gloire se reflète au front de son enfant. »
Glorieux de son nom [2] que nous portons encore,
Sa joie ou sa douleur trouve un écho sonore
Aux bords du Saint Laurent.

[1] Extrait d'une pièce intitulée « Sur les ruines de Sébastopol » dans les *Poésies* (1853-1877). (C.-O. Beauchemin et fils, libraires-imprimeurs, Montréal). La pièce est de 1854.

[2] Le Canada fut appelé *La Nouvelle-France* et ce nom lui est resté.

Le drapeau de Carillon [1].

(*Extrait.*)

Pensez-vous quelquefois à ces temps glorieux,
Où seuls, abandonnés par la France, leur mère,
Nos aïeux défendaient son nom victorieux
Et voyaient devant eux fuir l'armée étrangère ?
Regrettez-vous encor ces jours de Carillon,
Où, sous le drapeau blanc enchaînant la victoire,
Nos pères se couvraient d'un immortel renom,
Et traçaient de leur glaive une héroïque histoire ?

Regrettez-vous ces jours, où lâchement vendus
Par le faible Bourbon [2] qui régnait sur la France,
Les héros canadiens, trahis, mais non vaincus,
Contre un joug ennemi se trouvaient sans défense ?
D'une grande épopée ô triste et dernier chant,
Où la voix de Lévis [3] retentissait sonore,
Plein de hautes leçons ton souvenir touchant
Dans nos cœurs oublieux sait-il régner encore ?

Montcalm était tombé comme tombe un héros,
Enveloppant sa mort dans un rayon de gloire,
Au lieu même où le chef des conquérants nouveaux,
Wolfe [4], avait rencontré la mort et la victoire.

[1] Extrait des *Poésies*. La pièce est de 1858. Carillon ou Ticonderoga est un village, près des chutes de même nom, sur la rivière Ottawa, un des affluents du Saint-Laurent. C'est là, en 1660, que seize Français de Montréal, un Huron et quatre Algonquins, retranchés derrière des troncs d'arbres, se firent tuer jusqu'au dernier pour arrêter la marche de 800 guerriers iroquois qui menaçaient la faible colonie. Ils firent un tel ravage dans les rangs des ennemis que ceux-ci se retirèrent effrayés. C'est aussi à Carillon, en 1758, que le lieutenant-général de Montcalm, un an environ avant sa mort glorieuse à Québec, infligea aux Anglais une sanglante défaite, qui, malheureusement pour les Canadiens français, n'empêcha pas le triomphe final de l'Angleterre. Une famille américaine, qui possède aujourd'hui la terre où se trouvait Carillon, y a restauré l'ancien fort et établi un musée contenant les restes exhumés.

[2] Louis XV qui, par sa politique néfaste, perdit le plus bel empire colonial, le Canada et toutes ses dépendances, au traité de Paris, en 1763. On verra plus loin que le poète ne ménage pas ses expressions à ce monarque de décadence.

[3] Le duc de Lévis, maréchal de France (1720-1787), un des lieutenants de Montcalm. Après la mort de celui-ci, avec une poignée de soldats, il défendit encore pendant deux ans la colonie contre les forces écrasantes de l'Angleterre. Une petite ville du Canada, en face de Québec, porte aujourd'hui son nom.

[4] A la journée d'Abraham, en septembre 1759, le général anglais Wolfe et le général français Montcalm furent tués tous les deux. Sur une place de Québec s'élève aujourd'hui un obélisque qui célèbre leur héroïsme.

Dans un effort suprême en vain nos vieux soldats
Cueillaient sous nos remparts des lauriers inutiles ;
Car un roi sans honneur avait livré leurs bras,
Sans donner un regret à leurs plaintes stériles.

De nos bords s'élevaient de longs gémissements,
Comme ceux d'un enfant qu'on arrache à sa mère ;
Et le peuple attendait plein de frémissements,
En implorant le ciel dans sa douleur amère,
Le jour où pour la France et son nom triomphant,
Il donnerait encore et son sang et sa vie ;
Car, privé des rayons de ce soleil ardent,
Il était exilé dans sa propre patrie.

Comme au doux souvenir de la sainte Sion [1],
Israël en exil avait brisé sa lyre [2],
Et du maître étranger souffrant l'oppression,
Jetait au ciel le cri d'un impuissant délire,
Tous nos fiers paysans de leurs joyeuses voix
N'éveillaient plus l'écho qui dormait sur nos rives ;
Regrettant et pleurant les beaux jours d'autrefois,
Leurs chants ne trouvaient plus que des notes plaintives.

L'intrépide guerrier que l'on vit des lis d'or
Porter à Carillon l'éclatante bannière,
Vivait au milieu d'eux. Il conservait encor
Ce fier drapeau qu'aux jours de la lutte dernière
On voyait dans sa main briller au premier rang.
Ce glorieux témoin de ses nombreux faits d'armes,
Qu'il avait tant de fois arrosé de son sang,
Il venait chaque soir l'arroser de ses larmes.

Et le dimanche après qu'aux voûtes du saint lieu
Avaient cessé les chants et l'ardente prière
Que les vieux Canadiens faisaient monter vers Dieu,
On les voyait se rendre à la pauvre chaumière,
Où, fidèle gardien, l'héroïque soldat
Cachait comme un trésor cette relique sainte.
Là, des héros tombés dans le dernier combat,
On pouvait un instant s'entretenir sans crainte.

[1] La colline de Sion, à l'est de Jérusalem, était distincte de la ville elle-même, mais elle finit par lui donner son nom. Voir page 405, note 3.

[2] Allusion à la captivité de Babylone.

De Lévis, de Montcalm on disait les exploits [1],
On répétait encor leur dernière parole;
Et quand l'émotion, faisant taire les voix,
Posait sur chaque front une douce auréole,
Le soldat déployait à leurs yeux attendris
L'éclatante blancheur du drapeau de la France;
Puis chacun retournait à son humble logis,
Emportant dans son cœur la joie et l'espérance.

Dans la dernière partie de la pièce, Crémazie nous montre ensuite le vieux soldat partant pour la France afin de voir le roi et le prier de secourir la Nouvelle-France. Il se rend à Versailles, porteur du glorieux drapeau, mais là, il est éconduit par les courtisans corrompus qui lui demandent railleusement « ce qu'importerait au roi *quelques arpents de neige* [2]. » Désespéré, il revient au Canada, retourne à Carillon, s'enveloppe dans les plis de son drapeau et se laisse mourir sur la neige glacée qui recouvre la campagne.

Œuvres à lire de Crémazie : *Poésies complètes* (1890) (C.-O. Beauchemin et fils, libraires-imprimeurs, Montréal). — Critiques à consulter : Ch. Ab der Alden, *Etudes sur la littérature canadienne ;* Virgile Rossel, *La Littérature française hors de France.*

LOUIS FRÉCHETTE

Né à Lévis en 1839, mort à Québec en 1911.

La littérature canadienne compte un grand poète, qui a chanté, dans *La Légende d'un peuple*, l'admirable épopée coloniale des Français d'outre-mer. Patriote ardent, esprit libéral, âme d'élite, Louis Fréchette est un écrivain élevé doublé d'un artiste. Sa poésie, touchante et noble, restera comme un beau monument de fidélité et d'amour aux deux Frances que le poète chérit également. Elle est d'ailleurs très intéressante en elle-même en dehors des sentiments francophiles qu'elle exprime, parce qu'elle est spontanée, éloquente, pure et bien nationale. C'est dans ses œuvres qu'on saisit le mieux le charme profond des grands lacs américains, des fleuves puissants et des pittoresques Laurentides [3]. C'est en elle aussi que s'épanouit le plus complètement l'âme religieuse, fière, et indomptablement fidèle des Français d'Amérique. Plus artiste que Crémazie, dont il avait le cœur ardent et enthousiaste, Louis Fréchette a su exprimer en

[1] A Carillon, Montcalm, avec trois mille huit cents hommes, arrêta vingt-cinq mille Anglais et leur mit hors de combat quatre mille hommes, plus que son effectif (Albert Malet, *Les Temps modernes*).

[2] Allusion au mot malheureux de Voltaire, que les Canadiens n'ont jamais pu lui pardonner. La pièce renferme des invectives contre lui, en même temps que contre le roi et la Dubarry, la néfaste favorite qui fit tant de mal. A l'égard du premier, Crémazie, par méconnaissance des faits, est certainement injuste, car il attribue à ses écrits anti-religieux la corruption de la cour, qui avait commencé sous Louis XIV, avant que Voltaire fût né, et, après une accalmie de quelques années, avait repris sous la Régence, avec les tristes *roués* précurseurs des favorites, alors que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* n'avait pas encore écrit une ligne.

[3] Ce gracieux nom de *Laurentides* a été donné par l'historien Garneau aux hauteurs, d'une faible altitude, qui bordent le Saint-Laurent au nord.

un style riche et varié ses visions de peintre observateur, ses conceptions de narrateur épique et ses émotions de lyrique. C'est le plus grand poète du Canada.

Octobre [1].

Les feuilles des bois sont rouges et jaunes ;
La forêt commence à se dégarnir ;
L'on se dit déjà : l'hiver va venir,
Le morose hiver de nos froides zones.

Sous le vent du nord tout va se ternir...
Il ne reste plus de vert que les aulnes,
Et que les sapins dont les sombres cônes
Sous les blancs frimas semblent rajeunir.

Plus de chants joyeux ! plus de fleurs nouvelles !
Aux champs moissonnés les lourdes javelles
Font sous leur fardeau crier les essieux.

Un brouillard dormant couvre les savanes ;
Les oiseaux s'en vont, et leurs caravanes
Avec des cris sourds passent dans les cieux !

A la France.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France !
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins !
Toi dont le nom, fanfare aux éclats surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance !

Terre aux grands deuils suivis d'éclatants lendemains !
Noble Gaule, pays de l'antique vaillance,
Qui sus toujours unir, merveilleuse alliance,
Au pur esprit des Grecs, l'orgueil des vieux Romains !

Toi qui portes au front Paris, l'auguste étoile
Qui de l'humanité dirige au loin la voile,
Nous, tes fils éloignés, nous t'aimons, tu le sais !

Nous acclamons ta gloire et pleurons tes défaites...
Mais c'est en écoutant le chant de tes poètes
Que nous sentons surtout battre nos cœurs français !

Les oiseaux de neige [2].

Quand le rude Equinoxe, avec son froid cortège,
Quitte nos horizons moins inhospitaliers,

[1] Extrait des *Oiseaux de neige* (1879). (Beauchemin et fils, éditeurs, Montréal).
[2] Extrait du recueil *Les Fleurs boréales* (1880). (Mêmes éditeurs).

Sur nos champs de frimas s'abattent par milliers
Ces visiteurs ailés qu'on nomme oiseaux de neige.

Des graines nulle part : nul feuillage aux halliers !
Contre la giboulée et nos vents de Norvège,
Seul le regard d'en haut les abrite, et protège
Ces courriers du soleil en butte aux oiseliers [1].

Chers petits voyageurs, sous le givre et la grêle,
Vous voltigez gaîment, et l'on voit sur votre aile
Luire un premier rayon du printemps attardé.

Allez, tourbillonnez autour des avalanches;
Sans peur, aux flocons blancs mêlez vos plumes blanches :
Le faible que Dieu garde est toujours bien gardé !

La Forêt [2].

Chênes au front pensif, grands pins mystérieux,
Vieux troncs penchés au bord des torrents furieux,
Dans votre rêverie éternelle et hautaine,
Songez-vous quelquefois à l'époque lointaine
Où le sauvage écho des déserts canadiens
Ne connaissait encor que la voix des Indiens,
Qui, groupés sous l'abri de vos branches compactes,
Mêlaient leur chant de guerre au bruit des cataractes?

Sous le ciel étoilé, quand les vents assidus
Balancent dans la nuit vos longs bras éperdus,
Songez-vous à ces temps glorieux où nos pères
Domptaient la barbarie au fond de ses repaires?
Quand, épris d'un seul but, le cœur plein d'un seul vœu,
Ils passaient sous votre ombre en criant : Dieu le veut!
Défrichaient la forêt, créaient des métropoles,
Et, le soir, réunis sous vos vastes coupoles,
Toujours préoccupés de mille ardents travaux,
Soufflaient dans leurs clairons l'esprit des jours nouveaux?
Oui, sans doute, témoins vivaces d'un autre âge,
Vous avez survécu tout seuls au grand naufrage
Où les hommes se sont l'un sur l'autre engloutis;
Et, sans souci du temps qui brise les petits,
Votre ramure, aux coups des siècles échappée
A tous les vents du ciel chante notre épopée.

[1] Ce mot est mis ici pour la rime ; l'oiselier est celui qui élève et vend des oiseaux, l'*oiseleur*, celui qui les prend aux lacets ou d'une autre manière.

[2] Extrait de *La Légende d'un peuple* (1887). (C. Darveau, éditeur, Québec).

Les excommuniés [1].

Voyez-vous, sur le bord de ce chemin bourbeux,
Cet enclos en ruine où broutent de grands bœufs?
Ici, cinq paysans — trois hommes et deux femmes —
Eurent la sépulture ignoble des infâmes!
Cette histoire est bien triste, et date de bien loin.
Comme un soldat mourant la carabine au poing,
Québec était tombé. Sans honte et sans mystère,
Un Bourbon nous avait livrés à l'Angleterre!
Ce fut un coup mortel, un long déchirement,
Quand ce peuple entendit avec effarement,
— Lui qui tenait enfin la victoire suprême, —
Par un nouveau forfait souillant son diadème,
Le roi de France dire aux Saxons : Prenez-les!
Ma gloire n'en a plus besoin; qu'ils soient Anglais!
O Lorraine! ô Strasbourg! si belles et si grandes,
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit Allemandes.

Des bords du Saint-Laurent, scène de tant d'exploits,
On entendit alors soixante mille voix
Jeter au ciel ce cri d'amour et de souffrance :
Eh bien, soit! nous serons Français malgré la France!

Or chacun a tenu sa parole. Aujourd'hui,
Sur ce lâche abandon plus de cent ans ont lui;
Et, sous le sceptre anglais, cette fière phalange
Conserve encore aux yeux de tous, et sans mélange,
Son culte pour la France, et son cachet sacré.

Mais d'autres, repoussant tout servage exécré,
Après avoir brûlé leur dernière cartouche,
Renfermés désormais dans un orgueil farouche,
Révoltés impuissants, sans crainte et sans remord,
Voulurent, libres même en face de la mort,
Emporter au tombeau leur éternelle haine...

En vain l'on invoqua l'autorité romaine;
En vain, sous les regards de ces naïfs croyants,
Le prêtre déroula les tableaux effrayants
Des châtiments que Dieu garde pour les superbes;

[1] Extrait de *La Légende d'un peuple.*

L'évêque de Québec, Mgr Briand, voyant que la résistance aux Anglais était impossible, voulut épargner aux Canadiens le sort des Acadiens que l'Angleterre avait dispersés ; il ordonna donc à ses ouailles de se soumettre, sous peine d'excommunication. Tous obéirent, sauf les cinq dont Fréchette parle dans cette pièce.

En vain l'on épuisa les menaces acerbes.
Menaces et sermons restèrent sans succès !
— Non! disaient ces vaincus; nous sommes des Français;
Et nul n'a le pouvoir de nous vendre à l'enchère!
La foudre un jour sur eux descendit de la chaire :
L'Eglise, pour forcer ses enfants au devoir,
A regret avait dû frapper sans s'émouvoir.
Il n'en resta que cinq. Ceux-là furent semblables,
Dans leur folie altière, aux rocs inébranlables :
Ils laissèrent gronder la foudre sur leurs fronts,
Et malgré les frayeurs, et malgré les affronts,
Sublimes égarés, dans leur sainte ignorance,
Ne voulurent servir d'autre Dieu que la France!
La vieillesse arriva ; la mort vint à son tour.
Et, sans prêtre, sans croix, dans un champ, au détour
D'une route fangeuse où la brute se vautre,
Chaque rebelle alla dormir l'un après l'autre.

Il n'en restait plus qu'un [1], un vieillard tout cassé,
Une ombre! Plus d'un quart de siècle avait passé
Depuis que sur son front pesait l'âpre anathème.
Penché sur son bâton branlant, la lèvre blême,
Sur la route déserte on le voyait souvent,
A la brune, rôder dans la pluie et le vent,
Comme un spectre. Parfois détournant les paupières,
Pour ne pas voir l'enfant qui lui jetait des pierres,
Il s'enfonçait tout seul dans les ombres du soir.
Et plus d'un affirmaient avoir cru l'entrevoir
— Les femmes du canton s'en signaient interdites. —
Agenouillé la nuit sur les tombes maudites.

Un jour on l'y trouva roide et gelé. Sa main
Avait laissé tomber sur le bord du chemin
Un vieux fusil rouillé, son arme de naguère,
Son ami des grands jours, son compagnon de guerre,
Son dernier camarade et son suprême espoir.
On creusa de nouveau dans le sol dur et noir;
Et l'on mit côte à côte, en la fosse nouvelle,
Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle!

Le peuple a conservé ce sombre souvenir.
Et, lorsque du Couchant l'or commence à brunir, —
Au village de Saint-Michel de Bellechasse,

[1] Il s'appelait Jean-Baptiste Racine ; il mourut en 1788, à l'âge de 67 ans.

Le passant, attardé par la pêche ou la chasse,
Craignant de voir surgir quelque fantôme blanc,
Du fatal carrefour se détourne en tremblant.
Donc, ces cinq paysans n'eurent pour sépulture
Qu'un tertre où l'animal vient chercher sa pâture!
Ils le méritaient, soit! Mais on dira partout
Qu'ils furent bel et bien cinq héros, après tout!
Je respecte l'arrêt qui les frappa [1], sans doute;
Mais, lorsque le hasard me met sur cette route,
Sans demander à Dieu si j'ai tort en cela,
Je découvre mon front devant ces tombes-là [2]!

Les Rois [3].

Voici les Rois [4]. La joie est vive à la maison.
De la cuisine on sent comme une exhalaison
De mets appétissants, de choses succulentes;
Ustensiles brunis, lames étincelantes,
Au fumet dès pâtés, au parfum des rôtis,
En tintements joyeux mêlent leur cliquetis.
Dans la salle à manger tout prend un air de fête;
Sur la nappe qui luit, la vaisselle s'apprête;
Au salon quelqu'un joue un air assourdissant;
Le lustre du plafond rutile incandescent,
Et met des plaques d'or sur les argenteries.
La porte entre-bâillée a des chuchoteries
Au rythme clair et gai comme un allegretto.
C'est la voix des petits qui parlent du gâteau,
Du gâteau merveilleux à la croûte dorée,
A la mie odorante, et qui, pour la soirée,
Désignera bientôt, dans ce groupe enfantin
La reine du hasard et le roi du destin.
Ils sont là, frères, sœurs, et cousins et cousines,
Petits voisins avec les petites voisines,
Rieurs et babillards, tapageurs, triomphants...
Oh! les moments bénis que ces fêtes d'enfants!

[1] Louis Fréchette était très libéral, mais fermement attaché à sa religion, ce qui se voit souvent au Canada.

[2] On peut voir dans cette pièce jusqu'où les Canadiens poussent l'amour de la France, car Fréchette dit ici tout haut ce que la plupart des Canadiens pensaient tout bas.

[3] Extrait de *Feuilles volantes* (1890) (Granger et frères, éditeurs, Montréal). Louis Fréchette réussit aussi bien dans la poésie familière que dans la grande poésie; on peut en juger d'après cette pièce si jolie, qui n'est pas une exception dans ses œuvres.

[4] Voir page 258, note 2.

« Je serai roi, dit Paul. — Et moi, je serai reine,
Dit Louise. — Attendez, c'est moi la souveraine,
S'écrie Héva; j'aurai des tas de bijoux d'or.
— Moi, fait Joseph, j'aurai tout plein le corridor
De soldats. — Pas du tout, dit Albert qui s'approche;
C'est moi le roi : j'aurai des bonbons plein ma poche!
— Non, non ! — Si ! si ! » Les voix se taisent tout à coup :
On venait de frapper à la porte; et, debout
Au dehors, un enfant apparaissait dans l'ombre,
Grelottant et tendant la main dans la nuit sombre.
Cette apparition ne dura qu'un instant.
« Allons, cria le père; à table, on nous attend!
Il ne faut pas laisser froidir[1] ces bonnes choses. »
Et tous ces bons minois et ces figures roses,
Fous de joie, et d'un même objet préoccupés,
Autour du gai festin furent bientôt groupés.

On avait fait des plats l'inspection sommaire;
Lorsque, tout étonnée : « Hein ! voyons, dit la mère,
Qu'a-t-on fait du gâteau des Rois? » Tout aussitôt,
Chacun de s'écrier : « Où donc est le gâteau? »
— Mais je viens de le mettre ici, répond la bonne.
— Plus de gâteau! reprend le père; elle est bien bonne!
Qu'est-il donc devenu? Quelqu'un l'aurait-il pris? »
Et les petits enfants protestent tout surpris.
Seule, Jeanne, en son coin, semblait, toute confuse,
Vouloir se dérober ou chercher une excuse.

« Toi, Jeanne?... » Et la petite avoue en bégayant :
« Je l'ai donné tantôt[2] au petit mendiant! »
Et le papa charmé, que l'aveu rassérène :
« Viens m'embrasser, dit-il, Jeanne; c'est toi, la reine! »

Œuvres à lire de Louis Fréchette (Beauchemin et fils, Granger et frères, Montréal, C. Darveau, Québec, éditeurs) : *Mes Loisirs* (1863) ; *La Voix d'un exilé* (1867) : *Pêle-Mêle* (1877) ; *Les Fleurs Boréales et Les Oiseaux de neige* (1880) ; *La Légende d'un peuple* (1887) ; *Les Feuilles volantes* (1890). — Critiques à consulter : Camille Doucet, *Rapport sur les prix littéraires à l'Académie française* (5 août 1880) ; Jules Claretie, *Préface* de *La Légende d'un peuple* (dernière édition 1887); Charles Fuster, *Les Poètes du clocher :* Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France;* Ab-der-Alden, *Etudes de littérature canadienne.*

[1] Mot légèrement archaïque ; on dit plutôt *refroidir*.

[2] Mot vieilli qui a généralement le sens de *bientôt* (futur) ; ici, il est employé comme synonyme de *naguère* (passé), qui se trouve souvent dans Molière et dans Racine.

PAMPHILE LE MAY

Né à Lotbinière sur le Saint-Laurent en 1837.

C'est un poète qui manque un peu d'inspiration et d'envolée mais dont l'âme élevée a su s'exprimer en une langue très pure. Il a de l'élégance et de la souplesse et quelquefois de la force, surtout quand il chante son pays. Sa traduction en vers du beau poème de Longfellow, *Evangéline*, est une œuvre très estimable. Ses sonnets bibliques et évangéliques ont quelquefois la majesté des beaux vers parnassiens, et ils sont inspirés du plus noble idéalisme.

Dulcia luinquimus arva [1].

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,
Jeunes gens aux bras vigoureux ?
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,
Ni de votre sang généreux ?
Est-ce ainsi que fuyaient, en d'autres temps, nos pères
Qui virent tant de jours mauvais ?
D'un rivage étranger les gloires mensongères
Ne les séduisirent jamais.

Quoi! vous vous exilez! Mais dans nos vastes plaines
N'est-il pas de place pour tous ?
Craignez-vous de l'hiver les rigides haleines?
L'été n'est-il pas assez doux ?
Sont-elles sans parfums les fleurs de nos charmilles?
Sans ombre nos grandes forêts ?
L'amour et la vertu croissent dans nos familles
Comme les blés dans nos guérets.

Aiguillonnez les flancs de la glèbe [2] féconde;
Traînez partout le soc vainqueur,
Des sueurs du travail que votre front s'inonde;
Le travail retrempe le cœur.

[1] Extrait du recueil : *Les Fleurs de la poésie canadienne*, (Beauchemin, éditeur, Montréal 1911). Ce titre est un fragment du troisième vers de l'Eglogue I de Virgile : « Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva », *Nous quittons la patrie et ses douces campagnes*. Pour comprendre cette pièce, il faut se rappeler que les Canadiens d'aujourd'hui ont gardé le caractère aventureux de ces héroïques trappeurs du XVIII[e] siècle qui s'enfoncèrent dans le continent vierge de l'Amérique du Nord, et, à travers mille dangers et de terribles fatigues, découvrirent une grande partie du Canada. Ils émigrent en grand nombre comme leurs pères ; il y en a des centaines de mille aux Etats-Unis.

[2] Motte de terre et, par extension, sol, champ (du latin *gleba*).

Transformez nos déserts; que la ronce sauvage
Fasse place à l'or du froment!
Laissez à vos enfants, pour premier héritage,
L'exemple d'un grand dévoûment.

Un son qui vient de loin vous trouble et vous enivre :
Est-ce donc un concert si beau?
C'est la voix de l'airain, c'est la clameur du cuivre,
Le cri du fer sous le marteau [1]!
Ah! combien plus sacrés sont les accents rustiques
Qui font retentir nos hameaux!
Voix de nos gais enfants, chants des vierges pudiques,
Soupirs du vent dans les rameaux!

Ecoutez! écoutez l'implacable musique!
Ecoutez l'étrange clameur!
C'est le sourd grondement de l'immense fabrique
Où les engins chantent en chœur!
Le râle des pistons plongeant dans les chaudières
Leurs énormes jambes d'acier,
Comme plongent parfois, aux gués de nos rivières,
Les sabots d'un fougueux coursier.

C'est le bruit des marteaux qui font hurler l'enclume
Comme un taureau dans l'abattoir!
C'est le pétillement de la flamme qu'allume
L'haleine d'un grand soufflet noir!
Ce sont les cris stridents des ardentes bobines,
Des cylindres vertigineux!
C'est le concert bruyant de toutes les machines
Qui rendent l'homme paresseux!

Et, parmi tous ces bruits, une plainte s'élève,
La plainte du pauvre ouvrier
Qui travaille dès l'aube et jusqu'au soir sans trêve,
Et n'a pas le temps de prier.
Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves,
Sont tous les jours à leurs métiers.
Ils vieillissent ainsi sans briser les entraves
Qui les enchaînent tout entiers!

[1] On reconnaît tout de suite dans le style de l'auteur, l'influence d'Auguste Barbier. Voir page 135 de cette Chrestomathie.

Ah! si les habitants des villes ouvrières
Avaient l'ombre de nos grands pins!
S'ils avaient les parfums de nos fleurs printanières,
L'air embaumé de nos matins!
S'ils pouvaient, comme nous, en s'armant de la hache,
Défricher un sol plantureux,
Comme ils accompliraient leur glorieuse tâche,
Et qu'ils se trouveraient heureux!

Aimez, Canadiens, le sol qui vous vit naître,
Et qu'il ne soit jamais qu'à vous!
Sur des bords étrangers chacun est votre maître :
Demeurez libres parmi nous!
Aimez votre village et vos temples champêtres
Où Dieu vous parla tant de fois.
Aimez le cimetière où dorment les ancêtres
Sous l'humble égide de la croix!

La Mer Morte [1].

Près des monts de Judée, arides sans fraîcheurs,
Et des monts de Moab aux sèves fécondantes,
L'Asphaltite [2] maudit berce ses eaux mordantes,
Où jamais ne tomba le filet des pêcheurs.

Les rocs nus sont rayés de sinistres blancheurs.
Serait-ce un reste froid de vos cendres ardentes,
Impudiques cités [3]? Les vagues abondantes
Ont-elles pu laver le front de vos pécheurs?

La vie a-t-elle là placé l'ultime borne?
Nul chant n'y réjouit la solitude morne;
A ne fleurir jamais ces bords sont condamnés.

Dors en ton gouffre amer, sur ton lit de bitume;
Ta coupe est décevante et pleine d'amertume...
N'es-tu pas faite, ô mer! des pleurs de tes damnés?

[1] Extrait du recueil *Les Gouttelettes*, (Beauchemin, éditeur, Montréal 1904).

[2] La Mer Morte ou lac Asphaltite, à 394 mètres au-dessous de la Méditerranée; la forte proportion de sel qu'elle contient y empêche toute vie animale et les poissons y meurent rapidement.

[3] Sodome et Gomorrhe qui, d'après la Bible, furent détruites par le feu du ciel à cause des vices de leurs habitants.

La grosse gerbe [1].

C'est la serrée [2] enfin, le grain est javelé [3].
Béni le front soumis que la sueur arrose !
La lumière s'étend comme une nappe rose
Sur le moissonneur humble et le champ nivelé.

Chaque automne, chez nous, on a renouvelé
Cette fête où jamais aucun front n'est morose.
Aux rustiques beautés, alors, plus d'un gars ose
Faire un aveu que l'œil a déjà révélé.

Il faut avec deux harts [4] lier la grosse gerbe.
Choisissez les épis et faites-la superbe;
Couronnez-la de fleurs, parez-la de rubans.

Qu'elle entre dans la grange au son des tambourines [5] !
Chantez, parlez d'amour, ô lèvres purpurines,
Et plus tard, à l'église, on publiera les bans.

Les échos [6].

Le sifflet d'un navire, un tintement de cloche,
L'appel de la trompette ou le bruit des canons,
Réveillent des échos dont nous nous étonnons,
Quand l'air est immobile ou que l'orage est proche.

Comme sur une eau calme une pierre ricoche,
Ils s'en vont, ces échos. Ils redisent des noms
Qui firent tressaillir le roc où nous planons,
Et qui sont une gloire... et peut-être un reproche.

Car nous parlons encore, pauvres agonisants,
Des braves d'autrefois, soldats ou paysans,
Qui rêvaient follement de voir la délivrance.

[1] Extrait du recueil *Les Gouttelettes.*

[2] Fête des moissons dont le nom vient de ce qu'on lie ou *serre* les javelles pour en faire des gerbes.

[3] Mis en *javelle.* La javelle est la poignée de blé coupé qu'on couche sur le sillon pour laisser jaunir le grain au soleil.

[4] Mot archaïque désignant un *lien* d'osier ou de bois flexible et, par extension, une corde.

[5] Mot canadien pour *tambourins* (sorte de petits tambours sur lesquels on ne bat qu'avec une seule baguette ou avec le poing, généralement pour danser).

[6] Extrait du recueil *Les Gouttelettes..*

Mais quand, à l'artimon[1] de quelques fiers vaisseaux,
Tout à coup bat au vent le pavillon de France,
C'est au fond de nos cœurs que montent les échos.

Œuvres à lire de Pamphile Le May (Beauchemin et Cie, J. Alfred Gay, éditeurs, Montréal) : *Traduction* en vers d'*Evangéline*, poème de Longfellow ; *Tonkourou*, poème héroïque ; *Fables ; Petits poèmes ; Les Gouttelettes* (1904) ; *Les Epis* (1913).

APOLLINAIRE GINGRAS

Né à Saint-Antoine de Tilly en 1847.

Les vers de prêtres sont très rares[2] dans la littérature française, car les abbés de l'ancien régime, comme Chaulieu ou Delille, étaient si peu ecclésiastiques qu'on ne peut guère citer leurs œuvres comme des produits de la foi catholique. Quand on trouve de ceux-ci, il faut se hâter de les présenter, surtout s'ils proviennent de la Nouvelle-France ; on sait assez quel rôle important y a joué le clergé dans le maintien de la langue et des traditions françaises. Ordonné prêtre en 1873, Apollinaire Gingras est actuellement curé à l'église de Château-Richer. C'est donc en pleine vie religieuse qu'il a cultivé la Muse, mais sa muse n'a rien de celle de Chaulieu : elle est religieuse et canadienne. Son Parnasse n'est ni la Butte Montmartre ni un mont grec, c'est un des sommets des poétiques Laurentides où pointe vers le ciel bleu quelque clocher bâti par les missionnaires qui vinrent évangéliser les sauvages du Saint-Laurent. L'abbé Gingras n'est pas un grand poète catholique ; on ne saurait le comparer au Verlaine de *Sagesse* ni au poète belge Rodenbach, mais il a un talent très personnel et ses poèmes, d'ailleurs bien écrits, où s'exprime une foi sereine et sincère, tout à fait étrangère au mysticisme sensuel de ces deux poètes, ont la senteur saine du terroir canadien.

Feu de joie au cimetière[3].

Voyez : déjà l'automne empourpre nos érables.
Les beaux jours ont pâli : dans ses chaudes étables
Le laboureur déjà fait rentrer chaque soir
Son grand troupeau beuglant, roux, cendré, blanc et noir.
Ces foins verts, ces blés d'or, qu'ont surveillés les anges,
Vont sur des chars plaintifs s'abriter dans les granges ;
La faux du moissonneur a bien passé partout...
Un champ seul par oubli semble rester debout :

[1] L'artimon est la voile en forme de trapèze placée au-dessus de la poupe, et le *mât d'artimon* porte le pavillon.

[2] Il y a beaucoup plus de vers religieux composés par des pasteurs protestants, surtout dans la Suisse française, où quelques-uns des membres du clergé sont de bons poètes.

[3] Extrait du recueil *Au foyer de mon presbytère, poèmes et chansons* (Beauchemin, éditeur, Montréal, 1881).

Un pré jaune, et taillé dans l'ombre de l'église,
Ondule encore et jase au souffle de la brise.
C'est un étrange enclos : il y pousse à la fois
De sauvages rosiers, des foins hauts et des croix.
Quelque matin, le prêtre, au sortir de sa messe,
Dit au bedeau : « Remi, coupe ce foin qui presse. »
Et le bedeau s'en va couper ces foins épais
Que la grange, pourtant, n'abritera jamais.
Ce foin resté au saint lieu : l'agneau, le bœuf et l'âne
Ont le pied trop vulgaire et la dent trop profane
Pour broyer sans respect, dans leurs repas hideux,
Le foin sacré qui pousse au-dessus des aïeux!
Dans un coin retiré de l'humble cimetière,
Un feu, le soir venu, s'élève avec mystère.
Les villageois bientôt arrivent chapeaux bas ;
On prie, on se regarde, on ne se parle pas,
Mais l'on semble écouter : dans l'ombre et le silence,
Le mystique brasier parle avec éloquence.
Ils viennent des tombeaux, ces foins longtemps discrets,
Et la tombe chrétienne a de si doux secrets!
Chaque brin qui pétille ou se tord dans la flamme,
Semble rire ou pleurer comme ferait une âme.
Il semble que ce soir, sur les ailes du feu,
Les amis disparus montent vers le ciel bleu.
C'est pour nous consoler par ces aimables rêves,
Doux brasier, que dans l'air tu brilles et tu t'élèves!
Voilà pourquoi surtout, doré de ton reflet,
Le vieux prêtre te fait flamber avec respect.
Il sait que ce qui brûle est sorti d'une terre
Fécondée avant tout par l'Eglise en prière.
Ces foins perdus, poussés sur le champ de la mort,
Ces rosiers, ces glaïeuls, cette ronce qui mord,
Ont germé dans un sol imprégné d'eau bénite,
Et sont purs comme sont les cheveux d'un lévite.
Le pasteur veut qu'ici, dans le calme et l'amour,
Les cendres du bûcher restent jusqu'au grand jour!
Car, tout ce qui nourrit cette flamme sereine
A poussé dans un sol fait de poussière humaine.
Cette moisson du deuil, ces foins, ces arbrisseaux,
Tout cela prit racine au sein des noirs tombeaux.
Aux jours les plus dorés de l'été, quand la brise
Passait sur cet enclos comme une hymne d'église,

Elle semblait tout bas, en frôlant le gazon,
Dire un *De profundis* [1] qui donnait le frisson.
Et quand le vent, la nuit, secouait la crinière
Des vieux saules, des ifs, de la haute bruyère,
Le passant s'arrêtait, collait l'oreille au mur,
Et disait : « Les défunts parlent ce soir, bien sûr ! »
Dans cet enclos fermé, les enfants du village
Ne cueillaient ni les fleurs, ni la mûre sauvage :
Seuls, dans ces doux gazons, les oiseaux du bon Dieu
Becquetaient sans clameurs les fraises du saint lieu.
Et le bedeau lui-même (un brave chrétien, certes !)
Avait fauché ce pré la tête découverte.

Frères ! le feu se meurt ; gardons comme un trésor
Le doux enseignement qui s'en dégage encor :
C'est que la Sainte Eglise, oubliant leurs misères.
Honore ses enfants jusque dans leurs poussières !

WILLIAM CHAPMAN

Né à Saint-François de Beauce (province de Québec), en 1850.

D'origine anglaise par son père, et de souche française par son arrière-grand père, qui vint de la Picardie, William Chapman est un Canadien tout à fait francisé, formé par la culture latine. Apprécié en France, où ses œuvres ont été couronnées par l'Académie, c'est le seul survivant aujourd'hui de la première école poétique canadienne, et certainement le mieux doué de sa génération. Ame ardente et généreuse, il attire la sympathie. Comme écrivain, il possède l'inspiration, la force, la puissance, et certains de ses poèmes ont une superbe allure, malgré la prolixité qui les dépare en quelques endroits. Disciple intelligent de Victor Hugo, il a, comme lui, le souffle épique ; s'il avait aussi la magie éblouissante du style, il serait un merveilleux poète. Tel qu'il est, c'est un auteur très distingué, tout à fait représentatif de son pays et fort intéressant à lire parce qu'il a su peindre les tableaux grandioses du magnifique pays qu'arrose le Saint-Laurent tout en exprimant, avec un bel enthousiasme, l'âme puissamment idéaliste des Franco-Canadiens.

Mon drapeau [2].

Non, non, jamais couleurs, dans les grands chocs épiques,
Ne gonflèrent au vent des plis plus orgueilleux

[1] Mots latins signifiant *Des profondeurs*, qui commencent la prière pour les morts, dans l'Eglise catholique.

[2] Extrait d'une pièce intitulée *Nos trois couleurs*, dans le recueil *Les Rayons du Nord*. (Edition de *La Revue des Poètes*, librairie Jouve, Paris). Les Canadiens, aux jours de fête, arborent toujours le drapeau français à côté du drapeau anglais. Quelques-uns, cependant, qui n'aiment pas les idées libérales de la France actuelle, voudraient le remplacer par le drapeau catholique du *Sacré-Cœur*. C'est pour répondre à ceux-là que W. Chapman, d'ailleurs catholique lui-même, écrivit ce poème vibrant d'enthousiasme.

Que n'en fit ondoyer ce drapeau glorieux
Des neiges de Russie aux sables des tropiques!

Il a, durant quinze ans, plané sur des combats
Comme n'en avait point enregistré l'Histoire...
Et ce jeune étendard, l'amant de la victoire,
Vous pourriez aujourd'hui le remplacer? Non pas!

Rien ne peut remplacer son ombre si féconde...
Et Lamartine, un jour, a dit à des criards :
« Le drapeau rouge a fait le tour du Champ de Mars,
Le drapeau tricolore a fait le tour du monde [1] ! »

Il fit le tour du monde, et ses plis immortels,
Que tout vrai Canadien respecte, honore et baise,
S'enlacent avec ceux de la bannière anglaise :
On ne peut désunir ces rivaux fraternels.

Je veux les voir flotter tous deux sur notre terre.
Mon père avec orgueil et vénération
Se découvrait devant le drapeau d'Albion,
Les trois couleurs faisaient s'agenouiller ma mère.

Et parce que ma mère a su toujours chérir
Ce sublime haillon troué par la mitraille,
Que l'on m'en applaudisse ou bien que l'on m'en raille,
Je combattrai tous ceux qui voudront le trahir!

Oui, je le défendrai sans trêve et sans relâche,
Quand il ne resterait aux bords laurentiens
Que cent hommes de cœur pour être ses soutiens
Et m'aider à remplir ma noble et sainte tâche.

Pour garder ces couleurs, d'un aussi fier éclat,
S'il n'en restait que vingt, je lutterais quand même,
S'il n'en restait que dix, je serais le dixième,
S'il n'en restait qu'un seul, je serais celui-là [2].

[1] Quelques jours après la révolution de 1848, une troupe d'émeutiers voulurent forcer Lamartine, chef du gouvernement républicain, à adopter le drapeau rouge. C'est alors, devant l'Hôtel-de-Ville, que le grand poète prononça une magnifique harangue où se trouvent les mots cités par Chapman, et qui retourna la foule.

[2] Citation empruntée à une pièce de Victor Hugo, dans *Les Châtiments*. Le poète était alors en exil, après le coup d'Etat du 2 décembre 1851 ; il y jurait de combattre Napoléon III et de ne jamais rentrer en France, tant que le monarque serait sur le trône. Il tint son serment : il ne revint à Paris que le 5 septembre 1870, après la bataille de Sedan et la chute de l'empereur. Voir plus haut pages 70 et 71.

Je lutterais debout sur des murs en ruine,
Agitant fièrement cet auguste drapeau,
La feuille de l'érable altier à mon chapeau,
Et l'emblème du Cœur-Sacré sur ma poitrine.

Je combattrais toujours parmi les plus ardents,
Portant le tricolore avec des mains crispées,
Et si l'on me tranchait les bras à coups d'épées,
Je tiendrais ses lambeaux serrés entre mes dents.

Et si l'on me poussait dans l'onde ou dans la flamme,
Si l'on rompait mes os, si l'on crevait mes yeux,
On ne me prendrait pas ce haillon glorieux,
Car je cache ses plis dans les plis de mon âme !

Les chasseurs de bisons [1].

Trois cents Métis français, fiers chasseurs de bisons,
A travers la prairie aux vastes horizons,
Sur qui l'azur rayonne et le silence plane,
S'avancent l'œil au guet, en longue caravane.
Ils défilent montés sur de lourds chariots
Que traînent de fougueux mustangs [2], dont les sabots
Ne sentirent jamais le poids du fer sonore.
Les Métis [3] sont venus du côté de l'aurore,
Emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants.
Ceux-ci poussent parfois de longs cris triomphants.
Heureux d'accompagner leurs pères à la chasse,
Car en eux coule encor le sang de cette race
Dont rien ne sut fléchir l'audace et la fierté.

Eclaireurs, du regard sondant l'immensité
Du sauvage désert, où nul vent ne murmure,
Des cavaliers, couchés presque sur leur monture,
Voltigent en avant... Depuis quatre longs jours
La caravane marche, et l'horizon toujours
Recule. Vainement, sous le ciel sans nuage,
Les chasseurs vont cherchant quelque troupeau sauvage...
A la nuitée ils font halte, et les chariots
En cercle sont rangés. Au milieu de l'enclos,

[1] Extrait du recueil *Les Rayons du Nord*.

[2] Chevaux de sang nés sur le sol d'Amérique.

[3] Ce sont les descendants de Français mariés à des femmes indiennes du Canada. Ils sont renommés par leur intrépidité et leur endurance.

Dans un empressement qui les rend haletantes,
Les femmes d'un bras souple et fort dressent les tentes,
Cuisent pour le souper chevreuils et caribous...
Et, comme les Métis redoutent les Sioux [1]
Qui leur gardent, hélas! des rancœurs éternelles,
Autour du campement veillent des sentinelles.

. . . . . .

— Les bisons! les bisons! Un immense troupeau
Vient d'émerger au loin, et, porteur d'un drapeau
Qui sous les derniers feux du couchant étincelle,
Le plus vieux des Métis commande : En selle! en selle!
Les chevaux, dételés, sont sellés aussitôt,
Et les voilà partis tous ensemble, au grand trot,
Les cavaliers guidant du seul geste leurs bêtes.

La harde [2] doit compter, au moins, trois mille têtes ;
Et dans le tas massif, de moment en moment,
Retentit quelque rauque et long mugissement,
Qui fait frémir l'écho des solitudes mornes.
A travers les buissons de la plaine sans bornes,
Les bœufs sauvages vont, blancs de sueur, fiévreux,
Hagards, baveux, faisant tournoyer derrière eux
Des vagues de poussière et de chaude fumée.
Un vieux fauve conduit la mugissante armée,
Dont les bonds rythmés font trembler le sol herbeux.

A l'aspect des poneys rapides, les grands bœufs
Changent soudain de route, au hasard de la fuite...
Les tigres sont moins prompts, les loups courent moins vite.
A présent les mustangs sont lancés au galop,
Et, comme le typhon [3] est plus vif que le flot,
Sans doute ils atteindront la harde effarouchée.
Quel épouvantement et quelle chevauchée!
Nul ne pourra jamais les peindre avec des mots.
Les femmes, les enfants, gardant les chariots,
— Pendant que les coursiers vont à bride abattue —
Dans une fixité de spectre ou de statue,
Qu'à peine ébranleraient les éclats du canon,
Regardent, haletants, cette joute sans nom.

[1] Tribus indiennes qui firent aux blancs une guerre terrible.

[2] Harde pour *herde*, troupe d'animaux sauvages (du bas allemand *herde*).

[3] Tempête, cyclone ; mot emprunté du chinois *tafung* et orthographié *typhon*, par confusion avec le mot grec τυφών, tourbillon.

A la suivre des yeux on est pris de vertige.
Elle est démence, adresse, horreur, fièvre, prodige.
Et buffles effarés et fougueux alezans
Passent dans le désert comme des ouragans ;
Et tout fuit devant eux, tout tremble à leur approche,
L'ours, le loup, le renard, l'étang, l'arbre, la roche.
Au-dessus d'eux l'autour lui-même est frémissant.
Ils vont, ils vont, courant, galopant, bondissant,
Des plaines secouant le sommeil léthargique,
Dans un emportement effroyable, tragique.
O les rudes chasseurs ! les fuyards forcenés!
Dans leur effort farouche et sans frein, les poneys
Ont du sang aux naseaux et les bisons, aux mufles.
Qui devra triompher, des coursiers ou des buffles,
Des légers étalons ou des souples taureaux ?
Hop! hop ! hardi ! hardi ! les bons petits chevaux !
Ni buisson, ni torrent, ni roc, ni fondrière,
Ne peuvent ralentir leur course ventre à terre.
Non, nul ne saurait dire en des vers affolés
Les élans éperdus de ces coureurs ailés.
Hop! hop ! hardi ! hardi ! Les mustangs si véloces [1]
Auront en un clin d'œil atteint les bœufs féroces,
Qui frôlent maintenant les arbres d'un bosquet.
Déjà plus d'un tireur épaule son mousquet,
Retourné sur la selle, attendant qu'on commande.
— Feu! clame au même instant le vieux chef de la bande.
Et cent bœufs foudroyés jonchent le sol rougi.
Le reste de la harde ébranlée a rugi
D'épouvante et de rage. Et la fuite éperdue
A travers la sauvage et muette étendue
Semble encor plus rapide, et sans trêve le plomb
Crible les bisons fous lancés dans un vallon,
Où le vol de l'instinct aveugle les emporte.
Une bête visée est une bête morte.
Rien ne peut égaler l'adresse des tireurs.
Laissant flotter la rêne au col de leurs coureurs,
Les Métis hardis, l'air superbement farouche,
Droits sur leurs étriers et du plomb plein la bouche,
Tirent incessamment, sans bourrer leurs mousquets,
D'une corne y versant la poudre par hoquets,
D'une lèvre écumante y laissant choir trois balles.
Avec toute l'ardeur des anciens cannibales

[1] Rapides (du latin *velox*, *velocis*).

Et tout l'acharnement des molosses lâchés,
La chasse se poursuit, et les bisons hachés
Tombent, tombent toujours, comme les blés qu'on fauche.
De crainte d'accident, chaque homme tire à gauche.
Enivré de l'odeur de la poudre, souvent
Un étalon bondit dans le torrent vivant,
Dont les flots furibonds brisent tout dans leur fuite.
Alors quelque taureau géant se précipite,
Et, la tête baissée et l'œil en feu, meuglant,
Dans toute sa longueur plonge sa corne au flanc
Du cheval qui chancelle et s'abat, blanc d'écume,
En déroulant, horreur! un lourd boyau qui fume,
Vomissant un sang noir sur le sol piétiné,
Et blessant, convulsif, l'homme désarçonné.
Souvent, serrés de près, des buffles, hors d'haleine,
Se retournent soudain contre la meute humaine,
Et dans l'affreux torrent il se creuse un remou,
Il se fait un recul dans le bataillon fou,
Dont les rangs décimés constamment se resserrent.
Chasseurs, chevaux, bisons, que les halliers lacèrent,
Sur la plaine, où ne luit maintenant nul rayon,
Sont alors confondus dans un noir tourbillon
Fait de poussière épaisse et d'épaisse fumée,
Comme on en voit flotter au-dessus d'une armée
D'où montent les clameurs du bronze rugissant.
Dans ce long hourvari[1] fébrile, étourdissant,
Parfois contre le moindre obstacle un cheval butte
Et brusquement s'affaisse, éreintant dans sa chute
Son cavalier. Parfois un bison, aveuglé
Par le vent de la course, entraîné, bousculé
Par les fuyards voisins, tombe et barre la route,
Créant sous les sabots de l'armée en déroute
Un vaste écrasement, un sinistre chaos.
Et le sang des grands corps tout broyés coule à flots,
Les cornes au hasard frappent, les balles grêlent,
De stridentes clameurs s'élèvent et se mêlent
Dans ce choc formidable où l'homme et l'animal
Semblent mettre le plus de leur instinct brutal.
. . . . . .
. . . . . Cependant la nuit tombe,
Et devant la sanglante et farouche hécatombe,

[1] Le hourvari, c'est le cri du veneur qui veut ramener le chien pendant la chasse ; mais ici il est pris dans le sens de bruit très intense.

Devant les corps fumants de chevaux éventrés,
Devant des cavaliers gisants, tout lacérés,
Laissant voir à leur front quelque terrible entaille,
On se croirait le soir sur un champ de bataille.
. . . . . Les ombres maintenant
Voilent tout le désert, encore frissonnant
Des clameurs de la lutte, impossible à décrire,
Entre les cavaliers et la harde en délire,
Qui court toujours, qui court sans halte, éperdument.
La poudre ne fait plus frémir que par moment
Le sauvage et lointain écho des forêts vierges.
A l'autel de l'azur déjà brillent les cierges
Que de son feu Vesper [1] allume au firmament.

La fusillade enfin meurt insensiblement.
Plus de mugissements ! plus d'horrible vacarme !
Le dernier tireur vient de décharger son arme.
Et la poursuite cesse, et plus d'un fin coursier
S'affaisse, pantelant, sur ses jarrêts d'acier ;
Autour des fiers chasseurs tout retombe au silence,
Et l'on n'entend, au sein de cette arène immense,
Que le bruit décroissant du grand troupeau qui fuit
Dans le farouche et noir mystère de la nuit.

Œuvres à lire de W. Chapman (éditions de la *Revue des Poètes*, librairie Jouve, Paris) : *Les Québecquoises* (1876) ; *Les Feuilles d'Erables* (1890) ; *Les Aspirations* (1904) ; *Les Rayons du Nord* (1908) ; *Les Fleurs de Givre* (1913). En préparation : *L'Epopée canadienne*. — Critiques à consulter : F. Lhomme, *L'Art* (août 1903) ; P. Protois, *L'Univers* (7 janvier 1904) ; Hector Fabre, Paris-Canada (7 février 1904) ; Camille Roy, *Essais sur la littérature canadienne* (1906) ; de Ribier, *La Revue des Poètes*, Paris (octobre 1909) ; Augustin Filon, *Journal des Débats* (25 avril 1906 et 10 mai 1910) ; Auguste Dorchain, *Annales politiques et littéraires* (19 juin 1910) ; Louis Arnould, *Correspondant* (25 avril 1913) ; Alfred Brun, *L'Echo saintongeois* (2 février 1913).

ALBERT FERLAND

Né à Montréal en 1872.

Parmi les poètes récents qui, tout en s'assimilant la culture française, cherchent à exprimer la poésie de leur sol, à la fois si grandiose et si charmant, Albert Ferland est peut-être celui qui en a le mieux saisi l'intime beauté. En une langue souple et élégante, avec une versification que ne dépare aucune cheville, il a chanté des hymnes à la nature canadienne et peint des paysages d'une tonalité délicate, comme seul un artiste pouvait le faire. C'est un vrai poète qui promet beaucoup,

[1] Vesper ou Hespéros, dans la Mythologie, divinité qui, sous forme d'un astre, brille le soir à l'Occident avec un vif éclat. Après les expressions *d'autel* et de *cierge*, ce mot n'est pas très heureux ici ; c'est un reste de pseudo-classicisme.

Patrie[1].

Canada ! Canada ! terre immense et féconde,
Nouvelle Gaule assise au nord du Nouveau Monde,
Héroïque pays d'espérance et d'honneur,
Sol vierge, caps géants, Mille-Iles[2], flots limpides,
Généreuse nature, altières Laurentides[3],
Où l'érable sans fin déroule sa splendeur.

Gloire à toi ! nous t'aimons et l'étranger t'admire !
Gloire à toi, Saint-Laurent dont je ne saurais dire
La beauté sans amour, ni le nom sans fierté !
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères,
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté !

Terre nouvelle[4].

Lorsque le blanc hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le Nord de montagne en montagne,
La gaîté du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve !
C'est, avant les bourgeons et les proches labours,
L'inquiétude exquise et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dans les aubes d'avril redemande la terre !

[1] Extrait du recueil *Le Canada chanté : Les Horizons*, (Deom Frère, éditeur, Montréal 1908). La pièce est de 1895.

[2] Au sortir du lac Ontario, le grand fleuve Saint-Laurent coule à travers une ramification de canaux formés par un archipel rocheux qu'on appelle *Mille-Iles*. Il y en a, en réalité, plus de deux mille. L'une d'elles, d'une admirable beauté, a été réservée comme parc national canadien.

[3] Voir page 684.

[4] Extrait du recueil *Le Canada chanté : Les Horizons* (1908).

Poésie des feuilles [1].

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers, le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux,
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines,
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes,
O feuilles, qui tombez inertes,
Comme un oiseau blessé soudain !
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin !

Œuvres à lire d'Albert Ferland (Déom Frére et Granger frères, éditeurs, Montréal) : *Mélodies poétiques* (1893) ; *Le Canada chanté : Les Horizons* (1908), *Le Terroir* (1909), *L'Ame des Bois* (1909). — Critiques à consulter : Auguste Dorchain, *Les Annales politiques et littéraires* ; Lan Al Lenner, *L'Hermine* de Bretagne.

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Né à Lanoraie, près de Montréal, en 1874.

La plupart des poètes canadiens inspirent une sympathie très vive, parce qu'ils ont gardé la candeur charmante des peuples jeunes. Leur âme, non encore déformée comme la nôtre par les raffinements morbides d'une civilisation décadente, a quelque chose de noblement sain. Entre tous ces poètes Louis-Joseph Doucet possède ce charme, qui tient à la sincérité des sentiments. Mais, chez lui, cette qualité s'allie à une culture

[1] Extrait du recueil *Le Canada chanté : Les Horizons* (1908).

littéraire très réelle. S'il est un poète du terroir délicatement naïf et tendre, il est aussi un habile artiste en vers, qui a su faire revivre, en la modernisant, la ballade des *Neiges d'antan*. On lui a reproché, avec raison, un peu de prolixité et une facilité un peu banale ; c'est là le défaut des poètes vraiment inspirés, qui écrivent parce qu'ils ont besoin d'épancher leur âme : Lamartine a connu aussi ces défaillances. Mais ce défaut n'est qu'accidentel, car, d'une manière générale, c'est peut-être dans ses œuvres qu'on peut voir le mieux les progrès accomplis au Canada, au point de vue de l'art et du style. L.-J. Doucet est un fort bon poète.

Ballade du mois des morts [1].

Le mois des morts, novembre plein de soir,
Sème partout avec l'ombre sa trace,
Et le sillon, fuyant par le terroir,
Est tout roidi d'une couche de glace.
Petit moineau, mendiant de nos toits,
Souffre tout bas en grelottant de froid.
Pauvre nature ardue et solitaire,
Discret témoin des yeux qui pleureront,
Combien, combien devant toi s'en iront
Vers l'au-delà qui commence sous terre ?

Le cœur vaincu, tournant au gouffre noir,
Nous tomberons, fiers, inconnus, sans place,
Comme la feuille au fond du long couloir
Où la tempête emporte puis écrase.
Ainsi qu'une ombre au vaste champ des croix,
Nous tomberons en des frissons, sans voix :
Voilà pourquoi je songe en ma prière,
Bien humblement, à ces âmes qui vont
En proie aux nuits du mystère profond,
Vers l'au-delà qui commence sous terre.

Un horizon, une marge d'espoir,
A l'occident, apparut et s'efface ;
C'est donc en vain que nous aimions revoir
Le grand soleil ? Tout tourne et tout se lasse.
Voici la main aux invisibles doigts,
Qui, répandant la nuit et ses effrois,
A fait pleurer l'homme qui désespère.
De l'arbre en deuil où repose leur front,
Combien, ô nuit, ont sombré sans pardon
Vers l'au-delà qui commence sous terre.

[1] Extrait de *La Chanson du passant* (1908).

Envoi

Seigneur-Dieu, vous qui savez le limon
D'où nous venons, vous de qui la lumière
Eclaire l'ange et brûle le démon,
Souvenez-vous de moi, pauvre larron,
Vers l'au-delà qui commence sous terre !

Sur les routes de ces pays [1].

Les cloches, du haut de leurs faîtes
Etonnant l'azur de leur son,
Disent au ciel nos grandes fêtes,
Sèment en nos cœurs du frisson.
Les jours de Dieu savent leurs gammes
Qui vont aux astres éblouis,
Egayant jusque-là des âmes,
Sur les routes de ces pays.

La camarde [2] plonge les têtes
Au fond des gouffres d'abandon,
Et, triste alors, la cloche quête,
Avec des sanglots, leur pardon.
Ah ! le pardon dont on s'affame
Après les dédains inouïs,
Il est bon, et maint le réclame,
Sur les routes de ces pays !

Les cloches pleurent les défaites
Des pauvres gueux qui s'en iront,
Si tôt leurs sépultures faites,
Faisant place à ceux qui viendront.
Les cierges éteindront leur flamme,
Et les spectres évanouis
Tairont leur voix d'homme ou de femme,
Sur les routes de ces pays.

Envoi

Prince, lorsque la malle est prête,
A la cloche, prince ou marquis,
Tu vas, l'âme moins guillerette [3],
Sur les routes de ces pays !

[1] Extrait de *La Chanson du passant*.

[2] La *Mort*, représentée par un squelette qui n'a pas de nez. (Mot dérivé de l'adjectif *camus*.)

[3] Moins *contente*.

Les soirs [1].

Oh les soirs ! les doux soirs d'automne
Qui parfument nos souvenirs !
Beaux soirs de langueur monotone,
Lorsque la neige doit venir !

Votre âme est dans les feuilles mortes,
Ces gloires mortes des forêts.
Votre âme est triste et nous reporte
Vers nos espoirs, vers nos regrets !

Vous portez les tièdes hantises,
D'autres soirs, tant vieux, tant sereins ;
Et dans vos échos et vos brises,
On dirait d'antiques refrains :

Refrains perdus d'amours qui pleurent
Sur des souffrances d'autrefois ;
Et toutes vos plaintes qui meurent
Ont touché mon cœur aux abois [2].

Combien de tristesses nocturnes
Vous ont contemplé, vastes soirs !
Que de pauvres cœurs taciturnes
Vous ont donné leurs désespoirs !

Le vieux pont [3].

L'autre hier, cheminant le long du vieux sentier,
Je parvins au cours d'eau qui fuit vers la savane.
Le soleil déclinait, et l'horizon altier
Alignait les sapins comme une caravane.

Evoquant le passé, je fis halte au vieux pont,
Au vieux pont biscornu, plein de ronce et de mousse,
Couché sur le ruisseau limpide et peu profond
Que brouillèrent les pas de mon enfance douce.

[1] Extrait de *La Chanson du passant.*

[2] Au propre, cette expression se rapporte aux cris du gibier forcé à la chasse et qui va se rendre ; au figuré, il signifie : *à la dernière extrémité ;* ici, il semble avoir le sens moins fort de *tourmenté par la douleur ou la mélancolie.* La langue du Canada a des nuances qui ne se retrouvent pas dans le français de France.

[3] Extrait de *La Jonchée nouvelle* (1910).

Aux caresses du vent dont se plaint le roseau,
Parfois un rossignol y turlute [1] son trille [2].
Et le vieux pont sommeille au-dessus du ruisseau,
Dans l'ouragan des soirs comme au midi tranquille.

L'onde claire qui court à travers le glaïeul
Où se pose en passant l'agile libellule,
Murmure comme au jour où mon fier trisaïeul
Le construisit devant le siècle qui recule.

Cet homme était robuste, il le fit de plançons [3];
Sur un lit de ciment aligna les poutrelles,
Sur d'énormes cailloux plaça les étançons [4],
L'enduisit de mortier à grands coups de truelle.

Et, dans la paix du soir, faisant rêveurs les bois,
L'angélus au lointain planait sur le village;
Les sapins en leur deuil et l'onde de sa voix
Priaient dans le mystère éperdu d'un autre âge.

La cigale chantait l'heure de la moisson,
Et les bons engerbeurs [5] rassemblaient les javelles;
Paraphant leur énigme au bord de l'horizon,
Au rêve du couchant passaient des hirondelles.

Aux chants des charroyeurs, au cri-cri des grillons,
Les granges regorgeaient de blondes tasseries [6];
Sous le comble l'avoine épandait ses haillons;
Des larmes d'or tombaient au fond des batteries [7].

Serein, j'ai contemplé cette épave du temps
Qui s'acharne sur nous, avec des airs moroses;
Et moi j'ai ressenti la cruauté des ans,
Qui ne respecte par la misère des choses.

[1] Onomatopée qui exprime le cri de certains oiseaux.

[2] Alternance rapide de deux notes dont la première est plus haute que la seconde. (De l'italien *trillo*.)

[3] Tronc d'arbre refendu. (Mot dérivé du latin populaire *plantionem*, du latin classique *planta*, plante.)

[4] Etai pour soutenir une voûte. (Mot dérivé de *étance*, nom du verbe *éter*, être debout, latin *stare*.)

[5] Mot canadien : les moissonneurs qui font les *gerbes* de blé.

[6] Mot canadien pour *tas* (des tas de blé).

[7] Mot canadien qui désigne la machine à *battre* le blé, (en France, la *batteuse*), et aussi l'endroit où l'on bat les grains.

J'ai vu des moissonneurs avec leurs gerbes d'or,
Qui revenaient joyeux d'espérance secrète...
Les aïeux sont partis, mais leurs enfants encor
Traversent le vieux pont dans leur rude charrette.

Et je songe à ceux-là que je n'ai pas connus,
Aux grands parents absents, abîmés sous la terre :
Eux qui chantaient : « Le temps passé ne revient plus »,
Me rappellent qu'un jour, hélas ! il faut nous taire !

Œuvres à lire de Louis-Joseph Doucet (propriété de l'auteur, 152 rue des Stigmates, Québec) : *La Chanson du Passant* (1908) ; *La Jonchée nouvelle* (1910) ; *Sur les remparts* (1911) ; *Les Palais chimériques* (1912) ; *Les Grimoires* (1913) – Critiques à consulter : *Le Nationaliste*, de Montréal (7 mars et 6 septembre 1908) ; *La Presse*, de Montréal (9 mai et 22 août 1908) ; *Le Canada*, de Montréal (28 août 1908) ; *La Patrie*, de Montréal (29 août 1908) ; *Le Passe-Temps*, de Montréal (5 septembre 1908) ; *La Justice* de Holyok, Etats-Unis (17 septembre 1908) ; *Le Soleil*, de Québec (19 décembre 1908) ; et la collection de ces mêmes journaux pour les années 1910, 1911, 1912, 1913., Ch. Ab-der-Alden, *Etudes de littérature canadienne* (dernière édition).

ALPHONSE BEAUREGARD

Né à La Patrie (Province de Québec), en 1881.

Celui-là n'est pas un poète du terroir ; c'est un écrivain francisé qui fait de la littérature pure. Il se sert de notre langue, qu'il manie fort bien, non pour chanter sa patrie, plus ou moins absente de son œuvre, mais pour exprimer ses réflexions sur la vie, ses méditations de moraliste. Dans la poésie canadienne, caractérisée surtout par le patriotisme et la foi, il est une exception, une exception d'ailleurs intéressante. Esprit philosophique, sans être un négateur, il regarde la vie d'un œil tranquille ; il en sonde les profondeurs, en voit les tristesses et les amertumes. Ses vers un peu froids, mais d'une grande pureté de style, attirent parce qu'on y sent une pensée toujours sincère et profonde.

Je sais pourquoi [1].

Je sais pourquoi les mères chantent
Des chants d'amour à leurs enfants,
Pourquoi souvent elles ressentent
D'indicibles ravissements
Quand les petits à la lumière
Ouvrent une fraîche paupière :
C'est que leur rêve voit en eux
Les futurs maîtres de la terre,
Plus beaux, plus forts et plus heureux
Que les anciens et que leurs pères.

[1] Extrait du recueil *Les Forces* (1912) (Arbour et Dupont, éditeurs, Montréal).

Je sais pourquoi les mères pleurent
Lorsque leurs enfants ont grandi :
C'est l'éclipse d'un joyeux leurre [1],
Le soleil obscur à midi.
Hélas! ils ne sont que des hommes,
Des êtres que la vie, en somme,
Aux autres assimilera
Par frottement dur et sans trève.
Jamais l'Olympe n'ouvrira
Sa porte à ces dieux nés en rêve.

Je sais trop bien pourquoi les mères
Quittent la terre avant leurs fils :
Sous les déceptions amères
Leurs yeux se sont endoloris.
Elles voient d'autres enfants naître
Qui bientôt deviendront les maîtres
Des aînés maintenant trop vieux.
Afin de garder leur chimère [2]
Au monde elles disent adieu.
Les rêves défunts tuent les mères.

Sonnet [3].

Je t'ai vaincue, ô mort, mais un jour tu m'auras.
En attendant je veux te regarder en face;
Ton abîme ne semble affreux que de surface,
Ai-je souffert lorsque j'étais presque en tes bras?

Je vis, et le passé de lui-même s'efface.
La compensation — loi juste à tant d'ingrats —
Rend bonheur pour malheur, plaisir pour embarras
Et me donne un sommeil profond, quoi que je fasse.

Des confidences? Non, pas de mots superflus
Dont le sage se moque après les avoir lus.
D'autres étaleront leurs peines et leurs fautes.

[1] Au figuré, ce mot veut dire : *artifice qui sert à attirer*; le poète lui donne ici le sens d'*illusion*. Voir page 318, note 3.

[2] Au figuré, création imaginaire de l'esprit qu'on prend pour une réalité (mot venu du grec χίμαιρα, par le latin *chimœra*, et désignant un monstre fantastique).

[3] Extrait du recueil *Les Forces*. Il y a là un curieux mélange de stoïcisme et de christianisme.

J'expie et j'expierai le mal qui m'a séduit.
Et sachant qu'à ses fins le Maître [1] me conduit,
Je vais à ta rencontre, ô mort, la tête haute.

Œuvres à lire : *Les Forces* (1912). — Critiques à consulter : M. Colette, *La Presse* (4 mai 1912) ; J.-E.-D. Lamarche, *Le Canada* (22 mai 1912) ; Sylva Clapin, *Le Canada* (23 mai 1912) ; E. Charest, *Le Nationaliste* (16 juin 1912) ; Edmond Léo, *Le Devoir* (20 juin 1912) ; Camille Roy, *l'Action sociale* (19 octobre 1912).

Parmi les autres poètes canadiens, que le manque de place nous empêche de faire figurer dans cette Chrestomathie, nous citerons : *F.-X. Garneau, Alfred Garneau, Louis-J.-C. Fiset, A.-Basile Routhier, Adolphe Poisson, Nérée Beauchemin, Zéphirin Mayrand, J.-H. Roy, Albert Lozeau, Jean Charbonneau, Paul Morin* et *Nelligan*, qui tous ont du talent et font honneur aux lettres canadiennes.

[1] Jésus-Christ.

IV

Les Poètes français de la Roumanie.

Sur les bords du Danube et de la Dîmbovitsa, le parler de la « douce France » est pour les classes cultivées une seconde langue maternelle. Quand on voyage, en Roumanie, des Carpathes au Pruth et à la Mer Noire, on est tout surpris d'entendre des milliers de personnes qui parlent notre idiome, souvent avec une pureté que leur envieraient bien des provinciaux. C'est que la Dacie roumaine a gardé le culte de la civilisation française. Elle se souvient toujours que sa grande sœur latine l'a soutenue dans les mauvais jours et a scellé son indépendance. Il lui est doux d'employer cette langue dans laquelle, après l'ère des épreuves, elle entendit proclamer sa liberté. Mais les Roumains ne se contentent pas d'utiliser le français dans leurs relations mondaines : ils ont aussi une presse et une littérature d'expression française ; plusieurs d'entre eux ont écrit de fort beaux ouvrages en notre langue.

La sympathie des Roumains pour la France s'explique par les relations déjà anciennes qui existent entre les deux pays. Il fut un temps où tous les jeunes Roumains de la classe dirigeante venaient faire leurs études à Paris. Ils y viennent encore en grand nombre. Leur amour pour elle s'est manifesté souvent d'une façon touchante. En 1870, alors que, par la faute de Napoléon III du reste, toutes les autres nations se renfermaient dans une neutralité méprisante, le Parlement roumain eut le courage de voter une adresse de sympathie à la France. La Roumanie était alors trop faible et trop éloignée pour lui prêter un concours efficace ; elle voulait du moins montrer quels sentiments il y avait au fond de son cœur. C'est dans ce même esprit de reconnaissance qu'elle a élevé, sur une place de Bucarest, une statue à Edgar Quinet, le noble champion de sa race. La France peut être fière d'avoir inspiré de pareils sentiments à une nation remarquablement intelligente, qui mérite elle-même toutes les sympathies.

Pour étudier la Roumanie consulter : Edgar Quinet, *Les Roumains* ; Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle, tome I* ; Jean Cratiunescu, *Le peuple roumain d'après ses chants nationaux* ; N. Blaramberg, *Les Institutions et les lois de la Roumanie* ; A.-D. Xenopol, *Histoire des Roumains* ; G.-D. Teodorescu, *Incercàri critice* ; Carmen Sylva, *La conquête de Pelesch* ; P. Eliade, *De l'influence*

française sur l'esprit public en Roumanie; Alexandre A.-C. Stourdza, *La Terre et la race roumaine depuis leurs origines jusqu'à nos jours* (1904); Léo Bachelin, *Etudes roumaines*; Jules Brun *Les Roumaines et Roumains*; Léo Claretie, *La Roumanie intellectuelle contemporaine* (1912).

JULIE HASDEU

Née et morte à Bucarest (1869-1888).

Comme la poétesse de Neuchâtel, Alice de Chambrier, que nous avons étudiée plus haut, elle fut une enfant-prodige : à 11 ans, sans avoir appris notre langue d'une façon régulière, elle faisait déjà des vers français fort bien tournés. Elle vint plus tard à Paris, fréquenta le Lycée Sévigné, passa à l'âge de 16 ans son baccalauréat ès-lettres, et suivit les cours de la Sorbonne où elle étonna ses maîtres par la maturité de ses idées. Son génie poétique s'épanouissait, elle allait devenir un grand poète, quand la Mort vint l'arracher à la Muse : elle avait à peine 18 ans.

A la demande des nombreux admirateurs qu'elle avait, son père, lui-même un philologue très distingué, a publié son œuvre. Comme ceux dont parle Musset, « ses premiers vers sont d'une enfant » ; ils nous frappent d'autant plus par la profondeur et la mélancolie qu'on y découvre. Elle avait une âme ardente mais contenue, une sensibilité frémissante avec un esprit très observateur. Bien qu'elle eût une famille qui la chérissait, la vie la froissa, elle se replia sur elle-même et souffrit. Quelle douleur y avait-il dans cette âme à peine en fleur qui se flétrit si vite ? C'est ce qu'on se demande avec un serrement de cœur en lisant ses vers mélancoliques.

L'éventail[1].

C'est un mignon jouet du siècle des marquises,
Son brin d'ivoire est d'or et d'agate incrusté,
Et sa feuille de gaze aux peintures exquises
Sur un beau sein d'albâtre a souvent palpité.

Boucher[2], peintre mignard de ces grâces légères,
Sur l'azur diaphane a peint l'Amour vainqueur,
Qui badine et folâtre autour de deux bergères
Essayant, mais en vain, de leur percer le cœur.

L'enfant a son carquois et ses flèches cruelles.
Il rit : il sait que nul ne peut le désarmer.
Il offre ses cheveux aux caresses des belles,
Enchanté de se voir redouter, mais aimer.

[1] Ces vers et les suivants sont extraits de *Bourgeons d'avril*. La pièce est de 1885 ; Julie Hasdeu avait donc 15 ans et demi lorsqu'elle composa cet exquis tableau, digne de Watteau ou de Lancret.

[2] Boucher (1703-1770), peintre parisien, le protégé de Mme de Pompadour. Il fut le plus fécond des peintres du XVIII[e] siècle, mais non le plus remarquable. Ses mythologies et ses pastorales peuplées de bergères enrubannées sont bien inférieures à celles de Watteau (1684-1721) et de Lancret (1690-1743).

Les bergères [1] ont leur toilette des dimanches :
Les grands paniers [2] bouffants gentiment retroussés,
L'étroit fichu jeté sur les épaules blanches
Et les jupons de moire aux élégants plissés.

Le corset serre encor leur taille svelte et fine,
Et la rose sourit dans leurs cheveux poudrés.
La houlette à pompons arme leur main mutine,
Les souliers de satin chaussent leurs pieds cambrés.

Ah! s'il pouvait parler, quels adorables contes
Il nous raconterait, l'éventail indiscret!
Dans le boudoir rempli de marquis et de comtes
Il était des amours le confident secret.

Que de fois dans un bal sa maîtresse étourdie
S'oubliant — par mégarde ou peut-être à dessein —
Se laissait captiver par quelque mélodie
D'amour, et l'éventail s'agitait sur son sein.

Qu'il était fier alors, ce bijou de poupée,
Pareil au papillon brillant sur une fleur,
Quand la belle, distraite et très préoccupée,
Le portait à son front pour cacher sa rougeur!

Derrière l'éventail elle pouvait sourire,
Et son œil en coulisse [3] essayait d'entrevoir
A travers le léger tissu — mais sans rien dire —
Le galant qui tombait à genoux, plein d'espoir.

Le bruit des violons troublait ce doux silence.
Sur un air de Rameau [4] que l'orchestre jouait,
Marquises et marquis saluaient en cadence
Et la main dans la main dansaient le menuet [5].

L'éventail oublié restait sur la causeuse.
La marquise rentrait en carrosse au logis.
Le lendemain matin, la charmante oublieuse
Le recevait des mains de l'amoureux marquis.

[1] Les grandes dames du XVIII[e] siècle, à l'imitation de Marie-Antoinette, à Trianon, aimaient à jouer à la bergère de pastorale.

[2] Corps de jupe soutenu par des baleines.

[3] Œil qui regarde *de côté, à la dérobée*. Dans cette expression le mot coulisse a le sens de *pli* ou de *rempli* en couture.

[4] Célèbre compositeur français (1683-1764), l'auteur d'*Hippolyte et Aricie* et de *Castor et Pollux*.

[5] Voir page 523, note 1.

La belle minaudait, se mirait dans sa glace,
Et froissait l'éventail entre ses doigts nerveux;
Dieu! qu'elle était jolie et qu'elle avait de grâce!
Et puis tout s'achevait par de tendres aveux.

L'amour était alors passe-temps agréable
Il n'avait plus l'ardeur des grandes passions,
Mais on le vénérait encor; c'était aimable,
Car maintenant, hélas! tous, nous le dédaignons.

Aujourd'hui tout est mort: et marquis et marquise.
Les boudoirs sont fermés; les violons rouillés
Se sont tus, car leurs vieux airs ne sont plus de mise.
Ils dorment, ces objets jadis si réveillés.

L'éventail, dans son frêle étui de carton rose,
Lui, qui sur les seins nus des belles résida,
Dort comme eux, et parfois, dans son sommeil morose,
Il rêve des aveux auxquels il présida.

Une nuit.

C'était la nuit. L'oiseau se taisait dans les branches
Et la lune mettait de grandes nappes blanches
Sur l'inculte pavé de notre vieille cour.
Les murs gris découpaient leur silhouette sombre
Sur le ciel qu'éclairait des étoiles sans nombre.
Et cette nuit était plus belle qu'un beau jour.

L'église au portail vert, à la façade brune,
Sur son dôme arrondi que bleuissait la lune
Elevait fièrement son croissant byzantin.
Les saules se penchaient sur les tombes muettes;
On entendait les cris des nocturnes chouettes,
Lugubres, prédisant quelque triste destin.

Le couvent [1], dont j'aimais la ruine croulante,
Paraissait agrandi dans la nuit transparente;
Et les beaux lévriers dormant couchés en rond,
Sur le pavé, formaient comme des taches noires;
Et le vent qui soufflait me contait des histoires
Tandis qu'il soulevait mes cheveux sur mon front.

[1] Il s'agit ici de l'ancien couvent orthodoxe de Mihaï-Voda, à Bucarest, autour duquel se voient encore quelques tombes abandonnées. La maison de Julie Hasdeu y était attenante. (La pièce est de 1886.)

Ce vent subtil et frais, en agitant les arbres,
Jetait des pans ombrés sur les croix et les marbres
Dans le vieux cimetière où je jouais jadis;
Même dans les tombeaux, sous les graves yeuses,
Il consolait les morts et leurs âmes pieuses,
Tant il était léger, ce vent du paradis!

Dans la nuit, où flottait une odorante haleine,
J'entendais une voix sous la voûte sereine :
C'était un chalumeau [1] fredonnant un vieil air,
Une tendre chanson rustique et monotone
Que les fleurs parfumaient des senteurs de l'automne,
Mélancolique ainsi qu'un morne soir d'hiver.

Ah! qui me la rendra, cette nuit idéale,
Cette lune brillant au ciel comme une opale,
Ce vent calmant et doux de l'arrière-saison?
Qu'elle était douce, ma paisible rêverie
Sous le bleu firmament de ma chère patrie,
Et dans le lointain gris cette molle chanson!

Œuvres à lire : *Bourgeons d'avril ; Chevalerie; Théâtre.* — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France;* Léo Claretie, *La Roumanie intellectuelle* (1912).

HÉLÈNE VACARESCO

Née à Bucarest, en 1867.

Le poète français le plus remarquable de la Roumanie est, sans contredit, Hélène Vacaresco. Intelligence d'élite, elle tient des princes, ses ancêtres, le noble culte des choses littéraires, car plusieurs d'entre eux furent des poètes distingués. A 19 ans, quand parurent ses *Chants d'aurore*, elle était déjà remarquable de finesse psychologique, d'inspiration tendre, de délicatesse de sentiment. Depuis lors la vie lui a fait subir de dures épreuves, elle a souffert cruellement et beaucoup pleuré ; mais son âme en est sortie plus grande, son intelligence plus profonde. Ses derniers recueils de vers sont des œuvres d'une haute valeur littéraire. Hélène Vacaresco présente quelque analogie avec Sully Prudhomme, dont elle a le charme troublant : sa poésie est néanmoins très originale, parce que l'auteur a gardé, en dépit de sa culture française, l'âme mélancolique et subtile d'une Roumaine aristocratique, affinée encore par la douleur. Avec ses dons remarquables de sensibilité et d'imagination suggestive, elle pourrait nous donner, mieux que son compatriote Bolintineano, toute la poésie de l'Orient latin. Elle nous a déjà révélé l'âme de son peuple; le *Rhapsode de la Dîmbovitsa* est une œuvre prenante et belle, qui

[1] Flûte champêtre, du latin populaire *calamellum*, petit roseau.

fait aimer la Roumanie. Son talent grandira encore; quels que **soient** les sujets qu'elle adopte, soyons sûrs qu'elle en fera jaillir une **source** de noble poésie. Et remercions cette femme charmante, ce noble **cœur**, ce délicat et vigoureux esprit, d'avoir choisi notre langue pour **exprimer** ce qu'il y avait en elle de plus profond.

L'écriture [1].

Dans ta douce et fière nature
Tout me charme, tout a du prix,
Aussi j'aime ton écriture
Autant que ce que tu m'écris.

Elle est hautaine, elle est virile,
Fine, élégante, et l'on croirait
Qu'un peu de ta grâce fébrile
Y mêle son furtif attrait.

Rien qu'à la voir, mon cœur en elle
Retrouve ce qu'il aime en toi,
Et chaque lettre me rappelle
Quelque intime et profond émoi.

De tes pensers, de ton sourire,
Ta plume prend le coloris;
Les mots les plus tristes à lire
Me sont doux quand tu les écris.

Un mot de toi me fait renaître
Et je pourrais sur mon chemin
Croire au mot de bonheur, peut-être,
S'il était écrit de ta main.

Chant de guerre [2].

Le vent gémit, le vent apporte
L'immense rumeur des combats!
Vois passer la noire cohorte,
Le sol tressaille sous ses pas.
L'air est rouge, les cieux livides,
Sous le vol des corbeaux avides,

[1] Extrait des *Chants d'aurore* (1886). Le premier ouvrage de l'auteur; il fut couronné par l'Académie française et c'est Leconte de Lisle qui emporta le vote de la commission en lisant le farouche *Chant de guerre cosaque*.

[2] Extrait des *Chants d'aurore*.

Venus là pour ronger les morts,
Et dans l'ardente chevauchée,
Ainsi qu'une moisson fauchée,
Tombent les braves et les forts !

Faut-il que pour eux seuls la gloire
Fasse frissonner l'étendard ?
De leur radieuse victoire
Ne veux-tu pas aussi ta part ?
Ah ! sois jaloux de leur extase :
Après le coup qui les écrase,
Le cœur de triomphe rempli,
Ils tombent tous sans que rien souille
Leur armure qui craint la rouille,
Leur nom qui redoute l'oubli !

Sais-tu que vos pieds l'ont foulée,
La terre où dorment les aïeux,
Et que le bruit de la mêlée
A troublé leur sommeil pieux ?
Et songeant aux vieilles alarmes,
Ils sont accoudés sur leurs armes,
Pour voir d'autres lauriers fleurir,
Pour voir, de leurs demeures sombres,
Si l'on songe à leurs grandes ombres,
Et si comme eux l'on sait mourir !

La cloche pour les morts [1].

La cloche pour les morts a retenti ce soir.
Qui donc s'en est allé dans la tombe attirante ?
Quel sombre dédaigneux de la vie, âme errante ?
La cloche pour les morts a retenti ce soir.

C'est mon cœur que l'on doit enterrer, ce me semble ?
Par cette froide nuit où le calme descend.
Aussi bien il avait besoin, ce cœur qui tremble,
De la mort apaisante et de l'oubli puissant.

Dans le linceul des désirs morts et des chimères,
Après les durs combats, repose en paix, mon cœur.
Dors au sein du carnage ainsi qu'un fier vainqueur,
Parmi les combattants des aubes éphémères.
Après les durs combats, repose en paix, mon cœur !

[1] Extrait de *L'Ame sereine* (1896).

Tristesses d'autrefois [1].

Rien qu'une heure, être encor triste comme autrefois,
D'une tristesse immense et douce par les bois,
Avec l'herbe et les fleurs, sous la pitié des branches,
Ou bien devant l'autel, par les calmes dimanches,
Quand, la tête appuyée au mur où sur fond bleu
Les grands archanges clairs ont des glaives de feu,
Je sentais les premiers effrois devant moi-même;
Triste à vouloir mourir lorsque la lune blême,
Comme un poignard d'argent, à travers le ciel pur
Montait mystérieuse en pâlissant l'azur
Des soirs dont la douceur enveloppe la terre.
Es-tu donc morte aussi, tristesse solitaire
Qui me mettais parfois le front entre les mains
Et dans le cœur de grands désespoirs surhumains
Où s'acharnaient entre eux les démons ou les anges ?
Tristesses d'autrefois, mes tristesses étranges
Dont j'ai la nostalgie et qui dans vos ferments
Ebauchiez l'avenir en lourds pressentiments,
Et, portant le fardeau de quelque ancienne vie,
Alliez de mon cœur jeune à mon âme assouvie
Pour les épouvanter tous deux de leurs combats !
J'ai beau vous appeler, vous ne reviendrez pas.
Même par les longs jours où je me sens plus morne
Que le soleil puissant dans le désert sans borne,
Même pour le railler, vous ne visitez plus
Le cœur où tous les maux humains sont résolus
Et qui tourne vers vous ses suprêmes tendresses,
Tristesses d'autrefois, ô mes chères détresses !

Chansons roumaines [2].

I

Nous dansions un soir sous un arbre vert.
Souffle tristement, vent des nuits d'hiver.

J'avais mon long voile aux plis diaphanes,
Nous dansions le soir au chant des tziganes ;

[1] Extrait de *L'Ame sereine.*

[2] Extrait de *L'Ame sereine.* — Hélène Vacaresco est le poète qui a le mieux rendu en français la poésie délicate et tendre des chants populaires roumains.

J'avais à mon cou l'or clair des ducats,
Les mourantes fleurs mouraient sous nos pas.

Nous laissions mourir les fleurs de la terre,
Car nos bien-aimés partaient pour la guerre.

La neige à présent blanchit les prés nus,
Mais les bien-aimés ne sont plus venus.

Les Turcs ont passé, hordes meurtrières.
Oh! les bien-aimés morts sur les frontières,

Qui nous les a pris? qui nous les rendra?
Lequel de nos cœurs jamais guérira?

Ils ne viendront plus, les soirs diaphanes,
Danser avec nous au chant des tziganes.

Nous dansions le soir sous un arbre vert.
Souffle tristement, vent des nuits d'hiver!

II

J'avais une fleur printanière,
Elle est tombée à la rivière.
Fleur de printemps, petite fleur.
L'aube t'aimait, le flot t'a prise!
J'avais un cœur sous ma chemise,
Cœur de vingt ans, mon petit cœur.

J'avais un pommier aux fleurs blanches
Et des fleurs sur toutes les branches.
Pommier d'avril, petit pommier.
Elles sont mortes sous la grêle.
J'avais un collier lourd et frêle,
Collier d'argent, petit collier.

J'avais l'azur dans la prairie
Et dans mon cœur et dans ma vie.
Mois de mai, petit mois de mai,
Dis, pourquoi n'es-tu plus le même?
J'avais aussi celui que j'aime,
Mon bien-aimé, mon bien-aimé!

A une route[1].

Route qui vas vers lui, route à l'ornière large,
Puisses-tu posséder toujours des arbres frais!
Que le pas des oiseaux les plus chanteurs te charge!
Que les oiseaux pour toi désertent les forêts!

Que vers la plaine vaste où blanche tu reposes,
Le fleuve alerte accoure et dise: La voilà!
Ornez ses bords, ô fleurs de joie, ô nobles roses,
Et toi, fleur des longs deuils, hyacinthe, fuis-la!

Que propice aux vieillards, aux vœux voilés des vierges,
Tu fasses de leurs pieds le rythme retentir!
Qu'à celui qui te suit sous les nocturnes cierges
Léger soit le regret, léger le repentir!

Puisque par tes détours tu mènes ma pensée
Vers la maison qui songe au bas du coteau noir,
Quand la nuit te fait pâle, ô route, et délaissée,
Guide donc vers mon seuil le sommeil et l'espoir!

La veuve[2].

Le soleil s'est caché derrière les saules,
Les saules ont frémi d'avoir caché le soleil.

Si l'on frappait le soir à la porte, je croirais qu'il revient.
Puis je me souviendrais qu'il est mort,
Et je saurais que c'est sa douce âme qui revient,
Et je dirais à sa douce âme d'entrer par la porte
Et de venir auprès de moi;
Et sa douce âme me demanderait:
Comment vont les enfants et le maïs et les bœufs?
Et je répondrais à sa douce âme que tout va bien,
Pour qu'elle se rassure
Et aille en paix se rendormir.
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme me demandât
Comment va le chagrin de mon cœur;
Car alors, comme on ne peut mentir aux morts,
Je répondrais: Il n'est pas guéri.
Et sa douce âme ne pourrait
Aller en paix se rendormir.

[1] Extrait de *Lueurs et Flammes* (1906).

[2] Extrait du recueil *Le Rhapsode de la Dimbovitsa* (1900).

Et sa douce âme me demandera des fleurs
Et je lui donnerai des fleurs;
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme
Me demandât à boire,
Car on ne peut donner aux morts à boire que des larmes.
Et sa douce âme voudra regarder la maison et les enfants,
Pour voir s'ils sont toujours les mêmes.
Et je lui montrerai la maison et les enfants,
Puisqu'ils sont demeurés les mêmes;
Mais je ne voudrais pas que sa douce âme
Me demandât de lui montrer mon visage,
Car les morts voient très bien,
Et il verrait mon visage douloureux.
Ah! si sa douce âme venait frapper à ma porte, le soir,
Il faudrait pouvoir lui dire:
Tout va bien dans mon cœur et sur mon visage;
Je t'ai oublié,
Va te rendormir, puisque les morts ne doivent pas pleurer.
Tout va bien.
Et sa douce âme reprendrait le chemin de la tombe
Sans regarder en arrière;
Et sa douce âme ne se lèverait plus
Pour venir frapper le soir à ma porte.

Le soleil s'est caché derrière les saules,
Les saules ont frémi d'avoir caché le soleil.

Le collier de larmes [1].

Le cobzar [2] a chanté à ma porte
Et j'ai écouté sa chanson,
Et je lui ai dit: chante encore.
Mais le cobzar ne sait qu'une chanson.

L'enfant voulait se faire un beau collier d'argent,
Qui brillât comme la lune et la rivière
Sous les yeux de la lune.
Elle demanda à la rivière : Me donnes-tu ton flot?
Elle demanda à la lune : Me donnes-tu ton regard?
Et la lune a dit : La nuit a besoin de mon regard.
Et la rivière a dit : La plaine a besoin de mes flots.

[1] Extrait du recueil : *Le Rhapsode de la Dimbovitsa.*

[2] Le cobzar est le *joueur de mandoline;* on l'appelle aussi, dans les villages roumains, le *lăutariŭ.*

L'enfant voulait se faire un beau collier d'argent
Et les hommes lui dirent : Prends nos larmes
Pour te faire un collier d'argent.
Et chacun lui donna sa larme la plus chère.
Et les larmes étaient heureuses
De parer le cou de l'enfant.
Et les larmes disaient entre elles :
Qui es-tu, sœur, et de quel cœur viens-tu?
Et chacune parlait du chagrin de ce cœur,
Et chacune se trouvait plus triste que sa sœur.
Et l'enfant avait un collier de larmes
Plus argentées que l'eau de la rivière,
Plus argentées aussi que le regard de la lune.
Mais quand l'enfant mit son collier,
Les larmes disaient leur histoire
Et devenaient si lourdes, si lourdes,
Que l'enfant mourut sous leur poids
Et le collier pesant appesantit sa tombe.

Le cobzar a chanté à ma porte
Et j'ai écouté sa chanson.
Et je lui ait dit : Chante encore.
Mais le cobzar ne sait qu'une chanson.

Œuvres à lire d'Hélène Vacaresco (Lemerre et Plon-Nourrit, éditeurs, Paris) : *Chants d'Aurore* (1886); *L'Ame sereine* (1896) ; *Le Rhapsode de la Dimbovitsa* (1900); *Lueurs et Flammes* (1906); *Le Jardin passionné* (1909). — Critiques à consulter : Virgile Rossel, *Histoire de la littérature française hors de France* (1895); Léo Claretie, *La Roumanie intellectuelle contemporaine* (1912); Th. Cornel, *La Roumanie littéraire d'aujourd'hui* (1913).

Outre les deux poétesses que nous venons d'étudier, on pourrait encore citer : *Alexandre Stourdza*, l'auteur d'un recueil de vers très distingués : *Les Facettes* (1891).

V.

Les Poètes exotiques.

A la fin du XVIIIe siècle, la France avait, dans les Antilles, une magnifique possession coloniale : l'île d'Haïti ou St-Domingue, dont la prospérité reposait malheureusement sur les horreurs de la traite des nègres. Quand la Révolution abolit l'esclavage, les riches planteurs de la colonie, imitant les émigrés de la métropole, appelèrent les Anglais à leur aide contre le gouvernement de leur patrie. On vit alors un spectacle mémorable : les esclaves émancipés prirent les armes, chassèrent les Anglais, conquirent même la partie espagnole de l'île et demandèrent à rester Français. Ce bel élan francophile fut malheureusement annihilé par la brutale politique de Bonaparte ; en 1802, celui-ci rétablit l'esclavage et la traite des nègres. Révoltés par cette odieuse mesure, les noirs se soulevèrent de nouveau et, après une lutte tragique, le 1er Janvier 1804, ils proclamèrent l'indépendance d'Haïti : c'en était fait de la domination française. Mais, comme l'a dit fort justement Gaston Boissier, « dans aucun des pays où a passé la France, elle n'est oubliée ». Malgré les souvenirs cuisants des temps d'esclavage, la république noire antillaise a gardé, presque à l'égal du Canada, le culte de l'ancienne métropole. Nous jugeons généralement fort mal cette démocratie turbulente. Bien des gens se la représentent comme une tourbe de nègres agités uniquement en proie aux guerres civiles et aux coups d'Etat. Ceux qui l'ont vue de près, en mettant de côté les préjugés de couleur, portent sur elle un jugement plus équitable. Ils font remarquer tout d'abord que les républiques blanches les plus pondérées de l'Amérique ont connu les mêmes crises qu'Haïti avant de trouver leur stabilité. Ils expliquent aussi que les agitations trop fréquentes de l'île proviennent, non de l'incapacité à se gouverner qui caractériserait la race noire, mais du maintien de ce funeste legs de l'ancien régime, la très grande propriété avec son cortège obligé : le prolétariat abject et la misère. Enfin, ils savent rendre justice à l'élite estimable de la société haïtienne, qui lutte sans relâche pour instruire le peuple et l'élever graduellement à la civilisation intégrale. C'est dans cette élite que persiste surtout l'amour de la France et le culte de notre langue. Elle compte un certain nombre de littérateurs distingués. Nous avons fait une place ici à quelques-uns de ses meilleurs poètes.

Pour étudier Haïti [1], consulter : Ardouin, *Histoire d'Haïti*, 5 vol. (1851-1865) ; La Selve, *Histoire de la littérature haïtienne* (1876) ; Docteur Janvier, *La République d'Haïti* (1883) et *Les Affaires d'Haïti* (1883-1884) ; Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, tome XVII (1892) ; Georges Sylvain, *Etude historique et littéraire sur la République d'Haïti* dans *Les Années tendres d'Elzer Vilaire* (1907) ; Duraciné Vaval, *La Littérature haïtienne* (1911).

C. A. OSWALD DURAND

Né au Cap-Haïtien en 1840.

Professeur, journaliste, homme politique, d'une notoriété assez grande, Oswald Durand est aussi un poète distingué, qui a eu le grand mérite de chanter son pays, tout en exprimant son âme. Ecrivain sincère et délicat, il a su rendre ses impressions et ses sentiments en une langue d'une élégance un peu apprêtée mais d'une indéniable noblesse. Il plaît à la fois par l'élévation de sa pensée et la tenue de son style. A un autre point de vue, il est célèbre dans son pays, car il est l'auteur de la fameuse et si touchante complainte en dialecte *créole*, intitulée *Choucoune*.

Mes papillons [2].

Adolescence aimée, aux douces remembrances[3],
Comme vous êtes loin ! comme vous avez fui,
Heures veuves de peine et de lentes souffrances,
Où demain apparaît aussi pur qu'aujourd'hui !
Les rimes, sous vos doigts, éclosent caressantes,
Sans souci d'avenir et sans rêves troublants.
Papillons du printemps aux ailes innocentes,
Comme vous êtes blancs !

Vient l'âge de l'amour, et l'on se sent la force
D'embrasser d'un seul coup tout l'idéal azur ;
Et la sève de vie, ainsi que de l'écorce,
Déborde de votre âme et jaillit en sang pur.
On est aimé, l'on aime ; il semble qu'on renaisse.
— Le voyez-vous passer, le poète orgueilleux ?...
Papillons de l'été, quand fleurit la jeunesse,
Comme vous êtes bleus !

Et, plus tard, on connaît la décevance[4] amère,
Les serments oubliés, le cruel abandon.

[1] L'île entière a 77250 kilomètres carrés de superficie et une population de 1500000 habitants ; la république d'Haïti proprement dite a 28900 kil. carrés avec 1000000 d'habitants parlant le français ou un patois créole dérivé du français..

[2] Extrait de *Rires et Pleurs* (1896), Imprimerie Crété, éditeur, Corbeil.

[3] *Ressouvenirs*, mot archaïque dérivé de l'ancien verbe *remembrer* (latin *rememorare*), doublet de formation populaire du verbe *remémorer*.

[4] *Déception*, mot un peu vieilli, dérivé de *décevant, décevoir* (latin *decipere*).

En voyant qu'ici-bas tout est leurre [1] et chimère,
A son bonheur passé l'on demande pardon.
Le visage dément cependant les souffrances :
L'allégresse apparaît sous les traits amaigris.
Papillons de l'automne, a ces heures de transes[2],
Comme vous êtes gris !...

Les misères, les deuils, ont leur échelle sombre ;
Pour arriver au but le chemin n'est pas long.
Chaque jour, plus avant, on s'enfonce dans l'ombre ;
Chaque matin, le pied descend un échelon.
Et voilà qu'on atteint la limite suprême
Où l'on voit s'envoler jusqu'aux derniers espoirs...
Papillons de l'hiver, envoyés de Dieu même,
Comme vous êtes noirs !

Les Forts [3].

Fragment.

Comme ennuyé de son impeccable beauté,
De la perfection de son stype [4], un palmiste [5],
Droit, dans la solitude immense, jaune et triste,
Secouait ses cheveux vert sombre, en la clarté
Du jour. Sa flèche d'or trouait les hauteurs vides.
Emergeant de la spathe[6], uniflore, un bouquet
Doré, sentant le musc, conviait au banquet
Les essaims vrombissants [7] des abeilles avides.
Et le pollen nacré fuyait comme un adieu...
Les gouttes de cristal, sur son front déposées,
Descendaient lentement, — pleurs de l'aube ou rosées,—
Les cercles espacés marquant l'âge du dieu.
Et la brise chantait un hymne du Psalmiste
Dans ses longs cheveux verts de Vénus - Astarté ;
Et, comme ennuyé de sa magique beauté,
Droit, dans la solitude, on voyait le palmiste.

[1] Voir page 318, note 3.

[2] Grande inquiétude, substantif verbal de l'ancien verbe *transir* (latin *transire*), qui avait le sens de *passer de vie à trépas* et signifie aujourd'hui *être engourdi par le froid.*

[3] Extrait de *Rires et Pleurs.*

[4] Ou plutôt *stipe* (latin *stipes*) tige des arbres monocotylédones, qui n'a pas de rameaux et se termine par une touffe de feuilles.

[5] Palmier portant un bourgeon terminal dit chou-palmiste lequel est un mets estimé sous les tropiques.

[6] Involucre de la fleur mâle du palmier, (dérivé du grec σπάθη par le latin *spatha).*

[7] Mot haïtien qui doit vouloir dire *frémissants.*

L'aquilon peut souffler, brisant en peu d'instants
Les grands chênes noueux, aux multiples ramures,
C'est mettre un *sforzando*[1] sur les tendres murmures
Du palmiste vaillant qui se rit des autans.
Si la foudre, crevant les nuages pleins d'ombre,
A l'appel de sa flèche, accourt et le combat,
Alors le beau palmier, l'arbre que rien n'abat,
— Sans son aiguille d'or et son panache sombre, —
Comme ennuyé de son impeccable beauté,
Sera toujours debout dans sa sérénité !

La nature est avare en hommes héroïques,
Et le siècle n'est plus des antiques géants...
Où sont les vieux martyrs, les lapidés stoïques,
Les colosses debout au bord des Océans ?
Il fut grand, lui, le noir. Quand, surpris par le traître,
Dans l'humide cachot il fut enseveli,
Sur ses traits amaigris, on ne vit rien paraître ;
Ses yeux restèrent secs, son front n'eut pas un pli.
Comme ce haut palmier qui devint le symbole
De notre liberté; — fier quoique foudroyé, —
Répondant comme Christ par quelque parabole,
N'ayant jamais cédé, n'ayant jamais ployé,
Toussaint,[2] qui semblait né d'une femme de Sparte,
Malgré la faim, le froid et la captivité,
— Sphinx[3] que n'a jamais pu déchiffrer Bonaparte, —
Resta toujours debout dans sa sérénité !

Œuvres à lire d'Oswald Durand (Crété, éditeur, Corbeil) : *Rires et Pleurs, Quatre nouveaux poèmes,* (1899).

---

[1] Mot italien, gérondif du verbe *sforzare,* et qui veut dire *en forçant ;* on l'emploie dans le langage musical français.

[2] Dit Toussaint-Louverture, le héros de la guerre de l'Indépendance de Haïti. Fils d'un esclave noir, il naquit sur la propriété Bréda, près Le Cap (Haïti) en 1743. Pendant la Révolution, il rendit de grands services à la France en combattant les Anglais et les Espagnols, et fut nommé général en chef des troupes de Haïti par le Directoire. Il devint ensuite le chef du gouvernement autonome de l'île. Quand Bonaparte envoya une armée pour reconquérir la colonie et y rétablir l'esclavage, Toussaint se mit à la tête des noirs ; il resta maître de l'intérieur de l'île, mais attiré dans un odieux guet-apens par le général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, il fut embarqué de force pour la France et emprisonné au fort de Joux (Jura) où il mourut stoïquement en 1803. Lamartine, dans un livre fort beau, a célébré la vie et la mort de ce héros noir. (Voir aussi l'ouvrage de Victor Schœlcher *Vie de Toussaint-Louverture,* 1889.)

[3] Voir page 160, note 2

GEORGES SYLVAIN

Né en exil, à Puerto-Plata (République dominicaine), en 1866.

Comme un grand nombre de Haïtiens cultivés, après avoir fait de bonnes études classiques dans son pays, il vint à Paris pour les achever et obtint sa licence en droit. Depuis lors, il a joué un rôle marquant à Haïti comme journaliste, fonctionnaire supérieur et magistrat. Il est maintenant ministre de la République d'Haïti à Paris. C'est un lettré distingué et un fort bon poète. Mieux qu'aucun autre, il a su trouver des accents éloquents et purs pour rendre les angoisses, la mélancolie et la sensibilité nostalgique de sa race. La tendresse et la pitié s'unissent chez cet homme de cœur pour lui inspirer des vers d'un lyrisme sincère et touchant. Sa poésie généreuse revêt une forme d'une noble simplicité; elle fait aimer sa patrie et elle est digne d'un fils intellectuel de la France [1].

Frères d'Afrique [2].

Pour mon père.

Le soir, quand la pensée ouvre grande son aile
Et prend à l'horizon un essor incertain,
J'ai souvent tressailli de pitié fraternelle,
En songeant aux damnés de l'enfer africain.

Deux à deux, à pas lents, sous leurs charges d'ivoire
Courbant leurs dos meurtris, ils vont silencieux.
Le sang de tons vermeils marque l'épaule noire.
Et le sable brûlant met des pleurs dans les yeux.

Ils vont, exténués ! La lanière du guide
Arrache à leur torpeur des gémissements sourds ;
Une haleine de feu sort de leur gorge aride :
Sans entendre, sans voir, ils vont, ils vont toujours !

Quelquefois, espérant tromper leur agonie,
Ils exhalent en chœur un étrange concert,
Qui monte, avec l'accent d'une angoisse infinie,
Au milieu du silence effrayant du désert.

Combien se sont couchés sous ces rideaux de flammes,
Loin des nappes d'eau vive et des arbres ombreux
Que leur fièvre évoquait !... — Ce sont pourtant des âmes,
Et le Dieu du Calvaire est mort aussi pour eux !

[1] Georges Sylvain est aussi l'auteur d'une savoureuse traduction en dialecte créole des *Fables* de La Fontaine, qui a pour titre : *Cric ? Crac !* C'est une œuvre très originale.

[2] Extrait de *Confidences et Mélancolies*. Pour comprendre cette pièce d'une inspiration si noble, il faut se rappeler que la traite des nègres existe encore dans le centre africain. Les colons européens ont même été bien souvent complices des horribles forfaits accomplis par les négriers au service des despotes musulmans.

S'ils pouvaient à loisir, par les nuits étoilées,
S'enivrer du parfum des bosquets rajeunis;
Si l'aube les berçait parfois, dans les vallées,
Au frais gazouillement des sources et des nids,

Ils ne seraient pas moins savants que nous ne sommes;
L'amour leur parlerait un langage aussi doux;
Et nous serions surpris de voir en eux des hommes
Plus sincèrement bons [1] que la plupart de nous!

Mais jusqu'à l'heure où ceux qui se disent leurs frères
— Et qui vivent loin d'eux — voudront se souvenir,
Ils vont par les chemins où sont passés nos pères,
Et pensent que leur tour est bien lent à venir!

* * *

O les fiers chevaliers des croisades antiques,
Qui, sur l'appel d'un moine aux frémissants discours,
Quittaient le fauve abri de leurs donjons gothiques
Et la terre où gaîment fleurissaient leurs amours;

Partaient pour l'inconnu, comme on part dans un rêve,
Chevauchant devant eux, tout droit vers le soleil;
S'endormaient au hasard, dans les bois, sur la grève,
Sûrs d'entendre partout sonner, à leur réveil,

L'allègre carillon de leur âme héroïque;
S'en allaient, s'en allaient, à la garde de Dieu,
Sous la clarté du ciel auguste et pacifique,
Toujours plus grand, toujours plus pur, toujours plus bleu;

Couraient à la bataille avec des cris de fête,
Frappaient, étaient frappés; défiaient le vainqueur,
Se redressaient, vivaient; ou, bravant la défaite,
Tombaient, la lance au poing et la croix sur le cœur!

* * *

Quel apôtre nouveau, pour les luttes prochaines
Réveillera ces preux aux éclats de sa voix!
Ou que n'ont-ils du moins fait jaillir dans nos veines
Quelques gouttes du sang généreux [2] d'autrefois!

[1] La plupart des voyageurs blancs vantent, en effet, la douceur et la générosité des peuplades nègres restées libres en Afrique.

[2] Ce mot, emprunté du latin *generosus*, est pris ici dans son sens primitif et vieilli de noble. L'expression signifie « sang de noble race ».

Déposant ce fardeau de haines imbéciles,
Qu'attisent l'ignorance et la cupidité;
Faisant trêve éternelle à ces guerres civiles
Dont nos mères diraient ce qu'elles ont coûté [1],

Nous nous en irions tous au pays des ancêtres [2];
Puis, à ceux de là-bas nous parlerions ainsi :
« Vos cris désespérés. en dépit de vos maîtres,
« Ont retenti vers nous : ô frères, nous voici ! »

Berceuse [3].

Quelqu'un dans la nuit s'afflige tout bas,
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.
C'est une âme errante, en peine sans doute,
En peine d'errer si tard sur la route.
J'ai les yeux en pleurs sans savoir pourquoi :
Quelqu'un se tient là, debout, près de moi.
Mon cœur bat plus fort : est-ce toi, ma mère ?...
J'aurais tant aimé voir à la lumière
Pétiller gaîment ton regard éteint,
— Eteint sans retour, — comme au temps lointain
Où sur tes genoux se berçaient mes rêves!
Caresses d'antan [4], caresses trop brèves!...
— On sent des sanglots dans la voix du vent —
Mère, penche-toi sur ton pauvre enfant,
Et pour endormir sa frayeur qui veille,
Laisse de nouveau bruire à son oreille
L'écho rajeuni des airs d'autrefois,
Que tu nous chantais, le soir, à mi-voix!
Elles nous disaient, tes chansons câlines,
Qu'en ce monde, où tout s'achève en ruines,
Il n'est de douceur que celle d'aimer;
Que les fruits du ciel ne sauraient germer
Dans l'âme qu'aucun flot d'amour n'arrose ;
Qu'amour et bonté, c'est la même chose.

[1] Ce sont les discordes politiques qui ont empêché jusqu'ici les Haïtiens de développer les ressources de leur admirable pays ; elles cesseraient probablement si l'on parvenait à y établir la petite propriété.

[2] Les Haïtiens, dans leur immense majorité, sont en effet les descendants des anciens esclaves noirs, importés d'Afrique par les négriers français.

[3] Extrait de *Confidences et Mélancolies*. Les Haïtiens ont en général une âme tendre et religieuse; cette poésie traduit fort bien le sentiment qu'on trouve chez un grand nombre d'entre eux.

[4] Voir plus haut, page 607, note 2.

« Sois bon : le secret de bien vivre est là ! »
Te ressouvient-il de ce refrain-là ?
J'ai fait de mon mieux. Aujourd'hui, je doute
Et j'hésite, hélas ! Le ciel sur la route
Est si noir, si noir !... Aux rosiers d'amour
J'ai voulu cueillir, — cueillir tour à tour
Des roses de pourpre et des roses blanches :
Le sang de mon cœur est encore aux branches !...
Inquiet du sort des tristes humains,
J'ai voulu leur tendre en tremblant les mains ;
Mais lorsque, fiévreux, je sentais la flamme
Des purs dévouements embraser mon âme,
Pour mon front penché, pour mes yeux en pleurs,
Les hommes n'ont eu que des mots railleurs !
Alors des grands bois j'ai connu l'ivresse :
S'ils n'ont pu calmer mes cris de détresse,
Du moins ne m'ont-ils jamais repoussé.
J'ai tourné vers Dieu mon regard lassé,
Quêtant un secours : nul secours n'arrive...
Mère, elle avait tort, ta chanson naïve ?

* * *

Quelqu'un dans la nuit a parlé tout bas,
Quelqu'un qui me voit, que je ne vois pas.
Sa voix, douce au cœur comme un chant qu'on aime,
A dit à mon cœur :
— « Sois bon, tout de même ! »

Œuvres à lire de Georges Sylvain : *Confidences et Mélancolies; Cric? Crac!* (1901), Ateliers haïtiens, éditeurs, Paris. — Critique à consulter : Virgile Rossel, *Semaine littéraire* (13 avril 1912).

ETZER VILAIRE

Né à Jérémie (Haïti) en 1872.

Par une coïncidence curieuse à signaler, ce poète est né dans la ville qui a donné à la France le père de son plus grand conteur ; c'est en effet de Jérémie que venait le général Dumas Davy de la Pailleterie, père d'Alexandre Dumas. A part cela, Etzer Vilaire n'a rien de commun avec le célèbre romancier : il est d'une tout autre famille intellectuelle. Quand on lit ses vers, on pourrait s'attendre à y trouver l'influence du milieu haïtien : elle en est presque totalement absente. Pas de couleur locale dans ses impressions ; ses paysages mêmes sont impersonnels et abstraits. Ce poète antillais ne chante ni les splendeurs de la nature tropicale où il a

vécu, ni les malheurs et les espérances de sa race. A peine effleure-t-il l'histoire de son pays, dans son curieux poème *Le Flibustier*. Il se contente d'exprimer son âme. Par ce trait, il est bien le fils intellectuel de la France romantique : c'est un poète né et élevé à Haïti, mais formé par les idées françaises. Ce qui frappe le plus dans ses poèmes, c'est la mélancolie profonde et le sentiment macabre qu'ils reflètent; il y a du reste de la grandeur dans ses sombres visions qui rappellent parfois Dante et Beaudelaire. Par sa conception générale de la vie, Etzer Vilaire est un pessimiste, mais un pessimiste que la foi protestante a sauvé de la négation [1]; il croit à l'au-delà et il en attend la Justice. Malgré ce que ses vers ont parfois d'artificiel, c'est un poète fort distingué, qui a de la profondeur, de l'imagination et de la force.

Le supplice de la frégate[1].

Sur l'onde froide où meurt une lueur céleste
L'immense oiseau surpris promène au loin les yeux.
Son aile auparavant tumultueuse et leste
S'agite sans espoir sous le flot écumeux,
En un spasme troublant, tel un suprême geste.

Tout à l'heure il chassait près des sillons mouvants
Que creuse sur le flot un souffle de colère.
Comme un prodige ouvrant son aile immense aux vents,
Tragique, il tournoyait dans un vol circulaire.
L'œil, plein du fauve éclat d'un ciel crépusculaire,
Fixe, interrogeant l'onde aux secrets émouvants,

Il sortait des hauteurs troublantes et des drames
Où — pirate de l'air — il vit avec l'éclair.
Tout d'un coup, laissant choir ses deux soyeuses rames,
Comme dans un vertige il avait quitté l'air
Et roulait ébloui dans l'écume des lames...

La lutte avec la vague épuise enfin l'oiseau.
Vainement il frémit dans sa vaste envergure ;
Imbibée, alourdie, impuissante dans l'eau,
Son aile enfonce, inerte ; et la morne figure

[1] Il a subi fortement l'influence du célèbre théologien Auguste Sabatier, l'un des plus grands penseurs du protestantisme français, l'auteur de : *L'apôtre Paul, esquisse d'une histoire de sa pensée (1895). — Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire (1897). — Les religions d'autorité et la religion de l'esprit (1904).*

[1] Extrait des *Poèmes de la Mort* (1898-1905), Fischbacher, éditeur, Paris. — La frégate est un oiseau palmipède qui saisit les poissons à la surface de la mer; mais, quand ses grandes ailes sont mouillées par l'eau, elle devient la proie des animaux marins. Son nom vient de celui du navire à voiles, le plus grand et le plus rapide. En allemand, *Fregatten-Vogel* ; en anglais, *sea-swallow* ; en italien, *fregata*.

Du voyageur pensif et de funeste augure
Emerge, contemplant son liquide tombeau.

On dirait dans l'orage une voile qui sombre !
Battu des flots vainqueurs et regrettant l'essor,
L'aigle touche à son terme, et dans un rêve sombre,
Tel qu'un esprit s'envole affranchi par la mort,
Sa pensée erre et fuit scrutant l'espace et l'ombre.

Il regarde et se tait, jouet du gouffre obscur.
Tel un miroir tremblant où pleure une buée,
Son œil gris réfléchit le terne et vague azur,
L'immensité s'y tient toute, diminuée,
A travers comme un voile. Il songe à sa nuée,
Plus ému qu'un mortel ne l'est du ciel futur.

Son rêve intérieur, qu'il contemple, voyage
Indéfiniment loin. Il revoit son berceau
Flottant, immense, où tout un mouvant paysage
S'éclaire, ondule, fuit, emporté dans l'assaut
Des vents... Il rêve encor qu'il chevauche l'orage.

Il évoque, exalté, le fécond firmament
Qui soudain se dévoile, ouvrant des perspectives
Sans fin, dans les splendeurs et le frémissement
Des soleils merveilleux ; et, ses ailes captives,
Tout là-haut, parmi des torrents de lueurs vives,
Il les revoit noyer son éternel tourment...

Soudain un frisson brusque agite son plumage ;
Et, comme pour chercher enfin un confident
A son grand désespoir muet, vers le nuage
Il se retourne, il pousse un cri rauque et strident,
Sinistre et vain appel jeté dans un naufrage !

Puis il ferme les yeux, accablé de stupeur,
Et se berce, enivré de tristesse profonde,
Dans une immensité de silence et d'horreur...
Comme après une épave, en un instant, le monde
Des basses eaux se presse, avide, au sein de l'onde,
Dévorant le captif taciturne et sans peur...

O poète altéré de rêve et de mystère !
Aigle esseulé, sublime en ton vol ondoyant !
Heurtant les astres d'or, perdant sous toi la terre,
Météore animé, tu passais, flamboyant !
Un éclair signalait ta course solitaire...

Mais ta chute égale ton essor !... Eperdu,
Roulant aux plus profond des souffrances amères,
Dans l'abîme insondable à tes pieds étendu,
Te voilà, moribond ivre encor de chimères !...
Il te restait un cri pour clamer tes misères :
Ce cri, tu l'as poussé, strident !... il s'est perdu !

Les étoiles filantes [1].

Lorsque l'Eté voit sourdre au ciel ses nuits brûlantes
Pleines d'yeux entr'ouverts, l'image de la mort
Surgit avec l'essaim des étoiles filantes,
Joyaux perdus, pleuvant d'un merveilleux trésor.

En un ruissellement de muettes fusées,
Elles glissent des cieux et s'éteignent dans l'air,
Fragments d'étoiles d'or aux flammes épuisées,
Dont la gloire agonise en un rapide éclair.

Que d'éclatants pensers, splendides météores,
Fugitives lueurs de mes primes aurores,
Ont comme elles, hélas ! filé dans mon ciel noir !

Que de rêves a vu mourir mon désespoir,
Soleils trop tôt brisés écroulés de mon âme
Et sillonnant ma nuit de brusques traits de flammes !

Testament [2].

Lorsque je goûterai le charme de la mort,
Quand le philtre [3] éternel qui fait que l'on s'endort
En mon cœur lavera l'amertume du sort,
— Vous êtes bien assez pour porter seuls ma bière, —
Portez-moi, mes amis, sans pompe [4] au cimetière.

Prenez tout simplement le plus frêle cercueil
Pour celui qui connut tout le mal de l'orgueil.
De grâce, épargnez-moi les vanités du deuil !
Surtout, pas de discours sur ma couche dernière :
A quoi bon tant de bruit autour de ma poussière ?

[1] Extrait des *Poèmes de la Mort* (1898-1905).

[2] Extrait des *Poèmes de la Mort* (1898-1905).

[3] Du grec φίλτρον, breuvage magique, spécialement pour inspirer l'amour.

[4] Le mot *pompe*, dérivé du grec πομπή par le latin *pompa*, veut dire *convoi* et par extension, *appareil magnifique*.

Vous m'avez bien aimé, je vous l'ai bien rendu !
Rien ne m'a consolé dans mon sentier perdu
Que le parfum d'amour dans nos cœurs répandu...
Où je suis né, mon âme est triste et prisonnière ;
Je suis comme une fleur qu'on foule en une ornière...

Je ne m'en plaindrai plus et n'en garde aucun fiel,
Mais l'immense appétit du bonheur éternel...
Souvent le cœur de l'homme est un vase de miel
Avare et refusant son baume salutaire :
C'est brisé qu'il l'épanche et parfume la terre.

Je crois au Dieu qui fut hier comme aujourd'hui,
En qui, par qui, pour qui tous les soleils ont lui.
Ce qu'on ne peut nier ni connaître, c'est Lui !...
Que je sois ange, esprit ou cendre, ombre ou lumière,
Mon âme attend un ciel, ma tombe une prière !

Œuvres à lire d'Etzer Vilaire, Fischbacher, éditeur, Paris : *Années tendres* (1888-1897) ; *Poèmes de la Mort* (1898-1905). — Critiques à consulter : Solon Ménas, Dantès Bellegarde, Amilcar Duval, Georges Sylvain, *Auteurs haïtiens*, (morceaux choisis et notes (1904) ; H. Adolphe Lara, *La Démocratie de la Guadeloupe* (24 février 1906) ; Edmond Laforest, *L'Œuvre poétique d'Etzer Vilaire* (1907). C'est ici le lieu de rendre hommage à M. Georges Barral qui a fait connaître Etzer Vilaire dans sa très précieuse collection des *Poètes français à l'Etranger*.

Parmi les autres poètes haïtiens dont j'aurais voulu pouvoir reproduire ici des extraits, je citerai encore : *Tertulien Guilbaud, Paul Lochard, Massillon-Coicou, A. Pommayrac, Amédée Brun, Louis Borno* et *Charles Moravia*.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

Pages

ACKERMANN (Madame) 227
AICARD (Jean) 391

BANVILLE (Théodore de) 180
BARBIER (Auguste) 135
BAUDELAIRE (Charles) 176
BEAUREGARD (Alphonse) 710
BÉRANGER (Pierre-Jean de) 36
BORNIER (Henri de) 419
BOUCHOR (Maurice) 404
BOUILHET (Louis) 171
BOURGET (Paul) 349
BRIZEUX (Auguste) 147
BUSSY (Ernest) 657

CHAMBRIER (Alice de) 653
CHAPMAN (William) 697
CHÊNEDOLLÉ (Charles-Julien Lioult de) 6
COPPÉE (François) 253
COUGNARD (Jules) 671
CRÉMAZIE (Octave) 681

DELAVIGNE (Casimir) 19
DESBORDES-VALMORE (Marceline) 140
DIERX (Léon) 286
DORCHAIN (Auguste) 355
DOUCET (Louis-Joseph) 705
DUCHOSAL (Louis) 666
DURAND (C. A. Oswald) 726

EGLI (Alexandre) 651

FERLAND (Albert) 703
FONTAINAS (André) 596
FORT (Paul) 552
FRANCE (Anatole) 342
FRÉCHETTE (Louis) 684

Pages

GAUTIER (Théophile) 129
GILKIN (Iwan) 563
GILLE (Valère) 576
GINGRAS (Apollinaire) 695
GIRAUD (Albert) 570
GODET (Philippe) 648
GREGH (Fernand) 521
GRENIER (Edouard) 295

HARAUCOURT (Edouard) 396
HARDY (Adolphe) 588
HASDEU (Julie) 714
HASSELT (André van) 560
HÉRÉDIA (José-Maria de) 218
HUGO (Victor) 64

JAMMES (Francis) 533

KAHN (Gustave) 497

LACAUSSADE (Auguste) 151
LAHOR (Jean) 336
LAMARTINE (Alphonse de) 47
LAPRADE (Victor de) 159
LE BRAZ (Anatole) 541
LEBRUN (Pierre) 11
LECONTE DE LISLE 196
LECONTE (Sébastien Charles) 366
LEMAÎTRE (Jules) 362
LE MAY (Pamphile) 691
LEMOYNE (André) 304
LERBERGHE (Charles van) 599
LE ROY (Grégoire) 605
LOYSON (Charles) 9

MAETERLINCK (Maurice) 593
MALLARMÉ (Stéphane) 482
MANUEL (Eugène) 277
MENDÈS (Catulle) 308
MÉRAT (Albert) 318
MILLEVOYE (Charles-Hubert) 1
MOCKEL (Albert) 602
MONNERON (Frédéric) 629
MONNIER (Marc) 637
MORÉAS (Jean) 501
MUSSET (Alfred de) 99

Pages

Noailles (Contesse de) 544

Olivier (Juste) 632

Porchat (Jean-Jacques) 627
Pressensé (Madame de) 635

Rambert (Eugène) 640
Régnier (Henri de) 485
Richepin (Jean) 373
Rivoire (André) 538
Rodenbach (Georges) 590
Rollinat (Maurice) 384
Rossel (Virgile) 663
Rostand (Edmond) 434

Sainte-Beuve (Charles Augustin) 124
Samain (Albert) 514
Séverin (Fernand) 586
Silvestre (Armand) 312
Soulary (Joséphin) 316
Spiess (Henry) 674
Sully Prudhomme 232
Sylvain (Georges) 729

Tavan (Edouard) 642
Theuriet (André) 324

Vacaresco (Hélène) 717
Verhaeren (Emile) 608
Verlaine (Paul) 472
Vielé-Griffin (Francis) 508
Vigny (Alfred de) 86
Vilaire (Etzer) 732

Warnery (Henri) 658

ERRATA

Page 6, vers 8, lire : *révolutions* au lieu de « révolutions ».
» 12, au vers 29, lire : *tu te réveilles*, au lieu de « te réveilles ».
» 23, vers 26, lire : *murmure* au lieu de « mumure ».
» 27, vers 8, ajouter : FALIERO avant *A mon peuple.*
» 36, ligne 20 de la notice, lire : *La Fontaine* au lieu de « Lafontaine », et à la note 1, ligne 1, lire : *satire* au lieu de « satyre ».
» 45, ligne 21, lire : *disparates* au lieu de « dis-disparates ».
» 60, séparer en deux strophes de quatre vers le passage commençant par *Suis-moi.*
» 66, note 1, lire : *orientale* au lieu de « méridionale ».
» 70, vers 11, lire : *grandes* au lieu de « grande »,
» 91, vers 11, lire : *une* chute au lieu de « un » chute.
» 92, vers 4, lire *Argelès* au lieu de « Argélès » et vers 26 : l'orage *des* cieux au lieu de l'orage « de » cieux.
» 95, vers 37, lire : *Sous* nos pieds au lieu de « Sur » nos pieds.
» 96, note 4, lire : en italien *ventarola* au lieu de « banderuola ».
» 122, vers 32, lire : l'*Océan* au lieu de l'« Oééan ».
» 159, ligne 11 de la notice, lire : *idéalisme* au lieu de « idéalime ».
» 186, note 1, ligne 2, lire : *Stamatakis* au lieu de « Stamakis ».
» 191, vers 1, lire : *essaîrions* au lieu de « essaîrons ».
» 223, vers 4, lire : *où penchés* au lieu de « où penché », et vers 20, lire : *frémissement* au lieu de « frémissements ».
» 227, ligne 3 de la notice, lire : *instruction* au lieu de « intruction ».
» 253, ligne 6 de la notice, lire : *ses* au lieu de « ces ».
» 254, note 1, lire : *Intimités* au lieu de « Intimiliés ».
» 257, vers 32, lire : *pelote* uu lieu de « pelotte ».
» 258, vers 3, lire : *sphinx* au lieu de « sphynx ».
» 259, note 3, ajouter : *Bouddha* et *bouddhisme* s'écrivent maintenant avec *2 d.*
» 306, vers 4, lire : *grands*, au pluriel, et, à la note 2, *Extrait* au singulier.
» 308, vers 23, lire : *sur* au lieu de « sus ».
» 345, note 3, lire : *corinthiennes* au lieu de « corithiennes ».
» 348, vers 7, lire : *amour* (singulier).
» 354, vers 19, lire : *fais* au lieu de « fait ».
» 369, vers 26, lire : *crête* au lieu de « crète ».
» 378, note 5, ligne 2, lire . *on* au lieu de « en ».
» 430, note 2, ligne 2, lire *voulant.*
» 505, dernier vers, lire : *A Nérée aux yeux bleus* (sans virgule après Nérée).
» 512, ligne 6 de la bibliographie, lire : French *Portraits*, au lieu de French « Porlraits ».
» 567, note 3, ligne 4, lire un *aigle* au lieu de « une cigale ».

LIBRAIRIE PAYOT & Cie, PARIS

Mme DE GIRARDIN

Le Vicomte de Launay

(Lettres choisies)

Avec une introduction de F. ROGER-CORNAZ
et des vignettes de WILL HEER

Un élégant volume in-8 écu sur beau papier, Fr. **3,50**.

Le Vicomte de Launay! On sait que c'est de ce nom que Mme de Girardin signa son *Courrier de Paris*, cette suite de chroniques étincelantes d'esprit qu'elle donna à *la Presse* de 1830 à 1848. Ces lettres du Vicomte de Launay sont des modèles achevés de chroniques mondaines et parisiennes ; ce sont les chefs-d'œuvre incontestables d'un genre que Mme de Girardin a créé et dont la vogue n'est pas près de s'éteindre. Elle y a mis tout ce qu'on y peut et tout ce qu'on y doit mettre. La chronique est une causerie écrite. Mme de Girardin, dont la conversation était éblouissante, ne perd pas, la plume à la main, ses qualités de causeur et elle n'a pas seulement du bon causeur la gaîté, l'entrain, le langage aisé. Elle sait conter. D'une anecdote quelconque, elle fait une histoire piquante qu'elle amène comme il faut, qu'elle prolonge s'il faut, qu'elle termine quand il faut.

Elle a aussi le talent des portraits, portraits de personnes réelles, ou portraits imaginés comme les *Caractères* de La Bruyère, tout à fait à la façon de La Bruyère, et point indignes de leur modèle.

Et naturellement elle est passée maître en ironie. Parfois elle laisse voir tout de suite le grain de sel ; et parfois elle le cache d'abord pour le faire sentir plus vivement au lecteur un instant trompé.

Ces *Lettres* firent les délices de nos grands-parents. L'esprit ne vieillit pas! Réunies enfin en un seul volume commode et élégant, elles seront une révélation pour la génération actuelle qui a pu les oublier et tous les amateurs de beau langage seront ravis par un style toujours pur, élégant et facile, d'une simplicité qui est le comble de l'art.

Ce délicieux recueil peut être recommandé spécialement aux étrangers désireux de connaître par une œuvre littéraire originale, le véritable « esprit français » dans ce qu'il a de plus fin et de plus naturel.

IMPRIMERIES RÉUNIES, LAUSANNE.

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.

JUN 5 1941

MAY 7 1942U

31 Aug'55 WS

31 Sept

SEP 8 0 1955 LU

REC'D LD

JUN 7 1960

24 Aug'60 BS

REC'D LD

AUG 20 1960

LD 21-100m-7,'40 (6936s)

YB 46831

414408